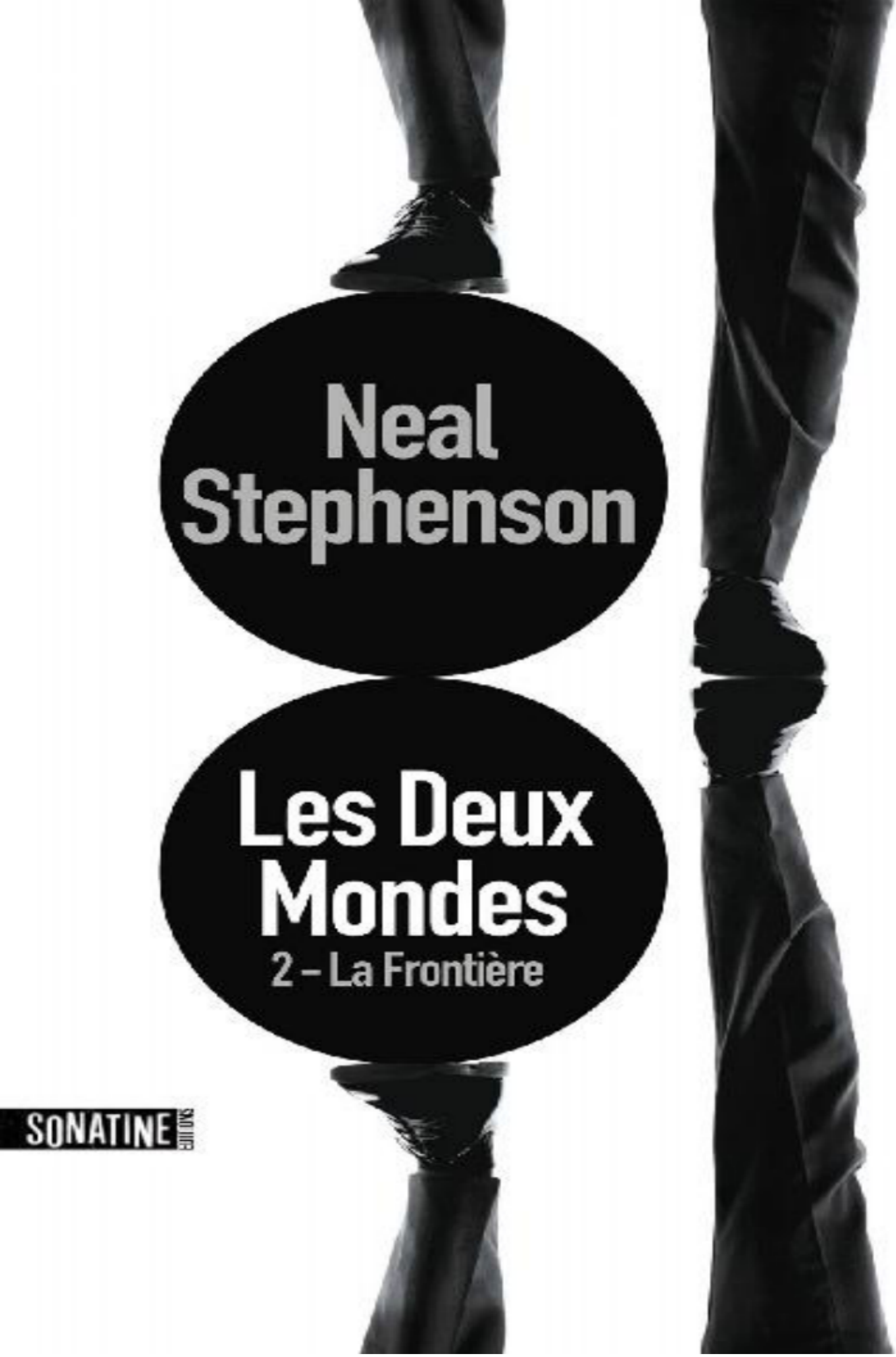
Les deux mondes - 2. La Frontière

Neal Stephenson

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com


Neal
Stephenson
Les Deux
Mondes
2 – La Frontière
SONATINE

Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. La reprise du contenu de ce livre numérique ne peut intervenir que dans le cadre de courtes citations conformément à l'article L.122-5 du Code de la Propriété Intellectuelle. En cas d'utilisation contraire aux lois, sachez que vous vous exposez à des sanctions pénales et civiles.

Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre.

Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Anne-Claire Andrault

Titre original : *Reamde*
Éditeur original : William Morrow (HarperCollins)
© Neal Stephenson, 2011

© Sonatine Éditions, 2014, pour la traduction française
Sonatine Éditions
21 rue Weber
75116 Paris
www.sonatine-editions.fr

Deuxième partie
La Frontière

Jour 6

Curtis. Peter Curtis. Il avait fallu plusieurs heures de dérive sur Google à Richard pour retrouver le nom de famille du petit ami de Zula. L'obstination du jeune homme à employer un pseudonyme différent dans chaque système auquel il avait accès lui avait rendu la tâche affreusement difficile. Si Peter et Zula avaient pris une chambre au Schloss comme des clients ordinaires, Richard aurait pu accéder à ses relevés de carte bancaire. Mais ils avaient séjourné dans l'appartement de Richard, comme invités.

L'avancée décisive dans l'affaire avait été réalisée par Vicki, la fille du ravitaillement en munitions dans la Grand Marquis et de l'anecdote sur la peau d'ours. Elle était en licence à Creighton. Apparemment, elle souffrait d'insomnie sévère ou possédait un énorme stock d'Adderall. Vicki avait accès à la page Facebook de Zula et à son compte de partage de photos sur Flickr. Elle disposait aussi des clichés qu'elle avait pris elle-même pendant la Ré-U. Elle avait constitué un portfolio de photos de Peter et s'était servie d'un site Internet qui pratiquait la technologie de reconnaissance faciale pour chercher sur le web des photos du même visage ou de visages semblables. La recherche avait fourni beaucoup d'identifications fautives, mais plusieurs candidats possibles étaient apparus, notamment sur une série de photos prises à la Defcon trois ans plus tôt lors d'une présentation conduite par un homme qui se faisait appeler 93+37. Richard ne savait pas du tout comment on était censé prononcer ce nom, mais il remarqua que si on regardait 93+37 dans un miroir, le «9 » ressemblait un peu à un « P », les deux « 3 » du milieu à des « E », le « + » à un T et le « 7 » à un « r » minuscule, ce qui donnait « Peter ». La somme de 93 et de 37 était, bien sûr, 130, et

Richard avait donc entrepris de chercher sur Google différentes combinaisons de « 130 » et « 93+37 » avec « sécurité », « hacker », « pen test », « Seattle » et « snowboard » jusqu'à ce qu'il commence à établir quelques pistes, sous la forme de forums et de chat rooms que Peter, ou une personne qui lui ressemblait étrangement, utilisait régulièrement. Et de cette manière, il avait réussi à se faire une idée des centres d'intérêt de Peter, de ses fréquentations et de ses loisirs. Par exemple, il avait une curieuse passion pour une activité baptisée « tuck-pointing », qui consistait à réparer d'anciens bâtiments en brique en remettant du mortier frais – du mortier historiquement correct, cela allait sans dire – dans les espaces entre les briques.

En épluchant une série de messages postés sur un site de snowboarding, Richard devina le nom du magasin de Vancouver où Peter avait fait l'acquisition du snowboard high-tech qu'il aimait tant. En approfondissant encore sa recherche, il avait déniché le nom du propriétaire du magasin. Il l'avait appelé à une heure manifestement considérée comme insupportablement matinale dans le monde du snowboarding. Richard lui avait expliqué le problème et l'avait persuadé de fouiller dans ses registres pour retrouver le nom figurant sur la carte de crédit de Peter. Ainsi, les écluses de Google avaient enfin cédé et Richard avait réussi à se procurer l'adresse de Peter à Georgetown dans les fichiers du cadastre de King County.

À environ 9 heures du matin, presque exactement deux heures après s'être introduit dans l'appartement de Zula, il était en train de faire le tour du bloc en question. La poignée jaune de sa masse dépassait verticalement de son siège passager, annonçant quasiment ses intentions à quiconque regardait à travers le pare-brise ; comme un garçon de 14 ans essayant de dissimuler une érection, Richard ne cessait de la rabaisser, mais elle s'obstinait à jaillir de nouveau. Le bâtiment ne fut pas difficile à identifier : les briques anciennes avaient été récemment rénovées selon la technique du tuck-pointing.

Comme il ne pouvait pas compter sur des voisins serviables cette fois-ci, Richard se gara dans la rue et s'approcha du bâtiment les mains dans les poches, sans sa masse. C'était un beau dimanche matin comme Seattle en offre de temps à autre à ses habitants assoiffés de lumière au début du printemps ; les rhododendrons sauvages dans le terrain en friche de l'autre côté de la rue arboraient des fleurs rouges, et les pilotes amateurs s'envolaient de Boeing Field dans leurs petits avions. Richard cogna un moment à ce qu'il prit pour la porte d'entrée, puis fit le tour du bâtiment. Deux grandes portes à enroulement donnaient

sur la petite rue. Entre elles, une seule porte à taille humaine. Richard frappait à celle-ci lorsqu'un pick-up déboucha dans la ruelle et s'arrêta si près de lui qu'il aurait pu le toucher. Le moteur se tut et la portière s'ouvrit. En sortit un jeune homme blanc, svelte, d'une trentaine d'années, avec les cheveux ras et une barbe de trois jours, vêtu d'un blouson de cuir marron râpé sur un pantalon Carhartt délavé et effiloché. « Vous cherchez Peter ? » demanda-t-il, s'avançant vers la porte à enroulement de droite et insérant une clé dans un imposant cadenas inviolable qui pendait au loquet. Avant que Richard n'ait le temps de répondre, il continua : « Je ne l'ai pas vu depuis une semaine et demie.

– Ah bon ?

– Ça m'emmerde, en plus, parce que c'est mon proprio, et je voudrais bien qu'il répare ma connexion Internet. Vous ne savez pas où il pourrait bien être ? » L'homme s'accroupit, attrapa une poignée à l'avant de la grande porte et se redressa, soulevant le rideau pour révéler un grand espace plein de postes à souder et de tabourets et tables en métal brut, comme souvent chez ceux qui travaillent avec des objets portés à une chaleur extrême.

« J'enquête sur sa disparition. »

L'homme se raidit et se tourna vers Richard. « Vous êtes flic ?

– Détective privé, engagé par la famille.

– Alors ils ne savent pas où il est non plus ?

– Lui et sa copine ont disparu il y a une semaine.

– Une semaine exactement ou...

– La dernière fois qu'ils ont été vus, c'est lundi après-midi.

– Ma connexion a planté lundi soir, tard.

– Vous avez entendu des bruits inhabituels ou...

– Non.

– Mais vous n'êtes là qu'aux heures ouvrables ?

– J'ai des horaires irréguliers, mais je ne dors pas ici. »

Richard fit un signe de tête vers le second rideau métallique, lui aussi fermé par un cadenas imposant. « C'est son espace à lui, là ?

– Ouaip.

– Vous n'auriez pas la clé, par hasard ? »

Le soudeur réfléchit un instant. « Si, j'en ai une.

– Je pourrais vous l'emprunter ?

– Désolé, mais je ne prête pas mon équipement.

– Je vous demande pardon ? »

L'homme s'éloigna dans la pénombre, se pencha, attrapa un engin et le souleva, se servant visiblement de tout son poids. Il revint vers la ruelle. Quand il réapparut à la lumière, Richard

constata qu'il tirait un chariot à deux roues chargé de deux bombonnes de gaz, de détendeurs, d'un tuyau et d'un chalumeau triple flamme. « Ma clé, dit-il. Elle ouvre pratiquement tout. »

Tandis que le soudeur coupait en deux le cadenas de Pete – une procédure qui lui prit trois secondes à tout casser, une fois qu'il eut allumé son chalumeau –, Richard fit quelques pas dans la ruelle et regarda les fenêtres du premier étage, qui étaient celles, supposa-t-il, de l'appartement de Peter. C'étaient des fenêtres à l'ancienne, à battants et croisillons, avec des embrasures en métal. Il remarqua qu'il manquait un carreau à l'une de celles-ci, juste à côté du loquet à l'intérieur.

« À vous de jouer, annonça le soudeur en se reculant. Attention à vos mains, ça va rester chaud un petit moment. »

Évitant soigneusement les parties brûlantes, Richard défit le cadenas et leva le rideau métallique.

Bon sang, il y avait un paquet de voitures là-dedans ! Comme si Peter avait été à la tête d'un trafic de pièces détachées. Il reconnut tout de suite le van rectangulaire de Peter – celui avec lequel il était venu en Colombie-Britannique avec Zula – et la Prius de Zula, garée tout au fond du garage, apparemment pour faire de la place à une petite voiture de sport qui avait été coincée dans l'espace restant. Elle était immatriculée en Colombie-Britannique. Les clés étaient toujours sur le contact.

Les mains dans les poches, Richard parcourut le garage. Le soudeur resta sur le seuil de la grande porte, s'abstenant peut-être sagement de s'introduire chez son propriétaire.

« Voilà votre problème », annonça Richard. Il se tenait devant une demi-feuille de contreplaqué qui avait été vissée au mur afin de servir de support à divers branchements télécoms : modem, routeurs, plaque de raccordement, lignes téléphoniques. En deux endroits, les câbles avaient été sectionnés et les deux bouts soigneusement remis en place pour dissimuler les dégâts. L'un était celui du téléphone, l'autre le câble coaxial noir relié auparavant au modem.

C'était le premier véritable indice de malveillance que voyait Richard. Bien sûr, le fait que Zula (et apparemment, Peter) avait disparu était plus qu'assez alarmant pour qu'il n'ait pensé à rien d'autre ces derniers jours. Mais jusque-là, rien, dans ses recherches, n'était venu lui prouver l'existence d'une intervention humaine maligne. Il le soupçonnait, il le craignait, mais – ainsi que l'inspecteur de Seattle chargé de l'enquête sur la disparition de Zula le lui avait obstinément fait remarquer – il ne pouvait pas le prouver. L'apparition de ces deux câbles coupés le

frappa aussi brutalement qu'une flaque de sang ou une douille.

Il sortit son téléphone et envoya un texto à John : « ANNULE LA GRC. LA VOITURE DE PETER EST LÀ. CELLE DE ZULA AUSSI ». Il décida de ne pas mentionner la troisième voiture ni les câbles sectionnés pour l'instant.

« Vous reconnaissez cette voiture de sport ? » demanda Richard. Sa propre voix lui parut étrange : sèche et tendue.

« Non.

– Bon. Je vais regarder en haut.

– OK. »

Il avait espéré que, après l'entrée par effraction dans l'appartement de Zula, il ne serait pas obligé de s'exposer une nouvelle fois à la possibilité de découvrir une scène macabre. Et voilà qu'il montait un autre escalier vers une autre probable scène de crime. Cette fois-ci, il pensait plus que jamais être sur le point de voir un spectacle qui lui laisserait une cicatrice inguérissable. Mais la responsabilité lui revenait de s'aventurer sans fléchir sur ce terrain miné : il se raisonna et avança.

Ce qu'il trouva, toutefois, n'était pas ce qu'il attendait. L'appartement de Peter ne contenait aucun être humain, vivant ou mort. Il n'y avait pas non plus de signes de violence ni de lutte, à deux exceptions près. L'une – qu'il avait anticipée – était le carreau manquant, visiblement brisé par quelqu'un pour s'introduire dans un coin du loft. Les bris de verre jonchaient toujours le sol en dessous.

L'autre était une armoire-forte bousillée appuyée contre le mur au coin du loft. Elle avait affreusement souffert. Le vernis en avait été brûlé selon une ligne qui en faisait tout le tour, comme si elle avait été attaquée avec un ouvre-boîte thermonucléaire. Tout le sommet de l'armoire avait été découpé et jeté par terre, et ses bords de métal bouillant avaient fait des marques dans le plancher. Instinctivement, Richard chercha au plafond des détecteurs de fumée et remarqua qu'ils pendouillaient tous, vidés de leurs piles.

Cela semblait presque une perte de temps, mais par acquit de conscience, il s'avança pour regarder à l'intérieur de l'armoire et vérifier qu'elle était vide.

Il redescendit et trouva le soudeur. « J'aimerais bien avoir votre opinion professionnelle.

– Un découpeur plasma, fut le verdict du soudeur, une fois qu'il eut examiné l'armoire-forte détruite.

– Vous en avez un ?

– Non ! s'exclama le soudeur en lui jetant un regard noir.

– Je ne vous accusais pas, dit Richard, levant les mains en signe

d'apaisement. Je me demandais juste à quoi ça ressemble.

– C'est une boîte, dit le soudeur, indiquant la taille d'un geste. Grosse comme ça, à peu près.

– Portable.

– Sans problème.

– Suffisamment portable pour la passer par la fenêtre, là-bas ?

– Ça serait un peu juste. Je recommanderais plutôt l'escalier.

– Donc quelqu'un s'est sans doute introduit par la fenêtre pour ouvrir la porte de l'intérieur. Il aura monté le découpeur plasma par l'escalier.

– Ouais, mais je ne pense pas que ça fasse partie du kit habituel du cambrioleur.

– Certes. »

Le soudeur jeta un regard sur l'appartement de Peter par-dessus son épaule, un peu mal à l'aise. « Vous avez vu autre chose… de chelou ?

– Non, rien de chelou.

– C'est trop bizarre, putain ! » dit le soudeur.

Il sortit.

Richard trouva la porte principale de l'appartement, qui avait un verrou, une chaîne et un bouton-poussoir au milieu de la poignée. Ce dernier était en position fermé, mais le verrou et la chaîne n'étaient pas mis. Après avoir pénétré par la fenêtre, l'intrus avait dû déverrouiller la porte de l'intérieur, s'en servir pour faire entrer et sortir le découpeur plasma, et refermer la porte avec le bouton à son départ.

Donc, manifestement, la visite de l'armoire-forte au découpeur plasma s'était produite alors que les lieux étaient déjà vides.

Mais comment cela pouvait-il cadrer avec la présence de trois voitures dans le garage ? Et pourquoi le propriétaire de la voiture de sport avait-il laissé son jeu de clés sur le contact ? En général, les gens avaient besoin de leur jeu de clés pour toutes sortes de choses, comme rentrer chez eux.

En se retournant, il remarqua une LED rouge allumée au sommet d'un rayonnage où Peter rangeait ses imperméables, casquettes et bottes. Il s'approcha et découvrit une petite webcam fixée là par un faisceau de colsons en nylon blanc. Un câble Ethernet partait de là et disparaissait par un trou dans le mur. Richard parvint à le suivre jusqu'au garage où les voitures étaient stationnées, ce qui le conduisit à un emplacement, non loin du panneau de contreplaqué avec les branchements téléphoniques, où un ordinateur devait auparavant se trouver, sur l'étagère inférieure d'un établi. Un écran, un clavier et une souris étaient toujours posés au-dessus, mais leurs câbles

pendaient dans le vide. Il y avait également un câble Ethernet et un fil électrique.

Richard supposa d'abord qu'on avait emporté l'ordinateur, mais une minute plus tard, il se prit littéralement les pieds dedans en contournant la voiture de sport. Le processeur – une simple boîte rectangulaire – avait été jeté sur le sol de béton et attaqué au découpeur plasma : un seul passage sur le côté, qui avait tranché dans la pile de lecteurs.

Il poussa un juron. Il avait cru tenir une piste. Peter avait installé des caméras de surveillance dans son appartement. Peut-être l'une d'elles avait-elle enregistré des images cruciales. Mais l'intrus avait anticipé la chose et s'était assuré que le disque dur était détruit.

Il examina l'intérieur de toutes les voitures par les vitres, ne voulant pas déranger davantage la scène qu'il ne l'avait déjà fait. Celle de Peter n'était pas complètement déchargée : les événements avaient dû se produire peu après leur retour lundi soir.

Il était en train de noter le numéro de la plaque d'immatriculation de la voiture de Colombie-Britannique lorsqu'il entendit un clic ! et un chuintement familiers : le bruit d'un disque dur qui se met en route.

À l'oreille, et aidé de quelques câbles Ethernet commodément placés, il passa sous l'escalier en bois qui menait au loft de Peter et trouva un petit boîtier fixé sur une étagère de fortune et relié à une prise par une série de rallonges. C'était un point d'accès wi-fi. Un peu plus gros que la plupart de ceux qui se font de nos jours.

Il était plus gros, comprit-il, parce que ce n'était pas seulement un routeur wi-fi. C'était aussi un appareil de sauvegarde. Avec son disque dur intégré.

Aucun des djihadistes n'était particulièrement pressé d'expliquer la situation à Zula, mais elle parvint à réunir les informations suivantes en regardant par les hublots et grâce à des bribes à demi comprises de conversations en arabe.

Ils avaient été sauvés par la lumière de l'aube, qui leur avait permis de repérer un endroit pour se poser : une piste d'atterrissage qui, cependant, était à l'évidence trop courte pour ce genre d'appareil. Elle se terminait en cul-de-sac dans un bois. Ce qui semblait bizarre pour une piste d'atterrissage. Mais, comme Zula commençait à le comprendre, ceux qui l'avaient installée là n'avaient pas tellement eu le choix. Ils se trouvaient dans une espèce de vallée nichée entre de hautes montagnes.

Assez spacieuse, elle s'étalait sur plusieurs kilomètres carrés de terrain froid en altitude, mais elle était coudée, et le fond en était fendu de ravins et cerclé d'avancées de roche dure, ce qui laissait peu d'alternatives pour la construction d'une piste. Et le choc culturel pouvait avoir joué un rôle : peut-être Pavel et Sergei, accoutumés aux grands aéroports internationaux et aux Hyatt, ne s'étaient-ils pas montrés aussi réactifs que les pilotes de brousse des forêts du nord, et avaient-ils cru à tort que les architectes de cette piste auraient fait preuve de prudence, ou du moins de bon sens.

Ou peut-être dans la panique n'avaient-ils pas eu d'autre choix ; ou peut-être étaient-ils sous la menace de revolvers.

La piste d'atterrissage appartenait à un complexe industriel qui, de ce que voyait Zula, s'étalait sans ordre sur des zones de la vallée dissimulées par les arbres. Chose encourageante, on apercevait notamment un petit groupe de bâtiments à une petite centaine de mètres de la piste. Ils paraissaient tous identiques, et il était assez évident qu'il s'agissait de structures préfabriquées apportées par camion et montées sur place. Certaines de ces constructions semblaient être des hangars, mais une cheminée rouillée dépassait du mètre de neige qui recouvrait le toit de l'une d'entre elles. Sa façade sud était fortifiée par au moins trois cordes de bois. Zula observa par le hublot l'un des soldats qui s'y rendait d'un pas embarrassé, à un rythme de peut-être trois mètres par minute : il faut dire qu'il s'enfonçait dans la neige jusqu'aux hanches à chaque pas. Lorsqu'il atteignit enfin la porte, il détruisit la serrure d'une rafale de mitraillette et entra. Quelques instants plus tard, de la fumée commença à s'élever de la cheminée.

La découverte du boîtier wi-fi équipé d'un disque dur sous l'escalier de Peter plaça Richard devant un vrai dilemme. Cette propriété abritait tellement de preuves flagrantes qu'un délit avait été commis que la police allait être obligée d'envoyer un enquêteur. Le lien matériel entre cette scène de crime et Zula – sa voiture était garée en plein milieu – donnerait peut-être un petit coup de fouet aux recherches. Mais Richard était déjà passé par la voie officielle, et elle s'était avérée nettement moins productive que de se trimballer avec une masse et de recourir aux services d'hommes équipés de chalumeaux oxyacétyléniques.

Cela dit, si les flics s'investissaient enfin sérieusement dans l'enquête, ils pouvaient faire des choses qui lui étaient impossibles, comme de consulter les relevés téléphoniques et les registres d'immatriculation.

Il adopta donc une stratégie de couverture des risques. Il débrancha le boîtier wi-fi, le jeta dans sa voiture et se rendit aux bureaux de la Corporation 9592 à Seattle, qui possédait un service informatique disposant d'un petit laboratoire où l'on assemblait et réparait des ordinateurs. Il n'y avait personne ; on était dimanche. Au risque de provoquer l'indignation le lendemain matin, lorsque les techniciens remarqueraient ses déprédations en arrivant au travail, Richard ouvrit des boîtes à outils, sortit des ordinateurs des stocks et mit une grande pagaille sur un poste de travail. Il ouvrit le boîtier wi-fi et retira le disque dur. Suivant les instructions piochées un peu partout sur Internet, y compris dans un tutoriel sur YouTube, il le connecta à l'ordinateur et effectua une copie de tous les dossiers qu'il contenait. Puis il reprit sa voiture et ramena le boîtier réassemblé chez Peter, où il le rebrancha exactement comme il l'avait trouvé.

Alors et alors seulement, il appela les flics.

Il aurait donné cher pour pouvoir les regarder examiner la scène de crime, mais il savait que la première chose qu'ils feraient, ce serait de lui faire vider les lieux et de créer un périmètre de sécurité avec du ruban jaune. Il resta donc seulement le temps de raconter une version extrêmement lacunaire de la journée au premier agent qui arriva sur place. Il reconnut avoir découpé le cadenas et être entré dans l'appartement, mais passa le reste sous silence.

Puis il retourna à la Corporation 9592. En chemin, il réalisa qu'il venait d'avouer être entré par effraction ; mais enfin, Peter n'allait pas porter plainte, a priori. Coincé dans les embouteillages à cause de la conjonction malheureuse d'un match des Sounders et d'un train de marchandises qui avançait au ralenti, il appela C-plus. Il était équipé d'un engin qui permettait à son téléphone de faire passer la conversation dans les enceintes de sa voiture via le Bluetooth. Le volume était réglé trop fort ; un grand fracas manqua faire éclater les vitres. Un mélange très curieux de cris, de métal et de halètements. Il baissa le son aussi sec.

« Richard.

– C-plus. Occupé ?

– Ça m'arrive de ne pas l'être ? »

Dans le fond, un type criait des ordres qui consistaient en un unique mot latin. On entendait des bruits de pas en rythme.

« Putain, mais qu'est-ce que tu fabriques ?

– Des manœuvres. »

Il y eut une espèce d'interruption, le son d'une main qui déplaçait le téléphone.

« T'es dans la Garde nationale ? »

Mais même en disant ces mots, Richard écartait cette possibilité : on ne parle pas latin dans la Garde nationale.

« Un groupe de reconstitution de la légion romaine, expliqua C-plus.

– Ah ouais ? Tu te balades en sandales et en jupette ?

– La caliga romaine représente bien davantage qu'une simple sandale, du moins telle qu'on comprend ce mot à l'époque moderne. Pour commencer…

– OK, suffit. »

C-plus poussa un soupir.

« Tu veux participer à un truc beaucoup plus intéressant que ce pour quoi tu es payé en réalité ?

– Richard, si t'essaies de me faire dire des saloperies sur mon boulot…

– Loin de moi cette idée.

– Même si c'est le cas, laisse-moi te dire que mon boulot ordinaire est incroyablement intéressant et exaltant.

– C'est bien noté, mais j'ai besoin de ton aide pour un projet personnel. Un peu un boulot de détective.

– Tu veux parler de l'affaire REAMDE ? »

La question sonna bizarrement aux oreilles de Richard et le laissa sans voix quelques secondes. « Non. Si c'était une histoire de virus informatique, je n'aurais même pas essayé de te faire croire que ça allait être intéressant.

– C'est quoi, alors ?

– Rejoins-moi au SI et je t'expliquerai tout ça. »

Corvallis leva la voix. « Ma légion se prépare à ces manœuvres depuis trois mois ! Je suis pilus posterior de ma garnison, j'ai des responsabilités…

– C'est à propos de Zula. C'est important.

– Je serai là dans une demi-heure. »

Richard arriva au bureau environ quinze minutes plus tard, prit l'ordinateur dans le labo du SI et l'emporta dans une petite salle de réunion où il le démarra et le connecta à un écran. Corvallis arriva vêtu d'une tunique écrue en laine brute qu'il avait dû coudre lui-même, Richard en avait bien peur, en s'inspirant d'un patron de l'époque romaine. Il avait troqué ses caligae contre des chaussures de cross. Sans bavardage inutile, il se familiarisa avec l'ordinateur et se mit à farfouiller dans les dossiers qu'avait dupliqués Richard depuis le disque dur de Peter. Les fichiers et les dossiers portaient des noms incompréhensibles, générés informatiquement, et Richard ne reconnaissait aucun des formats utilisés.

Tandis que Corvallis passait l'ordinateur en revue, Richard ne put s'empêcher de lui poser une question : « Au fait, comment ça se fait que quand je t'ai dit que j'avais besoin d'un détective, t'as pensé que c'était à propos de REAMDE ? »

Corvallis haussa les épaules. « Je sais que Zula travaillait dessus avec toi.

– Ah bon ? »

Richard fut stupéfait par cette réponse ; mais il se rappela alors que quelques jours plus tôt, dans la Prius, Corvallis avait dit que Zula avait contribué à restreindre la localisation du créateur de virus à Xiamen. « Depuis combien de temps es-tu au courant de cette soi-disant coopération entre moi et Zula ?

– Depuis mardi matin.

– Mardi matin ?

– Bon sang, du calme, Richard !

– Quelle heure mardi matin ?

– Assez tôt. Je peux regarder mon historique d'appels. »

Silence.

« Qu'est-ce qui se passe, Richard, bordel ?

– Ce que je t'ai dit au téléphone : Zula et son copain ont dis paru. Ça fait presque une semaine qu'on est sans nouvelles. »

À ces mots, Corvallis se retourna brusquement et dit : « Oh, mon Dieu ! » d'une voix toute différente. « Ils ont disparu quand ?

– Eh bien, C-plus, l'un des problèmes d'une disparition, c'est qu'il est difficile de savoir exactement à quel moment elle s'est produite. Si tu m'avais posé la question il y a vingt-quatre heures… »

Richard marqua une pause, rassemblant ses souvenirs de la journée qui venait de s'écouler. « Disons juste que, à ma connaissance, tu es la dernière per sonne à lui avoir parlé…

– Oh !

– Alors, de quoi tu lui as parlé, hein ?

– Lâche mes épaules, tu veux ?

– Quoi ?

– Ça n'aide pas et ça me gêne pour taper.

– OK. »

Richard relâcha sa prise sur la tunique de laine et s'écarta de Corvallis, les mains en l'air.

« Elle n'avait pas dormi, elle avait passé la nuit – de lundi à mardi – à jouer. » Sous-entendu, à jouer à T'Rain. « Elle a dit qu'elle enquêtait sur des déplacements d'or en rapport avec REAMDE.

– Ça paraît un peu bizarre, déjà. Ce n'est pas son boulot,

d'enquêter sur les virus. »

Corvallis y lut un reproche et rougit légèrement. « C'est difficile à croire, mais à ce moment-là, je n'avais même pas encore entendu parler de REAMDE. Et toi ?

– Non.

– Du coup, je l'ai crue sur parole. Elle m'a dit que c'était une mission spéciale que tu lui avais confiée.

– Ce n'est vraiment pas son genre de raconter des bobards pareils.

– En tout cas, elle avait besoin d'identifier un joueur qui lui avait lancé un sort guérisseur pendant sa session. »

Corvallis sortit son ordinateur portable et se mit à taper entre deux phrases ; pendant ce temps, lesdites phrases se réduisirent à des paroles décousues. « Dans les Contreforts de Torgai. » Clic, clic, clic ! « Chaos total.

– C'était un membre de son équipe ?

– Non. Elle chassait avec un autre. S'est fait tuer à plusieurs reprises. Pas compris pourquoi sur le moment.

– Parce que tu n'étais pas au courant pour REAMDE et les bandits et tout ça.

– Ouais », répondit distraitement Corvallis.

Après s'être affairé encore quinze secondes sur le clavier, il ajouta : « OK. »

Richard se pencha en avant, glissa une main dans le trou pratiqué au centre de la table et en tira un câble vidéo, qu'il jeta vers Corvallis, lequel le connecta à son ordinateur portable. L'écran de projection au bout de la salle s'alluma. L'affichage comportait uniquement une fenêtre de terminal : des lignes de texte indéchiffrables (pour Richard), résultats de différentes recherches que C-plus avait entrées dans une base de données. Pour l'instant, c'étaient deux profils de personnages qui s'affichaient : deux longues séries de chiffres et de mots. Corvallis activa une commande qui fit apparaître à l'écran deux fenêtres plus faciles à décoder pour le novice : une représentation en 3D d'une créature de T'Rain, le nom du personnage dans un joli petit cartouche, des tables et des graphiques de statistiques vitales. Comme un fichier de police conçu par des clercs médiévaux. L'une des fenêtres montrait un personnage féminin, que Richard identifia comme appartenant à Zula. L'autre était présenté dans une fenêtre dont la palette, la police de caractère et le graphisme le plaçaient clairement dans la catégorie « Maléfique ». Le portrait n'était pas fixe, mais ne cessait de se métamorphoser entre plusieurs espèces ; parmi ces différentes incarnations, un T'Kesh roux.

« C'est qui, le Métamorphe T'Kesh maléfique ? demanda Richard.

– C'est le personnage avec qui Zula voyageait pendant tout le temps où elle a été connectée ce soir-là », dit C-plus.

Parlant par saccades entrecoupées de silences pendant qu'il parcourait le profil client d'un utilisateur, il poursuivit : « Il appartient à un client de longue date, un utilisateur intensif du nom de Wallace, basé à Vancouver. Mais le soir en question – il tapa quelques mots –, Zula et lui se sont connectés à partir du même endroit – quelques mots – à Georgetown.

– Ça correspond à ce que j'ai vu tout à l'heure. La voiture de Zula et une voiture de sport immatriculée en Colombie-Britannique sont garées dans le loft de son copain à Georgetown.

– Alors ils devaient tous être là-bas la nuit en question...

– Et c'est de là qu'ils ont "disparu". Un mot qui me plaît de moins en moins à mesure que je l'utilise. Tu peux m'en dire plus sur ce Wallace ?

– Pas sans violer notre politique de confidentialité... »

Corvallis frémit sous le regard que lui lança Richard et retourna à son clavier.

Un profil client apparut sur l'écran, montrant le nom complet de Wallace, son adresse et des informations sur ses habitudes de jeu. Une statistique frappa Richard.

« Regarde sa dernière connexion.

– Mardi matin. Il ne s'est pas reconnecté depuis. »

Il entra encore quelques mots et fit apparaître une fenêtre montrant des graphiques et des diagrammes représentant les statistiques d'utilisation de Wallace depuis son inscription sur T'Rain. « Il n'est jamais resté aussi longtemps sans jouer ces deux dernières années.

– Et Zula ?

– Pareil. Elle ne s'est pas reconnectée. Et tu sais quoi ? Ni l'un ni l'autre ne se sont déconnectés proprement mardi matin. Leurs deux connexions ont stoppé en même temps, et le système a mis fin automatiquement à leurs sessions.

– Ça ne m'étonne pas, dit Richard, repensant aux câbles sectionnés dans le garage de Peter. Quelqu'un a sectionné leur câble Internet pendant qu'ils étaient en train de jouer.

– Qui irait faire une chose pareille ?

– Peter traînait avec des mecs pas clairs. »

À présent, cela ressemblait tant au scénario classique de l'affaire de drogue qui tourne mal et se termine en tuerie généralisée que Richard se demanda presque pourquoi il allait chercher plus loin.

« Zula voulait te demander quelque chose. Juste avant que ça se produise.

– En fait, c'était après.

– Comment ça ?

– Leur connexion s'est coupée à 7 h 51. »

Corvallis prit son téléphone et pianota dessus quelques minutes. « Zula m'a appelé à 8 h 42.

– OK. C'est intéressant. Elle t'a appelé à 8 h 42 et t'a raconté ce baratin comme quoi elle travaillait avec moi sur l'enquête sur REAMDE et elle t'a dit qu'elle avait besoin de savoir qui lui avait lancé un sort guérisseur.

– Oui, et il s'agissait d'un joueur chinois connecté à Xiamen.

– Et c'est comme ça que vous avez compris que l'origine du virus se trouvait là-bas.

– Oui.

– Donc tu me dis que Zula est la première à avoir fait cette découverte.

– Oui.

– C'est quand même super bizarre.

– Pourquoi ?

– Parce que si on laisse de côté toute la partie REAMDE/Xiamen, ça a l'air très simple. Peter trempait dans la drogue ou quelque chose comme ça. Il s'est associé avec des individus peu recommandables. Ces gens se sont introduits dans son loft, l'ont enlevé et l'ont tué, et comme Zula se trouvait là elle aussi par hasard, elle a connu le même sort. Mais ça ne cadre pas avec la présence de ce Wallace, et encore moins avec le fait que Zula a visiblement établi le lien entre REAMDE et Xiamen quasiment à l'heure exacte où elle a disparu avec tous les autres individus présents dans l'appartement.

– Apparemment, Wallace restait très discret sur Internet.

– Ouais. »

Richard suivait sur le grand écran tandis que Corvallis faisait une recherche Google qui ne donnait pour ainsi dire rien : principalement des sites de généalogie qui ne les avançaient guère. « Mais je parie que je sais à quoi il ressemble. » Il repensait au type avec lequel Peter avait eu un mystérieux entretien au Schloss.

« Qu'est-ce qu'on sait sur les gens qui ont créé REAMDE ?

– Ce n'est pas mon rayon, lui rappela Corvallis. L'enquête est menée par des spécialistes.

– Des jeunes hackers chinois, à ce que j'ai entendu.

– Moi aussi.

– Ça paraît quand même peu probable qu'ils disposent des

moyens suffisants pour organiser un cambriolage à Seattle en l'espace de quelques heures.

– À moins qu'ils aient des amis qui vivent ici. On trouve des personnages très louches dans le DI. »

Par là, Corvallis voulait dire le District international, pas très loin de Georgetown. Par rapport aux Chinatown de la côte Ouest, il était petit – sans comparaison avec ceux de San Francisco ou Vancouver – mais réussissait cependant à être de temps à autre le théâtre d'un massacre digne d'un roman de Fu Manchu dans quelque tripot clandestin.

« Mais même si les mecs de REAMDE savaient que Zula les avait repérés, comment auraient-ils pu la retrouver dans le loft de Peter à Georgetown ?

– Impossible, à moins qu'ils aient infiltré les bureaux de la Corporation 9592 en Chine et consulté nos fichiers.

– C'est noté », dit finalement Richard après y avoir réfléchi un long moment.

Il sortit son téléphone et lança une petite application qui lui permit de consulter facilement l'heure qu'il était en Chine. La réponse : 3 heures du matin environ. Il pianota un mail à Nolan : Retrouve-moi sur Orb à ton réveil.

« Mais écoute, dit Richard, aussitôt qu'il eut entendu le petit sifflement qui lui indiquait que son mail était parti. Si je t'ai appelé, en fait, c'est pour ça. » Il posa une main sur le PC qu'il avait rapporté du labo du SI et parla à Corvallis des caméras de sécurité et du boîtier wi-fi chez Peter.

Ils transférèrent le câble vidéo de l'ordinateur portable au PC, branchèrent celui-ci sur le secteur et le relièrent à un clavier. Corvallis ouvrit le dossier contenant les fichiers copiés sur le boîtier wi-fi de Peter. « Hmm, dit-il. Il était de quelle marque, le boîtier ? »

Richard lui répondit. Corvallis se rendit sur le site de la compagnie et, en cliquant quelques minutes sur leur section « Produits », réussit à trouver une image d'un appareil identique à celui de Peter. Il copia et colla le numéro du modèle dans la boîte de recherches Google, puis ajouta les mots « pilote linux » et lança la page. L'écran se remplit d'un grand nombre de résultats renvoyant à des sites de logiciels gratuits.

« OK.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– T'as dit que Peter était un geek, pas vrai ?

– Oui. Consultant en sécurité informatique. »

Corvallis hocha la tête.

« Le format des fichiers qui viennent de ce boîtier semble

indiquer qu'ils ont été créés sur Linux. Et effectivement, sans aller chercher bien loin, je vois qu'il est facile de télécharger un pilote Linux pour ce type de boîtier. En d'autres termes, il est compatible avec Linux. Alors, à mon avis, Peter a installé un système fonctionnant sous Linux pour gérer ses caméras de sécurité, réaliser des sauvegardes automatiques, etc. Et quand il a acheté ce boîtier, il a balancé le logiciel Windows d'origine et l'a reconfiguré pour le faire fonctionner dans son environnement Linux.

– Autrement dit ?

– Autrement dit, on l'a dans l'os. »

Corvallis utilisa un éditeur de texte pour ouvrir un des fichiers que Richard n'avait pas réussi à ouvrir tout à l'heure. « Tu vois, l'en-tête de ce fichier indique qu'il est crypté. Tous les fichiers que tu as récupérés sur ce boîtier ont été cryptés de la même manière. Pour éviter que des importuns ne viennent farfouiller dans les archives de ses caméras de sécurité, Peter a installé un système doté d'un script qui cryptait tous les enregistrements vidéo avant de les sauvegarder sur le disque dur. Et ces fichiers cryptés étaient automatiquement stockés sur le boîtier wi-fi.

– Et ce sont ces fichiers que nous sommes en train de regarder.

– Ouais. Mais on n'arrivera jamais à les ouvrir. La NSA pourrait peut-être récupérer ces fichiers. Mais pas nous.

– On ne peut pas apprendre autre chose à partir de ça ? Ils datent de quand, ces fichiers ? Ils font quelle taille ? »

En entrant quelques mots supplémentaires, Corvallis trouva un tableau montrant la taille et la date des fichiers. « Il y en a qui sont assez énormes : à mon avis, ce sont les fichiers vidéo des caméras dont tu parlais. D'autres sont minuscules. Pour ce qui est des horaires et des dates… »

Ils examinèrent tous deux le tableau un moment pour essayer de repérer des constantes.

« Les petits sont réguliers, dit Richard. Toutes les heures pile.

– Et les gros sont complètement sporadiques. Écoute, de toute évidence, les petits sont générés par un service cron.

– Un service cron ?

– Un processus dans le serveur qui exécute automatiquement une tâche à heure fixe. Ces fichiers sont juste des journaux système, Richard. Le système les crache une fois par heure et ils sont automatiquement sauvegardés.

– Mais parlons des gros fichiers. Les fichiers vidéo. C'est un système activé par détection de mouvement. Regarde un peu. Il y a un fichier daté de vendredi après-midi, soit au moment où Peter devait préparer ses affaires pour le week-end au Schloss.

Puis rien – à part les journaux système, je veux dire – jusqu'au milieu de la nuit le jeudi suivant. C'est bizarre. Parce qu'on sait qu'il y a eu beaucoup d'activités dans l'appart mardi matin. Pourquoi les caméras ne se sont-elles pas déclenchées ?

– À vrai dire, il n'y a rien du tout – même pas de journaux système – entre lundi minuit et mardi matin 10 heures », observa Corvallis. Il attira l'attention de Richard sur le tableau et parcourut du doigt la colonne répertoriant les dates et les heures. « Tu vois, le service cron a fonctionné normalement vendredi, samedi, dimanche, lundi. Lundi soir, il a effectué une sauvegarde à 23 heures...

– Mais après, il y a un blanc. Plus de journaux système jus qu'à 10 heures le mardi matin.

– Après quoi il reprend son fonctionnement habituel jusqu'à jeudi à 2 heures du matin.

– Ce qui coïncide avec un gros fichier vidéo. La raison pour laquelle il n'y a rien après ça, c'est que le serveur qui gérait tout le système a été bousillé. Quelqu'un est revenu chez Peter jeudi, deux jours après la disparition de Peter et Zula. Ce salopard savait sans doute que la voie était libre ; ça devait être un complice ou un pote des types qui ont fait le coup. Il est entré en pétant un carreau à l'étage. Il est descendu, ce qui a déclenché la caméra de surveillance et provoqué la création du dernier gros dossier. Il a ouvert la porte principale de l'intérieur. Par là, il a introduit un découpeur plasma. Il a ouvert l'armoire-forte de Peter. Il a volé quelque chose à l'intérieur. Puis il a remarqué l'ordinateur qui stockait les vidéos de surveillance et a détruit les disques durs avec son découpeur plasma. »

Corvallis hocha la tête. « Ça colle. Aussitôt que cet ordinateur a été détruit, les journaux système ont cessé d'arriver.

– Le seul truc illogique, c'est le blanc du mardi matin. Comme s'il y avait eu une coupure de courant. Mais ça ne peut pas être ça. Il y avait un onduleur sur l'ordi. »

Corvallis secouait la tête. « S'il y avait eu une coupure de courant, ça se verrait sur les journaux système. Je ne vois rien.

– Alors, comment t'expliques ça ?

– Il y a une explication simple et évidente : les fichiers ont été effacés manuellement. Quelqu'un qui connaissait le fonctionnement du système s'est introduit dedans entre 9 heures et 10 heures du matin mardi et a effacé tous les fichiers générés depuis minuit.

– Mais c'est un boîtier de sauvegarde, justement, là. »

Corvallis leva les yeux sur lui. « C'est pour ça que je dis que c'était forcément quelqu'un qui connaissait bien le système. Il

était au courant de l'existence du disque de sauvegarde, et il a bien fait attention à effacer à la fois l'original et les fichiers stockés.

– En d'autres termes, c'est Peter.

– C'est l'explication la plus simple.

– Soit il travaillait avec les intrus…

– Soit il avait un revolver sur la tempe », dit Corvallis.

Il tressaillit en voyant l'expression qui se peignit sur le visage de Richard.

« Alors on en est où, en conclusion ? demanda ce dernier, une question quasi rhétorique.

– Les données qui sont là-dessus, dit Corvallis en désignant le PC, les flics devraient pouvoir les analyser exactement comme nous. Mais à moins qu'ils ne demandent le concours de la NSA pour déchiffrer les fichiers vidéo, ils n'iront pas plus loin. Les autres trucs – les fichiers d'activité sur T'Rain dont nous nous sommes servis pour faire le lien avec Wallace –, ils ne peuvent pas y accéder à moins de venir à notre porte avec un mandat.

– Mais ils peuvent faire le lien avec Wallace par le simple fait que sa voiture est garée dans le loft.

– Je crois que tout ce que tu peux faire, c'est attendre qu'ils rassemblent davantage d'informations sur Wallace. Laisser l'enquête suivre son cours.

– C'est bien ce que je craignais. Tu peux me rendre un autre service, quand même ?

– Bien sûr.

– Continue à surveiller les fichiers d'activité de T'Rain. Tiens-moi au courant s'il y a du mouvement sur l'un de ces comptes.

– Ceux de Zula et Wallace ?

– Ouais.

– Je vais installer un service cron immédiatement.

– Une fois par heure ?

– Je pensais plutôt une fois par minute.

– Ah, tu me rassures ! »

Richard réfléchit un instant.

« Autre chose ? demanda C-plus, pliant et dépliant ses doigts, un peu comme un boxeur qui sautille sur le bord du ring entre deux rounds.

– Il doit aussi y avoir tout un réseau de comptes reliés à ces gamins de Xiamen, non ?

– En théorie, oui. Mais ils ont l'air malins, quand il s'agit de se protéger. Par exemple, au lieu de transporter l'or sur eux, ils l'ont planqué aux quatre coins des Contreforts de Torgai.

– Ce qui empêche quiconque à part nous de savoir où il se

trouve. Mais avec notre statut d'administrateurs, on peut fouiller dans la base de données et trouver tous les tas de pièces d'or de la région, je me trompe ?

– Bien sûr.

– Après quoi on n'a qu'à consulter les journaux système pour identifier les personnages qui ont apporté les pièces d'or dans ces planques.

– Exact.

– Donc il faudrait placer ces personnages sur une espèce de liste de surveillance. À chaque fois qu'ils se connectent, on les surveille. On regarde ce qu'ils font. On vérifie leurs adresses IP. Ils sont toujours à Xiamen ? Ou est-ce qu'ils se déplacent ? Ils ont des complices dans d'autres pays ? »

Corvallis ne répondit rien.

« Qu'est-ce qui m'échappe, là ? demanda Richard, qui commençait à s'agacer un peu.

– Rien.

– Pourquoi on n'a pas fait ça depuis longtemps ?!

– Parce que c'est exactement le genre de trucs que les flics nous demanderaient de faire dans le cadre d'une enquête, et notre politique officielle concernant les flics, c'est de les envoyer chier.

– Hmmm, alors jusque-là, on a laissé faire les mecs de REAMDE », dit Richard, parlant fort pour couvrir une vague de honte cuisante.

Les Muses furieuses commençaient à apparaître sur son radar émotionnel tels des bombardiers soviétiques prêts à passer le pôle Nord.

« Ouais…

– Eh bien, tant qu'on ne peut pas prouver qu'il n'y a pas de rapport entre eux et la disparition de Zula, la politique de la compagnie doit changer », dit Richard.

L'équipement des djihadistes comprenait plusieurs outils chinois : des manches de bois nu d'environ la taille d'un bras surmontés de lames en forme de pelles qui pouvaient être tournées dans un certain nombre de positions, ce qui permettait de les utiliser comme pelles ou comme pioches. Ils piétinèrent la neige et utilisèrent ces outils pour gratter et creuser un sentier entre la carcasse de l'avion et le bâtiment en préfabriqué dont le poêle fonctionnait. Puis ils transférèrent leurs bagages dans le bâtiment. Le jet était posé depuis plusieurs heures à présent et la température n'avait cessé de baisser, si bien que Zula avait arraché les couvertures du lit une à une pour les enrouler autour d'elle comme une véritable burqa. Décidément. Elle fut surprise,

au bout d'un moment, d'entendre des bruits de cisaille et de déchirure venant de l'intérieur de l'avion, avant de comprendre qu'ils se servaient de leurs outils pour dépouiller la cabine de tout ce qui pouvait leur être utile d'une façon ou d'une autre. Mais ce n'était qu'une supposition, car ils avaient laissé la porte de la cabine fermée et réagirent avec agacement lorsqu'elle l'ouvrit pour jeter un œil.

Finalement, cependant, Jones ouvrit la porte d'une poussée, laissant entrer une bouffée d'air froid mais magnifiquement pur, et lui fit signe de le suivre : fini, le temps des voyages en jet privé. Et au goût de Zula, ce n'était pas trop tôt.

En sortant, elle découvrit que la cabine était plus sombre qu'elle ne s'y attendait, car l'intérieur avait été dévasté, et des éclats de plastique provenant du revêtement des parois, ainsi que de la laine de verre, pendouillaient devant les hublots. De plus, la porte du cockpit était fermée, bloquant toute lumière de ce côté-là. En avançant dans l'allée, trébuchant et glissant sur des gravats, elle constata que la porte avait subi des dégâts importants, peut-être dus à la branche qui avait aussi tué Pavel, et qu'un lac de sang s'était glissé dessous avant de geler ou de coaguler devant l'entrée de l'avion. Elle ne put faire autrement que de marcher dedans et de laisser des empreintes rouges dans la neige, qui était déjà souillée sur quelques mètres en partant du flanc de l'avion. Mais lorsqu'elle leva les yeux de la piste ensanglantée, elle vit un ciel chargé d'un blanc pur et sentit une odeur de pin et de pluie. Ce n'était pas le froid arctique sec et mordant de l'hiver du Midwest, avec ses températures bien au-dessous de zéro. C'était le froid humide des montagnes du Nord-Ouest, qui paraissait toujours plus froid à Zula, même si la température était plus élevée de plusieurs dizaines de degrés. Elle enveloppa plus étroitement les couvertures autour d'elle et suivit la piste jusqu'au bâtiment chauffé. Personne ne l'escorta. On aurait dit qu'ils ne la surveillaient même pas. Ils savaient, comme elle, que si elle essayait de s'enfuir en courant, elle s'enliserait dans la neige épaisse au premier pas et mourrait de froid avant d'arriver hors de portée de leurs fusils.

Le bâtiment était plongé dans la pénombre, et il y régnait une chaleur étouffante ; ils avaient trop poussé le poêle à bois. L'odeur âcre de l'acier chauffé à blanc lui rappela celle du sang de Khalid, et elle ne couvrait pas les relents de moisi et de mildiou du bâtiment longtemps fermé. Le salon occupait toute la largeur de la structure, qu'elle estima à cinq mètres et demi ou six mètres, puisque c'était une double largeur. Le coin arrière droit de la pièce était occupé par une cuisine en L, placards ouverts. Le

jour où cette installation avait été abandonnée ou fermée pour l'hiver, on l'avait visiblement dépouillée de tous les articles présentant quelque intérêt. Il ne restait qu'un bric-à-brac hétéroclite d'ustensiles et de vaisselle, principalement composé de la pire camelote qu'on puisse trouver au Walmart. Le poêle se trouvait dans le quart avant gauche de la pièce. Une casserole en aluminium cabossée, remplie de neige, tremblait et grésillait dessus. Derrière le poêle, une table rectangulaire pouvant accueillir six personnes : elle servait aussi bien pour le travail que pour les repas, visiblement, car derrière elle, contre le mur, se trouvaient un bureau et un classeur à tiroirs. Sur la droite, en entrant, se trouvaient un canapé, une chaise, une table basse et un vieux poste de télévision posé sur un magnétoscope VHS – détail qui datait ce lieu plus efficacement que tout autre indice. Dans le mur du fond était percée une porte qui donnait sur un couloir, lequel devait mener à des toilettes et de plus petits bureaux, ou des dortoirs.

Les djihadistes avaient apporté de la nourriture avec eux, sous forme de rations militaires, de riz et de lentilles, qu'on pouvait faire cuire, bien sûr, avec de la neige fondue. L'un des soldats semblait avoir été chargé de préparer le repas. Deux autres fouillaient un bâtiment voisin, un ancien atelier d'entretien, apparemment. En quête d'outils, ils se retrouvèrent face au même spectacle que celui auquel ils avaient assisté dans la cuisine : tous les objets intéressants avaient été emportés, et il ne restait que de la camelote qui ne méritait pas le déplacement : des pelles rouillées et des balais-brosses usés. Mais des pelles, c'était justement ce qu'il leur fallait, car apparemment, la mission consistait à transformer le jet en cercueil pour Pavel, Sergei et Khalid. Ils craignaient sans doute d'être repérés du ciel, se dit Zula. Dans ce cas, les pilotes leur avaient rendu un fameux service en écrasant l'avion dans les arbres. Une longue marque de glissage conduisait à la carcasse, mais la neige s'était mise à tomber depuis leur arrivée, et il n'y paraîtrait bientôt plus rien. Il restait seulement à recouvrir l'avion lui-même avec un mélange de neige et de branchages. Cette tâche alla bien plus vite une fois qu'ils eurent sorti quelques outils de la remise, mais elle occupa tout de même Jones et ses comparses pour le restant de la journée. Ils se réchauffaient en travaillant dur et, lorsqu'ils rentraient faire une pause, ils avaient faim, et, imperceptiblement, ce fut Zula qui se retrouva avec la charge de les nourrir. C'était ridicule, mais pas plus que tout ce qui lui était arrivé cette dernière semaine, aussi fit-elle mine de s'en acquitter dans la bonne humeur : peut-être améliorerait-elle son espérance

de vie et augmenterait-elle sa liberté de mouvement en se rendant utile plutôt que de rester recroquevillée en position fœtale sous un tas de couvertures, son seul souhait pour l'instant. Le salon avait des fenêtres sur trois murs, et s'occuper aux fourneaux lui permettait aussi d'aller et venir dans la pièce et de regarder autour d'elle pour essayer de se faire une idée de l'endroit où ils se trouvaient.

Pendant les deux dernières heures de vol, Zula n'avait pas suivi le trajet de l'avion sur la carte électronique et elle ne savait pas dans quelle partie de la Colombie-Britannique ils avaient atterri. À ce qu'il lui semblait, la CB était fichue comme l'État de Washington, en beaucoup plus grand : la partie occidentale était constituée de forêts humides qui grimpaient sur le flanc de montagnes couvertes de neige sans être particulièrement hautes, l'intérieur des terres était un grand bassin plutôt sec, parsemé généreusement de collines et de montagnes, et la frontière est était constituée de plus hauts sommets : les Rocheuses et les massifs attenants. La zone où elle se trouvait présentement avec les terroristes lui semblait sèche et rocailleuse : elle supposa donc qu'ils devaient être bien avant dans les terres. Mais depuis le temps qu'elle habitait sur la côte nord-ouest du Pacifique, Zula s'était familiarisée avec l'idée de microclimats (une adaptation considérable pour une fille qui avait grandi dans un climat on ne peut plus macro), elle savait donc qu'il valait mieux éviter de se perdre en conjonctures ; il était tout à fait possible que l'océan ne se trouve qu'à quelques kilomètres et que cette vallée ne soit sèche que parce que les montagnes qui faisaient face à la côte la protégeaient de la pluie. Ils étaient peut-être cernés par les forêts humides ; ou peut-être par le désert. Ils pouvaient aussi bien être échoués à deux pas de la frontière du Yukon qu'à trois heures de route du centre de Vancouver. Elle n'en avait au fond pas la moindre idée. Et Abdallah Jones non plus, sans doute.

Ce qui était certain, c'était qu'il s'agissait d'une mine. On aurait eu tort de la dire abandonnée, car les portes avaient été verrouillées et quelque infrastructure de peu de valeur avait été laissée en place : juste le genre d'équipements indispensables pour relancer l'activité si les propriétaires s'y décidaient un jour. Elle avait d'abord cru qu'elle était fermée pour l'hiver, mais plusieurs indices suggéraient qu'elle n'avait pas été utilisée depuis un certain nombre d'années. Elle s'y connaissait suffisamment en géologie pour comprendre que le prix des minéraux fluctuait et que, selon la nature de celui qui était exploité ici, une mine pouvait être profitable certaines années et pas d'autres. C'était peut-être une année sans.

S'occupant les mains à entretenir le feu, et l'esprit à ce genre de pensées immédiates et pragmatiques, elle avait presque complètement oublié ce qui s'était passé à la fin du voyage en avion de la nuit précédente. Lorsque la scène lui revenait cependant, elle était choquée du peu d'effet que cela avait eu sur elle, du moins sur le court terme. Elle développa trois hypothèses :

1. Le manque d'oxygène qui lui avait fait perdre connaissance presque immédiatement après qu'elle eut tué Khalid avait interféré avec la formation de souvenirs à court terme, ou du genre d'images qui provoquaient le déclenchement d'un syndrome posttraumatique.
2. Ce n'était qu'un répit temporaire. Plus tard, si elle survivait, le traumatisme de la nuit précédente reviendrait la hanter.
3. Peut-être à cause des expériences dévastatrices qu'elle avait connues dans sa prime enfance s'était-elle muée en une espèce de psychopathe, une tueuse-née ; l'environnement confortable dans lequel elle vivait encore une semaine plus tôt avait permis de cacher l'affreuse vérité, mais à présent, le stress faisait ressortir sa vraie nature.

Elle considérait l'hypothèse 3 comme fort peu probable, car elle ne se sentait pas psychopathe pour deux sous, mais elle la mit dans sa liste par respect pour la méthode scientifique.

Cependant, une chose avait changé, c'était certain : elle avait riposté et elle avait éliminé un de ces types. Qu'est-ce qui disait qu'elle ne pouvait pas recommencer ?

La réponse lui vint immédiatement : après qu'ils eurent atterri, Jones avait été sur le point de la tuer. Elle ne s'était sauvé la vie qu'en se proposant comme otage : grâce à sa présence, on pourrait extorquer de l'argent à Oncle Richard. Mais cette relative immunité ne lui serait accordée qu'une seule fois, elle le sentait, et, à l'avenir, en cas d'homicide, elle encaisserait le coup plus sévèrement.

Le téléphone de Richard se mit à gazouiller une mélodie elphique au thérémine de synthèse. Il décrocha et vit une boule de cristal parcourue d'un miasme coloré voilant partiellement une image du Vénéré Maître Yang, le personnage principal de Nolan, le plus grand maître en arts martiaux du monde de T'Rain, capable de tuer un homme d'un haussement de sourcil. « Tu m'as appelé ? dit-il.

– Il n'est pas trop tôt chez toi ?

– Je suis à Sydney, il est deux heures plus tard », dit Nolan.

La cadence de sa voix était familière, mais elle avait été convertie électroniquement par l'application Orb pour

ressembler à celle du Vénéré Maître Yang, qui était âgé de plusieurs milliers d'années et élevait rarement la voix au-dessus d'un murmure, de peur de décapiter son interlocuteur par la puissance de son rugissement de lion du 27e niveau.

« Pourquoi ?

– J'ai senti que c'était le moment de m'installer dans un pays doté d'une justice.

– Ça commençait à devenir chaud pour toi à Beijing ?

– Chaud, non. Juste… bizarre. Harri a insisté pour partir. »

Harri, diminutif d'Harriet, c'était la femme de Nolan : une Canadienne à la peau noire, mannequin de lingerie et fonceuse notoire. Il y avait certains aspects de la Chine qu'elle trouvait un peu curieux.

« C'est en rapport avec l'enquête sur REAMDE ? » Richard n'aurait pas parlé si clairement si Nolan avait été à Beijing. L'application Orb cryptait toutes les communications vocales, donc les communications poste à poste étaient sûres ; mais si l'appartement de Nolan était sur écoute, on aurait pu intercepter les deux côtés de la conversation.

« Jusqu'à hier.

– Qu'est-ce qui s'est passé hier ?

– Ils ont commencé à me poser des questions sur des terroristes. »

Richard ne sut que répondre.

« Et des Russes, ajouta Nolan, charitable.

– Attends deux secondes. Tu es en train de me dire que les mêmes flics qui t'emmerdaient avec REAMDE se sont mis tout d'un coup à s'intéresser à des terroristes et à des Russes ?

– Non. C'était une autre équipe de flics. On dirait que l'enquête a été confiée à d'autres types.

– Tu leur as dit quelque chose ? »

Il regretta aussitôt ses mots.

« Qu'est-ce que tu veux que je leur dise !? C'était complètement farfelu ! »

Bien, pensa Richard, pourvu que ça reste comme ça. Il était interloqué par la mention des terroristes et des Russes – ça n'avait absolument aucun sens –, mais dans tous les cas, les autorités chinoises ne devaient voir aucun de ces deux groupes d'un très bon œil ; et s'ils avaient imaginé, Dieu sait comment, une connexion entre eux et REAMDE, cela ne simplifierait en rien ses recherches sur la disparition de Zula.

« Il y a des terroristes, en Chine ?

– Depuis avant-hier, il y en a un de moins.

– Ah oui, c'est vrai ! »

Car, en cherchant sur Google des infos au sujet de Xiamen (même s'il y avait très peu de choses en anglais), Richard avait découvert que toutes les pages accessibles étaient squattées par un événement qui s'était produit deux jours auparavant : un kamikaze, arrêté par la sécurité devant la porte d'un palais des congrès à Xiamen, s'était fait exploser, emportant deux gardes avec lui. Il n'avait pas prêté la moindre attention à la chose, qui n'avait rien à voir avec son problème. « Mais quel rapport peut-il y avoir entre l'attentat et REAMDE ? À part la coïncidence qui fait que ça s'est passé dans la même ville ?

– Aucune, mais ce n'est pas ça qui arrête les flics. Tu sais comment ils sont. »

Richard ne savait absolument pas, en réalité, comment étaient les flics chinois, mais il ne releva pas. « Combien de temps comptes-tu rester à Sydney ? »

Nolan resta dans le vague :

« Jusqu'à ce qu'Harriet ait fini son shopping. Puis on part à Vancouver. » Autrement dit, leur résidence principale dans l'hémi sphère occidental.

Un éclair blanc dans la porte : Corvallis entra à bout de souffle, sa tunique flottant autour de lui. Visiblement, il avait des nouvelles. « Faut que je te laisse, annonça Richard. Appelle-moi quand t'arrives à Vancouver. » Il coupa la connexion. « Oui ?

– J'ai des statistiques sur ces mecs », dit C-plus.

Il fit pivoter son ordinateur portable pour montrer un graphique : une ligne rouge qui grimpait brutalement avant de tomber en piqué.

« Quels mecs ?

– Ceux que tu as dits. J'ai établi une espèce de liste de surveillance de tous les da G shou. Ou des individus susceptibles de s'associer avec eux. J'ai additionné leurs clics par minute. » Autrement dit, le nombre de fois par minute que ces joueurs appuyaient sur une touche du clavier ou de la souris. Le chiffre était zéro, bien sûr, pour un joueur non connecté, et effroyablement élevé pour un joueur engagé dans un combat, et quelque part entre les deux pour un joueur connecté mais occupé simplement à se balader ou à échanger avec d'autres joueurs. « C'est une somme établie à partir d'une centaine de personnages affiliés à des da G shou, sur les deux dernières semaines. »

C-plus n'avait pas besoin d'en dire davantage, car le graphique parlait de lui-même. Il commençait à un niveau assez bas, puis grimpait de façon exponentielle sur l'espace de quelques jours, puis retombait brutalement à un niveau proche du zéro. Après

ça, quelques pics crevaient occasionnellement le plancher de bruit, mais il n'y avait pratiquement rien.

« Je n'arrive pas à lire les dates d'ici, dit Richard.

– Il y a un volume énorme la semaine dernière, quand REAMDE était à son apogée et que tu survolais les Torgai. Puis c'est le calme plat à partir de 17 heures vendredi.

– Heure de Seattle ?

– Oui. »

Richard consulta son application « fuseau horaire ». « Huit heures du matin à l'heure de Xiamen. Attends une seconde. » Il alla rechercher dans son historique de navigation un des articles sur l'attentat-suicide à Xiamen. « C'est deux heures à peine avant l'attentat-suicide.

– Hein !?

– Laisse tomber.

– Depuis, les da G shou ont perdu le contrôle de la région des Torgai sous le coup d'incursions de factions plus puissantes. Une armée de trois mille K'Shetriae marche sur la frontière nord à l'heure qu'il est.

– Couleurs vives ou terre ?

– Vives.

– Hmm. L'or doit être enterré très peu profond.

– Par endroits, oui. Mais une grande partie a été Cachée. »

Une intonation dans sa voix signalait son usage de la forme majuscule du mot. L'or n'avait pas été caché au sens de planqué sous un tas de feuilles mortes, mais Caché à l'aide de sortilèges. « En gros, tout l'or que les da G shou ont pu récupérer avant de disparaître en fumée vendredi est Caché, et tout ce qui a été déposé depuis est à la disposition du premier venu.

– Et la somme Cachée, ça fait combien ?

– Tu veux ça en pièces d'or ou…

– En dollars.

– À peu près 2 millions.

– Oh, putain !

– Et il reste 3 millions sans protection sur place.

– Tu parles juste de l'argent des rançons de ces deux derniers jours, là ?

– Oui, mais le rythme des dépôts diminue rapidement à mesure que l'infection est maîtrisée. Quatre-vingt-dix pour cent de nos usagers ont maintenant téléchargé le patch de sécurité. Donc ça ne va pas aller tellement plus loin.

– OK, bon, alors si je suis un da G shou, quelle est ma situation ? Je sais où sont Cachées pour 2 millions de dollars de pièces d'or, mais j'ai perdu le contrôle du territoire où elles sont

planquées.

– Il te faudrait t'introduire sur place et récupérer le butin une planque après l'autre...

– ... puis me glisser en douce jusqu'à un BC sans me faire dépouiller », conclut Richard.

Au fond de lui, il se demandait comment il allait expliquer la chose à John – qui n'était vraiment pas du genre à jouer à T'Rain. « Ce qui pourrait être assez difficile à accomplir, de fait, si les Torgai tombent sous le contrôle d'individus qui savent ce qu'ils font. C'est vrai, avec des sommes pareilles en jeu, il y aura beaucoup d'incitations financières à installer un cordon de sécurité infranchissable.

– Une Protection magique coûte environ une pièce d'or par mètre carré, dit C-plus, évoquant un type de barrière électromagnétique invisible qui pouvait être érigée par les sorciers suffisamment puissants.

– C'est moins cher si tu récoltes toi-même les Toiles d'araignées filamenteuses, rétorqua Richard, évoquant l'ingrédient de base permettant de lancer une Protection magique.

– C'est pas si facile que ça, étant donné que les Grottes d'Ut'tharn viennent d'être placées sous le coup d'une Exécration officielle, contra Corvallis, qui parlait, respectivement, du meilleur site pour récolter des Toiles d'araignées filamenteuses et d'un sort sacerdotal puissant.

– Qui a fait ça ? Pardon, je n'ai pas suivi les actualités, ces derniers jours...

– Le Grand Pontife des Clairières d'Enthorion.

– La Coalition des couleurs terre, je parie.

– Bien vu.

– C'est quoi, un coup stratégique dans la G2R ?

– Je ne suis pas dans les secrets du Grand Pontife.

– En tout cas, cette Exécration n'empêcherait pas la Coalition des couleurs terre d'entrer sur le territoire, s'ils étaient exempts de son application par une Fronde de paix consacrée par le Pontife en question.

– La Fronde de paix, zut, j'avais oublié cette faille ! dit Corvallis, découragé.

– Pas de problème, tu es nouveau ici. »

C-plus réfléchit un instant. « Alors tu dis que la Coalition des couleurs terre pourrait en fait avoir l'avantage sur celle des couleurs vives dans le contrôle des Torgai.

– Plus ou moins. »

Corvallis leva un sourcil.

« Mais surtout, ça nous donne un moyen d'encourager les

couleurs terre. De leur faire croire que ces trois mille K'Shetriae des Forces des couleurs vives, ils peuvent les mettre en déroute et récupérer les 3 millions de dollars en pièces d'or qu'ils ont sous les yeux – ce qui contribuerait largement à financer la G2R.

– Tu peux m'aider à soulever les couches ?

– Pardon ?

– De ta stratégie machiavélique ? Parce que je vois qu'elle est basée sur bien plus de calculs et de cynisme que je ne pourrai jamais en comprendre.

– C'est simple. Il y a deux couches à tout casser, c'est tout. On n'a aucun moyen de localiser les da G shou. N'y pensons même pas. On n'a même pas moyen de rassembler plus d'infos sur ces petits branleurs tant qu'on ne peut pas les décider à se connecter de nouveau, pas vrai ?

– Non, c'est vrai. À moins qu'on ne s'acoquine avec la police chinoise.

– C'est ça, railla Richard. Mais pour des raisons que je n'expliquerai pas pour l'instant, c'est encore moins envisageable qu'hier. Donc. D'après ton graphique, on dirait qu'ils ont une frousse bleue et s'abstiennent de se connecter. Mais ils doivent bien savoir qu'ils ont 2 millions de dollars Cachés dans les Torgai. Tôt ou tard, ils vont vouloir récupérer leur fric. Si au final les Torgai sont conquis par les K'Shetriae, ou assimilés, qu'ils peuvent utiliser l'argent au sol pour ériger toutes sortes de murailles, de protections, de champs de force et tout le tintouin, et par conséquent en interdire l'accès aux da G shou, les da perdront toute motivation pour tenter un retour. Ils ne se reconnecteront jamais. On n'en entendra plus jamais parler. Par contre, si on peut entretenir un sain déséquilibre dans la région et transformer les Torgai en champ de bataille chaotique, ça donne toutes sortes d'opportunités aux da de se glisser sur le terrain pour aller extraire leur or Caché…

– Et ils réapparaîtront aussitôt sur la liste de surveillance, et on pourra recommencer à collecter des renseignements sur leur compte.

– Exactement.

– Faudrait peut-être trouver le Suzerain, poursuivit Corvallis. Lui seul pourrait accéder à l'intégralité des 2 millions.

– Mais oui, bien sûr ! J'avais oublié ce détail. »

Car, selon les lois qui régissaient l'usage des sortilèges de dissimulation, si un vassal Cachait une chose, il n'était pas le seul à pouvoir la retrouver et la déCacher ; les mêmes privilèges revenaient au seigneur de ce vassal, ainsi qu'au seigneur de ce seigneur, et ainsi de suite, jusqu'au Suzerain du réseau. Les

2 millions de dollars en pièces d'or avaient dû être cachés par des centaines de vassaux différents au sein de la hiérarchie des da G shou, et n'importe lequel d'entre eux serait en mesure de voir et de récupérer l'or que lui ou ses propres vassaux avaient personnellement caché ; mais il devait y avoir quelque part un Suzerain ayant le pouvoir de récupérer la totalité sans l'aide de personne.

« Tu sais qui c'est, le Suzerain ?

– Bien sûr, au sens où je connais son numéro de compte. Mais le nom et l'adresse sont faux, comme pour tous les autres.

– OK, dit Richard, rapprochant son ordinateur portable et ajustant l'écran. Je vais contacter D2. Ou plutôt son troubadour. Et je vais m'assurer qu'il comprenne bien qu'il y a assez d'or qui traîne dans les Contreforts de Torgai pour financer la Coalition des couleurs terre pendant un an. Je verrai si ça l'inspire.

– Et ces trois mille K'Shetriae ? demanda Corvallis, jetant des coups d'œil nerveux sur une carte. Ton ami Egdod, il ne pourrait pas déclencher une pluie de météores ou une épidémie, un truc comme ça ? »

Richard lui lança un regard qui, à en juger par la réaction, devait être sacrément meurtrier. « Juste pour les ralentir un peu, expliqua Corvallis, levant les mains en signe d'apaisement.

– Bien sûr qu'Egdod pourrait déclencher une pluie de météores ou une épidémie, mais je préférerais éviter les plans deus ex machina ; alors dès que j'ai terminé ce mail, je convoque une réunion pour demain matin.

– Ordre du jour ?

– Trouver une manière moins voyante de saboter l'invasion des Contreforts de Torgai par les Forces des couleurs vives. »

Jour 7

Le fond du baraquement était constitué d'un dortoir divisé en une demi-douzaine de petites chambres équipées de couchettes bricolées à l'aide de planches standard et de vis à gypse. Les lits étaient tout de même garnis de matelas en mousse. Les hommes donnèrent à Zula une chambre séparée, puis clouèrent la porte derrière elle ainsi qu'une feuille de contreplaqué à l'extérieur de sa fenêtre. Elle passa une longue nuit à frissonner sous le strict minimum de couvertures nécessaire à l'empêcher de mourir sur-le-champ d'hypothermie. Lorsque le matin arriva et qu'ils retirèrent les clous de sa porte, elle se rendit au salon, où il faisait chaud grâce au poêle. Elle se recroquevilla sur le canapé sous toutes les couvertures qu'elle put récupérer et ne bougea pas pendant un long moment.

Ils avaient détruit le cadenas du classeur à tiroirs et trouvé un tas de paperasses appartenant à la compagnie des mines : fiches de paie, reçus, rapports d'évaluation, copies de feuilles de compte. Mais ils avaient aussi trouvé un plan d'arpentage et une carte routière de la Colombie-Britannique.

Jones et le soldat qui avait l'air le plus vieux, un Afghan du nom d'Abdul-Wahaab, enfilèrent tous les vêtements chauds qu'ils purent se mettre sur le dos, s'emmitouflèrent soigneusement, emballèrent suffisamment de nourriture et d'eau pour une expédition de deux jours, et, après avoir longuement étudié le plan d'arpentage, s'enfoncèrent dans les bois. Zula les regarda partir par un interstice entre deux couvertures. Elle pensait comprendre leur stratégie : la neige était moins profonde dans les bois et, apparemment, ils pouvaient avancer un peu plus

vite en passant par là.

Rien d'autre ne se produisit de la journée. Zula ne bougea pas beaucoup du canapé. Les trois soldats qui n'étaient pas partis se relayaient pour aller explorer les environs deux par deux, mais ils ne pouvaient pas s'attarder bien longtemps dehors à cause du manque de vêtements d'hiver. L'un d'eux restait toujours en arrière pour garder un œil sur Zula, sans doute. Parfois, ils revenaient avec des trophées récupérés dans d'autres bâtiments : des outils, des trousses de secours, des torches hors d'usage, des sweats à capuche usés, des gants de travail, des magazines pornographiques, des savonnettes, des bidons d'huile. Leurs expéditions s'intensifièrent lorsqu'ils trouvèrent de quoi se couvrir davantage. Pendant l'après-midi, ils déployèrent beaucoup d'énergie pour dégager la neige d'une caravane qui était restée garée à une centaine de mètres du bâtiment principal. C'était une caravane Airstream, qui faisait entre six et neuf mètres de long, estima Zula. On l'avait montée sur un cric pour soulager les roues de son poids et on avait fixé dessus un toit en fibre de verre ondulée d'un côté, créant un espace abrité en extérieur où étaient installées une table de pique-nique et des chaises de jardin qui apparurent une fois la neige déblayée. À l'intérieur, ils récupérèrent d'autres ustensiles de cuisine, des couvertures, un matelas en mousse, des sachets de café soluble et des flocons d'avoine instantanés.

Zula n'avait pas vraiment dormi depuis plusieurs jours, mais cet après-midi-là, grâce à un mélange d'épuisement, de dépression et de jet lag, elle sombra enfin dans un sommeil profond qui dura jusqu'après le coucher du soleil. Au réveil, elle se tira de sa couche et prit l'initiative de faire fondre de la neige. Ils lui avaient confisqué ses Crocs, aussi dut-elle effectuer ses collectes pieds nus. La douleur dans ses pieds lui rappela qu'il était impossible d'échapper à ces individus tant qu'elle n'aurait pas résolu la question de l'équipement. Lorsqu'elle eut une pleine casserole d'eau chaude, elle la porta aux toilettes et se lava à l'aide d'une savonnette abandonnée là par les mineurs des années auparavant. Elle s'essuya avec des serviettes en papier (il en restait également un tas) puis ressortit, se sentant pleine d'un dynamisme étrange et un peu déplacé. Elle fit cuire du riz et des lentilles, qui furent mangés, sans grand plaisir, par tous (dans la cuisine, on trouvait du sel et du poivre, mais pas d'autre assaisonnement).

Les trois djihadistes formaient une sacrée équipe. Deux d'entre eux, Mahir et Sharif, étaient des arabophones de naissance qui, comprit-elle, avaient gravité de leur pays natal vers

l'Afghanistan, où ils étaient entrés dans l'organisation de Jones (Mahir était de type purement moyen-oriental, tandis que Sharif avait un petit côté nord-africain). Le troisième, Ershut, était originaire de quelque pays d'Asie centrale et ne parlait apparemment qu'un arabe rudimentaire. Ershut n'était pas grand, mais il était râblé et puissant, et se coltinait en général les basses besognes, ce qu'il semblait toujours accepter comme si tel était son lot. C'était lui qui avait chargé la plus grande partie du matériel lourd du bateau de pêche dans le plus petit bateau qui les avait amenés à Xiamen, et qui l'avait encore transbahuté du bateau au taxi, et du taxi à l'avion. Il était pieux, sans faire montre du fanatisme exacerbé de feu Khalid ; lors de l'une de ses expéditions aux toilettes dans le jet la nuit précédente, Zula l'avait vu en train de prier dans l'allée de la cabine principale, ayant apparemment deviné la direction de La Mecque en consultant le plan affiché sur la télé à écran plat. En arrivant ici, l'un de ses premiers réflexes avait été de récupérer un bout de tapis dans une pièce du fond et de le pointer un peu au sud de l'est.

Mahir et Sharif étaient presque certainement amants. Si ce n'était pas le cas, ils portaient à coup sûr l'amitié masculine à un degré rarement vu dans la culture occidentale. Ils s'asseyaient toujours l'un à côté de l'autre et, lorsque Sharif partait en expédition avec Ershut, Mahir passait tout le temps à soupirer à la fenêtre en guettant son retour.

Zula était libre de ses mouvements tant qu'elle donnait l'impression de se rendre utile, en faisant la cuisine ou le ménage, par exemple. À un moment donné, comme personne ne semblait lui prêter grande attention, elle emporta dans sa chambre un bloc-notes jaune et quelques crayons qu'elle cacha sous son matelas. Plus tard, lorsqu'ils eurent de nouveau cloué sa porte pour la nuit (après qu'elle eut supplié qu'on lui accorde une ration supplémentaire de couvertures, qu'elle obtint), elle s'assit à la lumière d'une bougie (ça, il y en avait en quantité), et écrivit une lettre dans la même veine que celle qu'elle avait gribouillée sur une serviette en papier et cachée dans la bouche d'évacuation démontée dans les toilettes de la planque à Xiamen. Celle-ci était un peu plus échevelée, car elle avait littéralement toute la nuit pour s'épancher. Lorsqu'elle eut terminé, elle la glissa sous le matelas. Son corps ne semblait pas du tout attiré par le sommeil. Elle essaya de se fatiguer en faisant tous les exercices pas trop bruyants qui lui vinrent à l'esprit : pompes, dips, squats et un salmigondis de mouvements de yoga dont elle se souvenait à moitié. Mais cela n'eut pour effet que de

faire grimper son niveau d'énergie et d'empirer les choses.

Par conséquent, elle était tout à fait réveillée vers 4 heures du matin lorsque le bâtiment fut peu à peu envahi par le grondement d'un moteur qui approchait. Ce n'était pas un bourdonnement continu comme celui d'un avion à basse altitude, mais une série irrégulière d'accélérations brusques et d'accalmies. Au bout d'un certain temps, le bruit se fit suffisamment fort pour réveiller Ershut. Par les interstices autour du rebord de la planche qu'ils avaient clouée à sa fenêtre, Zula put voir qu'ils étaient mitraillés, supposa-t-elle, par les phares d'un véhicule qui se dirigeait vers eux à une allure de rodéo. Ershut cogna à la porte (apparemment fermée à clé) de la chambre où Mahir et Sharif se faisaient des câlins. Puis elle entendit des piétinements, le bruit des magasins qu'on introduisait dans les fusils, les sécurités qu'on ôtait.

Puis un klaxon résonna juste devant la porte. La portière d'une voiture s'ouvrit. Les hommes se mirent à crier en arabe, mais le son de leurs voix se perdit dans une éruption de coups de feu. Le sifflement suraigu des balles était filtré par les murs, mais la secousse sourde se répercuta directement dans sa chambre, venant lui piquer les narines. Elle se laissa tomber par terre, pensant se glisser sous le lit, puis reprit ses esprits et comprit que cela ne lui servirait à rien. Mais, à ce moment-là, elle entendit les hommes rire aux éclats dehors en lançant : « Allah Akbar ! »

Ils ne se battaient pas. C'étaient des coups de feu de célébration. Les djihadistes s'étaient trouvé une voiture ; et puisqu'elle les avait ramenés au camp, elle devait pouvoir les en sortir.

Zula se demanda si les djihadistes avaient perdu la tête, à tirer ainsi en l'air pour extérioriser leur joie en plein dans les lignes ennemies. Ou bien disposaient-ils d'informations sur cet endroit qui lui échappaient ? Pouvaient-ils vraiment être si isolés que des rafales d'armes automatiques au milieu de la nuit ne soient entendues par aucune oreille humaine ?

Elle le découvrirait bien assez tôt. Lorsque les flics débarqueraient et fouilleraient les baraquements de fond en comble – ce qui devait bien arriver tôt ou tard –, ils trouveraient sans doute sa lettre. Cette idée améliora grandement son humeur, car cela faisait un jour ou deux qu'elle se tracassait : sa famille élargie devait vivre un enfer. Ils devraient demeurer dans cet état d'insoutenable incertitude jusqu'à ce que la neige fonde et que l'avion redevienne visible. Quelqu'un le remarquerait. Peut-être dans un mois, peut-être dans un an. Mais la lettre

finirait par être retrouvée et sa famille pourrait la lire, comprendre ce qui s'était passé et faire son deuil comme il se devait, ainsi, elle l'espérait, qu'être fière d'elle.

Ils la laissèrent sortir de la pièce, partant apparemment du principe qu'elle allait se faire un plaisir de leur préparer le petit déjeuner. Elle fit comme si c'était le cas. Mais ce n'est que lorsque tout le monde eut mangé et qu'elle se mit à faire la vaisselle que le ciel s'éclaircit suffisamment pour lui laisser voir l'extérieur et se faire une idée du véhicule volé par Jones et Abdul-Wahaab.

Au-dessus du niveau des essieux, c'était simplement un pickup, mais ce qu'on fait de plus gros et de plus lourd dans le genre : le genre que, lors de ses visites au pays, elle voyait sillonner les routes campagnardes, transportant des sacs de ciment et tirant d'énormes caravanes. Mais en dessous, le véhicule ne ressemblait à rien qu'elle ait jamais vu. Les roues avaient été retirées et remplacées par des engins ressemblant à des chenilles de char d'assaut miniatures. À chaque coin du véhicule, là où son œil se serait attendu à rencontrer une roue circulaire, il allait buter sur le spectacle impossible d'un énorme objet triangulaire, composé d'un assemblage de manettes jaune vif et de roues circonscrites par une chenille faite de feuilles de caoutchouc noir reliées ensemble pour former une interminable courroie d'environ cinquante centimètres de largeur. Celle-ci s'étalait sur plusieurs dizaines de centimètres en dessous de chaque essieu puis allait s'enrouler sur la structure jaune qui maintenait l'ensemble, laquelle semblait soudée aux essieux grâce aux mêmes écrous qu'on aurait employés pour monter une roue classique. Apparemment, on pouvait donc visser sans difficulté ces engins à la place des pneus normaux, de façon à répartir le poids du véhicule sur une surface de contact beaucoup plus importante. Un système idéal pour circuler dans une région couverte de neige six mois par an, et de boue deux mois durant. D'ailleurs, dès qu'il fit plus clair, elle remarqua que les rétroviseurs et le haut du pick-up étaient constellés de boue séchée. Il y avait peut-être encore de la neige sur ces hauteurs, mais le véhicule avait été volé dans une zone où le printemps était déjà bien avancé.

Tout le temps que Zula s'occupait du repas, les hommes de Jones étalaient tout le matériel qu'ils avaient apporté avec eux, tout ce qu'ils avaient récupéré dans l'avion et dans le camp de mineurs, et décidaient de ce qu'ils allaient prendre et de comment l'emballer. Les armes et les munitions semblaient avoir la priorité, suivies par les vêtements chauds et les couvertures. Les bâches bleues et les cordes avaient pour eux une valeur inestimable ; peut-être allaient-ils camper ? Ils paraissaient avoir

une passion pour les pelles, un détail qu'elle ne put s'empêcher d'interpréter de la manière la plus morbide qui soit.

Le pick-up était un modèle à cabine double et avait donc une seconde rangée de sièges. Ils firent monter Zula à l'arrière, en sandwich entre Sharif à gauche et Mahir à droite. Elle ressentit un étrange malaise à se retrouver ainsi entre les deux hommes, comme si elle commettait un impair mondain. Mais peut-être Jones s'était-il lassé de leur attachement envahissant et désirait-il les séparer. Ershut était à la place du mort et Abdul-Wahaab était coincé au milieu du siège avant. Jones conduisait. Zula ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'ils allaient être un petit peu voyants, à se balader sur les routes de Colombie-Britannique dans cet engin, avec une telle galerie de portraits derrière le pare-brise.

Mais cela ne risquait pas de poser problème tant qu'ils n'auraient pas rejoint un véritable axe routier ; et cela ne semblait pas devoir arriver de sitôt. Pendant ses escapades avec Abdul-Wahaab la veille, Jones avait appris à conduire le pick-up, ravi de découvrir que s'il roulait assez lentement (et il était possible de rouler extrêmement lentement avec un engin pareil), il pouvait aller n'importe où. Une fois le véhicule chargé, ils se dirigèrent donc vers la vallée, évitant ses parois inclinées et se cantonnant au fond, qui était plat, mais sinueux et plein de ramifications. On aurait dit que Jones s'amusait à relier des points sur la carte. Toutes les quelques centaines de mètres, il y avait une zone dégagée, et celles-ci étaient reliées entre elles par une route. Ou du moins une piste tracée au bulldozer parmi les arbres. La route et les sites dégagés étaient indiqués sur un plan qu'Abdul-Wahaab avait étalé sur ses genoux pour que Jones puisse le consulter facilement. Zula pouvait l'apercevoir durant leurs disputes fréquentes et volubiles sur son interprétation. À un moment donné, Jones indiqua un point dans le ciel à travers le pare-brise et jeta un regard interrogateur à Abdul-Wahaab. Zula comprit qu'il indiquait la position du soleil, un atout majeur en matière d'orientation.

Ils longeaient un torrent de montagne presque enterré sous la glace couverte de neige. Par endroits, il était à ciel ouvert, et alors il était possible de voir qu'il était large et peu profond : facile à traverser pour le pick-up. Ce qu'ils firent en cahotant, puis ils remontèrent péniblement sa rive pendant presque un kilomètre, puis prirent ce qui parut à Zula une direction au hasard, s'enfonçant franchement dans les arbres et attaquant une pente raide pour sortir de cette vallée. Les branches d'arbres étaient écartées par le pare-brise : elles pliaient jusqu'à se casser ou se

rabattre par la vitre ouverte du côté conducteur, où Jones devait les repousser du bras gauche. Elle se demanda pourquoi il ne se contentait pas de remonter la vitre mais remarqua alors de petits cubes bleus de verre de sécurité répandus partout dans la voiture : la vitre avait été brisée. La chose avait dû se produire la veille, au moment où ils avaient volé le véhicule. Elle espérait qu'ils s'étaient contentés de casser la vitre afin de pouvoir s'introduire et démarrer le moteur. Puis elle remarqua un jeu de clés pendu au contact. Ils avaient dû voler la voiture à la personne qui la conduisait. Et ils avaient dû tuer cette personne.

Une radio CB était fixée sur le tableau de bord, et une fois qu'ils se furent suffisamment éloignés du camp et qu'ils eurent trouvé un endroit convenable pour faire une pause – un endroit plat dans la forêt, où ils étaient bien abrités par les arbres et où la neige n'était pas trop profonde –, Jones l'alluma. Puis, après avoir jeté un regard à Zula par-dessus son épaule, il ouvrit son couteau et sectionna le fil du micro, qu'il jeta par la fenêtre sans vitre. Il glissa dans les fourrés comme un mammifère furtif. Il monta le son et commença à chercher les chaînes disponibles.

Rien. Ils étaient vraiment au milieu de nulle part.

Elle était réglée sur le canal 4 lorsqu'il l'avait allumée. Jones la régla de nouveau sur 4 et la laissa allumée. De temps à autre, elle toussait un peu de bruit, mais jamais un mot identifiable.

Jones redémarra la voiture et attaqua une nouvelle pente. Apparemment, ils montaient plus qu'ils ne descendaient, ce qui ne semblait pas logique à Zula. Mais lorsqu'ils dépassèrent la crête suivante, une étendue dégagée s'ouvrit devant eux. Les contreforts diminuèrent et descendirent dans des plaines qui n'étaient plus couvertes de neige.

La veille, lundi, avait été un de ces jours où Dodge s'était rendu au travail tôt avec l'intention d'en abattre une tonne, mais il s'était aperçu, juste après le déjeuner, que rien n'allait se produire. Parce que cela ne dépendait plus de lui. Il avait toute une compagnie – toute une structure de vassaux – à traîner dans son sillage et, qu'il le veuille ou non, il fallait le temps pour les mobiliser. Il aurait pensé que 3 millions de dollars à l'air libre auraient suffi à capter leur attention. Mais il leur fallut un bon moment pour réagir. Egdod dut attraper par leur colback virtuel quelques personnages du vice-président, les expédier à Torgai et leur désigner les caches d'or exposées pour qu'ils ouvrent enfin les yeux.

Un mémo envoyé à toute la compagnie aurait pu contribuer à réveiller les gens, mais, alors que son doigt s'apprêtait à

descendre sur le bouton « envoyer », il s'aperçut qu'il s'apprêtait à commettre une erreur terrible. Car il était inévitable que le message dépasse le réseau de la compagnie et se répande dans la nature, où il déclencherait une ruée vers l'or. La seule chose qui jouait en leur faveur, c'était que personne, si ce n'est Corvallis, Richard et quelques autres, n'avait vraiment idée des sommes qui dormaient là. Si l'information était devenue publique, cela aurait engendré une affluence cosmique, ou plutôt tellurique, vers les Torgai, et la situation aurait encore dégénéré. La simple rumeur Internet que de l'or avait été vu là-bas avait suffi à provoquer une invasion assez bien organisée par ces trois mille K'Shetriae aux yeux bleus, ce qui ne changeait rien au grand plan général, mais nécessitait tout de même un travail harassant de la part de Richard pour les contenir sans aller jusqu'à abattre une comète sur la tête de leur Lord Lige.

Rien ne vint de l'île de Man de toute la journée. Mais lorsque Richard se réveilla le mardi, il trouva une quantité de mails professionnels, avec pour objet « L'intrigue s'épaissit... », qui, lorsqu'il remonta à leurs racines, s'avéraient concerner un récit de cinquante mille mots postés par D2 sur le site de T'Rain quelques heures plus tôt. Cela à la surprise manifeste de son manager/éditeur ici à Seattle, qui ne savait absolument pas que le Don n'avait ne serait-ce que l'idée d'un tel projet. Richard cliqua sur le lien et ouvrit le document. Les mots d'ouverture étaient : « Les Contreforts de Torgai ». Il cessa de lire aussitôt, ferma son ordinateur, sortit de son lit et s'habilla. Il prit l'ascenseur pour descendre au garage de son immeuble du centre de Seattle, monta dans sa voiture et se rendit directement à Boeing Field. Ce n'est que lorsqu'il fut bien calé dans un siège confortable du jet, survolant la Colombie-Britannique par le nord pour un itinéraire direct jusqu'à l'île de Man, qu'il rouvrit son portable et se mit à lire sérieusement.

Jour 8

Elle se rappelait le jour où elle avait été amenée à la maison de ses parents adoptifs pour la première fois ; elle avait vu, parmi tant de choses neuves et fascinantes, la série complète de l'Encyclopaedia Britannica sur les étagères du salon. Tant de gros livres, reliés à l'identique, sauf pour ce qui était des numéros imprimés sur la tranche, avaient naturellement attiré son attention. Patricia, la sœur de Richard et la nouvelle maman de Zula, lui avait expliqué que ces volumes contenaient tout ce qu'on pouvait désirer savoir, sur n'import e quel sujet, et en avait sorti un pour consulter l'article sur l'Érythrée. Zula, dans l'incompréhension totale, avait juré à Patricia qu'elle ne toucherait ces livres sous aucun prétexte. Patricia avait laissé échapper un petit rire et lui avait expliqué que non, au contraire, tous ces livres étaient là spécialement pour elle, Zula ; les livres et le savoir qu'ils contenaient étaient, en effet, la propriété de Zula.

Zula avait hérité de la série et elle l'avait obstinément trimballée dans une succession de résidences universitaires, de maisons d'étudiants et de studios. Son arrivée aux États-Unis avait quasiment coïncidé avec l'avènement de l'Internet haut débit, et on l'avait également encouragée à en user librement, même si Internet n'avait jamais, pour elle, été tout à fait la même chose que la Britannica.

À partir de l'âge de 8 ans, Zula avait été élevée dans un environnement qui n'avait eu de cesse de faciliter l'afflux d'informations dans son jeune cerveau. Mais elle n'avait jamais pleinement apprécié ce privilège jusqu'à se retrouver dans cette situation affreuse où personne ne voyait l'utilité de lui dire quoi

que ce soit. Voyageant avec la bande de djihadistes de Jones, elle regrettait presque la belle époque d'Ivanov et Sokolov qui, au moins, prenaient la peine d'expliquer ce qui se passait. Tous les deux, ils se conformaient à la mentalité occidentale dans laquelle il était important que les choses aient un sens ; et, comme ils avaient besoin des services de Zula, Peter et Csongor, ils étaient forcés de les tenir au courant.

Csongor. Peter. Yuxia. Même Sokolov. Quand son esprit revenait sur ces événements de Xiamen, elle butait sur ces noms, ces visages. La seule mort de Peter l'aurait plongée dans un état de prostration pendant une semaine en des circonstances normales. Elle se demandait maintenant cent fois par jour ce qu'il était advenu des autres. Étaient-ils encore en vie ? Si oui, se demandaient- ils ce qu'elle était devenue ?

Ce qu'était devenue Zula : il aurait fallu pour répondre à cette question des explications considérables, qu'elle aurait été pour la plupart incapable de fournir, car on ne lui disait pas grand-chose. Toutes les présomptions (la clé dans le contact) indiquaient clairement que cet étrange pick-up à chenilles avait été acquis par la violence et pas simplement en cassant le Neiman. L'hypothèse la plus simple, c'était que la personne à qui ils l'avaient volé était morte ; il aurait été insensé de leur part de laisser la victime en vie, qui n'aurait pas manqué d'appeler la police montée. Quel genre d'individu conduisait ce genre de véhicule dans les montagnes de la Colombie-Britannique pendant la fonte des neiges ? Manifestement, c'était un véhicule de travail, et non de loisir ; il devait donc s'agir d'un gardien ou gérant de propriété. Peut-être la mine n'était-elle pas aussi abandonnée qu'ils l'avaient supposé ; peut-être qu'il existait dans les montagnes une quantité de propriétés du même type, dont les propriétaires engageaient un homme à tout faire pour aller y jeter un œil de temps à autre.

La question qui devait occuper Jones : combien de temps faudrait-il avant qu'on ne se mette à rechercher leur victime ? Car, étant donné que cet engin qui les trimballait était à peu près le véhicule le plus voyant qu'on puisse imaginer – à part un Zeppelin – et que de plus s'y entassaient cinq djihadistes et une fille noire, il n'allait pas être facile de se fondre dans la circulation sur les petites routes de Colombie-Britannique.

Vers 15 heures, à en croire la pendule du tableau de bord, ils s'arrêtèrent à un endroit où ils avaient une vue de plusieurs kilomètres sur une vallée presque stérile constellée de rochers. Un large ruisseau la séparait en deux, et de nombreux canaux s'infiltraient à travers une étendue de roches déposées par les

glaciers. À peu près parallèle au cours d'eau, sur la droite, une route bitumée qui, à plusieurs kilomètres de là, traversait la rivière sur un pont bas. Ils étaient toujours dans la forêt ; pendant les deux dernières heures, ils avaient progressé à peine plus vite qu'à pied, écrasant toutes les branches trop fragiles pour résister à l'avancée inexorable du pick-up, contournant tous les arbres trop grands pour rouler dessus et traversant parfois des fossés si profonds que Zula s'appuyait contre le plafond, prête à ce que la voiture se renverse, tout comme ils dévalaient des pentes si raides que presque rien ne pouvait pousser dessus. L'avant de la voiture ressemblait à l'intérieur d'une tondeuse à gazon, couvert d'une couche épaisse de paillis et de boue. Ils s'étaient approchés de cet endroit en suivant le cours d'un affluent, roulant parfois en plein milieu du torrent et remontant parfois dans les bois qui l'entouraient. Ils s'étaient maintenant arrêtés à la lisière des arbres. Devant eux, le sol s'effondrait en pente raide, l'affluent descendait en une série de rapides et de chutes d'eau jusqu'au point où il se jetait dans la rivière. Le véhicule aurait pu survivre à un plongeon jusqu'au fond et s'il avait survécu, il aurait pu rouler encore jusqu'à la route et la suivre sur quelques kilomètres avant de tomber à court d'essence. Mais si, comme cela semblait probable, il se coinçait entre les rochers ou se brisait en chutant lors de la descente, il se serait retrouvé bloqué dans un endroit complètement exposé aux regards de la route et des airs. Il valait mieux le laisser là. Tout au moins, c'est ce que Zula supposa que devait penser Jones. Il se mit en marche arrière et se renfonça dans les arbres, puis coupa le moteur.

Visiblement, ce n'était pas la première fois que les djihadistes camouflaient un véhicule dans la montagne. Laissant Zula à l'intérieur pour l'instant, ils étalèrent de la boue sur toutes les vitres et tous les miroirs et sur toutes les surfaces risquant de refléter un rayon de soleil. Ils déchargèrent une partie du matériel à l'arrière – juste ce qu'ils pouvaient porter sur leur dos. Ils cherchèrent dans les bois des fougères, des buissons de myrtilles et des feuilles de cèdre qu'ils arrachèrent ou coupèrent, traînèrent jusqu'au véhicule et appliquèrent contre ses flancs. À un moment donné, ils se rappelèrent que Zula était toujours à l'intérieur ; ils la firent sortir par la fenêtre coulissante à l'arrière et la traînèrent sur le hayon, beaucoup de mains sur ses bras et ses chevilles, essayant d'étouffer chez elle-même la simple pensée de se débattre ou de s'enfuir. Ershut se pencha en avant et appuya ses deux mains sur sa jambe droite, et Abdul-Wahaab enroula une chaîne autour de sa cheville, puis referma un

cadenas. Ils la poussèrent sans ménagement du bord du hayon sur le sol derrière le pick-up. La chaîne fut enroulée autour du crochet d'attelage.

Il se produisit ensuite un de ces interludes comiques où les djihadistes ne savaient pas que faire ensuite et se laissaient aller à des récriminations amères.

Apparemment, il leur manquait un cadenas. Lors de leurs expéditions dans le camp, ils avaient trouvé ce bout de chaîne, et ils avaient ensuite trouvé ce cadenas et la clé qui allait avec. Ainsi, ils pouvaient refermer la chaîne autour de sa cheville. Très bien. Mais ils avaient maintenant besoin du second cadenas pour relier l'autre bout de la chaîne au crochet d'attelage. Certains se mirent à se crier dessus, d'autres à fouiller en vain dans les tas de saloperies qu'ils avaient ramassés.

Ershut leur dit : « Ce n'est pas un problème, on peut le faire avec un seul cadenas. Regardez, je vais vous montrer. »

Il le dit en arabe.

Zula comprit.

Curieux.

Même si les autres s'étaient rassemblés autour d'Ershut pour voir son astuce, ces mecs poursuivaient tous leurs propres stratégies. À l'arrière du pick-up, il y avait une boîte à outils fermée par un autre cadenas, et Abdallah Jones testait le jeu de clés dans l'espoir raisonnable qu'il contienne celle qui l'ouvrait.

Ershut fit passer le long bout de la chaîne à travers le cadre du crochet d'attelage et le ramena à la cheville de Zula. Puis il tendit une main et demanda la clé du cadenas qui était déjà en leur pouvoir. Puis il l'exigea. Puis il cria. Finalement, quelqu'un la glissa dans sa main. Il défit le cadenas autour de la cheville de Zula, décrocha le corps du loquet, leva le bout libre de la chaîne, poussa un maillon dans le loquet, puis le referma de nouveau.

Au même instant, Jones s'agenouilla à côté de lui, tendant un cadenas ouvert qu'il venait manifestement juste de sortir de la boîte à outils. Voyant qu'Ershut avait déjà trouvé une solution, il laissa tomber le cadenas par terre et s'éloigna.

Zula se retrouva avec une longueur d'un bras de libre dans la boucle qui reliait sa cheville au crochet d'attelage. Un bout de plastique, un sac de couchage, une bouteille d'eau et un petit stock de rations militaires lui furent fournis avant qu'ils aient fini de camoufler le camion.

À n'importe quel autre moment de sa vie, elle aurait opposé davantage de résistance à toutes ces procédures et aurait éprouvé un désespoir à la hauteur de ses efforts en voyant le cadenas se refermer. Mais le sentiment que les choses évoluaient à son

avantage grandissait lentement dans son esprit. Cela semblait assez stupide, étant donné la situation dans laquelle elle se trouvait présentement : la cheville attachée à un crochet d'attelage dans les étendues sauvages du Nord-Ouest canadien, les clés de sa chaîne dans les poches de kamikazes.

Mais elle avait commencé à percevoir des signes que la coopération jouait peu à peu en sa faveur. Il valait sacrément mieux être là qu'en Chine. Elle avait pris les armes et tué un des mecs. Elle l'avait tué. Incroyable. Elle avait fait de sa survie le pilier du plan de Jones, quel que soit celui-ci. Tout était différent. Les djihadistes ne semblaient pas conscients de ce renversement.

Le mur de camouflage qu'ils construisaient autour d'elle devint suffisamment dense pour qu'elle peine à deviner les mouvements des hommes de l'autre côté, car ils bouchaient les fentes qui laissaient encore passer la lumière ici et là. Elle eut la pensée affreuse que ce qu'ils construisaient en fait était peut-être un immense bûcher et qu'ils s'apprêtaient à la brûler vive. Mais au bout d'un moment, elle s'aperçut qu'elle ne les entendait plus. Ils avaient mis leurs sacs en bandoulière et s'en étaient allés, la laissant seule.

Le crochet d'attelage était devenu le centre de son univers intime. Au-dessus, il y avait le hayon déployé, qui lui procurai t une certaine protection contre les intempéries. Le sol sous elle était un lit de clous émoussés ; les souches cisaillées des branchages fraîchement coupés. Elle passa un certain temps à piétiner les tiges, les aplatissant au niveau du sol et les enfonçant dans la terre à coups de pied. Lorsque le sol fut à peu près aplani, elle étala le plastique et arrangea le sac de couchage par-dessus, puis se glissa dedans. La température était bien au-dessus de zéro mais le froid humide la tuerait en l'espace de quelques heures si elle ne se tenait pas occupée.

Vous semblez avoir fait une sacrée impression sur M. Sokolov. Jones lui avait dit ces mots, sans raison apparente, le premier soir qu'ils avaient passé à la mine. Je ne comprenais pas pourquoi jusqu'à ce que vous ayez tué Khalid. Elle n'avait su que faire de toutes ces déclarations et les avait chassées de son esprit jusqu'à présent.

Comment Jones pouvait-il bien savoir ce que Sokolov pensait d'elle ? Jones et Zula avaient passé des heures à retracer les événements qui s'étaient produits dans l'immeuble de Xiamen. L'objet du plus clair de ces conversations était pour Jones de soutirer des informations à Zula. Mais, au vu des questions qu'il posait, elle avait réussi à se faire une image assez cohérente de la façon dont la bataille s'était déroulée. Il était impossible que

Sokolov et Jones aient pu engager une conversation. Et s'ils l'avaient fait, ils n'auraient pas bavardé au sujet de Zula ; même dans le cas fort improbable où Sokolov aurait éprouvé le besoin de parler d'elle au milieu d'une fusillade d'une violence insensée, Jones ne savait même pas encore qu'elle existait à ce moment-là.

Mais elle venait finalement de comprendre. La réponse à l'énigme lui était venue tandis que sa conscience s'occupait d'autres choses. Peut-être la façon dont Jones gardait une oreille attentive sur les couacs émis par la CB lui avait-elle donné un indice. Elle avait déjà vu ce regard sur son visage, à l'aéroport de Xiamen. Il avait reçu un appel sur son téléphone et l'avait ouvert. Son visage s'était illuminé de plaisir, puis s'était immédiatement décomposé, sous l'effet d'un choc, avant de se stabiliser dans une sorte d'intense fascination meurtrière.

C'est Sokolov qui devait être à l'autre bout du fil. Sokolov avait tué, ou au moins vaincu, les hommes que Jones avait envoyés pour se débarrasser de lui et s'était retrouvé en possession d'un de leurs téléphones. Il avait pressé le bouton « bis ». Il avait fait une sorte de petit discours à Jones. Et il avait mentionné Zula. C'était sûrement ça ; c'était le seul instant où Sokolov avait pu communiquer avec Jones.

Pourquoi Sokolov aurait-il mentionné Zula dans cette conversation ?

(Il lui fallut un moment pour tirer toutes ces conclusions. Mais Zula avait le temps.)

Au fond, il y avait deux questions : d'abord, comment Sokolov avait-il pu savoir que Zula et Jones étaient ensemble ? Et deuxièmement, puisqu'il le savait, pourquoi avait-il pris la peine de la mentionner à Jones au cours de cette brève conversation ?

La réponse à la première question était déjà dans sa tête, et il lui fallait simplement l'arracher à sa mémoire. Sur le bateau, deux jours plus tôt, après la scène sur le quai. Jones interrogeait Zula. Zula lui parlait de la planque, désignait le gratte-ciel, le quarante-troisième étage. Et elle s'était demandé si, en agissant de la sorte, elle envoyait un message à Sokolov, lui faisant savoir qu'elle, ou un autre membre de la troupe, était toujours en vie. Parce que si les hommes de Jones allaient fouiner au quarante-troisième étage de ce bâtiment, la question se posait automatiquement : comment avaient-ils appris l'emplacement de la planque ?

Et la seconde question : Jones y avait répondu, en un sens, avec sa remarque : Vous semblez avoir fait une sacrée impression sur M. Sokolov.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

Peut-être Sokolov avait-il dit à Jones : J'espère que vous allez tuer cette salope de traîtresse ! Mais cela l'aurait étonnée. Ses rapports avec Sokolov avaient été aussi courtois et respectueux qu'il était possible dans une relation ravisseur/otage. Elle avait eu le sentiment, bizarrement, de collaborer avec lui.

Sinon, elle ne l'aurait pas fait.

Elle s'en apercevait à présent. Désigner le mauvais numéro d'appartement, les envoyer au 505 au lieu du 405 : c'était fou. Suicidaire. Rien d'étonnant à ce que Peter ait été furieux contre elle. Tellement furieux qu'il s'était aussitôt empressé de l'abandonner à son sort, la laissant menottée à un tuyau. Csongor avait été aussi choqué que Peter, mais il avait pris sa défense, aveuglé par l'amour. Pourquoi Peter et Csongor avaient-ils été si incrédules devant cette décision qui lui avait semblé si facile, si évidente, à elle ?

Parce que Peter et Csongor n'avaient pas relevé certains indices presque subliminaux : rien même d'aussi manifeste que des coups d'œil ou des mots, mais des signaux cachés dans les postures, les expressions du visage, la façon dont Zula, montant dans un ascenseur avec un groupe de Russes, avait toujours choisi de se tenir aux côtés de Sokolov. Zula et Sokolov étaient alliés. Il la protégerait du destin qu'Ivanov lui réservait. Et, sen tant qu'elle était sous sa protection, elle s'était sentie suffisamment en sécurité pour les envoyer au 505 alors qu'elle savait que le Troll se trouvait au 405.

Et elle pouvait recommencer. Elle avait recommencé, cette fois-ci avec Jones. Et un des secrets pour y parvenir, c'était de garder son sang-froid, de ne pas se débattre, de ne pas hurler, de ne pas céder à l'hystérie, de montrer qu'on pouvait tenir le choc, qu'on pouvait vous faire confiance. Les habituer à votre présence.

C'est pourquoi elle s'était détendue et n'avait montré aucune émotion lorsque Abdul-Wahaab avait attaché la chaîne autour de sa cheville. Une petite chose. Mais une petite chose que Jones avait remarquée, même si – surtout si – il n'était pas conscient de l'avoir remarquée.

Jones pouvait-il vraiment être si facile à manipuler ? Il semblait tellement intelligent par ailleurs.

Je ne comprenais pas pourquoi jusqu'à ce que vous ayez tué Khalid.

Ceci expliquait cela. Jones peinait à comprendre pourquoi Sokolov, sa bête noire, faisait suffisamment de cas de Zula pour en faire le sujet principal de leur unique et bref échange. Il n'avait pas observé la façon dont Zula et Sokolov s'étaient accoutumés l'un à l'autre pendant les jours qu'ils avaient passés

ensemble ; et même s'il avait vu, il n'aurait peut-être pas saisi mieux que Peter ou Csongor ce qui les reliait. Par conséquent, depuis qu'il avait entendu la voix de Sokolov au téléphone, Jones ruminait ses paroles, cherchait à comprendre ce que Sokolov voyait en elle ; et lorsqu'elle avait tué Khalid, il avait estimé que c'était la réponse. Il pensait que le respect de Sokolov pour Zula venait de son esprit guerrier, de son habileté avec les armes ou d'une autre qualité du même ordre : le genre de choses qu'un homme comme Jones devait supposer qu'un homme comme Sokolov tenait en haute estime.

Et Jones était ainsi à découvert. Prêt à être pris de court par la même tactique que Zula avait employée avec Sokolov. La différence étant que, dans le cas de Sokolov, ce n'était pas une tactique, mais une confiance instinctive que Zula avait éprouvée pour cet homme. La question était maintenant : pourrait-elle produire un effet similaire dans l'esprit de Jones en se comportant d'une façon semblable, mais par calcul ?

« Un jour, mon fils, tout cela pourrait t'appartenir », entonna Egdod, descendant en piqué sur les Contreforts de Torgai. Il s'adressait à un Anthron – un homme, grosso modo – qu'il tenait par la peau du cou. L'Anthron était vêtu d'une cape de laine on ne peut plus quelconque. Entre ses pieds nus (car il avait refusé de dépenser de l'argent virtuel pour s'acheter des chaussures ou même des sandales), on voyait passer la forêt de conifères adultes des Torgai, à quelques centaines de mètres en dessous.

« Loin de moi l'idée de remettre en question ta base de données, répliqua l'Anthron, mais je ne vois toujours pas...

– Là ! lança Egdod, faisant un virage aigu et descendant en spirale vers une avancée de basalte. Juste à la base de ces rochers.

– Je vois un éclat de jaune, mais je pensais que c'était juste un buisson d'eälanthassala, dit l'Anthron, prononçant sans difficulté le nom hexasyllabique de la fleur sacrée de la branche montagnarde des K'Shetriae.

– Regarde mieux », dit Egdod, et il descendit jusqu'à ce qu'ils flottent à seulement quelques mètres du « buisson ».

Qui se révélait maintenant être un tas de pièces jaunes dorées. « Je vais te laisser tomber. » Il le fit.

« Bon Dieu ! » s'exclama l'Anthron. Il atterrit sur ses pieds et retomba maladroitement sur le derrière, créant une petite avalanche de pièces d'or.

« Si ton personnage avait une meilleure Proprioception – que tu pourrais obtenir en dépensant quelques-uns de tes crédits d'Attribution ou en l'envoyant suivre une formation adaptée, ou

en lui faisant boire la potion qui convient –, il aurait atterri un peu plus adroitement et roulé comme un para, au lieu de se faire mal aux fesses », dit Egdod, qui semblait un peu irritable pour une créature au statut presque divin. Car cet Anthron qui venait d'être créé s'était montré d'une absurde avarice avec ses crédits d'Attribution, qu'il avait presque tous gardés en réserve, où ils ne lui étaient d'absolument aucune utilité.

Ce déballage de charabia laissa l'Anthron complètement sans voix.

« Laisse tomber, dit Egdod.

– C'est qui, ces créatures qui sortent des arbres, là-bas ? » demanda l'Anthron, tournant la tête vers la gauche.

Egdod – qui était invisible aux yeux de tous à T'Rain, sauf pour l'Anthron – pivota en l'air et vit une paire de maraudeurs dwinn qui se dirigeaient droit sur eux. Un cataphracte en armure et lourdement armé, qui décochait une flèche de son arbalète, et une magicienne vêtue seulement de tuniques, mais protégée par une nébuleuse tourbillonnante de lumières colorées : des champs de force qu'elle avait lancés pour se protéger des flèches et autres objets volants.

« Tu pourrais voir la réponse toi-même si tu avais dépensé quelques-uns de tes crédits d'Attribution en Perceptivité », grogna Egdod. Il perdit de l'altitude jusqu'à se positionner exactement sur la trajectoire de la flèche d'arbalète.

« J'y vois rien ! se plaignit l'Anthron.

– C'est ça – tu es la seule personne au monde pour qui je sois opaque », dit Egdod. Il se tourna pour faire face à l'Anthron. « Regarde un peu.

– Oh, ma parole, tu as reçu une flèche ! »

Car, effectivement, une flèche dépassait de la région de son foie. Mais, sous les yeux de l'Anthron, la flèche fut recrachée par la blessure qu'elle avait faite. Elle recula d'environ un mètre puis se ficha dans l'herbe. Le temps que l'Anthron repose les yeux sur la plaie, elle avait guéri, laissant une cicatrice rose qui s'effaçait rapidement. « Un petit tour que j'ai appris il y a environ mille ans, expliqua Egdod. Attends deux secondes pendant que je m'occupe de ces types.

– Comment ça ?

– Je pourrais les incinérer rien qu'en leur jetant un regard bizarre, dit Egdod, mais ils sauraient alors qu'un personnage d'un très haut niveau se balade dans les Torgai, et ça risquerait de s'ébruiter. Alors je vais m'y prendre comme un personnage d'un degré inférieur. »

Egdod se retourna vers les intrus, leva les mains et prononça

une phrase dans la langue morte classique de T'Rain.

Presque. « Tu t'es trompé dans la déclinaison de turom, se plaignit l'Anthron.

– Ça ne semble pas avoir amoindri l'efficacité du charme », répliqua Egdod.

Du pré qui les séparait des deux Dwinn jaillissait une récolte de lances. Des têtes recouvertes de casques apparurent à côté, puis les corps de turai en armure – dans la mythologie classique de T'Rain, ceux-ci étaient des guerriers autochtones à reproduction rapide, semblables aux spartoi des mythes grecs. La magicienne dwinn agitait déjà les mains en l'air pour essayer de jeter un sort qui sèmerait la confusion parmi les turai, qui peut-être même les pousserait à s'entretuer, mais ils étaient trop nombreux et il était trop tard : les Dwinn n'avaient pas d'autre choix que de battre en retraite dans les bois, poursuivis par la douzaine de turai qui s'étaient montrés résistants au sort jeté par la magicienne.

« OK, finissons-en, dit Egdod, parce que ce genre de trucs va arriver tout le temps tant que ce tas d'or se trouvera à l'air libre.

– En finir avec quoi, au juste ? demanda l'Anthron, enfoncé jusqu'aux genoux dans la monnaie, et dont le degré d'ignorance se situait quelque part entre le comique et l'insupportable.

– Ramasse le blé et fourre-le dans ton fichu sac. Ou sélectionne toute la pile et fais un clic droit.

– Sélectionner... un... clic... droit... c'est de la terminologie informatique ?

– T'emballe pas. J'arrive.

– Je croyais que tu étais là.

– Ouais, dans le monde réel. »

Richard posa son ordinateur portable à côté de lui sur le matelas et allongea ses jambes au bord du lit dans lequel la reine Anne avait dormi. Son cadre massif en bois de coupe laissa échapper un gémissement presque comme si la reine Anne s'y trouvait encore. Il se mit debout et attendit un instant que sa pression artérielle se stabilise, puis traversa la pièce. Ce qui nécessitait de marcher un peu. D'autres parties de l'Angleterre donnaient peut-être une impression d'exiguïté et d'encombrement, mais c'était seulement parce que tout l'espace disponible avait été accaparé par cette chambre d'hôte. Elle était située au beau milieu de Trinity College, et Richard supposait qu'elle avait été construite huit cents ans plus tôt de façon que les nobles puissent se rendre directement à la chambre sans quitter leur monture, et amener également avec eux leurs écuyers et lévriers. D2 se tenait dos à Richard, à environ quatre-vingt-dix

mètres. Il manquait la télévision et le chauffage central, mais il y avait un pupitre massif surmonté d'une bible épaisse de quinze centimètres dédicacée par le duc de Wellington. D2 avait installé son propre ordinateur sur le Livre saint et il était penché dessus.

Pendant le court trajet qui l'avait amené du FBO à Cranfield, Richard avait demandé au chauffeur de son taxi noir de faire une pause devant le premier magasin d'informatique. Le vendeur, désireux de rendre service et de s'assurer que Richard repartirait avec une machine dont il serait satisfait, s'était montré d'une sollicitude excessive jusqu'à ce que Richard parvienne à lui faire entrer dans le crâne qu'il avait bien plus d'argent que de temps et qu'il lui fallait expédier la chose. Cinq minutes plus tard, Richard était ressorti d'un pas décidé et était remonté dans le taxi avec son nouvel ordinateur portable (il avait laissé le carton vide sur le comptoir et un sillage de plastique d'emballage jusqu'à la sortie) et un coffret de DVD-Rom contenant la légendaire édition Deluxe Platinum Collector du logiciel T'Rain, avec ses bonus. L'ordinateur avait fini son interminable démarrage tandis qu'ils contournaient Bedford, et il avait lancé le disque d'installation quelque part vers St. Neots. Le chauffeur, perplexe, l'avait déposé à la loge de Trinity College au moment où la barre représentant l'avancée de l'installation stagnait autour de 21 %, et Richard avait continué à pied en tenant contre sa hanche l'appareil qui crachotait tant bien que mal la bande-son tonitruante de T'Rain par ses minuscules enceintes, tandis que le staff, en chapeau melon, l'avait accueilli avec une politesse distanciée avant de l'escorter à son logement caverneux. Il était 10 heures du matin, quelque chose comme ça. Richard avait trouvé le chemin de la salle de bains de la suite, qui se trouvait quelque part à Oxfordshire, il s'était douché et rasé, puis il avait introduit un autre CD dans l'ordinateur, avait fait une sieste de deux heures, savouré un déjeuner liquide avec D2, puis l'avait ramené dans la chambre pour lui enseigner les rudiments de T'Rain.

« Comme ça », dit-il. Il glissa une main par-dessus les bras du Don d'une manière qui força quasiment le vieil homme à s'écarter d'un bond et reprit le contrôle du clavier. Puis Richard fit une chose qui le mettait toujours en boule lorsque c'était Corvallis qui lui faisait le coup : il se mit à manipuler les touches à une telle vitesse qu'il était impossible pour une personne normale de comprendre ce qu'il venait de faire. Mais D2, habitué à ce que des gens fassent les choses à sa place, ne se vexa pas. Il s'intéressait bien davantage à ce qui était arrivé à tout cet argent.

« L'or ! s'exclama-t-il. Il est passé où ? Ce sont ces Dwinn qui l'ont pris ? »

L'accusation était risible. Bien plus importants, cependant, étaient l'expression du Don, légèrement choqué, et le ton de sa voix, qui trahissait son avarice.

Parfait.

« Non, c'est toi qui l'as pris et l'as mis dans ta sacoche, répondit Richard.

– Mais comment pourrais-je transporter une telle quantité d'or dans un sac si minuscule ?

– C'est tout le truc de la besace. Elle est magique. Elle permet de transporter une quantité incroyable de PV et augmente nos marges de profit à un degré stupéfiant. »

Le Don hocha la tête. Même lui savait que PV signifiait « propriété virtuelle ».

« Mais ce n'est pas le problème. Le problème est le suivant », poursuivit Richard. Il se détourna et se retourna vers le lit. Cela prit suffisamment de temps pour qu'une petite bande d'escarmoucheurs du Var', aux costumes de couleurs vives presque agressives, ait le temps de sortir des sous-bois pour s'enquérir de cet étrange phénomène : un Anthron solitaire, tout juste créé et ne disposant par conséquent de presque aucun pouvoir, sans arme et sans équipement – sans chaussures, même –, planté comme un idiot au beau milieu de la région peut-être la plus dangereuse de T'Rain. C'était tellement étrange qu'ils l'approchaient avec une sorte de crainte superstitieuse.

Et ils faisaient bien, car Richard, après avoir utilisé certains de ses pouvoirs pour vérifier que, comme il le soupçonnait, ils transportaient de grosses sommes, les pulvérisa tous en de petits nuages roses en forme de champignons.

« Richard, je suis surpris par ton attitude ; je ne pensais pas que tu emploierais ce genre de méthodes.

– J'essaie de faire un exemple. Je les ai explosés si vite qu'ils n'ont pas eu le temps de Séquestrer leurs possessions.

– Hein ?

– Ça signifie qu'on peut voler toutes les PV qu'ils transportaient. Va ramasser tout l'or qui gît au sol. Et pendant que tu y es, pourquoi tu te récupérerais pas une paire de pompes, au fait ?

– Tu me suggères de piller des cadavres !?

– Je sais. Que dirait la reine Anne ?

– Aucune idée.

– Tu peux enlever ton ordinateur de cette bible, pour commencer, si tu te sens plus propre comme ça.

– Pas besoin. Si je comprends bien, ce genre de trucs se pro duit constamment dans T'Rain. »

Richard résista à la tentation de dire : Il y a des gens dont c'est le gagne-pain.

Une fois que D2 eut enfin compris avec l'interface utilisateur comment ramasser des objets et les mettre dans sa sacoche, et une fois qu'il eut fait ramasser tout l'or à l'Anthron, ainsi qu'une paire de Bottes de maîtrise élémentaire et un Diadème de Mancie qui lui avait tapé dans l'œil, Egdod l'attrapa de nouveau (enfin, l'Anthron) par la peau du cou et le transporta par voie d'air – avec une rapidité que Don décrivit comme « légèrement écœurante » – à l'autre bout de la planète pour rendre visite à un échangeur de monnaie qui, étant situé presque aux antipodes des événements, offrait un service rapide et des taux intéressants.

Il était possible d'échanger verbalement avec un EM, et par conséquent de rester « dans le monde », comme un acteur reste « dans la peau de son personnage », mais Richard, impatient, orienta le Don vers une fenêtre de l'interface utilisateur pleine de commandes en polices médiévales et de menus pop-up. « Il faut que tu fasses un potlatch à Argelion. C'est la troisième case en bas à droite.

– Le dieu de la Richesse et du Lucre !?

– Tu sais parfaitement qui est Argelion.

– Évidemment ! Mais je ne me rappelle pas d'un potlatch ! Quoi, c'est un concept de la tradition indienne de la côte Pacifique ! Cela n'a rien à faire dans...

– C'est un des éléments que nous avons ajoutés dans le monde il y a tellement longtemps que nous avons oublié que ce n'était pas ton idée. On peut en débattre au dîner, si ça te chante. La moitié de ces mecs à la High Table jouent sans doute à T'Rain en cachette ; ils seront ravis d'entendre la raison pour laquelle tu penses que les potlatchs sont une mauvaise idée. Mais pour l'instant, si tu voulais bien cliquer sur cette putain d'icône...

– OK, c'est fait. C'est parti pour les nouveautés ? »

Le Don dit ces mots avec le ton interrogatif qu'il employait toujours lorsqu'il était confronté à un dynamisme inattendu de la part de l'interface utilisateur. « Un quart, un demi, trois quarts, tout. Ou entrez un montant.

– C'est pour choisir la quantité de ton or qui va au potlatch. Clique sur “tout”. »

La suggestion aiguillonna les mêmes tendances avares qui avaient poussé l'Anthron, jusqu'à récemment, à s'économiser la dépense d'une paire de chaussures. « Non ! Tout cet or !? Il va juste disparaître ?

– Du monde du jeu. Fais ce que je te dis, s'il te plaît. Si tu n'es pas content du résultat, je te trouverai d'autres pièces d'or. »

Le Don, l'air scandalisé et accablé, cliqua sur « tout » puis sur l'icône « Potlatch ». Puis il soupira. « Ça va, ça vient. »

Richard ne répondit pas tout de suite, car il était en train de se déconnecter. « OK », dit-il, refermant son ordinateur portable et retournant vers le pupitre. Lors de son prochain séjour ici, il apporterait des rollers. « Je vais encore avoir besoin de ta carte de crédit.

– Pourquoi !? s'exclama le Don, comme si c'était exactement ce qu'il redoutait.

– Celle que tu as utilisée pour ouvrir le compte. S'il te plaît. »

Lorsque Richard arriva à son niveau, D2 avait tiré la carte d'un portefeuille qui aurait pu appartenir à la reine Anne et la lui avait tendue. Richard retourna la carte, sortit son téléphone, le régla sur haut-parleur, puis composa le numéro du service clientèle imprimé à l'arrière.

Une charmante voix britannique se déclencha, les introduisant à la racine d'une ramification d'options de services automatiques. Richard navigua jusqu'à : « Consulter les dernières opérations », puis entra le numéro de la carte de crédit de D2.

L'opération la plus récente, selon le robot désincarné à l'autre bout de la ligne, était un crédit d'une valeur de 842,69 livres, remontant à environ cinq minutes auparavant.

« On dirait que tu me dois un verre, dit Richard à un Don bouche bée aux yeux exorbités, parce que tu es plus riche de 800 balles – tu dis "balles", pas vrai ? – grâce à cette petite escapade.

– C'était le potlatch.

– Oui. L'argent disparaît de T'Rain, comme une offrande brûlée à Argelion. Il ne revient jamais. Mais c'est juste un baratin que nous avons inventé pour permettre aux joueurs de retirer de l'argent.

– Je vois !

– Je veux bien le croire, que tu vois, Donald.

– Je savais, bien sûr, que ce genre de transaction était possible en principe...

– Mais il n'y a rien de tel que d'avoir de l'argent à la banque, pas vrai ?

– Je crois bien que je vais te le payer, ce verre, Richard.

– Et j'accepterai avec joie. Mais ce que je voudrais vraiment faire, pendant qu'on vide cette pinte, c'est te parler de ce qui risque d'arriver dans les deux semaines à venir aux autres 3 millions de dollars en pièces d'or qui se baladent dans la nature, prêts à être ramassés. »

Zula mangea une ration militaire, fourra l'emballage vide dans le mur végétal qu'ils avaient érigé autour du pick-up, se glissa dans le sac de couchage et s'endormit plus vite qu'elle ne l'aurait cru possible. Elle rêva de la Chine : une version déconnectée et réarrangée de Xiamen qui incorporait des bribes de Seattle, du Schloss et des bunkers enterrés d'Érythrée. Tout cela s'emboîtait parfaitement dans la logique du rêve.

Elle se réveilla une fois à cause d'un son profondément perturbant qu'elle identifia, au bout d'un moment, comme le hurlement de loups ou peut-être de coyotes. Elle ne put se rendormir avant un certain temps. Elle mangea une autre ration, supposant que cela lui ferait du bien de se remplir l'estomac. Cela ne sembla pas l'aider particulièrement. Elle payait, maintenant, la facilité avec laquelle elle avait sombré dans le sommeil un peu plus tôt. Finalement, elle renonça complètement à s'endormir de nouveau et tenta juste de se mettre à l'aise. Mais puisqu'elle rêva de nouveau, elle avait dû en fait s'assoupir sans s'en rendre compte.

Les deux nuits qui avaient suivi la mort de Khalid, elle n'en avait pas rêvé du tout, ou du moins ne s'en souvenait-elle pas. Mais la veille, durant l'interminable trajet en pick-up, elle s'était surprise à se remémorer l'instant où elle avait enfoncé, de ses mains, le CD brisé dans son visage, et le sang ou les viscères qui s'étaient répandus sur ses doigts. Cette nuit-là, Khalid revint la visiter dans ses rêves, et elle consacra quelque effort à le repousser. Pas le repousser physiquement, mais essayer, à demi consciemment, d'ériger une sorte de défense psychique afin de ne jamais revoir son image, sentant que s'il apparaissait dans ses pensées pendant la journée et dans ses rêves la nuit, il ne partirait jamais, elle rêverait encore de lui et revivrait ce moment à l'arrière du jet jusqu'à ses 90 ans, dans l'éventualité peu probable où elle arriverait jusqu'à un âge aussi avancé.

Elle entendait une sorte de bruit de toux, de reniflements, et se dit que, peut-être, elle s'était mise à pleurer dans son sommeil et entendait ses propres sanglots de façon désincarnée, comme cela se produit parfois à la frontière brumeuse qui sépare le sommeil de la veille. Quelque chose lui saisissait la cheville. La chaîne, bien sûr. Qui la tirait de manière pressante. En réalité, c'était simplement elle qui la tirait en se tournant dans son sommeil. Mais dans le rêve, c'était un homme qui tirait sur son poignet. Remarquable que, dans un rêve, un poignet puisse se substituer à une cheville. Mais elle voyait le visage d'un vieil homme qui était avec eux dans les grottes d'Érythrée et qui les avait escortés dans leur longue marche, pieds nus, jusqu'au Soudan. Les grottes

étaient, entre autres choses, un hôpital de campagne pour les victimes de la guerre contre l'Éthiopie. Les jeunes soldats se présentaient avec des brûlures, des blessures de balle ou de shrapnel. Les médecins essayaient de les remettre sur pied. Certains mouraient. Certains ne pouvaient être soignés – ils étaient amputés et restaient là jusqu'à ce qu'ils trouvent un endroit où aller. Mais il y avait cet homme, plus âgé – avec le recul, il n'avait sans doute pas plus de 50 ans –, avec un visage creusé, hâve, recouvert d'une barbe grise pelée, et des yeux pressants, avides, qui était arrivé apparemment en bonne santé et n'était jamais reparti. Ils avaient compris, à la longue, qu'il était victime d'un traumatisme psychologique. N'importe quel adulte pouvait voir en quelques minutes qu'il n'était pas bien dans sa tête. Les enfants ne possédaient pas cet instinct. L'homme avait des choses qu'il tenait absolument à dire et il semblait avoir appris, au bout d'un certain temps, que les adultes se détournaient de lui, faisaient semblant de ne pas l'entendre ou même le repoussaient sans ménagement. Mais les enfants non accompagnés par des adultes – comme c'était souvent le cas – pouvaient lui offrir quelques instants de compagnie, le baume social dont tous les humains, même les vieux vétérans devenus fous, avaient besoin. Pour obtenir leur attention, il les attrapait par le poignet et tirait jusqu'à ce qu'ils soient obligés de regarder dans ses yeux fous.

Ensuite, il n'avait pas grand-chose à dire, car il semblait avoir subi une blessure à la tête et ne pouvait pas vraiment former de mots. Mais il pouvait désigner des choses et vous regarder dans les yeux pour tenter de vous faire comprendre. Et, à ce que Zula pouvait suivre de son raisonnement, il paraissait essayer de la mettre en garde contre quelque chose, elle et tous les gamins dont il parvenait à prendre le poignet. Une chose vraiment énorme, vraiment affreuse, vraiment effrayante, qui se promenait dans le monde au-delà de cette vallée où ils avaient trouvé refuge dans les grottes. Dans ce rêve-ci, il essayait de la mettre en garde contre Khalid, et elle essayait d'expliquer qu'elle était assez certaine que Khalid était mort, mais il ne la croyait pas et refusait de lâcher son poignet, qu'il continuait de tirer. Les reniflements, la toux : ses sanglots à elle ? Mais elle ne pleurait pas ; les sons provenaient d'une autre source.

Le vieil homme, insistant. Comme si elle s'entêtait à ne rien comprendre à rien. Comme si elle était complètement hors du coup. Devait se réveiller immédiatement.

Elle fut obligée, de fait, de se réveiller suite à un fracas et un bruit sourd, non loin, qui se répercutèrent dans le sol et

montèrent dans ses côtes.

Elle connut quelques instants de confusion totale tandis que son esprit, tel un passager à cheval entre le quai et un bateau sur le départ, tentait de relier le rêve et la réalité.

Puis elle se réveilla complètement ; le vieil Érythréen disparut et elle l'oublia aussitôt.

Elle voulut appeler : « Y a quelqu'un ? », mais sa voix s'étrangla brusquement dans sa gorge. Si c'étaient Jones et ses hommes, il n'y avait aucune raison de les appeler ; ils savaient où elle se trouvait et elle n'éprouvait nul besoin d'échanger des amabilités avec cette engeance. Mais la chose qui se trouvait non loin ne bougeait pas – ne pensait pas – comme un être humain.

C'était au moins aussi grand qu'un être humain, cependant.

La créature encerclait cet étrange bosquet qui était apparu sur son terrain de chasse, le reniflait, le tâtait du bout des pattes. Découvrant qu'il se laissait assez facilement arracher.

C'était un ours – ça ne pouvait être rien d'autre – et il se dirigeait vers l'arrière du pick-up, où se trouvait Zula.

Lorsqu'elle avait quitté l'Iowa pour Seattle dans un camion de location minuscule dans lequel elle avait chargé l'Encyclopaedia Britannica et d'autres affaires dont elle ne pouvait se passer, Zula avait fait un crochet par le Nord de l'Idaho pour passer voir son oncle Jacob et sa famille : sa femme Elizabeth, son fils aîné Aaron et deux autres fils dont elle avait malencontreusement oublié les noms. La plupart des membres de sa famille l'avaient avertie qu'elle devait s'attendre à une bonne dose de bizarrerie, mais Oncle Richard l'avait assurée que c'étaient des gens tout à fait normaux. Ce qu'elle avait trouvé, bien sûr, était quelque part entre les deux ; ou peut-être ces aspects de leur vie qui semblaient normaux faisaient-ils ressortir encore plus leur bizarrerie. Elizabeth qui vaquait à ses tâches ménagères et éduquait les garçons à domicile avec un Glock semi-automatique logé dans un holster noir fixé par-dessus le corsage de sa longue robe. Ou était-ce une jupe-culotte ?

Quoi qu'il en soit, en bavardant pendant le dîner, ils en étaient venus à parler d'ours. Oncle Richard avait prévenu Zula, un jour, que les ours étaient, dans la conversation, l'équivalent d'un trou noir, car toute discussion qui s'aventurait dans ce sujet ne pouvait jamais en ressortir. Étant donné que les ours et les attaques d'ours étaient extrêmement rares dans le monde réel, Zula, l'étudiante sceptique et rationnelle, avait douté de la véracité de la remarque de Dodge. Peut-être que si la chose lui arrivait souvent à lui, avait-elle raisonné, c'était parce qu'il avait

vécu cette fameuse rencontre avec un ours dont les autres ne se lassaient jamais d'entendre parler. Mais elle en avait été témoin deux ou trois fois, attablée à la cafétéria de la cité U : des gamins de 19 ans qui n'avaient jamais vu d'ours de leur vie se retrouvaient Dieu sait comment à se lancer sur le sujet et à n'en pas dévier jusqu'à ce que tout le monde soit parti.

Oncle Jacob avait passé la journée à construire des cabanes en rondins et il avait de la sciure dans la barbe. Il était fatigué et distrait par ses garçons débordants d'énergie, qui voulaient toute son attention, et il avait l'air d'avoir envie d'une bière fraîche : un petit plaisir interdit par sa variante du christianisme. Alors il lui avait fallu un certain temps pour passer en mode avunculaire à l'égard de Zula. Elle avait presque commencé à se demander s'il refusait de l'accepter comme un véritable membre de la famille. Mais au cours du repas, il était peu à peu devenu évident qu'il avait simplement faim. Et une vraie discussion avait fini par s'entamer.

La cabane était construite sur trois étages, sur une fondation peu étendue. La cave était une réserve de provisions qui donnait sur un bunker souterrain que Jake avait creusé à la main et revêtu de béton renforcé. Le rez-de-chaussée était dédié aux choses « pratiques » : une espèce de garage/atelier avec des coins consacrés à des tâches prosaïques telles que l'abattage, la découpe, la mise en conserve et la recharge des armes. L'étage au-dessus était constitué d'un grand espace cuisine/living/ salle à manger et les chambres se trouvaient au dernier étage. Le deuxième et le troisième étage avaient des portes et des fenêtres coulissantes qui s'ouvraient sur des terrasses couvertes du côté de ce que Zula avait pris pour l'arrière de la maison mais que Jake et Elizabeth, elle ne tarda pas à l'apprendre, considéraient comme l'avant. Ces terrasses donnaient sur un terrain plat qui s'étendait sur deux ou trois acres, chichement peuplé d'arbres, qui s'appuyait contre la base d'un raidillon, le flanc sud d'Abandon Mountain. Un torrent de montagne, Prohibition Creek, dévalait la pente et passait devant la cabane, avec un bruit magnifique, en allant rejoindre un petit étang à environ six cents mètres. Des voisins, dans les mêmes dispositions, avaient construit leurs propriétés autour du plan d'eau, formant une communauté clairsemée de cinq familles et deux douzaines d'âmes réparties sur trois kilomètres carrés de terrain à peu près plat et arable au bout d'une vallée qui descendait presque jusqu'à Bourne's Ford.

Pendant le dîner, un orage était monté le long de cette vallée et s'était abattu sur eux avec quelques coups de tonnerre impressionnants et un soudain jaillissement d'eau du toit en alu.

De l'air propre avait suivi, et le soleil était apparu, faisant un arc-en-ciel qui semblait plonger dans la vallée. L'odeur des cèdres lavés par la pluie s'était engouffrée par la moustiquaire. Jacob étala du miel sur du pain maison qu'Elizabeth avait sorti du four une heure auparavant. La vie semblait soudain belle. Il lui demanda comment se passait son voyage et quels étaient ses projets pour sa nouvelle vie à Seattle, et ce qu'elle aimait faire de son temps libre. Elle évoqua un certain nombre d'activités qui, comme elles étaient en quelque sorte urbaines et high-tech, semblèrent entrer dans une oreille de Jacob et ressortir par l'autre. Elle mentionna aussi le camping. Ce n'était pas qu'elle était franchement passionnée de camping. Elle en avait fait aux girl-scouts et en famille. Et cela paraissait quasiment obligatoire pour une jeune personne allant s'installer à Seattle de proclamer qu'elle s'intéressait au camping. Cela éveilla l'attention de son oncle, en tout cas, et ils en parlèrent pendant un certain temps, faisant le tour du trou noir qui les attendait patiemment, et, bien sûr, ils se mirent finalement à parler des ours. Jacob raconta qu'il n'y avait plus que très peu de régions des États-Unis qui abritaient des grizzlis, contrairement aux ours noirs plus répandus, et que le Nord de l'Idaho en faisait partie. Ils étaient reliés, par les Selkirk et les Purcell, à une réserve très importante de grizzlis qui longeait les Rocheuses canadiennes jusqu'en Alaska. Jacob s'attarda, un peu trop longtemps au goût de Zula, sur l'idée que les ours sont attirés par les femmes pendant la menstruation et insista sur le fait que Zula devait vraiment éviter d'aller camper dans une zone où vivaient des ours pendant ses règles. L'étudiante moderne et féministe en elle trouvait cela profondément déplacé et erroné, tandis que l'orpheline réfugiée élevée par les Forthrast l'écoutait d'une façon un peu plus pragmatique.

Pour elle, tout ça, c'était du folklore, mais l'évoquer ne la mènerait nulle part dans une discussion avec Jacob ; une grande partie de ce qu'il croyait était du folklore, et plus ses croyances étaient folkloriques, plus il s'y cramponnait avec acharnement. Zula n'avait pas besoin d'une perspicacité énorme pour comprendre qu'il avait une dent contre l'éducation et la science ; on l'avait déjà avertie qu'il ne fallait pas mentionner, en sa présence, la possibilité que la terre puisse être vieille de plus de 6 000 ans.

Tout cela était facile pour elle. Elle avait eu affaire à des hommes de ce genre depuis son arrivée en Iowa. Les hommes voulaient être forts. Une manière d'être fort était d'être instruit. Dans de nombreux domaines, il n'était pas possible d'être

instruit sans avoir une thèse et se lancer dans des études postdoctorales. Les armes à feu et la chasse offraient une issue de secours aux hommes qui voulaient jouer à monsieur je-sais-tout mais ne pouvaient pas se permettre de passer les trois premières décennies de leur vie à se tenir au courant des dernières évolutions de la mécanique quantique ou de l'oncologie. Il était tout bonnement impossible de se rendre à un stand de tir sans se faire coincer par un homme qui voulait vous parler pendant des heures de la balistique des calibres .308 et des mérites comparés des fusils à canons juxtaposés ou superposés. Si vous ne pouviez pas supporter le feu, il ne vous fallait pas entrer dans cette cuisine, et Zula y était venue sciemment en franchissant le seuil de la maison de Jacob et Elizabeth. Elle sourit, hocha la tête et fit semblant de s'intéresser au savoir d'Oncle Jacob sur les ours jusqu'à ce que Tante Elizabeth ait fini de coucher les garçons et revienne la sauver.

Quoi qu'il en soit, elle avait vérifié la chose sur Internet (bien sûr) quand elle était arrivée à Seattle et elle avait trouvé un grand nombre (bien sûr) d'informations contradictoires postées par des individus aux degrés de crédibilité scientifique variables. Au final, elle n'en savait pas plus, au fond, qu'avant sa conversation avec Oncle Jacob. Et pourtant, le rapport avec le sang menstruel possédait un fort écho psychique (c'est pourquoi, bien sûr, le mythe s'était répandu si largement à l'origine), et ainsi, tôt ce matin-là, enchaînée au crochet d'attelage sous le pick-up, lorsqu'elle réalisa que la créature qui reniflait et tâtait le mur végétal était un ours, son cerveau alla directement à son utérus et elle se demanda si elle avait perdu le compte des jours et commencé à avoir ses règles au milieu de la nuit. Apparemment, non, pas du tout. Le fonctionnement du cerveau était étrange ; elle s'autorisa même une brève incursion dans l'ironie méta, se demandant si personne d'autre au monde – dans l'histoire – avait jamais été ainsi menacé par des gangsters, des terroristes et des ours en l'espace d'une semaine. À quand les pirates et les dinosaures ?

Mais elle finit par voir et comprendre ce que l'ours cherchait en fait, et vit que tout son raisonnement sur le sang menstruel était un exercice d'égocentrisme dangereux. L'ours était en quête de ce que cherchent toujours les ours : les ordures. Les plateaux vides des rations militaires. À cause des contraintes imposées par la chaîne à sa cheville et le mur de broussailles qui l'entourait, elle n'avait pas pu s'en débarrasser de la manière approuvée par les girl-scouts : en les mettant dans un sachet hermétique et en les suspendant dans un arbre loin du campement.

Au bruit, à l'impression qu'elle avait, il lui semblait que l'animal n'était qu'à un bras d'elle, mais elle se dit que sa peur lui faisait voir la distance plus petite qu'elle n'était réellement. Il lui restait une ration militaire. Elle retira le film protecteur et la jeta dans la direction des reniflements et des halètements, puis se glissa sous le châssis du pick-up.

Sur ses chenilles, le véhicule était calé à une hauteur absurde : les marchepieds arrivaient au niveau des hanches de Zula. Elle ne pouvait pas se tenir debout, mais pouvait facilement s'accroupir, la tête levée dans l'espace entre l'arbre moteur et le châssis. Le volume en dessous n'était pas vide, mais étouffé de broussailles, une mixture d'arbustes et de jeunes plants de conifères qui étaient passés sans dommage sous les pare-chocs du pick-up lorsqu'il s'était immobilisé à cet endroit. Ils restaient droits, indemnes. Donc elle était à la fois en train de se cacher dans les broussailles et de s'abriter sous le véhicule : elle espérait que cela suffirait à la garder des griffes de l'ours. Elle avait le sentiment que c'était un gros spécimen. Mais il était normal qu'elle ait cette impression. Peut-être était-il trop gros pour vouloir se coincer sous un pick-up : il se contenterait d'un butin plus facile, la ration militaire que Zula avait jetée dans sa direction. En tout cas, il avait l'air d'apprécier. Elle essaya de réfléchir à ce qu'elle ferait s'il se glissait sous l'engin pour l'attaquer. Lui donner un coup dans le museau ? Non, ça c'était la tactique recommandée avec les requins. Ça ne marcherait sans doute pas sur un ours. Avec les ours, on était censé se donner l'air important. Ne pas essayer de fuir. Pour ça, elle avait suivi la consigne. La chaîne à sa cheville faisait bien sept mètres de long. Moins d'une moitié était employée pour attacher sa cheville au crochet d'attelage. Le reste traînait par terre. Elle se mit à la rassembler, l'enroulant autour de sa main gauche, pour en faire une épaisse matraque d'acier. Le poids la déséquilibra, et elle projeta la main droite contre le châssis pour se stabiliser. Elle pensait trouver une surface solide et résistante, et c'était à peu près le cas ; mais un élément petit et frêle bougea sous sa main.

Elle s'immobilisa et s'efforça de ne pas bouger. L'ours faisait encore des bruits de succion joyeux, profitant à fond de sa ration. Mais, quelques instants plus tard, lui aussi se fit silencieux et immobile, comme s'il écoutait, comme s'il essayait de chercher l'origine d'un son. La première pensée de Zula fut qu'elle avait dû faire du bruit ou que le vent avait tourné, trahissant sa présence.

L'ours se mit en mouvement, et elle tressaillit, craignant qu'il ne se dirige vers elle ; mais ce n'était pas le cas. La lumière du

matin filtrait à présent à travers l'écran de camouflage abîmé, et en se baissant, prenant appui sur le châssis, Zula jeta un œil entre les chenilles et vit ses pattes arrière – seulement ses pattes arrière – plantées sur le sol. Il se tenait debout pour humer l'air et écouter. L'animal poussa une sorte de jappement indigné, puis se laissa tomber à quatre pattes et s'éloigna d'un pas vif.

Il y avait quelque chose sous la main droite de Zula, pas de doute. Elle tâta avec le bout de ses doigts et découvrit qu'elle pouvait le détacher de son compartiment contre le châssis. Une petite boîte en plastique.

Elle laissa la chaîne se dérouler de son autre main, puis sortit de sous le camion pour aller chercher la lumière du jour.

La petite boîte était une cachette pour clés, avec un aimant. Elle ouvrit la glissière et trouva deux clés sur un anneau. L'une d'entre elles ressemblait à une clé de contact de rechange pour le pick-up. L'autre était beaucoup plus petite et semblait correspondre à un cadenas. Elle l'essaya sur le cadenas qui tenait la chaîne autour de sa cheville, mais elle ne rentrait même pas dans la serrure : ce n'était pas le même modèle.

Ses yeux tombèrent sur la boîte à outils que Jones avait laissée tomber par terre la veille.

Des voix s'approchaient du bas de la pente. C'était sans doute à elles que l'ours avait réagi. Zula mit les clés dans sa poche, puis se cacha de nouveau sous le pick-up et remit la boîte à sa place contre le châssis.

C'étaient Abdul-Wahaab et Sharif.

Le cadenas ouvert avait été à moitié enfoncé dans le sol. Zula le sortit, l'épousseta et l'observa quelques instants. Puis elle coinça le loquet dans le dernier maillon de la chaîne et le referma d'un coup sec.

Abdul-Wahaab et Sharif étaient arrivés à sa hauteur. Elle s'attendait à ce qu'ils remarquent que leur camouflage avait été dérangé, le plateau de la ration militaire déchiqueté avec d'énormes traces de crocs. Mais ce ne fut pas le cas. Ils étaient épuisés et ils étaient pressés. Et tout ce qu'ils voulaient, c'était elle. Ils entrèrent par le trou pratiqué par l'ours dans le camouflage. Sharif mit un genou à terre et ouvrit le cadenas qui la maintenait captive. Il défit la boucle qui passait autour du crochet d'attelage puis referma le cadenas afin que la chaîne reste fixée à sa cheville. Ses yeux s'attardèrent un instant sur l'autre cadenas, celui de la boîte à outils, mais il resta sans réaction. Il n'avait pas la clé et n'avait ni le temps ni le besoin de trifouiller ça. Tirant le long bout de la chaîne de sous le châssis, il se leva, s'écarta et donna une petite impulsion à la chaîne, comme à une

laisse pour chien. « Allons-y », dit-il en arabe.

Zula se leva, puis se retourna et se baissa comme pour ramasser son sac de couchage. « Je m'en occupe ! Vas-y ! » lança Abdul-Wahaab. Elle se retourna donc vers Sharif. Il lui tourna le dos, sortit des bois et descendit la pente qui menait vers la rivière. Sur la berge opposée, entre l'eau et la nationale, une Suburban verte les attendait. Sur la porte, une image d'ours.

Jour 9

Elle n'eut pas le temps de bien regarder la Suburban qu'ils l'avaient déjà poussée à l'arrière. Ce qui la frappa, ce fut, si l'on peut dire, sa déco : un vert forêt, emblasonné d'un logo composé d'une tête d'ours et d'une paire d'armes à feu croisées. Elle supposa que le véhicule appartenait à une compagnie de guides de chasse. La cargaison stockée à l'arrière vint confirmer son impression : sacs de couchage, tentes, réchauds, et ainsi de suite.

À ce matériel, ses ravisseurs ajoutèrent une partie des affaires récupérées dans le pick-up camouflé dans les bois. Une bonne proportion du matériel pris dans la mine était bonne à jeter, utilisable seulement dans des circonstances désespérées ; maintenant que les djihadistes avaient l'opportunité de se surclasser, ils se firent une joie d'abandonner une grande partie de leur camelote, ne prenant que les armes et quelques articles indispensables.

Jones était très pressé de se mettre en route. Ils fermèrent les portières arrière sur elle, s'installèrent à l'avant et démarrèrent. Les cinq djihadistes avaient tous survécu à la nuit, mais ils étaient sales et épuisés, arborant des yeux fixes qui faisaient craindre à Zula de croiser leur regard. Elle avait l'impression tenace qu'ils avaient commis un meurtre très récemment et elle se demandait s'ils avaient pris une drogue quelconque. Comme d'habitude, on ne lui expliquait rien, mais on pouvait tout imaginer. Ils avaient repéré cette Suburban plus loin sur la route ou s'étaient approchés subrepticement d'un campement où elle était garée, et ils avaient massacré les chasseurs et les guides. Ils avaient caché les corps et étaient revenus la chercher. À présent,

ils se demandaient combien de temps ils avaient avant que quelqu'un ne remarque que leurs victimes manquaient à l'appel. Ils pouvaient n'avoir que quelques heures ou au contraire plusieurs jours. C'était impossible à savoir, et ils devaient mettre autant de kilomètres que possible entre eux et la scène du crime sans attirer l'attention.

Ils roulèrent en silence pendant un quart d'heure, comme pour s'habituer à leur situation. Puis Jones, qui conduisait, attira l'attention d'Ershut, qui était au milieu du siège arrière, et lui parla par-dessus son épaule un moment. Zula comprit qu'ils parlaient d'elle.

Ershut se tourna et fit signe qu'il voulait échanger sa place avec la jeune femme. Ils procédèrent à quelques manœuvres gauches, guère facilitées par la longue chaîne qui traînait à la cheville de Zula.

Il fouilla un instant dans des boîtes à outils et des caisses de matériel et trouva, entre autres choses, un rouleau de gros scotch noir et un morceau de bâche noire épaisse. Il en coupa une bande à peu près large comme un bras et longue de quelques mètres, puis l'arrangea horizontalement, tel un store, le long des vitres latérales et arrière du coffre, fixant les bords au plafond et aux châssis des vitres. Toute la moitié arrière de la Suburban était maintenant cachée derrière du plastique noir. Quiconque regardait de l'extérieur aurait sans doute simplement cru que le verre était teinté.

Elle comprit ce qui se profilait. Ils allaient maintenant rouler sur des nationales empruntées par le public. Sous peu, ils allaient se trouver à proximité d'autres véhicules et ils ne voulaient pas que Zula gesticule pour appeler à l'aide.

Ou, d'ailleurs, qu'elle casse les vitres d'un coup de pied. Comme elle était capable de le faire aisément, que les vitres soient ou non recouvertes de plastique.

Ils retirèrent la chaîne de sa cheville et l'obligèrent à se glisser dans un sac de couchage. Puis ils enroulèrent étroitement du scotch autour du sac, attachant d'abord ses chevilles et ses genoux les uns contre les autres. « Je suppose qu'il n'est pas question d'aller au petit coin ? demanda-t-elle, pendant qu'ils s'affairaient sur elle.

– Vous allez devoir vous soulager dans le sac. Ce n'est pas très agréable, mais ça ne vous tuera pas. »

Ils scotchèrent ses poignets l'un contre l'autre à l'extérieur du sac, au niveau de sa taille, puis déroulèrent encore du scotch autour de ses bras afin de les coincer contre ses flancs. Sharif avait trouvé un bonnet ou l'avait pris peut-être sur la tête d'un

chasseur mort : ils l'enfoncèrent sur ses yeux et fixèrent le tout avec une bande de scotch.

Puis ils roulèrent pendant une éternité.

Zula chercha le moyen d'évaluer la progression du temps, mais elle n'avait rien d'autre que les pauses pour faire le plein. Il y en eut trois. Avant chaque arrêt, Ershut passait à l'arrière et fourrait dans la bouche de Zula une chaussette qu'il maintenait en place à l'aide d'une bande de scotch. Il restait au-dessus d'elle tandis que, à quelques centimètres de sa tête, quelqu'un – sans doute Jones, vu qu'il pouvait passer pour un Canadien ou un Américain d'origine africaine – enfonçait la canule dans le réservoir et rajoutait cent cinquante litres d'essence. En l'absence de bips électroniques, on pouvait supposer que Jones entrait dans la boutique et payait en cash plutôt que d'utiliser une carte de crédit.

Où avaient-ils bien pu se procurer de la monnaie canadienne ?

Sur la dépouille des chasseurs, sans doute.

Quelques minutes après la deuxième pause, la Suburban quitta la route et s'engagea sur un terrain goudronné, sans doute un parking, et Zula entendit des bruits de touches et de clics à l'avant. Jones avait apparemment trouvé un relais routier ou une cafétéria équipée du wi-fi et surfait sur Internet. Peut-être pour voir si on y signalait une disparition.

Cela dura environ quinze minutes. Ils se remirent en route, et Ershut retira le bâillon de la bouche de Zula. Peut-être quinze minutes plus tard, elle finit par se pisser dessus. Ce n'était pas une sinécure, mais si elle comparait son sort à celui de ses amis à Xiamen – la tête de Yuxia dans le seau, le coup de crosse reçu par Csongor, la mort de Peter –, son malaise se dissipait, s'allégeait en tout cas.

Bizarrement, cette évocation l'aidait à mieux supporter les images atroces de Khalid – moitié souvenir, moitié rêve – qui ne cessaient d'apparaître devant ses yeux bandés. Que cela lui plaise ou non, c'était dans cette division qu'elle jouait désormais. Ses amis – si toutefois ils étaient toujours en vie – jouaient dans la même. Et elle, au moins, avait l'avantage d'être déjà passée par là, en tout cas dans la ligue junior, lorsqu'elle était en Érythrée.

Ils voyagèrent quelque chose comme seize heures ce jour-là. Zula somnolait de temps à autre, peut-être vingt minutes, peut-être trois heures, il n'y avait pas moyen de le savoir. Ils roulaient à une allure d'autoroute tout ce temps, ce qui suggérait qu'ils couvraient une grande distance – quelque chose de l'ordre de mille six cents kilomètres. C'était une longue journée mais, au fond, pas radicalement pire qu'un vol intercontinental en classe

éco. Et, comme dans les vols de ce type, le voyage lui parut interminable sur le coup. Au final, cependant, il sembla s'être déroulé en un éclair, car, à la réflexion, c'était un pur non-événement.

Ils ralentirent soudain, quittèrent l'autoroute pour un terrain non goudronné et commencèrent à descendre une pente assez raide. Ershut repassa à l'arrière et réinstalla le bâillon en toute hâte : apparemment, c'était une excursion improvisée. Le sol sous la Suburban s'aplanit, et le véhicule entreprit une série de manœuvres, puis s'arrêta. Elle entendit un grincement : Jones qui mettait le frein à main. Le moteur s'éteignit. Une portière s'ouvrit et un homme – Jones, supposa-t-elle – sortit. Elle entendit le bruit de ses pas sur les gravillons. Quelques instants plus tard, il salua quelqu'un qui lui rendit joyeusement son salut.

Deux saluts, en fait, presque à l'unisson : un homme et une femme.

La conversation s'engagea. Zula ne distinguait pas les mots, mais le ton semblait assez jovial. La pluie et le beau temps. Zula n'entendait rien d'autre : pas d'autres véhicules, pas de circulation, aucun bruit urbain. Juste un grondement bas qui venait, elle en était sûre, d'une rivière à proximité, un torrent rapide de montagne.

Au bout d'environ dix minutes, la conversation s'interrompit, puis reprit un ton plus bas. Moins d'une minute plus tard, elle entendit une porte s'ouvrir et des bruits de pas qui montaient un petit escalier. Puis la porte se referma avec un bruit sourd.

Deux autres djihadistes descendirent de la Suburban et s'éloignèrent sur les graviers. De nouveau, la porte s'ouvrit, elle entendit le bruit de leurs pas sur les marches, et la porte se referma.

Rien ne se passa pendant dix minutes, à tel point qu'Ershut et Mahir – les deux seuls à être restés dans la Suburban – se mirent à échanger quelques mots nerveusement. Mais soudain, ils se lancèrent tous les deux dans des exclamations joyeuses. Quelqu'un contourna la Suburban au petit trot et ouvrit les portières arrière, puis attrapa Zula par les pieds et la tira dehors. On la jeta sur les épaules d'un homme – Jones. Il la porta sur les gravillons sur quelques mètres puis, avec un effort considérable, en haut du petit escalier. Ils entrèrent dans un endroit qui semblait clos et qui sentait comme une maison. Il pivota et lui fit descendre un couloir étroit et passer une porte. Puis il se pencha et la lança. Elle voltigea sans pouvoir rien faire, incapable d'arrêter son élan, imaginant qu'elle allait se cogner la nuque contre quelque chose. Mais elle atterrit en douceur sur un lit et

rebondit. Jones était déjà sorti de la pièce, claquant la porte derrière lui. Toute la charpente s'ébranla légèrement sous son pas.

Ils étaient à l'intérieur d'un camping-car, comprit-elle. Un camping-car garé sur un terrain gravillonné sur la berge d'un torrent de montagne.

Les hommes faisaient des allers-retours entre la Suburban et le camping-car pour transférer leur cargaison. Quelqu'un démarra la Suburban et la gara plus près pour accélérer le mouvement.

Il ne leur fallut pas plus d'un quart d'heure pour trier le matériel, puis elle entendit le moteur du camping-car, loin devant, à l'autre bout de l'engin. Car c'était un camping-car énorme, l'une de ces maisons de retraite sur roues longues comme un bus. Ils commencèrent à rouler sur les gravillons, lentement, le temps que le chauffeur s'habitue à ses sensations, puis plus vite. Elle entendit la Suburban se ranger derrière eux et renonça à toute idée de casser la vitre arrière d'un coup de pied.

Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure de route qu'Ershut revint lui ôter son bâillon. De l'air s'engouffra dans sa bouche, améliorant énormément son odorat, et elle perçut, sans ambiguïté, un effluve de sang – la cabine du jet, Khalid se vidant de son sang par terre.

« Ne bougez pas », dit Ershut en arabe. Puis il trancha les longueurs de scotch qui lui entouraient les bras et les poignets. « OK. » Puis il sortit de la pièce, laissant la porte ouverte.

Zula consacra quelques minutes à retirer son bandeau et le scotch qui lui retenait les jambes, puis se dégagea du sac de couchage trempé d'urine. Il fallut quelques minutes à ses yeux pour retrouver leur fonctionnement normal, mais lorsqu'elle s'habitua à la lumière, elle vit Mahir et Sharif à quatre pattes dans la cuisine du camping-car, qui nettoyaient, avec un spray de détergent et des serviettes en papier, le sang qui inondait le sol de linoléum blanc.

Vers la fin du long trajet de la journée s'était produit un interlude qui avait pris la forme d'un petit casse-tête pour Zula. La Suburban roulait sur la nationale depuis un bon moment. Par le son produit par les voitures qui les croisaient en passant à quelques dizaines de centimètres de leur véhicule et par le fait qu'il y avait plus de virages que sur une autoroute, elle savait que c'était une deux-voies. Mais à un moment donné, ils avaient ralenti, sans quitter la route, et descendu une longue pente droite, perdant de la vitesse peu à peu, avant de s'arrêter, toujours sur un terrain en pente. Rien ne s'était passé pendant

un quart d'heure environ. Puis elle avait entendu les moteurs d'autres voitures et pick-up qui démarraient autour d'eux. Une série de véhicules les avaient dépassés, arrivant en sens inverse. La Suburban était descendue un peu plus loin, puis s'était stabilisée, avec un bruit métallique, sur des plaques d'acier, avant de stopper de nouveau. Alors s'était déclenché un grondement sourd qui n'avait pas cessé pendant environ vingt minutes.

Un ferry, comprit-elle. La conclusion logique aurait été qu'ils se dirigent vers l'île de Vancouver. Mais elle était déjà montée sur ces ferrys-là et les savait gigantesques : l'approche de leurs terminaux tentaculaires aurait produit un son et une impression tout différents. Ils devaient être sur une embarcation plus petite. Et effectivement, la traversée n'avait pas duré longtemps, et bientôt, les moteurs de la Suburban et des autres voitures qui les entouraient s'étaient remis en marche, et ils avaient grimpé une longue pente douce, reprenant de la vitesse en tournant sur la nationale.

Pendant son séjour en Colombie-Britannique avec Peter, elle avait appris que la partie sud de la province comprenait un grand nombre de lacs longs et étroits, profonds, orientés nord-sud, sans doute des crevasses laissées dans la terre par les glaciers lors de la dernière glaciation. Ils étaient trop longs pour qu'on les contourne et trop larges pour recevoir un pont, aussi les routes est-ouest allaient-elles droit jusqu'à la berge, où elles s'arrêtaient net pour reprendre de l'autre côté. Les culs-de-sac étaient reliés par des ferrys de petite taille.

Environ une heure après qu'ils eurent volé le camping-car, elle put apercevoir l'un de ces terminaux de ferrys. Mais à peine. Il faisait nuit depuis longtemps. Le terminal était fermé. Les éclairages – si toutefois il y en avait – avaient été éteints. Jones éteignit le plafonnier du camping-car tandis qu'ils dépassaient un panneau annonçant qu'il n'y avait plus de traversées avant le lendemain matin à 6 heures. Un instant plus tard, la Suburban fut à son tour plongée dans le noir. Ils descendirent la rampe à tâtons, à la lueur des étoiles. C'était une simple entaille droite, creusée dans les bois jusqu'à la rive du lac. Elle plongeait droit dans l'eau noire. La route qui les reliait à la rive se divisait en deux. Sur la droite, elle se transformait en plate-forme sur pilotis, équipée de portails, de rampes et d'énormes bittes pour amarrer le ferry. Sur la gauche, la chaussée s'enfonçait directement dans l'eau. Dedans étaient creusés deux sillons profonds et tout droits, consolidés par des rails d'acier. Ceux-ci traversaient la route jusqu'à un grand terrain ouvert sur le côté de l'aire d'attente, entouré par des remises pleines d'engins de levage et autres

matériels : un atelier de réparation pour les ferrys, sans doute, qu'on pouvait tirer hors de l'eau grâce aux rails pour les mettre en cale sèche un peu plus haut. Elle eut un assez bon aperçu de ce terrain à travers les vitres du camping-car, car c'est là que Jones fit faire demi-tour au gigantesque véhicule par une longue série de manœuvres. Pendant ce temps, Abdul-Wahaab – qui conduisait la Suburban – s'était arrêté au milieu de la rampe, le nez vers l'eau. Il avait baissé toutes les vitres, ouvert le toit ouvrant et écarté les portes du coffre, qu'il semblait à présent maintenir à l'aide d'un levier. Elle ne pouvait pas voir le contenu à cette distance, mais elle s'en faisait une idée assez juste. Durant le temps qu'elle avait passé dans cette chambre, elle en avait vu de nombreuses preuves – photos de famille, affaires de toilette, verres à dents, bibelots : ce camping-car appartenait à un couple de retraités dont les cadavres se trouvaient désormais à l'arrière de la Suburban.

Ayant terminé ses préparatifs, Abdul-Wahaab fit un dernier tour du gros SUV, inspectant son travail, puis se pencha par la portière ouverte côté passager. Zula entendit un bruit mat au loin lorsqu'il desserra le frein à main. La Suburban se mit à rouler le long de la rampe. Il marcha, puis courut à côté, gardant la main droite sur le volant, puis s'écarta juste avant qu'elle s'enfonce dans l'eau. Elle perdit la plus grande partie de sa vitesse dès les premiers mètres, provoquant une vague concentrique qui se propagea sur le lac, mais ne cessa jamais d'avancer. Des bulles s'élevaient du capot. Elle glissa dans l'eau du lac, s'emplit d'eau et disparut, laissant une traînée de bulles qui s'éloignèrent lentement du rivage tandis que le SUV coulait vers le fond du lac. Le terrain tout autour était rocailleux et abrupt, et Zula n'en doutait pas : le fond chutait précipitamment après le bout de la rampe goudronnée. Le lac devait faire cent mètres de profondeur, et la Suburban allait finir sa course tout au fond.

Jones sortit du chantier et dirigea le camping-car vers le haut de la pente. Abdul-Wahaab entra en trombe par la portière latérale et accepta les félicitations enthousiastes et les remerciements fervents de ses collègues. Abdallah Jones conduisit le camping-car sur la nationale vide, ralluma le plafonnier, tourna et se mit à rouler à une vitesse que Zula devinait bien inférieure à la limitation.

Jour 10

« Non mais, t'as vu ce qui est arrivé à ces trois mille K'Shetriae en début de semaine ? » demanda Richard.
Skeletor détourna vivement les yeux et fit semblant d'examiner attentivement le motif du revêtement de la table en formica rouge.

Richard continua : « Ceux qui ont essayé d'aller mettre un peu d'ordre dans les Contreforts de Torgai ?

– Je sais de qui tu parles. »

Devin Skraelin secoua la tête et jeta un regard sinistre par la fenêtre du mobile home. Par suite, apparemment, de l'irruption de Richard sur les lieux une semaine plus tôt, alors qu'il fuyait le staff de Devin comme un campeur essaie de se mettre à l'abri des moustiques, le trailer était devenu le lieu de réunion officieux de Dodge et Skeletor, un Reykjavik ou un Panmunjeom. Il ne s'était écoulé qu'une semaine depuis cette rencontre, mais elle semblait bien plus ancienne. Bon sang, on aurait dit qu'elle s'était déroulée dans un univers parallèle ! L'univers dans lequel Zula n'avait pas encore disparu.

« J'étais sur place une partie du temps, dit Devin, ramenant l'esprit de Richard, si ce n'est à la réalité, du moins de la réalité. Je planais, invisible. » Il voulait que Richard comprenne qu'il n'avait pas employé les pouvoirs surnaturels de ses personnages pour infléchir la bataille. « C'était un carnage, pas de doute. Nous ne nous étions pas – ils ne s'étaient pas – attendus à ça.

– Tu peux dire "nous" », répondit Richard du tac au tac.

Il leva une main apaisante. « Ça fait bien longtemps que j'ai dépassé le stade où je pensais que les auteurs devaient être des espèces de forces, quoi, neutres, dépassionnées, dans l'univers. »

Skeletor hocha la tête, comme s'il s'était demandé pendant des

années quand Richard allait enfin comprendre ça. « Ça ne marche pas, c'est tout, dit-il. On a déjà parlé du combat du Bien contre le Mal et on a bien vu comment ça s'est cassé la gueule.

– Complètement ridicule, dit Richard, comme s'il s'agissait d'un aveu monumental. Un effort minable de notre part. "Comment peut-on faire en sorte que deux groupes luttent l'un contre l'autre, qu'ils entrent en compétition ? Je sais, on va faire un groupe de Bons et un groupe de Méchants." C'est vraiment une idée de comité d'entreprise. »

Skeletor hochait toujours la tête, regardait toujours par la fenêtre mais jetait de temps à autre un regard en direction de Richard, cherchant peut-être des signes de sarcasme.

« On aurait dû s'en remettre à vous sur cette question, conclut Richard.

– De mon point de vue, c'est un sport, en fait. Peut-être pas comme le foot, mais comme une espèce de mélange entre l'escrime et les échecs. Cela dit, il faut que l'histoire tienne le tout, bien sûr. » Il leva la main comme un écolier qui se porte volontaire pour effacer le tableau noir. « Je serais ravi de donner un coup de main. »

En échange d'énormes sommes d'argent, ajouta mentalement Richard. Mais il continua d'opiner sans rien dire. L'air intéressé. Comme s'il ne savait pas pertinemment ce qui allait suivre.

Devin continua : « Mais à la fin, si tu n'as pas cet élément de compétition, tu n'as rien, sur le plan commercial. Et pour ceux qui préfèrent la quête en solo et la compétition d'homme à homme, c'est possible. Mais l'attrait principal, c'est le côté sport collectif, la dimension sociale. Faire partie d'une armée. Une alliance.

– Porter un uniforme. Avoir une mascotte.

– Oui, et c'est ça qu'est devenue la lutte entre les couleurs vives et les couleurs terre. Qu'on l'ait voulu ou non. »

Devin était un peu évasif sur ce point. Une semaine plus tôt, Richard aurait été furieux de sa tromperie, de son demi-aveu. Devin l'avait peut-être senti, ce potentiel d'explosion, c'est pourquoi il avait omis de révéler ce qu'il venait maintenant de lâcher si crûment. À présent, il l'avait dit car il sentait bien, obscurément, que Richard n'en avait plus rien à foutre. Il avait d'autres chats à fouetter.

« J'arrive juste de Cambridge, dit Richard.

– Dans le Massachusetts ?

– En Angleterre. Donald y habite la moitié de l'année.

– Ah !

– Je veux que tu saches que ça ne lui pose pas de problème,

tout ça. »

De toute évidence, Devin ne s'attendait pas à ce que la conversation prenne cette tournure et il eut l'air préoccupé.

« Il apprend vite. Tu crois que je plaisante. Mais non. Pour un mec qui n'a jamais joué à un jeu vidéo de sa vie…

– Donald Cameron a son personnage dans le monde de T'Rain, maintenant !? s'exclama Skeletor, d'un ton un peu semblable à celui qu'aurait pris un tribun pour dire : Hannibal a traversé les Alpes à dos d'éléphant !?

– Il est très faible, bien sûr, dit Richard d'une voix apaisante. Il n'avait même pas de chaussures, au début.

– Je me fiche de ce qu'il porte aux pieds ! Ce qui m'inquiète, c'est son…

– Arbre de vassaux ? Oui. Je comprends. Il ne pige pas le truc aussi rapidement qu'on pourrait l'imaginer. Il en est encore à apprendre le b.a.-ba. Je lui ai expliqué comment ça marche, tout ça. Il n'était pas très chaud pour jurer allégeance à un personnage plus installé.

– Et pourquoi le ferait-il !? Avec quelques SMS, il pourrait être Empereur !

– S'il savait envoyer des SMS, oui.

– Combien de vassaux a-t-il ? Ils sont puissants ?

– Je n'ai pas vérifié depuis le FBO de Cranfield.

– Le quoi ?

– Depuis 10 heures. Donc je n'en ai aucune idée.

– Qu'est-ce qui lui prend de s'y mettre comme ça ? Pourquoi maintenant ?

– Entre toi et moi – et vraiment, Devin, cette information ne doit jamais sortir de ce mobile home – Richard se pencha en avant, leva les mains, frotta ses pouces contre le bout de ses doigts –, comment peut-il avoir besoin d'argent, lui ? T'as déjà payé des impôts en Angleterre ? Essayé de retaper un château en grès sur l'île de Man ? Sans même parler de ses autres domaines. »

Richard venait d'inventer ce dernier détail.

« Quels autres domaines ?

– Des palais, des trucs dont il a hérité, je pense. Tout ce que je dis, c'est qu'il a peut-être l'air d'un vieux professeur rabougri, mais derrière cette façade, il claque de l'oseille comme une star du rap. »

Devin réfléchissait. « Tu parles de l'argent dans les Torgai. De grandes quantités d'or à l'air libre, attendant qu'on les ramasse, selon la rumeur.

– Oh, fais pas ta mijaurée ! On sait tous ce qu'ils avaient en

tête, ces trois mille K'Shetriae. Personne ne va dans les Torgai pour admirer le paysage.

– C'est gros. Tel-le-ment gros, putain ! Ça ne l'a jamais intéressé de jouer jusqu'à ce qu'il y ait de l'argent sur la table. Il ne s'y est même pas aventuré une seule fois. Tout ce qui l'intéressait… – et là Devin leva ses mains et battit légèrement des doigts, comme une fée aérienne aspergeant de rosée des pétales de rose –, c'était d'inventer des langues mortes. D'imprégner l'histoire de T'Rain d'une grammaire et d'une rhétorique.

– Et d'encaisser les chèques de droits d'auteur.

– Egg-zak-tement ! s'exclama Devin, regardant autour de lui avec un air un peu choqué de sainte-nitouche, comme s'il n'avait jamais, pour sa part, accepté un seul penny de compensation. Mais à la minute où un Troll lâche quelques tonnes d'or dans la nature, il ouvre un compte et le voilà qui se transforme en Ozymandias, putain ! »

D'instinct, Richard sentit que, maintenant qu'il avait mis Skeletor dans cet état, la manière la plus efficace pour l'y faire rester était d'afficher une nonchalance exagérée. « Oui, mais enfin, Devin, dit-il d'une voix parfaitement raisonnable, tu as dit toi-même que c'était un sport d'équipe. Eh bien, faire partie d'une équipe, c'est aussi accepter d'avoir un capitaine, un pape ou un meneur quelconque.

– J'ai des personnages dans le jeu depuis le début, répliqua Devin, offensé. Plus d'une centaine.

– C'est ce que dit la base de données.

– Alors je ne vais pas essayer de te raconter que personne ne m'a jamais juré allégeance. Je dirige des réseaux de vassaux, c'est certain. Parfois peut-être jusqu'à trois étages. On ne peut pas comprendre les rouages du jeu sans avoir joué à ce niveau. »

Richard continuait simplement d'acquiescer, levant de temps à autre un sourcil comme pour dire : T'as tout à fait raison, mon vieux, je suis de ton côté.

« Je pourrais en être à sept niveaux ! Et depuis plusieurs années ! » Ce qui signifiait que sa hiérarchie de vassaux opérerait alors sur sept étages, suffisamment pour lui assurer dix millions de partisans. Un seul joueur était arrivé à ce niveau depuis le début. Richard s'apprêtait à envoyer Egdod le liquider lorsque le joueur s'était étouffé avec une bouchée de saucisse, seul devant son écran d'ordinateur à Ostheim vor der Rhön, sans personne pour assurer les premiers secours. Ça avait été l'affaire de quelques heures.

« Je le sais bien, Devin, et je pense sincèrement que c'est tout à l'honneur de ton sens de l'honnêteté et de la modestie, ton côté

Midwest, d'avoir fait preuve d'une telle retenue. Bien sûr, un des problèmes avec nous, les natifs du Midwest, c'est qu'on…

– On se laisse marcher dessus, oui, je sais, dit Devin avec un coup d'œil involontaire à son baraquement d'acier rempli de juristes.

– Bon, dit Richard après une pause un peu longue, je ne veux pas te mettre en retard dans ton programme d'entraînement.

– Ça fait rien, mon toubib me tanne pour que je lève un peu le pied.

– Je suis en route pour aller rendre visite à ma famille, en fait, mais ça me semblait normal de passer te mettre un peu au courant de ma discussion avec le Don.

– J'apprécie, marmonna Devin, puis il reprit visiblement ses esprits. Au fait, j'ai appris que tu avais eu des problèmes avec ta nièce ?

– Je les ai encore, à vrai dire.

– Elle n'a pas encore réapparu ? »

L'expression déplut vaguement à Richard, car elle semblait impliquer que Zula avait le choix en la matière. Il se demandait combien de gens encore s'imaginaient que Zula avait simplement décidé de partir en cavale et de mettre sa famille à la torture sur un coup de tête.

« Quels que soient ses problèmes, ils ne sont pas résolus, apparemment.

– Ah ! Eh bien, appelle-moi si je peux faire quoi que ce soit », proposa Devin.

Richard ne trouva pas de manière polie de dire : C'est ce que tu t'apprêtes à faire, aussi se contenta-t-il d'acquiescer.

Après s'être débarrassés de la Suburban, ils roulèrent pendant trois heures. Zula supposait qu'ils se dirigeraient vers les collines, mais au lieu de ça, ils arrivèrent dans une région où les routes étaient équipées, comme partout en Amérique du Nord, de lampadaires, de supermarchés et de feux tricolores. Après avoir circulé dans cet environnement pendant environ quinze minutes, Jones tourna dans un grand parking. Un logo Walmart éclairé au néon passa rapidement à travers le pare-brise. Jones se gara sur une place, ou plutôt une série de places voisines, et coupa le moteur. Après avoir jeté un dernier regard circulaire sur le parking, il tira d'un geste brusque un rideau sur toute la largeur du pare-brise, environ deux mètres cinquante, pour s'isoler un peu avec ses coconspirateurs.

Plus tôt dans la soirée, Ershut et Abdul-Wahaab avaient reçu l'ordre d'enchaîner Zula par la cheville à la poignée de la cabine

de douche. Comme un grand nombre des tâches courantes qui remplissaient la vie quotidienne de cette bande de terroristes en cavale, celle-ci avait occasionné ce qui, pour une fille de l'Iowa, ressemblait à une violente dispute. Quatre-vingt-dix pour cent de ces éclats de voix portaient sur le mystérieux cadenas qu'ils avaient trouvé sur le dernier maillon de la chaîne. Personne ne semblait savoir d'où il venait. Cela, bien sûr, s'expliquait par le fait que Zula l'avait placé là quand tout le monde avait le dos tourné. Mais, comme elle l'avait espéré, ils n'y avaient même pas pensé. Jones, que le seul volume sonore de cette discussion commençait à agacer, avait jeté un coup d'œil sur la chose et, au bout de quelques instants, l'avait identifiée comme le cadenas provenant de la boîte à outils du pick-up volé. Fouillant dans la poche externe d'un sac à dos, il avait retrouvé le jeu de clés dudit pick-up et l'avait jeté à Ershut qui, après quelques essais infructueux (car il y avait de nombreuses clés), avait réussi à ouvrir le nouveau cadenas. Il l'avait ensuite utilisé pour fixer cette extrémité de la chaîne à la poignée murale de la cabine de douche et avait mis la clé dans sa poche – persuadé, naturellement, que c'était la seule clé. La dernière phase de l'opération avait consisté à ajuster la longueur de la chaîne autour de la cheville de Zula : lui laisser une marge suffisante pour qu'elle puisse aller aux toilettes ou se retirer dans la chambre et se pelotonner par terre, mais pas assez pour qu'elle puisse monter sur le lit, car cela l'aurait mise en position d'atteindre la fenêtre. Pour ce faire, ils utilisèrent le cadenas dont Zula n'avait pas la clé de rechange.

Lorsqu'il était devenu évident qu'elle allait être dans cette situation pendant un long moment, elle avait arraché des couvertures et des oreillers du lit et formé un petit nid sur le sol, où elle avait somnolé pendant le trajet. Le camping-car avait la capacité d'accueillir au moins six couchages une fois que tous les sièges et banquettes avaient été dépliés et transformés en lits, et tous les djihadistes, à l'exception de Jones, avaient trouvé un coin pour s'allonger et ronflaient, reprenant des forces après une longue journée de meurtres de sang-froid et d'errance. Recroquevillée dans son nid à l'arrière, Zula contemplait à travers un tunnel de douze mètres l'autre bout du camping-car, où Jones avait fait pivoter le siège conducteur pour regarder vers l'arrière et installé un ordinateur portable sur ses genoux. La lumière bleutée illuminait son visage, le transformant en un masque blême et contrasté. Pas de sieste pour lui, du moins pas encore.

Elle aurait été stupéfaite par sa décision de se garer dans un Walmart si sa grand-tante et son grand-oncle, basés à Yankton,

dans le Dakota du Sud, qui passaient leur temps à montrer des diapos et à raconter des anecdotes sur leurs périples à la Ré-U, n'avaient pas été des adeptes invétérés du camping-car : elle savait par eux que Walmart avait pour politique de dérouler le tapis rouge à cette communauté, au point de distribuer leur version customisée du Rand McNally Road Atlas, sur laquelle étaient signalés les emplacements de tous les Walmart. Il était presque certain qu'un exemplaire de cette carte se trouvait dans la boîte à gants, à côté de Jones, où les défunts propriétaires du véhicule devaient avoir l'habitude de ranger ce genre d'affaires. Jones, bien sûr, ne pouvait pas le savoir. Mais il avait l'air on ne peut plus flexible. Il avait peut-être pris cette décision sur un coup de tête : il était tombé par hasard sur cette petite ville du centre de la Colombie-Britannique et, en passant devant le Walmart, il avait remarqué que les seuls véhicules garés dans le parking étaient des camping-cars arrêtés pour la nuit, et il avait décidé d'adopter la stratégie : « À Rome, faisons comme les Romains. » Ou, ce qui était plus probable, il avait passé un moment à questionner les anciens propriétaires sous la menace d'un couteau ou d'un revolver avant de les massacrer, et il avait appris leurs habitudes, raflé leurs portefeuilles et leur avait soutiré leurs codes et mots de passe sous la fausse promesse qu'il ne leur ferait pas de mal.

L'ordinateur n'était pas celui que Sharif utilisait dans le jet. Celui-ci faisait partie du butin qui était tombé par hasard entre les mains de Jones avec le camping-car. Visiblement, il avait réussi à se brancher sur la connexion wi-fi du Walmart, car son activité consistait principalement à déplacer la souris et à cliquer : ce qu'on fait quand on surfe sur le Net. Il y eut un beau moment comique lorsqu'il cliqua sur ce qui devait être le site d'un casino à Vegas : la voix de Frank Sinatra s'éleva des enceintes de l'ordinateur, réveillant en partie deux des dormeurs avant que Jones n'ait trouvé le contrôle du volume et coupé le son.

Encore cette étrange fixation sur Vegas. Donc Jones se décidait finalement à passer à l'action. D'après la conversation qu'elle avait surprise à Xiamen, elle avait une assez bonne vision de son plan : se rendre dans un grand complexe de divertissement à Sin City et tuer autant de gens que possible, comme ce qu'avaient fait les terroristes pakistanais dans les hôtels de luxe et les gares de Bombay. Le plus compliqué étant de parvenir à ce que lui, ses compagnons et son stock d'armes passent la frontière américaine. Il n'était certes pas impossible d'acheter des armes aux États-Unis, mais elle avait assisté à suffisamment de

chargements et déchargements de leur matériel, à ce stade, pour se faire une idée approximative de leur attirail, et elle pensait qu'ils transportaient certains articles – armes 100 % automatiques, grenades – qui seraient difficiles à se procurer même au doux pays de la liberté.

Jones redémarra l'ordinateur plusieurs fois de suite : il devait avoir téléchargé et installé de nouveaux logiciels. Sans doute paramétrait-il la machine de façon à pouvoir communiquer secrètement avec ses camarades djihadistes.

La nature essentiellement soporifique du processus d'installation de logiciels eut raison d'elle, et elle ferma les yeux ; quand elle les rouvrit, il faisait jour.

Jones s'était endormi là où il était assis, et c'était maintenant Abdul-Wahaab qui monopolisait l'ordinateur. Ershut faisait bouillir quelque chose sur le réchaud : du riz, à l'odeur. Ils lui en servirent une ration dans un bol de plastique décoré de fleurs pastel. Elle se demanda si ces types comprenaient qu'ils se trouvaient à une cinquantaine de mètres d'un supermarché qui faisait sans doute cent fois la taille du plus grand qu'ils eussent jamais vu de leur vie.

Pendant qu'elle mangeait, une voiture se gara à côté d'eux. Les hommes écartèrent les rideaux pour jeter un œil dehors. Ils avaient l'air nerveux et firent mine d'attraper leurs armes, mais leur expression se transforma vite en ravissement. Mahir se mit à crier qu'Allah était grand. Sa vocalise réveilla Jones, qui fit le point de la situation et dit à tout le monde de la fermer. Il se leva péniblement du siège de grand capitaine, descendit les marches sur ses jambes raides, déverrouilla et ouvrit la porte. Puis il recula pour laisser monter trois hommes. Barbus, ils affichaient un grand sourire. Jones leur fit signe de se taire et s'empressa de tirer la porte et de la verrouiller de nouveau. Puis ce fut une explosion de saluts joyeux, rires, et encore tout un tas de remarques aimables sur Allah. La seule chose qui pouvait assombrir l'humeur de ces hommes, apparemment, était la présence de Zula, qu'ils trouvèrent choquante et peut-être même scandaleuse lorsqu'ils la remarquèrent.

Les nouveaux arrivants avaient l'air indiens ou pakistanais et, comme Jones, semblaient utiliser l'arabe comme une deuxième ou une troisième langue : au final, Jones leur parla en anglais. Un anglais qu'ils parlaient remarquablement, avec à peine un soupçon d'accent. Zula put déduire qu'ils avaient reçu un mail de Jones la veille au soir et qu'ils étaient venus ici – où que soit cet « ici » – de Vancouver dès qu'ils l'avaient pu. Les flagorneurs étaient les mêmes partout, visiblement ; le plus bavard d'entre

eux, qui ne cessait de manœuvrer pour être le plus près de Jones, se répandait en excuses de n'être pas venu encore plus tôt. Cet homme – il s'appelait apparemment Sharjeel – avait l'air, les vêtements et les manières d'un étudiant occidentalisé ou d'un ingénieur en informatique. En l'observant, Zula ne put s'empêcher de penser à tous les ressortissants du continent indien qui n'étaient pas terroristes, mais heureusement intégrés dans la société nord-américaine, dont un connard tel que Sharjeel était le pire cauchemar.

L'irruption de Sharjeel et de ses amis la glaça, mais il lui fallut un moment de réflexion pour comprendre pourquoi. Jusqu'à maintenant, il lui avait semblé que c'était seulement une question de temps avant que Jones et son équipe ne commettent une erreur et ne se fassent remarquer ou attraper. Jones avait vécu aux États-Unis, il savait donc comment cela marchait en Amérique du Nord. Il pouvait sans problème parler comme un Noir américain et il était capable de se montrer charmant ; manifestement, il avait charmé les propriétaires de ce camping-car pendant quelques minutes avant de les braquer avec son revolver. Mais il ne pouvait pas rester éveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre et il ne pouvait pas tout faire. Ses camarades, au contraire, se trouvaient à présent profondément immergés dans une culture dont ils ne parlaient pas la langue et ils n'avaient aucune idée de ce qui était considéré comme un comportement normal. Ils se débrouillaient bien dans la nature sauvage, mais dans un endroit comme celui-ci, on ne pouvait même pas les laisser sortir du camping-car.

Par conséquent, Sharjeel et ses petits copains étaient extrêmement utiles pour Jones, et fort peu bienvenus du point de vue de Zula.

Ils se rendirent immédiatement utiles. L'un d'eux s'installa sur l'énorme siège conducteur rotatif à la Captain Kirk. Car Jones avait proposé de s'aventurer dans le Walmart avec Sharjeel et l'autre nouvel arrivant et il voulait un anglophone pour faire façade. Si un autre campeur d'humeur sociable ou un emmerdeur de la sécurité du Walmart venait cogner à la portière du camping-car pour leur dire un mot, il valait mieux que la personne qui lui répondrait n'ait pas de poussière du Nord-Waziristan dans les plis de son turban.

Jones pêcha un petit bloc Charlotte aux Fraises dans la boîte à gants et commença une liste de courses. Parfois il écrivait en silence, d'autres fois il réfléchissait tout haut. « Huile de cuisson… antimoustique… allumettes… perceuse sans fil…

– Tampons, dit Zula.

– Quelle marque ? demanda Jones sans sourciller. Mini, Normal, Super, Ultra ?

– Alors, comme ça vous avez déjà eu une copine, vous ?

– Je vais vous prendre un multipack et déduire de votre réponse déplacée que ça vous est égal. Autre chose, pendant que je suis au rayon pastel ?

– Des lingettes, de préférence sans parfum. Des dessous. Un slip dans lequel personne n'a pissé.

– Un jogging, ça va ?

– N'importe. Des chaussettes, s'il vous plaît.

– Ah, vous utilisez la formule magique, tout d'un coup !

– N'importe quoi pourvu que ce soit de la polaire.

– N'importe quoi chez Walmart qui soit en polaire, répéta soigneusement Jones, prenant note sur son calepin. Ça va faire plusieurs camions. »

Il leva les yeux sur elle. « Il y aura autre chose ou je peux recommencer à planifier mes prochaines atrocités ?

– Éclatez-vous. »

Sharjeel observait la scène avec un malaise évident.

Quelques minutes plus tard, Jones, Sharjeel et l'un des nouveaux venus, qui s'appelait apparemment Aziz, descendirent les marches sous la portière latérale et traversèrent le parking en traînant les pieds.

« Votre famille est très sympathique », dit une voix, en anglais, au bout d'un moment. Zula avait sombré dans une sorte d'état semi-comateux, un abattement léthargique, amorphe, dans lequel elle passait de plus en plus de temps dernièrement. Comme un ordinateur qui se réveille de son mode économie d'énergie, elle fut un peu lente à relancer son disque dur, à rallumer son écran et à recommencer à réagir aux nouvelles données.

Elle leva les yeux vers l'autre bout du camping-car pour voir le troisième nouvel arrivant, celui qui s'était calé confortablement dans le siège de Captain Kirk. Il avait pris le contrôle de l'ordinateur et surfait sur le Net, à ce qu'il semblait. Zula supposa qu'il l'avait cherchée sur Google, ou quelque chose de ce goût-là.

Il lui fallut mobiliser toute la volonté et le self-control qu'elle avait développés au cours de la semaine et demie qui venait de s'écouler pour ne pas sortir de ses gonds. La seule chose qui l'en empêcha fut une espèce de conscience instinctive que c'était sans doute exactement ce que voulait le type ; il essayait de dire le truc le plus provoquant qui lui passe par la tête. L'encerclant et l'asticotant pour essayer de découvrir ce qu'elle avait dans le ventre. Votre famille est très sympathique. Elle n'en revenait pas

qu'il ait dit ces mots. Quel connard !

Mais elle avait ouvert la porte à ce genre d'incursion, quelques jours plus tôt, juste après le crash du jet, lorsqu'elle avait révélé son vrai nom à Jones. Bien sûr, la première chose qu'il avait dû faire, aussitôt qu'il avait trouvé un accès à Internet, c'était d'apprendre tout sur elle, son oncle, sa famille au sens large. Et il avait sans doute laissé des marque-pages sur l'ordinateur avant que ce type ne le prenne en main. Il avait peut-être même lancé un wiki consacré à Zula pour que les djihadistes du monde entier postent tous les renseignements qu'ils pourraient trouver sur son compte.

Donc la situation était la suivante. Zula était enchaînée par la cheville, et l'ordinateur était hors de sa portée. L'homme au volant regardait, elle ne pouvait que le deviner, les pages Facebook de ses cousins, leurs albums sur Flickr, les sites web qu'ils avaient dû créer au cours de la semaine pour essayer de découvrir ce qui était advenu d'elle.

Si elle parvenait à mettre la main sur cet ordinateur pendant dix secondes, elle pourrait attirer la colère de Dieu sur ces individus et mettre fin à toute cette équipée. Ils en étaient parfaitement conscients. D'où la chaîne. Un cadenas à sa cheville, un autre à la poignée de la cabine de douche.

Ce dernier étant spécial, puisque Zula se trouvait en avoir une clé dans sa poche.

Elle pouvait sortir la clé à n'importe quel moment et se libérer en quelques secondes. Enfin, elle aurait la liberté de se mouvoir, à l'intérieur du camping-car tout au moins. Mais il y avait toujours un homme éveillé, quelqu'un qui l'observait. La clé était son unique chance. Elle devait en user à bon escient. Elle n'aurait pas droit à une deuxième chance.

L'homme à l'ordinateur portable la regarda fixement pendant un instant, attendant une réaction. Puis son attention se reporta sur l'écran. Il pianota un moment, puis leva les yeux de nouveau sur Zula, qui l'observait. Il écarta les mains et attrapa la machine par les bords, la retourna et la souleva pour diriger l'écran vers Zula. Depuis l'autre bout du camping-car, elle n'y voyait pas très bien, mais elle reconnut plusieurs photos d'elle, qui avaient été prises pendant la Ré-U ou d'autres fêtes de famille. Au-dessus, des mots en majuscules : « AVEZ-VOUS VU CETTE FEMME ? », et un numéro de téléphone avec un indicatif 712 : l'ouest de l'Iowa.

La simple vue de cette page à dix mètres d'elle déclencha en elle un fatras d'émotions. La joie et la fierté féroce que sa famille soit sur le coup. Une extrême tristesse que tous ces événements se soient produits. La rage que cet homme soit à présent en train

d'essayer de manipuler son état émotionnel. La gêne de constater que, jusqu'à un certain point, il y parvenait.

« Quel est votre nom ? demanda-t-elle.

– Vous pouvez m'appeler Zakir. »

L'homme qui se faisait appeler Zakir était gros et ramolli par rapport aux autres djihadistes que Zula avait eu l'occasion de rencontrer ces derniers jours. Sans doute un employé de bureau. Au service de maintenance informatique d'une compagnie d'assurances, décida-t-elle. Las de son travail, incapable de trou ver une copine, déchiré intérieurement par la façon dont il s'était vendu au système occidental, il s'était débrouillé pour contacter un groupe de cinglés affiliés à al-Qaida à l'occasion d'un séjour dans sa famille au Pakistan et s'était retrouvé sur une liste de personnes à appeler à Vancouver si jamais l'organisation mondiale avait besoin d'aide sur le terrain dans la région. Et à présent, il y était et il adorait ça. Même s'il avait été choqué, certainement, d'être tiré du lit à 3 heures du matin et mis dans une voiture pour ce rendez-vous au Walmart. Il tuait le temps en faisant la seule chose à laquelle il était indubitablement bon : bricoler sur un ordinateur.

Les autres commencèrent à revenir un par un. Apparemment, ils s'étaient séparés à l'intérieur du Walmart, chacun avec sa propre liste. Aziz revint avec une demi-douzaine de sacs plastique dans chaque main. Un travail de femme. La plupart des sachets contenaient de la nourriture, mais il avait également acheté une webcam bon marché, en forme de petit globe oculaire, sous blister, et une rallonge pour son câble USB. Les articles d'hygiène féminine se trouvaient également là ; il les lança avec dégoût vers l'arrière du camping-car et ils ricochèrent contre les parois de la chambre avant de tomber sur le lit, un peu cabossés. Sharjeel arriva avec de nouvelles affaires de camping : sacs de couchage, tentes, bâches, cordes et plusieurs articles en polaire. Il lança les vêtements à Zula, puis retourna dans le magasin. Quinze minutes plus tard, lui et Jones revinrent, poussant chacun un grand chariot à plateau. Ils déchargèrent une scie circulaire SkilSaw, une perceuse sans fil, des vis de construction, du matériel d'isolation, des planches, du contreplaqué. Une plaque standard d'un mètre cinq sur trois mètres aurait été peu pratique à caser dans le camping-car, aussi les avaient-ils prédécoupées en morceaux de 1,5 sur 1,5. Aziz fut renvoyé à l'intérieur et revint avec un rouleau de papier goudronné noir et un paquet en plastique blanc, environ de la taille d'un sac-poubelle bien rempli, avec un dessin représentant la Panthère rose sur l'emballage : de l'isolant en fibre de verre.

Le groupe se divisa : les amants Mahir et Sharif sortirent du camping-car et montèrent dans la voiture avec le malheureux Aziz, tandis que le gros Zakir et Sharjeel, efficace et rusé, restaient là. Sur ordre de Jones, Zakir fit pivoter son siège et démarra le camping-car, puis dirigea le paquebot terrestre vers la route. Jones déballa la scie. Le camping-car possédait un groupe électrogène alimentant des prises murales. Il trouva comment le lancer. Puis il se mit à prendre des mesures dans la chambre du fond, contournant poliment Zula quand il entrait ou sortait. Avec un gros crayon de charpentier de chez Walmart, il traça de longues lignes sur les panneaux de contreplaqué, puis lança la scie et les découpa, deux par deux, remplissant le camping-car de sciure, de fumée et d'un sifflement strident. Il les rapportait dans la chambre à mesure qu'il les terminait, les poussait contre les vitres, puis utilisait la perceuse sans fil pour les visser aux parois du camping-car. Toute l'opération se déroula rideaux fermés, de façon que les passants ne voient que des rideaux tirés en quête d'intimité.

En quelques minutes seulement, il réussit à visser du contreplaqué sur toutes les fenêtres. Il délégua à Sharjeel la tâche d'ajouter des vis pendant qu'il préparait la phase suivante. Sharjeel s'y colla avec détermination, enfonçant les vis à des intervalles de six centimètres tout au plus. Le message était clair. Ces plaques allaient rester en place.

Pendant ce temps, Jones avait découpé les planches dans le sens de la longueur. Il les jeta par la porte : elles volèrent au-dessus de la tête de Zula comme des flèches. Il ordonna à Sharjeel de les visser, de biais, sur la sous-couche de contreplaqué. Il échoua lamentablement. Cette procédure, comme Zula aurait pu le lui indiquer, s'appelait le clouage en biais et elle était ardue.

Abdallah Jones ouvrit d'un coup de couteau le paquet de fibre de verre et elle se mit à gonfler de façon incontrôlable, menaçant de remplir complètement l'habitacle du véhicule. Péniblement, tapant des pieds et poussant des jurons, il en coupa des lambeaux et les passa à Sharjeel, qui les colla sur le contreplaqué avec du gros scotch.

Lorsque tout le contreplaqué eut été bien isolé, ils stoppèrent sur le bord de la route et Jones jeta rageusement à coups de pied tout l'isolant sur le bas-côté, sauf un matelas de un mètre quatre-vingts. Une fois qu'ils furent repartis, il se remit à s'affairer avec le contreplaqué. Lorsqu'il avait découpé la première série de panneaux, il avait toujours travaillé avec des doubles épaisseurs, créant deux exemplaires de chaque forme, et en gardant la moitié en réserve. Maintenant, lui et Sharjeel étaient en train de

placer ces doubles sur la couche d'isolant et de les visser dans les chevilles. L'École des mines du Colorado ne formait pas des imbéciles.

Toute la baie qui ouvrait trois des pans du camping-car dans la chambre était donc à présent un arrangement complètement opaque de parois de contreplaqué et d'isolant. Et la pièce devint encore plus sombre lorsque Jones et Sharjeel déroulèrent de longues bandes de papier goudronné qu'ils fixèrent à l'agrafeuse sur le contreplaqué, couvrant toute la surface intérieure de la pièce, plafond compris, de noir monochrome, à peine atténué par l'éclat sporadique des agrafes. Une rapide intervention au cutter permit de découper un disque de papier goudronné autour du plafonnier, afin qu'une lueur jaune terne se répande dans l'espace.

Puis ils détachèrent la cheville de Zula et lui signifièrent que sa place était sur le lit. Elle se retira, s'assit et s'occupa à ramasser des éclats de bois et des touffes de fibre de verre sur le couvre-lit (un édredon qui avait visiblement été cousu à la main par la vieille dame qu'ils avaient massacrée la veille) tandis que Jones et Sharjeel appliquaient le même traitement à l'intérieur de la porte de la chambre, qu'ils renforcèrent de contreplaqué et étoffèrent jusqu'à une épaisseur de quinze centimètres, avec un matelas d'isolant au milieu. Cette installation eut pour effet secondaire opportun de recouvrir la poignée intérieure de la porte, ce qui rendait son ouverture impossible à Zula même si elle n'était pas fermée à clé.

Jones enfila une longue et grosse mèche sur le mandrin et perça un trou dans la porte renforcée. Puis il y fit passer le câble USB de la petite webcam. Utilisant un assortiment de colsons, de scotch et de vis à gypse, il installa le petit globe oculaire sur la surface intérieure de la porte, presque en haut. Pendant ce temps, Sharjeel avait fixé le câble et sa rallonge le long du couloir central du camping-car, jusqu'à la table de la cuisine, et l'avait branché sur l'ordinateur. Une longue procédure de réglage s'ensuivit, pendant laquelle Jones fermait la porte, laissant Zula seule, pour aller voir le résultat sur l'écran. Puis il revenait d'un pas lourd, ouvrait la porte et réorientait la caméra d'un côté ou de l'autre, cherchant l'angle parfait pour qu'elle puisse embrasser tous les coins de la pièce (supposa Zula).

Toute l'opération avait dû prendre peut-être deux heures. Comme tous les travaux d'aménagement, elle avait commencé avec une énergie et une rapidité stupéfiantes, puis avait perdu de la vitesse à mesure que Jones et Sharjeel se noyaient dans les détails. Mais maintenant, c'était terminé, et Zula était bel et bien

enfermée. Ils claquèrent la porte sur elle et ne prirent pas la peine de la rouvrir pendant peut-être six heures.

Jour 15

Il y avait maintenant un train qui récupérait les passagers directement au Sea-Tac pour les emmener à une gare du centre-ville, laquelle se trouvait pratiquement dans la cave du siège de la Corporation 9592. À tous points de vue, c'était plus rapide, plus sûr et plus efficace que la procédure désuète consistant à se rendre à l'aéroport dans un véhicule privé pour aller chercher un visiteur. Richard n'avait plus guère de scrupules à dire aux gens de prendre ce fichu train. Mais ce jour-là, le passager en question était John, et sa venue exigeait indéniablement de s'en remettre au vieux cérémonial dans son intégralité : vérifier l'heure exacte d'arrivée de son vol sur le site d'Alaska Airlines, prendre la voiture pour aller à l'aéroport, somnoler à l'arrêt-minute en attendant que le long silence radio soit soudain brisé par des SMS laconiques qui se multipliaient sur son téléphone (« ATTERRI », « MANŒUVRES AU SOL », « MANŒUVRES ENCORE », « GROSSE DAME BLOQUE LE PASSAGE »), le plongeon savamment minuté dans le tumulte de la plate-forme des arrivées. John, en tant que personne âgée, cul-de-jatte et ancien combattant, aurait pu obtenir une dispense spéciale de la part des autorités de l'aéroport sous au moins trois prétextes, mais apparemment, il trouvait ça amusant de passer les portes par ses propres moyens, sacs jetés sur les épaules, et de naviguer sur ses prothèses à travers la fosse prévue pour les voitures jusqu'à l'arrière du SUV de Richard. Il avait fait ses valises pour un long voyage : un voyage en Chine.

Cela ne faisait que quatre jours, par là, que Richard avait quitté l'Iowa, il était donc hors de question de se donner l'accolade. Et

s'ils n'avaient pas l'intention de se donner l'accolade, cela n'avait guère de sens de se serrer la main. Quoi qu'il en soit, ils avaient les mains prises, occupées à descendre le hayon du SUV. John, jouant son rôle d'aîné, initia le mouvement, et Richard eut comme l'impression de se comporter en mauvais hôte. Il ne réagit que quelques secondes plus tard et posa les mains sur le hayon alors qu'il commençait déjà à s'abaisser. Quatre mains Forthrast le claquèrent bien plus violemment que nécessaire, puis les deux frères se séparèrent et se dirigèrent chacun vers leur côté du véhicule. Ils montèrent à l'avant en parfaite synchronisation.

« Tu peux le reculer, dit Richard, parlant du siège de John.

– Pas la peine. »

John protestait depuis l'autre rive d'un fossé culturel que le temps n'avait rien fait pour arranger. L'idée, c'était que même si le siège de John était placé trop en avant – réduisant son degré de confort physique –, le simple geste de le reculer de quelques centimètres était, dans l'échelle de valeurs d'un natif du Midwest, un gaspillage d'énergie ainsi qu'un aveu implicite, pour celui qui en prenait l'initiative, du fait qu'il n'était pas capable de supporter un minimum de gêne.

Richard se tut un instant, se rencogna dans son siège et se demanda s'il était même prudent de conduire. Il était midi. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Mais il se reprit, jeta un coup d'œil dans les deux rétroviseurs, contrôla l'angle mort et accéléra pour aller se mêler en douceur à la circulation. Comme au cours de conduite.

« Tu as presque un jour à tuer avant notre départ pour la Chine », dit Richard une fois qu'ils eurent débouché sur l'I-5. Il s'était fait au décalage culturel à présent, aussi ne dit-il pas : « quelques heures pour te détendre », ni « te rafraîchir », ni « récupérer de la fatigue du vol », car John en aurait conclu que Richard sous-entendait que son frère était trop faible pour supporter le stress des voyages en avion modernes. « Tuer » le temps laissait entendre, en revanche, que les choses n'avançaient pas assez vite au goût de Richard. « Mon appartement est à quelques minutes du bureau, donc tu peux y aller prendre une douche, si tu veux, consulter Internet...

– Je voudrais qu'on prenne un moment pour regarder de nouveau.

– Tu ne vas rien voir de nouveau.

– Certains mots sont difficiles à lire sur mon exemplaire. Zula n'a jamais écrit très bien...

– Ton exemplaire est le même que le mien, John. Écoute-moi.

On parle de documents numériques, là. Ce que je t'ai envoyé par mail, c'est une copie exacte, parfaite de ce que j'ai reçu du mec en Chine. Ça ne servira à rien de consulter mon exemplaire.

– Sur la deuxième page, il y a une ligne incomplète.

– C'est un mot manuscrit sur des serviettes en papier marron. Le type les a simplement mises à plat sur une table et il a dirigé dessus le viseur de son téléphone portable en croisant les doigts pour que ça marche. La qualité de l'image est très mauvaise. Mais ton exemplaire est aussi bon que le mien. La seule façon d'obtenir davantage d'informations, c'est d'aller en Chine, et c'est ce qu'on fait dans huit heures.

– Pourquoi on ne peut pas partir plus tôt ? demanda John, qui connaissait déjà la réponse.

– Les visas », lui rappela Richard.

Cinq jours plus tôt, juste après son entrevue avec Skeletor, Richard avait dit à ses pilotes de prendre un jour de congé pour apprécier les délices du Royaume K'Shetriae et de le retrouver au FBO de Sioux City. Il avait sauté dans une Grand Marquis de location et avait mis le cap sur la maison. La maison : il ne parlait de ni ne pensait jamais autrement à la ferme de John, à moins que la situation ne soit vraiment terrible. Il imaginait que rouler lui ferait du bien. Apparemment, son cerveau avait besoin de s'occuper à quelque chose, et la conduite serait sans doute un bon exutoire. Il avait été extrêmement occupé ces derniers jours, à jouer avec les pires faiblesses de Don Donald et de Skeletor : l'avarice du premier et les incertitudes du second. Une performance qui aurait dû lui attirer illico les foudres des Muses furieuses. Mais elles gardaient le silence. Peut-être l'avaient-elles enfin déserté pour d'autres ex-compagnons plus susceptibles d'être améliorés par leurs suggestions. Son cerveau resta donc étrangement vide et inactif pendant les quatre heures de route.

Il ne sortit pas de cette torpeur avant d'être quasiment arrivé à la ferme : suivant une route de campagne où il faisait du vélo quand il était petit, il regarda avec un émerveillement tout neuf les éoliennes colossales que John et Alice avaient installées. Il y avait une brise honnête ce jour-là, et les machines tournaient presque à plein régime. Toutes attiraient l'œil, à cause de ce mouvement, à tel point qu'il lui était presque difficile de rester concentré sur la route. Mais son regard se fixa alors sur l'une d'entre elles qui se trouvait droit devant, à cause d'un petit détour que la route devait faire pour éviter un méandre du ruisseau. L'éolienne était en réparation, visiblement, car on lui avait retiré ses pales et elle restait plantée là, inerte, seul point

mort dans un carnaval tourbillonnant de lames blanches.

Richard parvint à se garer sur le bas-côté et à tirer le frein à main avant de fondre en larmes.

C'était pour cette raison que son cerveau était resté silencieux. Parce qu'il savait que Zula était morte.

Il arriva chez John et Alice les yeux rouges et les trouva dans le même état. Ils ne lui demandèrent pas ce qu'il avait fait, l'explication de tous ses déplacements en avion. C'était aussi bien. Vue d'ici, sa manœuvre avec D2 et Skeletor semblait ridiculement improbable et à côté de la plaque.

Il passa la nuit à la ferme, gardant les yeux au sol à chaque fois qu'il se déplaçait dans la maison pour éviter de tomber par accident sur une photo de Zula. John ne parlait pas beaucoup ; il avait installé une base de données répertoriant les pistes possibles sur son ordinateur et il y travaillait obsessionnellement. Mais son ordinateur, comme Richard s'en aperçut d'un seul coup d'œil, était désespérément infecté par des malwares : il tournait à environ un centième de sa vitesse normale et plantait plusieurs fois par heure. Il hésita à offrir son aide. Mais le simple fait que John supporte une telle situation prouvait qu'il savait que c'était sans espoir : il faisait du surplace. Alice était silencieuse et inactive, sauf lors de brefs sursauts d'énergie maniaque : elle en était à un stade quelconque du deuil. La seule personne avec laquelle Richard se sentait à l'aise, c'était Papa ; il passa la plus grande partie de la soirée assis à côté de lui dans sa tanière, écoutant le sifflement et les bips de son respirateur bionique en regardant les émissions que le vieil homme sélectionnait avec sa télécommande. Les coups de téléphone étaient incessants, mais les gens ne savaient pas quoi faire. Ce n'était pas comme un vrai décès. On ne pouvait pas envoyer des fleurs. Hallmark ne faisait pas de cartes pour les disparitions. C'était un peu comme l'éclair de Patricia : trop bizarre pour glisser en douceur dans les canaux huilés du deuil et des condoléances.

Le petit déjeuner se passa mieux : tous trois, ils parlèrent de Zula, racontèrent avec tendresse des anecdotes sur elle, comme on fait avec les morts. Papa écoutait les anecdotes, hochait la tête et souriait au bon moment. Richard leur donna l'accolade, monta dans la Grand Marquis et roula jusqu'au FBO. Quatre heures plus tard, il était de retour à Seattle. C'était vendredi. Pendant le week-end, il resta chez lui, en ligne la plupart du temps, survolant les Torgai dans une fenêtre pendant que, dans d'autres, il examinait les statistiques en temps réel des bases de données de T'Rain. Il se moquait des détails. Il doutait que toutes ces investigations puissent l'aider en aucune façon. Mais il avait

résolu, au début de la semaine précédente, que cela pourrait éventuellement les aider à obtenir plus d'informations si les Torgai restaient dans le chaos et ne tombaient pas sous le contrôle d'un unique Lord Lige. S'il était parti en expédition à Cambridge et à Nodaway, c'était dans le seul but de maintenir le degré de chaos requis, et, manifestement, ça avait marché. Don Donald, qui avait été lent à démarrer, était maintenant dedans jusqu'au cou, avec des dizaines de milliers de vassaux triés sur le volet, et il semblait avoir eu le bon sens de déléguer les décisions militaires à des joueurs aguerris. Skeletor, pendant ce temps, avait ressorti de ses placards son personnage le plus puissant, avec lequel il n'avait pas joué depuis plusieurs mois, et avait fait une tentative très impressionnante pour pénétrer au beau milieu du château où se terrait le personnage de D2 dans le but de l'assassiner. À la dernière minute, il avait été repéré et tué tellement vite qu'il n'avait pas eu le temps de Séquestrer toutes ses Propriétés virtuelles. Ses biens étaient donc tombés entre les mains de la Coalition des couleurs terre (qui ne put rien tirer de son attirail aux couleurs criardes), et le personnage de Skeletor était ressorti des Limbes nu et appauvri, avec une puissance considérablement amoindrie. C'était sans doute pour le mieux, de toute façon, car Devin avait d'autres personnages plus indiqués pour jouer le rôle de rois guerriers : moins puissants, mais dotés de réseaux de vassaux plus ramifiés et mieux répartis.

Ces distractions avaient empêché Richard de penser trop à Zula pendant tout le week-end et presque toute la journée de lundi, qu'il avait consacrée à des réunions longues, pénibles et mal dirigées sur la politique que la compagnie devait adopter vis-à-vis du nouveau tour pris par la G2R. Il était rentré tard avec un repas thaï à emporter, s'était laissé tomber sur le canapé et avait essayé de regarder un film, mais il ne cessait de le quitter des yeux pour revenir sur l'écran de son ordinateur portable. Cela faisait partie de la stratégie de la Corporation 9592 : ils avaient engagé des psychologues et investi des millions dans le but de saboter le cinéma – oui, le septième art dans tout son ensemble –, en mettant leurs clients/joueurs/addicts dans un état d'esprit où il leur était tout bonnement impossible de se concentrer sur une tranche de deux heures de divertissement filmique sans que des sonnettes d'alarme viennent titiller leur moelle épinière en leur soufflant de se connecter à T'Rain pour voir ce qu'ils étaient en train de manquer.

Ce fut pendant l'une de ces incursions – le film était sur « pause », et un incendie dans les Torgai brûlait dans une fenêtre de l'écran – qu'il remarqua qu'il avait un nouveau mail, signalé à

tout hasard comme spam. L'objet était écrit en caractères chinois. Il l'effaça sans regarder. Mais il eut un vague remords. Il ne lisait pas le chinois. Mais ces derniers jours, il avait essayé de s'informer sur cette île nommée Xiamen en fouillant au hasard sur Internet. Certaines des pages qu'il avait trouvées étaient en anglais, d'autres en chinois, beaucoup dans un patchwork des deux langues. Mais il s'était accoutumé à la vue d'un caractère chinois qui ressortait par sa simplicité : un carré dont manquait le fond, avec un petit bâton dans la moitié supérieure. C'était la moitié du symbole à deux signes qui désignait Xiamen. Et il se faisait peut-être des idées, mais il avait l'impression de l'avoir reconnu dans l'objet du spam. Il ouvrit la corbeille, récupéra le message et l'ouvrit.

Il ne contenait pas du tout de texte, juste trois images consécutives, trois photographies d'une serviette en papier brun avec des mots écrits au stylo noir.

La première ligne du message était une adresse mail domiciliée à la Corporation 9592 que Richard utilisait seulement pour ses communications personnelles. La deuxième ligne était une date, encadrée de points d'interrogation : l'avant-dernier vendredi, soit trois jours environ après que Zula et Peter avaient disparu du loft de Georgetown. Le mot avait donc à peu près dix jours.

> Oncle Richard,
>
> J'espère que tu transmettras ce mot à John et Alice s'il est un jour retrouvé dans la bouche d'égout où je vais le cacher. J'ai pensé que ton adresse mail avait plus de chances de marcher que la leur. Le PC de John est plein de malwares.
>
> C'est ma première lettre de demoiselle en détresse, alors j'espère que je trouve le ton juste. J'ai beaucoup de temps devant moi et un distributeur plein de serviettes en papier, alors je peux faire plusieurs brouillons si nécessaire.
>
> Comme tu le sais sans doute si tu lis ça, je suis au quarante-troisième étage d'un gratte-ciel en construction dans le centre de Xiamen. Je suis prisonnière – je déteste ce mot, mais il n'y en a pas d'autre – dans des toilettes situées à côté d'une suite de bureaux qui sert de planque à un Russe qui se fait appeler Ivanov, même s'il est évident que ce n'est pas son vrai nom. Je crois qu'il faisait partie d'un groupe russe de crime organisé, mais qu'il les a trahis, ou du moins déçus à un point qu'il pense devoir lui être fatal. Il a initié une espèce d'arnaque financière avec leur caisse de retraite, avec l'aide d'un comptable écossais qui travaille à Vancouver, un nommé Wallace, joueur de T'Rain très actif. L'ordinateur de Wallace a été infecté par REAMDE...

... et le mot racontait une histoire qui, bien que passablement bizarre, élucidait en grande partie le mystère qui laissait Richard perplexe depuis une semaine. La portion narrative de la lettre se

terminait sur ce qu'on ne pouvait appeler qu'un cliffhanger : elle, Peter et un autre type avaient apparemment réussi à identifier le Troll, et elle avait l'impression que les Russes faisaient des préparatifs pour aller l'enlever. À supposer que la lettre avait été écrite tôt vendredi matin à l'heure de Xiamen, cela collait parfaitement avec les statistiques de Corvallis montrant que le Troll et ses sbires s'étaient soudain déconnectés pour s'évanouir dans la nature vendredi matin.

Le reste de la lettre se composait d'une série de remarques personnelles adressées à différents membres de la famille : de toute évidence, Zula estimait qu'elle ne les reverrait jamais. Richard avait essayé de lire ces adieux environ dix fois sans jamais parvenir au bout.

Il avait immédiatement réveillé John et Alice, bien sûr, et John avait fait ses valises et était parti en pleine nuit pour l'aéroport d'Omaha, pendant qu'Alice téléphonait afin de lui réserver un vol pour Seattle dans la matinée. Richard avait appelé sa compagnie de location de jets et demandé un vol pour Xiamen dans les plus brefs délais. Jusqu'aux petites heures du matin, il avait cherché des informations sur la politique de la Chine en matière de visas et avait appris que la procédure devait passer par un consulat ; le plus proche se trouvant à San Francisco, à 5 heures du matin, il avait déposé une assistante à Sea-Tac, munie de son passeport et de tous les documents indispensables pour l'obtention d'un visa express. Richard avait appelé John pendant son escale à Denver et lui avait dit de se rendre à l'aéroport international de San Francisco de façon à remettre son passeport à la même assistante. John avait ensuite pris le vol suivant pour Seattle. Les SMS de l'assistante semblaient indiquer que tout se passait comme prévu et qu'elle pourrait sans doute prendre le vol de 18 heures pour rentrer à Seattle : les visas seraient entre leurs mains autour de 20 heures et ils pourraient décoller de Boeing Field dès 21 heures.

« Je surveille la page Facebook avec ce qu'on pourrait appeler une certaine appréhension, dit Richard. Pas encore de fuites là-dessus. » Il tapa sur son clavier pour imprimer le message de la serviette en papier qu'il avait posée sur la console séparant les deux sièges avant.

« Je suis certain qu'il n'y en aura pas, dit John. Tu as appelé au milieu de la nuit, il n'y avait personne à la maison à part moi et Alice, personne ne sait rien. »

Ils s'étaient mis d'accord pour ne pas divulguer l'existence du mot de Zula pour l'instant ; la nouvelle se répandrait dans la

nature rapidement, et cela risquerait de compliquer leur enquête, si on pouvait appeler ainsi ce qu'ils étaient en train de faire.

« Est-ce que ton ami a réussi à trouver des informations sur le mec qui a envoyé le mail ?

– On ne sait pas si c'est un mec, rappela Richard. Nolan est sur le coup, mais là, c'est le milieu de la nuit, en Chine, et il n'a pas beaucoup d'éléments. Il dit que c'est l'équivalent d'une adresse Hotmail.

– Comment ça ? » demanda John, sur la défensive.

Il avait une adresse Hotmail.

« Un compte anonyme facile à obtenir, fréquemment utilisé par les hackers. Ce que j'essaie de te dire, c'est que la personne qui m'a envoyé ce mail voulait sans doute le faire d'une façon anonyme, intraçable.

– On peut peut-être le retrouver à partir du gratte-ciel.

– On ne sait pas de quel gratte-ciel il s'agit. Zula n'a pas pris la peine de le mentionner dans son mot. Elle a sans doute supposé que si son mot était retrouvé, sa provenance serait une évidence pour tout le monde. »

John réfléchit un instant. « Au lieu de ça, ce qu'on a ici, c'est une espèce de leaker ou de dénonciateur.

– C'est ce qu'on dirait.

– Et les flics de Seattle ?

– J'ai laissé un message sur la boîte vocale de l'inspecteur. Je lui ai dit qu'on avait des preuves que Zula était vivante et qu'elle ne se trouvait pas à Seattle vendredi. Je pense que ça fait sortir l'affaire de sa juridiction.

– La disparition, je veux bien qu'elle sorte de sa juridiction, mais ça signifie quand même que des crimes ont été perpétrés à Seattle. Meurtre, kidnapping, agression et Dieu sait quoi encore... »

Richard hocha la tête. « Et je suis sûr que les inspecteurs de Seattle qui enquêtent sur ce genre de crimes vont être très intéressés par le mot de Zula. Mais ce n'est pas ça qui va nous aider à la ramener saine et sauve.

– Bien sûr que si, si les responsables peuvent être identifiés, recherchés, extradés...

– Un événement majeur s'est produit à Xiamen ce vendredi-là, quelques heures seulement après que Zula a écrit ce mot », dit Richard.

Il avait évité de mentionner la chose à John et Alice jusqu'à présent, car il voulait être certain que l'attentat avait vraiment un lien avec Zula et il ne voulait pas les troubler et les bouleverser davantage, ajoutant du même coup une grande

quantité d'infos bidon à la base de données de John.

« Vas-y, je t'écoute », dit John, qui n'avait entendu que le sifflement des pneus sur la chaussée mouillée et le bruit du lave-glace.

Richard poussa un soupir. « J'essaie de trouver par où commencer. » Il pensa au degré d'énergie pure qu'il allait devoir rassembler afin d'expliquer les investigations qu'il avait menées avec Corvallis, l'état de la bataille pour les Torgai et tout le reste. Et il sentit une fatigue irrésistible s'abattre sur lui. « Je suis exténué et je vais finir par me retrouver dans le fossé. Allons chez moi boire un café. »

Mais en réalité, lorsqu'ils arrivèrent à l'appartement de Richard, ils se séparèrent pour lancer la cafetière, aller aux toilettes, vérifier leurs mails, passer des coups de téléphone. Lorsque Richard fut prêt à reprendre la conversation, John s'était assoupi sur le canapé et, lorsqu'il se réveilla de sa sieste, Richard était allé s'affaler sur son lit. Plus tard, tous deux réveillés en même temps, ils préparèrent des sandwichs et regardèrent par la fenêtre le soleil se coucher sur le stade olympique ; les nuages étaient toujours menaçants, mais une lumière rouge ruisselait par-dessous comme si la Chine elle-même se profilait à quelques kilomètres au large, incandescente comme une immense forge. Richard ne pouvait chasser de son esprit l'idée qu'ils s'apprêtaient à poursuivre cette lumière vers l'ouest, et John ne semblait pas non plus d'humeur à bavarder. C'était le matin là-bas, à présent. Nolan, confortablement installé chez lui, envoyait des mails, passait des appels, faisait marcher ses contacts, et prenait des dispositions pour que des traducteurs et des accompagnateurs viennent accueillir les Forthrast à l'aéroport de Xiamen, tentant en même temps de se faire une idée des activités du BSP. La situation était impossible à interpréter. Le BSP était-il seulement au courant de l'existence du mot de Zula ? Peut-être avait-il été expédié à Richard par un plombier qui voulait faire une bonne action en restant dans l'ombre. Ou peut-être le BSP était-il au courant depuis le début et n'avait-il fait miroiter son contenu à Richard que dans le but de l'attirer à Xiamen afin de l'interroger. Ou peut-être entendaient-ils garder la chose secrète, mais un membre du BSP avait-il pris sur lui d'en expédier une copie à Richard sous le manteau. Nolan oscillait entre deux impulsions : implorer Richard de ne pas mettre le pied en Chine et l'aider à s'y rendre le plus vite possible. Richard, en revanche, n'avait pas le moindre scrupule : un membre de sa famille était en difficulté sur ce territoire, c'était son devoir de s'y rendre.

Corvallis avait suivi le vol de l'assistante depuis l'aéroport de San Francisco sur Internet. Il arriva à l'appartement et aida à porter le sac de John jusqu'à sa Prius, qui attendait en double file devant l'immeuble. Richard et John se tassèrent tous deux sur la banquette arrière afin de pouvoir parler sur le trajet de Boeing Field.

Il n'avait vraiment pas envie d'en parler, mais il se devait de donner les informations à John avant qu'ils n'embarquent dans un avion pour la Chine.

« Il y a eu deux incidents séparés, à notre connaissance. Apparemment, ils se sont produits à environ deux heures d'intervalle. On a davantage d'infos sur le second : un kamikaze s'est fait exploser à un poste de sécurité devant l'entrée d'un centre de congrès international. Deux policiers chinois ont été tués ; il y a eu des blessés par éclats de shrapnel et de verre brisé.

– Quel rapport avec Zula ?

– On n'en a aucune idée. Mais l'incident 1 est plus trouble, et le lien est peut-être plus pertinent. Un immeuble a explosé pas loin du centre. On en a attribué la cause à une fuite de gaz. C'est la version officielle. Mais Nolan a des sources à Xiamen, des sources que nous rencontrerons peut-être demain, qui ont posé des questions, et la rumeur, c'est que l'explosion s'est produite au beau milieu d'une fusillade qui se déroulait aux derniers étages du bâtiment. »

Un silence. Richard, qui était passé par tous ces états, savait ce que pensait John : il était dans le déni et tentait de trouver des raisons prouvant que tout ça n'avait rien à voir avec Zula.

« Maintenant, poursuivit Richard d'une voix aussi douce que possible, nous avons appris par le mot de Zula qu'elle se trouvait avec des Russes armés qui étaient entrés illégalement dans le pays. Nous savons qu'ils cherchaient le Troll.

– Les hackers qui ont créé le virus, traduisit John.

– Oui. S'ils ont réussi à retrouver ces hackers, cet Ivanov a très bien pu être assez cinglé pour aller tirer dans le tas. Qui sait, ils ont peut-être même utilisé des grenades ou des charges explosives ?

– Qu'est-ce qu'ils iraient foutre avec des charges explosives ? »

John ne se formalisait plus depuis longtemps de la désertion passée de Richard. Mais il détestait le voir s'aventurer sur des sujets dont il ne savait rien, alors que lui en avait une expérience de première main.

« Je ne sais pas, John ; j'essaie juste de trouver une explication à l'explosion du bâtiment. Parce qu'il a carrément sauté. Il n'en reste plus rien.

– Une charge explosive ne serait pas assez puissante pour provoquer l'écroulement d'un immeuble.

– OK, eh bien, peut-être qu'il s'agit bien d'une fuite de gaz, dans ce cas, il n'empêche qu'elle s'est déclenchée à la suite d'une fusillade.

– Peut-être que ça n'a absolument rien à voir avec Zula ! protesta John.

– Mais, John, le hic, c'est que – comme Corvallis ici présent peut te l'expliquer bien mieux que moi – au moment précis où cette fusillade et l'explosion se sont produites, le Troll a disparu d'Internet. Et il n'est pas revenu depuis. »

La nuque de Corvallis devint écarlate. Ils passèrent devant le loft de Peter. Tout le monde garda le silence pendant quelques instants. Selon la lettre de Zula, un homme – Wallace – y était mort.

Deux petites minutes plus tard, ils quittèrent Airport Way et s'engagèrent dans la bretelle qui conduisait au FBO.

Étant donné le niveau de vie moyen de leur clientèle, on aurait pu s'attendre à un endroit plus tape-à-l'œil. Mais c'était un simple immeuble de bureaux de deux étages trapu dont la façade donnait sur la bretelle – une voie publique – d'un côté et sur la zone d'accès restreint du tarmac de l'autre. Ils quittèrent la route et entrèrent dans un parking qui n'abritait que quelques voitures éparses ; celui-ci se terminait par la clôture ou plutôt par un grand portail coulissant pratiqué dedans. Corvallis se rangea devant et s'arrêta. Richard descendit. Aussitôt que les employés reconnurent son visage, ils pressèrent le bouton qui déclencha l'ouverture du portail. Richard fit signe à Corvallis d'avancer et il s'engagea sur le tarmac, vers un jet stationné à une petite quinzaine de mètres. Richard suivit à pied et salua le pilote par son nom lorsqu'il sortit du cockpit et descendit l'escalier. Corvallis se gara à une distance respectueuse du train d'atterrissage de l'avion et ouvrit le coffre de la Prius. Les hommes formèrent une grande chaîne pour transférer les bagages dans la soute. Richard prêtait plus d'attention à ces détails qu'à l'accoutumée, sachant que, deux semaines auparavant, Zula était passée par le même portail avec les Russes.

Le pilote, comme toujours, était prêt à partir, mais ils attendaient encore l'assistante chargée des visas. Il les invita à monter et à se mettre à l'aise ; le steward avait apporté des sushis. John, pour qui ce genre de voyage était encore une nouveauté, le prit au mot. Richard retourna au FBO, pensant vaguement prendre une tasse de café et récupérer un journal. La partie du bâtiment qui faisait face à l'aéroport était un lounge, propre et

relativement bien achalandé, mais pas d'un luxe flagrant. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, on pouvait y voir quelques individus, installés seuls ou en petits groupes, qui consultaient leurs mails en attendant un avion. À ce moment précis, il n'y avait qu'une seule autre voyageuse : une femme asiatique ; elle avait entre 20 et 30 ans, les cheveux courts, et elle était vêtue d'un jean et d'une espèce de veste de tailleur qui lui donnait un style un peu plus habillé. Elle lisait un roman en buvant du thé. Richard se rendit au distributeur de latte et se mit à presser des boutons. Il gardait un œil sur la fenêtre, guettant l'arrivée du taxi transportant l'assistante tout juste rentrée de San Francisco avec les visas.

« Monsieur Forthrast ? »

Les mots avaient été prononcés avec un accent britannique. Richard se retourna, surpris. C'était la femme asiatique. Elle se tenait à environ trois mètres, dans une posture un peu guindée, les poignets croisés devant elle, tenant son roman comme un bouclier devant son bassin : Désolée, je sais que c'est un peu gênant.

« Lui-même. » Richard voyait parfaitement à quoi s'attendre : c'était soit une fanatique de T'Rain qui voulait discuter du jeu, soit quelqu'un qui voulait un boulot à la Corporation 9592. Il avait l'habitude de ces deux engeances, qu'il traitait toujours avec courtoisie.

« N'allez pas en Chine. »

Il était en train de regarder la mousse qui gouttait de la machine à latte, mais à ces mots, il tourna la tête pour fixer les yeux sur elle. Elle avait l'air contrite. Mais tout à fait catégorique.

« Comment savez-vous où je vais ?

– Zula ne se trouve pas là-bas. C'est une impasse.

– Comment pouvez-vous le savoir ?

– J'en reviens. »

Rétrospectivement, Olivia ne s'était jamais autant activée ni déplacée aussi loin pour parvenir à un résultat aussi maigre que ces dix derniers jours.

Après avoir fait ses adieux à « George Chow » à l'aéroport de Taipei, elle s'était envolée pour Singapour. Obsédée par l'idée que tout le monde la regardait bizarrement, elle avait monopolisé un lavabo dans l'aéroport pendant un moment afin de se débarrasser du maquillage grotesque que lui avait appliqué l'esthéticienne de Chow dans la chambre d'hôtel à Jincheng. Elle crevait d'envie de s'attaquer également à sa coupe de cheveux, mais il n'était pas possible d'avoir des ciseaux dans un aéroport,

et elle ne tenait pas tant que ça à se donner en spectacle. L'estafilade sur le sommet de son crâne n'avait jamais été recousue proprement. Elle avait tendance à se rouvrir et à se mettre à saigner n'importe quand, il ne semblait donc pas très malin d'y toucher pour l'instant. Peut-être le MI6 avait-il à Londres des spécialistes de ce genre de choses – des esthéticiens du combat, des stylistes du traumatisme. Ses supérieurs du MI6 déployèrent très probablement des efforts hystériques pour prendre contact avec elle et lui soutirer des informations pendant cette escale mais elle n'avait aucun moyen fiable, à ses yeux, de communiquer avec eux. Et même si quelqu'un l'abordait en personne, là, dans les toilettes, quelqu'un de l'agence qu'elle connaissait, elle n'était pas certaine qu'elle serait prête à divulguer ses informations. Quelqu'un avait tendu un piège à Sokolov dans les brumes du large de Kinmen, et elle ne savait pas qui. Dans le meilleur des cas, c'étaient simplement les services secrets chinois ou des gangsters locaux. Dans le pire des cas, le MI6 voulait en fait sa mort. Entre ces deux extrêmes, peut-être le MI6 avait-il été infiltré, et peut-être les services secrets chinois avaient-ils eu accès à ses dossiers sensibles. Quoi qu'il en soit, elle n'avait aucune envie de disséminer encore davantage d'informations au sujet de Sokolov avant de rentrer à Londres et d'en savoir plus.

Puis le vol sans escale jusqu'à Londres. Elle passa la première partie du trajet à se saouler et le reste à dormir.

L'avion atterrit au terminal 5 d'Heathrow à environ 6 heures du matin. Comme son statut était devenu incompréhensible aux yeux des services d'immigration, elle fut accueillie, en haut de la passerelle, par un homme en uniforme et un autre en costume. Elle avait toujours lu dans les journaux qu'on « soustrayait » certains individus à certaines formalités, mais c'était la première fois qu'elle était personnellement « soustraite », et elle devait reconnaître que cela avait son charme. En particulier avec une gueule de bois et une plaie sanguinolente. Pour aller du terminal 5 aux services de l'immigration et des douanes, il fallait descendre un empilement phénoménal d'escalators, qui commençait bien au-dessus du niveau du sol et se terminait bien en dessous. Il y avait un endroit, à mi-chemin à peu près, où un escalator déposait les nouveaux arrivants sur un palier qui coïncidait avec le niveau de la rue ; en exécutant un demi-tour pour prendre le suivant, on pouvait voir par les portes et parois vitrées une route avec des voitures et des camions. Des employés en uniforme étaient en permanence postés devant les portes en verre pour s'assurer que tous ceux qui descendaient ces escalators

continuaient de descendre jusqu'aux niveaux où l'on devait examiner leur statut.

Tout le monde, à l'exception de cette petite minorité qui avait la chance d'être « soustraite » aux opérations. Olivia s'apprêtait à faire demi-tour pour descendre avec les autres, mais, en quittant l'escalator, ses accompagnateurs se mirent à marcher tout droit. Et comme Olivia était prise en sandwich entre les deux, elle fit de même, s'attendant à ce qu'à tout moment un des agents de sécurité gardant les portes vienne la plaquer au sol et se mette à donner l'alerte à grands coups de sifflet. Au lieu de cela, on lui ouvrit une porte, on désamorça une alarme en pressant une série de chiffres sur un clavier, et elle se retrouva soudain dehors, montant dans une Land Rover noire. L'odeur de renfermé de l'avion ne s'était pas encore dissipée sur ses vêtements et dans ses cheveux qu'ils étaient déjà sur la M4.

Ils se rendirent dans le cabinet d'un médecin londonien, dans une clinique extrêmement sélecte et spécialisée, dont l'un des principes de base était de ne jamais manifester de surprise ou de scepticisme. D'où venait-elle ? Du Sud de la Chine. Bonne santé, en général ? Jusqu'à très récemment, oui. Que s'était-il passé récemment ? Elle avait été projetée contre un mur par une onde de choc, aspergée de bris de verre, à demi ensevelie sous les gravats, elle avait traversé un immeuble en ruine en courant pieds nus, elle avait reçu des pansements de fortune, elle avait échappé de justesse à des tireurs, elle avait nagé dans les eaux polluées de l'estuaire des Neuf Dragons, elle avait traversé un champ de mines en rampant, elle avait dormi sur un tas de lierre. Le médecin se contenta de hocher la tête d'un air absent, comme si elle se plaignait d'une démangeaison vaginale, puis il la fit entrer dans un scanner de la taille d'un sous-marin nucléaire. Cela fait, il l'examina intégralement, mettant les doigts dans tous les endroits auxquels il put penser, pressant des os et des organes dont elle ne savait pas qu'ils étaient accessibles de l'extérieur, regarda dans les orifices avec des équipements à la Dr Seuss, lui posa des questions pour évaluer son statut cognitif. Avait-elle eu des rapports sexuels récemment ? Oh oui ! Y avait-il un risque de grossesse ? Non. Il enduisit de Lidocaïne l'estafilade sur le sommet de son crâne, fit quelques points de suture et quelques opérations qui produisirent une odeur de cheveux brûlés. Puis il la confia à une « injectionniste » qui pratiqua son art sur les deltoïdes, les avant-bras, les fesses et les cuisses d'Olivia avec une diligence déplacée, prélevant un grand nombre de minuscules tubes de sang et remplaçant les fluides perdus par de longues inoculations fluorescentes. On lui signifia que les grands muscles

en question allaient la faire souffrir plus tard et qu'elle devrait revenir pour renouveler les injections. Toute cette attention portée à sa santé lui fit plaisir dans un premier temps, jusqu'à ce que, à la réflexion, elle comprenne qu'ils s'apprêtaient à la cuisiner à mort et qu'ils ne voulaient pas qu'elle bloque l'opération en se plaignant de vagues douleurs ou frissons. Comment ça, vous avez mal aux côtes ? C'est bizarre, on n'a rien vu au scanner.

Ils prirent quelques notes et lui signifièrent qu'elle devrait voir certains spécialistes et thérapeutes dans un avenir indéterminé. Ils fixèrent un nouveau rendez-vous.

Puis ils repartirent au MI6 pour un brunch étonnamment civil, précédé d'un cocktail en présence d'individus dont le rang élevé l'honorait. Puis la salle de réunion sans fenêtres qu'elle avait anticipée et redoutée. Son principal interrogateur n'était autre que « Meng Binrong », l'Anglais qui avait joué par téléphone le rôle de son oncle durant son séjour à Xiamen. Il avait des cheveux blonds tirant sur le blanc, des yeux bleus et le teint rougeaud typique du buveur anglais. Avec son énergie, on aurait pu le prendre pour un homme d'une cinquantaine d'années, ou même moins. Mais certains détails – le fait qu'il se sentait obligé de se tailler les sourcils, le nombre de petits vaisseaux éclatés sur son visage – suggéraient qu'il était plus âgé que ça. Il était avare de détails à son sujet, mais il était évident, à en juger par le genre de choses qu'il savait – et le genre de choses qu'il ignorait – et par la façon dont il parlait cantonais et mandarin (le cantonais parfaitement, le mandarin un peu plus sommairement), qu'il avait passé sa jeunesse à Hong Kong. Pour Olivia, il avait toujours été une voix rauque au téléphone, son oncle et son patron, son seul lien avec ce qui était pour elle le monde réel. Mais jamais davantage qu'un acteur. À certaines choses qu'il disait à présent, à certaines hypothèses qu'il émettait, elle comprenait maintenant que cet homme – qui ne s'était jamais décidé à donner son nom – était le responsable de l'opération.

Dans quelle situation cela le mettait-il ? se demanda-t-elle. L'opération était-elle considérée comme un succès ou un échec ? Ou était-il naïf de penser que le MI6 attribuerait des qualificatifs aussi simples à des entreprises d'une telle complexité ? Censément, ils avaient rassemblé des tas d'informations en écoutant les communications de Jones. Le fait qu'il s'était échappé était malheureux. Mais comment auraient-ils bien pu anticiper...

« C'était quoi ce bordel ? demanda l'Oncle Meng, prenant garde à prononcer ces mots d'une voix mesurée et mélodieuse.

– Tout ce que je sais, je l'ai appris par Monsieur Y, répondit Olivia, utilisant le nom de code qu'elle et George Chow avaient employé pour Sokolov.

– Vous connaissez son vrai nom ?

– Ça a une importance, là ? »

Oncle Meng se contenta de la fixer de ses yeux incroyablement pâles.

« C'est juste que je croyais que c'était après Jones, qu'on en avait.

– Vous savez parfaitement que c'est le cas.

– Tout ce qui touche à Monsieur Y me semble extrêmement flou. À cause de ce qui s'est passé à la fin.

– M. Chow a dit que vous affirmiez avoir entendu des coups de feu venant du large.

– Je l'affirme toujours.

– Monsieur Y semble très doué pour attirer les ennuis.

– Je suis un ennui, moi, dans ce cas ?

– Pourquoi ? Il était attiré par vous ?

– Je dirais que c'était réciproque. »

Oncle Meng réfléchit un instant. « Bon. Vous avez des sentiments pour Monsieur Y. Vous pensez l'avoir entendu échanger des coups de feu avec des inconnus, quelque part dans les brumes de l'Orient. Vous vous faites du souci pour lui. Et nous sommes là à nous tourner autour et à bavarder dans le vide parce que la conversation s'est focalisée sur lui.

– Oui.

– Parlons de Jones, dans ce cas.

– D'accord.

– Tout l'intérêt d'essayer de faire monter Monsieur Y dans ce bateau pour Long Beach était de nous assurer sa coopération – de récupérer les informations qu'il était censé avoir quant à la destination de Jones. Vous a-t-il confié ces informations ?

– Jones a réussi à prendre le contrôle d'un jet privé stationné au FBO de l'aéroport de Xiamen », répondit Olivia.

Elle se leva, se tourna vers le tableau blanc et inscrivit le numéro d'immatriculation de l'avion. « Monsieur Y a observé l'envol de ce jet à 7 h 13 heure locale. » Elle inscrivit ce chiffre également. « Il se dirigeait vers le sud. »

La salle de réunion était bien pourvue en jeunes assistants, dont l'un, sur un signe de tête d'Oncle Meng, se mit à taper furieusement sur son clavier.

Olivia continua : « Vous découvrirez que cet avion est loué ou peut-être même possédé par un ressortissant russe basé à Toronto, arrivé à Xiamen quelques jours plus tôt.

– Ce ressortissant russe, c'est Monsieur Y ?

– Non, Monsieur Y travaillait pour lui comme consultant en sécurité.

– Ça, c'est un euphémisme pour décrire le genre de mecs qui laissent une pile de cadavres dans le couloir devant votre appartement.

– Ils le méritaient. »

Oncle Meng haussa ses sourcils taillés, mais sans désapprobation.

« Est-ce que nous savons qui d'autre se trouve dans cet avion ?

– Je ne suis pas spécialiste en matière d'aviation, mais j'ai tourné et retourné cette question dans ma tête, et je ne peux pas m'empêcher de penser que les personnes aux commandes doivent être les pilotes habituels du jet. Jones a dû les contraindre à coopérer d'une manière ou d'une autre.

– Je ne dis pas non, mais je parlais de ces fichus terroristes.

– Les hommes de Jones ne peuvent pas être nombreux à avoir survécu à ce qui s'est passé dans cet immeuble. Je suis très surprise que Jones lui-même s'en soit tiré. Mais il ne peut pas avoir agi seul. Donc il devait avoir une autre planque ou un réseau de soutien qu'il a activé ensuite.

– Le club de yacht », dit Oncle Meng, utilisant une expression d'un jargon qu'il avait imaginé avec Olivia pendant l'opération.

Ils n'avaient pas pu réunir beaucoup de détails, mais ils étaient presque sûrs que Jones avait voyagé par bateau des Philippines à Taïwan, puis de là à Xiamen, et qu'il recevait du matériel et des hommes par une connexion du même genre, sans doute de petits bateaux de pêche qui faisaient la navette pour transporter des marchandises, sous les radars, au propre comme au figuré.

Pour finir, ils tracèrent une chronologie sur le tableau blanc. Il y avait un trou de plusieurs heures entre l'explosion de l'immeuble et l'arrivée surprenante et bienvenue de Monsieur Y – qui avec le recul avait un petit côté Roméo tout à fait touchant – sur le balcon de « Meng Anlan ». Cela avait au moins un rapport indirect avec les allées et venues de Jones, car on supposait que les hommes qui avaient été envoyés à son appartement agissaient sur ordre de Jones. Olivia fit de son mieux pour évaluer l'heure de la conversation téléphonique entre Monsieur Y et Jones, dont elle avait entendu la moitié de Sokolov pendant qu'ils voguaient sur le taxi maritime volé. Sokolov savait, d'une manière ou d'une autre, que Jones se trouvait à l'aéroport. Il avait supposé qu'une certaine Zula se trouvait avec lui. Il avait menacé de retrouver Jones et de l'abattre avec une cruauté sans égale s'il faisait du mal à Zula.

Après ça, la chronologie comprenait un autre espace blanc jusqu'à 7 h 13 du matin heure chinoise, heure du décollage de l'avion. Puis un très long espace blanc qui comprenait les trente-six heures entre cet instant et « MAINTENANT ». Quelques marques provisoires furent ensuite tracées dans cet espace, représentant le moment où Olivia avait pris contact avec George Chow, celui où Sokolov avait disparu dans la brume et les plages de temps occupées par les vols d'Olivia de Kinmen à Taipei, de Taipei à Singapour et de Singapour à Londres.

Puis une pause pénible.

« Cela aurait pu nous servir de savoir un peu plus tôt qu'Abdallah Jones était en l'air dans un jet avec tel numéro d'immatriculation. »

Olivia s'attendait à la question. Elle y avait réfléchi. « Quand Monsieur Y m'a confié l'information, Jones était déjà en l'air depuis huit heures. À cause de ce qui s'est passé – les coups de feu –, j'ai considéré que l'opération avait capoté et je n'ai plus fait confiance à George Chow, c'est pourquoi je ne lui ai pas donné le numéro d'immatriculation du jet. Nous devions quitter Kinmen coûte que coûte. Lorsque nous sommes arrivés à Taipei, Jones s'était envolé depuis au moins dix heures. Je ne disposais pas d'une ligne sécurisée pour vous joindre. Lorsque je suis arrivée à Singapour, cela faisait suffisamment longtemps pour qu'il soit presque certain que l'avion de Jones n'était plus en vol. »

Oncle Meng ne sembla pas convaincu. Mais avant qu'ils ne puissent s'aventurer plus avant sur ce sujet épineux, l'un des jeunes analystes qui pianotaient sur leurs ordinateurs portables intervint avec la nouvelle suivante : « Hier, une dénommée Zula a été portée disparue. Une Américaine. Adoptée en Érythrée, d'où son nom inhabituel. Un peu plus de 20 ans, elle habite à Seattle, et c'est là que le signalement a été fait.

– Cherchez des renseignements sur elle, dit Oncle Meng. J'aimerais bien savoir comment elle s'est retrouvée dans un jet privé détourné à Xiamen avec Abdallah Jones. Sans parler du fait que Monsieur Y, si assoiffé de sang en d'autres circonstances, se soucie de la manière dont cette personne est traitée.

– Vous ne comprenez rien à Monsieur Y », intervint Olivia. Ils tournèrent tous les yeux vers elle, espérant qu'elle en dirait plus.

« C'est un gentleman, expliqua-t-elle, ne sachant comment le dire autrement.

– Oh ! Mais pourquoi ne pas l'avoir dit avant ? » demanda Oncle Meng.

Une bonne partie de ce qui s'était passé ensuite la dépassait : ils avaient trouvé quantité de renseignements sur Zula. Et encore plus sur les Russes. Ils émirent l'hypothèse, qu'Olivia refusa de confirmer, que Monsieur Y était M. Sokolov. Ils firent venir des hommes de la RAF qui s'y connaissaient parfaitement en avions et en radars. Ils tracèrent des chartes aéronautiques sur les tableaux blancs, branchèrent un simulateur de vol programmé pour simuler ce modèle exact de jet privé et tentèrent de décoller de Xiamen. Par les vitres du cockpit virtuel, Olivia vit la plage de Kinmen où elle et Sokolov s'étaient trouvés quelques jours plus tôt, et elle s'imagina presque que si elle plissait les yeux, elle pourrait voir deux colonnes de pixels sur la grève, des représentations floues d'elle et de « Monsieur Y », observant, d'en bas, cet avion simulé. Extrêmement puéril et romantique. Le véritable but de la manœuvre était de déterminer les plans de vol que Jones était susceptible d'avoir suivis après avoir décollé ce matin-là. Plusieurs de ceux-ci furent introduits dans le « wargame », une idée amusante jusqu'à ce qu'il devienne évident que 90 % du « jeu » avait un rapport avec les affaires internes des centres de contrôle aérien et les protocoles d'enregistrement de plans de vol de différents pays d'Asie du Sud-Est. Une faction tenait absolument à démontrer que Jones aurait pu voler directement jusqu'au Pakistan, mais des trous béants apparurent dans ce scénario lorsque des experts désignèrent la zone militaire d'accès limité autour des régions frontalières disputées entre l'Inde et la Chine, le Pakistan et l'Inde, etc. Un autre groupe était convaincu qu'il avait poussé jusqu'en Amérique du Nord. Mais pour justifier leur thèse, ils devaient fabriquer une histoire quelque peu tirée par les cheveux pour expliquer comment il avait échappé aux radars tout en survolant un couloir de trafic aérien fréquenté et contrôlé ; ils devaient également apporter la raison pour laquelle l'avion était parti vers le sud à l'origine – ce qui représentait un gaspillage de carburant peu judicieux. Ils y parvenaient en élaborant une argumentation qui avait trait aux plans de vol intérieurs chinois. Personne ne pouvait prouver qu'ils avaient tort, mais la complexité de ce scénario les faisait tiquer. Le scénario de loin le plus simple et le plus plausible, c'était que Jones avait fait passer l'avion au ras des vagues, volé jusqu'à Mindanao et abandonné l'engin. Olivia soutenait cette théorie, ne serait-ce que parce que si elle était vraie, cela signifiait que Jones était déjà évanoui dans la nature et l'avion enseveli sous les vagues lorsque Sokolov lui avait indiqué son numéro d'immatriculation : on ne pouvait donc pas lui reprocher d'avoir tardé à relayer l'information.

Pour assurer leurs arrières, ils prirent contact avec leurs homologues canadiens et américains afin de leur suggérer qu'il serait prudent de garder l'œil ouvert au cas où le jet privé en question se serait bien posé en Amérique du Nord. La supposition la plus probable, dans ce cas, était qu'il aurait atterri sur une piste isolée ou une route déserte où l'engin aurait été abandonné. Ayant couvert cette base (pour parler comme les Yankees), ils concentrèrent leur énergie sur le scénario où la destination avait été Mindanao.

Cette procédure s'étala sur plus de quarante-huit heures, pendant lesquelles Olivia resta travailler presque tout le temps où elle fut éveillée. Le sens même du mot « éveillée » était rendu douteux par le pire cas de jet lag dont elle avait jamais fait l'expérience, peut-être même couplé avec des symptômes posttraumatiques ou un syndrome de postconcussion cérébrale. Pendant au moins la moitié du temps qu'elle passa dans cette pièce à faire semblant de prendre part à la réunion, elle consacra pour ainsi dire toutes ses forces et toute son attention au projet d'éviter de tomber dans un sommeil profond au beau milieu de la pièce. Elle se mit à changer nerveusement de position toutes les dix minutes environ, juste pour repousser l'endormissement, tout en entendant les autres discuter de questions capitales et complexes comme si elle les avait écoutés à la porte, à travers un très long cornet, sur un cuirassé en pleine mer.

Lorsqu'ils la prirent en pitié et la renvoyèrent « chez elle », elle se rendit dans un logement protégé à Londres : une maison géorgienne parfaitement anonyme qui avait été réquisitionnée et adaptée à cette fin. Pendant les intervalles très limités où elle ne travaillait ni ne dormait, elle se retrouva sans rien à faire. Elle ne pouvait pas recommencer immédiatement à être Olivia Halifax-Lin, elle ne pouvait pas surfer sur Facebook ou reprendre les activités « normales » de son temps. Elle trouva un coiffeur qui s'occupait des Asiatiques et régla la question de ses cheveux. Elle finit avec une espèce de coupe au bol d'actrice porno, qu'elle n'aurait jamais osé arborer si les circonstances ne l'y avaient pas contrainte. Elle frotta ses muscles endoloris par toutes les injections. Comme on l'avait invitée à se préparer pour un voyage à l'étranger, elle s'acheta des vêtements : suffisamment d'habits synthétiques légers et à séchage rapide pour remplir un sac à dos et un blazer à enfiler au cas où elle aurait besoin de sacrifier symboliquement à un code vestimentaire plus strict. Un nouveau passeport arriva. Elle ne put s'empêcher de se demander comment le MI6 s'y prenait : avaient-ils leur propre fabrique de passeports ? Ou juste une salle spéciale au sein de la Central

British Passport Factory, où ils pouvaient se glisser pour en imprimer quelques-uns en cas de besoin ?

Il y eut une autre séance avec l'infirmière, peut-être un peu en avance sur le rendez-vous fixé, et on lui administra des cachets contre la malaria et un sermon sur les bienfaits de l'antimoustique. Oncle Meng passa la chercher dans ce qui, apparemment, devait être son véhicule personnel et l'emmena à Heathrow. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin pour une tasse de thé et un scone.

« Vous partez pour Manille, annonça-t-il, en passant par Dubai.

– Je présume que Manille n'est pas ma destination finale ?

– Du point de vue des lignes commerciales, si. Une fois sur place, vous aurez une nuit d'hôtel pour récupérer, puis vous vous retrouverez en compagnie d'un certain Seamus Costello, capitaine de l'armée américaine à la retraite.

– Et maintenant, il vit de ses rentes, ce gentleman ? »

Oncle Meng ne daigna pas relever sa pointe de sarcasme par une réponse directe.

« Avant tout, reprit Olivia, je voudrais seulement savoir s'il travaille pour une autre branche du gouvernement ou une agence de sécurité privée.

– Oh, non, on ne vous mettrait pas en cheville avec un mercenaire ! protesta Oncle Meng, un peu vexé.

– OK, alors c'était un simple troufion et ils ont décidé qu'il était sous-employé et ils l'ont envoyé chez les gradés ?

– L'appareil de sécurité nationale américain est énorme et d'une complexité extrême, répondit seulement Oncle Meng. Il est composé de nombreux départements et sous-unités qui, on peut le supposer, ne survivraient pas à un remaniement exhaustif. Le système s'autoalimente et des acteurs individuels, désespérant de jamais s'y retrouver, créent leurs propres sous-groupes ad hoc, lesquels sont à leur tour institutionnalisés à mesure que l'argent afflue vers eux. Ceux qui sont doués pour le jeu politique sont attirés à Washington. Ceux qui ne le sont pas finissent dans des lobbys d'hôtels de villes comme Manille, où ils poireautent en attendant des gens comme vous.

– Il a bien d'autres obligations ?

– Oh oui ! Il passe le plus clair de son temps à Mindanao, à surveiller les hommes d'Abu Sayyaf. »

Là, comme Olivia le savait parfaitement, Oncle Meng faisait allusion à des rebelles islamistes dans le Sud des Philippines qui avaient accueilli et secouru Abdallah Jones pendant plusieurs mois. Les forces spéciales d'opérations américaines, main dans la

main avec leurs homologues philippins, avaient lancé un raid contre un campement dans la jungle où Jones avait été formellement identifié. Ils avaient trouvé le site abandonné mais piégé de part en part. Deux Américains et quatre Philippins avaient perdu la vie. Quelques semaines plus tard, on avait retrouvé la trace de Jones à Manille, où il avait installé une fabrique de bombes dans un appartement privé et fabriqué des engins explosifs qui avaient été utilisés dans une série d'attentats à la voiture piégée parfaitement minutés. À partir de là, on ne disposait plus sur ses déplacements que de rumeurs et de suppositions jusqu'à ce qu'Olivia le trouvât à Xiamen.

« Costello traque Jones depuis longtemps, devina Olivia. Il est fier de son travail ou il l'était. Jones l'a doublé plus d'une fois. Il a tué des membres de son équipe de manière à la fois lâche et rusée. Il a fait sauter des civils sous sa surveillance. Puis il a quitté le pays et s'est rendu hors de portée de Costello. Laissant Costello le bec dans l'eau.

– Il est tout à fait votre genre, dit doucement Oncle Meng. Évitez de coucher avec, de grâce.

– Et James Bond, il le fait bien, lui, non ? »

Le vol pour Dubai était plein de riches Arabes et de types de la City. Le vol de Dubai à Manille était presque entièrement plein de domestiques philippins qui rentraient chez eux. La fracture culturelle et raciale était trop lourde pour qu'Olivia se mette à y réfléchir, aussi préféra-t-elle regarder des films et jouer à Tetris, avant de s'endormir enfin, trente minutes avant que l'avion entame sa descente vers l'aéroport international Ninoy-Aquino. C'était la fin de l'après-midi. Quatre jours s'étaient écoulés depuis que Sokolov et elle s'étaient dit au revoir à Kinmen. Une voiture vint la chercher et l'emmena dans un hôtel d'affaires à Makati. Elle commanda un steak par le room service, se lava, prit ses cachets contre la malaria et se mit au lit.

Trois alarmes et trois appels de l'accueil ne suffirent pas à la réveiller, et elle descendit avec quinze minutes de retard. Seamus Costello était au restaurant, il mangeait du bacon et des œufs sur le plat. Le jaune-roux des jaunes coulants s'accordait parfaitement à la couleur de sa barbe, mais il s'essuya tout de même le menton avec nervosité avant de se lever pour serrer la main d'Olivia. Il avait l'air d'un routard un peu vieillissant, le genre de mec avec qui engager une conversation dans un bus déglingué du Bhoutan ou de la Terre de Feu, un type à qui taxer un joint, à qui demander conseil sur les meilleurs plans pour se loger. Il était mince comme une tranche de bacon restée trop

longtemps dans la poêle et faisait un peu plus d'un mètre quatre-vingts. Il avait des yeux verts juste un petit peu trop écarquillés – mais, elle devait le reconnaître, tous les yeux autres que noirs finissaient par ressembler à ça après un certain temps passé en Chine – et un accent de Boston à couper au couteau. Mais il était allé à l'école – quiconque occupait un poste tel que le sien avait sans doute au moins un master – et il pouvait contrôler son élocution quand il pensait à en faire l'effort.

Ce qui n'était pas le cas pour l'instant. « Z'êtes passée à un cheveu », dit-il, tenant son pouce et son index à un demi-centimètre l'un de l'autre.

S'il l'avait dit sur un autre ton, cela aurait ressemblé à un reproche ou même à une moquerie. Mais il avait l'ombre d'un sourire aux lèvres et parlait d'un ton philosophe.

Il la félicitait, en fait.

Elle haussa les épaules. « Ça ne suffit pas, je le crains.

– Quand même. Comment c'était ? De rester là, jour après jour, à écouter l'homme et sa clique…

– Je ne parle pas arabe, malheureusement.

– J'aurais pas pu me retenir, dit-il avec une pointe de regret, regardant par la fenêtre avec des yeux de petit garçon malicieux, s'imaginant (supposa-t-elle) en train de traverser cette rue de Xiamen, de monter à l'appartement 505 et de poignarder Abdallah Jones. Ah, quel fichu salopard ! »

Il se tourna de nouveau vers elle. « Comme ça, vous pensez qu'il est sur Mindanao.

– Il y a une anse, pas loin de Zamboanga, assez protégée pour que ça fasse un bon endroit pour un amerrissage forcé. C'est assez profond pour qu'un avion coule rapidement et devienne invisible à…

– J'ai nagé dans cette anse, dit-il.

– Oh ! »

Olivia eut l'air un peu surprise. « J'ai lu le rapport, expliqua-t-il. Je connais votre hypothèse de travail. Ils ont amerri là où vous dites et se sont rendus à terre. Toute la région est infestée par les hommes d'Abu Sayyaf, donc il aurait été facile pour eux de prendre contact avec leurs frères. » Il poussa encore d'un cran son accent bostonien sur le mot « frères ».

« Alors, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Ça n'a pas d'importance, dit-il. Vous savez quoi ? on n'a qu'à aller là-bas, je vais vous montrer l'endroit et, dans deux ou trois jours, quand on aura appris à se connaître et établi une relation de confiance, on pourra se dire ce qu'on pense vraiment. »

Puis il se pencha un peu en avant. « Quoi !? Quoi !? », car un

sourire amusé s'était esquissé sur le visage d'Olivia.

« Je croyais que vous étiez là parce que vous n'étiez pas doué pour la politique. »

Il pressa ses paumes l'une contre l'autre, plongeant les doigts dans sa barbe, comme un garçon du sud qui va à sa première communion. « J'aime à penser que je suis là parce que je suis doué pour l'apprentissage de nouvelles spécialités. Ce qui est bien pratique à Zamboanga. Vous voulez manger quelque chose ?

– On ne va pas rater notre avion ?

– Ils nous attendront. »

La raison de son manque de hâte devint claire lorsqu'ils passèrent la porte de l'hôtel pour se retrouver dans les embouteillages de Manille – des mots tels qu'« affreux » ou « épouvantables » étaient bien trop faibles pour décrire la chose. Au bout de deux heures, ils avaient parcouru moins d'un kilomètre.

« Vous voulez marcher un peu ? demanda Seamus.

– Oui, tout sauf ça. »

Il paya le chauffeur de taxi et ils partirent à pied. Olivia se sentait excessivement fière d'elle-même pour avoir eu la présence d'esprit de ne pas emporter trop d'affaires et de les avoir rangées, de surcroît, dans un sac qui pouvait se convertir en sac à dos. Seamus lui proposa galamment de le lui porter, mais elle déclina son offre et ils se mirent à marcher entre les voies bloquées par les voitures pendant un moment, jusqu'à ce qu'il lui fasse signe de se rabattre sur le bord de la route. La chaleur était incroyable, elle soufflait de sous les véhicules à l'arrêt et cuisait ses jambes nues. La température devint plus tolérable lorsqu'ils s'éloignèrent de l'embouteillage pour prendre de plus petites rues. Seamus acheta deux minces ombrelles à un vendeur à la sauvette, en donna une à Olivia et ouvrit l'autre. Elle l'imita. Se repérant au soleil, il les mena dans un quartier résidentiel au départ plutôt aisé, en apparence, mais qui devint de plus en plus pauvre à mesure qu'ils s'éloignaient de Makati. Mais elle ne ressentit jamais le moindre danger, à cause de sa conviction peut-être stupide que rien ne pouvait lui arriver tant qu'elle marchait à côté d'un homme comme lui. Ils étaient remarqués et observés par des centaines de personnes, et suivis par des dizaines. « Miss ? Miss ? » appelaient certains.

« Ça les choque que vous portiez votre sac », expliqua Seamus, et elle finit donc par le lui céder. Il ne lui restait plus qu'une ceinture banane qui lui tenait lieu de sac à main et l'ombrelle. Elle avait supposé qu'ils essayaient de rejoindre l'aéroport, qui

était quelque part sur leur gauche, au sud. Mais Seamus continuait de les emmener vers l'ouest, traversant de temps à autre un cimetière ou un terrain de basket. Ils arrivèrent devant un cours d'eau : un ruisseau stagnant tout à fait dégoûtant, à demi étranglé par les débris plastiques et les odeurs d'égout. Olivia n'aurait su dire dans quel sens il coulait, mais Seamus fit une déduction logique et la conduisit le long de la berge, lui donnant le bras de temps à autre pour lui éviter de trébucher ; plus loin, le cours d'eau s'élargissait en un petit bassin où on voyait même des bateaux : de longues et minces pirogues à balancier équipées de moteurs hors-bord. Seamus n'eut pas de mal à en héler une et à convaincre son propriétaire de les emmener en direction de Sangley Point. La coque était si étroite qu'Olivia pouvait la couvrir d'un avant-bras. Ils s'assirent au milieu du bateau sous un auvent de toile délavé par le soleil, Olivia devant, adossée à son sac, et Seamus derrière.

Elle connaissait ce mot « sangley », au moins. C'était du chinois, du dialecte parlé dans la région de Xiamen, et ça signifiait « business », assez littéralement.

Ils manœuvrèrent le long de canaux plus larges pendant environ un quart d'heure. Les quartiers surpeuplés laissèrent place à d'immenses zones industrielles et à des étendues de terrain plat et désert, puis ils tournèrent brusquement dans un détroit qui les recracha directement dans la baie de Manille. Pour la première fois, Olivia put jeter un regard autour d'elle et se faire une idée de là où ils se trouvaient. Ils se dirigeaient vers une bande de terre qui s'avançait dans la baie deux ou trois kilomètres devant eux. Une conversation entre Seamus et le pilote dans un mélange de tagalog et d'anglais conduisit à une série d'accélérations, à tel point qu'ils finirent par foncer en surrégime. Olivia recevait de temps en temps des gouttelettes d'eau sur le visage. « Il a peur que vous n'aimiez pas ça. Il veut aller doucement pour vous faire plaisir », expliqua Seamus. Olivia se retourna pour pouvoir croiser le regard du pilote, fit un grand sourire et lui fit signe que c'était bon.

Les gouttelettes d'eau et la vivacité de l'air marin offraient un antidote appréciable à la chaleur mortelle des rues encombrée s : lorsqu'ils arrivèrent à quai à Sangley Point, ils avaient la peau salée et une douche ne leur aurait pas fait de mal, mais ils étaient un peu rafraîchis. C'était une installation militaire : une base aérienne, avait expliqué Seamus, qui appartenait auparavant aux États-Unis, et désormais à l'aviation philippine. Un pilote en uniforme les accueillit sur le quai – apparemment, Seamus avait appelé ou envoyé un SMS pour prévenir – et les guida jusqu'à un

Humvee qui les amena directement sur le tarmac de l'unique et très longue piste de décollage de la base. Ils s'arrêtèrent à côté d'un avion à deux places passager aux couleurs militaires et décollèrent quelques minutes plus tard. Ils mirent le cap sur l'ouest, se dirigeant droit sur l'étroite sortie de la baie gigantesque, après quoi ils firent un virage sur la gauche et commencèrent le long vol vers le sud jusqu'à Zamboanga : quelque chose comme huit cents kilomètres, qu'ils espéraient parcourir en deux heures. Seamus passa la plus grande partie du vol à dormir. Olivia regarda par les hublots et essaya de voir les innombrables îles, bras de mer et canaux de l'archipel avec les yeux d'Abdallah Jones.

« Qu'en pensez-vous ? » demanda Seamus juste au moment où elle s'apprêtait enfin à sombrer dans le sommeil. Elle se réveilla en sursaut, le regarda – ils étaient assis face à face autour d'une petite table qui occupait une grande partie de la cabine – et essaya de se secouer de la torpeur du jet lag qui s'était sournoisement abattue sur elle. Elle se demanda depuis combien de temps il l'observait. Sa décision de sortir du taxi à Manille et de partir à pied avait été mise en scène pour avoir l'air de l'acte spontané d'un esprit libre, mais elle était quasiment certaine que cette initiative avait été calculée pour la mettre à l'épreuve. Ce n'était certes pas un test difficile ou ardu, mais un moment imprévu pendant lequel elle était susceptible de baisser sa garde et de laisser paraître des aspects de sa personnalité malaisés à discerner en d'autres circonstances. En dormant pendant la plus grande partie du voyage, Seamus lui avait montré qu'elle avait passé le test, quel qu'il soit. À présent, ils s'apprêtaient à se mettre au travail sérieusement.

« Un million de cachettes, une fois qu'on est à terre. Mais arriver en jet privé en pleine journée, ce n'est vraiment pas discret, c'est absurde. »

Hochant presque imperceptiblement la tête, Seamus détourna les yeux et regarda par le hublot. « Et voilà, dit-il. Bienvenue dans la GMCJ.

– La GMCJ ?

– La Guerre mondiale contre Jones. »

Le QG de la GMCJ à Zamboanga était un coin d'une base aérienne qui avait été construite sur le littoral, également occupé par des rizières, aux portes d'une ville de taille moyenne. La base dans son ensemble était moyennement bien clôturée et protégée. La zone occupée par Seamus et son équipe était une forteresse en soi, ceinturée par des hauts grillages et des barbelés renforcés par

des conteneurs d'acier empilés. Les véhicules qui s'approchaient devaient effectuer un slalom entre les bidons que Seamus avait remplis de terre afin qu'ils ne puissent pas être simplement balayés par un camion piégé. Une fois à l'intérieur de ce périmètre, cependant, ils se retrouvèrent dans un petit simulacre d'Amérique : un ensemble d'habitations modulaires surmontées de systèmes de climatisation bruyants alimentés par des câbles partant d'un énorme groupe électrogène diesel situé à l'abri du vent. Plusieurs de ces modules servaient de logement à Seamus et aux membres de son équipe ; il y avait un module vacant pour des visiteurs comme Olivia, et un pavillon à double largeur avec une cuisine et une salle à manger d'un côté et une salle de réunion de l'autre.

Ici, comme partout ailleurs dans le monde, tout le monde traînait dans la cuisine. Une fois qu'Olivia eut posé ses affaires et pris une douche dans sa case, elle revint dans le pavillon commun et y trouva Seamus et deux autres membres de son équipe. Vautrés sur le canapé ou assis droit à la table de la cuisine, ils se concentraient sur leurs ordinateurs en sirotant des sodas américains. Toute la scène, en fait, lui parut essentiellement américaine, ce qui n'avait pas grand sens, comme elle aurait été la première à l'admettre, vu qu'elle n'avait pratiquement jamais séjourné aux États-Unis. L'équipe de Seamus était multiraciale à l'excès, et les hommes semblaient un peu mal à l'aise dans leurs bermudas et tee-shirts, comme s'ils avaient tous préféré être en uniforme. Ils étaient tous harnachés de multiples équipements : holsters avec pistolets semi-automatiques, couteaux, radios. Même leurs lunettes étaient retenues par un élastique. Un peu plus tôt, ils avaient tous été présentés négligemment à Olivia ; aucun d'eux ne lui avait accordé plus qu'un coup d'œil et un signe de tête. Ils étaient extrêmement concentrés sur ce qu'ils étaient en train de faire : une espèce de bataille rangée.

« Ces salauds essaient de nous doubler par la gauche !

– Je les vois, je m'arrête. Mais il me faut des renforts.

– Je me désengage du Witch King et je fais demi-tour pour protéger tes arrières. Finissez cet enfoiré, quelqu'un. Quelques Touches royales et il est bon, merde ! »

Seamus intervint : « OK, il faut que je recharge. Couvrez-moi une seconde... C'est bon... Merde ! »

Tous les hommes se reculèrent de leur écran de conserve et laissèrent échapper des rugissements de rire angoissé si puissants qu'Olivia en eut mal aux oreilles. « La vache ! lança un Afro-Américain trapu. Il t'a grillé.

– On est tous niqués maintenant, dit un Hispanique. Séquestrez votre butin tant qu'il est encore temps. »

Ils se mirent à taper et à cliquer fiévreusement, ponctuant leur activité d'un bruyant rire nerveux à chaque fois que leur personnage mourait dans l'univers virtuel.

Dans tout le côté salle à manger, sur le rebord des fenêtres et le plan de travail de la cuisine, étaient installées des figurines en plastique : des personnages de type troll ou elfe parés de costumes sophistiqués et suréquipés d'armes superbes, quasi médiévales. Chaque figurine reposait sur un socle en fausse pierre avec un nom gravé dessus. Olivia en prit une – très précautionneusement car elles étaient visiblement importantes – et la retourna. Sur le dessous figurait le logo de la Corporation 9592.

Ce qui répondait donc à la question qu'elle n'avait pas osé poser de peur de paraître la personne la plus stupide du monde : Vous jouez à T'Rain ? Car Olivia n'était pas adepte et ne savait pas distinguer un jeu d'un autre.

« Olivia ? »

Elle leva les yeux et croisa le regard de Seamus, qui l'observait par-dessus l'écran de son ordinateur. Seamus parla avec un calme exagéré. « Posez... le... troll... et... reculez... doucement. »

Ah ! OK, il plaisantait. Elle reposa la poupée et croisa innocemment ses mains dans son dos. Les autres hommes lâchèrent des « ouf ! » comme si un EEI avait été désamorcé avec succès.

« Je suis désolée d'avoir touché votre poupée, dit-elle. Je ne me doutais pas de l'importance que Thorakks avait pour vous. »

Silence, car aucun des hommes ne savait comment interpréter son usage stratégique du mot « poupée ».

« Je n'y connais pas grand-chose. C'est un personnage important dans le monde de T'Rain, Thorakks ?

– Thorakks est mon personnage, dit Seamus.

– Ouah, c'est quelque chose, non, qu'ils aient fait une poupée à partir de votre personnage ?

– On appelle ça une figurine, et ça n'a rien d'exceptionnel. Quand on a un personnage dans T'Rain, il suffit de remplir un formulaire sur le web et d'envoyer 50 dollars pour qu'ils vous en fassent une comme ça sur une imprimante 3D. Il y a des réductions pour les militaires en service actif.

– Vous êtes en service actif ?

– Non, mais on se débrouille pour profiter de la ristourne.

– Ce sont vos ordinateurs personnels ?

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? demanda Seamus,

craignant qu'elle ne s'apprête à l'accuser de détourner la propriété gouvernementale.

– Ça m'est égal. Je me demandais juste s'il n'y en avait pas un en rab pour moi.

– Quoi, pour envoyer des mails sécurisés ?

– Non. Pour jouer à T'Rain.

– Je croyais que vous aviez dit que vous ne jouiez pas.

– C'est vrai. Mais il faut que ça change.

– Il faut?

– Pour des raisons professionnelles. »

Car elle savait désormais que la personne disparue répondant au nom de Zula était en lien avec la Corporation 9592 – elle était, en réalité, la nièce du cofondateur – et que son enlèvement de Seattle à Xiamen avait un rapport quelconque avec les activités d'une bande de hackers qui vivaient dans l'appartement en dessous de celui de Jones. Elle n'éprouvait pas le besoin de passer beaucoup de temps sur le jeu et elle ne voulait sûrement pas en arriver au point où elle se ferait faire une figurine sur une imprimante 3D, mais il lui fallait en apprendre un peu plus long sur T'Rain.

Douze heures plus tard, elle en savait plus qu'elle n'en avait besoin – mais elle voulait encore en savoir davantage. Quelle était la cachette secrète des Perles noires du Q'rith ? Quelle combinaison de sorts et d'herbes magiques était nécessaire pour réveiller la Princesse Elicasse de son sommeil immémorial sous la Charmille d'or de Nar'thorion ? Où pouvait-elle trouver du Minerai gris de Qaldaq pour forger de nouvelles pointes de flèches d'acier de Namasq pour tirer avec l'Arc en composite d'Aratar ? Et était-ce le bon type d'arme de jet, au fait, pour contrer le Torlok qui lui barrait le passage du Pont d'Enbara ? Elle aurait pu obtenir la réponse à toutes ces questions par Seamus et sa bande d'enfants perdus, mais elle savait que tout ce qu'ils pourraient lui dire provoquerait d'autres questions, et elle les avait déjà bien trop embêtés comme ça. D'ailleurs, ils avaient l'air terriblement occupés à planifier quelque chose.

Quelque chose de violent.

Dans le monde réel. Pas loin d'ici.

Elle rassembla ses impressions lors des brefs moments de lucidité où elle s'arracha au jeu pour poser une question, aller chercher des cochonneries à manger ou se rendre aux W-C. À chaque fois, les hommes se fermèrent comme des huîtres et détournèrent ostensiblement les yeux jusqu'à ce qu'elle se laisse de nouveau absorber par le jeu.

Il était dans les 3 heures du matin. Elle se retira dans sa cabane

où elle se tourna et se retourna dans son lit jusqu'à l'aube : des images de T'Rain se matérialisaient devant elle à chaque fois qu'elle fermait les yeux. Elle finit par s'endormir et fut réveillée au milieu de l'après-midi par les coups vigoureux de Seamus à sa porte.

Il avait encore plus de harnachements qu'à l'accoutumée : CamelBak ; magasins de rechange pour son Sig ; genouillères à coque.

Il entra et s'accroupit contre le mur, étirant ses quadriceps.

« Des gens vont mourir ce soir à cause de cette théorie que vous avez élaborée à Londres, vous et vos collègues.

– L'hypothèse selon laquelle Jones a posé son jet privé ici.

– Oui. Celle-là. Donc avant que des gens ne meurent pour elle – sachant que je pourrais être l'un d'entre eux –, je me suis dit que j'allais vous faire une petite visite de courtoisie, histoire de papoter un peu et puis, vous savez, de trouver le moment de vous demander si vous croyez toujours à cette hypothèse. Mais le problème, c'est que quand je me prépare pour une opération de ce genre, je ne suis pas franchement d'humeur à bavarder. »

Olivia hocha la tête. « Il a mis le cap vers le sud au décollage. S'il avait voulu se lancer dans un attentat-suicide – écraser l'avion contre quelque chose –, on le saurait. S'il avait atterri quelque part et s'était fait repérer, on le saurait. Il s'est rendu dans une zone où il pouvait atterrir et cacher l'appareil à l'insu de tous. Cet endroit est facile d'accès depuis Xiamen, il connaît bien la région, il a des amis et des contacts ici…

– Vous avez déjà dit tout ça », coupa Seamus.

Olivia se tut.

« Tout ce que je dis, c'est ça : c'est moi, là. Seamus. En vie et en pleine forme. Pas votre meilleur ami, mais quelqu'un que vous connaissez un peu. À ce qu'il me semble, vous ne me détestez pas. Vous tolérez ma présence. Peut-être même que je vous plais un tout petit peu. Je suis sur le point de partir. Mettons que je revienne dans un linceul demain matin. Mettons que les choses se passent ainsi. Vous montez dans un avion pour rentrer à Londres. Pendant ce vol interminable, mettons pendant que vous survolez l'Inde ou l'Arabie, ou je sais pas, merde ! la Crète, est-ce que vous allez vous dire – il se donna une claque et adopta une expression de chagrin, secoua la tête et leva les yeux au ciel : "Merde, cette théorie, elle était nase, en fait !" Est-ce que ça va se passer comme ça ?

– Non. C'est notre meilleure théorie.

– "Notre", vous voulez dire celle des mecs assis autour d'une table à Londres ?

– Oui.

– Et vous, Olivia ? C'est votre meilleure théorie ?

– Ça change quelque chose ? »

Cette réponse lui était montée aux lèvres avec une surprenante rapidité. Le visage de Seamus se figea quelques instants, puis il sourit, lèvres fermées. « Non, bien sûr que non. »

Puis il s'écarta du mur, se releva, tourna les talons de ses tennis noir sur noir et sortit.

Elle resta sans bouger pendant vingt minutes, jusqu'à ce qu'elle entende les hélicoptères décoller.

Puis elle se rendit dans la salle à manger vide, ouvrit l'ordinateur portable de Seamus – il lui avait ouvert un compte invité – et joua à T'Rain pendant le reste de l'après-midi, la soirée, puis la nuit. De temps à autre, elle s'arrêtait pour essayer d'estimer si elle était suffisamment fatiguée pour s'endormir. Mais elle savait parfaitement que cela ne risquait pas d'arriver tant que Seamus et ses hommes ne seraient pas revenus.

Ils rentrèrent vers 9 heures du matin. Olivia s'était assoupie sur le canapé et avait dormi peut-être trois heures, malgré elle. Tous les six étaient entiers, sales, pleins de sueur et pour certains de sang, mais aucun n'était gravement blessé. Elle avait eu l'impression qu'ils parlaient très fort, sans retenue, mais le volume retomba presque à zéro aussitôt que sa tête ensommeillée émergea par-dessus le dossier du canapé. Elle croisa le regard de Seamus. Il la fixait des yeux, tout en se débarrassant de son attirail qu'il laissa tomber au sol.

Les autres hommes s'en allèrent un à un rejoindre leur cabane. Elle ne put éviter l'impression qu'ils auraient voulu se détendre là et que sa présence avait ruiné leurs attentes.

Seamus la contourna. Il portait un ordinateur en plastique gris sous un bras. Pas sa machine habituelle. Il l'installa sur la table basse, puis s'assit sur une chaise disposée perpendiculairement au canapé. Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux, plaça soigneusement le bout de ses doigts les uns contre les autres et tendit les mains, comme pour vérifier si toutes les petites articulations de ses doigts fonctionnaient encore. Il avait des jointures qui saignaient.

Il regarda Olivia droit dans les yeux et dit, d'un ton calme mais direct : « Vous voulez baiser ? »

Elle dut avoir l'air un peu surprise.

« Désolé d'être si brusque, mais chaque fois que je survis à un truc de ce genre, ça me met dans un état d'excitation incroyable. Ça, et les enterrements. C'est ça qui me fait bander. Donc je me suis dit que j'allais poser la question. Je pense que je pourrais

assurer grave, là. Le top. Alors au cas où. Si jamais vous êtes d'humeur, vous savez, torride et sans conséquence. »

Olivia imaginait bien la scène : un sourire malicieux qui se dessinerait sur ses lèvres, puis ils fonceraient dans la cabane des invités, se précipiteraient sous la douche, et elle se ferait prendre bien profond par cet homme-enfant en pleine montée d'hormones.

« Euh, je le suis un peu, je dois dire, répondit Olivia avec sérieux. Mais je crois que c'est une tentation à laquelle je peux résister pour l'instant. » Sentant que son explication était encore incomplète, elle ajouta : « On m'a demandé spécifiquement de m'abstenir, en fait. »

Il eut l'air impressionné. « Vraiment !

– Oui.

– Quelqu'un a pris la peine de vous donner un ordre vous interdisant de forniquer avec moi.

– Oui. C'est plus lié à moi et à ma réputation qu'à la vôtre, je pense. »

Il semblait découragé.

« Mais je suis sûr que la vôtre est formidable ! Votre réputation, je veux dire. »

Il hocha la tête.

« Ça s'est bien passé, alors ? demanda-t-elle.

– Oui ! Pourquoi vous posez la question ?

– Juste parce que vous avez du sang partout.

– Vous savez ce que je fais, dans la vie ? »

Elle n'eut pas le cœur de poursuivre le badinage.

Seamus se rencogna dans son siège, fouilla dans une poche latérale de son pantalon, en sortit un petit étui noir et l'ouvrit, révélant un jeu de tournevis minuscules. Il renversa l'ordinateur, sélectionna un outil et commença à défaire des petites vis. « L'objectif était d'entrer dans un de leurs campements et de capturer au moins un sujet pour l'interroger. Et de rafler tout autre élément susceptible de nous être utile. Comme ceci. » Il tapota l'ordinateur. « Ce n'était pas vraiment le genre de mission où on attaque à l'hélico. On a dû atterrir assez loin et y aller à pied pour les surprendre.

– Les “surprendre”, ça doit être un doux euphémisme pour parler de la façon dont vous approchez ces mecs.

– C'est un terme incomplet. Ils étaient surpris, ça, c'est sûr. »

Seamus avait retiré toutes les petites vis qu'il avait pu trou ver. Il fit une pause pour examiner l'ordinateur, qui était encore d'une seule pièce. « On sait que Jones aime bien piéger ces engins et les laisser traîner. Mais celui-là n'était pas à l'abandon.

Ils étaient en train de l'utiliser quand on est entrés dans la cabane. » Il retira le capot arrière. Olivia ne put s'empêcher de tressaillir. Mais il n'y avait pas de charge de plastic à l'intérieur. Seamus choisit un autre tournevis et se mit à retirer les vis qui maintenaient le disque dur. « Je vais envoyer ça à Langley pendant que je prends ma douche.

– Et l'autre partie de la mission ?

– Capturer un prisonnier ?

– Oui. Où est-il ?

– Entre les mains de nos collègues philippins. »

Seamus brancha le petit disque dur à un gadget qui aspira tout son contenu sans l'endommager avant de le recracher vers les États-Unis via une connexion haut débit pour décryptage et analyse, supposa-t-elle. Puis il retourna dans sa cabane prendre une douche. Olivia fit de même : non pas qu'elle en ait eu vraiment besoin, mais parce qu'elle avait l'impression cotonneuse, poisseuse, que donne le fait de rester affalé sur un canapé toute une journée en jouant à un jeu stupide. Elle avait envie de faire de l'exercice, mais elle ne voyait pas comment s'y prendre. Dans la cour de leur petit campement, les hommes de Seamus avaient installé une espèce de système de musculation à base de cordes, et elle les avait vus s'entraîner dessus la veille. Mais c'était de l'exercice dans un but prédéterminé – ça pourrait me donner un petit avantage pour la prochaine mission –, alors qu'elle avait envie d'une occupation saine, comme d'aller se promener.

Il y eut une pause de deux heures. Ils mangèrent, consultèrent leurs mails. Puis Seamus tourna son écran pour le montrer aux autres. Une fenêtre vidéo était ouverte : un direct d'une petite pièce aveugle vivement éclairée. Un homme, torse nu, était assis sur une chaise en bois, les mains dans le dos, comme s'il était menotté. Il avait des traits malais ou philippins, mais une barbe de plusieurs jours lui mangeait le visage. Il avait un œil clos par un énorme coquard et, sur les zones où des os saillants perçaient sous la peau, des points de suture en papier s'efforçaient sans grand succès de maintenir les plaies. Il était gonflé jusqu'au menton, et Olivia se demanda si sa mâchoire n'était pas brisée. Il marmonnait dans une langue qu'elle ne reconnut pas.

L'un des hommes de Seamus, qu'elle avait d'abord catalogué comme hispanique, s'approcha, chaussa un énorme casque audio visiblement coûteux et se pencha en avant pour écouter. Au bout de quelques instants, il commença à débiter des bribes de phrases en anglais : « Je vous l'ai déjà dit... franchement... je suis prêt à

vous dire tout ce que vous voulez entendre, vous le savez maintenant… mais vous voulez la vérité, non ? La vérité, c'est qu'on ne l'a pas vu. On n'a pas eu de nouvelles jusqu'à il y a quelques jours. Là, on a reçu l'ordre… d'envoyer des mails, vous savez. Ça pouvait être n'importe quoi, un peu hasard… »

Seamus expliqua : « Selon les analystes de Langley, l'ordinateur portable a été utilisé pour envoyer un paquet de mails bidon. Ça a commencé il y a quelques jours.

– Des spams ?

– Ils copiaient et collaient des bouts de texte pris au hasard dans des modes d'emploi divers, les encodaient et les envoyaient. Afin de créer une illusion de trafic. De faux échanges. »

Seamus tourna les yeux vers Olivia. Puis il fit un petit mouvement de tête vers la porte. Elle se leva, se dirigea vers la sortie, et il la suivit jusqu'à sa cabane.

« On n'est pas là pour parler de sexe, j'imagine ? »

Il leva les yeux au ciel. « Non, je ne suis plus du tout dans les mêmes dispositions, là. Je regrette ce que j'ai dit tout à l'heure.

– Très bien, dit-elle d'une voix neutre.

– Jolie coupe de cheveux, pourtant. »

C'était sans nul doute une tentative pour l'appâter, aussi préféra-t-elle garder le silence et demeurer, espéra-t-elle, indéchiffrable.

« Ce que je voulais vous dire, en fait, c'est que… Vous avez ce que vous vouliez, dit-il.

– Qu'est-ce que je voulais, d'après vous ?

– Une preuve pour appuyer la théorie en laquelle vous croyez vraiment.

– À savoir ?

– Vous me demandez ça à moi ?

– Je pensais vous demander votre opinion avant de vous montrer mon jeu. »

Il colla sa langue dans sa joue et réfléchit un instant.

« On n'est pas au poker, dit-elle. Vous ne risquez rien à me dire ce que vous pensez. On essaie tous les deux de mettre la main sur le même salopard.

– Si Jones disposait d'un joujou aussi fantastique qu'un jet privé, est-ce qu'il l'utiliserait pour se planquer dans le premier trou venu comme une souris ? J'en doute fort.

– Il ferait un truc super cool, comme de s'écraser dans un gratte-ciel », approuva Olivia.

Seamus leva un doigt sévère. « Oh, non, parce que ça impliquerait de mourir, non ?

– C'est très probable, effectivement.

– Et il ne veut pas mourir.

– Pour un homme qui ne veut pas mourir, il a tendance à se fourrer dans des situations sacrément périlleuses.

– Oh, je pense qu'il est plein de contradictions ! Un jour, il sera un martyr. Un jour. C'est ce qu'il se dit en permanence. Puis il regarde autour de lui les cinglés et les baiseurs de chèvres avec lesquels il est obligé de travailler, et il voit qu'il a bien plus à offrir au mouvement en restant en vie. En mettant à contribution son expérience, son don pour les langues, sa faculté à se fondre dans la population. Donc le jour de son martyr ne cesse d'être repoussé.

– Ça l'arrange bien, ça. »

Seamus fit un grand sourire et haussa les épaules. « Je ne sais vraiment pas si cet homme est un lâche ou s'il essaie réellement de tirer le meilleur parti de ses talents en restant en vie. J'aimerais lui poser la question un jour. Avant de lui planter un couteau dans le ventre.

– Bon. Donc il n'est pas venu ici. Il ne s'est pas écrasé dans un gratte-ciel. Il ne s'est pas fait prendre. Où a-t-il pu aller ?

– Son instinct a dû l'orienter vers les États-Unis. »

Ils passèrent le restant de la journée à rédiger des rapports pour leurs supérieurs respectifs. Le lendemain matin, Seamus et Olivia repartirent pour Manille. Seamus avait des choses à faire à l'ambassade américaine, et Olivia devait se réserver un vol pour rentrer. L'itinéraire du retour à l'hôtel d'Olivia fut presque en tout point semblable à l'aller, jusqu'à la marche en sueur à travers la ville pour éviter les embouteillages. Ils arrivèrent à l'hôtel à 10 h 12 et au bar de l'hôtel à 10 h 13, et, après avoir scrupuleusement englouti de grands verres d'eau pour se réhydrater, ils passèrent à l'alcool.

« Vous ne pouvez pas me dire que ce jet n'avait pas assez de carburant pour atteindre les États-Unis, dit Seamus.

– Le Nord des États-Unis.

– Bam ! Le Mall of America, proposa Seamus, reconstituant le crash avec sa main libre.

– Le quart Nord-Ouest, c'est plus probable. Seattle, bien sûr.

– Bye-bye, la Space Needle.

– Mais la Space Needle est toujours debout, aux dernières nouvelles. Donc, si votre théorie est juste…

– Ma théorie et la vôtre, ma chère.

– Très bien, très bien. Si notre théorie est juste, il a réussi à s'introduire sur le territoire sans se faire repérer par les radars et a atterri au milieu de nulle part.

– Est-ce que vos analystes voient comment il aurait pu éviter les radars ?

– Il aurait fallu approcher à très basse altitude, bien sûr, ce qui brûle le carburant à une vitesse dingue. Ou bien voler en formation avec un long-courrier. Juste sous sa coque. »

Il leva les mains en l'air. « Pourquoi c'est si difficile ? Pourquoi c'est si difficile de convaincre les gens que Jones est capable d'un coup pareil ?

– Le rasoir d'Ockham. L'hypothèse Mindanao faisait entrer en jeu moins d'éléments. Il fallait donc l'écarter avant d'envisager quoi que ce soit d'autre. »

Ils se dirent au revoir d'un chaste baiser sur la joue et partirent chacun de leur côté : Seamus dans les rues bondées, Olivia dans sa chambre où elle se mit aussitôt à essayer de modifier son vol. Elle ne voulait pas rentrer à Londres. Elle voulait se rendre dans le Nord-Ouest des États-Unis.

Elle perdit une journée dans cette chambre d'hôtel. D'abord, elle dut attendre plusieurs heures l'ouverture des bureaux à Londres. Puis elle dut faire valoir son idée : son temps serait mieux employé à suivre l'hypothèse selon laquelle Jones s'était rendu en Amérique du Nord. Aucun de ses interlocuteurs n'était ouvertement hostile à ce projet, pourtant elle n'arrivait pas à faire le moindre progrès. Il fallait respecter la procédure. Elle ne pouvait pas atterrir comme une fleur sur le sol américain et entamer son travail d'espionnage comme si de rien n'était ; il fallait absolument prendre contact avec ses homologues du contre-espionnage américain. Mais personne n'était encore debout en Amérique, il faudrait donc encore attendre quelques heures. Elle envoya une série de mails, descendit à la salle de fitness, fit un peu d'exercice, remonta, envoya encore quelques mails, passa des coups de fil. Joua à T'Rain. Surfa sur Internet en quête de renseignements concernant Zula et le clan Forthrast. Consulta la page Facebook déchirante qu'ils avaient ouverte dans l'espoir de la retrouver. Envoya encore des mails.

Finalement, bloquée sur tous les fronts, elle s'acheta un billet pour Vancouver de sa poche. Elle avait des amis et des contacts sur place, c'était un pays du Commonwealth, donc elle ne froisserait pas trop de plumages en débarquant sur le sol canadien et, de là, elle pourrait facilement descendre à Seattle si la suite des événements le justifiait. C'était toujours mieux que de glander à Manille : là, pensait-elle désormais, elle se trouvait aussi loin d'Abdallah Jones qu'il était possible de l'être sans quitter la planète.

S'étant accoutumée à la circulation locale, elle compta quatre heures pour parcourir en taxi les cinq kilomètres qui la séparaient de l'aéroport et s'envola à 9 heures le lendemain matin. Un grand nombre d'heures plus tard, l'avion atterrit à Vancouver, à 11 heures du matin, le mardi, l'informa-t-on (ils avaient franchi la ligne de changement de date, ce qui rendait difficile de se repérer).

Elle avait prévu de s'écrouler dans un hôtel de Vancouver, mais elle était étonnamment alerte et motivée à l'atterrissage. En partie parce qu'elle avait dépensé une fortune dans son billet d'avion. Toutes les places en classe économique étaient prises, elle avait donc voyagé en classe affaires et elle avait réussi à dormir un peu. Se réveillant d'une longue sieste quelque part au-dessus du Pacifique, elle découvrit qu'une nouvelle idée s'était matérialisée dans sa tête : elle irait parler à Richard Forthrast. Elle avait lu tout ce qu'elle avait trouvé sur lui et avait plus ou moins mémorisé sa page Wikipédia. Il avait l'air d'un homme intéressant et complexe. Il devait se tracasser beaucoup pour sa nièce disparue et, de toute évidence, il aurait sur REAMDE et sur T'Rain des idées qui ne seraient jamais venues à l'esprit d'Olivia.

Dans la queue devant les guichets des services d'immigration, elle consulta ses messages et apprit que le contact avait bien été établi avec le contre-espionnage américain. Ils étaient ouverts à l'idée de sa visite, et elle devait immédiatement prendre un billet pour Seattle. Le message avait été envoyé une heure plus tôt seulement : si elle avait attendu le feu vert officiel à Manille, elle commencerait seulement à appeler les compagnies aériennes. Elle avait gagné une journée entière en prenant l'initiative. Bien sûr, ce ne serait peut-être pas si facile que ça de se faire rembourser le billet.

Une fois qu'elle eut passé les formalités, elle loua une voiture et prit la route du sud. Elle n'avait pas très envie de communiquer à ses homologues américains son projet de s'entretenir avec Richard Forthrast ; comme n'importe quel employé d'une organisation qui vient d'avoir une idée qui lui tient à cœur, elle considérait celle-ci comme sa propriété et ne voulait pas la partager. Et elle avait peur de se faire rabrouer ou, pire, piquer son idée. Mais traverser la frontière un jour avant la date prévue et prendre contact en solo avec un citoyen américain n'était sans doute pas le meilleur moyen de faire partir la relation du bon pied, et, en tout cas, elle devait garder à l'esprit que parler à Forthrast n'était qu'un but annexe dans le plan principal, qui était de chercher Jones en Amérique du Nord. Elle se gara sur le bord de la route et passa quelques appels.

Vers 17 heures, elle se trouvait dans des bureaux sécurisés, dans un immeuble fédéral du centre de Seattle. Elle faisait amie-amie avec son contact officiellement approuvé, un agent du FBI nommé Marcella Houston, qui ne parlait que de traquer Jones mais ne mentionna pas Richard Forthrast. Olivia passa deux heures avec elle, puis Marcella rentra chez elle sur la promesse qu'elles se lanceraient à la poursuite de Jones à la première heure le lendemain matin.

Après être descendue dans un hôtel du centre, Olivia trouva un mail sécurisé arrivant de Londres : Richard Forthrast et son frère John avaient, quelques heures plus tôt, obtenu des visas d'entrée unique pour la Chine, et, de plus, on avait soumis un plan de vol pour les emmener de Boeing Field à Xiamen, départ imminent.

C'était juste une question de décalage bureaucratique, réalisa-t-elle. En sautant dans l'avion pour Vancouver, puis en fonçant à Seattle pied au plancher, elle était arrivée dans les bureaux du FBI vingt-quatre heures avant ce qui était prévu et, par-dessus le marché, juste à l'heure de fermeture des bureaux. Marcella était restée pour l'accueillir poliment et lui promettre que quelque chose se passerait le lendemain. Toute l'attention de Marcella était concentrée sur la traque de Jones. La proposition d'Olivia de contacter Richard Forthrast – si toutefois elle avait été remarquée – avait été forwardée dans une quelconque boîte mail et n'avait sans doute même pas encore été examinée. Car si quelqu'un d'important l'avait lue, on lui aurait interdit d'aller trouver Richard Forthrast ou on aurait insisté pour qu'elle soit accompagnée par un des leurs.

Mais en l'occurrence, le jet de Richard Forthrast l'attendait sur le tarmac de Boeing Field ; et il n'y avait personne pour l'empêcher de monter dedans.

Lorsqu'ils eurent achevé la prison mobile de Zula et claqué la porte sur elle, le temps s'arrêta pendant plusieurs jours. Elle eut tout le loisir de battre sa coulpe pour n'avoir pas réussi à s'évader lorsqu'elle en avait eu l'occasion.

L'occasion, ou presque. Pendant le moment qu'ils avaient passé garés devant le Walmart, avant qu'ils aient acheté le contreplaqué et construit sa cellule, elle aurait pu, en théorie, aller dans la douche et défaire le bout de la chaîne qui était enroulé autour de la poignée. Elle aurait pu ensuite se précipiter sur la porte latérale et, peut-être, la maintenir ouverte suffisamment longtemps pour appeler à l'aide et attirer l'attention de quelqu'un par ses cris. Ou elle aurait pu retourner dans la chambre à coucher, briser une vitre d'un coup de pied et

sauter. Une fois enfermée, elle n'eut pas grand mal à se convaincre qu'elle aurait dû faire une de ces deux choses et qu'avoir échoué faisait d'elle une imbécile ou une lâche.

Mais – ainsi qu'elle devait se le rappeler constamment afin de préserver sa santé mentale – elle ne pouvait pas deviner qu'ils avaient l'intention de transformer l'arrière du camping-car en cellule. Elle avait cru que la chaîne resterait en place plus longtemps et qu'elle pouvait attendre son heure, guettant un moment où tous seraient endormis ou occupés ailleurs. Agir sous le coup de l'impulsion risquait de gâcher sa seule et unique chance.

Le lendemain de l'escale au Walmart, elle entendit de faibles bruits de scie et de marteau derrière la porte.

Sa cellule donnait sur un étroit couloir de peut-être deux mètres cinquante de long, avec des portes ouvrant sur les toilettes et la douche. Les commodités étaient situées dans deux pièces distinctes, pas beaucoup plus larges que des cabines téléphoniques. Des deux, c'étaient les toilettes qui étaient le plus près de l'arrière. Lorsqu'ils ouvrirent de nouveau la porte de sa cellule, Zula découvrit que Jones et Sharjeel avaient construit une nouvelle barrière en travers du couloir, entre les toilettes et la douche. C'était une espèce de portail, consistant en un panneau articulé de planches sur lequel ils avaient cloué du grillage en acier expansé. À présent, Zula pouvait se rendre directement aux toilettes chaque fois qu'elle le souhaitait. Le portail l'empêchait d'avancer davantage. Cela soulageait les djihadistes de la nécessité – qu'ils feignaient de trouver extrêmement assommante – de lui ouvrir la porte de temps à autre. À l'inverse, cela les empêchait eux-mêmes d'accéder aux cabinets, à moins de défaire le cadenas sur la porte grillagée et d'entrer dans la partie du véhicule réservée à Zula. Cela ne se produisait que rarement, toutefois, car ils avaient pris l'habitude de se servir de la douche comme urinoir et de la rincer en laissant couler l'eau quelques instants. Ils n'avaient donc besoin de passer la porte grillagée que pour la grosse commission.

Cette innovation produisit une amélioration considérable dans la qualité de vie de Zula, car, en s'asseyant au milieu du lit, elle pouvait voir le pare-brise du camping-car tandis qu'ils sillonnaient les routes de la Colombie-Britannique. Son champ de vision n'était pas large, c'était un peu comme de regarder l'écran d'un téléphone à bout de bras. Mais c'était toujours mieux que des planches de contreplaqué.

Elle ne trouvait aucune faille dans la stratégie de Jones. Ces hommes ne restaient pas garés bien longtemps avec le camping-

car dans un terrain prévu à cet effet ou un Walmart. Les terrains de camping étaient, par définition, transitoires. Mais ils présentaient, par bien des côtés, la même dynamique sociale qu'une petite ville. Tous les résidents, ou presque, seraient des retraités blancs de la classe moyenne. L'équipe de Jones, avec ses Pachtouns et ses Yéménites, attirerait l'attention. Mais un camping-car en mouvement sur la nationale jouissait d'un degré d'isolement quasi parfait vis-à-vis du reste du monde. Tous ses systèmes – électricité, plomberie, propulsion, chauffage – étaient indépendants et continueraient à fonctionner indéfiniment tant que ses réservoirs seraient alimentés en eau et en carburant et que les eaux usées seraient évacuées. Ils s'arrêtaient de temps à autre pour se ravitailler en liquides et même si Zula n'y voyait pas grand-chose, elle devina que Jones prenait soin de sélectionner des stations-service au milieu de nulle part et de payer à la pompe, évitant de se rendre à l'intérieur et de se mêler à des inconnus. Il semblait bien doté en cartes de crédit. Certaines avaient sans doute été prélevées sur le défunt propriétaire du camping-car, d'autres fournies par le trio de Vancouver.

Tant que le camping-car roulait, la Colombie-Britannique était la meilleure cachette du monde. Ils roulaient souvent pendant des heures sans croiser une voiture. La route était une bande interminable de goudron gris qui virait, serpentait et ondulait dans une campagne montagneuse. De temps à autre, pendant une heure ou deux, ils avançaient parallèlement à des rails de chemin de fer légèrement rouillés. Parfois, ils longeaient des rivières qui zigzaguaient entre des défilés de roche gris-brun couverte de mousse vert acide à hauteur de genou. Les rivières et les rails allaient et venaient, mais la route ne cessait jamais. Il lui arrivait d'apercevoir une station-service, une cabane, un drapeau canadien délavé qui claquait dans le vent froid, des corbeaux qui volaient dans le ciel, une maison aux allures banlieusardes incongrues inexplicablement plantée dans un trou perdu. Les croisements avec d'autres routes étaient tellement rares qu'ils étaient annoncés en grande pompe comme un bicentenaire. Parfois, c'étaient des forêts humides ; d'autres fois, ils remontaient des vallées recouvertes de terre rocailleuse rouge, nue, constellée de buissons de sauge et accueillant de maigres bosquets de pins ou de pâturages comme on en trouve dans les environs du Grand Canyon. Des vallées pleines d'Indiens au volant de vieux pick-up laissèrent place à des vallées pleines de cow-boys, qui trottaient sur leurs chevaux avec leurs chiens de berger. Des veaux nouveau-nés tétaient les pis de leur mère. De

grands pans de montagne remodelés correspondant sans doute, d'après elle, à des mines. Des canyons bordés de marbre couleur miel et sang. Des systèmes d'irrigation à base de roues métalliques filiformes immobilisées sur le côté de champs en jachère, comme des sprinters sur les starting-blocks, en attendant le début de la saison. Des montagnes qui se succédaient jusqu'à l'horizon, l'une après l'autre, comme pour dire : Nous ne sommes pas les seules, on en a en réserve. Des arbres à feuilles caduques qui bourgeonnaient sur le flanc des montagnes, engloutissant les épines noires et solitaires des conifères dans une vague mousseuse et saillante de vert tendre. Au-dessus, les flancs des montagnes qui sautaient asymptotiquement dans des corniches incurvées de nuages blancs floconneux, aussi opaques que des balles de coton. Parfois, les nuages s'écartaient, laissant apercevoir les endroits plus élevés, les arbres givrés comme si la brume s'était condensée et figée sur eux : ce qui apprit à Zula qu'ils évoluaient seulement sur un tiers inférieur insignifiant, et qu'au-dessus d'eux s'empilaient de nombreuses couches supplémentaires d'une complexité, d'une structure et d'une stature plus imposantes, illuminées par le soleil et fouettées par les intempéries.

D'autres individus arrivèrent dans le tableau. Elle devina que Jones avait envoyé une rafale de mails dès qu'il l'avait pu, en se servant d'un canal sûr, crypté. Les premiers à réagir avaient été Sharjeel, Aziz et Zakir, qui ne se trouvaient qu'à quelques heures de route, à Vancouver. Mais deux jours plus tard, elle commença à entendre d'autres voix et à voir d'autres visages entrer et sortir de la cabine de douche. Le mail de Jones avait dû atteindre d'autres cellules dormantes de djihadistes dans l'Est du Canada, et ils avaient dû sauter dans leurs voitures et mettre le cap sur l'ouest afin de rejoindre la caravane. En supposant qu'ils avaient une bonne couverture et les documents nécessaires, peut-être certains étaient-ils même venus de villes des États-Unis. La diversité ethnique du groupe augmentait sans cesse, et tous les pourparlers étaient conduits en anglais ou en arabe. Ils préféraient l'arabe, mais l'anglais prenait de plus en plus de place à mesure que le camping-car se remplissait de gens qui vivaient aux États-Unis depuis des années. Parfois, quand ils abordaient certains sujets, ils envoyaient quelqu'un claquer la porte de la cellule au nez de Zula, et elle demeurait fermée jusqu'à ce que quelqu'un se décide à l'ouvrir de nouveau.

Une bonne partie des discussions traitaient de sujets très pragmatiques, telle la gestion des hommes, des véhicules, de la nourriture et de l'argent. Ils ne pouvaient pas tous loger dans le

camping-car. Les hommes en excédent devaient être placés dans des voitures. De temps à autre, on en apercevait une à travers le pare-brise ; Zula avait l'impression qu'il y en avait au moins trois. Parfois, elles roulaient en procession avec le camping-car, mais, le plus souvent, elles bifurquaient sur une autre route et rejoignaient la troupe quelques heures plus tard sur un terrain de camping ou le parking d'un Walmart. Et elle comprit qu'une des voitures servait de navette entre le camping-car et une planque à Vancouver : Aziz avait transformé son appartement en dortoir où les djihadistes épuisés et crasseux pouvaient aller faire leur lessive et un brin de toilette avant de retourner dans la caravane.

Chaque nouveau membre de l'équipe, apparemment, devait passer un certain temps à la porte grillagée pour examiner Zula, la jauger. Les premières fois, elle leur rendit leur regard fixe, mais au bout d'un certain temps, elle apprit à les ignorer.

Jones avait fait l'acquisition d'une imprimante pendant l'une des expéditions au Walmart, et il ne cessait d'imprimer des images prises sur Google Maps et de les coller ensemble, telles de grandes tapisseries vertes irrégulières. Les cartouches d'encre vides jonchaient le sol. Le ménage n'était pas le fort des djihadistes.

À un moment donné, Jones envoya presque tous ses camarades dans les autres véhicules et invita Zula dans la salle à manger du camping-car, qui était devenue, très littéralement, une salle d'opérations militaires. Au milieu de la table, il avait posé une de ces cartes reconstituées. L'image était festonnée de petites punaises colorées Google. Les fenêtres et les murs étaient recouverts de photographies, elles aussi générées par l'imprimante mise à rude épreuve.

C'étaient les photos de Zula. Beaucoup montraient Peter ou Oncle Richard. Elle les avait prises au cours de son séjour au Schloss deux semaines auparavant.

« J'ai trouvé votre page Flickr, expliqua Jones. Apparemment, vous avez téléchargé l'application ?

– Hein ? »

Zula était trop désorientée par les images pour réussir à articuler une réponse plus cohérente.

« L'application Flickr, poursuivit patiemment Jones. Elle synchronise automatiquement la bibliothèque d'images de votre téléphone avec votre page Flickr.

– Oui. J'avais cette application. »

Zula parla au passé, car elle pensait que son téléphone était quelque part en Chine, enseveli sous les gravats ou peut-être même dans un laboratoire de la police scientifique.

« En tout cas, ça concorde avec ce que vous m'avez raconté, dit Jones, comme si elle méritait une médaille pour son honnêteté.

– Et pourquoi ça ne collerait pas ? »

Jones poussa un petit rire. « Sans raison particulière. Tout ce que je veux dire, c'est que je peux aller directement sur votre page Flickr et voir les photos qui y ont été mises il y a deux semaines quand vous et Peter avez rendu visite à Dodge au Schloss Hundschüttler. » Il leva les yeux au ciel et mima des guillemets avec ses doigts en prononçant ce nom.

« Comment savez-vous qu'on le surnomme Dodge ?

– Je l'ai lu sur sa page Wikipédia. »

C'était la première fois qu'ils parlaient de Richard – ou de n'importe quel sujet non immédiat et pratique – depuis la très brève conversation qui avait suivi le crash du jet, lorsque Jones avait manqué lui coller une balle dans la tête, et qu'elle avait révélé qu'elle avait un oncle qui a) était très riche, et b) savait s'y prendre pour faire de la contrebande entre le Canada et les États-Unis. Elle s'était attendue à davantage de questions. Mais Jones était un homme méthodique, un débrouillard et un fin stratège. Zula avait peu à peu compris que toutes les décisions qu'il avait prises depuis tournaient autour d'Oncle Richard et de la possibilité de se servir de lui pour passer la frontière en douce. La salle d'opérations qu'il avait montée dans le camping-car n'avait rien à voir – encore – avec un massacre dans un casino de Vegas. Ils auraient le temps de s'occuper de cet aspect des choses une fois la frontière franchie. Tous les papiers et plans étaient liés à Richard, et le Schloss Hundschüttler était son épicentre.

Zula commençait à comprendre le sens des points de couleur imprimés sur la carte. Chacun correspondait à une des photos que Jones avait imprimées à partir de sa page Flickr. Après plusieurs jours dans la cellule, il lui fallut un certain temps pour s'acclimater de nouveau à la mentalité du tout-Internet qui avait présidé à la plus grande partie de son existence après l'Érythrée. Mais elle se rappelait qu'elle avait autrefois un téléphone, et que celui-ci avait un GPS et un appareil photo intégrés, et que ces deux systèmes pouvaient communiquer entre eux ; si on l'autorisait – et elle était presque certaine de l'avoir fait –, l'appareil joignait une latitude et une longitude à toutes les photos, de sorte que l'on pouvait ensuite les disposer sur un plan et voir où chaque cliché avait été pris. Pendant le séjour au Schloss, elle, Peter et Richard avaient passé deux après-midi à se balader dans la région en 4 × 4 ou à pied. Les points imprimés sur la carte étaient tels de petits cailloux blancs indiquant les chemins qu'ils avaient suivis : un petit caillou pour chaque fois

que Zula avait appuyé sur l'obturateur.

Le rouge lui monta aux joues, comme si Jones l'avait surprise au beau milieu d'une activité extrêmement gênante.

Et pourtant, en même temps, c'était étrangement agréable de se voir rappeler qu'elle avait eu autrefois une vie qui comprenait des luxes tels qu'un petit ami et un téléphone.

« La plupart de ces scènes s'expliquent d'elles-mêmes si on y met un peu du sien, observa Jones. Par exemple, dans ce cliché de Peter qui met ses après-skis, on voit un pic montagneux dans le fond, boisé en bas de ses pentes, mais avec une façade dépourvue de végétation – sous la neige, ce sont des éboulis, à mon avis. Elle a été prise autour de midi – effectivement, je vois les restes de votre déjeuner sur le siège du 4 × 4. On peut donc déduire que les ombres pointent vers le nord. Et comme par hasard, lorsqu'on regarde l'image satellite sur Google – laquelle a été prise en plein été, apparemment –, qu'est-ce qu'on voit ? Un sommet avec une façade d'éboulis qui regarde en direction du point sur la carte, soit le sud. Tout s'emboîte. Le site web du Schloss Hundschüttler ne pourrait guère être plus descriptif ; j'ai déjà fait une visite virtuelle de la propriété et bu une pinte virtuelle dans la taverne virtuelle. Les pintes virtuelles sont les seules que j'ai le droit de boire, en tant que musulman dévot... » Jones s'était mis à parler à tort et à travers, peut-être parce que Zula était un peu lente à sortir de l'état de torpeur causé par le mélange de l'ennui des longues heures enfermée et du choc de voir les lieux et visages familiers ainsi exposés. Il lui glissa une page en travers de la table et l'encadra de deux autres. Il s'agissait de trois images tirées de son téléphone. « Mais il y a encore certains mystères qui mériteraient une explication. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? demanda-t-il. Je sais où ça se trouve. » Il tapota un point sur la carte, à quelques kilomètres au sud du Schloss, où germait un tas de punaises colorées. « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Ce n'est pas mentionné sur le site du Schloss, et même Wikitravel est silencieux sur le sujet.

– C'était une mine abandonnée. »

Zula marqua une pause, un peu déconcertée par le son peu familier de sa propre voix. Puis elle se corrigea : « C'est une mine abandonnée. » Elle s'était habituée à penser à sa vie et à tout ce qu'elle avait jamais connu comme si tout cela appartenait uniquement au passé.

« Une mine de quoi ? D'arbres ? »

Elle secoua la tête. « Non, du plomb, ou un truc comme ça, je ne sais plus.

– Je suis sérieux. Pourquoi une mine aurait-elle besoin d'un

millier de stères de bois ? »

Car ce qui crevait les yeux sur les photos, c'étaient les planches et les poutres, des milliers, blanchies par les années, écartées et aplaties dans une espèce de désastre au ralenti qui occupait tout le flanc d'une petite montagne. Comme si le plus grand toboggan de bois du monde, une chute de planches grossières courant le long de la pente, soudain privé d'eau, avait gelé et s'était desséché sur place.

« Dans mon esprit, les mines étaient censées être sous terre, continua Jones.

– Je croyais que vous étiez diplômé de l'École des mines du Colorado ? »

Jones, pour une fois, prit un air un peu penaud. « Elle devrait sans doute changer de nom, cette école. Les mines, c'est assez secondaire. J'y suis seulement allé pour apprendre le fonctionnement des explosifs. Je n'y connais rien, en matière de mines, en fait.

– Tout ce bois était une espèce de structure construite au-dessus du sol, apparemment. Dans quel but, je n'en sais rien. Mais elle longe la pente sur une certaine distance. Il doit s'agir d'une sorte de technique de séparation du minerai qui utilise la gravité. Peut-être qu'ils faisaient passer de l'eau dedans, ou quelque chose comme ça. Par endroits, il y a seulement ces grandes glissières. »

Zula désigna une glissière effondrée à l'arrière-plan d'une photo d'Oncle Richard. Puis elle parcourut les feuilles de papier jusqu'à trouver une photo de quelque chose qui ressemblait beaucoup à une vieille maison ébranlée par une onde de choc. « À d'autres endroits, on trouve des plates-formes avec des cabanes ou même des édifices de la taille de celui-ci dessus. Mais ils se sont presque tous effondrés, comme vous pouvez le voir.

– En tout cas, je ne sais pas ce que c'est, mais cet endroit se trouve à huit kilomètres quatre cents du Schloss, et presque exactement à la même altitude.

– C'est à cause du chemin de fer. »

Il dressa l'oreille. « Quel chemin de fer ? »

Elle secoua la tête. « Il n'existe plus. Mais autrefois, il y avait un chemin de fer à voie étroite entre Elphinstone et cette vallée, au sud. La station la plus proche de la ville était le Schloss, qui était la résidence du baron et le QG de l'empire. Plus au nord, dans la vallée, il y avait les mines qui lui servaient à s'enrichir...

– Et c'en est une, dit Jones, désignant les photos qu'ils étaient en train d'examiner d'un clin d'œil. Mais pourquoi avez-vous dit à cause du chemin de fer ?

– L'altitude. Vous avez remarqué que c'est quasiment la même

altitude. C'est parce que… »

Jones finit sa phrase avec un hochement de tête approbateur : « Les trains n'aiment pas trop grimper et descendre.

– Voilà. Et les cyclistes et les skieurs de fond non plus. Donc…

– Ah, oui, maintenant je comprends ! La piste en haut de la vallée, décrite si fièrement sur le site du Schloss.

– La piste n'est que le droit de passage de l'ancien chemin de fer à voie étroite de la mine, qu'on a goudronné.

– Oui. »

Jones réfléchit un instant, portant davantage d'attention aux circonvolutions du terrain dépeintes sur la carte. « Comment rejoint-on cette piste ? Je me pose la question. »

Zula prit appui sur ses coudes et se pencha en avant, essayant de se concentrer sur la carte. « C'est trop d'informations, dit-elle. Ce n'est pas si compliqué. » Elle retourna une des photos pour exposer sa face vierge. Puis elle attrapa le crayon de charpentier que Jones avait acheté au Walmart. Elle traça une ligne horizontale en travers de la page. « La frontière », dit-elle. Puis elle traça une ligne verticale traversant la frontière à la perpendiculaire. « Les Selkirk. » Une autre, parallèle à celle-ci, plus à l'est. « Les Purcell. Entre les deux, le lac Kootenay. » Elle dessina un ovale allongé sur l'axe nord-sud, au nord de la frontière. « La nationale 3 essaie de longer la frontière, mais elle est obligée de zigzaguer à cause des obstacles. » Elle dessina une ligne sinueuse en travers des Selkirk et des Purcell. Par endroits, elle frôlait presque la frontière, mais parfois, elle déviait considérablement vers le nord. En un point, au sud du grand lac, elle traça un grand X, enjambant la nationale. « Elphinstone, dit-elle. Des fans de snowboard et des bars à sushis. » À cause des embardées de la nationale vers le nord, une considérable portion de terre se trouvait coincée entre celle-ci et la frontière américaine. Au milieu de celle-ci, elle traça un trait qui se dirigeait d'abord vers le sud-ouest de la ville, mais la contournait ensuite jusqu'à se retrouver en direction du sud-est : un grand X dont l'extrémité nord partait d'Elphinstone et l'extrémité sud s'estompait avant les États-Unis. Puis elle traça une série de hachures le long de cet arc pour symboliser une ligne de chemin de fer.

Enfin, quelque part au sud de la frontière, sous le chemin de fer en forme de crochet, elle traça un autre X et lui expliqua qu'il représentait Bourne's Ford, dans l'Idaho. « Mon oncle connaît l'histoire de cette ligne de chemin de fer sur le bout des doigts. Il expliquerait mieux que moi.

– Je lui demanderai quand je le verrai. »

Ces mots la heurtèrent comme un coup de batte de baseball sur l'arête du nez. Il lui fallut quelques instants pour se reprendre. « Bourne's Ford est dans une vallée.

– Pour un patelin dont le nom signifie "gué", c'est assez logique, observa Jones, pince-sans-rire.

– Certes. En tout cas, la ville est bien desservie par voie ferroviaire et nautique. Donc on a cru pendant un certain temps que le meilleur moyen de rendre la mine du baron profitable, c'était de faire traverser la frontière à la ligne de chemin de fer pour rejoindre d'autres lignes de chemin de fer construites dans les montagnes du côté américain. » Elle ajouta quelques traits qui remontaient vers le Canada.

« Des mines abandonnées ?

– Abandon Mountain. Elle est quelque part par là. »

Elle traça un vague cercle entre Bourne's Ford et la frontière.

« Joli nom.

– Ils avaient le chic pour ce genre de choses. En tout cas, il y avait une compétition : tout le minerai allait-il au final partir au sud, vers Bourne's Ford et Sandpoint, ce qui aurait transformé toute la région en une dépendance des États-Unis, ou allaient-ils relier la ligne de chemin de fer au réseau de transport canadien ? Il y a eu une espèce de concours pour la construction des voies. Le baron a eu l'intelligence de faire jouer la concurrence. Les Américains essayaient de construire une voie venant du sud, et il faisait au moins semblant de prolonger sa ligne à voie étroite vers la frontière pour la rejoindre. » Elle tapota l'arc inférieur du C. Puis elle remonta le crayon et gratta l'extrémité nord. « Pendant ce temps-là, les Canadiens tentaient désespérément de percer la dernière série de tunnels nécessaires pour relier Elphinstone au reste du pays. Les Canadiens ont gagné. Le baron a relié sa ligne du côté nord, et Elphinstone est devenu une ville prospère. L'extension sud a été abandonnée – de toute façon, ce n'était sans doute qu'une feinte pour inciter les Canadiens à se dépêcher de creuser ces tunnels.

– Mais elle est toujours là.

– Ils ont fait l'arpentage jusqu'à la frontière. Ils n'ont fait le nivelage que sur quelques kilomètres. Après, les ponts sur chevalets et les tunnels sont indispensables, la construction proprement dite devient donc affreusement coûteuse. Au final, la piste pour vélos et ski va jusqu'au pied d'une falaise, à huit kilomètres de la frontière, et elle s'arrête net.

– Mais il y a un passage.

– Apparemment. Quand mon oncle a transporté la peau d'ours vers le sud…

– La peau d'ours ?

– C'est une autre histoire. Ils n'en parlent pas sur Wikipédia. Je vous la raconterai une autre fois. L'important, c'est qu'il avait besoin d'entrer sur le territoire américain à pied, mais il ne savait pas comment faire. Il a suivi l'ancienne ligne de chemin de fer depuis Elphinstone, en marchant au milieu des voies.

– Une pente douce.

– Oui, pour la raison que nous avons évoquée avant. Il est arrivé au bout. Et là, il a trouvé un moyen de contourner ou de traverser le mur de rochers qui lui bloquait la voie. Il a fait les derniers kilomètres vers le sud, traversé la frontière et pris vers le sud... »

Elle traça une ligne peu appuyée, sinueuse, hypothétique dans le cercle qu'elle avait dessiné plus tôt pour représenter Abandon Mountain, et, de là, jusqu'à Bourne's Ford.

« Il n'était pas le premier, en fait. » Elle jeta un coup d'œil à Jones, qui la fixait délibérément. « Il suivait des traces laissées quarante, cinquante ans plus tôt par des contrebandiers qui passaient du whisky pendant la prohibition. »

Le Prohibition Creek. Elle se demanda si lui apparaîtrait sur Google Maps.

« Et plus tard par des trafiquants de marijuana.

– C'est ce que dit la rumeur, effectivement. »

Cette réponse impatienta Jones. « Rumeur ou pas, il l'a par courue souvent, cette piste. » Il se pencha en avant et la suivit du doigt. « Il est passé devant la ruine de la maison du baron à de nombreuses reprises, et c'est comme ça qu'il a eu l'idée de racheter la propriété et d'y baser une entreprise légale.

– Sur ce point, Wikipédia dit vrai, à ma connaissance. »

« Vous voulez dire que vous étiez là, en Chine ? demanda Richard.

– Je veux dire que j'étais là quand l'immeuble a explosé », répondit la femme.

Richard la regarda sans rien dire.

« L'immeuble avec votre nièce dans la cave.

– Oui. Je n'imaginais pas que vous étiez en train de parler de l'explosion d'un autre immeuble en Chine.

– Désolée. »

Il ne répondit pas tout de suite. « Vous n'allez pas me dire qui vous êtes, si ?

– Non, j'en ai peur. Mais vous pouvez m'appeler... mettons, Laura, si ça vous aide d'avoir un nom.

– Quel est votre intérêt dans tout ça, Laura ? Qu'avez-vous à

gagner à me dissuader d'aller à Xiamen ? »

« Laura » eut un sourire narquois. Essayant d'évaluer ce qu'elle pouvait dire et ce qu'elle ne pouvait pas dire.

« Ça a un rapport avec les Russes ? Vous êtes liée à cette enquête ?

– Pas dans le sens où vous l'entendez. Mais il y a quelques jours j'étais avec l'un d'entre eux. Le leader.

– Ivanov ou Sokolov ? » demanda Richard. Il fut tout de suite récompensé par le choc qui se répandait visiblement sur le visage de Laura.

« Excellent, dit-elle. J'avais le pressentiment que des choses inattendues pourraient se produire si je vous parlais. »

Richard connaissait le nom des deux Russes parce que Zula les citait dans son mot. Mais manifestement, l'inconnue n'était pas au courant de l'existence du mot en question. « Alors, avec lequel étiez-vous ?

– Sokolov », dit Laura.

Elle dut deviner un espoir furtif sur le visage de Richard, car une expression de prudence tomba sur le sien comme un obturateur. « Mais j'ai le grand regret de vous annoncer que ça n'est d'aucun secours, pour ce qui est de retrouver Zula. Pas directement, en tout cas.

– Comment ça, ça n'est d'aucun secours ? À ce que j'avais compris, Ivanov l'a enlevée et Sokolov est son homme de main.

– Ivanov est mort. Sokolov, tout au contraire, était prêt à aider Zula une fois Ivanov hors d'état de nuire. Mais à cause de la façon dont les choses se sont déroulées… Tout est allé de travers. Zula n'est plus avec les Russes.

– Avec qui est-elle ? »

De toute évidence, Laura connaissait la réponse, mais elle ne se sentait pas de la lâcher brutalement comme ça. « On ne pourrait pas aller dans un endroit tranquille pour parler ?

– Pas tant que vous ne m'aurez pas convaincu de renoncer à monter dans cet avion pour la Chine.

– Zula n'est plus en Chine depuis près de dix jours.

– Où est-elle, dans ce cas ?

– J'ai de bonnes raisons de penser qu'elle n'est pas loin d'ici », dit Laura.

Jour 17

Même après que la terre fut enfin devenue visible à bâbord, le Szélanya glissa le long d'une côte sombre pendant presque toute une journée avant que le vent ne tourne enfin, lui permettant de mettre le cap sur la rive. La côte était découpée en fractales, avec des baies peu profondes longues de plusieurs kilomètres, elles-mêmes creusées par d'autres renfoncements plus petits. Les grandes baies étaient souvent délimitées par des caps ou de petites îles reliées à la terre à marée basse. Une fois sortie d'une de ces baies, l'équipe du Szélanya – guère accoutumée à naviguer en présence de terre ou, d'ailleurs, d'aucun objet solide – régla ses voiles et orienta le gouvernail de façon à aborder la suivante. Celle-ci se terminait, peut-être dix kilomètres devant eux, par une petite île reliée à la terre par des bancs de boue, et une fois engagés dedans, il devint évident qu'ils allaient atteindre la terre, et bientôt. Ils ne pouvaient plus échapper à la baie, même s'ils le voulaient. Car le Szélanya n'avait pas été conçu pour la navigation à la voile. Il la pratiquait depuis près de deux semaines, mais seulement dans la mesure où n'importe quel objet flottant, en l'absence d'autre propulsion, était porté par le vent. Pour le transformer en véritable bateau à voiles, il aurait fallu beaucoup tâtonner, et souvent en vain.

Le bateau ne manquait pas de bâches en plastique, mais ils apprirent bientôt qu'elles ne supporteraient pas la pression due au vent. Les filets de pêche étaient bien plus solides, mais ils ne prenaient pas le vent. Ils avaient donc improvisé des voiles en combinant les deux : ils avaient étendu les filets de pêche sur les bâches et les avaient cousues avec des colsons, de la corde à

piano, des aiguilles et du fil, du scotch. Les composites étaient assez costauds pour supporter le vent, mais les bords et les coins – où la puissance du vent devait être transmise dans les liens fixés au bateau – se décrochaient à chaque fois que le vent était appréciable. Ils avaient donc dû apprendre et improviser beaucoup. Le résultat était très loin d'être joli, mais rien ne s'était déchiré depuis un long moment. Ce n'est qu'après avoir résolu le problème et hissé leur première petite voile sur les vergues et les gréements destinés à orienter les filets que leur Ingénieur prit une bouteille de bière dans la réserve du bateau et, à la consternation des autres officiers, la brisa contre la proue en le baptisant Szélanya, « la Mère du vent ». « Si elle existe, expliqua-t-il, elle sera peut-être flattée, et peut-être qu'elle décidera de ne pas nous foutre dedans. »

Le détroit de Taïwan était orienté du nord-est au sud-ouest. Ainsi qu'ils l'avaient appris durant les premières heures de leur périple, un courant régulier entraînait tout vers le sud. Et ainsi qu'ils l'avaient appris durant les premiers jours, ce courant était fortement assisté par les vents dominants, qui soufflaient vigoureusement et avec constance du nord-est, les poussant vers la mer de Chine méridionale, au sud du détroit.

Le Skipper n'était jamais monté sur un bateau, si ce n'est un ferry, jusqu'au jour où l'aventure avait commencé. Néanmoins, pendant les premières quarante-huit heures, cruciales, il avait acquis les principes de base de la navigation avec une rapidité et une aisance que l'Ingénieur avait trouvées surnaturelles. À l'instar d'un ado qui se lance dans un jeu vidéo inconnu sans prendre la peine de consulter le manuel, il essayait des choses et observait les résultats, abandonnant ce qui ne marchait pas et exploitant aussitôt ses petites réussites. Une profusion d'idées lui venaient. Apparemment, une mauvaise idée n'existait pas. Mais, peut-être plus important, une bonne idée n'existait pas non plus, tant qu'elle n'avait pas été éprouvée et évaluée froidement. On voyait bien maintenant comment il était devenu le chef d'une espèce de gang au pays : non pas en imposant son leadership, mais en ne cessant jamais de produire, d'évaluer et d'exploiter des idées à tel point que ses amis n'avaient pas eu d'autre choix que de se ranger derrière lui. Une fois que lui et les autres officiers eurent fabriqué des voiles qui n'allaient pas se décrocher immédiatement, et une fois qu'il eut appris à faire avancer le bateau convenablement, le Skipper s'était mis à examiner les graphiques abandonnés par les anciens propriétaires du vaisseau. En effectuant des calculs approximatifs à partir du GPS, il avait déduit que s'ils se contentaient de laisser le vent et le courant les

porter à leur guise, ils atterriraient en Malaisie ou en Indonésie en l'espace de quelques semaines. Avec leurs gréements rudimentaires bricolés à partir d'objets trouvés sur le bateau, aller contre le vent ou même voguer à la perpendiculaire du vent était exclu. Mais l'Ingénieur, qui avait fait un peu de navigation sur le lac Balaton, pensait que, en réglant correctement la voile et en orientant le gouvernail d'une certaine façon, ils pouvaient se servir des vents du nord-est pour se diriger vers le sud, puis l'est, vers les îles de Luzon, raccourcissant ainsi leur voyage d'une ou deux semaines. Ils mirent donc le cap sur les Philippines, et même si les résultats de la première journée furent décourageants, ils finirent par trouver le moyen d'orienter le Szélanya vers le sud-sud-est la plupart du temps.

Il n'y avait plus qu'à attendre et à observer le ciel, en se demandant comment ils allaient s'en sortir lorsque l'inévitable tempête se produirait. Ils réalisèrent – beaucoup trop tard, bien sûr – qu'ils n'auraient pas dû laisser les réservoirs se vider complètement, car il aurait été appréciable de pouvoir se servir du générateur qui alimentait la pompe de cale en électricité. Un système de batterie maintenait le GPS et d'autres petits appareils électroniques en état de marche, mais tous les engins à forte consommation étaient hors d'usage ; lorsqu'ils devaient tirer sur une corde, il leur fallait utiliser une manivelle ou, s'il n'y en avait pas à l'emplacement voulu, empoigner des enchevêtrements de câbles et des leviers bizarres visiblement autochtones. Tout le vaisseau commençait à avoir l'air de tenir grâce à des garrots métalliques.

Ils survécurent à une tempête qui, rétrospectivement, n'en était pas une, mais un simple jour de pluie avec de grosses vagues. Pour une raison inconnue, la femme Pilote était moins sensible au mal de mer ; elle passait donc plus de temps que les autres sur le pont, où le tangage se sentait davantage. Lorsque la mer était calme, le Skipper et l'Ingénieur montaient lui rendre visite, mais ils s'étaient mis à considérer le pont comme son carré privé, et ils hésitaient à y pénétrer. Lorsque la mer était démontée, bien sûr, ils étaient généralement occupés à régler les voiles et à réparer les appareils qui venaient de se casser. Pour contrer le mal de mer, l'Ingénieur s'exposait aux intempéries : il se couchait sur le pont avant et fixait l'horizon, laissant la pluie et les vagues s'abattre sur lui. Le Skipper préférait se retirer dans sa cabine, où il pouvait laisser libre cours à son désarroi sans témoin. Aucune de ces deux stratégies n'aurait été possible si la Pilote n'avait pas été capable de rester plantée sur le pont pendant de longues heures sans relève, manœuvrant le

gouvernail et gardant un œil sur la boussole et le GPS.

Le jour de pluie et de vagues avait au moins servi de répétition en vue de la vraie tempête. L'Ingénieur, qui se souvenait vaguement du jour où son petit voilier avait été renversé par le sillage d'un hors-bord sur le lac Balaton, était à peu près certain que la meilleure manière de gérer ce genre de situations était de maintenir le vaisseau perpendiculaire à la crête des vagues. Ainsi, il avait moins de chances de verser sous le choc d'une vague latérale. S'ils avaient eu des moteurs, bien sûr, ils auraient pu orienter le Szélanya dans la direction qui leur chantait. En l'état, comme l'avait compris l'Ingénieur, il leur fallait lever une petite voile, juste assez grande pour l'attirer dans le sens du vent, mais pas assez pour être déchiquetée par les vents contraires. Il s'était mis à fabriquer l'objet désiré à l'aide de bâches, de filets et d'autres bricoles qu'ils n'avaient pas employées à d'autres fins. Ce simple geste suffit à raviver des souvenirs enfouis depuis fort longtemps, des fragments de savoir nautique qu'il avait grappillés, plus jeune, à la lecture de traductions hongroises d'ouvrages comme Moby Dick ou L'Île au trésor. Il se réveilla avec une conviction vague qui venait de se solidifier dans son esprit : il pourrait être bienvenu de jeter un poids mort de la poupe et de le traîner dans l'eau derrière eux ; tandis que le vent ferait avancer le Szélanya, cette ancre flottante tirerait la poupe en arrière, maintenant le cap, qui en principe devrait être perpendiculaire à la crête des vagues. Il sacrifia une petite table à cette fin : il l'enveloppa dans un nid de cordes et la poussa du tableau arrière au bout d'un câble. Le premier essai, réalisé dans des conditions plus calmes, laissa penser que le dispositif ne résisterait pas longtemps dans une véritable tempête et, avec le Skipper qui s'était rangé à sa théorie, il passa presque toute une journée à le renforcer.

Il est vrai qu'ils n'avaient rien d'autre à faire.

Il s'avéra que le jour calme passé à travailler sur l'ancre flottante et la voile spéciale tempête correspondait précisément à ce qu'on appelle le calme avant la tempête, et les deux jours suivants furent terribles. La voile et l'ancre flottante avaient été déployées dès qu'ils avaient compris qu'ils n'échapperaient pas au grain. Le Skipper et l'Ingénieur avaient fait une ronde hâtive afin de fermer tous les hublots où l'eau risquait de s'infiltrer, puis ils étaient montés rejoindre la Pilote. La barre se composait d'un système de chaînes qui reliaient le gouvernail sur le pont au safran proprement dit et, lorsque les turbulences s'installèrent, il fallut parfois pour l'actionner plus de force que celles dont disposait la Pilote – en particulier lorsqu'elle était épuisée après

un long quart. Dans ces cas-là, le Skipper prenait le relais jusqu'à ce qu'il n'ait plus de force dans les bras ou que la traction exercée par l'ancre devienne trop forte. Là, l'Ingénieur prenait la barre et se battait – mano a mano – avec la Mère du vent. Pendant la tempête, la force brute ne lui manqua à aucun moment. Le problème, c'était de la mêler à l'intelligence. Ils n'y voyaient goutte. Les hublots du pont étaient obstrués par la pluie et l'écume. Celui qui donnait à l'avant, juste au-dessus du gouvernail, comportait un disque motorisé censé tourner à grande vitesse pour évacuer l'eau, mais ils ne parvenaient pas à le faire fonctionner. Ainsi, pendant la partie de la tempête où ils avaient le plus terriblement besoin de voir les vagues afin de prendre les bonnes décisions de pilotage, ils étaient aveuglés et forcés de juger l'état de la mer en fonction du tangage des planches du pont sous leurs pieds. Lorsqu'ils arrivaient à deviner quelque chose, bien sûr, il était trop tard pour adopter la réaction adéquate. La meilleure hypothèse que pouvait faire l'Ingénieur était que la vague suivante se déplacerait grosso modo dans la même direction que l'actuelle, et d'orienter le gouvernail en fonction. Il était sur le point de se convaincre que ses efforts étaient une perte de temps totale, basés sur l'imagination pure, et se déconcentra quelques instants : ils furent heurtés de côté par une vague qui fit verser le Szélanya pendant plusieurs secondes. Les trois navigateurs et toutes les affaires qui traînaient sur le pont se télescopèrent à la tête de pont maintenant à l'horizontale et y restèrent comme des papiers froissés jusqu'à ce que le vaisseau se redresse paresseusement. Il n'était pas beau, mais, apparemment, bien ballasté.

La tempête diminua et ils découvrirent, sans surprise, que la voile et l'ancre flottante étaient parties depuis longtemps.

Six jours après la tempête, ils débouchaient dans la baie de Luzon.

Des insectes aquatiques géants avaient commencé à envahir les eaux plates et scintillantes de la baie. Certains émettaient des bourdonnements bruyants. À y regarder de plus près, il s'agissait de longues et fines pirogues à double balancier. Au départ, elles avaient tendance à voguer parallèlement à une distance prudente, mais lorsqu'il devint évident que le Szélanya allait s'échouer, elles commencèrent à s'approcher, essayant visiblement de comprendre ce qui se passait. Chaque pirogue transportait entre une et six personnes, souples et bronzées, fortement intéressées, quasi triomphantes.

Csongor avait imaginé pousser l'embarcation jusque sur la

plage, mais elle s'arrêta progressivement dans une eau profonde d'encore quelques mètres, à un jet de pierre du rivage. Ce qui permit aux petits bateaux, qui avaient besoin de bien moins de fond, de les encercler. En quelques minutes, le Szélanya était entouré par une myriade de bateaux attachés ensemble, et au moins deux douzaines d'individus s'étaient invités à bord. Ils étaient tous si joyeux, si polis, en un sens, qu'il lui fallut quelques minutes pour comprendre qu'ils étaient là pour piller le Szélanya. Le GPS avait disparu avant même qu'il comprenne ce qui se passait. Le pont fut rapidement nettoyé de tous ses équipements électroniques, le mât de ses antennes, la cambuse de ses casseroles et de ses poêles. Le ronronnement monotone des scies à métaux se faisait entendre partout, les clés à cliquet stridulaient comme des criquets. Il fut traversé par une foule d'émotions incompatibles : il était outré de se faire voler ses affaires, puis il se souvint, penaud, que Marlon, Yuxia et lui avaient volé le bateau au départ – ils avaient commis un acte de piraterie, tué un homme. Un soulagement enivrant d'avoir enfin atteint la terre ferme, combiné avec une inquiétude de plus en plus grande à l'idée de se retrouver dans un endroit inconnu parmi des autochtones polis, mais voleurs. Une peur atroce, paranoïaque que ces individus soient en train de voler ses affaires personnelles en cet instant, suivie par la prise de conscience qu'il n'avait pas d'autres possessions que ce qu'il portait sur le dos et dans ses poches.

À part la sacoche. La besace d'Ivanov.

Il cessa de faire les cent pas sur le pont et se précipita dans la cabine où il avait dormi, juste à temps pour s'opposer à un jeune homme qui passait précisément le seuil avec ledit sac jeté nonchalamment sur l'épaule. Le jeune se contorsionna comme pour éviter Csongor, mais celui-ci continua d'avancer et bloqua presque toute l'entrée pendant un moment avant de coller son torse contre celui de l'autre, qu'il projeta violemment à l'intérieur de la cabine. Cet échange attirait déjà l'attention des curieux sur la passerelle, qui faisaient du trafic de cordes d'acier, de seaux à poissons en plastique, de rations alimentaires et d'autres biens qu'ils avaient pris dans la réserve. Csongor tira l'écoutille et la bloqua, puis se retourna sur le jeune homme, qui s'accrochait au sac avec avidité, brandissant un couteau de l'autre main.

Il était mieux vêtu que Csongor, dans son tee-shirt impeccable des Boston Celtics et son bermuda à fleurs de surfeur, avec d'énormes poches cargo qui donnaient à ses jambes l'air encore plus maigres qu'elles n'étaient. Jusqu'à deux semaines

auparavant, Csongor aurait trouvé le tableau tout à fait alarmant. Mais à ce moment-là, plein de morgue, il empoigna le col de sa chemise déchirée et tachée de sel et la souleva juste assez pour exposer la crosse du Makarov qui dépassait de la ceinture de son short. La démonstration eut d'abord moins d'impact qu'il ne l'avait espéré car, pendant plusieurs secondes, l'homme ne put détacher ses yeux du torse immense et poilu de Csongor. Il n'était pas aussi convexe ni aussi blanc que deux semaines plus tôt, mais, même aminci et bronzé, c'était une espèce de « Merveille du monde » ou de spectacle de foire pour ce jeune Philippin, qui de toute façon ne savait comment interpréter ce geste étrange. Csongor présentait-il son ventre au couteau ? Finalement, toutefois, les yeux du pillard tombèrent sur la crosse du revolver. C'était une menace assez vide, Csongor en était conscient. Si le pillard avait réellement l'intention de se servir de son couteau, il pouvait abîmer sérieusement Csongor, peut-être même lui infliger une blessure fatale, avant qu'il n'ait le temps de sortir son arme et se mettre en position de tir. Mais il avait l'impression que le pillard ne songeait pas réellement à utiliser le couteau, qu'il bluffait simplement pour se sortir d'une situation délicate : tout ce que Csongor avait à faire, c'était d'augmenter la mise avec un bluff plus énorme.

En tout cas, aucune attaque ne se produisit. Csongor continua de dévisager l'homme qui finit par abaisser son couteau. Puis Csongor désigna le sac et courba l'index. L'autre leva les yeux au ciel, poussa un soupir et le retira de son épaule, puis l'expédia vers Csongor d'un coup de pied. Csongor le ramassa puis s'écarta pour laisser passer le pillard.

Trente secondes plus tard, ils étaient à bord d'une des pirogues, ayant accepté de se faire ramener à terre. Encore trente secondes, et ils étaient sur la terre ferme, marchandant avec le pilote qui se déclarait choqué qu'ils n'aient pas songé à le rémunérer pour ce service. La communication était difficile jusqu'à ce que Yuxia – qui, depuis qu'ils avaient touché terre, alternait entre sauter à pieds joints sur le sable, comme pour tester son intégrité structurale, et tomber à genoux pour l'embrasser – réalise que l'homme parlait un dialecte fujianais reconnaissable. Elle se redressa, s'avança à pas feutrés et se mit à essayer des mots sur lui, formant les syllabes avec ses lèvres pleines de sable. Csongor voyait que la communication entre les deux était loin d'être parfaite, mais qu'ils parvenaient à échanger quelques idées. Marlon – qui quelques instants auparavant était couché sur le sable, bras et jambes écartés, en hurlant de joie – se redressa, tendit l'oreille, écouta un instant, mais ne sembla pas

comprendre mieux que Csongor ce qu'ils disaient.

Csongor s'écarta de quelques pas pour que le batelier ne puisse pas voir l'intérieur du sac, puis le posa par terre, se mit à genoux et défit la fermeture Éclair.

Une ombre tomba sur lui. Il leva les yeux et vit une petite fille de peut-être 8 ans qui tenait un bébé sur la hanche. Elle le regardait fixement d'un air curieux. Csongor passa le bras dans la bandoulière et se redressa, élevant le sac hors de portée de son regard, puis l'ouvrit. Elle fit le tour et se mit sur la pointe des pieds pour essayer de voir à l'intérieur. Le bébé, quant à lui, tendit une main pleine de bave, attrapa le rebord du sac et tira dessus, comme pour aider sa grande sœur à satisfaire sa curiosité. La situation était impossible ; Csongor ne pouvait pas porter la main sur un bébé inconnu. Mais il ne voulait vraiment pas que ces gens apprennent la quantité de monnaie chinoise qu'ils transportaient.

Un rayon de soleil vint éclairer la poche centrale du sac, ne révélant que quelques billets magenta détachés de leur liasse. Tout l'argent avait disparu.

Csongor repensa au jeune homme dans la cabine. Ses poches cargo disproportionnées. Il se retourna vers la masse échouée du Szélanya. Une centaine de personnes se trouvaient dessus maintenant, et d'autres se dirigeaient vers elle. Certains avaient déjà fini de prendre ce qu'ils voulaient et se dispersaient sur leurs petits bateaux. La situation était impossible. Même si Csongor avait payé un nouveau passage jusqu'à l'épave ou l'avait rejointe à la nage, et s'il avait réussi à imposer sa volonté à un grand nombre de personnes, qui étaient pour la plupart certainement armées au moins de couteaux, il y avait très peu de chances que le jeune homme qui avait raflé les briques de billets se trouve encore dans les parages.

Csongor regarda dans son portefeuille : un paquet de monnaie hongroise et quelques billets en euros.

Il jeta un œil au batelier, qui, par rapport aux Philippins, semblait presque entièrement d'origine asiatique. Quel genre de rapports les locaux entretenaient-ils avec la Chine ? Juste une vague conscience que leurs ancêtres étaient venus de là-bas des siècles plus tôt ? Ou faisaient-ils régulièrement des allers et retours ?

« Quel genre de monnaie est-il prêt à accepter ? demanda Csongor à Yuxia.

– Il veut bien nos renminbi, dit Yuxia, rassurante.

– Et à part ça ? »

Elle posa la question et Csongor l'entendit répondre :

« Dollars. »

La fillette, voyant qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans le sac de Csongor, s'en était désintéressée. Elle en détacha les doigts du bébé et s'écarta pour mieux les observer. Revenant vers Yuxia et le batelier, Csongor glissa une main dans une des poches latérales internes du sac et en retira le sachet qui contenait les effets de Peter. Il ouvrit son portefeuille en nylon balistique. Relevant le rabat, il observa ce qu'il prit pour le permis de conduire de Peter dans l'État de Washington, coincé sous une fenêtre, et un certain nombre de cartes rangées dans un éventail d'enveloppes en plastique transparent : une carte d'assurance, une carte d'électeur, un rectangle de papier blanc avec plusieurs longues séries de lettres, chiffres et signes de ponctuation sans suite imprimés dessus : des mots de passe, sans doute. Pas de photo de Zula, ce qui ne fit que confirmer l'opinion peu charitable que Csongor s'était faite de Peter dès l'instant où ils s'étaient rencontrés. Des poches avec des cartes de crédit et de retrait. Un compartiment contenant deux billets de 1 dollar et une grande quantité d'une autre monnaie, plus colorée, qu'il ne reconnut pas immédiatement : de l'argent canadien, comprit-il. Très étrange de manipuler cette relique soigneusement préservée de la vie d'un homme mort dans un monde complètement différent, sur une plage de Luzon.

La conversation entre Yuxia et le batelier s'était interrompue. Ce dernier observait le portefeuille. Tant qu'il avait l'attention du type, Csongor dit à Yuxia : « Il faut qu'on aille dans une ville quelconque pour prendre une chambre d'hôtel, se connecter à Internet et acheter un billet pour Manille, par exemple. À quelle distance se trouve la ville la plus proche ? C'est plus facile de s'y rendre en bateau ou en voiture ? » Car ils entendaient de temps à autre des camions qui fonçaient sur une route, à un kilomètre ou deux dans les terres, soulevant des nuages de poussière marron qui s'élevaient dans la jungle comme une fumée épaisse.

« Il n'est pas débile, observa Yuxia. Tu sais ce qu'il va répondre.

– Dis ce que tu veux, tant que ça nous permet de nous tirer d'ici », répliqua Csongor.

Au moins, cela donna un sujet de conversation à Yuxia et au batelier tandis que Csongor ouvrait le sachet Ziploc qui contenait les affaires de Zula. Ouvrir son portefeuille l'exposa à une décharge d'émotions contradictoires. De la honte pour son comportement peu digne d'un gentleman. De l'horreur à l'idée qu'il était peut-être en train de fouiller les affaires d'une morte. Une curiosité extrême pour tous les aspects de la vie de Zula. Un sentiment déchirant de perte, suivi par la résolution de continuer

et d'essayer de la retrouver, à supposer qu'elle soit encore en vie. De l'inquiétude à l'idée de ne pas trouver d'argent, puis une gratitude ridicule lorsqu'il découvrit, entre des billets canadiens de diverses valeurs, plusieurs billets de 20 dollars américains tout neufs.

« Il y a une ville au sud d'ici, sur la côte, avec un hôtel pour les touristes, annonça Yuxia.

– Les touristes philippins ou...

– Il dit qu'il n'y a que des Blancs.

– Combien de temps pour y aller ?

– Sur son bateau, trois heures avec ces conditions météo. Ou on peut marcher jusqu'à la route et tenter l'autostop. »

Marlon s'était remis sur pied et rapproché. Il était couvert de sable et arborait un grand sourire. Csongor échangea un regard avec lui et avec Yuxia. Ils semblaient être tous d'accord : il valait mieux prendre le bateau. Csongor tira un billet de 20 du portefeuille de Zula, l'exhiba en l'air et le tendit au batelier.

Celui-ci eut l'air assez content, mais : « Il veut plus », annonça Yuxia d'une voix glaciale qui fit comprendre à Csongor qu'il venait de se faire rouler.

Csongor se tourna et regarda l'épave entourée de bateaux, dont la plupart étaient au moins en aussi bon état que celui de leur passeur. « Dis-lui qu'il en aura un autre quand on arrivera. Et si ça ne lui plaît pas, demande-lui ce qui va se passer si je vais me planter sur le rivage et agiter des billets de 20 au-dessus de ma tête.

– Pourquoi tu paies avec de l'argent américain ? » demanda Marlon.

Pendant que Yuxia traduisait, Csongor montra à Marlon le sac vide. En réponse à son regard choqué, il hocha la tête en direction du Szélanya. « L'un de ces types a été un peu trop malin pour moi », reconnut-il.

Le batelier discuta assez pour ne pas perdre la face, puis se dirigea vers son vaisseau, faisant des gestes pour indiquer qu'ils étaient bienvenus à bord.

Ce bateau était d'une taille appréciable. La coque faisait peut-être douze mètres de long et un mètre de large au milieu, avec une forme de V prononcée à la coupe, de sorte que les planches qui constituaient sa coque s'élevaient comme des murs de chaque côté d'eux. La règle absolue dans la région semblait être que tous les vaisseaux, quelles que soient leur taille et leur destination, devaient comporter un double balancier, et celui-ci n'en faisait pas exception ; ses balanciers n'étaient guère plus que de minces bûches peintes en bleu comme la plus grande partie

du bateau. Trois autres bûches bleues de dimensions comparables avaient été jetées en travers de la coque, dépassant de chaque côté pour soutenir les balanciers. L'équipage se composait d'un garçon de peut-être 20 ans et d'un autre qui faisait la moitié de son âge ; ils galopaient sur les balanciers et le barrot central avec un aplomb de funambule, sans jamais cesser de sourire ; il était difficile de savoir s'ils étaient toujours aussi joyeux ou si cela venait du fait qu'ils avaient été engagés à bon prix. Ils s'employaient à différentes tâches pendant que le patriarche, à l'arrière, s'occupait du moteur. Marlon, Yuxia et Csongor s'installèrent sous un auvent en bâche bleue étendu au-dessus du milieu de l'embarcation. Maintenant que le temps du marchandage était passé, leurs hôtes se montraient d'une hospitalité presque gênante. Le plus jeune leur offrit de l'eau et des boissons sucrées de couleurs vives dans de frêles bouteilles en plastique, le plus vieux alluma un petit brasero et prépara du riz.

Le voyage prit plutôt deux heures que trois, bien qu'ils en aient fait la plus grande partie à la voile. Car dès qu'ils se furent éloignés au moteur des hauts-fonds et de la foule de bateaux qui encerclaient le Szélanya, le skipper coupa le moteur, et lui et les garçons levèrent les voiles. Elles ne payaient pas beaucoup plus de mine que celles que Csongor, Marlon et Yuxia avaient improvisées, mais elles semblaient fonctionner beaucoup mieux et ils se mirent bientôt à filer à bonne vitesse le long de la côte.

Csongor passa le plus clair du voyage à ressasser la rencontre avec le jeune homme en tee-shirt des Celtics, savourant amèrement toutes les preuves de sa stupidité et recensant les opportunités qu'il avait manquées pour retourner la situation et récupérer leur argent.

Apparemment, Marlon lisait dans ses pensées. Finalement, il sourit et tendit la main pour donner une tape sur l'épaule de Csongor : « C'est cool », dit-il.

Csongor aurait dû avoir passé l'âge d'être touché lorsqu'un jeune type cool lui disait qu'il était cool, mais ces mots eurent tout de même un effet puissant sur son humeur. « Vraiment ? » Il jeta un œil sur Yuxia, mais elle s'était assoupie et dormait profondément, les lèvres entrouvertes. Elle était, il s'en aperçut, très belle, comme une madone. Lorsqu'elle était éveillée, son énergie et la force de sa personnalité rayonnaient sur son visage et rendaient difficile de se faire une idée de son apparence réelle, de même qu'on ne peut pas voir l'enveloppe de verre d'une ampoule allumée. Dans un autre univers, il aurait pu être attiré par elle, mais dans celui-ci, elle serait toujours sa petite sœur.

Il se retourna vers Marlon, qui l'observait. Pendant le périple

du Szélanya, Csongor avait cru surprendre quelques éclairs de tendresse entre Marlon et Yuxia et il s'était demandé si ces deux-là allaient finir ensemble. Mais l'environnement sans pitié dans lequel ils avaient vécu avait empêché qu'il se passe quoi que ce soit. Marlon espérait-il maintenant que ça allait changer ? Et dans ce cas, avait-il éprouvé de la jalousie en voyant les yeux de Csongor s'attarder sur Yuxia endormie ? Csongor ne vit rien de tel sur le visage de Marlon. Pour sa part, Csongor n'avait jamais été très doué pour dissimuler ses émotions, et il espérait que le jeune homme ne se tromperait pas sur ses intentions.

« Pourquoi c'est cool ? T'as un plan ? demanda Csongor.

– Il faut que j'aille dans un wangba voir ce qui se passe dans les Torgai. Mais je pense que je peux obtenir beaucoup d'argent.

– Assez pour nous emmener jusqu'à Manille ? »

Marlon fit un grand sourire. Une sorte de réaction affectueuse à la naïveté de Csongor.

« Bien plus que ça », dit-il.

Richard Forthrast roula une petite distance sur Airport Way jusqu'à un quartier qui s'appelait, dit-il, Georgetown. Il tourna et ralentit au milieu d'un bloc pour attirer l'attention d'Olivia sur un bâtiment, celui où sa nièce et le sujet nommé Peter Curtis avaient été enlevés un peu plus de deux semaines auparavant. Puis il roula jusqu'à un débit de boissons devant lequel était garée une longue rangée de Harley-Davidson. La barmaid en chef, une femme énergique couverte de tatouages, le salua par son prénom et lui demanda : « Des nouvelles ? » Elle prit un air inquiet lorsqu'il secoua la tête. Ils s'installèrent à la dernière table libre. La serveuse savait déjà la commande de Richard, mais elle apporta des menus pour Olivia et John. Olivia s'était résignée à la perspective d'une bouteille de bière américaine jaunasse et coupée à l'eau, mais à sa grande surprise, près d'une vingtaine de bières, brunes et blondes d'origines diverses, étaient disponibles en pression. Elle demanda une pinte de bière allemande et une salade. John Forthrast opta pour une bouteille de Pabst Blue Ribbon et un hamburger. Ce qui déclencha une sorte de querelle larvée entre les deux frères. « Tu es dans une ville où tu pourrais manger n'importe quoi, lui rappela Richard. Ça te tuerait de... Oh, laisse tomber ! » Il ajouta ces derniers mots après un coup d'œil à Olivia, réalisant que ce n'était pas le moment de raviver une dispute rassise.

« Je n'aime pas la nourriture épicée, marmonna John, têtu.

– C'est vraiment un bar populaire ou juste un simulacre ? demanda Olivia.

– Les deux, répondit Richard. Au départ, c'était un simulacre, il y a quelques années, avant la crise, quand c'était considéré comme le nec plus ultra pour les gamins de 20 ans de venir s'installer ici et de s'habiller en Carhartt et en kilt. Mais ils ont fait une reconstitution si réaliste que les ouvriers ont commencé à venir aussi. Puis la crise est arrivée pour de bon, et les branchés ont découvert qu'en fait, ils étaient eux aussi des cols bleus et le resteraient sans doute toujours. Donc il y a des mecs qui actionnent des tours, ici. Mais ils portent des crêtes colorées et sont diplômés de l'enseignement supérieur, et ils programment les tours en langage informatique. Ça fait un moment que j'essaie de leur trouver un surnom. Les cols céruléens, peut-être.

– Il y a beaucoup de gens qui s'arrêtent ici en allant au terminal de jets ?

– Plus que vous ne le croyez. »

Les plats et les boissons arrivèrent, ce qui provoqua une accalmie ; puis Olivia entreprit d'essayer de s'expliquer en prenant grand soin de dissimuler l'identité de ses employeurs, même si cela devait être assez criant, avec tout ce qu'elle savait. « Comme je ne peux pas en dire beaucoup, conclut-elle, j'espérais plutôt que vous pourriez me donner des indices ou des pistes. Et le fait que vous connaissez déjà les noms de Sokolov et d'Ivanov me laisse à penser que je ne me suis pas trompée d'adresse. »

Richard sortit un iPad et fit apparaître les images du mot écrit par Zula sur les serviettes en papier ; Olivia, bien sûr, le lut avec fascination.

En un sens, tout ce qui avait trait à Zula et aux Russes était une fausse piste. Le MI6 se moquait éperdument d'eux. Tout ce qu'ils voulaient, c'était Jones, et tous les renseignements qu'ils pourraient glaner en le traquant. Ils jouissaient à Xiamen d'un arrangement fort satisfaisant, mais celui-ci avait été détruit par l'intervention des Russes. Tout ce qui avait trait à T'Rain et à REAMDE était une distraction ; Olivia avait parfaitement le droit de passer son temps libre dans un bar de motards avec le président de la Corporation 9592, mais cela ne pouvait en aucun cas être confondu avec un authentique travail productif. D'où la ligne officielle. Mais ayant juste terminé une traque vaine à Zamboanga, mission sanctionnée par les responsables qui avaient exposé les hommes de Seamus à un grand danger et, manifestement, provoqué la mort de plusieurs personnes, Olivia était maintenant encline à considérer la ligne du parti avec le plus grand scepticisme. Elle sentait confusément que boire un verre avec Richard Forthrast pourrait à long terme s'avérer plus

productif que l'expédition à Manille. Mais elle ne pouvait pas expliquer en quoi, pour l'instant, et elle renonça à faire une note de frais. La question ne se posa pas vraiment, d'ailleurs, car Richard régla l'addition avant de la ramener à son hôtel.

Ce ne fut que vers 11 heures le lendemain matin qu'elle put réellement se mettre au travail sur le GNA, le Gambit nord-américain, nom qu'elle donna à la théorie selon laquelle Jones avait trouvé le moyen de faire voler le jet directement de Xiamen à ce continent-ci. Dans les bureaux du FBI à Seattle, il était manifeste que ses contacts locaux étaient contrôlés par des gradés à Washington, DC, qui tenaient absolument à examiner cette hypothèse de façon systématique. C'était à la fois bon et mauvais. Bien sûr, c'était une bonne chose qu'ils apprécient suffisamment sa théorie pour la prendre au sérieux et attribuer des fonds à son enquête. Mais celui ou celle qui dirigeait cette opération depuis DC était coulé dans le moule de l'organisation, avec un état d'esprit d'ingénieur studieux, et il ou elle passait beaucoup de temps à s'inquiéter sur les comptes qu'il allait rendre. Ce n'était pas Seamus Costello, autrement dit. Apparemment, on redoublait d'efforts pour simuler ce vol hypothétique exactement de la même façon que l'avait fait le MI6 plus d'une semaine auparavant. On ne cessait d'ajouter de nouvelles et meilleures « ressources » dans le « jeu » et de « débriefer » de nouveaux analystes « hyper brillants » pour les mettre « au diapason ». Ces évolutions étaient transmises à Olivia en deuxième et troisième main, et il était évident, au ton des mails et aux expressions qui se lisaient sur le visage de ses informateurs, qu'on s'attendait à ce qu'elle se sente gratifiée par chacune de ces améliorations. Et pourtant, là où elle était, à des milliers de kilomètres de la salle de réunion de la capitale où se déroulait l'action, tous ces ajouts n'aboutirent à aucun résultat, si ce ne sont des retards supplémentaires. Ce ne fut que près de vingt-quatre heures après sa rencontre avec Richard Forthrast qu'elle put enfin avoir accès à certaines données dont elle avait besoin pour évaluer sérieusement le GNA : des listes de numéros d'immatriculation de jets privés qui avaient atterri dans des aéroports américains vers la date en question (une semaine et demie plus tôt, assez longtemps pour lui donner l'impression d'être en train de poursuivre une piste inexorablement refroidie), et des images satellite haute résolution de régions reculées du Nord-Ouest des États-Unis où des algorithmes d'images générées par ordinateur avaient détecté des formes blanches susceptibles de correspondre à des jets.

En début d'après-midi, elle reçut un SMS de Richard Forthrast :

il tuait le temps à la gare routière, à quelques rues de là. Voulait-elle prendre un café ? La réponse honnête aurait été qu'elle n'avait pas le temps, mais le message était intrigant, un café ne serait pas de refus, et Richard était de compagnie agréable. Elle prit donc l'ascenseur pour descendre au rez-de-chaussée et se rendit à pied à la gare Greyhound. Elle trouva Richard et John assis sur un banc, lisant respectivement le New York Times et le Reader's Digest, attendant un car de Spokane qui avait été retardé par les intempéries sur Snoqualmie Pass. Jacob Forthrast avait décidé de quitter son domaine en Idaho pour venir passer un peu de temps avec ses deux frères aînés. « Il se sent inutile, fut l'explication que proposa Richard – exactement le genre d'analyse pessimiste et sans pitié qui ne peut prévaloir qu'entre frères et sœurs –, et quand il a appris qu'on n'allait pas en Chine finalement, il a sauté dans un car. » Il regardait Olivia par-dessus son journal et il dut voir sur son visage certaines questions qu'elle était trop polie pour poser : Il n'a pas de voiture ? Il n'a pas assez d'argent pour se payer un billet d'avion ? Richard replia son journal et offrit à Olivia un exposé rapide du système de croyances de Jake. Apparemment, il l'avait fait de nombreuses fois et tenait à le faire correctement. Son ton était d'une neutralité étudiée : il était clair qu'il n'était d'accord sur rien avec Jake, mais qu'il ne pouvait rien y faire et qu'il ne servait à rien de se braquer sur ce que cela avait de foncièrement ridicule.

Peu après cette petite séance d'orientation, le car arriva, et Jake en descendit, au milieu d'une longue file de personnes âgées, de minorités ethniques, de jeunes pas encore en âge de conduire et de losers. Se sentant un peu de trop, en tant que femme, et malgré les efforts des frères Forthrast pour la mettre à l'aise, Olivia les accompagna jusqu'à une librairie où Jake voulait passer. Étant donné que Jake avait beaucoup de croyances absurdes, Olivia s'étonna que sa priorité soit de se rendre dans une librairie. En tout cas, cela fit un prétexte pour rompre la glace. Elle ne savait pas du tout comment un homme de ce genre pourrait réagir face à une femme non blanche, mais il était tout à fait cordial, d'un abord même plutôt facile, et prit la peine de se décrire lui-même comme un « cinglé » ou un « taré », pensant apparemment que ça aiderait Olivia – ou « Laura », comme elle prétendait encore s'appeler – à se sentir à son aise. Visiblement, il avait été tenu informé des dernières nouvelles concernant Zula et il connaissait le rôle de « Laura ». Il y avait réfléchi durant le long trajet en car, et il avait trouvé un certain nombre de questions et d'hypothèses qui semblaient le produit d'un esprit vif et actif. Il était, Olivia s'en aperçut, au moins aussi intelligent que Richard,

peut-être même encore plus.

« Pourquoi vivez-vous là-bas, comme vous le faites ? » demanda-t-elle enfin.

Elle était assise en face de lui à une table de la cafétéria de la librairie. Jake avait immédiatement trouvé le livre qu'il cherchait : un manuel d'agriculture biologique. Richard et John étaient allés traîner dans d'autres rayons, consultant les livres sans but, et on ne pouvait prévoir quand ils allaient réapparaître. Elle avait offert un café à Jake, et il s'était remis à faire de l'ironie sur son mode de vie, multipliant les traits d'esprit qu'Olivia, maintenant, trouvait un peu assommants : il tournait autour de l'innommable. Mieux valait lui poser directement la question. En tant qu'étrangère en terre inconnue, elle estima qu'elle pouvait se le permettre.

« Je pense que j'ai commencé avec l'essai d'Emerson, Self-Reliance, puis j'ai simplement suivi la piste à partir de là. "Regardez, le monde vanté n'est arrivé à rien... Laissez-moi recommencer. Laissez-moi enseigner le fini pour connaître son maître." Je commençais déjà à explorer cette voie quand Patricia est morte... Dodge vous a peut-être raconté ? »

Elle secoua la tête. « Mais j'ai lu quelque chose là-dessus...

– Sur sa page Wikipédia, bien sûr. Quoi qu'il en soit, à cette époque-là, je n'avais rien d'autre dans ma vie, alors j'ai décidé de passer un été à essayer de construire ma vie autour de ces principes.

– L'autonomie émersonienne, vous voulez dire.

– Oui. Et l'été s'est transformé en une année, et au cours de l'année en question, j'ai rencontré Elizabeth, et à partir de là, eh bien, les dés étaient jetés, pour ainsi dire. Dodge avait cette propriété dans le Nord de l'Idaho, achetée des années plus tôt, pendant une phase de sa vie qui est également bien couverte par l'article de Wikipédia. »

Olivia sourit à l'allusion polie. Sa réaction parut mettre Jake en confiance. Elle dit : « D'après ce que j'ai compris, c'était le terminus sud de... son itinéraire, si on peut dire. À quelques kilomètres de la frontière canadienne. Mais à portée du réseau routier américain.

– Exactement. Mais il se trouve que c'est aussi l'un des plus beaux paysages que l'on puisse imaginer : le bout de la petite vallée, juste à l'endroit où la terre devient assez plate pour construire et cultiver, mais à quelques minutes de marche de montagnes qui grouillent d'animaux et de chutes d'eau, de myrtilles et de fleurs sauvages.

– Ça a l'air idyllique, à vous entendre.

– Quand je suis descendu du car à Bourne's Ford – la ville la plus proche –, un vieil homme m'a dit : "Bienvenue au pays de Dieu." J'ai trouvé ça un peu gnangnan, mais une fois que j'ai trouvé le chemin de la propriété de Dodge au nord de la vallée, eh bien, là, j'ai compris. Au départ, avec Elizabeth, nous vivions dans une simple tente. J'ai écrit à Dodge pour lui demander si ça ne le dérangerait pas que j'essaie de retaper un peu la maison, puis on s'est mis à construire, et les choses se sont faites naturellement.

– Mais le truc chrétien d'extrême droite, qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ? »

L'expression extatique de Jake se teinta de prudence. « Quand on a eu des enfants, la religion est revenue dans nos vies, comme ça arrive à beaucoup de gens, et Elizabeth a été mon guide sur ce chemin. Pour moi, l'idée, c'est d'appartenir à une communauté qui n'est pas basée simplement sur la proximité géographique et l'argent, mais sur des valeurs spirituelles. Il n'y a pas de cathédrales dans les montagnes. On crée sa propre église, exactement comme on chasse et comme on fait pousser ses propres aliments, comme on fend son propre bois. Et, comme ces choses, elle peut paraître simple et rudimentaire pour des gens qui vivent dans des endroits où il y a des cathédrales et des facultés de théologie.

– Et la politique ? »

Il réfléchit un instant. Il semblait un peu désabusé, comme s'il désespérait de jamais réussir à se faire comprendre d'une étrangère cosmopolite comme Olivia. « Une fois de plus : "Regardez, le monde vanté n'est arrivé à rien... Laissez-moi recommencer." Ce que vous voyez, ce n'est pas de la politique. C'est l'absence de politique. Nous essayons justement de vivre d'une façon où nous n'avons plus jamais besoin de nous embarrasser de politique et de politiciens. Du coup, lorsque les politiciens viennent nous faire la cour, quand ils essaient d'interférer dans nos vies, nous sommes forcés de nous défendre, avec des mesures passives et non violentes quand on le peut, mais, si ça ne marche pas...

– Avec des armes ?

– Nous profitons pleinement du deuxième A.

– Le deuxième A ?

– Le deuxième amendement.

– Vous avez un revolver sur vous, là ?

– Bien sûr que oui. Et je parie qu'il y a dix autres personnes armées dans un rayon de vingt mètres. Mais vous ne devineriez jamais lesquelles. » Car Olivia, d'instinct, s'était mise à regarder

autour d'elle. Elle ne repéra pas de porteurs d'armes. Mais elle aperçut Richard et John, qui discutaient près de la sortie en leur jetant des regards significatifs.

« On dirait qu'on s'en va », dit Olivia. Elle commença à se lever.

« Venez nous rendre visite, lâcha Jake.

– Je vous demande pardon ?

– Je sais que c'est un trou. Vous ne vous approcherez peut-être jamais à moins de huit cents kilomètres de Prohibition Creek, sauf si vous survolez la région. Mais si jamais, je vous invite à monter dans notre petite vallée à venir passer quelques jours chez nous. Sincèrement. Vous verrez. Il n'y aura rien de bizarre. Vous ne vous sentirez pas mal à l'aise. Personne ne sera grossier avec vous parce que vous venez d'ailleurs ou que vous ne nous ressemblez pas. Ça vous plaira. Personne ne tentera de vous convertir.

– C'est très gentil. Et en fait, ça pourrait bien me plaire, c'est vrai.

– Bien.

– Maintenant, il me faut juste une excuse pour visiter – quoi ? Spokane ?

– Ou Elphinstone. Ou le Schloss de Richard. Il y a beaucoup de jolis coins à une journée de route. »

Olivia fut touchée que Richard l'ait incluse dans la réunion des trois frères, jusqu'à ce qu'elle se fasse la réflexion qu'il était tout sauf sentimental et qu'il avait dû le faire pour des raisons tactiques. Après ça, elle ne fit plus que semblant d'être touchée. Elle dit aux Forthrast qu'elle voyait bien qu'ils avaient des choses à se dire. Et pour sa part, elle avait une enquête à mener. Elle les quitta donc à la librairie et retourna aux bureaux du FBI pour reprendre l'enquête GNA.

Elle était encore au travail tard ce soir-là, attendant l'ouverture des bureaux à Londres afin de pouvoir conférer avec ses collègues et leur suggérer quelques pistes à examiner pendant qu'elle dormirait. Son portable sonna ; elle vit le nom de Richard s'afficher sur l'écran. « J'appelais juste pour prendre des nouvelles », expliqua Richard. Une pause gênée suivit, tandis qu'elle attendait qu'il continue. Mais elle comprit alors qu'il essayait en fait juste de découvrir si elle avait déterré d'autres indices, un lambeau d'espoir, durant ces dernières heures. Elle ne put lui répondre que des mots creux qui sonnaient comme de la langue de bois : on creuse, on élargit l'enveloppe, on va dans les coins de l'espace de recherche. Si ces mots étaient aussi terribles à

l'oreille de Richard qu'à la sienne, c'était un miracle qu'il n'emprunte pas le revolver de son frère pour se tirer une balle dans la tête.

Richard lui apprit que lui, John et Jake avaient passé toute la journée dans son appartement dans un état d'impuissance et d'abattement, « à se rendre dingues », et que, plutôt que de perdre davantage de temps ainsi, ils avaient décidé de quitter la ville aux premières heures le lendemain et de prendre un vol pour Elphinstone, où ils pourraient se rendre dingues dans l'environnement plus agréable du Schloss Hundschüttler. Olivia, qui avait beaucoup apprécié le verre dans le bar pour cols céruléens, lui dit sincèrement qu'elle regrettait de n'avoir pas le temps de le revoir. Mais les informations arrivaient maintenant sans discontinuer de toutes ces ressources et de tous ces analystes hyperdoués de DC, et comme elle avait passé une grande partie de la journée de la veille à se plaindre, même poliment, du manque de progression de l'enquête, elle ne pouvait pas se permettre de quitter le bureau à cette heure-ci pour boire une autre bière avec M. Forthrast, lequel, décidément, n'avait rien à voir là-dedans.

Après ça, encore vingt-quatre heures défilèrent comme dans un rêve. Cela devait être parce qu'elle était passée en mode travail ou, comme une travailleuse en col bleu, se livrait à un simulacre ironique du travail : quand on travaillait, le temps passait vite.

Ses supérieurs au MI6 lui demandaient de leur fournir des mises au point quotidiennes sur les progrès du GNA, et, avant d'aller se coucher, elle en écrivit une qui ne lui plut pas du tout. Toute la journée, dans sa tête, elle avait « fait des progrès », ce qui, selon une métrique tout à fait artificielle, signifiait : des mails lus et rédigés, des bases de données épluchées, des listes de tâches accomplies, des images examinées. Mais puisque rien de tout cela n'avait abouti à l'identification du jet privé en question ni à la moindre preuve qu'il avait pénétré sur le territoire américain, ce n'était que du progrès au sens négatif. Un autre jour de progrès de ce genre, et le GNA serait mort et enterré, et elle dans un vol pour Londres.

Étendue dans sa chambre d'hôtel, incapable de dormir, elle laissa son esprit dériver vers le nord de la frontière canadienne, à cent cinquante kilomètres de là à tout casser.

Évidemment, ils en avaient parlé. Le Canada était énorme, bien sûr. Tout le monde le savait, mais on ne le comprenait vraiment qu'en passant un peu de temps à parcourir les cartes. La Colombie-Britannique, à elle toute seule, faisait un huitième de la taille du territoire américain. Mais ils n'avaient pas réussi à

établir un scénario justifiant pourquoi Jones, bénéficiant d'un jet privé à lui, choisirait d'atterrir là. Ce n'était pas contre le Canada, évidemment, qui, ils en convenaient tous, était un pays parfaitement charmant, mais il n'y avait rien dans cette contrée qui puisse constituer une cible suffisamment juteuse pour justifier le déplacement d'un homme tel que Jones. Si le Canada avait vendu des armes à Israël et harcelé le Pakistan à coups de frappes de drones, Jones se serait fait un plaisir de faire sauter la CN Tower ou de faire exploser une voiture à proximité d'un match de hockey, mais en l'état actuel des choses, il lui fallait passer la frontière américaine ou bien il se couvrirait de ridicule.

Traverser la frontière par un passage officiel était, bien sûr, exclu. Il lui fallait se faufiler. Par conséquent, s'il fonçait vers le sud dans un jet privé, sous les radars ou dans le sillage d'un avion de ligne, s'arrêter dans son élan pour se poser au nord de la frontière était absurde.

Mais, mais, mais. Les plans ne se déroulaient pas toujours à la perfection. C'était une erreur de céder à la tentation de considérer Jones comme un surhomme. Peut-être était-il tombé à court d'essence, peut-être que quelque chose avait mal tourné en route et les avait forcés à tronquer leur périple. Les deux hypo thèses tenaient la route. Mais elles faisaient toutes deux entrer le GNA au royaume de la spéculation débridée. Tous les analystes de la CIA et du MI6 pouvaient probablement passer l'année à imaginer des scénarios correspondants, dont aucun ne pourrait être démenti, et qui seraient, par conséquent, aussi inutiles les uns que les autres.

Le lendemain était un vendredi, sa troisième journée à Seattle et sans doute sa dernière. Les agents du FBI et les analystes de DC se feraient un plaisir de travailler tout le week-end, et ils s'attendraient à ce qu'elle en fasse de même, mais les mails matinaux de Londres suggéraient que si elle n'avait pas réussi à exhumer, d'ici la fin de la journée, une bribe de preuve pour confirmer le GNA, peut-être ses talents pourraient-ils être employés à d'autres fins.

Elle avait encore des contacts dans l'espionnage à Vancouver : les gens charmants avec qui elle avait quelquefois pris le thé lors de ses années au « Disneyland des espions », quand elle allait à la fac. Elle les appela et entreprit de les sonder discrètement sur l'idée du GNAR : le Gambit nord-américain raccourci ; comme ils ne l'envoyèrent pas directement balader, elle se mit à insister. Quand elle parlait aux Canadiens, elle laissait entendre que les Yankees, estimant que rien au nord de la frontière n'avait d'importance, faisaient peu de cas de leur sécurité nationale ; et

lorsqu'elle parlait à des Anglais, elle mentionnait copieusement les analystes américains d'une intelligence stupéfiante et toute la technologie dernier cri qu'ils avaient mise en œuvre pour chercher des preuves.

Sous un vaste ciel bleu qui offrait un espace généreux aux cumulus pour gambader et se rentrer dedans, le bateau à double balancier glissait vers le sud avec tout au plus un faible gargouillis provoqué par la vague d'étrave contre les planches de la coque, et parfois une claque lorsque la proue acérée chevauchait un brisant et retombait dans la dépression qui suivait. La côte, à bâbord, prenait peu à peu un air de plus en plus domestiqué ; des tours de radio brisaient le profil des collines côtières et des villages apparaissaient de temps à autre : des mosaïques de bâches et d'auvents de couleurs vives le long du littoral, et des nids de longs piquets bruns plantés parmi de frêles pilotis dans l'eau devant eux, festonnés de filets de pêche verts. Quelque draconienne campagne d'abattage avait déplumé le sommet des collines, et il n'y restait qu'un pelage kaki de végétation basse, entaillé de rigoles érodées venant souiller les plages de sable blanc d'une bouillie couleur de fiente. Le moment vint où ils ne pouvaient plus se rappeler la dernière fois qu'ils avaient observé une côte vierge de bâtiments, puis ils doublèrent un petit cap, un promontoire usé de roche brune en forme de poing serré, et arrivèrent en vue d'une ville de taille respectable : une plage en forme de croissant, encore plusieurs kilomètres plus loin, bordée d'immeubles qui faisaient jusqu'à huit étages, qu'ils dévorèrent des yeux comme s'ils étaient perdus dans la jungle depuis des lustres, et, plus près, une agglomération classique d'habitations plus petites et de marchés en plein air le long du littoral, interrompue en son milieu par une longue jetée qui s'avançait dans la mer, reliée par des plaques articulées d'aluminium bosselé à un large complexe installé à quai, visiblement un terminal de ferry. Visiblement, en tout cas, pour Yuxia et Marlon, qui en voyaient partout dans leur région du monde ; Csongor, bien qu'élevé pour sa part dans un pays enclavé, n'eut pas de mal à le deviner. La route qui y menait était large, et bouchée en ce moment par plusieurs cars et autres véhicules plus petits. Le batelier attira leur attention vers la mer, où un plus gros vaisseau venu du sud remontait la côte, nimbé de fumée noire ; un ferry de Manille. Sa présence expliquait la foule de véhicules rassemblés au terminal.

L'équipage baissa les voiles et le skipper ralluma le moteur, et, un instant plus tard, la proue du bateau mordait le sable de la

plage, et une troupe de garçons, de l'âge le plus tendre à l'adolescence, couraient vers eux, faisant joyeusement mine de se rendre utiles, peut-être dans l'espoir de gagner, ou du moins de recevoir, des pourboires. Marlon, Yuxia et Csongor sautèrent par-dessus le plat-bord dans l'eau tiède qui leur arrivait jusqu'aux genoux et rejoignirent la plage en pataugeant. Ils eurent droit à une interminable cérémonie de sourires, de serrages de main, de hochements de tête et d'adieux, qui prit à peu près le temps qu'il fallut au grand ferry pour aborder au terminal. Finalement, ils se libérèrent et remontèrent la plage, suivis par une foule fascinée de jeunes qui leur lançaient des saluts, et se hissèrent sur une digue basse de béton défoncé pour rejoindre l'esplanade goudronnée devant le terminal. La température avait grimpé de dix degrés, et ils étaient en nage. Pour la première fois depuis des semaines, les odeurs d'un endroit peuplé d'humains – charbon et diesel, égouts mal entretenus, cigarettes, ail – leur montèrent aux narines. Marlon demanda s'ils ne devraient pas prendre directement ce ferry pour Manille, où il pensait pouvoir entrer en contact avec ses cousins. Mais un coup d'œil sur les horaires leur apprit qu'il n'y avait pas de départ avant quelques heures, et ils avaient tous repéré, en arrivant, cette rangée d'immeubles le long de la plage, plus au sud, qui avaient tout l'air d'être des hôtels. Puisqu'ils n'avaient pas vraiment de plan et qu'ils n'étaient pas spécialement pressés, ils convinrent de prendre un bus pour rejoindre le centre et de louer des chambres d'hôtel, qui seraient certainement moins chères ici qu'à la métropole, et de voir si cette ville balnéaire possédait un café Internet où ils pourraient (à en croire Marlon) récolter assez d'or pour se payer des suites au Grand Hôtel de Manille et des billets en première classe pour la destination de leur choix. Ils se mêlèrent à la foule qui descendait du ferry – peut-être deux cents personnes en tout – et tentèrent de deviner quel était le bon bus.

Parmi ces passagers, il y avait largement plus de Blancs qu'on n'aurait pu s'y attendre dans une ville si provinciale, et il semblait raisonnable de supposer qu'ils se rendaient dans les hôtels. La plupart d'entre eux se comportaient comme s'ils étaient déjà venus et savaient ce qu'ils faisaient. Ils se dirigeaient, sans surprise, vers les grands bus qui patientaient devant le terminal. Les véhicules plus petits – des hybrides fourgonnettes/bus de couleurs vives, rafistolés pour la plupart – attiraient une clientèle exclusivement philippine. Csongor entendit un Blanc qui parlait en anglais en se frayant un chemin dans une file de passagers qui se dirigeaient vers le bus. Il le rattrapa et lui demanda si le véhicule allait dans le quartier des hôtels.

L'homme le toisa des pieds à la tête et l'informa, sans grande chaleur, que oui. Csongor fit un signe de tête à Marlon, qui dépassait la foule de la tête et des épaules, et celui-ci relaya l'info à Yuxia, qui était perdue dedans. Ils suivirent Csongor et montèrent.

Ça sentait le parfum, le diesel et la cigarette. Au moins la moitié des passagers étaient blancs. Mais il était maintenant évident que cette population n'avait rien de représentatif, sur le plan démographique : 100 % des Blancs étaient des hommes, et la plupart d'entre eux avaient plus de 50 ans. Ils étaient vêtus, dans l'ensemble, comme pour une espèce de safari, et ils aimaient porter des lunettes noires même lorsqu'ils étaient assis derrière les vitres teintées du bus. Ils parlaient anglais avec un accent que Csongor ne parvint pas tout de suite à identifier. Il supposa d'abord qu'ils étaient anglais, mais cela ne collait pas tout à fait. « Ils viennent d'Oz », dit Yuxia une fois qu'ils se furent tassés tous les trois sur la dernière rangée de fauteuils. Comme ils la regardaient sans comprendre, elle expliqua : « Australie. Ou peut-être Nouvelle-Zélande. » Apparemment, elle avait eu affaire à des routards dans une vie antérieure. Csongor examina les Australiens ou Néo-Zélandais, chercha à comprendre ce qui se tramait. Peut-être une convention quelconque – une bande de plombiers ou de cow-boys à la retraite qui avaient réservé une série de chambres d'hôtel pour une semaine au soleil à très bon marché. Mais cela n'en avait pas l'air. Ils ne se connaissaient pas, ne se parlaient pas – ce qui expliquait peut-être le regard que lui avait jeté l'homme qu'il avait accosté. Ils étaient tous assis seuls ou partageaient leur siège avec une jeune femme philippine. La démographie de la population philippine du bus était elle aussi très bizarre : uniquement des femmes soit très jeunes, soit âgées d'une quarantaine bien tassée. On aurait pu prendre les plus jeunes pour des femmes d'une vingtaine d'année s à cause de la manière dont elles étaient vêtues et maquillées, mais à y regarder de plus près, elles étaient plus proches de 18 ou même 15 ans. Certaines semblaient voyager seules, mais la plupart étaient accompagnées, de loin, par des femmes mûres, assez vieilles pour être leurs mères, lesquelles, dans l'ensemble, ne faisaient aucun effort pour paraître séduisantes.

Toutes ces impressions prirent sens pendant le trajet de quinze minutes jusqu'au quartier des hôtels qu'ils avaient aperçu depuis le bateau. Csongor, Marlon et Yuxia regardaient droit devant eux, comme s'ils avaient peur de croiser le regard de leurs amis et de révéler ce qui se passait dans leur cervelle. Lorsque le bus arriva à

son terminus, devant un hôtel, ils attendirent qu'il se soit presque vidé pour se lever et remonter l'allée, Yuxia encadrée de près par Csongor et Marlon. Aucune discussion, aucun échange de regards n'avait été nécessaire pour décider de cet arrangement. Lorsque Csongor se présenta à la sortie du bus, bloquant presque la porte avec sa carcasse, il s'arrêt a en haut des marches et fut accueilli par la vue d'une demi-douzaine de jeunes Philippines qui le regardaient avec des degrés d'enthousiasme extrêmement variables : certaines lui faisaient de grands sourires, d'autres faisaient la moue, contrariées, voire ouvertement hostiles. Mais lorsqu'il descendit, et qu'il devint manifeste qu'il était suivi par une petite femme asiatique elle-même suivie par un homme asiatique, elles semblèrent toutes arriver à la même conclusion, se détournèrent de lui et migrèrent vers les autres bus qui arrivaient.

Et pourtant, le calme semblait régner, et rien n'indiquait spécialement qu'ils venaient de pénétrer dans la zone rouge. Pour Csongor, c'était très semblable à Xiamen. L'architecture se constituait d'immeubles rudimentaires de trois à six étages, collés les uns aux autres pour former des blocs contigus, séparés par des rues peuplées et signalés par une mixture de panneaux colorés et d'antivols artisanaux. En d'autres termes, le paysage urbain classique des économies émergentes asiatiques ; la seule chose inhabituelle, c'était que les panneaux étaient en anglais. Ou, lorsqu'on s'éloignait un peu de la voie principale, dans un mélange entre l'anglais et une langue qu'il ne reconnut pas.

Tout semblait plaider en faveur d'un départ immédiat pour Manille, mais Csongor était maintenant obsédé par l'idée que, à quelques mètres au-dessus d'eux, se trouvaient un grand nombre de chambres d'hôtel raisonnablement modernes, avec des lits et des douches. Il était impossible de savoir s'ils pourraient disposer d'un téléphone en état de marche, mais de l'autre côté du front de mer, face à la rangée d'hôtels, il compta trois cafés Internet sur l'espace d'un seul bloc. Sans grande discussion, le trio gravita donc vers l'hôtel qui semblait le plus grand et le plus neuf. Ils se trouvèrent bientôt dans un lobby sombre et étouffant, évalués par des jeunes femmes en robes moulantes qui se prélassaient sur les quelques sièges disponibles, tandis qu'ils prenaient une chambre. L'idée de départ était de prendre une chambre pour Csongor et Marlon et une autre pour Yuxia, mais au milieu de la transaction, lorsqu'ils comprirent que les chambres ne se trouveraient pas au même étage, Yuxia changea d'avis et annonça qu'elle dormirait sur le sol ou le canapé de la chambre de Marlon et Csongor. Ce qui signifiait, bien sûr, qu'elle aurait

un lit et que Marlon ou Csongor dormirait par terre. Ils ne prirent donc qu'une seule chambre. Finalement, cela ramena le prix à une somme suffisamment modique pour qu'ils puissent payer avec les dollars américains prélevés dans le portefeuille de Zula, évitant ainsi d'utiliser la carte de crédit de Csongor. Il ne savait pas du tout si les autorités – chinoises, hongroises ou autres – avaient lancé un mandat sur sa carte, mais il semblait plus sage de ne l'utiliser qu'en cas de nécessité absolue.

La chambre était au quatrième, petite et sombre, avec un tapis à poils longs souillé. Elle sentait le tabac, l'alcool et le sexe. Yuxia alla directement à la fenêtre et l'ouvrit autant qu'elle put – environ vingt centimètres – pour laisser entrer un peu d'air marin.

La douche allait être occupée pendant un moment. Csongor redescendit et se rendit dans un bureau de change qu'il avait repéré un peu plus tôt afin de changer la totalité des euros et des dollars canadiens de Peter en monnaie locale. Il fut un peu vexé, mais guère surpris, de constater qu'ils refusaient les forints hongrois. Il passa également la tête dans quatre cafés Internet, fréquentés largement par des Blancs qui regardaient des images cochonnes. Ils variaient par la taille, la qualité des équipements, les heures d'ouverture et la qualité de l'accueil. Seul l'un d'entre eux, NetXCitement !, se vantait d'être ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce qui pourrait s'avérer utile, vu que la soirée était déjà assez avancée et qu'ils allaient encore être occupés pendant quelques heures, sans doute, à se laver, se nourrir et se vêtir.

Il acheta de la nourriture chinoise dans un stand de rue et la monta à la chambre, essayant de lutter contre son désir presque insoutenable d'ouvrir les récipients parfumés à l'ail et de plonger son visage dedans. Il fut accueilli par un panneau « NE PAS DÉRANGER ! » écrit à la main, maintenu par la porte qui avait été claquée dessus. Csongor ouvrit, posa la nourriture, puis referma en replaçant soigneusement le panneau. « Pourquoi on a besoin de ça ? » demanda-t-il à Yuxia, qui était assise sur un des lits avec une serviette enveloppée sous les aisselles. Marlon était encore dans la salle de bains.

« Des putes n'arrêtent pas de venir frapper pour demander si on veut quelque chose. » Elle mima des guillemets en prononçant les trois derniers mots.

Csongor eut l'impression de devoir s'excuser platement au nom de tous les hommes blancs du monde, mais il ne savait pas trop par où commencer. Il n'avait pas encore tout à fait saisi la nature de l'endroit et de ce qui s'y déroulait – en particulier le

rôle des femmes plus âgées, qui semblaient agir comme des mères maquerelles, mais n'avaient pas l'air de professionnelles. On aurait presque dit des chaperons. Singulièrement inefficaces, dans ce cas.

« Je regrette que ce soit le premier endroit que tu voies hors de la Chine, dit-il. Ce n'est pas partout comme ça. Un jour je t'emmènerai à Budapest et je te ferai visiter. C'est très, très différent.

– Faudrait d'abord qu'on se tire d'ici, observa Yuxia.

– J'ai de la monnaie locale. Assez pour acheter ça. »

Il désigna la nourriture, dont les effluves avaient fait sortir Marlon de la salle de bains, une serviette autour de la taille. « On peut tous s'acheter des vêtements bon marché et payer peut-être une nuit supplémentaire.

– Tu ne vas pas contacter ta mère ? demanda Yuxia, un peu choquée. Elle ne peut pas t'envoyer de l'argent ? »

Csongor hésita. À ce stade, on aurait pu penser que lui, Yuxia et Marlon savaient tout ce qu'il y avait à savoir les uns sur les autres, mais les rigueurs du voyage ne leur avaient laissé que peu de temps pour faire vraiment connaissance ; Yuxia savait que le père de Csongor était décédé, mais il n'avait rien dit du reste de sa famille. « Ma mère est une charmante vieille dame qui a de la tension et fait de petites attaques tout le temps. Je vais lui envoyer un mot pour lui dire que je suis en voyage d'affaires, mais je ne peux absolument pas lui expliquer ce qui se passe – ce serait comme de la jeter d'un pont. Mon frère prépare une thèse à Los Angeles et on se parle peut-être quatre fois par an. »

Yuxia semblait déconcertée qu'une famille puisse être si petite et si mal organisée.

« Ce que je veux, c'est faire quelques recherches. Je veux voir si je trouve des infos sur un terroriste islamiste anglophone dont le nom de code ou le vrai nom est Jones. »

Je voudrais que tu regardes le revolver que M. Jones presse contre mon cou, avait dit Zula sur la jetée.

« À ce qu'on sait, il y a des photos de M. Jones sur Internet, et si je peux l'identifier nommément, je pourrai envisager d'aller trouver les autorités pour leur dire : Untel se trouvait à Xiamen il y a deux semaines et il a une otage.

– Quelles autorités ? demanda Marlon.

– Aucune idée.

– Ceux que ça intéresse », suggéra Marlon.

Ils fondirent presque littéralement sur la nourriture et ne parlèrent pas beaucoup pendant un moment. C'était le meilleur repas de la vie de Csongor, et il se maudit de n'en avoir pas

acheté dix fois plus.

« Tu veux contacter ta famille, Yuxia ? » demanda Csongor lorsqu'il fut de nouveau en mesure de parler. Ces mots déclenchèrent sur le visage de la jeune femme une grimace de douleur qui alarma quelque peu ses deux compagnons. « Je ne pense qu'à ça, dit-elle enfin, mais je préfère attendre qu'on soit dans un endroit plus sûr. »

Csongor se rendit dans la salle de bains et trouva les vêtements trempés de Marlon et Yuxia suspendus dans tous les coins. Ils portaient les mêmes habits depuis deux semaines, les rinçant de temps à autre dans l'eau salée. Il ouvrit le robinet de douche et y entra tout habillé, et se servit d'un savon pour faire mousser l'intérieur et l'extérieur du tissu, puis il se déshabilla et laissa le tas sur le sol de la baignoire tandis qu'il se lavait et que l'eau savonneuse coulait sur les vêtements qu'il piétinait. Finalement, il passa une minute à les rincer, puis coupa l'eau et commença à se sécher. C'était un homme poilu, une publicité vivante pour l'industrie de l'épilation, et on aurait dit que sa fourrure pouvait contenir un litre d'eau. Il essora ses vêtements du mieux qu'il put et les suspendit tant bien que mal, désespérant de les voir sécher un jour. Mais, sous l'évier, il trouva un sèche-cheveux rangé sur une petite tablette. Il le brancha et sécha son caleçon, son pantalon – qu'il avait depuis longtemps coupé aux genoux – puis sa chemise.

Lorsqu'il fut habillé, Yuxia puis Marlon prirent sa place dans la salle de bains pour sécher leurs vêtements et les enfiler, puis ils descendirent à NetXCitement ! où ils consacrèrent un peu de temps à se situer. Les règles et coutumes en usage ici étaient toutes différentes de celles qui prévalaient dans un wangba chinois, et il fallut un petit moment à Marlon pour s'y accoutumer. Ici, il n'y avait nul besoin de présenter des papiers d'identité, et pas de flics du BSP pour tenir les clients à l'œil. L'établissement était peut-être grand pour une ville provinciale comme celle-ci, mais il était minuscule comparé à un wangba; il n'y avait pas plus de vingt terminaux, plus des comptoirs où une vingtaine de clients pouvaient brancher leurs portables personnels. Et au lieu d'être rempli d'ados chinois jouant à des jeux vidéo, le café accueillait une poignée de vieux Blancs occupés, pour la plupart, à regarder des images osées.

Ayant négocié ces petites mises au point culturelles préalables, Marlon demanda l'ordinateur le plus rapide et le plus coûteux de l'établissement, car T'Rain nécessitait beaucoup de mémoire vive, et Csongor prit un poste ordinaire à côté.

Le choc culturel fut encore plus vif lorsque Marlon découvrit

que T'Rain n'était même pas installé sur son ordinateur et qu'il allait devoir le télécharger, procédure qui, dans certaines zones, aurait pris plusieurs heures. Mais ici, l'opération s'acheva en vingt minutes. Pour une raison inconnue, NetXCitement ! avait une connexion Internet ultrarapide.

Pendant ce temps, Csongor avait pensé au dilemme de Yuxia. « Je crois que je connais un moyen d'envoyer un message à ta famille sans révéler où nous sommes », dit-il.

En cliquant au hasard sur l'ordinateur qu'il avait loué, il avait découvert qu'il était tellement infecté de spywares, trojans et autres virus qu'il était presque inutilisable. Il entreprit donc de reformater la machine. Il divisa le disque dur en deux partitions, une grande et une petite, et restaura la copie pirate de Windows, et tous les logiciels piratés, virus et compagnie, sur la grosse partition. Puis il téléchargea Linux sur la petite partition. Cela déclencha une interminable série de redémarrages, pendant lesquels il eut tout le temps d'expliquer l'opération à Yuxia. « On va installer Tor. Cela rendra tout notre trafic IP anonyme, à condition qu'on utilise le bon navigateur... tant que tu ne leur dis pas où nous sommes, personne ne pourra nous retrouver grâce à l'adresse IP. »

La nouvelle qu'elle allait bientôt pouvoir faire signe à sa famille avait puissamment affecté Yuxia. Csongor prit la peine de lui expliquer pourquoi la procédure prenait si longtemps, pourquoi il devait sans cesse redémarrer la machine, pourquoi il lui fallait ouvrir de nombreuses petites fenêtres remplies du jargon cryptique d'Unix et les modifier légèrement, ce que ça signifiait de configurer et d'installer Tor. Lorsqu'il eut finalement remis l'ordinateur en état de marche, avec une version de Linux parfaitement sécurisée et anonymisée – un exploit qu'il aurait pu faire payer une petite fortune en euros à un client potentiel –, il lui tendit l'ordinateur, se leva et fit les cinq pas qui le séparaient de Marlon, lequel avait presque fini de lancer T'Rain.

« Comment ça marche ? demanda Csongor. Ton personnage se rend dans cet endroit...

– Il y était déjà. Il attendait dans sa ZC[1] que je me connecte de nouveau.

– OK, mais de toute façon, il a des vassaux ?

– Environ mille.

– La vache !

– Cela ne représente que vingt, trente joueurs réels, des membres du da G shou. Mais chacun a quelques toons...

– Des toons ?

– Des personnages. Et eux-mêmes ont des vassaux – des toons

d'un degré moindre qui ne sont guère plus que des robots parcourant l'univers du jeu. Je suis le LL – Lord Lige – de tous ceux-ci. Tout l'or qu'ils ont pu cacher, je peux le voir, et je peux le prendre – il m'appartient.

– Donc ton toon peut aller dans cet endroit...

– Les Torgai.

– Oui. Là où tu vis. Là où vit le Troll.

– Il n'a pas besoin d'y aller. Il y est déjà. Sa ZC est dans une grotte en plein milieu des Torgai.

– OK, donc il n'a qu'à sortir de sa grotte, faire un tour et repérer l'or qui est invisible à tous les autres. Il peut ramasser cet or et le mettre dans son sac.

– Peut-être. À condition qu'il puisse sortir. »

Au lieu de se connecter immédiatement à T'Rain, Marlon avait ouvert une fenêtre de navigation, remarqua Csongor. Apparemment, il consultait des chat rooms en chinois. Csongor ne pouvait pas lire le texte, mais d'après le graphisme et les illustrations, il comprit immédiatement que ce forum était intégralement consacré à T'Rain ; c'était une espèce de communauté d'utilisateurs où les joueurs venaient échanger infos et conseils, et le texte en chinois était ponctué, par endroits, de « lol », « mdr », « w00t » et autres classiques du langage SMS.

« Qu'est-ce qui pourrait t'empêcher de sortir ?

– Quelqu'un pourrait m'attendre. Ou toute la région pourrait avoir été conquise par une armée venue rafler tout l'or. Ils s'abattraient sur moi aussitôt que je sortirais de ma grotte.

– Tu ne peux pas te cacher ? Un sort d'invisibilité, un truc comme ça ?

– Ça dépend de leur puissance. Si tu me laisses une minute pour lire, je pourrais voir ce qui s'est passé dans la région ces derniers jours. »

Ainsi rabroué, Csongor retourna voir Yuxia, qui composait un message. Il avait hâte qu'elle termine, afin de pouvoir naviguer un peu à son tour, mais elle prenait son temps. Rien d'étonnant. Comment pouvait-elle s'expliquer à sa famille ?

« N'oublie pas, dit-il. Même si les flics chinois ne peuvent pas savoir où nous nous trouvons, ils peuvent lire ton message. Alors ne leur dis rien que tu veuilles cacher à la police.

– Je ne suis pas débile », répondit-elle sèchement.

Rabroué une seconde fois, Csongor retourna auprès de Marlon, qui avait visiblement terminé sa reconnaissance. « On a de la chance, annonça-t-il. C'est le chaos total. Personne n'a l'hégémonie. C'est parfait pour moi.

– Ça m'a l'air dangereux.

– Les bandits et les voleurs ne me font pas peur. Une armée, c'est une autre histoire », expliqua-t-il calmement.

Sur ce, il lança l'application T'Rain et entra un nom d'utilisateur et un mot de passe. Une galerie de personnages apparut à l'écran. Tous clignaient des yeux, poussaient des soupirs et se grattaient. Derrière chaque personnage, on voyait un rouleau parcheminé portant, apparemment, son nom. La plupart de ceux-ci étaient écrits en chinois. Les yeux de Csongor furent attirés par une effigie qu'il avait déjà vue sur la demande de rançon. C'était un troll. Son nom, écrit lisiblement en caractères latins : REAMDE.

Marlon double-cliqua sur lui. L'image s'agrandit et emplit l'écran, gagnant en résolution et en tridimensionnalité tandis que les autres s'effaçaient et s'aplatissaient. Reamde fit volteface et leur tourna le dos. Ils regardaient maintenant par-dessus l'épaule du troll. Il venait de dormir dans sa grotte et se levait à présent pour examiner son environnement. Dans une série rapide de mouvements préprogrammés, Reamde enfila vêtements et armure, ramassa ses armes et mit ses bottes, puis jeta un sac sur ses épaules. Puis, obéissant aux pressions du doigt de Marlon, il se mit à trotter vers la sortie de la grotte : un ciel étoilé, qu'on devinait par une ouverture rudimentaire. Quelques instants plus tard, Reamde émergea dans le monde de T'Rain.

1. Zone cachée.

Jour 18

« Bingo ! dit Corvallis. Il est dans le système. Il vient de sortir de sa grotte. On dirait qu'il va être actif pendant un petit moment. »

Il était 8 h 23. Richard se tenait à côté de son Land Cruiser près de la piste du petit aérodrome d'Elphinstone, il observait un Cessna qui montait dans le ciel et virait vers le sud. Il venait de fourrer John et Jake dans l'appareil et de remettre deux billets de 100 froissés à son pilote.

Exactement vingt-quatre heures auparavant, ils avaient tous trois atterri ici. Une journée à se tourner les pouces avait largement suffi, et John avait proposé de louer une voiture afin de ramener Jake de l'autre côté de la frontière et de passer un peu de temps dans la famille de celui-ci, dans l'Idaho. Richard – espérant ne pas avoir l'air de pousser ses frères vers la sortie – avait appelé un pilote de brousse de sa connaissance et réalisé son vœu en moins de trente minutes. Le vrombissement des moteurs avait noyé la sonnerie du portable de Richard, mais il l'avait senti vibrer contre ses fesses et ouvert une seconde avant le déclenchement de la messagerie.

« On sait où il se trouve ?

– On y travaille encore, mais on pense qu'il est aux Philippines.

– Ça serait assez logique. Ça part en couille en Chine, il quitte le pays, se tient à carreau un moment, puis réapparaît enfin quand il a besoin de fric. »

Le Cessna n'était plus qu'un point bourdonnant faiblement dans l'aube rose et nuageuse. Il se laissa retomber sur le siège cabossé du Land Cruiser.

« Merde ! dit Richard, regardant tour à tour, impuissant, son

téléphone et le levier de vitesse. Je ne peux pas conduire cette bagnole en téléphonant, ce n'est pas une automatique.

– C'est sans doute pas plus mal, sur ces routes en lacet.

– Pour l'instant, contente-toi de le surveiller, OK ? Ne fais rien qui risque de l'effrayer.

– Je ne suis même pas connecté. Je ne fais que le suivre sur la base de données.

– Et il fait quoi ?

– Il cherche ses amis, apparemment. Il constitue une équipe.

– Pour aller récolter l'or. Je serai au Schloss dans une demi-heure. Rappelle-moi en cas de besoin. » Il raccrocha, rangea le téléphone dans la poche de son blouson, puis rouvrit la portière, renversa le café tiède restant dans son mug de voyage et le rangea. Il y avait des bricoles sur le tableau de bord ; il les balaya d'une main vers le sol, où elles auraient fini de toute façon. Puis il quitta le parking et fonça vers le Schloss.

Csongor, qui ne jouait pas à T'Rain, fut frappé par le peu d'espace consacré sur l'écran à la vision générale de l'univers du jeu. Pour le peu qu'il voyait, c'était un bel endroit, avec des reliefs extrêmement détaillés et réalistes, des nuages épars qui glissaient dans le ciel, illuminés par la pleine lune, et des arbres dont les feuilles et les branches s'agitaient dans le vent de façon convaincante. Une chauve-souris tournoyait dans l'espace libre devant l'entrée de la grotte, et des criquets, ou quelque insecte du même genre, chantaient dans les sous-bois. Mais il était contraint d'observer tout cela par une espèce de hublot pas beaucoup plus grand que sa main, au milieu d'un écran occupé par d'autres fenêtres : l'une montrant un portrait en pied de Reamde, avec un assortiment de statistiques représentées en différentes couleurs et de widgets qui fluctuaient en permanence. Il y avait aussi des plans à grande et à petite échelle montrant où il se trouvait dans le monde. Une espèce de tracé radar avec des gadgets multicolores qui se déplaçaient dessus. Trois différentes fenêtres de chat dans lesquelles les conversations, à 75 % en chinois et 25 % en anglais, jaillissaient par rafales, comme de la vapeur qui déborde d'une casserole d'eau bouillante. Des fenêtres contenant visiblement l'inventaire des armes, potions et babioles magiques que Reamde transportait sur lui. Une espèce de tableau de service, long et étroit, qui faisait toute la hauteur de l'écran à l'extrême gauche, dont chaque entrée se constituait d'une vignette représentant un personnage de T'Rain ; le nom du personnage, parfois en caractères chinois, d'autres fois en caractères romains ; et plusieurs colonnes de données qui

devaient signaler si le personnage en question était connecté, où il se trouvait et ce qu'il était en train de faire. Il y avait peut-être trois douzaines de lignes à ce tableau, et toutes, sauf trois d'entre elles, étaient grisées. Alors même que Csongor se faisait la réflexion, Marlon déplaça le curseur en haut de la liste et cliqua sur l'intitulé d'une colonne, modifiant la présentation. Les rares noms qui s'affichaient en couleur furent déplacés vers le haut. Il cliqua sur l'un d'entre eux et se mit à taper dans une fenêtre pop-up qui apparut soudain à côté de l'icône du personnage. L'acte de taper en chinois était complètement mystérieux pour Csongor ; tandis que les doigts de Marlon virevoltaient sur le clavier, une petite fenêtre s'ouvrit sur l'écran : un logiciel quelconque tâchait de deviner ce qu'essayai t de dire Marlon et suggérait des corrections. La quantité et la variété incroyables de données jetées au visage de Marlon par au moins un millier de widgets de l'interface utilisateur sur cet écran immense dépassaient le cerveau fatigué de Csongor. Mais Marlon, visiblement, avait contenu son énergie pendant leur périple en mer et il avait enfin la chance de se livrer à l'activité où il était le meilleur.

Un point rouge s'était mis à approcher sur le tracé radar, et Csongor craignit qu'il n'échappe à Marlon, absorbé par ses fenêtres de chat. Mais il pressa alors une combinaison complexe de touches qui fit disparaître presque toutes les fenêtres, ne laissant que celles qui étaient nécessaires pendant le combat. Quelque chose se produisit, très vite, que Csongor ne comprit pas du tout. Son idée sur ce à quoi devait ressembler un combat de jeux vidéo était désespérément démodée, se dit-il. Les rares fois où il avait tenté de jouer à des jeux vidéo populaires dans des cafés Internet de Budapest, il avait été vaincu en l'espace de quelques nanosecondes par des adversaires qui, à en juger par la nature de leurs sarcasmes, étaient très jeunes, n'avaient peut-être même pas 10 ans. Csongor comprit alors que Marlon était un de ces gamins et qu'il n'avait rien perdu de ses talents en grandissant. En tout cas, l'ennemi qui avait tenté de surprendre Reamde était mort, et son cadavre pillé, dans le temps qu'il aurait fallu à Csongor pour attraper la tasse de café posée à côté du clavier et en boire une gorgée. Aussitôt, toutes les fenêtres réapparurent et Marlon reprit le chat.

Jusque-là, Csongor supposait que ce qu'il avait de mieux à faire était d'observer un silence absolu et respectueux, mais Marlon semblait si doué pour le multitasking que cette précaution paraissait désormais ridicule, vieillotte, formaliste. « Tu contactes les da G shou ? demanda-t-il.

– Oui.

– Ils s'en sont sortis, alors ?

– Au moins certains d'entre eux. »

Il tapa quelques mots. « Ils attendaient.

– Toi ?

– Un moyen de récupérer l'argent.

– Comment ça va marcher, d'ailleurs ? »

Car Csongor en avait appris suffisamment pour savoir que les da G shou utilisaient tous des comptes indés, ce qui signifiait qu'ils n'étaient reliés à aucune carte de crédit. C'était pratique pour les jeunes Chinois qui débutaient, mais cela rendait plus difficile le transfert des fonds gagnés dans le monde réel.

« Ça peut s'arranger. Il y a des agents de transfert qui s'en chargent. Normalement, on travaille avec des types basés en Chine, mais on peut en trouver d'autres n'importe où. Ils peuvent nous expédier de l'argent ici, par la Western Union. » Marlon leva les yeux de l'écran pour la première fois depuis qu'il s'était connecté. « J'ai vu une enseigne de la Western Union quand on était dans le bus. À même pas cinq cents mètres d'ici.

– Donc demain matin, à l'ouverture, on pourrait avoir du fric qui nous attend.

– Je pourrais avoir du fric qui m'attend, corrigea Marlon, mais je me ferai un plaisir de le partager avec toi et Yuxia. »

Csongor rougit légèrement mais continua de parler, malgré sa gêne.

« Quelle est la procédure ?

– Essayer de trouver d'autres da G shou et les faire se connecter. L'un d'eux peut aller chercher un agent de change étranger et, avec les autres, nous pourrons monter une équipe pour collecter l'or.

– Vous n'avez jamais employé d'agents de change non chinois, jusqu'ici ?

– Pourquoi on aurait fait ça ?

– Laisse-moi établir quelques contacts », proposa-t-il, jetant un coup d'œil vers l'ordinateur qu'il avait réservé auparavant.

Yuxia avait fini de taper et surfait maintenant sur le web. « Je peux sans doute en trouver un en Hongrie. Ou sinon, en Autriche.

– Est-ce que c'est près de – je ne connais pas le nom du pays – point CH ? »

Il fallut un moment à Csongor pour percuter. Puis il comprit : le jeune homme parlait des noms de domaine Internet en « .ch ».

« La Suisse », dit-il. Confœderatio Helvetica.

« Le pays des banques.

– Oui, la Suisse est proche de l'Autriche et de la Hongrie.

– Tente la Suisse », suggéra poliment Marlon, puis il se concentra de nouveau sur le jeu ; car, presque en même temps, les visages de deux autres créatures étaient passés en couleur et montés en haut de la liste.

Csongor s'imagina des adolescents éparpillés dans tout le Sud de la Chine – des réfugiés terrorisés, qui avaient passé les deux dernières semaines à déjouer la traque des flics en se cachant dans des pensions miteuses ou en quémandant l'asile à des parents éloignés dans tout le pays – qui, après avoir reçu un message collectif sur leur portable, se précipitaient au wangba le plus proche, se laissaient tomber sur une chaise, faisaient craquer leurs jointures et passaient à l'action.

Csongor s'approcha de Yuxia et regarda par-dessus son épaule. Elle avait ouvert une fenêtre de navigation et consultait une page Wikipédia. Le titre de l'article était « Abdallah Jones ». On voyait une photo de l'homme que Csongor avait un jour tenté d'abattre d'une balle dans la tête sur une jetée de Xiamen.

« Salopard ! » s'exclama Csongor.

Yuxia se tourna lentement et le dévisagea. « Le destin nous a donné un ennemi complètement extraordinaire, observa-t-elle. Alors nous devrons lui faire quelque chose de complètement extraordinaire. Dans le mauvais sens du terme. Pas si facile, depuis la capitale mondiale des pervers. »

Elle dit ces derniers mots d'une voix forte. Des visages émergèrent au-dessus de l'écran des autres ordinateurs de l'établissement, mais Yuxia n'y prêta pas la moindre attention. Elle s'était de nouveau tournée vers son écran. Lisant quelques-uns des exploits de Jones, et son palmarès meurtrier, elle secoua convulsivement la tête. « Il craint vraiment, ce type.

– Mais on le savait, ça.

– Tu m'étonnes ! »

Richard ne se fit pas que des amis lorsqu'il traversa Elphinstone : mais le sale petit secret des Canadiens, c'était qu'ils conduisaient comme des dingues, donc sa vitesse excessive et son indifférence aux feux n'étaient pas aussi scandaleuses qu'elles ne l'auraient été de l'autre côté de la frontière. La route qui montait de la vallée au Schloss était devenue, depuis quelques années, un vecteur de l'extension urbaine et elle était maintenant bordée du genre de commerces exclus du centre de la ville par sa fameuse fatwa pour la préservation du patrimoine historique. Mais au final, Elphinstone n'était pas si grand que ça et ne pouvait accueillir qu'un nombre limité de vendeurs de voitures et de cafétérias Tim Hortons, et la zone industrielle

s'effilochait au niveau de l'ancienne scierie. Ensuite, la route se réduisait à deux voies et se mettait à monter sec, puis, quelques kilomètres plus tard, à serpenter comme un crotale et à ruer comme une mule.

Il était donc inévitable qu'il se retrouve coincé derrière un gigantesque camping-car moins de trente secondes après être arrivé sur cette portion de la route où il était totalement hors de question de doubler. L'engin n'était pas tout à fait de la taille d'un semi-remorque, mais pas loin. Il était immatriculé en Utah, et il aurait eu besoin d'un petit séjour à la station de lavage. L'arrière était constellé d'autocollants humoristiques typiques (comme « On claque l'héritage de nos petits-enfants »). Et il avançait à 50 km/h à tout casser. Richard enfonça la pédale de frein, alluma ses phares pour bien signifier sa présence et laissa l'autre avancer suffisamment pour voir dans ses rétroviseurs. Puis il maudit Internet. C'était le genre de choses qui ne se produisaient jamais autrefois, car la route ne menait en fait nulle part ; après le Schloss, elle repassait aux gravillons et se poursuivait péniblement sur quelques autres lacets jusqu'à une mine abandonnée deux ou trois kilomètres plus loin : là, la seule chose que pouvaient faire les automobilistes, c'était demi-tour. Mais les adeptes du géocaching s'étaient amusés à planquer des Tupperware et des boîtes de munitions pleines de babioles dans des fourches d'arbres et sous des rochers dans les environs de ce cul-de-sac, et des gens ne cessaient de visiter ces sites et de déverser leurs déchets sur Internet, s'étendant joyeusement sur la vue imprenable, l'absence de foule et la quantité de myrtilles. En général, Richard et les autres habitués du Schloss auraient dû pouvoir compter sur encore un mois de tranquillité avant l'arrivée de ce genre d'intrus, mais ceux-ci avaient apparemment décidé de prendre de l'avance sur la saison touristique afin d'être les premiers géocacheurs de l'année à se rendre sur place.

Richard laissa s'écouler trente secondes, puis enfonça son klaxon et le laissa enfoncé ; moins d'une minute plus tard, à son agréable surprise, les feux de stop du camping-car s'allumèrent et il se rangea sur l'étroit bas-côté de la route à un endroit où il n'était pas trop dangereux pour lui de le dépasser. Certes, personne n'arrivait en face ; mais Richard avait appris les rudiments de la conduite en Iowa où, si l'on ne pouvait pas voir la voie d'en face jusqu'à l'horizon, on patientait. Il doubla vivement le camping-car, et il aurait baissé sa vitre et lancé un petit signe amical au conducteur s'il n'avait pas été si préoccupé. En l'occurrence, il ne lui jeta même pas un regard : de toute façon, il était perché à environ dix mètres du sol, et de sa place il

était difficile de voir jusqu'en haut.

Quinze minutes plus tard, il était au Schloss. Il ressentait un puissant désir de se mettre devant son ordinateur sur-le-champ, mais il réfléchit qu'il allait sans doute y passer un moment et décida donc de mettre d'abord ses affaires en ordre. En temps normal, il se serait installé dans ses appartements, mais on était au milieu du Mois de Boue et il n'y avait personne. Il décida donc de se mettre à l'aise dans la taverne, qui possédait un écran immense qu'il pouvait connecter à un ordinateur. Puisque la machine avait été équipée en vue des retraites de la Corporation 9592, elle était puissante, dernier cri, connectée à l'Internet haut débit et mise à jour assidûment, depuis Seattle, par le SI. Les sorties audio étaient branchées sur l'excellent sound-system de la taverne, et on pouvait s'asseoir sur des chaises inclinables et sofas très confortables. Richard fit une razzia dans la cuisine : des réserves de plusieurs milliers de calories en junk food et sodas, ce qui mit les Muses furieuses en alerte rouge. Dans son appartement, il aurait pu les faire taire en marchant sur le tapis roulant tout en jouant, mais la taverne n'était pas équipée. Il ouvrit son ordinateur portable sur une petite table et le brancha sur le secteur. Il se rendit aux toilettes une dernière fois. En sortant, il remarqua un seau laissé sous le lavabo par Chet ou quelqu'un d'autre en nettoyant. Obéissant à un instinct ancestral, il le ramassa et l'apporta dans la taverne avec lui, l'installant près de l'emplacement où il allait jouer. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas joué avec un tel niveau de concentration qu'il lui fallait pisser dans un seau, et peut-être exagérait-il dans ce cas. Mais il était tout seul au Schloss, personne ne le saurait jamais, il était un homme de plus de 50 ans, et il y avait beaucoup de boissons caféinées à portée de main.

Il alluma toutes les machines et lança T'Rain. Pendant que le jeu s'ouvrait, il remarqua un reflet exaspérant sur l'écran et alla baisser les stores en bois. Puis, pour faire bonne mesure, il les descendit sur toutes les fenêtres. Car le soleil pourrait avoir le mauvais goût de déplacer ses rayons. Il avait presque fini lorsqu'un mouvement attira son attention vers l'extérieur : le camping-car qu'il avait doublé tout à l'heure montait péniblement la route, ralentissant encore davantage pour que ses passagers puissent admirer la vue du Schloss. Il leur jeta un regard noir, essayant de leur envoyer une espèce de message extrasensoriel : Barrez-vous ! Parfois, ce genre de visiteurs venait demander à utiliser les commodités. Richard s'en moquait tant que le personnel était là pour leur ouvrir la porte, mais il

imaginait tout à fait comment la situation pourrait devenir déplaisante en moins de deux si des campeurs retraités et affables, avec tout le temps du monde devant eux, réussissaient à mettre un pied chez lui. À son soulagement, le véhicule géant prit de la vitesse et dépassa l'entrée du Schloss.

« Je me connecte », annonça-t-il à Corvallis par un casque Bluetooth qu'il venait de se fixer à l'oreille. Il se laissa tomber sur un sofa de cuir, regarda autour de lui pour s'assurer que tout ce dont il avait besoin était à portée de main et ramena le clavier sans fil sur ses genoux.

« Il est toujours là, répondit C-plus, il lève une petite armée.

– Combien, jusque-là ? »

Mais la réponse de Corvallis, s'il répondit, fut noyée dans une cascade de fanfares formidables, avec solos de timbales, grandes orgues et pseudo-chants grégoriens, qui se déversa par les caissons de basse, haut-parleurs, baffles de l'écran plat et tous les autres appareils bruyants disposés autour de Richard.

« Si je comprends bien, dit finalement Corvallis dès qu'il lui sembla sans danger de ressortir de sous son bureau à Seattle, tu t'es connecté avec Egdod.

– C'est le moment ou jamais…

– Tu sais que si le Troll a le moindre indice qu'Egdod connaît son existence…

– Egdod ne va même pas se curer le nez avant de s'être entouré de tous les déguisements et mécanismes de dissimulation connus de nos serveurs.

– Il est très malin. Et rapide. Je l'ai vu abattre une poignée de tristes sires qui s'étaient aventurés dans le coin. Et les gamins de son équipe sont tout aussi formidables.

– T'as déjà fait un piège à ratons laveurs ?

– Non. On m'a dit qu'ils avaient la rage, et je n'ai jamais vu à quoi ça pourrait me servir d'en attraper un.

– Tu perces un trou dans une souche d'arbre, ou un truc comme ça, assez gros pour que le raton laveur y passe sa patte. Mais tu plantes quelques clous à l'entrée du trou et tu tords leur tête vers l'intérieur pour qu'il soit obligé de plier sa petite patte pour la faire entrer dans le trou. Puis tu disposes un appât au fond. Le raton laveur met la patte dans le trou et attrape l'appât. Mais il ne peut pas ressortir la patte sans se blesser à moins de lâcher l'appât. Il finit par être piégé par son refus de lâcher, tu comprends.

– Tu l'as déjà fait, ça ? Je sais bien que tu as eu une enfance très rurale et tout, mais…

– Bien sûr que non, pouffa Richard. Qu'est-ce que tu voudrais

que je fiche d'un animal enragé collé sur une souche d'arbre ?

– D'où ma question...

– Ça ne marche sans doute même pas. C'est juste une métaphore. »

Mais Richard ne développa pas son raisonnement, car il était maintenant occupé à installer les nombreuses couches de boucliers, déguisements et protections que devait revêtir Egdod avant de s'aventurer hors de sa demeure.

« Donc, dit enfin Corvallis, si je comprends bien, la métaphore s'applique comme suit. Pour l'heure, le Troll pourrait se déconnecter et il n'aurait rien perdu. Il est semblable à un raton laveur qui n'aurait pas encore mis la patte dans la souche. Mais apparemment, il s'apprête à partir avec son équipe pour Trouver et déCacher une grande quantité de l'or qu'ils ont planqué dans les Torgai. Après ça, il essaiera de le transporter à un bureau de change. Là, il sera comme le raton laveur qui a mis sa patte dans le trou. Si tu l'attaques et qu'il est tué, ou s'il se déconnecte, il ne récupère pas l'argent dont il a besoin.

– T'as tout compris. Et c'est à ce moment-là que j'essaierai de coincer ce petit con, histoire d'avoir une petite discussion avec lui. »

C'était toujours en faisant les cent pas avec agacement que Csongor réfléchissait le mieux : une particularité qui expliquait sans doute pourquoi il n'avait jamais atteint la totalité de son potentiel dans le cadre universitaire traditionnel. Mais elle lui servait bien à présent. Ce qu'accomplissait Marlon était fascinant. Plus pour la complexité et pour son attention farouche aux détails microscopiques de son activité que pour ce qui se produisait réellement à l'écran. Car Reamde n'avait pas fait plus de quelques pas virtuels en sortant de sa grotte. En un sens, Csongor ne pouvait pas en détourner les yeux, mais, d'un autre côté, il ne supportait pas de regarder pendant plus d'une ou deux minutes d'affilée, et il se mit donc à faire les cent pas.

L'autre ordinateur, celui avec l'installation Linux propre et la connexion Internet anonyme, se trouvait à cinq pas. Csongor ne cessait d'y revenir. Yuxia semblait avoir établi une espèce de contact sur une chat room avec une de ses connaissances en Chine et elle se livrait à un échange sporadique de messages. Cela la soulageait d'un énorme fardeau émotionnel qu'elle portait depuis le début de leur aventure. Mais il y avait beaucoup de temps morts durant lesquels elle put retourner sur le Net pour glaner des informations sur Abdallah Jones et (tandis que son enquête se poursuivait et qu'elle trouvait des pistes) sur Zula

Forthrast et Richard Forthrast, et, aussi, sur Csongor lui-même et son frère à LA. Elle n'avait sans doute jamais utilisé une connexion Internet qui ne soit pas entravée par la grande e-muraille de Chine et elle trouvait déjà ça addictif.

Csongor dut presque avoir recours à l'impolitesse pour obtenir qu'elle cède sa machine quelques minutes. Puis il effectua quelques recherches Google, à l'affût des pages qui contiennent à la fois « Zula » et « Jones ». Il trouva quelques pages sur le terrorisme dans la corne de l'Afrique, faisant référence à la baie de la mer Rouge et au port d'Érythrée dont Zula portait le nom, mais rien sur Zula Forthrast.

Donc rien ne s'était passé. Aucune information établissant un lien entre ces deux noms n'avait encore filtré dans la sphère publique. Il essaya le nom de Jones en lien avec Xiamen et ne trouva rien non plus. Avec l'aide de Yuxia, il parvint à trouver quelques articles des médias chinois sur une explosion au gaz et un attentat manqué qui avait eu lieu à Xiamen le matin en question, mais aucun de ceux-ci ne mentionnait Jones, Zula ou les autres acteurs du drame connus par Csongor. À ce qu'il semblait, on avait efficacement étouffé l'affaire.

« Une nouvelle bombe vient d'exploser, si je puis dire », annonça une voix familière au bout du fil.

Après un instant de désorientation, Olivia le reconnut : « Oncle Meng », qui appelait sans doute de Londres.

Elle était désorientée car elle venait de parler à la gendarmerie royale de Vancouver et ne s'attendait pas à un appel de Londres.

« Allô ?

– Je suis là. Désolée. Comment ça, une bombe ?

– On a un nouvel acteur dans la GMCJ, expliqua Oncle Meng, qui avait adopté l'acronyme de Seamus Costello pour désigner la lutte dans laquelle ils étaient tous engagés côte à côte – le MI6, le FBI, la gendarmerie royale, la famille Forthrast.

– Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ?

– Des recherches Google reliant des noms comme Zula à des noms comme Abdallah Jones. Xiamen. Csongor.

– Qui est Csongor ?

– Je n'en ai aucune idée, ce qui fait que je me demande si ce nouvel acteur ne s'est pas identifié par inadvertance.

– Où se trouve-t-il ?

– Aucune idée. Qui que ce soit, il s'y connaît en matière de sécurité informatique : il s'est installé une version de Linux propre et bien protégée, extrêmement récente, et il utilise un logiciel de hacker pour anonymiser ses paquets. On n'a aucun

moyen de savoir où il peut être.

– Rien de visible sur les sites publics ?

– Pas à notre connaissance.

– Donc le nouvel acteur ne répand pas la nouvelle.

– Non. Il fait des recherches. Il essaie de savoir si quelqu'un d'autre sait ce qu'il sait. Et jusque-là, je dirais que la réponse est non.

– Vous voulez que je fasse quelque chose ?

– Vous m'avez déjà aidé en me disant que vous ne savez pas qui est Csongor. Si j'ai besoin d'autre chose, je vous tiens au courant. »

Et il raccrocha, ce qui tombait bien car un autre appel arrivait, à en juger par l'indicatif, des bureaux de la gendarmerie royale du Canada à Vancouver.

Ses activités téléphoniques transfrontalières avaient été une sorte de répétition, en miniature, de ses deux premiers jours aux États-Unis : elle avait commencé avec des gens dont elle connaissait le nom et dont elle avait le numéro, obtenu d'autres noms et d'autres numéros, se frayant un chemin à l'aveuglette dans des organigrammes labyrinthiques jusqu'à réussir à établir des relations avec des gens qui ne pensaient pas qu'elle était folle et à qui elle pouvait divulguer quelques informations sensibles. À l'inverse des États-Unis, avec leur dispositif de sécurité et d'espionnage semblable à la tour de Babel, le Canada lui offrait un interlocuteur unique, la gendarmerie royale. Il y avait aussi des services secrets, le Canadian Security Intelligence Service, mais lorsqu'ils avaient eu vent du genre de questions que posait Olivia, ils l'avaient simplement adressée à la gendarmerie, qui était mieux équipée pour répondre.

Comme elle l'espérait, cet appel émanait d'un certain inspecteur Fournier, dont tout le monde semblait penser qu'il était l'homme de la situation. Elle s'excusa depuis la pièce où elle était en train d'examiner des photos aériennes avec des agents du FBI et se rendit dans un bureau vide. Elle contempla par la fenêtre les eaux bleues d'Elliott Bay – car c'était une parfaite journée de printemps, le ciel était clair, on voyait les montagnes – et regarda sans les voir les porte-conteneurs qui accostaient dans le port. Après un échange de politesses avec l'inspecteur Fournier, elle demanda et obtint la permission de lui faire perdre un quart d'heure de son temps précieux et se lança dans un résumé de la théorie du GNA raccourci, ou GNAR, et de son rapport possible avec la sphère de responsabilités de l'inspecteur Fournier.

Après le déluge initial de recherches Google, Csongor sombra dans un profond découragement pendant deux ou trois heures. Durant tout le périple précaire du Szélanya, il s'était imaginé que si seulement il parvenait à accéder à un ordinateur connecté à Internet, il parviendrait à faire bouger les choses. Rétrospectivement, ce n'était pas du tout un espoir réaliste. Mais il lui avait donné une raison de continuer parmi les typhons.

Ils n'avaient pas pris le temps de décompresser après le voyage. C'était là le problème. S'ils avaient accosté dans une anse isolée et passé un petit moment à manger des noix de coco et à nager dans les eaux limpides, Csongor aurait pu être psychologiquement en mesure de s'adapter sans heurt à la suite des événements. Mais lorsque le Szélanya avait échoué, Csongor ne s'était autorisé à se relaxer que pendant trente secondes tout au plus – et pendant ces trente secondes, on leur avait volé tout leur argent. Depuis lors, ils n'avaient pas arrêté ; et maintenant, il découvrait que son cher Internet n'était d'aucune utilité pour retrouver Zula.

Il fut englouti par le sommeil aussi soudainement et aussi totalement qu'un homme balayé du pont d'un bateau par une forte vague.

Quelques heures après le début de la chasse au Troll, le casque Bluetooth de Richard se mit à émettre des bips pathétiques : plus de batterie. Il coupa sa liaison téléphonique avec Corvallis, laquelle devenait de moins en moins utile à mesure que Richard se mettait au diapason. Pris dans un enchevêtrement de sorts et de déguisements sur environ vingt niveaux, il se rendit dans les Contreforts de Torgai en volant directement jusque là-bas, évitant les lignes telluriques encombrées qui l'auraient forcé à émerger à un endroit où son personnage – ou plutôt sa version déguisée – aurait risqué de se faire repérer. Ici, il luttait contre certaines caractéristiques inéluctables du règlement. Il ne voulait pas que l'on sache qu'Egdod était de sortie et il s'était déguisé en Ur'Qat, un mage guerrier K'Shetriae aux pouvoirs bien moindres – mais assez puissant tout de même pour survivre tout seul dans les Torgai déchirés par la guerre.

Une autre étape raisonnable consisterait à se rendre invisible. Egdod était capable de lancer des sorts d'invisibilité que presque personne dans le jeu ne pouvait percer. Et pourtant, il y avait toujours une faible probabilité pour que le sort échoue. C'était une de ces choses qui maintenaient l'intérêt du jeu : les personnages de petit niveau avaient toujours une chance de vaincre les personnages de haut niveau. Même un Egdod pouvait

être détecté. Il valait mieux se déguiser d'abord en Ur'Qat, moins puissant, puis lui faire lancer un sort d'invisibilité. Tous les sorts lancés par Ur'Qat étaient bien moins puissants et risquaient donc davantage d'être pénétrés que ceux d'Egdod. Il y avait donc une bonne chance pour qu'Ur'Qat soit repéré lorsqu'il suivrait la ligne tellurique jusqu'aux Torgai, sort d'invisibilité ou pas. Auquel cas il serait attaqué immédiatement ou, ce qui serait sans doute pire, suivi en secret tandis qu'il serait à la poursuite de Reamde. Et peut-être même serait-il poursuivi par un des hommes de main de Reamde. Egdod pouvait toujours se rendre dans les Torgai en toute hâte, s'il décidait que c'était justifié ; mais tout semblait indiquer que Reamde mettait lentement et patiemment à exécution un plan de bataille qui allait prendre plusieurs heures. Egdod se contenterait donc de voler de sa forteresse aux Torgai. Même à une vitesse supersonique, cela prit un moment. Mais pendant le vol, Richard eut le temps de se familiariser de nouveau avec certains sorts et formules magiques qui pourraient bien vite s'avérer utiles. Et, au moins jusqu'à ce que son casque Bluetooth rende l'âme, il put se tenir informé par Corvallis et en apprendre davantage sur les acolytes que Reamde faisait venir, apparemment, de tout le Sud de la Chine.

Au réveil, Csongor était tourmenté par l'impression floue qu'il y avait quelque chose d'utile qu'il pouvait faire et, au bout de quelques instants, il se rappela quoi : il était censé trouver un bureau de change pour T'Rain, de préférence en Suisse, mais, à défaut, n'importe où hors de Chine. Il était 3 h 41 du matin. Il dormait assis sur une chaise depuis près de trois heures. Il se tourna vers Marlon et le découvrit exactement dans la même posture qu'avant. Yuxia était assise devant l'autre ordinateur, mais elle piquait du nez. Il essaya de bouger, mais son cou était raide, et il consacra une minute à s'étirer. Puis il alla regarder par-dessus l'épaule de Marlon. À sa stupéfaction, le troll Reamde n'avait toujours pas bougé de l'entrée de sa grotte. Mais il aurait été faux de conclure que rien ne s'était passé durant tout ce temps, car le tableau sur la gauche de l'écran était maintenant plein, de haut en bas, d'icônes de personnages en couleur, avec leur statut qui se mettait à jour constamment. Pendant que Csongor dormait, Marlon avait recruté plusieurs dizaines d'autres joueurs pour l'aider. Il appuya sur une touche de fonction, et la fenêtre du tableau s'élargit sur presque tout l'écran, puis se réorganisa en une sorte de structure hiérarchique en arbre, avec Reamde au sommet.

« Votre organigramme ?

– On dit un arbre. »

L'inspecteur Fournier rappela Olivia vers 15 h 30, et lui apprit qu'ils avaient conduit une recherche simple dans les rapports de police et n'avaient rien trouvé concernant un atterrissage de jet privé louche ou une bande de terroristes moyen-orientaux en goguette. La seule chose légèrement anormale qui avait été signalée, c'était qu'un groupe de chasseurs avait disparu dans le centre-nord de la Colombie-Britannique, environ dix jours plus tôt.

Quarante-cinq minutes plus tard – ayant fait un rapide saut à son hôtel pour récupérer ses affaires et régler sa note –, Olivia faisait route vers le nord sur l'A5 et elle était presque au point mort, prise dans l'inévitable embouteillage du vendredi après-midi. Mais elle avançait. Elle avançait, elle en était convaincue, dans la direction d'Abdallah Jones.

À certains points de vue, les djihadistes d'Abdallah Jones étaient tellement ineptes qu'ils éveillaient presque – presque – une sorte de sentiment de sympathie chez Zula, titillant son peu d'instinct maternel. Mais il y avait certaines choses pour lesquelles ils étaient très bons, et ils les effectuaient avec une efficacité remarquable. Le camping, par exemple. Et après plus d'une semaine à rouler sans but sur les nationales et les petites routes de Colombie-Britannique en camping-car, ils étaient plus que prêts à camper.

Elle s'était figuré que, à l'approche du Schloss, ils l'auraient fait venir à l'avant du camping-car afin de profiter de ses lumières pour s'orienter. Mais apparemment, ils avaient acheté un GPS dans un des nombreux Walmart visités pendant leurs pérégrinations et ils s'en contentaient pour repérer les coordonnées des lieux où elle avait pris des photos de la mine effondrée, quelques semaines plus tôt. Ils fermèrent et verrouillèrent la porte de sa cellule pour éviter d'être distraits ; elle passa donc les dernières heures de la journée seule dans le noir ; elle se livra au programme d'exercices qu'elle s'était inventé et tenta de deviner leur position par les rares indices sensoriels qui pénétraient les parois isolées de la pièce. Ils traversèrent une ville ; Elphinstone, sans doute. Ils firent des courses ; au Safeway, probablement. Puis ils ressortirent de l'agglomération et commencèrent à grimper une route sinueuse (ses oreilles se bouchaient). Presque certainement celle qui montait au Schloss depuis la vallée. Quelqu'un les klaxonna furieusement pendant un moment, puis les doubla à toute vitesse ; elle s'amusa de l'idée que ça aurait pu être Oncle

Richard. Puis elle sut soudain avec certitude que c'était certainement Oncle Richard.

Ils atteignirent un endroit où la route devenait un chemin de terre, puis coupèrent le moteur. Rien ne se passa, de son point de vue, pendant une heure ; elle sentit les suspensions rebondir : des hommes descendaient, sans doute pour partir en reconnaissance. Des discussions étouffées se déroulaient à l'avant, on déchargeait. Il était presque certain qu'ils avaient accumulé tellement d'affaires dans le camping-car au cours de la semaine qu'il était difficile de se déplacer à l'intérieur.

Puis elle entendit le son qu'elle attendait depuis une éternité, depuis qu'ils avaient construit cette cellule et l'avaient bouclée dedans : le lourd cliquetis de la chaîne, que quelqu'un tirait du placard où ils l'avaient rangée.

Ils tripotèrent la porte. Puis l'ouvrirent d'un coup de pied. Zakir – le gros garçon mou de Vancouver – se tenait là, les lunettes légèrement de travers, la chaîne en tas entre les bras. Visiblement, l'hygiène et le rasage n'avaient pas été ses priorités ces derniers jours.

« Je vais avoir besoin de votre cou », annonça-t-il, avec une fausse politesse exagérée, sarcastique.

Csongor n'avait pas la moindre idée de la façon dont il fallait s'y prendre pour contacter un spécialiste du blanchiment d'argent gagné sur T'Rain, mais il se dit que ça ne coûtait rien de tenter l'approche directe. Il lança quelques recherches Google appropriées et commença rapidement à repérer les mots-clés les plus fructueux.

Le problème était qu'aucun de ces individus n'avait de site web à proprement parler. Ils étaient post-web et post-mail. On entrait en contact avec eux par le biais de leurs toons dans T'Rain.

Csongor entreprit donc de télécharger la version Linux de T'Rain ; pendant que l'opération se terminait, il se mit à lire des articles sur le jeu, essayant d'apprendre quelques bases afin de ne pas se retrouver tout à fait impuissant lors de ses premiers pas dans le monde.

Le processus de téléchargement était lui-même très sophistiqué et avait son propre thème musical qui hurla dans les enceintes pendant quelques instants avant que Csongor ne trouve la commande du volume. Marlon le remarqua. « Tu entres ? » demanda-t-il. Il semblait un peu gêné.

« Oui, pour trouver des bureaux de change.

– Mais tu n'as pas de toon.

– C'est vrai, Marlon.

– Il va falloir en créer un. Ça ne va pas marcher. Il ne va pas arrêter de se faire tuer.

– Que veux-tu que je fasse, dans ce cas ?

– Avec mes potes, on gagnait notre vie en vendant des toons à des mecs comme vous.

– Ils n'étaient pas comme moi.

– Peu importe, je vais t'en prêter un. »

« Nous avons très probablement identifié Csongor, dit la voix d'Oncle Meng dans le téléphone d'Olivia, sans préambule. Votre mail nous a été utile. » Car Olivia, suite à leur précédente conversation, lui avait envoyé un courrier décrivant le contenu du codex de Zula sur serviettes en papier.

Plus rien pendant quelques instants. Un camion de premiers secours, gyrophares allumés, essayait de se frayer un chemin dans les embouteillages, klaxon enfoncé, et obligeait les automobilistes à s'écarter de son passage.

« Tout va bien ? demanda Oncle Meng.

– Ça va. Je suis sur une autoroute, et on avance beaucoup moins vite qu'à pied. »

Elle était sur la route depuis une demi-heure et n'avait même pas franchi les limites de Seattle. « Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

– Csongor Takàcs, 27 ans, consultant en sécurité Internet et administrateur système free-lance, vivant à Budapest. Liens connus avec des figures du crime organisé. Il ne s'est pas connecté à ses serveurs habituels, Facebook, etc., depuis trois semaines. »

Olivia aurait sans doute dû penser à autre chose, mais elle se demandait si elle devait appeler Richard. Car le détail qu'elle ne parvenait pas à chasser de son esprit, c'était que ce Csongor avait fait des recherches sur Zula sur Google. Il connaissait son identité. Mais il ne savait pas où elle se trouvait. Était-il hâtif de conclure de cette simple recherche qu'il s'inquiétait pour elle ?

Que, en d'autres termes, c'était un gentil ?

« Que peut-on en conclure ?

– Comme tous les autres renseignements au sujet des Russes, cela ne nous avance à rien du tout », dit Oncle Meng. Sans dureté. Mais avec une pointe de regret. « C'est intéressant pour dresser la toile de fond, ça peut nous aider à expliquer les événements qui ont conduit Jones à fuir Xiamen. Mais la nature des recherches Google de Csongor nous apprend que…

– Il n'en sait pas plus que nous. Tenez-moi au courant si ça évolue.

– Oh, je n'y manquerai pas ! »

Oncle Meng raccrocha aussi brusquement qu'il avait entamé la conversation.

Olivia rongea l'ongle de son pouce pendant peut-être trente secondes ; elle se demandait si elle ne ferait pas mieux de se garer quelque part afin de poursuivre son enquête depuis la première aire de repos venue. Mais elle ne pouvait rien contre les embouteillages. Elle prit son téléphone, ouvrit la liste des appels récents et sélectionna le numéro de Richard Forthrast.

Il y eut plusieurs sonneries. Mais finalement, sa voix retentit à l'autre bout de la ligne. « La petite espionne anglaise, dit-il.

– C'est comme ça que vous me voyez ?

– Vous pouvez me donner une meilleure description ?

– Vous n'aimiez pas mon faux nom ?

– Je l'ai déjà oublié. Sur mon téléphone, vous êtes la Petite Espionne anglaise.

– Je pensais à vous et je me suis dit que je ferais bien de venir aux nouvelles. Comment ça va, vous et vos frères ? »

Il rit. « On était sur le point de s'entretuer, alors je les ai mis dans un avion pour Bourne's Ford ce matin.

– Ah ! Charmant. »

Olivia s'entendait bredouiller des mots dénués de sens, essayant de décider si elle devait ou non lui dire la chose. « Le Troll est connecté, annonça-t-il.

– Ah bon ?!

– Et il se déplace. Et je suis à sa poursuite. Autrement dit, je suis occupé. Appelez ce numéro, voulez-vous – il dicta un numéro débutant par l'indicatif 206. Corvallis vous donnera tous les détails.

– Quels détails ? dit-elle d'un ton distrait, tentant de mémoriser le numéro.

– L'adresse IP du Troll. Pour que vous puissiez le localiser. Il se trouve aux Philippines. Avec vos ressources, vous pouvez certainement trouver ses coordonnées exactes et le frapper avec une attaque de drone, ou un truc dans ce goût-là.

– Sans commentaire.

– Mais ne le faites pas, parce que je veux d'abord lui arracher des informations. Ensuite, vous pourrez le frapper avec tous les missiles que vous voudrez. »

Elle ne savait pas quoi dire. Le sens de l'humour de Richard la déconcertait.

Il essaya de nouveau : « Traquez-le tant que vous voudrez. Mais ne l'effrayez pas. Et surtout, n'essayez pas de le suivre dans T'Rain. Parce qu'il le saura. Il s'en apercevra tout de suite. »

Elle raccrocha et composa le numéro de Corvallis un dixième de seconde avant qu'il ne s'efface définitivement de sa mémoire.

Une nouvelle voix retentit : « Espion, euh, espionne anglaise ?

– Vous pouvez dire "la petite espionne", si vous voulez. Je n'irai pas porter plainte.

– On a essayé de lui faire suivre un stage de développement de la sensibilité, mais il a toujours résisté.

– Oh, comparé à certains individus avec qui je dois traiter, votre boss est hyper raffiné ! Ne vous en faites pas pour ça.

– Richard m'a prévenu de votre appel.

– Oui. Vous pensez que le Troll est aux Philippines ?

– Oui, mais on n'a pas les ressources ici pour le localiser plus précisément – son adresse IP fait partie d'un groupe attribué à une région très étendue. Vous voulez noter le numéro ?

– Je voudrais bien, mais je suis au volant. Donc je vais faire autre chose.

– Bon, OK, quoi donc ?

– Je vais donner votre numéro à un de mes collègues qui se trouve aux Philippines. Il s'appelle Seamus Costello. Il saura quoi en faire.

– Ravi de rendre service.

– Et il vous demandera sans doute des astuces pour rendre son personnage plus puissant. »

Corvallis tapait quelque chose. « Apparemment, Thorakks est déjà extrêmement puissant.

– Comment le savez-vous ?!

– T'Rain, c'est une énorme base de données unifiée. Et c'est mon – enfin, disons que j'en suis le webmaster.

– Ne me dites pas que Seamus est connecté.

– Il a quitté le jeu il y a trois heures. Il est à peu près 7 heures du matin là-bas.

– Où ? Vous pouvez voir où il était connecté ? »

Il tapa quelques codes supplémentaires. « Le Shangri-La Hotel, à Manille. Étage club. Vous voulez son numéro de chambre ?

– J'ai son numéro de portable, mais si je veux le faire flipper – et c'est mon intention –, ça serait plus marrant de l'appeler sur le fixe, non ? »

« Ce fichu téléphone est fixé au mur par un fil, dit Seamus Costello avec un mélange d'horreur et de dégoût lorsqu'il fut suffisamment réveillé pour remarquer ce genre de faits. Comment vous êtes-vous démerdée pour me joindre sur un fixe!?

– Vous avez encore quelques trucs à apprendre sur l'espionnage, répliqua sèchement Olivia. Vraiment, vous m'étonnez. J'espère que je peux vous faire confiance pour

protéger l'information que je m'apprête à vous révéler.

– Quelle information ?

– Je n'en suis pas certaine, en réalité. Mais c'est une piste. Dans les Philippines. Où il se trouve que vous êtes coincé.

– Si je descends dans des hôtels comme celui-ci, c'est précisément pour éviter de me rappeler cette dure vérité.

– Eh bien, mettez-vous sur ce dossier, et ce sera peut-être votre ticket pour la sortie.

– Rapport à la GMCJ ?

– Bien sûr.

– Vous êtes où, au fait ?

– Sur l'A5, en route vers le nord, et j'avance à la vitesse époustouflante de 10 km/h. Oups ! je retire ça, maintenant je suis bloquée.

– Ça recommence comme à Manille, hein ?

– Sauf que je ne peux pas abandonner le véhicule.

– Vers le nord... Depuis San Diego ? LA ?

– Seattle. »

Elle lui résuma brièvement son parcours depuis qu'elle avait quitté Manille.

« OK, fit Seamus une fois qu'il eut digéré toutes les infos. Donc la visée n° 1 de l'enquête, selon vous, c'est le GNAR, et vous vous rendez à Vancouver pour suivre une piste possible... mais qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

– Seamus, vous êtes un agent extrêmement entraîné, avec une palette de qualifications exceptionnelle. Des réflexes félins et un incomparable instinct de tueur. »

Soupçonnant déjà qu'elle était en train d'essayer de l'embobiner, Seamus s'abstint de tout commentaire.

Olivia poursuivit : « Des milliers d'ennemis sont tombés sous l'impact fulgurant de votre Massue de guerre à la lame Targadian.

– Quand vous voudrez commencer à parler normalement, je serai prêt.

– J'ai une mission qui requiert un guerrier de votre trempe. » Et Olivia expliqua ce qui se passait autour du Troll. Les informations les plus importantes étaient contenues dans ses premières phrases : ensuite, elle se sentit verser dans le bavardage. La circulation commençait à devenir plus fluide, elle se surprit à changer de voie, faisant plus de choses à la fois qu'elle ne l'aurai t souhaité.

Seamus l'interrompit enfin : « Est-ce que je dois comprendre que ce gamin a vécu à trois mètres de Jones pendant des mois ? Et qu'il se trouvait au beau milieu de l'explosion au gaz de Xiamen ?

– Oui et oui.

– Il suffisait de me dire ça. Il est où, ce petit con ?

– C'est à vous et à votre formidable système de renseignements de le découvrir. »

Elle lui donna l'adresse IP.

« Je m'en occupe, dit-il.

– Juste une chose…

– Oui ? »

Seamus, qui était doucement désorienté et endormi au début de la conversation, était à présent pleinement réveillé et impatient ; il ne cherchait pas à le dissimuler.

En fait, il cherchait même plutôt à le manifester.

« Le gamin, c'est un gentil. N'essayez pas de l'attaquer.

– Thorakks peut se charger du gamin. Bonne chance avec le GNAR ! »

Et il raccrocha.

Ça tombait bien, car Oncle Meng rappelait au même moment.

Elle réalisa qu'il devait être dans les 1 heure du matin à Londres. Oncle Meng semblait à la fois un peu ivre et exténué. Il devait être à son club.

« Nous avons matière à penser que Csongor – si c'est bien lui qui fait des recherches sur Google en passant par Tor – est en train d'essayer de prendre contact avec un échangeur de devises issues de T'Rain. »

Il fallut quelques instants à Olivia – qui essayait à présent de se concentrer sur tellement de choses à la fois – pour faire le lien. « Ils sont ensemble, dit-elle brusquement. Csongor et le Troll. » Puis, après quelques changements de voie : « Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien ficher ensemble ?

– Aucune idée. Mais peut-être que votre contact peut leur poser directement la question. Moi, je vais me coucher. »

Il fallut un certain temps à Zula pour se réhabituer au simple fait d'avoir de l'espace autour d'elle et le ciel au-dessus de sa tête.

Ils se trouvaient sur le terre-plein au bout de la route, quelques kilomètres après le Schloss, au bas de l'avalanche de planches qui était tout ce qui restait de l'ancienne mine. La pente au-dessus d'eux était à un angle qu'on aurait cru de quarante-cinq degrés, mais qui devait faire un peu moins. Les jonchées de planches bardées aux extrémités de clous tordus et semi-arrachés faisaient comme des flambées noires contre le ciel. Les mûriers et le lierre essayaient de rattacher ce que les mites et la gravité avaient séparé. À quelques centaines de mètres en haut de la pente, elle le savait, le lit de l'ancien chemin de fer traversait ce champ de

ruines. Un mois plus tôt, elle faisait des raquettes avec Peter sur cette voie. Dans un mois, les adeptes du mountain bike rouleraient dessus. Mais pour l'instant, c'était un torrent boueux porté par les ruisselets saisonniers, qu'il faudrait remplir de gravillons et tasser avant qu'il puisse servir de nouveau. Dans quelques semaines, les équipes de travailleurs viendraient commencer la maintenance, mais pour l'instant, la piste se trouvait à l'état d'abandon total.

Elle avait bien compris qu'ils viendraient ici, mais, malgré cela, c'était surréaliste, onirique : la sensation de l'air frais et sec sur sa peau, l'odeur des cèdres et de la boue, et, bien sûr, le fait qu'elle était entourée de djihadistes et qu'elle avait une chaîne cadenassée autour du cou. À présent qu'ils se trouvaient au milieu de nulle part, les djihadistes avaient enfin adopté les coutumes locales : ils portaient leurs armes de façon plus ostentatoire. L'un d'eux était assis, jambes croisées, sur le toit du camping-car, qui avait été garé en travers de la route, barrant l'accès au rond-point naturel. C'était là qu'ils avaient déchargé, et ils triaient leur matériel. L'homme avait un fusil sur les genoux et une paire de jumelles autour du cou. Il la portait à ses yeux de temps à autre pour observer la vallée. Pour Zula, la chose ne faisait guère de doute : si jamais des adeptes du géocaching ou des flics du coin s'aventuraient jusque-là, à peine aurait-il distingué le blanc de leurs yeux à travers le pare-brise qu'il les abattrait net.

Il y avait eu du roulement au cours de la dernière semaine. Zula commençait à s'y perdre. Des trois qui étaient arrivés de Vancouver le matin suivant le vol du camping-car, Zakir était encore là, bien sûr ; il tenait le bout de la chaîne de Zula comme s'il promenait un chien ; Sharjeel, celui qui était vif, efficace et ressemblait un peu à une fouine, était apparemment devenu l'un des principaux acolytes de Jones. Ershut, l'homme à tout faire costaud qui était venu avec eux en jet, jouait son rôle habituel : il déplaçait des monceaux d'affaires et rangeait le matériel en tas. On ne voyait plus Mahir et Sharif, les amoureux. Ni Aziz, le troisième de l'équipe de Vancouver. Abdul-Wahaab faisait les cent pas, le regard perdu dans le lointain, et parlait sur plu sieurs téléphones d'un air important en consultant sans cesse sa montre. Mais au moins quatre nouveaux étaient arrivés : le sniper sur le toit du camping-car, un autre homme manifestement armé qui semblait monter la garde au sol un peu plus loin (il avait trouvé une cachette dans les bois, mais Zula le voyait) et deux personnages barbus, au physique sec et nerveux, qu'on aurait cru venus pour une longue partie de chasse au gros

gibier. Mais Zula sentit tout de suite qu'elle ne les avait pas tous vus, et que d'autres roulaient dans les parages, dans la petite flotte de voitures que le réseau de Jones avait réussi à dénicher depuis les presque deux semaines qu'il était dans le pays.

Ils peinaient dans les tâches qui leur étaient assignées, et Sharjeel ne cessait de les exhorter à se bouger le cul et à avancer. En l'espace d'une heure, ils remplirent à ras bord plusieurs sacs à dos et attachèrent d'autres affaires dessus à l'aide de cordelettes, de ficelle et de tendeurs ; ils remplirent également des sacs-poubelle et des glacières en plastique qu'ils prirent dans leurs bras et s'éloignèrent dans les bois, suivant un sentier qu'un de leurs compagnons, plus vif, avait déjà exploré. Celui-ci les amena sur le flanc de la ruine. Ils avançaient avec une lenteur extrême à cause de la pente, des fourrés et de la boue. Mais en peut-être une demi-heure – même si elle leur parut longue –, ils émergèrent, en nage, sur un terrain relativement plat, environ de la taille d'un court de badminton, clairsemé de grands arbres anciens qui, grâce à leurs feuilles persistantes, les rendraient à peu près invisibles du ciel, mais leur laissaient suffisamment d'espace libre et plat pour planter leurs tentes et auvents et dérouler leurs sacs de couchage. La première initiative de Zakir consista à passer l'extrémité de la chaîne de Zula autour d'un grand arbre situé au milieu du terrain et à refermer le cadenas. Il eut ainsi le loisir de s'étendre sur le dos sur un matelas en mousse bleu jusqu'à ce qu'Abdul-Wahaab le gronde pour sa paresse. Il se leva et se remit au travail. Zula chipa son matelas et s'assit dessus. Jusque-là, elle s'était efforcée de prêter aussi peu d'attention que possible aux cadenas aux extrémités de la chaîne, craignant de se trahir si elle manifestait trop d'intérêt à leur encontre. Il était nettement préférable de feindre apathie et désespoir. Mais comme personne ne s'occupait tellement d'elle à présent, elle coula un regard vers l'autre bout de la chaîne, à l'endroit où elle était fixée autour du tronc d'arbre. Il y avait deux cadenas dans l'univers de Zula. L'un était un gros objet lourd, en cuivre, fait pour résister aux éléments : ils l'avaient pris à la mine. L'autre venait de la boîte à outils à l'arrière du pick-up ; il était plus petit, en acier, avec un anneau en caoutchouc bleu encastré dans sa base pour l'empêcher de se cogner bruyamment contre les parois de la boîte. De celui-là, Zula avait la clé. Pendant un certain temps, elle l'avait gardée dans sa poche, mais quand il était devenu clair qu'il allait se passer quelque chose, elle s'était inquiétée, incapable de dormir, du risque qu'ils la fouillent et la lui confisquent. Elle avait imbibé un tampon hygiénique d'eau jusqu'à ce qu'il gonfle, avait fourré la clé au milieu et se l'était

enfoncé dans le cul. C'était là qu'elle se trouvait maintenant.

C'était le gros cadenas en cuivre qui fixait la chaîne à l'arbre. Elle ne pouvait pas voir celui qu'elle portait au cou, mais, en le tâtant, elle sentit l'anneau de caoutchouc autour de sa base. C'était celui qu'elle pouvait ouvrir.

Lorsque les da G shou créaient un nouveau personnage en vue de le revendre à un riche Occidental paresseux, ils ne perdaient pas de temps à lui donner un nom astucieux : ils se contentaient de coller ensemble des fragments de mots glanés, peut-être, en cherchant au hasard sur Google ou dans des spams ; c'est en tout cas la meilleure explication que trouva Csongor au fait qu'il se promenait maintenant dans T'Rain sous les traits d'un marchand obèse nommé Lottery Discountz. Il était possible de modifier le nom – et de faire disparaître l'obésité – pour une somme modeste, mais il sentit que s'il cédait déjà à la tentation de traficoter avec ce genre de futilités, des heures allaient se passer sans qu'il arrive au moindre résultat. Rien que pour apprendre comment faire évoluer son personnage dans l'espace du jeu, il avait de quoi faire.

Il était entré dans l'existence, icône miroitante, dans une chambre de location au premier étage d'une auberge située à un carrefour important, juste à l'extérieur de la porte sud-ouest de Carthinias, ville qui, comme il l'apprit dans un accès fiévreux de recherches Google et Wikipédia, était l'une des cinq plus grandes sur T'Rain. Carthinias était en général épargné pendant les guerres, car ses marchés étaient utiles à tous, et il ne prenait jamais parti – c'était un lieu trop indiscipliné pour arriver à un consensus politique ferme sur quoi que ce soit, et le dernier chef d'État qui avait essayé de l'impliquer dans les intrigues de l'étranger avait été défenestré et renversé par une bande bien organisée de...

Voilà qu'il recommençait, se reprenant à se laisser absorber par des détails séduisants. Rien de tout cela n'avait d'importance. Ce qui comptait, c'était que Carthinias était un entrepôt commercial. L'endroit idéal pour prendre contact avec des échangeurs d'argent. Cela dans un lieu nommé la Bourse. Quelques minutes seulement après s'être réveillé à l'auberge, Lottery Discountz avait passé la porte de la ville de la démarche hésitante et saccadée qui marquait son statut de novice absolu, et, depuis, il zigzaguait d'un pas d'ivrogne dans les rues étroites de la ville, essayant de localiser la Bourse. Ou plutôt essayant de comprendre comment fonctionnait l'interface de navigation, ce qui revenait au même.

D'après ce qu'il avait entendu dire des jeux de ce genre, Csongor n'en revenait pas de ne pas encore s'être fait dévaliser et tuer gratuitement. Il y avait certes dans les rues des personnages qui en semblaient capables. Ils l'ignoraient. De temps à autre, un autre commerçant ou un personnage au statut inférieur, comme un garçon de courses, s'inclinait devant lui, levait son chapeau et lui lançait un salut poli. Apparemment, Lottery Discountz avait un certain prestige. Une des manières dont cela se manifestait dans le jeu, c'était que les personnages de nature globalement non violente le saluaient avec respect. Peut-être cela expliquait-il aussi que personne ne l'ait encore égorgé. Mais il avait l'impression que ce respect se manifestait de moins en moins à mesure qu'il avançait maladroitement, et, après une nouvelle série de recherches sur différents wikis et plusieurs essais infructueux dans l'interface utilisateur, il découvrit que, effectivement, son niveau général de respectabilité était en baisse constante depuis le moment où il avait quitté sa chambre à l'auberge. Apparemment, c'était parce qu'il avait négligé de s'incliner et de lever son chapeau pour rendre les saluts. Les gens qu'il avait snobés par inadvertance avaient fait des signalements. Il apprit donc comment s'incliner et lever son chapeau – c'était une simple combinaison de touches – et sillonna les rues de long en large pendant un moment en faisant preuve d'une politesse extrême envers tous ceux qu'il rencontrait afin de se refaire une réputation avant de se faire tuer.

Ce qui arriva tout de même. Il fut donc forcé d'apprendre la procédure pour sortir un personnage des Limbes et le ramener dans le monde des vivants. Mais ensuite, assez rapidement, il parvint à se rendre à la Bourse de Carthinias et se mit à se promener entre ses colonnes dorées, sans cesser de s'incliner et de saluer les passants, en écoutant des conversations presque totalement incompréhensibles. Car tout était formulé dans un jargon compressé à l'extrême, optimisé pour des non-anglophones aimant taper avec la touche « Verr. Maj. » enclenchée. C'était l'équivalent sur T'Rain des signaux cryptiques employés par les agents de change pour communiquer des instructions lapidaires d'un bout à l'autre d'une arène bruyante dans le monde réel.

Évoluer dans un monde virtuel, quel qu'il soit, exigeait bien sûr la capacité de suspendre son incrédulité afin d'entrer dans l'hallucination collective. Jusque-là, Csongor n'avait vécu ce basculement que pendant quelques instants, principalement à l'occasion d'activités simples telles que se cogner contre les murs de sa chambre à l'auberge ou marcher dans la rue. Dans cet

endroit, il trouvait ça tout à fait impossible, en partie parce qu'il ne pouvait pas suivre ce qui se passait et en partie parce que, de tous les paysages de T'Rain, c'était celui où le présupposé fictionnel était le moins développé. Tout l'intérêt de ce marché était de déplacer de l'argent entre l'économie virtuelle de T'Rain et celle du monde réel. Lorsque l'argent sortait, il devait être détruit – retiré du monde de T'Rain de façon permanente et irrévocable. On parvenait à ce résultat en le sacrifiant aux dieux. On apportait l'or à transférer à l'un des nombreux temples installés sur les acropoles escarpées situées à l'extérieur de la ville et on le remettait à des prêtres et prêtresses qui procédaient à une sorte de rituel afin de faire cesser son existence : dans certains cas, on le poussait dans des failles terrestres pour qu'il soit désatomisé par des forces surnaturelles ; d'autres fois, on l'entassait sur des autels célestes surélevés et on le faisait disparaître par les incantations adéquates. Dégoûté et déconcerté par le jargon des traders, Csongor s'aventura sur ces collines rocailleuses et observa les rites. Ils faisaient tout au grand jour, bien visibles depuis des balcons peu fréquentés, sans doute pour prouver que tout se passait dans la transparence et qu'aucun prêtre ne glissait un peu d'or en douce dans sa toge. En l'espace d'un quart d'heure, Csongor vit quelque chose comme un millier de pièces d'or cesser d'exister sur un autel de ce genre, ce qui laissait supposer, avec un peu de calcul mental – si l'on tenait compte du fait que ce n'était là qu'un des six ou sept établissements du même type, et qu'il semblait fonctionner à ce rendement vingt-quatre heures sur vingt-quatre –, que quelque 10 milliards de dollars sortaient de T'Rain chaque année.

Dix milliards de dollars par an.

Marlon avait 2 millions à transférer.

Csongor enfouit son visage dans ses mains, ce qu'il faisait toujours quand il réfléchissait profondément. À l'hôtel, il avait pris le temps de se raser, et cela lui faisait bizarre de sentir ses joues lisses. Le calcul n'était pas si difficile, mais il était fatigué et désorienté.

Dix milliards par an, cela revenait à quelque chose comme 1 million par heure. Donc ils allaient devoir monopoliser la Bourse de Carthinias pendant environ deux heures pleines. C'était soit ça, soit retirer l'argent par sommes plus petites sur une longue période.

Ça, ce devait être le rôle des commerçants qui se pressaient sous les colonnades : regrouper des petites transactions en une plus grosse ou diviser les sommes trop élevées en plusieurs transactions de taille plus modeste afin que les fournaises à

monnaie sacrée puissent tourner à un rythme régulier nuit et jour.

Comprendre ce processus l'aida à se sortir de l'état d'abattement dans lequel ses premiers pas l'avaient plongé. Lottery Discountz se retrouva, pendant un moment, seul et en sécurité sur un banc de marbre sur le balcon d'un temple où l'or était avalé, digéré et rejeté sous forme de fumier sans valeur par un scarabée mutant géant. Il ne risquait rien à s'éloigner de son clavier pour quelques minutes.

Csongor se leva et fit quelques pas pour se dégourdir les jambes. Yuxia dormait, recroquevillée sur une chaise en position fœtale. Marlon n'avait pas bougé d'un pouce, en apparence, depuis de longues heures. Mais lorsque Csongor se plaça derrière lui pour regarder son écran, il vit que « l'arbre » était maintenant aussi ramifié qu'un érable de 200 ans. Marlon avait levé une armée. D'un coup d'œil, Csongor estima qu'elle comprenait au minimum un millier de guerriers.

Remarquant une lueur étrange à l'autre bout du café, Csongor leva la tête et s'aperçut, après quelques secondes de trouble, que le soleil se levait.

L'inspecteur Fournier fut surpris et peut-être légèrement agacé qu'Olivia ait pris la décision de foncer sur Vancouver sans même l'en avertir. Elle sentit qu'il aurait bien voulu que la politique d'immigration au sein du Commonwealth soit quelque peu renforcée, afin qu'il soit plus difficile pour les espions britanniques inquisiteurs de faire des allers-retours d'un pays à l'autre. Et le fait que l'on soit vendredi n'arrangeait sans doute rien ; Fournier avait probablement des projets pour la soirée, peut-être même pour le week-end, et il apprenait à présent qu'il était obligé, au moins en théorie, d'accueillir cette femme.

« Où êtes-vous pour l'instant ?

– Je fais la queue à la frontière. »

Les panneaux électroniques indiquaient qu'elle l'aurait traversée dans dix minutes, ce qui semblait pessimiste. Elle déboucherait directement dans la grande banlieue de Vancouver et serait dans le centre en une heure. Elle en était un peu gênée. Il lui avait fallu environ quinze secondes après la fin de sa première conversation avec Fournier pour comprendre qu'elle devait se rendre au Canada immédiatement, et elle était passée à l'action sans en référer à quiconque – pas même à ses homologues du FBI, ses hôtes. Cela lui aurait pris trop longtemps d'expliquer les choses à tout le monde. Elle passerait des coups de fil de sa voiture, s'expliquerait à ce moment-là. Mais

finalement, elle avait réglé différentes questions avec Richard et Oncle Meng, Seamus et le mystérieux Csongor, et elle avait complètement oublié d'appeler pour prévenir. Rien d'étonnant à ce que Fournier soit irrité. Le bureau aurait déjà dû être fermé depuis deux heures, il était resté tard, repoussant son dîner et, alors qu'il envisageait de se servir un verre de vin, il l'avait appelée par courtoisie pour la tenir au courant de ce qui se passait – et voilà qu'il apprenait qu'elle essayait de passer la frontière à cet instant même.

« Écoutez, je veux juste me fixer à Vancouver afin de pouvoir suivre cette piste à la première occasion.

– En vérité, ce n'est pas une piste, observa-t-il. Et la prochaine occasion, ce sera lundi, car là, c'est le week-end. »

Elle décida de ne pas insister pour l'instant. « Vous avez du neuf ?

– C'était une chasse à l'ours, deux guides, trois chasseurs et tout l'équipement classique, dans un SUV. Ils sont partis il y a onze jours. Ils étaient censés revenir au bout d'une semaine. Donc ils sont en retard de quatre jours, et on n'a pas entendu parler d'eux, ils ont disparu sans laisser de traces.

– Je croyais que vous aviez dit qu'ils avaient disparu depuis dix jours, la dernière fois ?

– Peut-être que c'est ce que vous avez entendu, mais ce n'est pas ce que j'ai dit. Ils ont pu commencer à avoir des problèmes il y a onze jours ou il y a quatre jours.

– C'est que, vous comprenez, l'avion que je cherche aurait atterri il y a environ treize jours.

– Donc les dates ne correspondent pas.

– Mais s'ils se sont planqués quelque part pendant deux jours après l'atterrissage...

– Où ? Pourquoi n'y a-t-il aucune trace de cet atterrissage ? De cet endroit où ils se seraient planqués ? »

Silence. Olivia avança sa voiture de quelques mètres, s'arrêta au feu rouge. Elle était la prochaine dans la file.

Qu'allait faire Jones s'il se trouvait coincé au nord de cette ligne imaginaire sur la carte ?

Il avait vécu dans le désert afghan pendant plusieurs années consécutives. Comparé à ça, descendre les Cascades serait un jeu d'enfant.

« Il est là-haut, insista-t-elle. Enfin, s'il n'a pas encore traversé la frontière. »

Fournier poussa un soupir. « Si vous pensez qu'il est susceptible d'avoir traversé la frontière, pourquoi vous ne restez pas du côté sud ?

– Parce que tout ce que je peux faire, c'est suivre sa trace, et c'est au Canada que je vais la retrouver. »

Silence. Elle se l'imagina en train d'enlever ses lunettes et de frotter ses yeux fatigués, rêvant de son verre de vin.

Le feu passa au vert, et la voiture qui la précédait changea de pays en douceur.

« Je dois raccrocher. Je traverse la frontière.

– Bienvenue au Canada[2], mademoiselle Halifax-Lin », dit l'inspecteur Fournier. Il raccrocha.

Egdod venait d'être rejoint par un des personnages préférés de Corvallis, un Vagabond K'Shetriae aligné (depuis quelques jours seulement) avec la Coalition des couleurs terre. Corvallis, qui étudiait le jeu depuis bien longtemps, avait développé un pro fond respect pour la chance, celle par exemple d'avoir un tirage favorable par le générateur aléatoire de nombres de la Corporation 9592. Certains types de personnages et d'alignement s étaient meilleurs que d'autres. Les Vagabonds K'Shetriae étaient le meilleur tirage possible. Récemment, Richard avait placé son pouce sur la balance et donné un petit coup de veine supplémentaire à la Coalition des couleurs terre par rapport à leurs homologues des Forces des couleurs vives, et Corvallis n'avait pas perdu de temps pour en tirer parti, troquant tout son kit bariolé contre une tenue moins criarde et plus recherchée.

« Il bouge », annonça Richard, parlant maintenant par l'ordinateur. C'était la seule manière qui lui restait de communiquer avec Corvallis. Son casque Bluetooth avait rendu l'âme, suivi, quelques heures plus tard, par son téléphone : et un homme qui pissait dans un seau depuis six heures n'avait certainement pas le temps de partir à la recherche d'un chargeur. Mais tant que Clover (car c'était le nom du personnage de Corvallis, avec sa chance insolente) se trouvait à portée de voix d'Egdod, Corvallis pouvait entendre tout ce que disait Richard, quoique sous le timbre intimidant d'Egdod.

« J'ai remarqué que tu ne le traites plus de “petit branleur” », dit Clover d'une voix un peu grêle, aiguë, qui ne ressemblait pas du tout à Corvallis. Clover avait un accent irlandais à couper au couteau, une option souvent sélectionnée par les joueurs américains qui voulaient ressembler davantage à des personnages de film.

« OK, OK, il a cessé d'être un petit branleur quand il a levé une armée de mille deux cents personnages de haut niveau et les a déployés en ordre de bataille autour de l'itinéraire qu'il compte

emprunter, reconnut Richard. Je dois avouer que je me demandais pourquoi il mettait tant de temps à sortir de cette grotte. Je ne me doutais pas qu'il préparait la marche du général Sherman vers la mer.

– T'as remarqué ses boucliers de cavalerie superposés ?

– Oui, putain, je les ai remarqués !

– Je trouvais juste que c'était un détail sympa, ajouta Clover d'une voix faible.

– Ouais, eh bien, avant de te laisser emporter par ton admiration pour ce fils de pute et ses virus à la con, sache qu'il détient peut-être des infos sur ma nièce.

– Comment puis-je t'aider ?

– Donne-moi le nombre de pièces d'or qu'il a raflées jusque-là, au fur et à mesure. Non, mieux, la somme en dollars.

– Cent cinquante. Dollars.

– Mais c'est juste des bricoles qu'il a trouvées par hasard. Il n'a pas encore vraiment commencé.

– C'est vrai. Autre chose ?

– Appelle tes potes et vois si tu peux réunir un bataillon de haut niveau. Il n'a pas besoin d'être aussi énorme que celui du Troll. Quelques dizaines de personnes qui savent ce qu'elles font.

– Ça ne devrait pas être compliqué.

– Quand tu es prêt, préviens-moi ; on l'attaquera latéralement et on verra sa réaction. J'observerai d'en haut.

– Comme un dieu de l'Olympe.

– Tu penses que ça posera problème ?

– Pour une bande de vétérans de T'Rain, d'aller au combat en sachant les yeux d'Egdod posés sur eux ? Non, je ne pense pas que ça posera problème.

– Bien.

– Au fait, maintenant, il en est à 1 300 dollars. »

Cela faisait longtemps que Zula en était arrivée à un point où plus rien de ce que faisaient les djihadistes ne pouvait la surprendre, encore moins la choquer. Ça devait être la même histoire que celle de tous les groupes révolutionnaires, que ce soient les talibans, les guérilleros du Sentier lumineux ou les nazis. Une fois qu'ils avaient enterré toute notion de morale – et abandonné tout sens des proportions –, leurs actions se changeaient en une espèce de compétition visant à savoir qui irait plus loin que tous les autres sur cette voie. À partir de là, ce n'était plus qu'une vaste comédie, si toutefois on fermait les yeux sur les conséquences. En tout cas, ils installèrent le réchaud à gaz et les glacières de vivres, les sacs d'eau et de provisions de

chez Walmart devant l'arbre auquel elle était enchaînée : ils s'attendaient visiblement à ce qu'elle fasse la cuisine et le ménage.

Le même phénomène s'était produit dans la mine abandonnée, deux semaines auparavant. À ce moment-là, pourtant, elle ne l'avait pas ressenti de la même façon. Ils venaient de survivre à un crash aérien, et leur avenir semblait incertain ; ils s'étaient terrés, ensemble, dans un refuge confortable ; et, si ridicule que cela puisse paraître, l'impression d'une épreuve partagée avait donné à Zula le désir de participer. À présent, bien sûr, les enjeux étaient tout différents. Pour commencer, elle avait une chaîne au cou. Mais surtout, la qualité du personnel avait décliné vertigineusement depuis ce moment-là. Dans le business de la technologie, on avait coutume de dire la règle suivante : « Les A engagent des A, les B engagent des C » ; l'idée, c'était que, tant qu'on recrutait les meilleurs éléments, ils attireraient d'autres éléments du même acabit ; mais dès qu'on abaissait ses exigences, les éléments de seconde zone commenceraient à recruter des éléments de troisième zone pour en faire leurs hommes de main et servir leurs intérêts personnels. Zula avait presque le sentiment d'avoir vu toute l'évolution ABC se dérouler dans ce microcosme au cours des courtes deux semaines qu'elle avait passées à bourlinguer avec Jones et son équipe dans tout l'Ouest du Canada. Indéniablement, Jones était un A et, rétrospectivement, les hommes qu'il avait choisis pour l'accompagner dans le jet privé en étaient également, chacun à leur façon. Sharjeel, en revanche, était le type même du B et il avait amené avec lui Zakir, exactement le genre d'individu « C » que les gens qui citaient la maxime « Les A engagent des A, les B engagent des C » redoutaient de retrouver dans leur organisation.

Mais Jones, en tant que A, semblait comprendre très bien le processus et il avait organisé les choses en conséquence. Leurs premières heures au campement furent si calmes que Zula s'assoupit même un moment sur son tapis de sol ; emmitouflée dans quatre couches de polaire bon marché, elle pouvait dormir presque n'importe où sans couvertures ni sac de couchage. À son réveil, Zakir l'observait d'une manière qu'elle aurait trouvée terrifiante si elle n'avait jamais rencontré Wallace et Ivanov. À cet instant, elle se surprit à se demander s'il parviendrait à maintenir cet état d'excitation une fois qu'elle lui aurait enroulé sa chaîne autour du cou et qu'elle aurait enfoncé son genou dans son échine. Pendant son confinement à l'arrière du camping-car, elle avait fait beaucoup de pompes et de squats.

Mais ce qui l'avait réveillée, c'était l'arrivée d'un important contingent de djihadistes, dix hommes environ en plus des trois qui étaient restés veiller sur le campement. Apparemment, plusieurs des voitures étaient arrivées au rond-point naturel en même temps et avaient dégorgé ce ballet de personnages, avant de repartir, conduites par ceux que Jones avait jugés inutiles : des C, ou peut-être même des D. Donc ils se trouvaient tous, désormais, au bout de la route, au sens propre, privés de moyens de transport (car le camping-car était parti) et munis de bien plus d'équipements de camping, d'armes et de munitions qu'ils ne pourraient jamais en porter. Le jour baissait. Zula enfonça la capuche de son polaire pour dissimuler les mouvements de ses yeux et tenta de procéder à un inventaire discret. Elle ne vit pas d'autres armes que celles qu'ils avaient apportées en jet ou volées aux chasseurs d'ours. C'était assez logique : il était bien plus facile de se procurer des armes là où ils allaient, et cela ferait moins de poids à transporter de l'autre côté de la frontière.

Sans doute était-il plus utile de faire l'inventaire des hommes que celui du matériel.

Les cinq hommes de l'équipe d'origine étaient désormais présents : Jones, Abdul-Wahaad, Ershut et les amoureux. L'équipe A, pour ainsi dire. Du contingent de Vancouver, il y avait toujours Sharjeel l'anguille et Zakir le grassouillet. Le troisième membre de ce groupe, dont elle avait oublié le nom, avait visiblement été congédié ; peut-être était-il l'un des simples figurants dont la tâche consistait à repartir au volant d'un des véhicules et de se faire discret. Cela faisait donc sept. Mais le total des djihadistes s'élevait à treize – un chiffre qu'elle n'arriva à établir avec exactitude que lorsqu'on la força à leur servir à dîner à tous.

La demi-douzaine supplémentaire se constituait, dans l'ensemble, d'hommes qu'elle avait aperçus ou entendus au moins une fois pendant les interminables errances du camping-car, à mesure qu'ils affluaient, supposa-t-elle, de différentes régions d'Amérique du Nord. Deux d'entre eux lui étaient parfaitement inconnus. Elle comprit à l'accueil qui leur était réservé qu'ils venaient tout juste de rejoindre la caravane. Les autres, pour la plupart, ne les avaient pas vus depuis des années ou ne savaient pas du tout qui ils étaient. Elle les classa parmi les A. En partie parce que Jones les traitait avec un respect marqué. Mais seulement en partie. Ça se voyait. Erasto venait de la corne de l'Afrique, sans doute la Somalie. Il parlait anglais avec un accent du Midwest impeccable et, ce faisant, il aimait bien lui jeter des regards malicieux, se délectant des réactions de la jeune

femme : c'était sans doute un adopté, comme elle, qui avait dû être élevé à Minneapolis ou dans les environs, mais qui, contrairement à elle, avait décidé de rentrer au pays et de consacrer sa vie au djihad mondial. Il faisait un mètre quatre-vingt-quinze et il était bâti comme un lévrier, avec un visage de bébé, imberbe. Un mannequin Benetton.

Abdul-Ghaffar (« le serviteur du Miséricordieux » – ses notions d'arabe lui étaient revenues) était un Américain blond aux yeux bleus, 45 ans a priori, même s'il aurait pu en avoir dix de plus et être bien conservé. Les cheveux coupés ras, il était costaud, mais svelte, et faisait visiblement pas mal de musculation. Un joueur de foot ou un lutteur – il devait pratiquer un sport qui n'exigeait pas une haute taille, en tout cas, car il faisait un mètre soixante-dix à tout casser. Sa langue maternelle, bien sûr, était l'anglais, et il avait encore plus de mal à suivre les conversations que Zula, qui parvenait à saisir environ un tiers de leurs propos. La question évidente que posait son nom – pour quelle faute cherchait-il la miséricorde ? – resterait sans réponse pour l'instant. Mais visiblement, il s'était converti à l'islam sur le tard et il brûlait de rattraper le temps perdu. Elle eut un indice lorsqu'il tourna la tête, exposant une greffe de peau de la taille d'un timbre-poste sur le sommet de son crâne. Elle avait déjà observé ce genre de blessures sur ses cousins fermiers à la peau claire. Il était sous traitement pour un mélanome malin et il lui restait sans doute moins d'un an à vivre. Jusqu'à ce qu'elle ait compris cela, elle se demandait comment un homme tel que Jones avait pu voir dans ce novice all-american autre chose qu'une taupe du FBI.

La puissance de la paresse était pour elle une source perpétuelle d'émerveillement. Les djihadistes n'en avaient certes pas le monopole. Mais avec tous les hommes présents, n'auraient-ils vraiment pas pu préparer leur propre repas ? Préparer un petit buffet, se servir leurs assiettes sans assistance féminine ? En laissant Zula attachée à un autre arbre, hors de portée de leurs conversations ? Mais il semblait très important à leurs yeux que leur captive se charge de ce travail à leur place. Elle était exhibée, se dit-elle, telle Cléopâtre enchaînée dans Rome. Jones voulait que les autres voient de leurs yeux que cette infidèle s'était soumise à sa domination.

Ce qui n'était pas le cas, bien sûr. Mais, pour ce repas, elle se fit un plaisir de faire semblant. Elle garda même sa capuche, comme une sorte de tchador. Et elle écouta ce qu'ils disaient, surprise elle-même de tout ce qu'elle parvenait à présent à comprendre.

Ils mangèrent tranquillement, satisfaisant leur appétit,

bavardant, plaisantant. Puis Jones se mit à leur parler d'un ton sérieux. Il leur dit qu'il allait se coucher très bientôt, car il avait besoin de se lever bien avant l'aube afin d'entamer la phase suivante de l'opération. Après ça, il ne les reverrait pas pendant plusieurs heures. Entre-temps, ils devaient s'efforcer de bien dormir, mais se lever suffisamment tôt et se tenir prêts à se diviser en deux groupes : le groupe du campement et celui de l'expédition. Ce dernier serait plus important que l'autre et partirait pour une grande aventure. Mais cela ne diminuait en rien l'importance de l'équipe qui resterait au camp et n'ôterait rien à la gloire qu'ils allaient en retirer ni à la récompense céleste qu'ils obtiendraient...

(Ce n'était rien de plus, somme toute, qu'une réunion comme une autre. Tout ce qui manquait, c'était la présentation PowerPoint. Certains membres du groupe – les C, sans doute – héritaient du sale boulot, et Jones devait les apprivoiser d'abord grâce au repas et à la fausse camaraderie.)

C'étaient Zakir, Ershut et deux autres qui resteraient à l'arrière pour jouir de l'excellente cuisine de Zula. Elle avait mentalement classifié Sayed, l'un des deux, comme un thésard : c'était un homme silencieux, plus près de 40 ans que de 30, qui semblait franchement mal à l'aise dans cet environnement rustique. La raison pour laquelle Zakir et lui avaient été écartés de l'action sautait aux yeux de Zula – elle aurait fait exactement le même choix, et ils semblaient tous deux à la fois déçus et soulagés.

Ershut, en revanche, n'en revenait pas. Il en allait de même pour Jahandar, un Afghan que Zula avait vu pour la dernière fois perché sur le toit du camping-car avec un fusil de sniper et une paire de jumelles. Zula elle-même dut faire un modeste effort pour cacher sa surprise, car s'il y avait un homme taillé pour une longue marche le long d'une chaîne de montagnes en territoire hostile, c'était bien Jahandar. À tel point qu'elle avait du mal à imaginer comment ils avaient fait pour l'introduire dans une démocratie occidentale. Ils avaient dû le droguer, le planquer dans une caisse, l'expédier en avion depuis Tora Bora et le maintenir cloîtré au sommet d'une montagne jusqu'à ce jour. Tout dans son apparence – la coiffe, la barbe, le regard noir, les cicatrices – lui aurait valu une arrestation préventive dans n'importe quelle municipalité à l'ouest de la mer Caspienne. Et pourtant, ils y étaient parvenus, d'une manière ou d'une autre ; Jahandar était là et il n'était pas content. Ce qui encouragea Ershut, plutôt taciturne d'habitude, à exprimer des objections au plan de Jones.

Ils ne cessaient de jeter des regards dans la direction de Zula.

Comme pour dire : Combien d'hommes faut-il pour surveiller une fille enchaînée à un arbre ?

Jones lui jeta un regard lui aussi, un regard entendu : Je sais que vous en comprenez plus long que vous ne le laissez paraître. Il poussa vers elle son assiette sale, se leva et fit signe à Ershut et Jahandar de le suivre. Ils s'éloignèrent du feu de camp jusqu'à un endroit isolé et poursuivirent la conversation à voix basse. Jones les informait d'un aspect du plan que le reste du groupe n'avait pas besoin de connaître pour l'instant.

Ou peut-être voulait-il simplement éviter les oreilles indiscrètes de Zula. Car à un moment donné, quelques minutes après le début de leur conciliabule, ils braquèrent tous trois leurs yeux sur elle, interrompant leurs délibérations pour une fraction de seconde, puis lui tournèrent le dos afin de continuer à parler plus bas encore. Leur langage corporel n'exprimait plus aucune tension.

Ils avaient décidé de la tuer.

Cela ne se produirait pas tout de suite. Mais, à un moment donné, une fois le groupe principal parti vers la frontière, Ershut ou Jahandar allait lui couper la gorge – pas avant qu'elle n'ait préparé le repas et fini la vaisselle, bien sûr ; après quoi ils partiraient à la poursuite des autres. Et, connaissant ces deux-là, ils n'auraient pas de mal à rattraper leur retard. Zakir et Sayed resteraient pour ensevelir son cadavre, sans doute.

Le repas prit fin, et les hommes se dispersèrent dans l'obscurité, hors de portée de la lueur du feu, lui laissant une pile d'assiette s en carton sales et plusieurs casseroles à récurer. La plupart allèrent se coucher. Jahandar se fit du thé avec l'eau qu'elle avait fait chauffer pour la vaisselle, puis alla se poster un peu plus haut sur la colline, à un emplacement d'où il pouvait surveiller tout le camp et la vallée en dessous. Il emporta son fusil.

Zula fit la vaisselle. Imaginant le collimateur de Jahandar sur son front.

Après plusieurs heures de désespoir, Csongor avait l'impression, plus viscérale qu'intellectuelle, qu'il commençait à comprendre le mécanisme de la Bourse de Carthinias et le rôle de ses différents acteurs. Les marchés avaient lieu au beau milieu d'un amphithéâtre circulaire de marches de pierre polie, qui faisait peut-être trente mètres – la portée maximale de la voix – au sommet et qui se terminait en entonnoir sur un plancher minuscule de moins de trois mètres de large. Il était nettement séparé en deux par le milieu, même s'il n'y avait pas de paravent,

de barrières ou de signaux visuels pour l'indiquer ; on pouvait le deviner en remarquant que ce n'était pas le même type d'individus qui se réunissaient de chaque côté : de l'un, les marchands qui tentaient de retirer de l'argent du monde du jeu, et de l'autre, les prêtres des temples, qui s'efforçaient d'user au maximum de leur capacité à annihiler de l'argent en doublant leurs concurrents.

Mais cette division n'était pas la seule. Csongor sentait qu'il y avait également une stratification entre le haut et le bas, et il commençait à penser que les gens qui se trouvaient vers le fond échangeaient de plus fortes sommes d'argent, tandis que les degrés supérieurs étaient réservés au menu fretin. À première vue, aucun des marchands ne venait avec une grande quantité d'or dans la fosse, et aucun des prêtres n'en sortait beaucoup non plus. Par conséquent, il avait d'abord supposé que les échanges s'effectuaient sur le papier et que le transfert d'espèces à proprement parler se déroulait dans une banque ou un entrepôt quelconque. Mais c'est alors qu'il remarqua de petits objets brillants qui changeaient de mains, passant généralement de celles des petits commerçants des marches supérieures à celles des poids lourds dans le bas de la fosse. Grâce à quelques recherches sur les wikis, il apprit que T'Rain possédait plusieurs types de métaux encore plus précieux que l'or, même si la grande majorité des personnages n'en voyait jamais la couleur ; on les utilisait uniquement pour effectuer les transactions énormes. Il y avait une pièce – l'Or rouge – qui valait cent pièces d'or. Une pièce d'Or bleu en valait cent comme celle-là, et une pièce d'Or indigo, ou Indigor, encore cent comme celle-ci. Autrement dit, si Csongor ne se trompait pas dans ses calculs mentaux, une seule pièce d'Indigor valait, dans le monde réel, dans les 75 000 dollars.

Apparemment, il était de la plus haute importance pour les directeurs artistiques de T'Rain que ces pièces soient aussi voyantes que l'appelait leur valeur, aussi celles-ci étaient-elles étincelantes, jetant des éclats de lumière colorée alors qu'elles passaient de main en main. De la bonne vieille monnaie jaune s'échangeait sur la plaza autour de l'amphithéâtre, souvent changée en gros, par des professionnels qui circulaient parmi les autres, en pièces d'Or rouge qui rejoignaient ensuite le bord de la fosse et étaient distribuées dans le commerce animé des plus hautes marches, créant une lumineuse constellation rouge, comme si des ampoules LED clignotaient dans tous les sens. Mais plus bas, la couleur prédominante était le bleu ; et au fond, celui-ci se faisait indigo.

La transaction que Marlon espérait accomplir s'élèverait à une trentaine de pièces d'Indigor, soit trois mille pièces d'Or bleu. Comme transporter trois mille pièces n'était pas pratique, Csongor n'avait pas tellement le choix : il devait prendre contact avec l'un des gros traders du fond de la fosse qui a) faisait en permanence des transactions en Indigor, et b) était contrôlé par des joueurs en mesure de transférer des fonds vers les Philippines. Mais, précisément parce que ces personnages transportaient des sommes colossales, la sécurité de l'endroit était suffocante : le dernier cercle et le fond de l'amphithéâtre étaient protégés par une barrière circulaire de gardes d'allure redoutable, qui se tenaient épaule contre épaule et regardaient vers l'extérieur, abrités par un dôme de couches imbriquées de lumière scintillante dans lesquelles Csongor reconnut des sortilèges. Dans T'Rain, il était bien plus difficile de deviner la puissance des autres personnages que dans les autres jeux du même type, dans lesquels il suffisait de comparer les niveaux. Csongor n'avait pas suffisamment d'expérience pour évaluer les capacités des autres, mais il en avait vu assez pour déduire empiriquement que même les traders médiocres du haut des marches auraient pu occire Lottery Discountz d'un simple regard.

Ce qui lui laissa à penser que c'était peut-être justement parce qu'il était inoffensif qu'il allait pouvoir s'approcher du cœur de l'action. Il s'aventura à traverser la plaza jusqu'au bord de la fosse et à descendre jusqu'au banc supérieur. Personne n'y prêta attention. Il descendit une marche. Pas de réaction. La foule se densifia et il dut zigzaguer un peu pour se frayer un chemin entre les traders, mais personne ne sembla relever sa présence. Il était près de la frontière des marchands et des prêtres, et il entendait des prêtres crier : « Benison ! », puis se réunir avec des marchands pour procéder à des échanges. Les benisons, comme il l'avait appris, constituaient pour les joueurs un moyen d'injecter de l'argent dans T'Rain ; le personnage adressait une prière à un dieu, une somme était prélevée sur la carte de crédit du joueur, et les pièces d'or apparaissaient, comme par enchantement, sur un autel quelconque, ou encore au bout d'un arc-en-ciel dans une clairière de montagne contrôlée par telle ou telle faction de prêtres, qui les transféraient ensuite à leurs pieux destinataires sur des marchés comme celui-ci. Csongor épia quelques transactions et constata qu'elles étaient généralement limitées à quelques milliers de pièces d'or, soit une poignée de pièces d'Or rouge. Mais une fois qu'il fut arrivé vers le milieu, là où l'Or bleu passait de main en main, il lui arriva d'entendre les prêtres crier, au lieu de « Benison ! », l'expression « Bénédiction miraculeuse ».

Il la chercha sur les wikis et apprit que, de temps à autre, lorsqu'un personnage priait pour recevoir un benison, il recevait cent ou mille fois plus que ce qu'il avait demandé (et pour quoi son joueur avait payé). C'était un coup de chance, comme de trouver un billet de 100 dollars dans un paquet de céréales.

Avec tout cela, Csongor avait suffisamment d'éléments pour élaborer une sorte de plan. Il descendit aussi près qu'il le put de la rangée de gardes et du dôme de sortilèges. Une fois arrivé au point où les barrières magiques auraient blessé Lottery Discountz et où les gardes tournaient les yeux vers lui et portaient la main à leur arme, il recula d'une marche, s'assit et se mit à observer les transactions qui prenaient place dans le dernier cercle. Des éclairs mauves partaient dans tous les sens. Il regardait des millions de dollars qui changeaient de mains. Le nombre total de traders à l'intérieur du cercle était d'une vingtaine, et n'importe lequel d'entre eux aurait pu se charger de la transaction qu'il avait en tête.

Il entendit soudain des mots sortir de la bouche de Marlon, ce qui l'arracha au monde imaginaire et le ramena dans le café Internet aux Philippines. Marlon, qui jouait presque en silence depuis deux heures, communiquait maintenant directement, en mandarin, avec l'un de ses lieutenants. Ou peut-être étaient-ce des généraux. Csongor ne pouvait que conjecturer sur la taille de son armée. La voix de Marlon était calme, posée, mais insistante, et ses mains s'agitaient sur le clavier telles des araignées sur une poêle brûlante.

Comme Lottery Discountz ne faisait rien d'autre qu'observer les transactions, Csongor se leva, s'étira et s'approcha pour jeter un œil. Yuxia aussi, apparemment, avait été réveillée par la voix en mandarin ; elle entrouvrit les yeux, puis se raidit, se rappelant où elle se trouvait. Ses yeux se fixèrent sur quelque chose à l'autre bout de la salle. Csongor suivit son regard et vit que l'équipe du matin, si l'on pouvait dire, commençait à entrer au compte-gouttes dans le café. Depuis quelques heures, ils avaient eu l'endroit pour eux tout seuls, mais deux ou trois nouveaux venus s'étaient installés derrière des postes dans le champ de vision de Yuxia. L'un d'entre eux était en train de détourner les yeux. Csongor, que mater les filles ne rebutait jamais, comprit que Yuxia avait surpris son regard et lui faisait maintenant des yeux assassins. Ne voulant pas se mêler de cet échange, Csongor se plaça de façon à pouvoir regarder l'écran de Marlon par-dessus son épaule.

Les cinq ou six dernières fois qu'il avait vérifié, Csongor n'avait rien vu sur l'écran de Marlon s'approchant de près ou de loin

d'une épée virtuelle ou d'un monde de sorcellerie. Au lieu de cela, c'étaient d'innombrables fenêtres qui se chevauchaient, avec organigrammes en arbres, tableaux, statistiques en temps réel et colonnes de chat. Tout cela avait disparu à présent, et on se rapprochait un peu du jeu proprement dit : une mêlée à la gorge d'un passage étroit entre les contreforts. Plusieurs membres de l'armée de Marlon – pas le groupe principal, mais l'une de ses flancs-gardes – avaient été attaqués tandis qu'ils traversaient un torrent qui coulait dans le défilé. L'embuscade semblait avoir été préparée avec soin, et une demi-douzaine d'hommes gisaient déjà, morts, dans les eaux peu profondes. Mais des renforts se précipitaient dans la zone de combat par voie de terre, d'air et d'eau, provoquant les assaillants à des combats singuliers qui se fondaient ensemble et se divisaient à mesure qu'un guerrier venait à l'aide d'un autre, puis s'écartait pour parer à quelque nouveau péril.

« Des problèmes ? demanda Csongor.

– Non, on va les niquer.

– Tu vas t'en charger personnellement ? » demanda Csongor. Car il avait remarqué que Reamde tuait le temps, assis sur un rocher au milieu du torrent.

« Pas nécessaire. J'observe.

– Qu'est-ce que tu vois ? »

Marlon mit un long moment à répondre. Puis il parla comme s'il découvrait ses propres observations au fur et à mesure. « Ils sont très bons. Des personnages expérimentés. Pas des gamins. Mais c'est la première fois qu'ils font équipe.

– À quoi tu vois ça ?

– Ils ne savent pas s'entraider comme une armée soudée. Et ils sont très différents. »

Marlon leva la main du clavier, sans doute pour la première fois depuis plusieurs heures, et montra l'un des attaquants. « Tu vois ? Couleurs vives, sans discussion. » Puis il en indiqua un autre. « Et lui ? Terre. Pourquoi combattent-ils ensemble ? »

Puis, comme s'il venait de comprendre quelque chose, il rabaissa vivement sa main sur le clavier et tapota quelques touches pour faire pivoter son point de vue vers le haut. Il regardait désormais en direction du ciel étoilé. Deux personnages, suspendus magiquement en l'air, observaient la scène. En cliquant sur eux, il fit apparaître deux petites fenêtres comportant leurs portraits et leurs noms. Csongor ne put lire les caractères microscopiques de là où il se trouvait.

« Qui est-ce ?

– Ça n'a pas d'importance. Pas qui ils prétendent être.

– Comment ça ?
– Ça, ce n'est pas la véritable attaque. La véritable attaque, ce sera plus tard.
– Combien d'argent as-tu ?
– En pièces d'or, 2 millions. »
Marlon fit la conversion. Cent cinquante mille dollars. Cinq mille, grosso modo, pour chaque membre de l'escadron adverse.
Pourquoi ne serait-ce pas la véritable attaque ? Qui espérait gagner plus de 5 000 dollars pour quelques secondes de combat dans un jeu vidéo ?
« Tu espères toujours la somme dont on a parlé tout à l'heure ?
– On ne peut pas s'arrêter maintenant. On récupère tout ou rien ce soir.
– En réalité, le soleil est levé depuis plusieurs heures.
– N'importe. »

Lorsque Olivia descendit à son hôtel dans le centre de Vancouver, elle avait suffisamment gambergé pour éprouver une vraie panique à l'égard de l'inspecteur Fournier et de ce qu'elle craignait être son attitude d'obstruction vis-à-vis de l'enquête. Elle fut donc agréablement surprise lorsque la réceptionniste, en enregistrant son arrivée, remarqua quelque chose sur l'écran de son ordinateur et leva les yeux gaiement pour l'informer qu'un message l'attendait. Elle lui tendit une enveloppe en papier kraft, qui semblait contenir dix ou vingt pages de documents. Une fois qu'elle se fut installée dans sa chambre et un peu rafraîchie, elle l'ouvrit : il s'agissait d'exemplaires faxés de rapports de la police locale et de la gendarmerie royale du Canada.
Ses supérieurs au MI6 tenaient beaucoup à ce qu'elle les garde systématiquement informés de sa position. Elle avait manqué à cette règle depuis qu'elle avait quitté Seattle, aussi les appela-t-elle. Il devait être dans les 6 heures du matin à Londres.
Puis elle s'installa pour lire les rapports sur les chasseurs disparus : un ingénieur de l'industrie du pétrole d'Arizona à la retraite et ses deux fils, âgés de 32 et 37 ans, respectivement de Louisiane et de Denver, tous trois des chasseurs aguerris qui avaient fait le voyage jusqu'à la Colombie-Britannique afin de célébrer le 65e anniversaire du patriarche en abattant un grizzly. Ils avaient engagé une compagnie de guides qui se targuait d'apporter ses services aux chasseurs sérieux de la vieille école. À en juger par le ton de certains passages promotionnels de leur site web, ils tenaient à se démarquer ainsi de leurs concurrents offrant une expérience plus luxueuse, et sans doute bien plus onéreuse. Les clients bénéficiaient d'une garantie de

remboursement s'ils n'avaient pas tué un ours au cours de la semaine que durait l'expédition.

Apparemment, cette accroche avait convaincu les deux fils, qui avaient mis leurs fonds en commun pour faire une surprise à leur père. D'après les rapports de police et le site web terriblement déprimant ouvert par la famille des disparus pour implorer le monde entier de leur fournir des informations, il était évident que ce n'étaient pas des dilettantes : le père avait vécu dans le monde entier au cours de sa carrière et il n'avait jamais laissé passer l'occasion de chasser le gros gibier partout où c'était possible, emmenant fréquemment ses fils avec lui. Les guides n'étaient pas non plus des pieds-tendres : l'un d'eux – un des cofondateurs de la compagnie – était dans la partie depuis trente ans et l'autre était un Indien dont les ancêtres vivaient dans le secteur depuis des dizaines de milliers d'années. Ils voyageaient dans un 4 × 4 Suburban datant de deux ans, bien équipé de chaînes, d'un treuil, et de tout ce qui pouvait être nécessaire pour fuir le danger ou survivre dans le cas où ils se retrouveraient désespérément coincés.

Cela faisait partie de leurs méthodes et du problème que rencontrait maintenant la police. Car les guides, n'étant pas rattachés à un QG peinard, pouvaient s'aventurer partout où la chasse était bonne et, à cause de la garantie, ils étaient pour ainsi dire contraints de procéder ainsi. Au cours d'une expédition d'une semaine, ils pouvaient se déplacer entre plusieurs sites privilégiés de chasse à l'ours répartis sur une zone qui faisait des centaines de kilomètres carrés, dans une région presque entièrement montagneuse qui commençait juste à être praticable sans chasse-neige. La théorie la plus raisonnable, de loin, était qu'ils avaient poussé un kilomètre trop loin, effectué une sortie de route, et s'étaient retrouvés coincés dans le lit d'un torrent ou dans une congère.

Ou, au moins, c'était la théorie qui avait semblé la plus raisonnable pendant les deux jours qui avaient suivi le signalement de leur disparition. Par conséquent, les recherches avaient consisté principalement à survoler la région dans de petits avions, en quête d'une voiture échouée ou d'une fusée de détresse, et à surveiller les fréquences radio sur lesquelles ils étaient susceptibles d'émettre un SOS. La couverture mobile était inexistante dans la plus grande partie de la région, mais la Suburban était équipée d'une CB et, en principe, ils la mettraient en marche pour appeler à l'aide dès qu'ils apercevraient un avion. Ou en entendraient un.

Entendre étant plus probable, car le ciel avait été couvert

presque tout le temps. Les pilotes n'étaient pas du tout convaincus d'avoir convenablement couvert la région. Par conséquent, l'enquête était au point mort depuis quelques jours. Les familles – qui étaient venues sur place et avaient apparemment monté une espèce de cellule de crise dans un hôtel de Prince George, la conurbation la plus proche ressemblant vaguement à une grande ville – étaient persuadées que ce n'était pas normal et flirtaient dangereusement avec la tentation de faire des commentaires peu amènes sur la manière dont la GRC menait l'enquête.

En lisant entre les lignes, il était assez facile de deviner ce qui se passait. La police – même s'ils ne pouvaient envisager de dire la chose ouvertement – était presque certaine que les chasseurs et les guides étaient tous morts – sans doute étaient-ils tombés d'une falaise en voiture dans le brouillard. S'ils avaient été simplement coincés, ils auraient envoyé un signalement radio ou rejoint une route fréquentée à pied – ils étaient plus qu'équipés pour ce genre d'expédition. Mais ils ne pouvaient pas se permettre de le dire si crûment. Ils étaient donc contraints de gérer la situation en affichant une attitude confiante : les recherches aériennes aboutiraient tôt ou tard à un résultat. À part ça, ils ne pouvaient pas faire grand-chose, si ce n'est émettre des bruits rassurants et réconfortants lorsque les reporters ou les épouses en détresse les mettaient au pied du mur.

Olivia, bien évidemment, avait une théorie complètement différente. Il était difficile d'imaginer un scénario plus fou que celui qu'elle entrevoyait : une bande de terroristes internationaux avaient volé un jet privé à Xiamen, s'étaient posés en catastrophe dans les montagnes de Colombie-Britannique, avaient assassiné un groupe de chasseurs qui roulaient en Suburban et avaient mis le cap sur la frontière.

Le bon côté de la chose, toutefois, c'était que l'hypothèse devrait se révéler assez facile à vérifier. La Suburban avait beau être un 4 × 4, il était tout de même peu probable que Jones et ses acolytes aient pu la faire rouler hors piste sur mille kilomètres. Ils avaient dû prendre le chemin le plus facile.

D'ailleurs, réfléchit-elle en examinant la Colombie-Britannique sur Google Maps, ce n'était pas seulement le chemin le plus facile. C'était le seul chemin. La région n'avait pas de quadrillage routier. Elle avait juste une route. À moins qu'ils n'aient emprunté un itinéraire extrêmement sinueux en suivant les voies d'abattage dans les montagnes – peu crédible, si tôt dans l'année – ou fait un grand détour par l'est, avec une incursion au nord d'Alberta, ils avaient forcément dû passer par la portion sud

de la nationale 97.

Et pourquoi pas ? Si Jones était parvenu à braquer la Suburban au milieu de nulle part, il avait parfaitement compris qu'il ne disposait que de quelques jours – voire quelques heures – pour mettre son utilisation à profit avant qu'une alerte soit lancée. Il avait dû se diriger droit vers la frontière par la nationale 97, traverser Prince George (passant juste devant l'hôtel où les familles des victimes avaient établi leur camp de base) et s'engager dans le réseau de nationales plus complexe qui desservait le Sud de la Colombie-Britannique. S'il ne parvenait pas immédiatement à traverser la frontière, il chercherait un moyen de se débarrasser de la Suburban sans se faire remarquer et changerait de véhicule.

Et il réfléchirait à un moyen de traverser la frontière, sans doute dans un coin paumé. La chose serait difficile à éviter même s'ils savaient que cela devait se produire et qu'une chasse à l'homme était lancée.

Ils n'auraient pas besoin d'acheter des vivres, car ils pourraient se nourrir des rations volées aux chasseurs. D'ailleurs, ils pourraient se serrer la ceinture pour une journée ; ce ne serait pas la première fois.

La seule chose dont ils auraient impérativement besoin, c'était de pétrole. D'essence.

Un nouveau coup d'œil sur la carte.

S'ils avaient confisqué la Suburban dans la région où on effectuait les recherches et si le réservoir était raisonnablement plein, ils avaient dû avoir le temps de descendre jusqu'à Prince George avant de devoir se ravitailler. Bien sûr, il y avait d'autres stations-service dispersées sur la route au nord de la ville – il fallait bien que les automobilistes puissent faire le plein quelque part – mais Jones les aurait ignorées d'instinct, voulant éviter de faire une impression durable sur les propriétaires, qui auraient pu remarquer que la Suburban appartenait à une agence de guides de la région. Non, il serait descendu jusqu'à l'anonymat relatif de Prince George et il aurait acheté de l'essence dans la station-service la plus grande, la plus impersonnelle qu'il aurait pu trouver.

Le lendemain, Olivia roulerait vers le nord pour se rendre à Prince George. Quelque part dans cette ville, il devait y avoir une caméra de surveillance qui avait capturé l'image dont elle avait besoin. Et si seulement elle parvenait à convaincre son propriétaire de lui céder une copie de cette image, elle pourrait s'en servir comme d'une bonde pour rediriger toute l'énergie mal canalisée dans la traque de Jones vers des fins plus profitables.

Mais ce soir, il lui fallait dormir. Elle dormait déjà, en fait.

La plus grande partie de son temps dans T'Rain, Csongor l'avait passée à tituber de-ci, de-là dans un état de confusion, comme un malheureux novice. Seule sa longue expérience d'administrateur système, aux prises avec des installations logicielles sophistiquées, l'avait empêché de sombrer dans le désespoir et de laisser tomber. Certes, ses connaissances et talents de webmaster n'étaient nullement applicables ici. Tout était dans l'attitude psychologique : la foi implicite, un peu naïve et un peu insolente, que, en cognant sa tête suffisamment longtemps sur le problème, il finirait par le résoudre. Ses avancées dans la compréhension de la Bourse de Carthinias l'avaient un peu ragaillardi. À l'inverse, voir Marlon mener une petite guerre anéantissait son moral. Le pouvoir immense du personnage de Marlon, sa gamme de sortilèges, d'armes et de tours de magie, sa facilité à assimiler les données pertinentes de l'étalage ahurissant de fenêtres et d'interfaces qui se déployaient sur son écran et à réagir immédiatement à l'information adéquate, tout cela témoignait d'une expérience du jeu de plusieurs années, et Csongor comprenait bien qu'il était aussi peu à la hauteur qu'il ne l'aurait été sur un terrain de football durant la Coupe du monde. Néanmoins, l'administrateur obstiné qui sommeillait en lui refusait d'admettre la défaite et continuait de regarder stupidement par-dessus l'épaule de Marlon, essayant de comprendre ce qui se passait et de repérer quelques trucs qui pourraient lui servir pour faire meilleur usage de la gamme de pouvoirs cruellement limitée de Lottery Discountz.

Pour cette raison, il fut complètement pris de court lorsque Qian Yuxia traversa le café en trombe pour jeter un verre d'eau au visage de l'homme assis en face d'elle depuis environ une demi-heure. « Je ne suis pas une gousse ! » s'exclama-t-elle.

Puis elle répéta la même phrase.

« Tu veux une gousse, va chercher ailleurs ! »

Csongor n'avait jamais entendu l'expression anglaise « gousse » dans ce sens, mais cela faisait maintenant trois fois que Yuxia la prononçait, et il était à peu près certain d'avoir bien entendu. Il ne voyait pas du tout ce que cela voulait dire.

La victime de l'attaque était un grand blond efflanqué avec une barbe en bataille et des yeux verts, qui semblaient vifs, et plus stupéfaits que fâchés. Il avait été surpris par le verre d'eau, mais après ça, il s'était levé d'un bond pour faire face à son assaillante. Pas de manière menaçante – il faisait attention à garder une certaine distance – mais d'une façon qui montrait

qu'il était prêt à parer toute agression supplémentaire si Yuxia avait l'intention de poursuivre. Il la regardait d'un air intéressé et n'était aucunement effrayé ni même gêné. Mais à l'instant où Csongor se mit en mouvement, l'homme le remarqua et pivota comme pour se tenir prêt à toute menace de son côté. Les yeux verts examinèrent rapidement Csongor des pieds à la tête et s'arrêtèrent immédiatement sur la poche avant droite de son pantalon large, qui contenait un Makarov. Et cela changea tout. L'homme montra ses deux paumes à Csongor, un geste qui signifiait à la fois : Regarde, j'ai les mains vides et Reste où tu es. Csongor faiblit, non tant par obéissance que parce qu'il était déconcerté par l'attitude de l'inconnu.

« Ce serait une bonne chose pour nous tous, dit l'homme dans un anglais à l'accent bizarre, si vous pouviez garder vos mains devant votre nombril, comme vous pouvez remarquer que je le fais, et que vous mainteniez une certaine distance. Puis nous pourrons avoir une conversation productive. Jusque-là, tout ce qui importe, c'est notre arsenal respectif. Et puisque vous êtes novices en la matière, laissez-moi vous dire qu'on ferait mieux d'éviter d'aller par là. »

Si Csongor avait bien entendu, l'homme venait de le menacer de sortir un revolver pour l'abattre.

Comme pour confirmer que cette interprétation était correcte, les deux autres clients du café sortirent en courant, ne laissant que Csongor, Yuxia, Marlon et le nouveau venu.

Même s'il prit la menace très au sérieux, Csongor ne fut pas aussi intimidé qu'il ne l'aurait été avant les événements de Xiamen. « Je suis déjà "allé par là", alors je n'ai pas peur d'y retourner si vous embêtez mon amie. »

Yuxia, sentant que la situation n'était pas ce qu'elle avait d'abord cru, s'était reculée de quelques pas et rapprochée de Csongor. Pendant ce temps, le Philippin qui tenait la caisse avait glissé la tête par la porte pour voir ce qui se passait. Csongor lui jeta un bref coup d'œil. Remarquant la chose, l'homme blond pivota vers lui, relâchant ses mains, et débita une phrase en langue philippine, à ce que Csongor supposa. Sa voix et son visage étaient tout à fait joyeux. Ses mots eurent pour effet d'effacer le regard d'appréhension sur le visage du gérant, qui hocha la tête et repartit en souriant.

« Qu'est-ce que vous lui avez dit ? demanda Yuxia.

– Puisque vous avez tellement peur qu'on vous prenne pour une gousse, je ferais sans doute mieux de ne pas vous le dire. Mais je lui ai dit qu'on avait eu une petite querelle d'amoureux, ce qui arrive souvent dans les établissements de ce genre, et

qu'on l'avait réglée.

– C'est quoi, une gousse ? demanda Csongor.

– Une butch, expliqua l'homme. Dans ce contexte, une lesbienne, vraie ou fausse, qui monnaie ses services aux touristes que ce genre de choses excite. »

Loin de vouloir sortir un revolver pour abattre l'homme, Csongor avait maintenant envie de l'assaillir de questions. C'était un tel plaisir de rencontrer quelqu'un qui savait ce qui se passait dans ce bordel.

« Comment vous appelez-vous ? demanda Yuxia.

– James O'Donnell, décida l'homme.

– Vous êtes un touriste sexuel ?

– Non. Mais ne le dites à personne, je vous en prie. »

Yuxia poussa un petit rire. « Pourquoi ? Vous avez honte de ne pas être un répugnant pervers ?

– Parce que c'est la seule raison d'être là ? » demanda Csongor.

L'homme qui se faisait appeler James hocha la tête. « Dans une ville comme celle-ci, tout homme occidental qui n'est pas un touriste sexuel suscitera curiosité et soupçons. À mon avis, les gens du coin sont fascinés par lui. » Il fit un petit signe de tête en direction de Marlon, qui avait levé les yeux de son écran une ou deux fois durant l'incident mais, puisqu'il n'y avait pas eu d'échange de coups de feu, n'avait pas jugé nécessaire d'interrompre son travail.

« Vous pouvez parler, vous », dit Yuxia, regardant l'écran de James. Lui aussi jouait à T'Rain. Csongor remarqua avec intérêt que le personnage de James paraissait progresser avec peine dans un environnement très semblable aux Contreforts de Torgai. En fait, le sommet montagneux dans le fond semblait affreusement familier ; le personnage de James se trouvait à quelques kilomètres de celui de Marlon.

« Vous nous suivez dans deux univers à la fois », dit-il.

James hocha la tête. « Je ne peux rien vous cacher. Je fais ça depuis quelques heures.

– Vous voulez partager l'or ? demanda Yuxia.

– Je m'en fous, de l'or. Je veux que vous me disiez tout ce que vous savez sur Abdallah Jones. »

« Tu m'as demandé de te prévenir quand il dépassait le million de dollars, eh bien, je crois que ça vient de se produire, dit Clover.

– Tu crois!?

– Ça varie à mesure que des équipes de guerriers lui volent de l'argent. Il en a un paquet à ses trousses, là.

– Rien de considérable ?

– Non, rien d'équivalent à celle qu'on a montée. Ils n'ont pas eu le temps. Mais à mon avis, la nouvelle s'est éventée qu'il se passe quelque chose de capital dans les Torgai. D'ici une heure, je suis persuadé qu'il va y avoir des armées d'une centaine d'hommes très bien organisées qui vont lui tomber sur le poil.

– C'est une bonne chose, je pense », dit Egdod après un instant de réflexion. Richard jouait à T'Rain depuis quatorze heures consécutives, et son sens de la repartie n'était plus à son meilleur niveau. « Ça va l'inciter encore plus à boucler son affaire de suite. Il a déCaché pour 1 million de dollars de pièces d'or...

– Un million cent mille. Il vient de rafler un gros paquet.

– Dans tous les cas, ce ne serait pas commode de reCacher tout ça maintenant, alors que tous les yeux sont braqués sur lui. Ce serait plus facile de faire son coup ce soir.

– Alors, qu'est-ce que ça signifie pour nous ? Enfin, pour toi, vu que je suis à peu près aussi puissant qu'une bactérie dans les intestins de Chuck Norris.

– Ça veut dire que le moment est venu.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Tu as un casque audio sur les oreilles ?

– Oui.

– Je te conseille de l'enlever. »

« Je m'attendais à trouver un jeune créateur de virus chinois, seul, dit l'homme qui se faisait appeler James, avec un signe de tête dans la direction de Marlon. Je n'avais pas réalisé qu'il aurait une petite amie et un garde du corps hongrois avec un revolver dans sa poche. »

Ils s'étaient retirés dans un coin du café où ils pouvaient parler en privé et effectuer des recherches sur Google. L'établissement s'emplissait de touristes sexuels.

« Je ne suis pas sa petite amie. Je ne pense pas qu'il aime les garçons manqués.

– De gustibus non est disputandum, dit l'homme.

– Ça veut dire quoi ?

– Ça veut dire que c'est un imbécile. »

Csongor, un peu déconcerté de s'apercevoir que James et Yuxia étaient en train de flirter, commença à se demander ce qu'il faisait là.

« Je l'aime comme un frère. Mais... » Elle leva la main, doigts écartés, et l'agita.

« Je vois », dit James, qui la regardait, fasciné. Mais il se rappela soudain ses manières, et son regard dévia sur Csongor. « Et toi, le

grand, c'est quoi, ton histoire ? T'es pas vraiment dans ton élément, hein ? »

Même s'il n'était pas tout à fait insensible au charme insouciant de James, Csongor ne pouvait penser qu'à Zula ; il détourna les yeux et regarda par la fenêtre d'une façon qui dut sembler sinistre. Il s'aperçut qu'il tapotait nerveusement la table : le bout calleux, desséché par le soleil, de ses doigts cognait le formica tel un marteau à panne sphérique.

« Je lui ai tiré une balle dans la tête », dit-il enfin. Il se tourna vers James, qui s'était tu pour une fois. « Je. Lui. Ai. Tiré. Une. Balle. Dans. La. Tête.

– Attends un peu, tu parles de Jones, là ?

– Oui. Mais ça n'a fait que... comment on dit ? »

Csongor mima la trajectoire d'une balle ripant sur le côté de sa tête.

« Une éraflure, dit James. Ah ! ça me gonfle quand ça arrive. » Il réfléchit quelques instants. « Tu as tiré une balle dans la tête d'Abdallah Jones.

– Oui. Avec ça. »

Csongor donna une tape sur l'objet lourd dans sa poche.

« T'étais à quelle distance ?

– Trop près. »

Et Csongor raconta ce qui s'était passé. Cela lui prit un certain temps. Il eut l'impression que « James » n'était pas resté aussi longtemps sans parler depuis qu'il avait acquis l'usage de la parole dans son enfance.

Mais avant que James n'ait le temps de poser des questions sur les épisodes les plus marquants de son récit – comme il brûlait visiblement de le faire –, ils furent interrompus par un glapissement de Marlon : « Aïe ! »

C'était la première fois depuis le début que Marlon exprimait la moindre inquiétude. Mais c'était plus que cela : un élan de désespoir. Il avait levé les deux mains du clavier – en soi un événement sans précédent – et les avait plaquées sur ses tempes ; il regardait fixement l'écran avec stupéfaction.

Son visage était éclairé par le clignotement d'une lumière blanche.

« James » bondit sur pied. Il se précipita à portée de vue de l'écran. « Oh, putain ! s'exclama-t-il. Je ne vois qu'un seul sortilège qui puisse produire cet effet. Mais je ne crois pas qu'il ait jamais été employé jusque-là.

– Un jour, il a été utilisé pour tuer toute une dynastie de titans, dit Marlon.

– Par qui ?

– Egdod.

– Je vais t'Arracher, lança James, courant vers le terminal où sa session de T'Rain était toujours ouverte.

– J'ai des barrières de protection et des boucliers activés. Tu ne peux pas m'Arracher.

– Désactive-les tous et laisse-moi faire. Je m'appelle Thorakks. »

Pendant ce temps, Csongor et Yuxia s'étaient glissés dans l'espace occupé un instant plus tôt par James et regardaient par-dessus l'épaule de Marlon. Celui-ci avait repoussé toutes les petites fenêtres de chat et de statuts à la périphérie de son écran, aussi voyaient-ils le monde de T'Rain par-dessus l'épaule de Reamde : ils regardaient donc par-dessus deux épaules, celle de Marlon et celle du Troll. Ce dernier se tenait en terrain découvert dans le lit majeur d'une rivière ; la queue d'une chaîne de montagnes était visible sur sa droite, laissant place à des vallons couverts de champs verdoyants et constellés de villages. En d'autres termes, il avait pratiquement réussi à sortir des Contreforts de Torgai et semblait bien parti pour atteindre un lieu habité où se trouvaient des commodités telles que des bureaux de change et des intersections de lignes telluriques. Csongor, qui savait désormais comment interpréter l'interface utilisateur, observa que Reamde transportait sur sa personne 9 pièces d'Indigor, 767 pièces d'Or bleu, 32 198 pièces d'Or rouge et 198 564 pièces d'or jaune classique ; des chiffres qui avaient de quoi abasourdir n'importe quel T'Rainien, car une centaine de pièces d'or jaune était déjà considérée comme une somme considérable, qui justifiait à elle toute seule le combat. Pas de doute, ce devait être la somme la plus importante jamais transportée par un seul personnage de T'Rain à la fois. Il suffisait d'un calcul rapide pour estimer que cela représentait bien plus de 1 million de dollars en argent « vrai », peut-être même 2.

En conséquence, Reamde était entouré d'une phalange d'autres personnages trop nombreux pour que Csongor puisse les compter ou même les voir. La formation entière marchait en bloc dans la plaine, si bien coordonnée dans ses manœuvres que Csongor en déduisit qu'ils devaient être reliés entre eux par un quelconque algorithme informatique ; les autres joueurs avaient dû assujettir leurs personnages aux mouvements de Reamde et retirer leurs mains des commandes, laissant Marlon diriger toute la formation.

À elles toutes seules, ces manifestations – l'énorme somme d'argent en jeu, la taille colossale de la formation – auraient suffi à absorber toute l'attention même du fanatique de T'Rain le plus aguerri. Cependant, la scène était visuellement dominée par une

chose encore plus énorme et captivante : l'arrivée d'une comète. En son centre, elle était aussi brillante que le moniteur de Marlon était capable de le restituer, et son éclat illuminait tout ce qui se trouvait en face d'elle d'une épouvantable lueur blanche, plongeant tout le reste dans des ténèbres impénétrables. Un curieux phénomène psychologique se déclencha alors, en rapport avec la perception de la lumière et de la couleur. Ils regardaient l'écran d'un ordinateur dans une salle peu éclairée. L'écran, en soi, n'était qu'un plateau de plastique noir équipé de tubes fluorescents à l'arrière et d'une vitre à l'avant. La fenêtre était occupée par quelques millions de valves lumineuses microscopiques faites de cristaux liquides, lesquelles pouvaient être éteintes ou allumées, et ce à différents degrés. Si chacune de ces valves avait été ouverte afin de laisser passer 100 % de la lumière, ils auraient simplement contemplé un plateau équipé de tubes fluorescents à l'arrière, et la luminosité n'aurait pas été si puissante. Cela aurait été comme de regarder un néon au plafond d'un bureau : une lumière forte, bien sûr, mais rien de comparable à la lueur dispensée par le soleil, même par temps couvert. Si quelqu'un était entré dans la pièce et avait regardé cet écran lumineux éclairé au maximum, il n'aurait pas été ébloui. Il n'aurait peut-être même pas pu dire s'il était allumé ou non.

Et pourtant, Marlon, Csongor et Yuxia clignaient tous des yeux, détournaient leur regard et portaient même leurs mains à leur visage pour protéger leurs rétines de la lumière de la comète imaginaire reproduite sur l'écran de l'ordinateur. Pour eux, sa clarté était presque intolérable. Certes, c'était en partie parce qu'ils se trouvaient dans une pièce obscure et que leurs pupilles étaient dilatées. Mais en plus, un facteur psychologique entrait en jeu. Ils avaient été habitués à détourner le regard des objets extrêmement lumineux qui se comportaient comme la lumière dans ces scènes de fiction, à savoir les objets qui brillaient dans le ciel et jetaient des ombres profondes sur le sol, et ces instincts reprenaient leurs droits alors que la comète s'approchait. De plus, le subwoofer relié à l'ordinateur de Marlon était sérieusement passé à la vitesse supérieure, causant une nervosité palpable chez les amateurs de porno qui constituaient la clientèle du café, lesquels avaient sans doute été avertis que les tremblements de terre, éruptions volcaniques et tsunamis étaient monnaie courante aux Philippines. L'un d'eux se leva d'un bond et courut vers la porte, craignant sans doute d'être enseveli dans une coulée de boue d'une minute à l'autre. Csongor, se forçant à quitter son état de stupeur incrédule, s'avança et tourna le bouton du haut-parleur, ramenant les basses à un niveau plus

acceptable.

Ce qui leur permit d'entendre la voix de James, qui criait depuis l'autre bout du café. « Merde ! C'est Comet Rider. Et sa cible, c'est toi, mon pote. Tu vas y passer. Laisse-moi t'Arracher. »

Les mains de Marlon s'activèrent sur le clavier en quatrième vitesse tandis qu'il changeait quelques paramètres de l'interface. Csongor connaissait la manipulation, car il avait été forcé d'apprendre des procédures semblables afin de percevoir tous les sortilèges de protection présents en permanence autour de la Bourse d'échange de Carthinias. Ceux-ci devinrent soudain visibles – quoique salement éclipsés par l'éclat de la comète – autour de Reamde et de sa phalange : au moins une douzaine de couches concentriques de champs de force colorés, certains en forme de dômes, d'autres de cônes, d'autres de cylindres ouverts en haut, tous représentés dans des teintes et des textures différentes. Des sortilèges pour écarter les projectiles, pour stopper les boules de feu magiques, pour rendre visibles les personnages cachés et pour infliger automatiquement des sévices à tout ennemi tentant de s'introduire au centre.

Et pour empêcher d'être Arraché. L'Arrachement était un sortilège utilisé en général dans un but hostile : il s'agissait d'enlever le personnage visé, de l'aspirer à travers l'espace à une vitesse inimaginable et de le déposer aux pieds de celui qui lançait le sortilège.

Marlon entreprit d'abaisser les rideaux des sortilèges de protection. De la sorte, il s'exposait à l'attaque, ainsi que les membres de son équipe ; mais son armée se dissolvait de toute façon : tous fuyaient sur une ménagerie de montures ailées, quadrupèdes ou hexapodes, tapis volants, motos numineuses et courants d'air magiques, tentant de mettre autant de distance que possible entre eux et lui, sur qui la comète se dirigeait sans l'ombre d'un doute.

Juste au moment où l'écran devenait complètement blanc et où le subwoofer menaçait d'éclater, une image translucide de Thorakks apparut pile au milieu, tenant vers lui un poing ganté d'acier. L'écran devint considérablement plus sombre, et ils eurent droit à une animation qui donnait l'impression qu'ils étaient vomis par un œsophage de fumée aux teintes surnaturelles et de ceps de vigne entortillés.

Ils se retrouvèrent alors sur une saillie rocheuse au flanc d'une montagne, face à Thorakks qui était éclairé par une blancheur aveuglante d'un côté et complètement noir de l'autre.

Marlon fit pivoter son point de vue de façon à regarder dans la même direction que celui-ci, à savoir vers la vallée à leurs pieds.

Une boule de feu de la taille de Staten Island s'écrasait au sol à cet instant précis. Marlon dut éteindre complètement le subwoofer.

Ils restèrent plantés là une minute environ, juste pour admirer le spectacle : une onde de choc se répandit à partir du centre comme une ride dans un étang et se figea finalement pour créer le rebord d'un cratère. Des colonnes de fumée s'élevèrent de la rivière vaporisée. Il pleuvait des rochers et des arbres (Thorakks et Reamde activèrent tous deux des sortilèges pour éviter d'être écrasés par la chute des débris). L'énorme bulle de lumière et de fumée se concentra peu à peu en une colonne, laquelle se resserra enfin en une silhouette bipède : un homme avec une longue barbe blanche, qui examinait le cratère à la manière de quelqu'un qui vient d'allumer la lumière dans son garde-manger et cherche des cafards. Car cet être – Csongor le comprenait maintenant – avait littéralement chevauché la comète, comme un enfant qui descend une colline sur le couvercle d'une poubelle.

« Egdod, dit Marlon avec un curieux mélange de respect, d'incrédulité et de frousse bleue.

– J'aurais jamais cru le voir dans le jeu », dit James d'une voix indistincte à l'autre bout de la pièce.

Quelques secondes plus tard, ces mots furent répétés, d'une voix dure, métallique, et avec un autre accent, par Thorakks.

Marlon s'affairait à invoquer de nouveaux sortilèges, essayant de reconstruire les défenses qu'il avait désactivées pour autoriser l'Arrachage. Il tentait sans doute de se rendre invisible. Remarquant ses efforts, Thorakks dit, un peu amusé : « Sérieusement ? Tu comptes faire de la résistance ?

– Oui.

– T'arriveras jamais à échapper à Egdod.

– J'ai pas le choix.

– Tu sais qui c'est qui le joue ?

– Bien sûr que oui.

– Tu sais que c'est l'oncle de votre amie Zula ? »

Marlon se figea un instant, et Csongor se dit que, intérieurement, il devait revoir l'image qu'il leur avait décrite au cours de leur périple : l'instant où, juste après qu'Ivanov eut été abattu et Csongor assommé, le visage de Zula était apparu à Marlon à travers une vitre sale, et où leurs regards s'étaient croisés quelques secondes.

Il reporta son attention sur l'écran.

« Je parlerai à l'oncle de Zula quand j'aurai l'argent et que je l'aurai distribué à mes amis. Leur appartement a explosé et ils ont la police et Dieu sait qui à leurs trousses, et ils dépendent de moi pour finir ça.

– Alors manions-nous », suggéra James.

Marlon plaça les doigts sur le clavier, puis jeta un regard à Csongor. « T'es prêt ? demanda-t-il.

– Le temps que vous arriviez, je le serai. »

« Dis donc, yeti, t'es en train de bouleverser la planète plus vite que nos serveurs ne peuvent mettre à jour les Caches.

– Ça te fait du bien. T'as qu'à te dire que c'est une épreuve de résistance et prendre tes responsabilités.

– Le fait que tu fasses ça à 1 heure du matin, alors que la plus grande partie de nos meilleurs programmeurs dorment, ça n'aide pas.

– On est samedi. Ils sont en train de faire la fête. Ça sert à quoi, le téléphone, à ton avis ?

– Je vais essayer de les joindre, mais...

– Avant de t'occuper de ça, dis-moi où il est, ce petit branleur.

– Alors, c'est de nouveau un petit branleur ?

– Il y a beaucoup de décombres et de restes incinérés sous mes pieds... Mais il a dû survivre... Je lui ai jeté un sortilège de protection juste avant l'impact. »

Après avoir entré un bon nombre de données, C-plus

répondit : « Il n'est pas là. Il a été Arraché juste à temps par un certain Thorakks. Je peux te donner leurs coordonnées approximatives, mais ils se déplacent à toute vitesse et la base de données va être en décalage.

– Dis-moi juste où je dois aller pour commencer à les traquer, répliqua Richard, dont le ton se rapprochait de celui d'Egdod de minute en minute. Non, laisse tomber.

– Pardon ?

– Ils doivent se diriger vers une ILT. Il n'y a qu'un endroit où ils peuvent déplacer une telle quantité d'or. »

Tant que Zula s'activait à faire le ménage après le dîner, elle parvint à s'empêcher de penser clés et cadenas. Ils avaient mangé dans des assiettes en plastique, qu'elle ramassa et empila, jetant les restes dans un sac-poubelle. Elle plaça les assiettes dans un second sac-poubelle. Elle lava les casseroles avec de l'eau qu'elle fit chauffer sur le réchaud et les laissa à sécher. La chaîne, naturellement, la confinait à une zone circulaire, et elle avait déjà décidé qu'elle dormirait aussi loin que possible des ordures, qui risquaient d'attirer de la vermine, ou pire. Pour l'heure, elle casa les sacs-poubelle – qui n'étaient pas très gros – dans une glacière pour les protéger des petites bestioles, souris et autres. Elle envisagea d'expliquer aux hommes qu'ils devraient suspendre leurs victuailles à des branches d'arbres, mais se ravisa. Elle tira la glacière aussi près qu'elle le put des tentes dans lesquelles ils dormaient et la laissa là. Ils n'auraient qu'à affronter la faune locale comme des grands. Au pire, ça la distrairait un peu ; au mieux, ça l'aiderait à dissimuler sa fuite. Allant aussi loin qu'elle le put dans le sens inverse, elle se mit à dresser son propre petit campement. Il se constituait d'une petite tente à une place, juste assez large pour accueillir un sac de couchage.

Ils n'avaient pas parlé d'aménager des toilettes. D'après ce qu'elle comprenait, ils se contentaient d'aller dans les bois pour se soulager. Est-ce qu'un terroriste chie dans les bois ? Apparemment. Mais Zula n'avait pas cette possibilité. Ils l'avaient équipée d'une grande cuiller en acier. Elle se rendit jusqu'à un point au bout de la chaîne, à équidistance entre les poubelles et son sac de couchage, et creusa un trou peu profond. Au début, la terre était assez meuble, mais à une dizaine de centimètres sous la surface, elle buta sur un enchevêtrement de racines qui rendait presque impossible de creuser plus avant. Elle s'enroula dans une bâche en plastique verte pour protéger son intimité, puis baissa son pantalon et s'accroupit, créant une petite tente éclairée par sa torche à l'intérieur. Elle courba les

épaules et tira la bâche sur sa tête pour voir ce qu'elle faisait. La boule de coton mouillé sortit d'abord, et elle réussit à la récupérer avant que le reste vienne. Lorsqu'elle eut terminé, elle sortit la clé et la plaça dans une poche à fermeture Éclair sur la jambe de son pantalon avant de se lever, de se rhabiller et d'ôter la bâche. Puis elle reboucha le trou et poussa des aiguilles de pin et des cailloux dessus pour faire bonne mesure. Les hommes s'étaient depuis longtemps retirés dans leur tente, à l'exception de Jahandar, le sniper, qui s'était replié dans les bosquets après le dîner, sans doute afin de monter la garde pendant que les autres dormaient. Comme Zula était la seule personne en mouvement sur le campement, elle était bien forcée de supposer qu'il la regardait. Si c'était le cas, il devait voir une petite tache de lumière qui se déplaçait en s'occupant des corvées ménagères. Une fois qu'elle eut fini son expédition toilettes, elle retira ses Crocs – toujours les seules chaussures qu'on lui permettait de porter –, se glissa, tout habillée, dans son sac de couchage et baissa la fermeture Éclair de la petite tente, à l'exception d'un interstice en bas pour laisser passer la chaîne.

Elle resta étendue plusieurs minutes, à tendre l'oreille. Elle se demandait si Jahandar ou un des autres hommes allait prendre la peine de venir voir ce qu'elle fabriquait. Mais rien ne se passa. Elle entendait Jahandar remuer de temps à autre, mais il se contentait de changer de position, de se lever pour se dégourdir les jambes, de faire quelques pas, de s'étirer.

Aussi silencieusement qu'elle le put, elle glissa une main le long de sa cuisse, ouvrit lentement la fermeture Éclair de sa poche et sortit la clé. Elle la porta à son cou, entoura le cadenas d'une main pour étouffer tout cliquetis mécanique et l'inséra. Le cadenas s'ouvrit avec un petit déclic, et elle sentit la chaîne se desserrer autour de son cou. Ce n'était pas franchement une surprise : mais sa hantise était que, pour une raison quelconque, cela ne fonctionne pas.

C'était une erreur, en un sens. Car, à présent, elle était prise d'un désir presque irrépressible de s'extirper de ce sac de couchage et de fuir à toutes jambes.

Elle envisagea sérieusement la chose jusqu'à ce que, au loin, dans l'obscurité, elle entende le petit sifflement d'un briquet tandis que les poumons de Jahandar s'emplissaient de fumée.

Si elle sortait, allait au bout de la chaîne comme si elle avait de nouveau besoin de se soulager, puis s'échappait brusquement, aurait-il le temps de l'abattre avant qu'elle ait disparu dans les bois ? Assis sur son promontoire, la tenait-il en joue en permanence ou gardait-il son fusil nonchalamment sur ses

genoux, surveillant le campement d'un œil ?

Il semblait peu probable qu'il arrive à l'atteindre du premier coup, étant donné qu'il faisait noir et qu'il serait surpris. Mais le simple fait qu'il puisse le faire était problématique. Même s'il manquait son coup, il réveillerait tout le campement, et treize hommes armés de torches, de revolvers et de bottes de qualité seraient à ses trousses. Certains d'entre eux, au moins, avaient l'expérience de la chasse et de l'alpinisme. Elle aurait le choix entre rester immobile, ce qui leur permettrait de la rejoindre et de l'encercler, et courir, auquel cas elle ferait du bruit en écrasant des branchages.

Non loin, elle entendit un son prolongé de fermeture Éclair, un peu étouffé. Un sac de couchage, sans doute. Puis un deuxième son de fermeture Éclair, plus net. L'ouverture d'une tente. Le bruissement provoqué par un homme sortant de son sac de couchage. Probablement pour aller pisser. Des pas. Quelqu'un s'installait sur une chaise pliante. Quelques bruits de clics, puis le jingle sirupeux du démarrage de Windows.

Elle roula sur le ventre, s'appuya sur ses coudes et releva un tout petit peu la fermeture Éclair de la tente, une dent après l'autre pour éviter de faire du bruit. En lorgnant par le trou ainsi pratiqué, elle vit Jones, assis sur la chaise pliante à environ dix mètres, le visage blafard dans la lueur de l'écran. Il s'enfonça dans son siège, allongea une jambe, plongea la main dans une poche latérale et en sortit un appareil minuscule qu'il inséra sur le côté de la machine : une clé USB. Puis il se mit à travailler.

S'il n'avait pas été là, bien réveillé, avec un revolver dans son holster, elle aurait été face à la décision la plus difficile de sa vie. En l'état, elle n'avait guère le choix : elle replaça le cadenas. Puis elle remit la clé dans sa poche et la referma soigneusement.

Il aurait été compréhensible de céder au désespoir. Mais elle se rappela, encore et encore, qu'ils ne pouvaient pas indéfiniment rester tous ensemble au campement. Pour la plupart, ils allaient bientôt partir, et seule une équipe squelettique resterait pour la surveiller. Ses chances augmenteraient d'autant. Jahandar ne pouvait pas rester éveillé toute la nuit, toutes les nuits, pour monter la garde. Tôt ou tard viendrait le tour de Zakir, et Zakir s'endormirait immédiatement.

Elle essaya donc de se reposer. Dormir ne semblait pas réaliste, mais elle pouvait au moins rester allongée et donner l'occasion à son corps de relâcher ses muscles, de digérer la nourriture et de reconstituer ses forces.

Elle avait dû s'assoupir, car elle fut réveillée par le bruit métallique d'une chanson populaire arabe venant d'un

téléphone : une alarme, pas un appel. Elle n'avait aucun moyen de deviner l'heure, mais il faisait encore noir et elle n'avait pas le sentiment d'avoir été inconsciente très longtemps. Elle entendit du mouvement venu de l'une des tentes et des voix basses.

Elle jeta un œil par son trou : Jones était exactement dans la même position que tout à l'heure. Mais à présent, des flaques de lumière valsaient sur le sol : Ershut et Abdul-Ghaffar, l'Américain à la peau blanche, sortirent d'une des tentes. Sharjeel sortit à son tour et se précipita vers Jones pour une nouvelle séance de léchage de bottes, mais celui-ci, profondément absorbé par son ordinateur, l'envoya balader. Peu à peu, ils formèrent un petit cercle au sol, autour de Jones qui les surplombait, comme sur un trône. De temps à autre, ils éclairaient la tente de Zula, et elle devait résister à la tentation de se recroqueviller. Ils n'avaient aucun moyen de la voir par cette petite fente. Ils se rassemblèrent autour du réchaud, à quelques mètres seulement, et se mirent à entrechoquer des casseroles. Elle fut traversée par un éclair d'agacement absolument irrationnel : ils envahissaient son territoire, salopaient sa cuisine. Étrange, le fonctionnement de l'esprit. Ils remplirent une casserole d'eau, allumèrent le gaz et entreprirent de préparer du thé en déjeunant de bananes piochées dans un sac de courses.

Une fois que tout le monde fut pleinement éveillé, Jones se mit à parler, disant tout ce qu'il avait à dire en anglais et en arabe afin qu'Abdul-Ghaffar le comprenne lui aussi. L'arabe de Sharjeel n'était pas non plus excellent. Mais Jahandar ne parlait que pachto et arabe, donc la conversation devait être bilingue.

D'ailleurs, il s'agissait moins d'une conversation que d'un briefing.

« Il est 3 h 30. Dans quelques instants, nous allons prendre la route. J'estime qu'il faut une demi-heure pour aller là-bas, une demi-heure pour faire une reconnaissance des lieux, entrer et lui montrer ceci. » Il retira la clé USB et la brandit comme s'ils pouvaient tous voir ce qu'il y avait dessus, puis la rangea dans la poche poitrine de sa chemise et referma le rabat avec un Velcro. « Puis il lui faudra préparer quelques affaires, je suppose, ce qui devrait prendre encore une demi-heure, puis encore une demi-heure pour rejoindre le point de rendez-vous en dessous. Donc on dit qu'on se retrouve là-bas à 5 h 30 et on se met en route. Sharjeel, laisse dormir les hommes encore une heure. Réveille-la à 4 heures, comme ça quand tu les réveilleras à 4 h 30, l'eau sera chaude et le petit déjeuner sera prêt. Ça laisse le temps de manger, de faire la prière du matin et de préparer les affaires. Inch'Allah ! Jahandar et Ershut remonteront ici vers 5 h 30 pour

vous annoncer qu'on est prêts à partir ; quand tu les verras, amène le reste de l'expédition jusqu'à la piste. Ershut, on devra peut-être la montrer. »

Un instant plus tard, Jones, Abdul-Ghaffar, Ershut et Jahandar se levèrent et se dirigèrent vers les bois, puis descendirent vers la mine, laissant Sharjeel seul pour veiller sur le campement. Zula fut tentée de profiter de ce moment pour prendre la fuite. Mais dans ce cas, elle serait prise en sandwich entre les hommes du campement, qui se réveilleraient, et le contingent de Jones. Pas une situation enviable. Après 5 h 30, en revanche, la plupart d'entre eux seraient partis pour de bon, la laissant avec quatre gardes, dont deux incompétents. Ce serait le moment de tenter le coup.

Pour être précis, elle devait tenter sa chance dans l'intervalle entre 5 h 30 et le moment où ils étaient censés la tuer. Ce moment n'avait pas encore été fixé, ou, dans le cas contraire, ils avaient eu la discrétion de le faire hors de portée de voix.

Même s'ils entendaient la garder en vie indéfiniment, elle avait l'obligation de s'échapper dès que possible. Après le crash du jet, avec le revolver de Jones braqué sur elle, elle avait lâché la seule chose qui avait une chance de lui sauver la vie. Et elle n'imaginait pas que Richard ou un autre membre de la famille lui en tiendrait rigueur. Mais bientôt, conséquence directe de cet aveu, Richard allait se retrouver en leur pouvoir ; et s'il était contraint d'amener Jones en Idaho par sa piste habituelle, ils allaient aboutir directement à la cabane où vivaient Oncle Jake et sa famille. Elle se devait de faire ce qu'elle pouvait pour les sortir de la merde dans laquelle elle les avait fourrés.

En plus des ours, elle se fit la réflexion qu'il lui fallait penser à se trouver une paire de bottes. Zakir était grand et baraqué, mais Sayed, l'étudiant, faisait trois bons centimètres de moins que Zula. Elle résolut de penser à regarder ce qu'il portait aux pieds la prochaine fois qu'il émergerait de sa tente.

Lottery Discountz avait maintenant passé suffisamment de temps à traîner juste au-dessus des échelons inférieurs de la fosse pour donner à son propriétaire une compréhension globale du fonctionnement des échanges. Il avait été déconcerté, au départ, par le fait que T'Rain possédait un câblage son. La façon la plus simple de communiquer avec les personnages qui se trouvaient dans son voisinage immédiat était de parler normalement. Mais il y avait, en plus, une interface de chat à l'ancienne. Il était possible de taper de petits messages, comme les pionniers d'Internet de jadis, et ils apparaissaient dans des fenêtres de

défilement sur l'écran de quiconque écoutait. De toute évidence, Marlon et les autres da G shou ne pouvaient pas s'en passer. Aussi, lorsque Csongor se repencha sur la fosse de la Bourse, il tenta d'ouvrir l'interface de chat. Car une chose qu'il avait remarquée, c'est que, pour un marché d'échanges, la fosse était étrangement silencieuse. Visuellement, c'était un lieu criard, d'une activité bourdonnante, mais presque personne ne parlait.

Il comprit mieux la chose lorsqu'il interrogea l'interface de chat et découvrit qu'il n'y avait pas moins d'une douzaine de conversations distinctes qu'il pouvait écouter ici. Ce faisant, il eut droit à des cascades de phrases jargonnantes dans autant de fenêtres séparées.

Snarph : VV OR 50 BUX PP ASAP

Ouvrant une fenêtre de navigation au-dessus de sa vue du jeu, il fit quelques recherches sur Google et apprit à traduire ce type de phrases : « VV » signifiait : « veux vendre », « OR 50 » signifiait que la quantité à vendre s'élevait à une cinquantaine de pièces d'Or rouge, « BUX », que le joueur de Snarph désirait des dollars américains (d'autres options se rencontraient couramment : « EUR », « LBS », « YEN » et « RMB »), « PP », qu'il voulait effectuer la transaction sur PayPal, et « ASAP », dès que possible.

Se servant laborieusement d'un tableau de conversion qu'il avait trouvé sur un wiki, il entra le message suivant

Lottery Discountz : VE IG XX BUX WU 1 Heure

Ce qui signifiait : « Veux échanger une somme X d'Indigor contre des dollars dans environ une heure, par le biais d'un transfert de fonds via Western Union. »

Mais il n'appuya pas sur la touche « entrée », qui aurait diffusé le message à tous les acheteurs d'or de gros calibre des derniers renfoncements de la fosse – la fenêtre dans laquelle il avait entré son appel. Lui, un parfait inconnu, proposait de lancer une transaction d'une valeur de plusieurs centaines de milliers de dollars (au bas mot), à l'aide de pièces d'Indigor qu'il n'avait pas encore en main. Il avait déjà vu d'autres aspirants vendeurs, dont les propositions étaient bien moins insolites, se faire traquer, accuser de supercherie et assassiner sur-le-champ. Pire encore – car la mort, sur T'Rain, n'était qu'un inconvénient passager –, il

risquait d'être exilé de façon permanente.

Il attendit et observa. Car il y avait une alternative à la diffusion indiscriminée : on pouvait envoyer un message privé à un individu spécifique. Il lui fallait simplement trouver le bon. Et à présent qu'il avait découvert l'interface de chat et compris le code, il commençait à avoir bon espoir d'y parvenir. Pour commencer, il pouvait ignorer toutes les fenêtres, sauf celles qu'utilisaient les plus gros flambeurs. Une fois qu'il eut fermé toutes les fenêtres inutiles, il se mit à chercher des messages comportant les codes adéquats. Il en trouva un qui semblait particulièrement alléchant :

Dogshaker : VA IG 2 EUR WU ASAP

En passant sa souris sur les personnages présents dans son champ de vision, Csongor parvint à identifier Dogshaker, un marchand K'Shetriae à l'air distingué dans une toge mauve rutilante – peut-être pour souligner avec style le fait qu'il se spécialisait dans les pièces indigo à la valeur ultraforte. Au bout d'une minute ou deux, ce Dogshaker fut abordé par un autre personnage qui avait apparemment de l'Indigor à vendre, et il vit à leur langage corporel qu'ils échangeaient des murmures. Cela signifiait qu'ils s'étaient contactés en privé et qu'ils se servaient maintenant de la boîte de chat pour négocier les termes de leur transaction. La négociation dura plusieurs minutes, ce qui provoqua une certaine anxiété chez Csongor. Mais finalement, ils se serrèrent la main et partirent chacun de leur côté. Le vendeur remonta les marches et sortit de la fosse, l'acheteur resta où il était.

Toutes ces manœuvres de repérage avaient pris un temps considérable, pendant lequel Marlon et James n'avaient pratiquement pas cessé de se crier des avertissements, s'entraidant manifestement à surmonter une série incroyablement dangereuse d'obstacles, embuscades et contretemps. Leur périple épique semblait avoir vite fait fuir les clients, car leur quête pleine d'épées et de sorcellerie avait détruit l'ambiance érotique recherchée par les touristes sexuels. Csongor avait redouté qu'ils ne se fassent jeter de l'établissement. Mais Yuxia s'était employée à distraire le propriétaire, non tant en lui faisant du charme qu'en provoquant sa perplexité. Lorsque la diversion avait commencé à faiblir, elle était allée cueillir de l'argent dans le portefeuille de James et s'était mise à commander des « LD » – « Lady Drinks » –, boissons scandaleusement surtaxées qui tenaient lieu de principal ressort financier à

l'hôtellerie locale. Et Marlon et James avaient pu poursuivre leur aventure virtuelle. Mais ces dernières minutes, il y avait une accalmie, et lorsque Csongor leva enfin la tête de son écran quelques instants pour s'enquérir de la raison, James l'informa qu'ils avaient réussi à se frayer un chemin jusqu'à une ligne tellurique et qu'ils étaient à l'instant même en route pour Carthinias.

C'était maintenant ou jamais. Csongor ouvrit une nouvelle fenêtre de chat, invitation à lancer une conversation privée entre Lottery Discountz et Dogshaker.

« Vous avez combien d'Indigor ? demanda-t-il.

– Vingt », répondit Marlon.

Lottery Discountz : VV IG 20 BUX WU ASAP

Au bout de quelques instants, une réponse apparut :

Dogshaker : C'EST TOI QUE J'AI ATTENDU TOUTE MA VIE.

Un peu dérouté, Csongor répondit :

Lottery Discountz : Le plaisir est réciproque.

Dogshaker : Tu ne les as pas sur toi.

Lottery Discountz : Mon ami les apporte.

Dogshaker : Mais ton message disait ASAP.

Lottery Discountz : Ils sont sur l'ILT en ce moment même.

Dogshaker : Ils ont des protections efficaces ? Ça fait d'eux des cibles tentantes.

Lottery Discountz : Un peu. Peut-être pas suffisamment.

Dogshaker : Ils arrivent par quelle ILT ?

(Car l'une des raisons pour lesquelles la Bourse de Carthinias se situait là, c'était que non pas une, mais quatre grandes ILT se

trouvaient à deux mille mètres à la ronde.)

Csongor répéta la question à haute voix.

« Qui le demande ? demanda James.

– Un acheteur potentiel.

– Il veut nous dévaliser, dit Marlon.

– Il a l'air respectable. Il pratique de grosses transactions à la Bourse. Il a peur que vous vous fassiez dévaliser.

– Moi aussi, dit James.

– Itou », dit Marlon.

Dans la fenêtre de chat, l'interlocuteur de Csongor s'impatientait.

Dogshaker : Ils n'arrivent pas des Contreforts de Torgai, par hasard ?

« Il a deviné que vous arriviez des Torgai, annonça Csongor.

– Bien sûr, dit James. Ces types doivent tous savoir qu'il se passe un gros truc là-bas.

– Le coup du Comet Rider, ça fait toujours son petit effet », ajouta Marlon, peut-être pour rire.

Dogshaker, l'échangeur d'argent, apparemment las des manières de Lottery Discountz, se mit à monter les marches de l'amphithéâtre, se dirigeant (supposa Csongor) vers l'intersection de lignes telluriques qu'utiliseraient en principe des visiteurs venus des Contreforts de Torgai. « Il se dirige vers votre ILT, dit Csongor. Je le suis. » Il mit ses mains sur le clavier et envoya Lottery Discountz à la poursuite du marchand.

« Il a des renforts avec lui ?

– Non.

– Il appartient à quelle classe de personnages ?

– Marchand.

– Dans ce cas, on ne risque sans doute rien. À moins que ce soit un déguisement », dit James.

Pendant cet échange, il s'était écarté un peu de son clavier, profitant de la pause pour s'étirer voluptueusement. Sans doute ne se passait-il pas grand-chose pendant un trajet sur une ligne tellurique. Mais soudain, ses yeux se fixèrent de nouveau sur l'écran, il se redressa et reposa les mains sur le clavier.

« On n'a plus trop le choix, maintenant, de toute façon.

– Vous êtes arrivés à l'ILT ?

– On vient de sortir. »

D'un coup d'œil, Csongor vit que Marlon aussi s'affairait de nouveau sur son poste.

« Alors je vais le conduire jusqu'à vous. » Et Csongor tapa dans

la fenêtre du chat :

Lottery Discountz : Suivez-moi, monsieur.

À quoi l'échangeur répondit immédiatement : « K », l'abréviation en chat de l'expression « OK », inutilement longue.

Cette ILT était très animée, une zone à peu près de la taille et de la forme d'un terrain de cricket, entourée de stands occupés principalement par des échangeurs d'argent au petit pied. Plus d'une centaine de personnages étaient dispersés dans les parages. Certains se tenaient seuls, d'autres se rassemblaient en petits groupes, d'autres s'engageaient dans des duels souvent accompagnés par des light shows magiques et spectaculaires. Lottery Discountz s'arrêta au beau milieu de l'esplanade et regarda plusieurs fois autour de lui.

Dogshaker : C'est eux ?

Il se tourna pour suivre le regard de Dogshaker et reconnut Reamde et Thorakks qui se dirigeaient vers eux. Il répliqua par un « Oui », mais Dogshaker courait déjà dans leur direction. Csongor courut derrière lui. Leur fenêtre de chat connut une espèce de reconfiguration : apparemment, l'échangeur avait ajouté les nouveaux venus à la liste des invités, de sorte qu'ils puissent tous voir leurs messages respectifs. Ce qui retint l'attention de Csongor quelques instants. Un nouveau light show démentiel se déroulait sur l'écran : un personnage de haut niveau, pris dans un duel, devait avoir invoqué un puissant sortilège.

« Oh, merde ! » lâcha Marlon.

Csongor regarda l'écran. Le sol se retirait sous les pieds de Lottery Discountz. Quelque chose le soulevait dans les airs. Les autres venaient avec lui.

James laissa juste échapper un rire amer : « Oh, putain ! dit-il enfin. On est complètement niqués. »

Reamde, Thorakks et Lottery Discount étaient tous ensemble, debout sur quelque chose de translucide d'un blanc bleuté, une plate-forme qui semblait se trouver à quelque cent mètres du sol, au-dessus de l'ILT. Csongor modifia son point de vue et découvrit avec stupéfaction un visage géant qui les fixait par en dessus. Complètement déboussolé, il fit un zoom arrière pour voir son personnage de plus loin.

Il comprit alors que Reamde, Thorakks et lui se trouvaient

littéralement dans la paume d'une main de la taille d'un court de tennis. La main appartenait à une figure monumentale, comme celle d'un dieu, debout comme un colosse au-dessus de la ville de Carthinias, un pied planté à l'intersection des lignes telluriques, l'autre à environ un kilomètre, à côté de la Bourse.

Ayant surmonté son étonnement premier, Marlon tapait furieusement sur les touches, essayant visiblement d'invoquer différents sortilèges. Des bulles de lumière jaillissaient de ses mains, mais elles étaient étouffées l'une après l'autre par quelque contre-sortilège lancé par le géant. Csongor eut finalement la présence d'esprit de passer sa souris sur la tête du géant : il s'agissait d'un personnage du nom d'Egdod.

« Connards, proclama Egdod d'une voix qui obligea de nouveau les trois joueurs à se précipiter sur le bouton du volume de leurs engins. Je pourrais juste vous tuer et prendre l'or – si c'était ce que je voulais. »

Marlon s'écarta, désespéré, de l'écran, et porta ses mains à ses tempes.

« Allons dans un endroit plus discret », continua Egdod, et Csongor remarqua que des formations nuageuses les dépassaient à toute vitesse, se dirigeant vers le bas. Il orienta son point de vue vers le bas et vit que Carthinias diminuait sous les sandales d'Egdod. Il les emmenait en l'air aussi sûrement que Saturn 5. Les indicateurs de santé de Lottery Discountz dégringolaient au moins aussi vite que leur altitude augmentait : hypoxie et hypothermie étant les principaux responsables, apparemment. Mais il remarqua alors que des sortilèges lui étaient adressés – à lui, et sans doute aussi aux autres –, « Chaleur céleste », « Souffle des dieux », et ses indicateurs se mirent à remonter.

« Aïïïe ! s'exclama Marlon, qui s'était maintenant complètement couvert le visage de ses mains.

– Faites-moi entendre vos voix », ordonna Egdod.

James, Csongor et Marlon prirent leurs casques et les mirent. Pendant ce temps, Egdod expliquait la chose suivante : « Je vais procéder à la transaction, exactement comme je l'ai dit. Mais d'abord, je veux entendre tout ce que vous savez sur Zula.

– Je ne sais rien, annonça James, et un instant plus tard Thorakks répéta la même phrase d'une autre voix.

– Je m'occuperai de vous plus tard, Seamus Costello ! » tonna Egdod.

Csongor, Marlon et Yuxia se tournèrent tous vers « James », qui avait rougi vivement.

Marlon en savait plus long que Seamus, mais il était toujours trop dérouté – et peut-être épuisé – pour aligner deux mots

cohérents. Il se tourna vers Csongor, à l'autre bout du café.

« OK, dit Csongor. Ce qu'on sait. » Et il se lança dans un récit de ce qui s'était passé à Xiamen deux semaines plus tôt. Richard Forthrast (car Csongor avait cherché Egdod sur Google et découvert qu'il s'agissait bien de lui) en savait étonnamment long sur la planque qu'Ivanov avait montée à Xiamen et sur les autres acteurs des événements. Csongor ne parvenait pas à comprendre comment il avait pu apprendre toutes ces informations et ne voulait pas interrompre le récit pour poser la question. Enfin, jusqu'à ce que Richard dise : « Vous devez être le hacker d'Europe de l'Est.

– Europe centrale, plutôt. Comment connaissez-vous mon existence ?

– Zula parlait de vous dans sa lettre. »

Ces mots plongèrent Csongor dans un silence suffisamment long pour que Seamus intervienne : « On est toujours en ligne, mon grand... il encaisse le coup.

– Vous avez eu des nouvelles de Zula !? s'exclama enfin Csongor, échangeant un regard fou avec Marlon et Yuxia.

– Elle a écrit un mot avant l'explosion, dit Richard d'une voix sombre. Rien depuis, malheureusement. »

Voyant tous ses espoirs s'envoler, Csongor dut observer un nouveau silence tandis que son moral descendait en flèche. Lorsqu'il releva la tête, Seamus le regardait d'un air entendu. « Bon, dans ce cas », dit enfin Csongor. Il relata brièvement la prise d'assaut de l'immeuble, le petit truc de Zula avec la boîte de fusibles, et tout ce que cela avait enclenché.

Richard écouta en silence jusqu'à un certain point dans le récit. « Alors Peter est mort, dit-il.

– Oui, dit doucement Csongor.

– Vous en êtes certain.

– Absolument certain.

– Eh bien, c'est vraiment regrettable, et tôt ou tard je prendrai le temps de pleurer à chaudes larmes. Mais pour l'instant – pour rester sur l'aspect pratique –, ça me pose problème, parce que ça m'empêche de suivre la seule piste indépendante que j'aie.

– Quelle piste ? demanda Seamus.

– Peter avait des caméras de surveillance dans son appartement. Elles ont certainement enregistré une vidéo de ce qui s'est passé la nuit où Wallace a été tué et Peter et Zula enlevés. Malheureusement, les fichiers ont été effacés. Plus tard, cependant, quelqu'un est revenu – sans doute un complice du premier crime – et il a été filmé. J'ai une copie du fichier. Sauf qu'il est encodé. J'espérais pouvoir récupérer la clé de décodage.

Mais si Peter est mort…

– Attendez deux secondes », dit Csongor.

Car la sacoche en cuir d'Ivanov était posée par terre entre ses jambes. L'argent avait été volé, mais les portefeuilles et autres effets personnels de Peter et Zula s'y trouvaient toujours, dans des sachets hermétiques. Il sortit le portefeuille de Peter aussi vite qu'il le put et trouva un compartiment, protégé par une petite fermeture Éclair, qui contenait un bout de papier.

Quelque chose remua sur l'écran, et il remarqua qu'ils avaient été rejoints par un autre personnage du nom de Clover – apparemment invité par Egdod.

Le papier comportait cinq lignes. Chacune commençait par ce qui semblait être le nom d'un ordinateur et se terminait par ce qui était manifestement un mot de passe.

« Vous avez le nom d'hôte du système que vous essayez de pénétrer, ou quelque chose comme ça ? »

Ce fut Clover qui répondit : « Ce n'était pas un serveur à proprement parler, juste un disque de sauvegarde dans un réseau.

– De marque Li-Fi, par hasard ?

– Exact.

– Alors voilà le mot de passe », annonça Csongor.

Il lut à haute voix la série de symboles correspondants.

« Je m'en occupe, dit Clover avant de s'immobiliser complètement – ce qui prouvait à coup sûr que son propriétaire s'occupait d'autre chose que de jouer à T'Rain.

– Continuez, je vous prie », dit Richard, et Csongor reprit son récit.

Il était maintenant assisté par Marlon, qui était en mesure de relater des épisodes que Csongor n'avait pas vus, absent ou inconscient. Mais tandis qu'ils tentaient d'expliquer l'explosion et le sauvetage de Csongor par Marlon dans la cave, Clover se réveilla et les interrompit :

« C'est le bon mot de passe. J'ai pu décoder le fichier.

– Tu peux me l'envoyer par mail ? » demanda Richard.

Csongor en déduisit que Richard et le joueur de Clover ne se trouvaient pas au même endroit.

« Je l'ai fait sur ton serveur. Les fichiers s'y trouvaient déjà. Je n'ai eu qu'à entrer le mot de passe. »

Il débita le nom du répertoire.

Csongor et Marlon reprirent alors leur récit, un peu troublés, car ils sentaient qu'ils n'avaient plus la pleine attention de Richard. Ce soupçon se confirma quelques minutes plus tard lorsque Richard annonça : « Je le vois. » Sa voix était enrouée et il parlait lentement, comme un peu sonné. « Ce type trouve un

moyen de pénétrer dans le loft. Je n'entends rien – je ne peux juger que d'après son langage corporel – mais laissez-moi vous dire que j'ai recruté pas mal de types dans ma vie, et ça, c'est une vraie brêle. Un béotien. Un minus. »

Csongor ne connaissait pas le sens de ces mots, mais le ton de la voix de Richard ne laissait guère place à l'ambiguïté.

« J'espérais que ça serait peut-être Sokolov, expliqua Richard. Mais je suppose que ce n'est pas possible – vous étiez déjà à Xiamen. Quelques jours plus tard, on perd sa trace à Kinmen. »

Csongor échangea un regard avec Marlon et Yuxia, qui levèrent des mains impuissantes. « Vous pensez que Sokolov a survécu à l'explosion ? demanda-t-il.

– On sait qu'il a survécu, dit Seamus.

– C'est difficile à croire, dit Yuxia. Si vous aviez été là...

– Nous avons le témoignage le plus direct et le plus convaincant possible qu'il a survécu, assura Seamus, avec un petit haussement de sourcils coquin qui fit rougir Yuxia.

– Sokolov est toujours vivant, répéta Csongor, tentant de s'en convaincre.

– Je n'ai pas dit ça, répondit Richard. Il a été pris dans une fusillade au large de Kinmen l'autre jour.

– Laissez-moi vous dire une chose, dit Csongor. S'il a été pris dans une fusillade, je m'en ferais plus pour ceux qui se battaient contre lui. »

À ces mots, Seamus lui jeta un regard et un hochement de tête approbateurs.

Richard continua : « Le minus passe la porte d'entrée avec un outil qui, d'après d'autres recherches, correspond à la description d'un découpeur plasma. Il le monte à l'étage et le pose à côté de l'armoire-forte de Peter, et tire une énorme rallonge jusqu'à l'atelier de Peter au rez-de-chaussée. Il la branche dans une grosse prise industrielle.

– Une armoire-forte ? demanda Csongor, intrigué.

– Vous n'êtes pas du coin, hein ? Croyez-le ou non, elles sont aussi courantes au pays de la liberté que, mettons, les bidets en France. En tout cas, là, l'image est complètement dégueulasse : il allume sa torche et ouvre l'armoire. Il scie le couvercle. Je fais un coup d'avance rapide – je crois qu'il attend que le métal refroidisse. Voilà. Il plonge la main dans l'armoire et en sort – oh, bon Dieu ! Qui aurait cru que Peter était un dingue des armes ?

– Que voyez-vous ? demanda Seamus.

– Une jolie mallette métallique. Et à l'intérieur, un AR-15 super customisé, dit Richard, puis il débita quelques expressions qui semblaient signifier quelque chose pour lui et Seamus, mais qui

échappaient complètement à Csongor. Rails Picatinny des quatre côtés, optique Swarovski et peut-être visée laser. Lampe tactique. Bipode tactique. Oui, quels qu'aient été ses défauts par ailleurs, Peter était très doué pour dépenser son argent.

– Donc, cet énergumène a dû remarquer l'armoire-forte pendant l'enlèvement et il a décidé de revenir plus tard voir un peu ce qu'il y avait dedans.

– Si c'est ça, il a touché le gros lot. Il vaut sans doute au moins 4 000 dollars, ce fusil. Vous voulez voir la photo ?

– Oui. »

Il y eut un bref interlude de clics et de bruits de touches, puis Seamus dit : « Je l'ai », et se mit à examiner quelque chose sur son écran. Csongor, qui n'avait rien d'autre à faire pour l'instant, se leva et passa derrière lui pour voir de quoi il retournait. Apparemment, T'Rain contenait un logiciel permettant d'échanger des fichiers images, et Egdod s'en était servi pour envoyer ce JPEG à Thorakks. C'était une image à la résolution étonnamment bonne, montrant un homme baraqué, crâne rasé, qui tenait un fusil d'assaut, sans clip, dont il examinait le mécanisme. « C'est pas ma tasse de thé, dit Seamus après avoir inspecté l'image quelques instants, mais je suis d'accord, Peter était un dingue des armes et Crâne d'œuf ici présent était très content de lui au moment où cette photo a été prise.

– Vous le reconnaissez ? »

Csongor fut forcé de retourner à son poste pour remettre son casque. « Non. Je ne l'ai jamais vu avec Ivanov, ni à Xiamen ni ailleurs.

– C'est un gros bras du coin, dit Seamus. Engagé en intérim.

– Peut-être que je peux envoyer la photo aux flics de Seattle, alors. Ça les aidera à éclaircir certains points restés obscurs.

– Épargnez-vous cette peine, dit Seamus. Moi, je peux l'envoyer aux flics, et mieux que ça. Mais ce n'est pas ça qui va nous aider à retrouver Zula.

– Je sais bien. »

Il y eut un silence. Csongor refusait de se l'avouer, mais, même si les deux heures de machinations dans T'Rain avaient été divertissantes, et que l'occasion d'échanger des informations avec Richard avait semblé, pendant quelques minutes, une avancée énorme, toute l'entreprise se révélait au final une impasse. Le meilleur résultat qu'on pouvait espérer, c'était que M. Crâne d'œuf soit arrêté et que la police de Seattle trouve une explication satisfaisante à l'enlèvement de Zula et Peter et au meurtre de Wallace. Mais rien de tout cela n'allait servir à retrouver Zula ou à arrêter Jones.

Richard semblait être parvenu à la même conclusion. « Intéressant, mais assez vain, tout ça », dit-il enfin.

Seamus s'attendait à une réaction de ce genre. « Vous ne pouvez pas le savoir, dit-il. Il faut suivre ces pistes sans relâche jusqu'à ce que quelque chose fasse surface, c'est comme ça que ça marche. Tout ce qu'on a fait ici est extrêmement constructif, même si on ne voit pas encore la lumière au bout du tunnel.

– Tout ce que je sais, c'est que je suis assis sur mes fesses depuis près de vingt-quatre heures, dit Richard, qui semblait maintenant aussi abattu que Csongor. Je pensais, j'espérais que vous sauriez peut-être où est Zula. Maintenant, il est quelque chose comme 4 ou 5 heures du matin, je suis au bout du rouleau, et on n'a rien trouvé de très fructueux. Et un connard de touriste frappe à ma porte, sans doute pour vider son réservoir d'eaux usées ou me demander la direction du site de géocaching. Alors je vais faire une petite pause. »

Et effectivement, Csongor remarqua que les nuages les dépassaient à toute vitesse tandis que la ville de Carthinias grossissait à vue d'œil à mesure qu'ils descendaient en piqué. Ils atterrirent en douceur exactement là d'où ils étaient partis, et Egdod reprit taille humaine.

« L'argent ? demanda Marlon. Pas pour moi – pour mes amis en Chine.

– Clover va se charger d'indemniser les da G shou à un taux compétitif. Bonne chance pour ramener l'argent en Chine ! » répondit Richard.

Pendant qu'il parlait, on entendait une sonnerie lointaine. Le son se répandait sur le centre de Carthinias, incongru.

Richard retira son casque et se débarrassa du clavier, laissant Egdod muet et immobile pour l'instant. Il tâta entre ses genoux et trouva le seau de pisse, qu'il écarta bien pour éviter de le renverser. Il se leva lentement, en partie parce que son corps s'était raidi, et en partie parce qu'il ne voulait pas que tout le sang reflue de son cerveau d'un coup. Il regarda sa montre : 4 h 42. Qui pouvait bien sonner à sa porte ? En plus de quoi, les intrus cognaient à toutes les portes et fenêtres qu'ils pouvaient trouver depuis deux bonnes minutes. Tout semblait indiquer une urgence mineure : des ados adeptes du mountain bike qui avaient voltigé par-dessus leur guidon, des campeurs chassés de leur tente par des ours ou un camping-car qui avait fait une sortie de route. Cela arrivait plusieurs fois par an, mais rarement si tôt dans la saison.

Il sortit de la taverne et se rendit dans le vestibule. Il traînait

les pieds, ses mouvements étaient gauches et il se demandait si tout cela en avait valu la peine. Grâce à la lettre de Zula, il connaissait déjà la première partie de l'histoire, et par la petite espionne anglaise, il avait appris plusieurs choses sur la deuxième. Donc tout ce qu'il avait gagné à jouer pendant près de vingt-quatre heures de suite, c'était la photo d'un salopard en train de voler le fusil de Peter, quelques détails supplémentaires sur ce qui s'était passé dans l'immeuble de Xiamen et une très grande quantité d'Indigor.

L'un dans l'autre, il décida que ça avait valu le coup. Il en savait beaucoup plus long à présent sur la façon dont Zula s'était comportée pendant l'épreuve de l'immeuble, et tout cela le rendait fier et rendrait fier le reste de la famille lorsqu'il le mettrait sur la page Facebook, et quand, à l'avenir, ils raconteraient l'histoire à la Ré-U. Et cela resterait vrai que Zula soit vivante ou, comme il semblait probable, morte.

« Ça va, j'arrive ! » cria-t-il. Il approcha de l'entrée principale et alluma l'interrupteur qui actionnait l'éclairage de l'allée devant la maison.

Deux hommes se tenaient là, pratiquement bras dessus, bras dessous. Ils avaient l'air de routards. L'un d'eux, un costaud d'une quarantaine d'années, soutenait un type plus grand tout emmitouflé dans des vêtements chauds, avec une capuche enfoncée sur la tête. La jambe de ce dernier était prise, à partir du genou, dans une attelle improvisée à l'aide de branchages, de gros scotch et de corde d'escalade. Il avait la tête baissée, comme s'il était presque inconscient ou peut-être tordu de douleur.

Rien d'exceptionnel pour Richard. Il déverrouilla la porte et entrouvrit.

« Dieu merci, vous êtes là, monsieur Forthrast ! » s'exclama l'homme, très fort, comme s'il souhaitait être entendu par quel qu'un d'autre – quelqu'un qui ne se tenait pas juste devant lui.

Les lumières s'éteignirent.

Le blessé, qui jusque-là s'appuyait sur l'épaule de son camarade, se redressa brusquement et distribua équitablement son poids sur ses deux jambes.

Richard savait d'ores et déjà qu'il se passait un truc pas net, mais il était trop abruti par le manque de sommeil et les longues heures à jouer à T'Rain pour faire autre chose que laisser la scène se dérouler sous ses yeux comme une animation dans un jeu vidéo. Le plus grand arracha la capuche qui lui cachait le visage. Mais dans l'obscurité, Richard ne put guère voir ses traits.

« Bonjour, Richard », dit-il. Sa voix semblait être celle d'un Noir, mais son accent révélait qu'il n'était pas d'ici. Son

comparse avait défait son blouson et sorti quelque chose. Richard entendit le son d'une balle chambrée dans un pistolet semi-automatique. Il sursauta. Malgré tout ce temps passé dans l'entourage des armes à feu, il n'avait jamais eu un canon braqué sur lui.

« Vous devez être Jones ?

– Je dois, effectivement. On peut entrer ? J'ai suivi l'activité de votre site web – celui qui demande sans cesse si quelqu'un a vu Zula –, eh bien, je suis venu vous donner des nouvelles et réclamer la récompense.

– Elle est vivante ?

– Non seulement elle est vivante, Richard, mais vous avez le pouvoir de faire en sorte qu'elle le reste. »

« Voilà, c'est fait », annonça Seamus. Il croisa les bras sur sa poitrine et écarta sa chaise du poste.

Csongor s'était déjà déconnecté. Il y avait fort à parier que Lottery Discountz ne marcherait plus jamais dans les rues de Carthinias. Marlon était encore dans le jeu, il tapait des messages de chat – apparemment destinés au personnage de Clover, qui semblait être le second d'Egdod. Sur son écran, on pouvait voir Clover et Reamde qui se tenaient si près l'un de l'autre que leurs têtes se touchaient presque. Thorakks traînait quelques mètres plus loin et Egdod – soudain touchant dans sa petitesse et sa solitude – se tenait là sans bouger.

Yuxia était juchée sur une tablette à côté de Seamus. « Qu'est-ce que vous faites ensuite, vous autres ? » demanda celui-ci. Grammaticalement, la question s'adressait au groupe, mais, en la posant, il ne regardait que Yuxia.

Ce n'était pas plus mal, d'ailleurs, car Csongor n'avait pas la moindre idée de la réponse. Apparemment, ils allaient récupérer un peu d'argent. Au moins suffisamment pour prendre des billets d'avion. Mais pour aller où ? Et Csongor pouvait-il seulement sortir de ce pays légalement ? Son passeport avait été tamponné pour la dernière fois à l'aéroport de Cheremetievo, à Moscou. Depuis lors, il était entré illégalement en Chine, puis s'était introduit aux Philippines en douce. Il était peut-être recherché pour Dieu sait quel genre de crime en Chine. Les Philippines avaient-elles des accords d'extradition avec la Chine ? Et la Hongrie ?

Il ne put que broyer du noir, se ronger les sangs et écouter Yuxia qui soumettait Seamus à un interrogatoire serré. « Vous êtes qui, d'abord ?

– Je vous l'ai déjà dit, répondit-il innocemment.

– Un flic ? Un espion ?

– Je suis un touriste sexuel. »

Yuxia lui rit au nez. « Faudrait que vous alliez beaucoup plus loin que ça pour trouver quelqu'un qui soit prêt à coucher avec vous. »

Cette réplique parut d'une grossièreté choquante à Csongor, qui tourna la tête pour s'assurer que ces mots étaient bien sortis de la bouche de Qian Yuxia. C'était le cas.

Et Seamus encaissait sans broncher. « OK. Pas un touriste sexuel.

– Pourquoi vous nous demandez ce qu'on va faire ensuite ?

– Oh, j'ai juste l'impression qu'on a posé les fondements d'une amitié, et je veux m'assurer que vous êtes pris en charge comme il faut !

– Vous pouvez me prendre en charge en me renvoyant chez moi. »

Seamus fit une grimace. « Ça, ça ne va pas être facile. Je ne savais pas grand-chose sur vous jusqu'à il y a quelques instants. »

Par « il y a quelques instants », il entendait la conversation qui avait occupé le plus clair de l'heure qui venait de s'écouler, au cours de laquelle Csongor, avec l'assistance de ses camarades, avait raconté la fin de leur histoire.

« Et alors ? Maintenant, vous savez tout sur nous », dit Yuxia, tentant de prendre un ton insouciant. Mais Csongor la connaissait suffisamment, désormais, pour deviner quand elle était perturbée. Ses yeux se perdaient dans le vague et son visage se décomposait.

« Je vous connais suffisamment pour vous inculper d'une liste de crimes longue comme mon bras, si j'étais un procureur chinois », dit Seamus. Réagissant, apparemment, à un regard de la jeune femme, il se troubla et leva les mains comme pour apaiser les choses. « Ça ne veut pas dire qu'ils vont le faire. Qu'est-ce que j'en sais ? Mais tout ce que je dis, c'est que vous feriez bien d'y réfléchir à deux fois avant de vous précipiter en Chine.

– Je n'y retourne pas, dit Marlon, sarcastique. C'est mon pays, et je l'aime, mais je ne peux pas y retourner. »

Puis il retourna à ses transactions monétaires.

« Alors, monsieur le cachottier, qu'est-ce que vous pouvez faire pour nous aider ? demanda Csongor.

– Dans la prochaine demi-heure, pas grand-chose. Il faut que je passe au moins un coup de fil au sujet du malabar avec le fusil. Et je veux garder un œil sur Egdod. Il m'inquiète un peu. Mais ensuite, je vais essayer d'organiser quelque chose. Vous pouvez

peut-être nous aider ?

– Qui est "nous", et que pensez-vous que nous puissions faire pour vous ?

– Nous, c'est les gentils, et vous pouvez nous aider à tuer Jones.

– Pour tuer Jones, je suis partante à 100 % », s'écria Yuxia, levant la main comme une petite fille à l'école.

Csongor, élevé depuis sa naissance à se montrer un peu plus prudent dans ses manifestations d'émotion, prit simplement la chose en considération. Mais il demanda : « Pourquoi vous inquiétez-vous pour Egdod ?

– Il est repassé en mode automatique.

– À savoir ?

– Essayer de rentrer chez lui à pied. Sauf qu'il habite à quelque chose comme sept mille cinq cents kilomètres.

– Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Yuxia.

– Ça veut dire que l'ordinateur de Richard Forthrast a planté ou qu'il a perdu sa connexion Internet.

– Peut-être qu'il s'est juste endormi.

– Oui, ou peut-être qu'il prend le café avec les gens qui sonnaient à sa porte et que son ordinateur s'est mis en veille. Mais en attendant, le personnage le plus puissant de T'Rain erre dans l'univers du jeu en pilotage automatique.

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Je vais le coller, peut-être. Comme si j'escortais un président ivre chez lui après une soirée arrosée.

– Vous n'avez pas dit que vous deviez passer un coup de fil ?

– J'ai été entraîné par le gouvernement des États-Unis à faire plus d'une chose à la fois. »

« Œil pour œil, dent pour dent », dit une voix atrocement joyeuse à l'accent du sud de Boston dans le téléphone.

Olivia grogna. « Quelle heure est-il ?

– Dans les 5 heures, là où vous êtes. Ce n'est pas si terrible. Haut les cœurs !

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Juste une petite nouvelle pour vous. Je ne peux pas vous dire tout ce que je voudrais à cause de là où je me trouve. Mais je les ai trouvés, j'ai passé du temps avec eux, et il s'est produit un sacré paquet de trucs dans le monde de T'Rain pendant votre petit somme.

– Vous les avez trouvés physiquement », dit Olivia, en se redressant dans son lit.

Dehors, il faisait encore nuit, et elle voyait les lumières de la ville de Vancouver par la fenêtre de sa chambre. « Vous êtes là où

ils sont.

– Oui. Grâce à l'aviation des Philippines et à un certain nombre de faveurs que j'ai dû solliciter.

– C'est un travail splendide. Je savais que vous étiez plus intelligent que vous ne vous en donnez l'air.

– Je suis aussi con qu'on le pense, en vrai. J'ai juste suivi une piste hyper facile.

– Vous avez pu leur parler ?

– Plus ou moins. J'ai entendu leur histoire. C'est long. Mais ça n'a plus d'importance.

– Qu'est-ce qui a de l'importance maintenant, Seamus ?

– Il va peut-être y avoir de l'action de votre côté aujourd'hui. Je voulais vous prévenir.

– À Vancouver ? »

Un silence. « Merde, je suis désolé, j'avais oublié que vous étiez partie à Vancouver !

– Alors… l'action, ce sera à Seattle ?

– Peut-être. Par suite de ce qui vient de se passer ici, on a réussi à obtenir une photo d'un des hommes de main de Sokolov sur place. Quelques jours après l'enlèvement, il est retourné cambrioler l'appart de Peter et a volé un fusil d'assaut dans une armoire-forte.

– Quel rapport avec…

– Aucun.

– C'est ce que je pensais.

– Pour la traque de Jones, c'est une piste complètement bidon.

– Alors, pourquoi me réveiller pour me raconter ça ?

– Parce que je pensais que vous étiez toujours à Seattle, à travailler avec le FBI, et je voulais juste vous dire…

– … qu'ils allaient devoir s'occuper de ça.

– Oui.

– Que cette fausse piste va faire diversion et faire dérailler l'enquête.

– Oui.

– Merci. Mais il se trouve que j'ai un autre programme pour aujourd'hui.

– Et quoi donc ?

– Je vais monter à Prince George pour chercher des caméras de surveillance situées à des endroits stratégiques. Et supplier leurs propriétaires de me laisser voir les images.

– Amusez-vous bien.

– Qu'est-ce que vous avez prévu, Seamus ?

– Trouver quoi faire de ce cirque ambulant. »

Si peu disposée soit-elle à accorder le moindre mérite aux djihadistes, Zula devait reconnaître qu'ils faisaient preuve d'une réserve louable lorsqu'il s'agissait de communiquer par radio. Peut-être était-ce la loi de la sélection naturelle. Tous les djihadistes qui avaient dérogé à cette règle avaient été pulvérisés par des frappes de drones.

Il n'y eut pas de talkie-walkie ou d'échanges téléphoniques entre le moment où Jones avait quitté le campement avec ses trois camarades et deux heures et demie plus tard, lorsque Ershut et Jahandar remontèrent la colline, essoufflés mais contents. Entre-temps, les autres membres de l'expédition – tous sauf Zakir et Sayed – prirent le petit déjeuner, firent la prière et préparèrent leurs bagages. Cette dernière activité semblait consommer une grande énergie émotionnelle. Cela ressemblait au stress de n'importe quel départ en vacances en famille dans les pays développés, avec une saine touche de panique que Zula avait observée chez les réfugiés tentant de quitter le Soudan à tout prix. La seule chose qui manquait, c'étaient des chiens en train d'aboyer et des enfants en pleurs. Ces hommes n'étaient pas aidés par le fait que chacun d'entre eux était contraint de transporter sur lui quantité d'armes. En lavant la vaisselle et en rangeant le coin cuisine au pied de son arbre, Zula jouissait d'un point de vue central sur les engueulades occasionnées par cette difficulté et le tri impitoyable qui s'ensuivait. Tout le problème semblait se ramener à une question : à poids égal, qu'est-ce qui tuerait le plus grand nombre de personnes ? Les briques de plastic se virent finalement accorder la priorité. Les revolvers aussi étaient très prisés. Les munitions, un peu moins ; apparemment, ils comptaient en acheter des quantités aux États-Unis. Un espoir qui semblait raisonnable, Zula devait l'admettre. À part si leurs armes employaient des balles vraiment rares, ils pourraient trouver tout ce dont ils avaient besoin dans n'importe quel grand magasin de sport. Les balles, faites de plomb, étaient lourdes ; et il semblait que le poids était leur principale préoccupation : ils soulevaient leurs sacs, regardaient au loin et s'efforçaient d'imaginer ce que ce serait de les porter sur une piste de montagne pendant plusieurs jours.

Dans un nouvel exemple de l'implication émotionnelle étrange et de très mauvais goût qui s'était emparée d'elle ces derniers temps, Zula se mit à redouter qu'ils ne soient pas prêts à temps. Elle ne pensait pas être encore atteinte du syndrome de Stockholm, mais elle commençait à comprendre comment on pouvait se laisser gagner.

Quoi qu'il en soit, lorsque Ershut et Jahandar revinrent au

campement, leurs camarades en étaient peut-être à 75 % de leurs préparatifs, et l'intensité de leur indignation suffit à leur faire achever les 25 % restants en quatrième vitesse. Même ainsi, un quart d'heure environ s'écoula avant qu'ils soient prêts. Pendant cet intervalle, Zula fut, on ne saurait le dire mieux, exhibée. Ershut était le gardien des clés. Il ouvrit le cadenas qui maintenait le bout de la chaîne autour de l'arbre, puis s'en servit comme d'une longue et lourde laisse pour empêcher Zula de prendre la tangente pendant qu'il la menait un peu plus bas sur la colline. Sous leur campement, mais au-dessus du haut de l'avalanche de planches, une bosse de granit, de la taille d'une maison de deux étages, dépassait de la pente. Elle regardait et pouvait être vue par une grande partie de la vallée en dessous. On pouvait voir une bonne partie du cours de la Blue Fork, qui commençait dans les montagnes couvertes d'éboulis et de neige quelques kilomètres au sud, ou à gauche, et coulait sous les falaises de Bayonet Ridge, juste en dessous d'eux, jusqu'à sa jonction avec la White Fork au Schloss, sur la droite. La végétation sur la pente était dense, mais dans l'angle adéquat, on pouvait voir clairement la route et le rond-point naturel au bout.

Au milieu du rond-point se tenaient trois hommes. Elle ne voyait pas bien leurs visages à cette distance, mais elle les reconnut à leurs silhouettes : Jones, Abdul-Ghaffar et Oncle Richard. Et elle savait qu'ils pouvaient la voir.

Un frisson enfantin traversa son bras, lui disant de faire un signe à son oncle. Elle contrôla cette impulsion et un écran de larmes vint lui boucher la vue. Elle tourna le dos à son oncle, mortifiée, et se remit en marche vers le campement, oublieuse de la chaîne. Ershut la laissa faire, la rattacha et la laissa s'asseoir au pied de l'arbre, recroquevillée et en sanglots. Une situation pathétique. Mais mieux que ce qu'elle méritait. Elle venait de trahir son propre oncle. Il était maintenant à la merci d'hommes qui allaient certainement le tuer dès qu'ils n'auraient plus besoin de lui.

Sokolov eut un moment de peur irraisonnée : il n'allait jamais toucher l'eau. Mais il se retint de regarder en bas, car il aurait risqué de se faire gifler par l'océan. Il n'aurait rien pu voir de toute façon. Il maintint ses orteils pointés et ses chevilles jointes, ne voulant pas non plus risquer l'effet marteau sur ses testicules. Soudain, il y eut un choc dans ses jambes et un sifflement strident immédiatement étouffé par un battement mécanique sourd : les vis du cargo, qui s'arrachaient juste après lui. Une vieille habitude lui dit qu'il devrait commencer immédiatement

à nager. Mais il était emmitouflé des chevilles à la tête dans une combinaison de survie orange qui savait comment trouver la surface. Il attendit. L'eau glacée, transformée en mousse sale par les vis, afflua au-dessus de lui.

Sa tête émergea et il recommença à respirer. Pour se repérer, il pivota sur lui-même, déplaçant l'eau comme il le pouvait dans sa combinaison malcommode, jusqu'à voir l'arrière du cargo. Il se trouvait déjà à une distance impressionnante. Il tourna la tête vers la droite et vit ce qu'il avait vu quelques secondes plus tôt depuis la proue du bateau : une lumière cuivrée qui se reflétait sous des nuages bas. Les lumières d'une ville ou peut-être d'un lever de soleil imminent. Des lumières plus vives, plus nettes étincelaient le long d'une pente qui devait se trouver à environ un kilomètre, une falaise sortie de la mer, tapissée d'arbres mais peuplée de maisons, et de quelques grandes avenues illuminées par les enseignes au néon de fast-foods et de supermarchés.

Il mit le cap sur une enseigne KFC et se mit à nager.

L'aplomb avec lequel le batelier avait aidé Sokolov à jeter les cadavres par-dessus bord deux semaines plus tôt, dans ces eaux troubles de Kinmen, l'avait convaincu que c'était un type avec qui il pouvait vraiment faire affaire. Il s'était demandé où « George Chow » avait trouvé cet homme et commençait à se dire que ce n'était pas là un simple batelier interpellé au hasard dans la rue, mais une espèce de fixeur habitué à rendre de petits services aux espions de la région. Ça, ou bien c'était un authentique psychopathe qui faisait plus peur à Sokolov que tous les hommes croisés ce jour-là.

Il arrivait parfois que, dans les premiers stades d'un projet de ce genre, on ait l'impression de tenter de gravir une colline contre le vent. Tout était contre vous ; vous jouiez de déveine, tout allait de travers, rien ne se déroulait comme prévu. Mais au bout d'un certain temps, la situation s'inversait et tout devenait facile, tout allait dans votre sens. C'est ce qui se passait ici. Il s'était débarrassé d'Olivia, qui était une personne certes séduisante, mais extrêmement embarrassante dans sa vie. Il n'était plus en Chine, il n'était plus dans le centre surpeuplé de Xiamen, et, surtout, il n'était plus nimbé par une brume épaisse et avait pour assistant un batelier énergique qui, s'il avait été impressionné par les trois hommes armés qui avaient réquisitionné son bateau, avait dû l'être encore plus par la manière dont Sokolov avait sauté à bord pour les exécuter à la mitrailleuse. Puisque, manifestement, il avait réussi à franchir ce tournant décisif, cela ne l'avait pas vraiment surpris de se

retrouver, quelques instants plus tard, en train de monter une échelle de corde pour rejoindre une écoutille ouverte située près de la poupe d'un gros porte-conteneurs en partance pour le Pacifique. Il n'avait pas eu de mal à s'entendre avec l'équipage philippin et avait acheté le droit de passage, et même une couchette privée, avec l'argent liquide qui lui restait. Les deux semaines suivantes étaient passées un peu comme des vacances sur une plage d'acier et avaient été une occasion bienvenue de se reposer et de se remettre des petites blessures reçues au cours des événements de Xiamen. Il avait attendu les deux derniers jours pour se décider à se lever de sa couchette et recommencer à faire de l'exercice et s'entraîner à ses roulés-boulés sur le pont du navire, au grand amusement de l'équipage.

Un courant de marée semblait l'entraîner le long de la côte. Une plage apparut, et il fit de son mieux pour la rejoindre, malgré sa combinaison. Il n'avait pas besoin de son pouvoir de flottaison, mais n'osait pas s'en débarrasser de peur de mourir d'hypothermie à quelques dizaines de mètres du rivage. Le soleil était loin d'être levé, et il serait caché par des nuages épais lorsqu'il se déciderait à pointer son nez au-dessus de la ligne d'horizon ; mais le ciel s'éclaircissait indéniablement, ce qui lui permit de repérer quelques détails sur la plage : des bûches éparpillées, des foyers de feux de camp et des W-C publics.

Se dégageant péniblement d'une forêt de varech brun, il arriva à un endroit où il pouvait sentir un fond rocailleux sous ses pieds et avança prudemment vers une bûche échouée ; il prit son temps, voulant éviter de se tordre la cheville dans un moment de précipitation. Lorsqu'il n'eut plus de l'eau que jusqu'aux genoux, il s'accroupit sous le vent, au cas où on l'observerait depuis l'une des habitations situées sur la pente au-dessus de lui, et retira la combinaison. À l'intérieur, il avait fourré une tenue de rechange enveloppée dans un sac-poubelle. Il l'enfila, à l'exception des chaussettes et des chaussures, qu'il suspendit autour de son cou pour l'instant. La combinaison de survie risquait d'attirer l'attention s'il l'abandonnait là, aussi la rangea-t-il dans le sac-poubelle noir, qu'il jeta sur son épaule. Puis il monta un peu plus haut sur la grève et se mit à marcher vers le sud. Il ne savait pas du tout où il était, mais vu que le cargo se dirigeait vers le sud, il paraissait logique de supposer que c'était dans cette direction qu'il trouverait un port et une ville plus importante.

Une demi-douzaine d'ados, garçons et filles, étaient blottis les uns contre les autres autour des vestiges d'un feu de camp. Les canettes de bière vides et les emballages de fast-food donnaient

une image assez précise de la façon dont ils avaient occupé leur soirée. Ils avaient eu la présence d'esprit d'apporter des couvertures et des sacs de couchage afin de passer la nuit sur place. Alors que Sokolov approchait, l'un d'eux se leva et s'éloigna d'un pas hésitant le long de la plage jusqu'à ce qu'il estime être allé assez loin pour sortir son pénis et uriner sans offenser les filles de son groupe, au cas où elles se réveilleraient. Il aurait même presque péché par excès de prudence, car il ne cessait de jeter des coups d'œil en arrière. Sokolov approuva mentalement sa pudeur.

Il pissait encore, avec la vigueur enviable de la jeunesse, lorsque Sokolov arriva à portée de voix. Le jeune homme examina le Russe des pieds à la tête. Son visage trahissait une vive curiosité, mais pas de peur ; il ne voyait en Sokolov ni un pervers ni un criminel.

« Où sommes-nous ? demanda Sokolov.

– On est à Golden Gardens Park, répondit le garçon qui semblait croire, avec une naïveté touchante, que ces mots signifieraient quelque chose pour Sokolov.

– Quel est nom de la ville, s'il vous plaît ?

– Seattle.

– Merci. »

Puis, comme Sokolov le dépassait, il demanda : « Vous venez de sauter d'un train, ou un truc comme ça ? » Car, comme Sokolov l'avait remarqué, la plage était séparée de la ville par une voie ferrée.

« Un truc comme ça », affirma Sokolov. Puis il montra le bout de la plage d'un coup de menton. « Là bus ?

– Oui. Continuez jusqu'à la marina.

– Merci. Bonne journée.

– Vous aussi. Profitez bien, mon vieux.

– N'est pas mon objectif. Mais c'est gentil. Pissez bien. »

2. En français dans le texte.

Jour 19

Le projet d'Olivia de sortir de l'hôtel en quatrième vitesse pour démarrer la journée à chaud s'avéra d'un optimisme embarrassant et stupide par plus d'un côté. La veille, elle s'était endormie tout habillée et avait négligé certaines étapes indispensables, telles que prendre une douche, consulter ses mails et rappeler l'inspecteur Fournier, qui avait eu l'amabilité de lui envoyer les rapports de police. Après que Seamus l'eut réveillée, elle s'attela à ces tâches. La douche prit peu de temps et se déroula comme prévu ; ce qui ne fut le cas de rien d'autre. Ce qu'elle avait envisagé comme un coup d'œil rapide sur ses mails professionnels se changea en un véritable bourbier. Lorsqu'elle regarda de nouveau l'horloge, une heure et demie s'était écoulée, et elle s'enlisait chaque minute davantage ; les mails qu'elle avait envoyés au début de sa session avaient déclenché de longues séries de réponses dans lesquelles elle était maintenant profondément engagée, et ses interlocuteurs menaçaient d'organiser des téléconférences. Son départ hâtif des bureaux du FBI à Seattle avait laissé ses collègues perdus ou agacés à divers degrés, et il lui fallut les mettre au courant des dernières évolutions ou les calmer. En même temps, les mêmes prenaient connaissance des images décodées des caméras de surveillance de l'appartement de Peter, et elle put observer la propagation de la nouvelle dans leurs réseaux de mailing lists et les discussions sur la marche à suivre. On était samedi matin, et les agents du FBI tapaient leurs mails sur des Smartphone depuis les gradins des matchs de foot de leurs enfants. Des réponses « d'absence du bureau » rebondissaient dans le système comme des boules de

pachinko. Le biais par lequel ces images leur étaient parvenues était extrêmement déroutant (une clé de décodage prélevée dans le portefeuille d'un homme mort par un Hongrois aux Philippines en communication avec un Américain au Canada, la conversation prenant place sur une planète imaginaire), et Olivia dut intervenir pour éclaircir la situation.

Et ça, c'était seulement ce qui concernait le FBI à Seattle. Elle avait commis l'erreur de mentionner son projet relatif aux caméras de surveillance à Prince George à quelques-uns de ses collègues à Londres, et cette idée avait déclenché quantité de discussions inutiles et d'efforts contre-productifs pour lui venir en aide.

La seule chose qui l'empêcha de rester coincée devant son écran toute la journée fut un appel de Fournier qui, soudain hospitalier, voulait prendre un café avec elle. Elle convint de le retrouver dans le hall de son hôtel une demi-heure plus tard, fit ses bagages – rien de bien pénible, puisqu'elle ne les avait pas défaits, et que la moitié de ses affaires se trouvait toujours dans la voiture de location – et, presque machinalement, chercha la route pour Prince George sur Google Maps.

Le résultat lui coupa un peu la chique. Le trajet faisait sept cent cinquante kilomètres et allait lui prendre onze heures, sans compter les pauses ravitaillement et pipi. Les chiffres étaient si énormes qu'elle eut un petit moment de désorientation : Google avait dû l'orienter par erreur sur un itinéraire plein de détours. Mais non, le plan montrait une route raisonnablement droite : la distance était bien la bonne ; l'équivalent de la route de Londres à John o'Groats[3]. Elle allait passer toute la journée au volant, et elle n'arriverait pas sur place avant la nuit. Et le lendemain, on serait dimanche.

Elle consulta les horaires d'avion, espérant qu'il y aurait une navette toutes les heures. En fait, il n'y avait que quelques vols dans la journée, dont un qu'elle pourrait attraper si elle annulait son petit déjeuner avec l'inspecteur Fournier et fonçait à l'aéroport. D'un point de vue diplomatique, ce n'était pas très judicieux, aussi réserva-t-elle une place dans un vol en fin de matinée.

Puis elle descendit prendre un café et un scone avec Fournier. Sans savoir bien pourquoi, elle s'était attendue à une version québécoise de Colombo, un type un peu négligé, entre deux âges, mais l'inspecteur Fournier était tiré à quatre épingles, ne devait pas avoir beaucoup plus de 30 ans et portait une élégante paire de lunettes qui lui donnait l'air encore plus jeune. Ce qu'elle avait pris pour de l'hostilité n'était peut-être qu'une

politesse à l'européenne qui jurait avec l'ambiance de camaraderie virile à l'américaine dans laquelle elle baignait depuis quelques jours. Elle soupçonna immédiatement, ce qu'il confirma, que Fournier avait passé plusieurs années en France. C'était de là qu'il tirait ses manières et son choix stylé en matière de lunettes. Le statut d'Olivia, agent du MI6 opérant en terre étrangère, n'avait sans doute guère contribué à le mettre à l'aise. Mais, en personne, il n'aurait pu être plus charmant et plus attentif.

Dans les circonstances présentes, Olivia ne pouvait pas ne pas parler à Fournier de son projet de se rendre à Prince George pour localiser des caméras de surveillance situées en des points stratégiques. Il se rencogna dans son siège, caressa sa barbe de trois jours au négligé étudié et accorda à la question toute l'attention qu'elle méritait. « Dans un monde parfait, vous n'auriez pas besoin d'aller là-bas en personne pour chercher ce genre de choses », dit-il. Puis il haussa les épaules d'une manière tout à fait parlante et inclina la tête. « Les choses étant ce qu'elles sont, je crains que vous n'ayez raison. Pour parvenir à lancer l'initiative par les canaux habituels, alors que nous n'avons aucune preuve que Jones s'est approché à moins de plusieurs milliers de kilomètres du Canada, et aucune raison particulière de suspecter un crime dans l'affaire des chasseurs disparus, ce serait… comment puis-je le dire poliment… très pénible et long. »

Visiblement, en arrivant à l'hôtel, Fournier s'attendait à trou ver une espèce de folle, mais rencontrer Olivia en chair et en os et écouter sa version de l'histoire commençait à l'affecter. Sa certitude que les chasseurs étaient simplement perdus, ou innocemment morts de froid, en fut quelque peu ébranlée. À présent, il acceptait d'envisager, pour quelques minutes, la théorie d'Olivia. Au pire, semblait-il penser, cela donnerait un peu de vie à une enquête par ailleurs sans éclat.

Olivia, de son côté, avait un mal de chien à rester concentrée. Elle n'aurait jamais dû consulter ses mails. Elle ne parvenait à penser à rien d'autre qu'au torrent de messages qui ne cessait de se déverser dans sa boîte. Ses adversaires élaboraient des contre-arguments qui restaient sans réponse, ses collaborateurs demandaient de l'aide et des clarifications qu'elle ne fournissait pas. Elle aurait dû se montrer reconnaissante et agréable à Fournier, elle aurait dû savourer chaque minute de leur conversation. Mais elle fut soulagée lorsqu'il regarda le fond de sa tasse vide et dit : « Bon, eh bien… »

Elle promit de l'appeler de Prince George, lui serra la main et se dirigea vers l'aéroport. Elle employa toute sa volonté à

s'empêcher de sortir son téléphone avant d'avoir rendu sa voiture de location et d'être montée dans la navette pour le terminal.

Là, elle se retrouva face à une liste de messages non lus dont la longueur dépassait même ses pires craintes. Les « objets » en étaient très confus, ce qui rendait difficile de deviner de quoi parlaient tous ces gens. Mais l'un d'entre eux, en haut de la pile – reçu seulement quelques minutes plus tôt –, avait pour titre succinct : « On l'a ». Il provenait d'un des agents du FBI à Seattle.

Elle l'appela directement. L'agent Vandenberg. Un roux de Grand Rapids, dans le Michigan.

« Je peux mettre la clé sous la porte, je suis officiellement noyée sous les mails, dit-elle.

– Ça nous arrive à tous, Liv, répliqua l'agent Vandenberg, qui n'avait décidément pas le style européen de l'inspecteur Fournier.

– Dites-moi juste comment ça se trame.

– Je n'en sais encore rien, dit-il d'un ton malicieux.

– Mais je vois “On l'a” en “objet”. Vous avez qui ?

– Je crois que j'aurais dû mettre “On l'a reconnu”, dit l'agent Vandenberg, un peu gêné, après une brève pause. Un de nos hommes a immédiatement reconnu le sujet qui a volé le fusil d'assaut. On sait tout sur ce mec. Igor. »

Il dit ce nom dans un ricanement. « Igor a été le sujet d'un grand nombre d'enquêtes. Il est entré légalement dans le pays. Mais c'est la seule chose légale qu'il ait jamais faite. Cela dit, c'est la première fois qu'on a tant de preuves contre lui.

– Alors vous allez l'arrêter ?

– On ne le considère pas comme un fuyard potentiel. On ne pense pas qu'il mijote un sale coup. Ça fait une semaine et demie qu'il a volé cette arme, et il est resté quasi inactif depuis. Alors on a enlevé un juge au saut du lit, on a récupéré un mandat et on a mis en place une surveillance de son domicile. C'est une petite maison pourrie à Tukwila.

– C'est où, Tukwila ?

– Bonne question. Il est en colocation avec un autre Russe depuis environ quatre ans.

– Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

– Il nous faut un petit moment pour dégoter un interprète, alors on ne sait pas ce qu'ils racontent, tous les trois.

– Trois ?

– Oui. Il y a trois Russes dans la maison.

– Je croyais que vous aviez dit deux. Igor et son colocataire.

– Ils ont un visiteur. Il vient juste d'arriver. Ils ont été hyper surpris, apparemment. On ne sait pas exactement ce qui se passe.

Igor et son coloc traînaient devant la télé, ils regardaient un match de hockey sur le satellite quand on a frappé à la porte. Ils ont échangé des phrases comme : "Qui ça peut bien être ?", enfin c'est ce qu'on aurait dit au ton de leur voix. Puis un des deux est allé à la fenêtre et s'est écrié quelque chose comme : "Merde alors, c'est Sokolov !", et ils ont eu l'air d'avoir peur pendant un moment. Mais ils ont fini par le laisser entrer. »

C'était une chance que l'agent Vandenberg soit si bavard, car il continua à parler assez longtemps pour qu'Olivia puisse se redonner une contenance.

« Je crois que j'ai compris l'idée générale, dit-elle, lorsque Vandenberg s'interrompit pour reprendre son souffle, et qu'elle sentit qu'elle parviendrait à maîtriser le tremblement dans sa voix.

– Vous avez dit que le nom du visiteur est Sokolov ?

– Oui, on en est à peu près certains. Pourquoi ? Ça vous évoque quelque chose ?

– C'est un nom russe très courant. Mais vous dites qu'ils étaient surpris de le voir ?

– Surpris et carrément flippés. Sokolov a dû sonner à trois reprises. Ils l'ont laissé poireauter pendant cinq bonnes minutes devant la porte, pendant qu'ils discutaient de la conduite à suivre. Je ne sais pas qui c'est, ce mec – mais c'est pas une ambassadrice Avon.

– Merci. C'est intéressant. »

Zula se retira finalement dans sa tente minuscule et releva son sac de couchage par-dessus sa tête. Une réaction naturelle à la honte. Tout ce qu'elle voulait, c'était un peu d'intimité pendant qu'elle finissait de chialer. Cette retraite eut pour effet imprévu, mais utile, que les autres oublièrent sa présence.

Pas littéralement, bien sûr. Du tronc d'arbre, cette saloperie de chaîne allait droit dans sa tente. Tout le monde savait exactement où elle se trouvait. Mais une sorte d'effet psychologique irrationnel les poussa à agir comme si elle n'était pas là, à quelques mètres d'eux.

Elle ne savait pas si c'était une bonne ou une mauvaise chose. Cela pourrait les pousser à laisser échapper des informations utiles qu'ils n'auraient jamais divulguées si elle avait eu les yeux posés sur eux. Mais d'un autre côté, il était peut-être plus facile d'ordonner l'exécution d'une absente.

Abdul-Wahaab, le bras droit de Jones, fut le dernier marcheur à quitter le campement. Avant de hisser son sac sur ses épaules, il rassembla autour de lui le groupe de ceux qui restaient : Ershut,

Jahandar, Zakir et Sayed. Ils burent un thé autour du fourneau, à six mètres, tout au plus, de Zula.

« Je vais parler en arabe », dit Abdul-Wahaad. Remarque quelque peu superflue, vu qu'il parlait, déjà, en arabe.

S'efforçant de ne pas faire de bruits de nylon trop repérables, Zula écarta le sac de couchage de son visage et roula dans leur direction, tendant l'oreille pour en entendre le plus possible. Elle se trouvait en compagnie d'arabophones depuis deux semaines complètes et elle était perpétuellement frustrée de ne pas maîtriser davantage cette langue. Et cependant, elle avait beaucoup progressé ; le temps passé au camp de réfugiés avait planté en elle des graines qui avaient été lentes à germer mais qui poussaient désormais à vue d'œil, de jour en jour.

« J'ai parlé avec notre leader, dit Abdul-Wahaad. Il a appris des choses sur la route du sud par le guide. »

Zula suivait tout juste. Par chance, Abdul-Wahaab n'était pas un orateur prolixe. Il débitait des phrases courtes, lapidaires, et s'interrompait entre chacune d'entre elles pour boire une gorgée de thé. La compréhension de Zula se reposait largement sur les noms : leader. La route du sud. Et ce mot « dalil », qu'elle avait entendu fréquemment ces derniers jours, et qui signifiait « guide », comme elle s'en souvint enfin.

« La route est difficile, mais il connaît des raccourcis et des passages secrets, continua Abdul-Wahaab, employant même le mot anglais pour “raccourcis”. Il pense que ça nous prendra deux jours pour traverser la frontière. Après ça, encore un jour pour trouver une connexion Internet. Peut-être deux jours. »

Les autres écoutaient et attendaient les ordres d'Abdul-Wahaab. Après une nouvelle gorgée de thé, il ajouta : « Au bout de quatre jours, si vous n'entendez pas parler de nous, tuez-la et allez où vous voulez. Mais on essaiera d'envoyer un message à nos frères qui attendent à Elphinstone. Ils viendront vous chercher ici. Nous enverrons les coordonnées GPS de la route du sud. Et si Dieu le veut, vous pourrez alors nous rejoindre pour l'opération-martyrs.

– Dans ce cas, on la tue quand même ? demanda Zakir.

– On vous donnera des instructions. Elle pourrait nous être utile. »

Une gorgée de thé. « Le guide dit qu'il n'y aura pas de réseau téléphonique, à moins de grimper sur un sommet et d'avoir de la chance. Si ça se présente, vous recevrez peut-être un SMS avec d'autres instructions. »

Ensuite, la conversation s'orienta sur ce qu'ils allaient tous faire une fois la frontière franchie : les obstacles qu'ils devraient

affronter, et leur vif désir de semer autant de désordre que possible. Abdul-Wahaab, cependant, découragea ce type de discussion : ils devaient se focaliser sur les quelques jours à venir. Il sembla se rendre compte soudain qu'il retenait le reste de l'équipée et vida son thé, puis accepta l'aide d'Ershut pour hisser son sac sur ses épaules. Puis, après avoir donné l'accolade aux quatre hommes, il s'éloigna d'un pas lourd vers la piste.

Zula décida qu'elle passerait à l'action le soir tombé.

Lorsque Sokolov était un petit garçon qui grandissait en Union soviétique, il avait été exposé à quantité d'articles et d'émissions de télé dépeignant la misère de la vie sous le régime capitaliste. Un reporter se rendait dans quelque trou sordide des Appalaches ou du sud du Bronx et prenait quelques photos déprimantes, puis récoltait, ou inventait, quelques anecdotes tout aussi déprimantes et mêlait le tout dans un papier destiné à bien montrer que les habitants d'URSS n'avaient pas à se plaindre en comparaison. Si personne n'était assez stupide pour prendre comme argent comptant une telle propagande, tous, sauf les plus cyniques, supposaient qu'il y avait une certaine dose de vérité là-dedans. Oui, le niveau de vie pouvait être plus élevé à l'Ouest. Tout le monde le savait. Mais il pouvait aussi être plus bas.

Sokolov put admirer les deux extrémités du spectre au cours de son trajet de Golden Gardens jusque chez Igor. Il attendit le bus près d'une marina pleine de yachts. Le bus l'emmena dans un centre-ville moderne et chic, où il fit quelques emplettes, puis prit un train de banlieue à destination de l'aéroport. Pendant ce trajet, ce qu'il voyait de sa fenêtre se mit à ressembler de plus en plus à l'illustration d'un article de propagande soviétique. La ligne passait par les quartiers les plus pauvres. La partie urbaine était un mélange complexe et surpeuplé de Noirs et d'immigrés du monde entier ; ce n'était pas joli à voir, mais au moins, il y avait de l'activité. Puis il y avait une zone tampon d'industrie légère qui la séparait d'une espèce de ghetto blanc dans les faubourgs. À cet endroit, le train roulait en hauteur, sur d'imposants pylônes en béton renforcé, et Sokolov avait une vue presque directe sur des courettes de minuscules pavillons en putréfaction, jonchées de détritus.

Il descendit à la dernière station avant l'aéroport et marcha un kilomètre et demi à travers un quartier plein de maisons de ce genre. Il n'avait pas encore acheté de téléphone, mais il avait pu se procurer un plan dans une librairie du centre, et l'adresse d'Igor était notée dans un petit carnet qui ne l'avait pas quitté pendant toutes ses aventures.

La maison d'Igor se trouvait au bout d'un cul-de-sac, appuyée contre un talus autoroutier retenu par une couche de ronces et de lierre. Ce matelas de végétation avait recouvert et tué plusieurs arbres et tentait visiblement de prendre possession d'un appentis à l'arrière. Mais la maison qu'il partageait avec son ami Vlad était en fait mieux tenue que beaucoup d'autres : les deux véhicules garés devant semblaient en état de marche, et ni l'un ni l'autre n'était recouvert de mousse. Ils n'entassaient pas des saloperies sous leur porche et ils avaient pris des précautions raisonnables, comme de couvrir les fenêtres de devant de grillage en acier expansé et de renforcer les verrous de la porte d'entrée.

La réaction de panique d'Igor ne causa d'abord chez Sokolov qu'un léger agacement, car sa seule conséquence était de ralentir les opérations. Mais il ne pouvait pas lui en vouloir d'être prudent. Sokolov sortit les mains de ses poches et les leva, paumes en l'air. « Deux ou trois heures, insista-t-il, et je m'en vais. Pour toujours. »

Son choix de se rendre à cet endroit était, au bas mot, discutable. Il y avait pensé pendant tout le voyage.

Il devait aller quelque part et faire quelque chose. Son seul véritable moyen de gagner sa vie était son métier : consultant en sécurité. Le fait qu'il n'était tout à fait à l'aise qu'en russe et que son passeport était russe réduisait quelque peu le nombre de lieux où il pouvait exercer sa profession. Il aurait pu se débrouiller pour rentrer en Russie, se retirer dans la forêt et passer le restant de ses jours à couper du bois et à chasser le daim, mais il s'était habitué à vivre dans les grandes villes, à être payé correctement et à être, pour ainsi dire, respecté pour qui il était et ce qu'il faisait. La plupart de ses clients n'étaient en rien comparables à Ivanov et, après cela, il ne travaillerait plus jamais pour ce type d'individu. Mais il faudrait expliquer les incidents regrettables survenus ces dernières semaines aux propriétaires de l'obshchak, auxquels Ivanov avait volé leur argent, et aux familles des hommes assassinés par Abdallah Jones. Et Sokolov croyait sincèrement que ces choses pouvaient s'expliquer. Car les propriétaires de l'obshchak étaient, au fond, des gens raisonnables. Ils étaient très sensibles à la courtoisie. Dans ce qui était arrivé à Wallace et à Ivanov, ils percevraient une certaine poésie et une certaine justice. Ivanov avait en effet eu le destin auquel il aspirait, puisqu'il était mort en essayant de restituer l'argent. Son histoire avait tout d'un conte moral : regardez ce qui arrive à ceux qui volent l'argent qu'on leur a confié. Tout s'arrangerait pour le mieux, si seulement Sokolov pouvait la

raconter aux hommes qu'Ivanov avait trahis.

Certes, il ne pouvait pas être certain d'être pardonné. Il n'y avait aucune garantie. Mais de cette façon, il avait ses chances. Tandis que s'il essayait de filer en douce et de les éviter, ils remarqueraient infailliblement son manque de courtoisie et l'aborderaient dans un état d'esprit plus soupçonneux.

C'était ce qu'il avait résolu durant la première moitié de sa traversée du Pacifique. L'enjeu, à présent, c'était comment entrer en contact avec les individus en question. Les appeler d'une cabine téléphonique sur la plage manquerait de tact et manifesterait un certain désespoir.

En revanche, s'il prenait le bus sur-le-champ pour se rendre directement chez Igor, l'appel semblerait assez sensé. Car ce ne serait pas l'acte d'un individu acculé. Et sûrement pas l'acte d'un individu qui a quelque chose à cacher, car Igor, bien sûr, ne manquerait pas de répandre la nouvelle de son arrivée comme une traînée de poudre. Non, c'était une bonne façon, sobre, d'annoncer à ceux qu'Ivanov avait trahis : J'ai survécu, j'ai réussi à sortir de Chine, je ne suis pas en cavale, je n'ai rien à cacher, vous aurez de mes nouvelles dès que je me serai remis en selle.

Donc, en un sens, c'était une visite de pure forme. Sokolov avait encore suffisamment de dollars en poche pour se payer une chambre de motel et un ticket de bus. Igor ne lui était nécessaire en rien.

C'était une visite de courtoisie.

Et pourtant, Igor sentait obscurément que ça n'avait pas de sens. C'est pourquoi il était si inquiet. Si soupçonneux.

Cependant, il consentit finalement à laisser entrer Sokolov. Ils échangèrent des saluts empruntés au possible. Igor, Vlad et Sokolov s'installèrent à la table de la cuisine jonchée de journaux en russe, de tasses à moitié pleines de café froid et de bols de céréales sales. La lumière grise et froide, si caractéristique de cette région du monde, filtrait par une fenêtre grillagée et per mettait d'y voir sans allumer l'électricité.

« Je descends juste d'un porte-conteneurs arrivant de Chine », annonça Sokolov. Car si Igor ne devait ébruiter qu'une seule chose, Sokolov tenait à ce qu'on sache que c'était pour cette raison, et nulle autre, qu'il était resté incognito pendant deux semaines complètes. « Pas d'Internet, pas de téléphone. J'étais complètement déconnecté.

– T'as passé des appels ?

– Je n'ai pas de téléphone. Je te le dis, je viens littéralement de sauter de ce putain de cargo il y a deux heures et je suis venu droit ici.

– Alors tu ne sais pas ce qui s'est passé depuis deux semaines.

– Plutôt trois. On ne peut pas dire qu'on communiquait beaucoup quand on était à Xiamen.

– Eh bien, il faut que tu te manifestes. Il y a beaucoup de gens qui sont dans l'expectative. En rogne. »

Sokolov grimaça un sourire. « T'as eu de leurs nouvelles, toi, hein ?

– J'ai cru que j'étais un homme mort », répondit Igor. Visiblement, il ne trouvait absolument pas ça drôle. Sokolov jeta un coup d'œil à Vlad, espérant l'attirer dans la conversation, mais celui-ci, un peu plus jeune qu'Igor – un garçon maigre, avec des cheveux longs en bataille –, avait tiré sa chaise dans un coin de la cuisine et restait assis sans bouger, les mains enfoncées dans les poches renflées d'un blouson de cuir épais, menaçant implicitement d'abattre Sokolov au moindre faux pas. Vlad n'avait joué qu'un rôle mineur dans l'invasion de l'appartement de Peter, mais il était tout aussi impliqué que les autres. Sokolov se demanda s'il n'était pas accro aux métamphétamines.

Un avion décolla de Sea-Tac et passa juste au-dessus de la maison, ce qui rendit toute conversation impossible pendant un petit moment.

« Mais tu m'as l'air bien vivant », dit enfin Sokolov.

Igor hocha la tête. « Il y a eu une espèce d'enquête, si l'on peut dire. Certaines personnes voulaient savoir où était parti Ivanov, ce qu'il avait fait. Ils étaient en pleine parano. J'ai essayé de leur expliquer ce qui s'était passé avec Wallace. Le virus. » Igor haussa les épaules, qu'il avait extrêmement carrées, dans un grand mouvement de roulis, comme un tonneau qui tombe d'un camion. « Qu'est-ce que j'en sais, moi, de ce genre de trucs ? Je leur ai juste répété ce que j'avais entendu. Le hacker en Chine. T'Rain. Zula. J'ai essayé de leur expliquer ça de façon à peu près cohérente. Au bout d'un moment, ils se sont calmés.

– Mais oui. Ça ne m'étonne pas. Une fois qu'on leur a tout expliqué. Tu as bien fait. »

Il ne dit pas ces mots tant pour Igor que pour tous ceux à qui ce dernier raconterait plus tard leur entrevue.

Igor le regardait d'un air interrogateur. Sokolov devança sa question : « Je m'occupe de tout, maintenant.

– Bien.

– Il faut juste que j'arrive à rentrer les voir en évitant de me mettre en difficulté avec les services de l'immigration, la justice.

– Oui, bien sûr.

– C'est pour ça que je suis venu. Je ne vais pas vous embêter longtemps. J'ai juste besoin de prendre une douche. De manger

un morceau. De me poser deux minutes. Après, je m'en vais.

– T'as besoin d'argent ? demanda Igor, inquiet.

– Pas vraiment. »

Il s'adoucit. « Parce que je peux t'en prêter, s'il le faut.

– Comme je t'ai dit, j'ai juste besoin de me ressaisir une minute. Je vais compter ce que j'ai et peut-être que je profiterai de ton offre.

– La douche est par là », dit Igor, montrant la direction d'un regard.

Le sol de la maison était spongieux et irrégulier – consumé par en dessous, sans doute, par l'action conjointe des insectes et de la pourriture. L'encadrement de la porte de la salle de bains s'était affaissé et ne formait plus qu'un parallélogramme irrégulier, tandis que la porte en bois creux était toujours rectangulaire. Sokolov la ferma d'un coup d'épaule et mit le crochet qui lui avait été ajouté lorsque la serrure avait cessé de fonctionner. Apparemment, c'était le point d'origine de l'odeur de moisi qui imprégnait tout le pavillon. Sokolov alluma le robinet de douche, puis tira le rideau pour éviter que l'eau n'éclabousse le sol. Il s'assit, tout habillé, sur les toilettes, qui se trouvaient derrière la porte, sortit son Makarov et chambra une balle. Il était peu probable qu'Igor enfonce la porte et que Vlad tire à l'aveugle sur la cabine de douche. Mais ce n'était pas complètement impossible ; et si cela se produisait, Sokolov se serait beaucoup déçu de ne pas s'être préparé à cette éventualité.

Il consulta sa montre et se mit à l'aise pendant quinze minutes, temps qu'il consacra à penser à Olivia et Zula, Csongor, Yuxia et Peter.

Étant donné que Zula était la seule qu'il avait vue s'échapper de l'immeuble, il supposait que Csongor et Peter étaient morts et que Yuxia était détenue par le Bureau de sécurité publique. C'était fort regrettable, mais il ne pouvait rien y changer.

En ce qui concernait la situation de Zula, il ne pouvait émettre que des hypothèses. Il avait feuilleté des journaux dans la librairie du centre où il avait acheté son plan. Il n'avait vu aucun article sur Abdallah Jones. Puis il était passé aux magazines d'actualité hebdomadaires, espérant trouver des articles résumant les événements des deux dernières semaines. Rien.

Dans plusieurs endroits, il avait remarqué des affiches portant la photo de Zula, parfois seule, parfois couplée avec celle de Peter. Elles étaient collées sur les poteaux télégraphiques et les panneaux d'affichage aux arrêts de bus, un peu jaunies et déjà partiellement recouvertes par des avis de recherche de chiens

perdus et des annonces proposant des ménages.

Une recherche sur Google lui en aurait appris nettement plus long. Mais il en avait vu – ou plutôt pas vu – assez dans les journaux pour soupçonner que Jones était toujours tapi quelque part et que Zula, si elle était vivante, se trouvait avec lui.

Quant à Olivia, il espérait et présumait qu'elle avait pu rentrer chez elle sans encombre et qu'elle était déjà en train de l'oublier. Il avait été rassuré, à Kinmen, de voir passer une sorte de prudence intelligente sur son visage. Je n'arrive pas à croire que je couche avec ce type. Il aurait été inquiet, à l'inverse, si elle lui avait jeté des regards d'espoir ou d'adoration. Maintenant qu'ils étaient loin l'un de l'autre depuis un petit moment, la partie rationnelle du cerveau d'Olivia avait dû reprendre le dessus sur celle qui trouvait séduisant un homme comme Sokolov ; elle avait dû revenir sur la voie de la sécurité et de la raison.

Il n'était pas tout à fait ravi de cet état de fait. En d'autres circonstances, peut-être, cette histoire aurait pu valoir le coup. C'était triste que ce soit impossible. Mais ce n'était pas la fin du monde.

Les murs du pavillon étaient fins et, sous le sifflement du jet, la voix d'Igor lui parvenait dans une sorte de bourdonnement indistinct, difficile à comprendre, sauf lorsqu'il prononçait des mots bien précis, comme : « Da ! Da ! » Pendant les intervalles où Igor gardait le silence, Sokolov n'entendait pas Vlad. Apparemment, Igor était au téléphone. Ce n'était pas surprenant et, d'ailleurs, si Sokolov faisait semblant de se laver, c'était précisément pour laisser à Igor la possibilité de prendre une initiative : essayer de le tuer ou bien appeler son réseau et commencer à répandre la nouvelle.

Il coupa le jet, ouvrit le robinet du lavabo et sortit un rasoir jetable de son sac, et se rasa en utilisant un mince pain de savon posé sur le rebord. Il garda le Makarov à portée de main. Mais s'ils avaient eu l'intention de l'attaquer, ils l'auraient fait au moment où ils pensaient qu'il était sous la douche.

Pendant qu'il se rasait, il entendit Igor passer un autre appel, cette fois en anglais. Apparemment, il commandait une pizza chez Domino's.

Cela ne ressemblait pas à l'acte d'un homme qui s'apprêterait à assassiner son invité. Sokolov se détendit un peu. De nouvelles questions se posaient, cependant. Pourquoi Igor faisait-il soudain preuve d'hospitalité ? N'importe quel homme sensé aurait désiré le départ immédiat de Sokolov. Lui avait-on ordonné par téléphone de le retarder ? De le retenir jusqu'à ce qu'ils puissent envoyer quelqu'un d'autre pour s'occuper de lui ?

Quoi qu'il en soit, il se rinça le visage, aspergea d'eau ses cheveux, qui commençaient à repousser, rassembla ses affaires, ôta le crochet de la porte et retourna dans le salon. Vlad jouait à un jeu vidéo sur un PC customisé relié à un grand écran plat. Igor regardait et offrait ses commentaires, mais il s'arracha au spectacle pour accueillir Sokolov. « Mets-toi à l'aise, je t'en prie », dit-il, se penchant en avant comme s'il s'apprêtait à se lever. Il avait une bière à la main. « Tu veux une bière ? Je vais t'en chercher une.

– Non, merci, pas pour l'instant.

– J'ai commandé une pizza. Elle devrait être là dans quarante minutes. Je me suis dit que tu devais avoir faim.

– Merci, excellente idée. Ça fait une éternité que je n'ai pas mangé de pizza. »

Ces mots sortirent un peu machinalement de sa bouche ; son cerveau allait trop vite pour lui permettre de faire la conversation normalement.

« Nouilles et riz pendant deux semaines, hein ?

– Pardon ?

– Sur le bateau – y avait que de la bouffe chinetoque, j'imagine. »

Sokolov secoua la tête. « L'équipage était philippin. Ce n'est pas la même cuisine. C'était correct. Mais il n'y avait pas de pizza, c'est tout.

– Comment as-tu réussi à les amadouer assez pour qu'ils te prennent à bord ? D'après ce que j'ai entendu, les flics chinois devaient être sacrément remontés. »

Sokolov haussa les épaules. « C'est un grand port. Célèbre pour la contrebande. C'est toujours possible de trouver un moyen de se tirer de ce genre de ville.

– Mais tu étais tout seul – et tu ne parles pas chinois. »

Une chose au moins crevait les yeux : la personne à qui Igor avait parlé au téléphone lui avait demandé de se débrouiller pour obtenir davantage d'informations sur la manière dont Sokolov avait réussi à atterrir chez Igor à Tukwila après avoir quitté un immeuble en flammes à Xiamen, et de chercher les incohérences – dans la mesure, limitée, où Igor avait les capacités intellectuelles requises pour mener à bien une telle mission. Peut-être le coup de la pizza était-il seulement destiné à garder Sokolov suffisamment longtemps pour qu'Igor puisse poser ce genre de questions. Ou peut-être une voiture pleine de clients plus sérieux était-elle en route en ce moment même pour venir chercher Sokolov afin de le soumettre à un interrogatoire en règle. Dans les deux cas, si Sokolov s'en allait tout de suite,

faisant l'impasse sur la pizza, cela reviendrait à clamer qu'il avait quelque chose à cacher.

Il avait, bien sûr, repéré les différentes issues et remarqué que, pour une structure si petite, il était en fait plutôt difficile d'en sortir. Apparemment, il y avait beaucoup de cambriolages dans le quartier, et Igor et Vlad ne crachaient sûrement pas sur le recel d'objets volés, voire le trafic de drogue. Ils avaient donc pris bien soin de poser des barres de fer ou des grillages d'acier sur leurs fenêtres. Les seules issues étaient les portes.

« Eh puis merde ! dit Sokolov. Je vais me prendre une petite bière, en fait. C'est bon, je vais la chercher. » Car Igor s'était renfoncé dans les plis de son canapé de cuir noir et n'était pas du genre à se relever rapidement. Sokolov retourna dans la cuisine et s'assura qu'il avait bien vu : elle donnait sur une espèce de véranda avec une sortie sur la cour derrière la maison. Il entra dans la véranda et examina la porte, plutôt frêle, qui avait été consolidée de grillage et d'un certain nombre de verrous supplémentaires. Il les défit tous et vérifia qu'il pouvait maintenant ouvrir la porte d'un geste simple et rapide.

Puis il retourna dans le salon avec sa bière. Il avait un peu redouté que le temps qu'il avait mis à aller chercher sa boisson n'ait éveillé les soupçons d'Igor, mais son hôte était profondément absorbé par le jeu vidéo. Sokolov tira une chaise à un emplacement d'où il pouvait voir par la fenêtre l'avant de la maison jusqu'au bout de l'impasse.

S'ensuivirent quarante-cinq minutes de conversation décousue. De temps à autre, Igor lui posait une question sur ce qui s'était passé à Xiamen et Sokolov racontait une bribe de son histoire, mais ils finissaient toujours par se laisser de nouveau absorber par le jeu.

Une petite voiture remonta la rue, mais c'était simplement le livreur de pizza. « Je vais chercher d'autres bières », dit Sokolov, et il se rendit dans la cuisine. Il trouva une grande marmite dans le placard à côté de la cuisinière, la posa dans l'évier et alluma le robinet d'eau chaude. Puis il alla au frigo, en sortit des bières et les apporta dans le salon. Igor était en train d'ouvrir les verrous de la porte d'entrée pour accueillir le livreur. Sokolov posa les bières sur la table basse. Puis il retourna à la cuisine, prit la marmite, qui contenait maintenant plusieurs litres d'eau chaude, la mit sur le gaz et régla le feu au maximum. Une fois l'eau en ébullition, elle pourrait servir d'arme, ou au moins de distraction.

Ils mangèrent la pizza en buvant des bières. Vlad avait mis son jeu sur « pause ». Il ne jouait pas sur une console de type Xbox,

mais sur un PC. Pas un boîtier beige terne comme on en trouverait dans un bureau, non. Un PC conçu spécialement pour les jeunes joueurs de sexe masculin obsédés par la technique, agrémenté de LED multicolores et de formes complexes qui rappelaient la coque d'une soucoupe volante. Lorsque Sokolov l'avait vu pour la première fois, juste après être entré chez Igor deux heures plus tôt, son esprit s'était attardé dessus un instant, puis il n'y avait plus pensé. Depuis lors, quelque chose le tracassait dans cet engin. Mais il avait eu autre chose à penser.

À présent, cela lui revenait enfin. Il se rappelait où il avait déjà vu la bête.

C'était l'ordinateur de Peter.

Ils avaient dû retourner chez Peter à un moment donné, pendant que Sokolov était coincé en Chine, et voler tout ce qui leur semblait désirable.

Cela avait dû se produire juste après leur départ pour Xiamen, car une fois que la disparition de Peter et Zula avait été signalée, les flics avaient dû se rendre sur place et boucler la scène de crime, ce qui ne faisait pas de l'appartement la cible rêvée d'un cambriolage.

Autrement dit, les flics avaient dû arriver après que Vlad et Igor eurent pillé les lieux.

Autrement dit, au lieu de trouver la scène qu'avait préparée Sokolov, parfaitement nettoyée de ses preuves, ils avaient trouvé des preuves du cambriolage en question.

« Tu me rends nerveux, à faire cette tête ! » se plaignit Igor.

Sokolov leva les yeux. De fait, l'autre avait l'air un peu anxieux.

Il s'éclaircit la gorge. « Vous êtes retournés là-bas et vous avez volé des affaires », dit-il.

Là, Sokolov se serait plutôt attendu à voir Igor jeter un regard coupable au PC dernier cri qui était posé par terre, si près de lui qu'il aurait pu poser sa bière dessus. Mais au lieu de cela, ce fut vers le coin de la pièce, dans le dos de Sokolov, qu'il dirigea furtivement les yeux. Sokolov dut faire un effort suprême de volonté pour résister à la tentation de se retourner pour regarder de quoi il s'agissait. Un trophée du cambriolage, manifestement, qu'Igor considérait comme plus précieux que le PC ou qui prenait plus de place dans son imagination.

Qu'est-ce qu'un homme comme Peter pouvait bien posséder qui semble si essentiel à Igor ? Il était facile de comprendre l'attrait exercé par le PC. Tous les jeunes hommes aimaient jouer aux jeux vidéo. Quoi d'autre ? Peter ne prenait pas de drogue.

Puis Sokolov se rappela Igor en haut de l'escalier de chez Peter,

en train d'examiner une armoire-forte. Il avait assuré Sokolov qu'elle était verrouillée.

« Je ne peux pas le nier, dit Igor, avec un haussement d'épaules pour signifier que ce n'était pas un drame, et un rire nerveux qui disait tout le contraire.

– Ivanov ne vous a pas assez bien payés ?

– Aucun salaire n'est suffisant pour un boulot de ce genre. Merde ! je croyais que je devais juste faire la sécurité. Le garde du corps, au pire. Et ça s'est transformé en... »

Sokolov hocha la tête. « Bien sûr, je me mets à votre place. J'ai été aussi surpris que vous. Je pose juste la question. Il est capital que je sache exactement ce qui s'est passé. C'est tout. Vous y êtes retournés quand ?

– Deux jours après, peut-être. »

Il jeta un regard à Vlad pour demander confirmation. « On a fait un repérage la nuit d'avant. Pour bien vérifier qu'il n'y avait pas de flics, pas de gardiens. On a trouvé une entrée. Facile, discrète. » Il jeta un nouveau regard dans le coin de la pièce.

« Comment avez-vous ouvert l'armoire-forte ? demanda Sokolov pour tâter le terrain. Vous n'avez pas fait de bruit ? »

La réponse échappa à Vlad : « Torche plasma. » Igor lui lança un regard assassin, mais Vlad ne comprit même pas qu'il était tombé dans le piège que lui avait tendu Sokolov.

« Vous n'aviez pas peur d'endommager l'arme ?

– Il la conservait dans un étui en métal », dit Vlad.

Il hocha la tête en direction du même coin de la pièce. Ce qui donna enfin une excuse à Sokolov pour se retourner. Au sommet d'une étagère, à peu près à hauteur d'homme, était posée une longue mallette en aluminium brossé, exactement le genre d'étui que choisirait un passionné d'armes pour transporter un fusil hors de prix. Sur l'un des côtés, la mallette était marquée de taches et de traînées plus foncées : des éclaboussures de métal fondu qui s'étaient figées.

Sokolov se retourna à nouveau. « Cette torche, elle n'a pas déclenché les détecteurs de fumée ?

– On a fait le tour, on les a tous trouvés et on a enlevé les piles, dit Igor.

– Pendant que vous faisiez vos petits repérages, vous avez dû remarquer les caméras de surveillance.

– Il y en avait deux. On a sectionné les fils, bien sûr. »

Sokolov, qui savait pertinemment qu'il y avait en fait trois caméras, serra les dents jusqu'à ce que l'envie de hurler l'ait quitté. « Bien sûr. Mais jusqu'à l'instant où vous avez coupé les fils, vous étiez visibles par ces caméras.

– Vlad est calé en informatique. »

Vlad hocha la tête, comme pour confirmer le diagnostic d'Igor. « On avait coupé Internet à notre premier passage, donc on savait que les caméras ne pouvaient pas envoyer de données à l'extérieur du bâtiment.

– Oui, mais à l'intérieur ?

– Vlad a suivi les fils.

– Oui, j'ai suivi les fils jusqu'au serveur de son atelier. C'est là qu'étaient stockés les fichiers vidéo. On a complètement détruit les disques durs de ce serveur avec la torche plasma.

– Vous avez aussi suivi les fils jusqu'au routeur sans fil sous l'escalier ?

– Bien sûr.

– Vous saviez que ce routeur avait un disque dur intégré ? Qui servait à sauvegarder tous les fichiers du réseau ? »

Silence.

Vlad, l'expert en informatique, rougit jusqu'aux oreilles. Igor le remarqua et leva une main pour le rassurer. « Ça fait, quoi ? deux semaines, et il ne s'est rien passé. La police n'est au courant de rien. Ils ne penseront jamais à chercher ce genre de preuve. »

Sokolov resta impassible en attendant qu'Igor comprenne la situation.

« S'ils l'avaient trouvé, pourquoi ne seraient-ils pas venus nous arrêter ? demanda Igor, sur un ton de bon citoyen indigné par la complaisance de la police locale.

– À moins qu'ils nous aient mis sous surveillance, observa Vlad.

– Pourquoi prendraient-ils cette peine s'ils ont déjà des preuves ?

– Ce serait pour une enquête d'envergure. Pas seulement cambriolage, mais enlèvement, meurtre, et j'en passe. Des trucs d'espion nage international. Les mecs comme nous, ils n'en ont rien à foutre. Deux cambrioleurs ! »

Il poussa un ricanement. « Ils nous mettraient sous surveillance, en espérant que tôt ou tard, quelqu'un de plus important nous contacte. »

Quatre yeux se tournèrent vers Sokolov.

Il y eut un long silence. Igor porta le bout de ses dix doigts à ses tempes, faisant de ses grosses mains grasses des visières pour regarder Sokolov.

« Salopard ! dit finalement Igor. Pourquoi je t'ai laissé entrer dans ma maison ?

– Espèce de pauvre rapace ! T'es vraiment minable. L'argent ne suffisait pas. Il a fallu que tu y retournes. Que tu voles, en plus.

– Hé, oh ! Calmez-vous ! couina Vlad. On ne sait même pas si les flics ont trouvé la vidéo.

– L'oncle de Zula est milliardaire, pauvre crétin, dit Sokolov. Il a dû faire intervenir ses propres enquêteurs. Ces mecs-là, rien ne leur échappe. »

Une idée passa par la tête d'Igor et il s'exclama : « Merde ! », puis tenta d'attraper son téléphone. Impulsivement, Sokolov mit la main sur le Makarov dans la poche de son blouson, mais il se retint de sortir une arme – et Vlad, qui l'observait attentivement, l'imita.

Igor pressa un seul bouton : la touche « Bis ». « Il vaut mieux que vous ne veniez pas », annonça-t-il au téléphone. Puis le combiné vociféra un chapelet d'insultes qui le força à l'écarter de son oreille. « Non, ce n'est pas ça du tout. Je vous expliquerai plus tard. Faites demi-tour. Ne venez pas.

– T'avais invité d'autres amis à la soirée pizza ? » demanda Sokolov une fois qu'Igor eut raccroché, mettant fin à un nouveau torrent d'invectives.

Igor leva les mains. « Je suis désolé, Sokolov, mais je dois répondre à certaines personnes ; et quand tu es arrivé, j'ai été obligé de leur dire que tu étais là.

– Est-ce qu'il reste encore des coups tordus dont je ne sois pas au courant ? »

Les grosses mains devinrent des pistolets de chair, index pointés sur Sokolov. « Je n'aurais jamais dû travailler avec vous. Main tenant, les flics vont débarquer, je vais faire de la taule. Je vais être expulsé.

– Faire de la taule. Avoir des ennuis. Rien que de très normal pour un homme qui cambriole la maison d'un autre homme et vole son ordinateur et son fusil. Si vous vous étiez contentés d'obéir à mes ordres…

– Pourquoi je devrais t'obéir, salopard ?

– Parce que je sais ce que je fais, moi.

– Alors, comment tu t'es retrouvé dans cette situation de merde ? »

La question ne manquait pas de pertinence et elle ébranla un instant Sokolov.

Dans ce laps de temps, Vlad remarqua quelque chose. « Ils arrivent », dit-il.

Sokolov leva les yeux : Vlad regardait la rue par la fenêtre.

« Qui arrive ? demanda Igor.

– Comment veux-tu que je le sache ? »

D'instinct, Sokolov s'accroupit et regarda par-dessus le rebord de la fenêtre, vers le bout de l'impasse. Un SUV de couleur

sombre, en pleins phares, avançait au pas dans la ruelle.

« Pourquoi ils ont les phares allumés ? demanda Vlad.

– Pour nous éblouir ! rétorqua Igor.

– C'est une voiture de location, dit Sokolov. Les phares s'allument automatiquement.

– Quelle idée, de louer une voiture pour une arrestation de ce genre ?

– C'est pas les flics, fit Vlad. C'est des types venus d'ailleurs.

– Quel genre de types ?

– Des privés, peut-être ? Engagés par le tonton milliardaire ?

– Merde ! » s'écria Igor.

Il alla dans le coin du salon et descendit l'étui à fusil de l'étagère.

« Qu'est-ce que t'as l'intention de faire avec ça ? » demanda Sokolov. Les deux options, a priori, étaient soit de le cacher pour qu'il ne puisse pas être versé au dossier, soit de le sortir et de s'en servir.

« Je ne rentrerai pas en Russie », dit Igor. Comme si ça répondait à la question. Ce qui n'était pas le cas. « J'ai une sortie de secours à l'arrière.

– Crétin, ils auront posté des hommes à l'arrière ! » observa Vlad.

Qui était dans le vrai, très certainement. « Tu n'iras pas loin. »

Le SUV s'arrêta juste devant la maison. Les phares brillaient suffisamment, par cette journée maussade, pour qu'il soit impossible de compter le nombre de passagers.

La porte s'ouvrit du côté conducteur et une paire de jambes vêtues d'un jean en sortit. La conductrice apparut derrière la portière et la claqua. Car ses cheveux courts ne cachaient nullement qu'il s'agissait d'une femme. Une femme asiatique. Elle s'écarta de la lueur des phares du SUV.

Olivia. Et apparemment, elle était venue seule.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel !? » cria Vlad. Il s'était attendu à toute une voiturée de fédéraux armés jusqu'aux dents. Mais pas à ça.

Sokolov se tourna vers Vlad et porta un doigt à ses lèvres pour lui faire signe de se taire. Il leva les yeux au plafond, un geste que n'importe quel Russe reconnaissait immédiatement : Rappelle-toi que quelqu'un nous écoute. Vlad, abasourdi, sembla mettre un moment à assimiler l'information. Après une brève hésitation, il hocha la tête. OK, je la ferme.

Ils furent distraits par un cliquetis sourd à l'autre bout de la pièce. Igor avait sorti le fusil de son étui. C'était une variante de l'AR-15. Igor avait fait ce bruit en tirant la glissière, verrouillant

la culasse en position ouverte. Sous les yeux de Sokolov, il ramassa l'une des cartouches qui traînaient au fond de la mallette, l'inséra manuellement dans la culasse et donna une claque sur le flanc de l'arme, libérant la culasse et la laissant projeter la cartouche en position de feu.

Sokolov s'aperçut qu'il avait son Makarov à la main et qu'il visait Igor.

Olivia sonna à la porte.

« Couche-toi ! » cria-t-il en anglais. Ne sachant pas si elle l'avait entendu, il pivota et tira une balle dans la porte, bien au-dessus de la tête de la jeune femme. Elle devrait comprendre l'idée générale.

« Tue-le ! » cria Igor, apparemment à l'intention de Vlad. Puis il épaula le fusil et visa la porte.

Vlad fouillait dans sa poche. Mais il était mal entraîné et ne parvenait pas à dégainer son arme.

« Sors par-derrière, suggéra Sokolov. Il n'y a personne de ce côté-là.

– Qu'est-ce que t'en sais ? demanda Vlad.

– Fais-le ou je te tue, putain ! dit Sokolov, braquant son arme sur Vlad.

– Je te l'ai dit, il nous a baisés ! Enculé ! » hurla Igor, baissant le canon du fusil et se servant de sa main libre pour tirer un revolver de sa ceinture.

Sokolov pivota et tira deux balles dans l'abdomen d'Igor. Puis il attendit qu'il heurte le sol et en tira encore une.

Vlad était recroquevillé par terre à côté du PC, les mains posées sur le sommet du crâne, complètement désemparé. Un instinct animal absolument impitoyable dictait à Sokolov d'exécuter cette misérable créature, qui ne pouvait lui causer que des ennuis. Mais il ne put s'y résoudre.

« Je te suggère de t'enfuir. Vite.

– À quoi bon ? T'as pas dit qu'on était surveillés ?

– Par quelqu'un », dit Sokolov.

Il avait traversé la pièce et ramassé le fusil d'assaut. Posant un instant son revolver, il retira la culasse mobile, éjecta la balle qu'Igor avait chambrée et remit l'arme dans son étui, qu'il ferma d'un coup sec. Il le porta jusqu'à la porte, qu'il ouvrit. Olivia n'était plus là. Le SUV était en train d'effectuer un demi-tour acrobatique au milieu de l'impasse, se préparant à la fuite.

Il s'arrêta.

Pendant quelques instants, il ne se passa rien.

Puis elle ouvrit la portière côté passager.

Mis à part le fait que sa nièce était retenue en otage et que lui-même était captif de djihadistes assoiffés de sang, c'étaient les meilleures vacances de Richard depuis dix ans. Les seules vacances, en réalité. Il n'avait jamais compris le concept, n'en avait jamais vraiment pris. Mais parfois, il parlait à des gens qui le comprenaient et qui en prenaient, et, à ce qu'ils semblaient dire, il s'agissait avant tout de s'échapper de ses soucis quotidiens, de chasser tout ça de son esprit pendant un certain temps, d'aller dans des endroits neufs et de faire de nouvelles expériences. Des expériences plus pures, plus directes, plus vraies – le même genre d'expériences que font les petits enfants –, précisément parce qu'elles étaient incohérentes, en rupture totale avec le cours ordinaire de la vie.

En temps normal, Richard en était tout à fait incapable. Rétrospectivement, il remarquait que la majorité de ses ruptures avec les femmes qui régnaient désormais sur son surmoi, les Muses furieuses, s'étaient produites en conjonction avec des tentatives de départ en vacances. Il n'était jamais parti en vacances dans un lieu non équipé d'un accès Internet à haut débit. Même le jet privé dans lequel il se rendait sur ses lieux de villégiature possédait une connexion permanente. Cela faisait peut-être de lui un cinglé de première, mais il n'aimait rien tant que d'être assis sur une plage sous un auvent de feuilles de bananier à Bali, torse nu, sirotant une boisson exotique dans une noix de coco, contemplant les vagues de l'océan bleu, tout en se baladant dans T'Rain grâce à l'ordinateur posé sur ses genoux, envoyant des notes de service et des rapports de plantage à son équipe technique. Il n'imaginait rien de plus relaxant.

Sauf ce qu'il faisait pour l'instant. Si seulement il avait pu se débarrasser des mauvais aspects de la chose ! Il se disait sérieusement que s'il survivait, il tenterait peut-être de lancer un nouveau concept : une agence de voyages destinée aux gens fortunés et débordés, qui fonctionnerait en se pointant chez eux sans prévenir pour les enlever.

Jones et compagnie avaient fait un boulot honorable : ils avaient prolongé la mascarade du randonneur blessé jusqu'à ce que Richard ouvre la porte et coupé aussitôt l'électricité et Internet. Apparemment, ils avaient fait le tour de la propriété et trouvé la remise à outils près de la digue. Ils s'étaient introduits dedans et avaient posté là un homme muni d'un coupe-boulon. Sans doute Ershut. Richard avait observé les hommes de Jones, appris leurs noms et leurs caractéristiques. Il avait identifié Ershut comme un Barney. C'était un terme emprunté à la

première série Mission : impossible, et il ne pouvait être compris que par des gens de la génération de Richard ou des hipsters qui aimaient regarder des émissions de télé primitives sur YouTube. En tout cas, s'il y avait un homme né pour être posté dans une remise avec un coupe-boulon, c'était bien Ershut. L'autre, Jahandar, avait sans doute été perché dans un arbre pour observer la scène à travers une lunette télescopique. Mais une fois la porte ouverte et les câbles sectionnés, Jahandar était allé se placer sur un autre perchoir, plus près du bâtiment, qui lui ouvrait une vue de l'autre côté du barrage et sur la route d'Elphinstone, tandis que Jones, Ershut et Mitch Mitchell prenaient leurs aises dans le Schloss.

Mitch Mitchell, c'était le petit nom dont Richard avait à part lui affublé le gringo qui tenait, coûte que coûte, à se faire appeler Abdul-Ghaffar. N'ayant aucune idée du nom qui figurait sur son acte de naissance, Richard – qui ne parvenait tout bonnement pas à prendre au sérieux le délire d'Abdul-Ghaffar – avait dû en trouver un qui colle à son visage et à sa personnalité.

« Il vous reste combien de temps ? » C'était la première question que Richard avait posée à Mitch Mitchell lorsqu'il avait repéré la cicatrice du mélanome.

« Inch'Allah ! assez longtemps pour frapper un grand coup au nom de la foi », répondit-il. Richard avait fait de son mieux pour s'empêcher de lever les yeux au ciel, mais Mitch semblait avoir détecté un soupçon de moquerie. « Mais ça dépend si ça s'est propagé dans le cerveau.

– Pas de commentaire là-dessus. »

Jones intervint :

« Je suis désolé de m'imposer juste au moment où vous faites copain-copain. Mais je dois vous montrer un MPEG, si vous voulez bien.

– Est-ce que ce MPEG va répondre à mes questions sur Zula ?

– À beaucoup d'entre elles, très certainement. »

Jusque-là, Richard avait pris soin de soutenir le regard de Mitch Mitchell, qui souhaitait apparemment que Richard croie que le mélanome s'était propagé dans son cerveau, balayant au passage certaines inhibitions acquises ; mais l'information semblait assez importante pour lui faire tourner les yeux vers Jones. Il avait vu plusieurs fois des photos de cet homme sur Internet et dans les pages de The Ecocomist, et il était encore sous l'effet de la désorientation qui s'empare de celui qui se retrouve soudain en présence d'une célébrité.

« Bon, allons à la taverne, alors, si ça ne vous dérange pas d'être dans un établissement qui sert de l'alcool.

– Tant que vous n'en servez pas maintenant.

– Vous plaisantez ? Il est 5 heures du matin. »

Sa vanne tomba à plat. Richard les conduisit dans la taverne, où l'univers de T'Rain s'affichait toujours sur le grand écran. Une foule considérable s'était pressée autour d'Egdod. Ils affichaient tous des comportements robotiques minimalistes, tels respirer, se gratter et faire passer leur poids d'une jambe sur l'autre. Mais rien ne se passait. En effet, Richard avait perdu sa connexion Internet (comme le proclamait une grande boîte de dialogue en surimpression sur l'écran), et rien de ce qu'il voyait ici ne reflétait ce qui se passait « en réalité » (si l'on peut dire) sur T'Rain. Il pressa la combinaison de touches qui fermait l'application et fut accueilli par le bureau Windows traditionnel. Pendant ce temps, Jones avait branché une clé USB à l'avant de l'ordinateur. Le disque amovible apparut à l'écran. Richard l'ouvrit. Il n'y avait qu'un seul fichier : Zula.mpeg.

« Vous n'allez pas me refiler un virus, hein ? » demanda-t-il. Décidément, il n'était pas facile de dérider ces types.

Il double-cliqua sur l'icône. Windows Media Player s'ouvrit et lui montra des images merdiques de sa nièce prises à l'aide d'une webcam. Assise sur un lit défait dans une pièce noire, elle lisait le Vancouver Sun de la veille.

« On a essayé de trouver le Globe and Mail, mais il n'y en avait plus », dit Jones en manière d'excuse.

Alors c'était ça. Jones voulait avoir le privilège de faire le malin.

Richard fondit en larmes, et ils durent le laisser seul pendant deux ou trois minutes.

« Pour l'instant, votre aide pour passer la frontière ne serait pas de refus », répondit Jones lorsque Richard, ayant recouvré son sang-froid, leur demanda ce qu'ils voulaient.

Ces mots le surprirent un peu. Il était tellement habitué à ce qu'on veuille son argent. Être sollicité pour ses qualités de passeur le remplit d'une sorte de fierté et presque d'une certaine gratitude à l'égard de Jones – comme si celui-ci lui faisait une faveur en montrant de l'intérêt pour ses talents cachés, dont personne n'avait plus rien à foutre.

« Vous y êtes presque, dit-il. Allez vers le sud. Vous ne pouvez pas louper la piste.

– J'ai des raisons de penser, dit Jones avec un mince sourire, que c'est un peu plus compliqué que vous le dites, et que vous êtes particulièrement doué pour traverser sans attirer l'attention. »

Le bon petit scout de l'Iowa qui sommeillait en Richard lui soufflait de dessiner un plan pour Jones avec des instructions détaillées, sur-le-champ. Mais ce n'était pas ça qu'il voulait. Les termes de la transaction n'avaient pas vraiment besoin d'être explicités, et Jones ne voulait sans doute pas les dire tout haut : c'était au moins ça qu'il avait retenu du goût britannique pour la litote. Mais il avait dû laisser Zula à la merci d'hommes qui étaient censés la tuer si Jones et son équipe ne parvenaient pas de l'autre côté de la frontière sains et saufs.

Autrement dit, Richard était bien parti pour une petite balade. Il allait devoir se dévouer entièrement à ces types, partager leur destin.

« Alors je vais faire mon sac.

– On a pratiquement tout ce dont vous aurez besoin. Mais s'il vous faut un équipement particulier – vêtement, médicament...

– Arme ? »

Le fin sourire reparut. « Je crois qu'on est bien pourvus de ce côté-là. »

Lorsqu'ils l'avaient exhibée en haut de la colline, avec une chaîne autour du cou, il avait eu une nouvelle crise de larmes. C'étaient des larmes de joie. Un peu bizarre, certes. Mais c'était tellement meilleur de savoir que de se ronger les sangs ; et savoir qu'elle était vivante, c'était encore plus doux.

La première journée de marche consistait à suivre la voie ferrée vers le sud. La pente devenait de plus en plus raide, jusqu'à ce qu'elle se mette à repousser les limites de ce que la technologie des locomotives au XIXe siècle était en mesure d'accomplir. Car le barrage sur la Blue Fork était délimité, au sud et à l'est, par une chaîne de montagnes dont la forme rappelait vaguement Cape Cod : un volumineux biceps se projetant vers l'est à partir des Selkirk, qui finissait par se fondre avec une branche des Purcell. Ils longeaient le flanc de cette dernière, mettant peu à peu davantage de distance verticale entre eux et la Blue Fork. La piste commençait à faire de petites escapades, s'aventurant dans des vallées pour alimenter des affluents, puis dépassant à tâtons des arêtes saillantes qui séparaient lesdites vallées. Comme celles-ci devenaient plus escarpées, les bâtisseurs avaient construit des chevalets en travers des vallées et creusé de petits tunnels à la dynamite dans les arêtes, ce qui avait dû être affreusement difficile et incroyablement coûteux à l'époque, mais offrait aujourd'hui, aux cyclistes et aux skieurs qui empruntaient la piste, des distractions passionnantes.

Finalement, ils se retrouvèrent coincés au creux du coude, où

leur progression fut interrompue par l'énorme biceps orienté est-ouest, à plusieurs kilomètres au nord de la frontière, assez haut pour que le sommet de ses pentes soit dépourvu de végétation : ce n'étaient que des remparts imposants, couleur sable, avec de la neige au sommet. On aurait pu les prendre pour des dunes un peu escarpées. Richard, qui les avait maintes fois escaladées, savait qu'il s'agissait de contreforts de granit à nu, dont la surface extérieure avait passé les derniers millions d'années à être lentement ébranlée et sculptée par le climat effroyable. Chaque petite victoire des éléments sur la montagne était célébrée par une petite avalanche : un rocher, de la taille d'une maison, d'une voiture, d'une citrouille ou d'une théière, se détachait dans une explosion et dégringolait la pente jusqu'à être arrêté par d'autres, plus anciens. Le résultat était un vaste terrain de pentes, toutes quasiment au même angle, qui grimpaient vers les falaises hautes, presque verticales, d'où les rochers se décrochaient. Presque rien ne poussait dans les gravats, aussi n'y avait-il pas d'ombre ni de protection contre les intempéries, et (ce qui était peut-être tout aussi important pour le confort mental des voyageurs) aucune variété pour tromper l'ennui. Traverser ce passage était un cauchemar, pas seulement parce qu'il était trop raide, mais parce que l'irrégularité du terrain empêchait de se couler dans un rythme, quel qu'il soit ; en réalité, même le terme de « marche » ne pouvait pas vraiment s'appliquer au mode de déplacement qu'imposait l'endroit à quiconque avait la stupidité ou la déveine de s'y trouver coincé.

C'était sur ce territoire que le baron avait finalement renoncé à son projet de chemin de fer. Il n'avait fait descendre la ligne jusque-là que par feinte, menaçant de la prolonger jusqu'en Idaho afin d'inciter les Canadiens à agir avec plus de poigne dans les environs d'Elphinstone. Mais, ici, il avait atteint un point qu'il ne pouvait pas dépasser à moins de percer un tunnel d'un kilomètre et demi de long à travers l'arête rocheuse. Pour crédibiliser son bluff, il avait avancé un peu, élargissant un tunnel minier préexistant sur quelque distance, mais il avait abandonné le projet dès qu'il avait obtenu ce qu'il voulait vraiment : une meilleure liaison avec le système ferroviaire canadien à Elphinstone.

Le premier jour de l'expédition, par conséquent, consistait à marcher jusqu'à l'endroit où se terminait la voie, au bout de ce projet de tunnel avorté. Jones aurait pu arriver jusque-là sans l'aide de Richard. Apparemment, Zula lui avait déjà expliqué le chemin. Sa connaissance spéciale du terrain entrerait en jeu le lendemain.

Ce jour-là, ce fut donc une marche assez facile et des espèces de vacances : une occasion de laisser son esprit vagabonder à sa guise, délivré de l'emprise d'Internet. Richard pensa avant tout à l'effet que lui avait fait la découverte que Zula était encore en vie. Car ces derniers jours, il avait, pour ainsi dire, testé l'idée qu'elle était morte et essayé de réaliser ce que cela aurait signifié. Bien sûr, ce n'aurait pas été la première fois que quelqu'un qu'il connaissait mourait. Il avait atteint un âge où il devait assister à deux ou trois enterrements de ses contemporains par an, et possédait même un costume spécial et une paire de chaussures à cet effet. Mais tous les décès étaient différents, comme les défunts. Avec chaque décès, c'était un assemblage singulier d'idées, de perceptions et de réactions qui disparaissait du monde, sans doute pour toujours, et venait rappeler à Richard que, un jour, ses idées, ses perceptions et ses réactions disparaîtraient à leur tour. Ce n'était jamais agréable. Mais dans le cas de Zula, cela semblait particulièrement injuste. S'il était maintenant en train de troquer sa vie contre celle de la jeune femme, eh bien, c'était une bonne chose, sur toute la ligne, et cet échange, il l'accepterait avec joie – et Jones ne le savait que trop bien.

Mais l'idée que la fin pourrait être proche le ramena à une chose qu'il avait méditée ces derniers temps, généralement en regardant par la fenêtre de ses jets privés le paysage qui défilait sous lui. Ses croyances religieuses étaient complètement indéfinies. Mais, dans tous les cas, que son esprit soit destiné à survivre à son corps ou pas, il avait l'impression obsédante que, à son âge (et en particulier dans les circonstances présentes), il devrait vraiment se tourner davantage vers la spiritualité. Car il était plus près de la mort que de la naissance. Au lieu de cela, il devenait simplement plus relié au monde. Il ne pouvait même pas imaginer que l'on puisse se considérer comme un être complet et conscient sans l'odeur des cèdres dans ses narines. Voir la couleur rouge. Goûter l'amertume d'une pinte de bière. Sentir la texture d'un vieux jean en le remontant le long de ses cuisses. Regarder par la fenêtre d'un avion les forêts, les champs et les montagnes. Sans tout cela, comment pouvait-on être en vie, conscient, sensible d'une manière qui en vaille la peine, bordel ?

C'était le genre de rumination qui tout autre jour aurait été interrompue par l'arrivée d'un mail ou d'un SMS, mais tandis qu'il remontait la vallée de la Blue Fork à la tête d'une colonne de djihadistes en sueur qui marmonnaient entre eux, et dont aucun ne semblait pressé de s'adresser à lui, il eut tout le temps

d'y penser. Ce qui ne l'avança strictement à rien. Mais il essaya d'apprécier l'odeur des cèdres et le bleu du ciel tant qu'il était équipé pour.

Olivia rejoignit sans anicroche une bretelle d'autoroute. Ils roulèrent vers le nord à travers une zone industrielle peu dense qui donnait sur la limite sud du centre de Seattle. Là, ils rejoignirent la I-5, la principale autoroute nord-sud, et traversèrent la ville de part en part. Une demi-heure plus tard, une fois qu'ils eurent traversé une nouvelle ceinture de banlieues et qu'ils furent entrés dans une autre ville plus petite, elle mit son clignotant et sortit sur une nationale en direction de l'est qui traversait une série interminable de prés salés sur de longs ponts-jetées tout droits. Une chaîne de montagnes émergea des plaines juste devant eux. Une fois arrivée sur un terrain un peu plus haut et plus sec, la nationale bifurquait vers le sud et se mettait à faire des zigzags, comme agacée par la barrière colossale qui entravait son chemin, mais, au bout d'un moment, elle débouchait sur une large vallée constellée de petits villages. Puis la vallée se fit plus étroite, l'air plus froid, les villes devinrent plus petites, les arbres plus hauts : ils montaient vers un col.

Ils se détendirent tous les deux. Il n'y avait pas de raison particulière à cela. Pas de raison, dans le monde d'aujourd'hui, qu'ils soient plus en sécurité, plus anonymes sur une nationale en lacet dans les montagnes que sur une autoroute gratuite en plein milieu d'une grande ville. Mais une partie atavique de leur cerveau leur soufflait qu'ils avaient réussi à se faire la belle. À échapper à quelque chose.

« Je n'aime pas trop tes amis », dit Olivia. C'étaient les premiers mots prononcés depuis que Sokolov était monté dans le SUV en face de chez Igor.

Sokolov ignora sa remarque. « Comment m'as-tu retrouvé ?

– Pendant qu'on en est aux questions qui fâchent, j'en ai une : est-ce que toi ou quelqu'un d'autre dans cette maison a dit quelque chose tout haut quand je suis arrivée ? Genre : “Merde alors, on dirait Olivia, l'agent du MI6 !”

– Bien sûr, je n'ai rien dit de tel.

– Bien sûr. Mais les autres ? Personne n'a dit un truc comme : “C'est qui, cette Chinetoque dans son SUV noir ?”

– Rien ; je leur ai fait ce signe, l'assura Sokolov, portant de nouveau son index à ses lèvres en levant les yeux au plafond.

– Bon, ça pourrait aider. Un peu.

– Alors, comment savais-tu où j'étais ?

– Ce matin, j'étais à l'aéroport de Vancouver, en partance pour

Prince George à la recherche d'Abdallah Jones, quand j'ai appris que la maison de ton ami avait été placée sous surveillance.

– Parce que cet abruti est retourné à l'appartement de Peter et a été filmé par les caméras de surveillance.

– Exactement. Et là, on m'a dit qu'un certain Sokolov venait de lui faire une visite surprise.

– Ah !

– Oui. Je me suis sentie un peu responsable. »

Il tourna la tête pour la regarder ; elle garda les yeux fixés sur la route.

« Comment ça, responsable ?

– Les fichiers vidéo étaient cryptés, tu comprends. Personne ne pouvait les ouvrir. Puis, à cause de quelques initiatives que j'ai prises ce matin, on a retrouvé la clé d'encodage.

– Où ça ?

– Dans le portefeuille de Peter.

– Mais Peter est mort, non ?

– Oui, Peter est mort. Apparemment, Ivanov l'a descendu à Xiamen. Puis Jones a descendu Ivanov et s'est enfui avec Zula.

– Alors il est où, le portefeuille de Peter ?

– Csongor l'a emporté à Manille.

– Csongor est à Manille !?

– Oui, il y était il y a quelques heures, en tout cas. Avec Yuxia et Marlon.

– Qui est Marlon ?

– Le hacker qui a créé le virus. »

Ils roulèrent un peu en silence tandis que Sokolov assimilait toutes ces informations.

« Quoi qu'il en soit, continua Olivia lorsque l'attitude de Sokolov sembla indiquer qu'il était prêt à en entendre davantage. Je me suis débrouillée pour les mettre tous en contact. Dodge a fourni le fichier vidéo...

– Dodge ?

– Richard Forthrast.

– Riche oncle de Zula.

– Je n'aurais pas cru que tu étais fan de T'Rain.

– J'ai lu quelque chose sur elle dans des journaux, des magazines, ce matin dans une librairie. Je suis pas surpris que ce genre d'homme obtienne le fichier vidéo. Il a donné fichier, Csongor a donné la clé...

– Et du coup, un paquet de flics et d'espions ont vu la vidéo d'Igor en train de voler ce truc. »

Olivia fit un petit signe de tête en direction du fusil sur la banquette arrière. « Pourquoi tu l'as pris, au fait ?

– Je tuerai élan. On fera barbecue.

– J'adorerais faire un barbecue avec toi. Mais on devrait sans doute réfléchir à ce qu'on fait maintenant.

– On ? On est ensemble ? Partenaires ? »

Sokolov avait pris un ton bourru et sceptique.

« C'est ce qu'il faut qu'on détermine. »

Son téléphone sonna. Elle répondit et passa les deux ou trois minutes suivantes à se faire passer un savon par son interlocuteur. « OK, dit-elle enfin. Je vous rappelle quand je suis au nord de la frontière. » Elle raccrocha et passa l'appareil à Sokolov. « Tu peux détruire ça pour moi ?

– Avec plaisir. »

Sokolov commença par trouver comment éjecter la batterie. Au cas où il disposerait d'une source d'alimentation résiduelle, il posa ensuite le téléphone sur le tableau de bord, sortit son Makarov, vérifia que la sécurité était mise et leva sa crosse comme un marteau.

« Attends deux secondes, dit Olivia. Faut que j'envoie un dernier message. »

Sokolov posa le Makarov par terre entre ses jambes et réinséra la batterie dans son socle.

Olivia était dans un virage particulièrement serré, aussi guida-t-elle Sokolov pour rallumer le téléphone et naviguer dans ses menus. « Dans “Appels”, tu dois en trouver un, tôt ce matin, à un certain Seamus.

– Oui, je l'ai.

– Si tu voulais avoir la bonté d'envoyer un SMS à ce numéro : “Grillée, j'éteins tout”, un truc comme ça. »

Sokolov lui jeta un regard incrédule.

« Exactement ça », corrigea-t-elle.

Sokolov s'exécuta. Puis il retira de nouveau la batterie, plaça le téléphone sur le tableau de bord et ramassa le Makarov. Il la regarda.

« Vas-y. »

La crosse du Makarov s'abattit sur la coque de plastique noire qui vola en éclats. Sokolov administra quelques coups supplémentaires puis se mit à trier les débris en quête d'un élément encore en état de marche. « Quelqu'un en colère contre toi ?

– Mon patron à Londres, dit Olivia, visiblement un peu tendue. Ça commence à jaser.

– Tu as été vue chez Igor ?

– Non. Mais ma présence aux États-Unis est un peu un secret de Polichinelle. Je collaborais avec les agents du FBI pour la

recherche de Zula et de Jones. Ils connaissent le nom que j'utilise – le nom sur mon passeport. Ce matin, après avoir entendu que tu avais débarqué chez Igor, j'ai traversé le terminal de l'aéroport et je suis montée dans le premier avion pour Seattle. Le vol prend cinquante minutes. Je suis arrivée en un rien de temps. J'ai loué une voiture et j'ai foncé directement chez Igor.

– Comment connaissais-tu adresse d'Igor ?

– J'ai accédé à un PDF du mandat grâce à ça. »

Elle désigna les débris du téléphone, que Sokolov était en train de rassembler proprement dans un petit sachet. « Comme tu le sais, la maison d'Igor se trouve à moins d'un kilomètre de l'aéroport. Entre le moment où j'ai appris la nouvelle à Vancouver et celui où j'ai sonné à la porte d'Igor, il s'est écoulé moins de deux heures.

– Pourquoi ? »

Elle lui jeta un coup d'œil. « Comment ça, pourquoi ?

– C'est un peu dingue. Saboter l'opération du FBI.

– Ils auraient tout chopé. Tout ce qui s'est passé dans cet appartement – kidnapping, meurtre –, ça se serait su et tu aurais passé le restant de tes jours en prison.

– Ça va peut-être arriver quand même, dit Sokolov, repensant à Vlad, recroquevillé par terre.

– On a passé un marché, toi et moi, en Chine. En échange de ton assistance pour retrouver Abdallah Jones, mon employeur devait t'éviter les ennuis. Quelque chose a mal tourné. Je ne sais pas quoi. »

Sokolov haussa les épaules, dédaigneux. « Le réseau du soi-disant George Chow était infiltré par le BSP.

– J'essaie toujours d'honorer l'esprit de cet accord. Et c'est dans notre intérêt – dans l'intérêt du MI6 – de t'empêcher d'être traîné devant les tribunaux américains pour un procès à sensation. Parce que dans ce cas, beaucoup d'autres informations filtreraient également.

– Ce qui s'est passé en Chine.

– Ce qui s'est passé en Chine. Avec des répercussions sur les relations internationales entre la Chine, les États-Unis et le Royaume-Uni. Donc il fallait te sortir de cette maison.

– Tu as bien fait, approuva Sokolov. J'avais peur... »

Il se tut.

Un peu trop tard. « Tu avais peur que je te traque comme une hystérique en mal d'amour.

– Oui. »

Olivia poussa un soupir. « Si seulement j'avais le temps pour ce genre de distractions !

– Maintenant, vraiment dans la merde ? demanda Sokolov en secouant le sac contenant les débris du téléphone.

– J'ai laissé suffisamment de traces – le vol pour Seattle, la location de la voiture – pour que tôt ou tard le FBI découvre que je suis allée chez Igor et que j'ai fait capoter l'opération. Ils ont déjà commencé à poser des questions épineuses à mes supérieurs au MI6.

– Quelle est meilleure direction pour toi maintenant ?

– Ça va être un vrai merdier quoi qu'il arrive, mais ça arrangerait foutrement les choses si j'étais au Canada. Ça me sortirait de la juridiction du FBI et je serais dans un pays du Commonwealth – et ça serait plus facile d'huiler les rouages en partant de là et de me rapatrier discrètement.

– Va pour le Canada ! Pour moi aussi, c'est mieux. J'ai un visa de travail. Des relations de byiznyess.

– Il va falloir qu'on traverse la frontière illégalement.

– Tu sais où ?

– Pas exactement. Mais je connais une famille qui pourra nous faire traverser.

– Des passeurs ?

– Ce n'est pas que ce sont des passeurs, c'est qu'ils nient en bloc la légitimité des frontières. »

Grillée, j'éteins tout.

Décidément, elle avait le chic pour mettre du piment dans sa vie, cette fille, se dit Seamus. Désormais, il ne pouvait pas commencer une journée sans un SMS ou un appel dramatique d'Olivia. S'il continuait à travailler avec elle, il allait devoir prendre l'habitude de se coucher tôt, et peut-être même sobre.

Ils arrivèrent à Manille à minuit et descendirent dans un hôtel d'une grande chaîne dans la rue de l'ambassade des États-Unis, où Seamus comptait se rendre le lendemain matin à l'ouverture du bureau des visas. Ce message cryptique arrivait donc à point pour le réveiller.

Il avait donné sa carte de crédit et pris une suite, employant des faux papiers qui lui avaient été fournis pour le cas où il devrait voyager incognito. Il avait donné le lit, qui se trouvait dans une chambre à part, à Yuxia. Il dormait par terre près de l'entrée de la suite, un revolver sous son oreiller. Marlon et Csongor avaient tiré le canapé à pile ou face, et Marlon avait gagné. Csongor s'était donc couché dans un coin.

Seamus ne savait pas du tout quel degré de précaution il convenait de déployer ici. Apparemment, ses trois compères avaient laissé la moitié de la population chinoise survivante

sacrément en rogne et s'étaient fait un ennemi mortel d'une figure séditieuse, défroquée, du crime organisé russe. À leurs heures perdues, ils avaient volé de l'argent à des millions de joueurs de T'Rain, créant d'énormes problèmes pour la grande multinationale propriétaire du jeu, et enfin – une fois bien chauds – monté un assaut frontal contre al-Qaida. Si leurs coordonnées avaient été connues, aucune mesure de sécurité n'aurait pu suffire. L'arme de poing de Seamus était bien jolie, mais elle ne servirait pas à grand-chose si la Chine envahissait les Philippines ou si l'un des hommes d'Abdallah Jones décidait d'écraser un 767 rempli de fioul dans le toit du Best Western. Il avait décidé de se baser sur l'hypothèse que personne ne savait où ils étaient et de les introduire en douce dans l'ambassade au chant du coq. Peut-être à partir de là pourraient-ils trouver une solution.

Il avait discuté avec Csongor avant de se coucher : une petite conversation d'homme à homme dans le couloir, tandis que Marlon et Yuxia se relayaient dans la salle de bains. Le sujet de la discussion était les armes à feu. L'instinct de Seamus lui dictait de confisquer le revolver de Csongor, car il voyait plus de risques que d'avantages à ce qu'il le conserve. Mais le Hongrois le trimballait partout depuis maintenant deux semaines et l'avait déjà utilisé à deux reprises dans un accès de colère, donc il ne semblait pas très judicieux d'exiger tout de go qu'il le lui remette. Et, par principe, Seamus ne pouvait pas retirer à un homme le revolver qu'il avait utilisé pour tirer une balle dans la tête d'Abdallah Jones. Seamus avait passé suffisamment de temps avec Csongor pour se faire une idée de son caractère, et il faisait confiance au jeune homme pour se comporter de façon raisonnable et discrète. La seule chose qu'il craignait, c'était qu'un bruit quelconque ne les réveille tous dans la nuit et que Csongor, désorienté, ne panique, ne sorte l'arme et ne fasse une grosse connerie.

C'était donc de cela qu'ils avaient parlé. Le couloir était vide, Seamus était resté en retrait, les mains bien en vue, et avait demandé à Csongor de sortir le revolver et de montrer qu'il savait comment ouvrir la culasse pour vérifier qu'il y avait des balles, comment mettre la sécurité, comment le charger et le décharger. Csongor avait fait toutes ces opérations sans nervosité ni hésitation. Seamus l'avait complimenté sur son savoir-faire, prenant bien garde de ne pas se montrer trop excessif ou paternaliste, car Csongor n'était pas un enfant gâté américain en demande constante d'encouragements.

« Je vais laisser une petite lumière. Pour qu'on puisse tous se

voir si on se réveille au milieu de la nuit. Pas d'erreur. Pas question de tirer sur une forme indistincte. Compris ?

– Bien sûr.

– Je suis content qu'on ait réglé ça », avait dit Seamus.

Avant d'ajouter : « Quels sont vos projets ? » Car la salle de bains était toujours indisponible.

Csongor avait pris un air extrêmement las.

« Vous connaissez Don Quichotte ? avait-il finalement demandé, après y avoir réfléchi pendant si longtemps que Seamus avait failli s'endormir debout.

– Pas personnellement, mais...

– Bien sûr, mais vous voyez l'idée.

– Oui. L'attaque des moulins à vent. La dulcinée. »

Seamus n'avait pas lu le livre, mais il avait vu la comédie musicale et il se rappelait la chanson.

« J'ai un moulin à vent. Une dulcinée.

– Sans déconner ?

– Sans déconner.

– Qui est-ce, mon grand ? Pas Yuxia. »

Csongor secoua la tête. « Pas Yuxia.

– Tant mieux, parce qu'elle me plaît bien, à moi.

– J'ai remarqué.

– C'est qui ? »

Il s'agissait en partie de discuter amicalement avec Csongor, mais la question avait aussi un intérêt professionnel ; avant de passer davantage de temps à se balader avec ce tank humain hongrois, Seamus jugeait important de savoir ce qui le motivait – ce qui l'avait poussé, par exemple, à parcourir la Chine pour s'attaquer à des terroristes internationaux à coups de revolver.

« Zula Forthrast.

– Ouah ! »

Seamus réfléchit un instant. « Vous ne choisissez pas la facilité. Je récapitule. Elle vit dans un pays dans lequel il vous est difficile d'entrer. C'est la nièce d'un milliardaire. Elle est retenue en otage, dans une région du monde encore inconnue, par un terroriste incroyablement dangereux qui vous en veut à mort depuis que vous lui avez tiré une balle dans la tête. »

Csongor avait levé les mains, paumes en l'air, comme pour se rendre. « Comme j'ai dit. Un moulin à vent. »

Seamus s'était avancé pour lui donner une tape amicale sur l'épaule. « J'aime bien les types qui partent à l'assaut des moulins à vent.

– Vous avez une petite idée ou pas du tout ?

– De l'endroit où Jones l'a emmenée ?

– Oui. »

Seamus avait brièvement exposé à Csongor les hypothèses qui avaient été explorées jusque-là : la plus évidente, celle du Sud des Philippines, qui avait été éliminée brutalement ; le Gambit nord-américain, qui était encore en examen ; et la nouvelle théorie d'Olivia, le GNAR, qu'elle devait être en train de mettre à l'épreuve (Seamus en était presque certain) à Prince George, en Colombie-Britannique. Aucune de ces hypothèses ne sembla pleinement satisfaire Csongor. Mais il fut rassuré, visiblement, d'apprendre que des gens y travaillaient et y réfléchissaient dans des endroits tels que Londres et Langley.

« Comment puis-je faire pour y aller ? demanda Csongor.

– Vous voulez dire au Nord-Ouest des États-Unis ?

– Oui. »

Étrangement, c'était la première fois qu'ils discutaient de ce qu'ils allaient faire. La nécessité de se rendre à Manille avait été assez évidente, aussi avaient-ils fait le voyage sans trop réfléchir à la suite. Seamus comptait plus ou moins faire entrer ses trois aventuriers sur le territoire américain, c'est pourquoi il les avait emmenés dans cet hôtel près de l'ambassade. Mais il ne leur en avait pas encore parlé franchement.

« Vous avez votre passeport ?

– Oui.

– La Hongrie fait partie du programme de dispense de visas, pas vrai ?

– Oui.

– Dans ce cas, vous n'avez qu'à remplir le formulaire en ligne, vous débarrasser du pistolet chargé, et voilà le travail. Pas de problème. Quant à nos amis chinois... ça va être une autre paire de manches.

– Ça peut aider, que Marlon ait 2 millions de dollars ?

– Ça ne peut pas faire de mal. »

À présent, il était 5 heures du mat, et il était bien réveillé, entouré d'individus qui dormaient aussi profondément qu'il était possible pour des humains non anesthésiés. Et Olivia, qui était censée enquêter sur sa théorie délirante du GNAR au Canada, venait de lui annoncer qu'elle était grillée et qu'elle coupait toutes les communications.

Comment pouvait-on être grillé au Canada? Pourquoi même prendre la peine de couper les communications là-bas ? Comment pouvait-on y être repéré ?

Ce n'est pas que Seamus avait le moindre problème avec le pays de la feuille d'érable. Mais il s'imaginait que c'était un peu

le paradis pour un agent du MI6.

Il alluma son ordinateur, trouva un réseau sans fil, installa une connexion cryptée et contacta Stan, un collègue et ancien compagnon d'armes basé dans la région de Washington. C'était l'heure de la sortie des bureaux, et samedi par-dessus le marché, mais Stan travaillait toujours à des heures irrégulières. Seamus lui demanda si cela ne représentait pas un défi trop grand à ses capacités intellectuelles que de déterminer la provenance d'un certain SMS ; d'autre part, s'il était capable de mener l'enquête discrètement, sans alerter toute la communauté de la lutte antiterroriste ?

Puis il prit une douche. Lorsqu'il revint, un message de Stan l'attendait : quel rapport tout cela avait-il avec la profession de Seamus, à savoir manger du serpent et se taper des ladyboys dans le Sud des Philippines ? Stan poursuivait : suite à la recherche qu'il avait effectuée, le niveau d'alerte antiterroriste était passé au rouge, et le Président avait été évacué dans une résidence sécurisée au Nebraska. Ces préliminaires écartés, Stan divulguait que le message avait été envoyé via une antenne-relais proche du col de Stevens Pass, au nord-est de Seattle, côté américain, sans nul doute. À en juger par l'historique de l'antenne-relais, le téléphone en question se déplaçait vers l'est au moment de l'émission. On n'en savait pas plus, car l'appareil n'était pas réapparu sur le réseau depuis l'envoi du message. Y avait-il autre chose ?

Eh bien, oui, dit Seamus, si cela n'interrompait pas le pro gramme surchargé de Stan, occupé à regarder du porno gay bondage sur la connexion Internet haut débit payée par le contribuable ; il aimerait beaucoup savoir si une certaine jeune femme avait acheté des billets d'avion ou loué une voiture dans l'État de Washington ou en Colombie-Britannique.

Quelques minutes plus tard, la réponse arriva : effectivement, la strip-teaseuse en question avait laissé une trace électronique longue comme le bras, et Seamus pourrait peut-être faire usage des renseignements suivants pour la localiser et récupérer son rein volé : elle avait pris l'avion de Vancouver à Seattle dans la matinée et loué une Chevy Trailblazer bleu marine.

Seamus répondit par un mot poli : que Stan n'oublie pas de refermer sa braguette quand il aurait fini, et il lui offrirait un verre à sa prochaine visite à Zamboanga, si toutefois Stan avait la force testiculaire d'affronter de si près un lieu si hostile.

Puis il chercha Stevens Pass sur Google Maps. Le col se trouvait sur une petite nationale, une deux-voies que Google ne prit même plus la peine de faire figurer sur la carte dès lors qu'il eut

cliqué deux fois sur le bouton « Zoom arrière ». Seattle puis Vancouver apparurent successivement, puis Spokane, plus à l'est, près de la frontière de l'Idaho.

Pourquoi avait-elle loué un gros SUV ? Était-ce le seul véhicule restant à l'agence de location ? Ou comptait-elle faire du hors-piste ?

Une chose qu'avait dite Csongor tout à l'heure le tourmentait. Elle s'était insinuée dans son cerveau pendant les quatre petites heures où il avait réussi à dormir : Ça peut aider, que Marlon ait 2 millions de dollars ?

La repartie badine – celle qui venait toujours en premier à Seamus – aurait été : Eh bien, oui, avec une somme pareille, il peut louer un jet privé et s'y rendre directement.

Ce qui l'entraîna à penser itinéraires et formalités.

C'était une idée stupide, qui ne méritait d'être considérée que comme une expérience de pensée, mais après tout : et s'ils la mettaient en pratique ? Et s'ils louaient un jet privé pour se rendre dans le Nord-Ouest du Pacifique ?

Le problème, mineur, des visas de Marlon et Yuxia se poserait toujours. Ce qui représentait un obstacle insurmontable s'ils atterrissaient à Sea-Tac ou Boeing Field, ou dans n'importe quel autre grand aéroport contrôlé par les services d'immigration.

Mais pourquoi ne pas atterrir au milieu de nulle part ? Zapper complètement les contrôles ?

Réponse : ils seraient repérés sur les radars. En théorie. Mais s'ils rusaient pour éviter ça ? Qu'est-ce qui pourrait les arrêter, vraiment ? À part l'éventualité que leur pilote refuse de leur obéir de peur d'être attrapé et jeté en prison.

Donc c'était juste une expérience de pensée un peu dingue. Mais elle avait pour effet secondaire de le forcer à penser exactement comme Abdallah Jones deux semaines plus tôt. Jones avait dû consulter les mêmes plans sur Google, examiner les mêmes chaînes de montagnes, faire des zooms avant et arrière sur des sites de franchissement qui semblaient prometteurs.

Il était, pour une raison ou pour une autre, complètement et pleinement convaincu par la théorie d'Olivia. Jones avait dû s'envoler pour l'Amérique du Nord. C'était faisable.

Et il avait dû être forcé de s'arrêter en route et atterrir au Canada. La raison n'en avait pas tellement d'importance. S'il avait atterri aux États-Unis, il aurait déjà mené quelque action. Le fait qu'il se tenait à carreau depuis si longtemps semblait indiquer qu'il était en train de manœuvrer en direction de la frontière américaine, en quête d'un passage discret.

Comment s'y prendrait-il, au juste ?

« Qu'est-ce que vous regardez ? » demanda une voix derrière lui. Csongor, toujours allongé, regardait l'écran de Seamus d'un air maussade.

« J'ai mon moulin à vent, moi aussi.

– Jones ?

– Oui. Et je pense qu'il est quelque part sur ce plan. »

Il regardait les cent soixante kilomètres les plus au sud de la Colombie-Britannique, la plus grande partie de l'État de Washington et le panhandle de l'Idaho. « Et je parie qu'il a votre dulcinée avec lui. La douce souveraine de votre cœur captif.

– Qu'est-ce qu'on attend ?

– L'ouverture de l'ambassade. Et...

– Et quoi ? »

Seamus s'empoigna les cheveux à deux mains et tira. « Un putain d'indice de l'endroit où il compte passer la frontière. Merde, mec, une fois que tu as passé la banlieue de Vancouver, c'est un désert jusqu'à Sault-Sainte-Marie, putain ! »

Et c'est là à ce moment-là que cela lui revint. Peut-être parce qu'il était vraiment malin. Peut-être parce qu'il avait de la chance. Peut-être parce que, dans la petite barre d'outils au bas de son écran, clignotait un petit onglet « T'Rain » qui essayait de capter son attention.

Il cliqua sur l'onglet. La fenêtre s'élargit pour révéler que Thorakks était attaqué. Il était au milieu d'un désert, quelque part, et marchait avec un important groupement de personnages qui suivaient tous Egdod. Ce groupe était attaqué par une horde d'archers à cheval.

« Vous avez vraiment l'intention de vous mettre à jouer à un jeu vidéo maintenant ? demanda Csongor, incrédule.

– Laissez-moi une minute pour leur casser la gueule, et je réponds à votre question », répondit Seamus.

Il se mit en mode action, arracha Thorakks à sa stupeur robotique, leva son bouclier et activa un sortilège de protection. Puis il faucha un des archers avec un éclair et un autre d'un coup d'épée.

Mais Thorakks n'était pas la cible. La cible, c'était Egdod.

Ils étaient là pour compter les coups qui lui étaient portés. Ils ne pouvaient pas espérer blesser effectivement un personnage d'une telle puissance, bien sûr. Mais ils pouvaient gagner la distinction fantastique d'avoir administré un coup au personnage le plus ancien et le plus puissant de tout T'Rain.

Egdod ne bronchait pas. Il ne faisait rien pour se défendre. Il obéissait toujours à son comportement automatique : essayer de rentrer à pied jusqu'à sa Zone de sécurité, à des milliers de

kilomètres de là.

« Où êtes-vous ? demanda Marlon, réveillé par le bruit du combat.

– Comment voulez-vous que je le sache ? Quand on a quitté le cybercafé, je suis resté connecté et j'ai donné à Thorakks la mission de suivre Egdod. Alors on est là où Egdod nous a menés, où que ce soit. Ça fait combien de temps qu'on est partis ?

– Dans les douze heures.

– OK. Donc Richard Forthrast s'est levé il y a douze heures pour répondre à un coup de sonnette à sa porte et il n'est jamais revenu. Et il ne s'est jamais déconnecté correctement. Egdod est passé en pilote automatique. Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Csongor haussa les épaules. « Rien.

– Il dort, suggéra Marlon. Il est resté éveillé pendant vingt-quatre heures.

– Merde alors ! J'avais peur que l'un d'entre vous propose une explication rationnelle dans ce goût-là.

– Vous avez une explication irrationnelle ? demanda Yuxia, qui avait émergé de ses quartiers privés, toute douce et endormie, et entendu la fin de l'échange.

– Oui », dit Seamus, après une brève pause pour admirer la jeune femme.

Il rétrécit la fenêtre de T'Rain, rouvrit son plan Google et fit un zoom avant sur un segment de la frontière, entre le panhandle de l'Idaho et une ville nommée Elphinstone. « C'est là qu'Abdallah Jones traverse la frontière, en ce moment même. Avec l'aide de Richard Forthrast. »

Tandis qu'ils descendaient le col pour déboucher dans des zones plus aménagées, dans les vallées fluviales, du côté sec des Cascades, Olivia commença à se sentir oppressée par la sensation qu'ils étaient incroyablement faciles à repérer, tous deux, ensemble, dans cette voiture de location.

Elle n'avait pas la plus petite idée de ce que pouvaient bien penser la police et le FBI. Mais il semblait préférable de tabler sur le pire et de commencer à se comporter comme si Sokolov et elle se trouvaient en pays hostile, démasqués et traqués par la police. Auquel cas ils étaient en train de défier toutes les lois du bon sens, et c'était un miracle qu'ils n'aient pas encore été arrêtés et menottés.

Ils pouvaient facilement se débarrasser de cette voiture et trouver un autre moyen de se diriger vers l'est. Mais l'image d'une Asiatique aux cheveux courts se baladant avec un homme blond et mince aux cheveux ras suffirait à les faire repérer si une

alerte était lancée à toutes les patrouilles locales.

« Il faut qu'on se sépare, dit-elle.

– Entendu.

– Au moins pour l'instant », ajouta-t-elle, car quelque instinct ridicule lui soufflait que sa première phrase était un peu trop dure, et elle ne voulait pas vexer Sokolov.

Elle lui jeta un coup d'œil. Il n'avait pas l'air vexé.

« Notre destination se trouve dans les environs de Bourne's Ford, dans l'Idaho, dit-elle.

– Bourne's Ford, dans l'Idaho.

– Je ne peux pas te donner de point de repère plus précis. Je n'y suis jamais allée. »

Ils étaient bloqués dans les embouteillages, derrière un semi-remorque aux couleurs de Walmart.

« Tu n'as qu'à trouver le Walmart le plus proche. Il y en a forcément un dans un rayon de cinquante kilomètres. Je te retrouverai au rayon sport entre midi et midi et demi. Je m'y rendrai tous les jours jusqu'à ton arrivée. »

Sokolov prit le long étui sur la banquette arrière et le posa sur ses genoux. Il l'ouvrit. En retirant deux agrafes, il parvint à diviser l'arme en deux morceaux, dont aucun ne faisait plus de quarante-cinq centimètres environ, et, en pliant la crosse, il parvint à la raccourcir encore. Il plaça les pièces détachées dans son sac à dos – dont il avait fait l'emplette chez Eddie Bauer, dans le centre de Seattle – puis transféra un tas de bricoles qui se baladaient dans l'étui : quelques cartouches, deux chargeurs vides, du matériel de nettoyage.

« Tu crois vraiment que tu vas avoir besoin de ça ?

– C'est une question de responsabilité. Peux pas laisser ça dans une voiture abandonnée. En plus, il y a les empreintes d'Igor. »

Il referma le sac et la regarda. « Tu descends à un arrêt de bus, je vais liquider voiture.

– Qu'est-ce que tu vas en faire ?

– Dans la forêt, là-haut derrière, il y a, comment on dit, là où les randonneurs garent leur véhicule, se rendent à début de chemin ?

– Un départ de piste.

– Oui. Je crois c'est normal de garer une voiture à un endroit comme ça pendant plusieurs jours. Légal. Ça n'attirera pas l'attention. Mais ce n'est pas sur la route. Pas un endroit de passage. Je vais retourner en arrière, la garer dans endroit comme ça, redescendre à pied.

– Et ensuite ?

– Je ferai du stop. »

Sokolov marqua un silence. « Je sais, c'est dangereux de monter dans la voiture d'un inconnu. Mais ça l'est déjà moins quand on a un fusil d'assaut dans son sac à dos. »

Ils avaient dépassé des panneaux qui semblaient indiquer des arrêts de bus. Quelques kilomètres plus loin, ils en trouvèrent un commodément situé près d'un parking, ce qui leur permit de se garer quelques instants. Olivia marcha jusqu'à l'arrêt de bus et vit qu'un bus serait là dans vingt minutes pour l'emmener dans la ville voisine de Wenatchee. Elle fit le tour du SUV par-derrière et tapota sur la vitre. Sokolov s'était déjà installé au volant. Il déverrouilla le coffre. Elle l'ouvrit et sortit son sac. Pendant quelques secondes, leurs regards se croisèrent dans le rétroviseur.

« À plus, dit-elle.

– À plus. »

Elle claqua la porte du coffre, hissa son sac sur ses épaules et se dirigea de nouveau vers l'arrêt. Sokolov démarra, fit demi-tour et repartit par où ils étaient arrivés, à l'affût des débuts de pistes.

Étant donné la longueur et la variété remarquable de la liste des ennemis de Csongor, Marlon et Yuxia, parcourir les cinq cents mètres qui séparaient l'hôtel de l'ambassade américaine fut l'une des expériences les plus stimulantes de la vie récente de Seamus. Non parce qu'il se passa quelque chose – il aurait su comment réagir, dans ce cas – mais parce qu'il n'avait pas moyen de dire si les individus qui les dépassaient à pied, en voiture, en jeepney ou en scooter n'étaient pas des assassins résolus à se venger. Il estimait qu'il aurait pu couvrir cette distance en moitié moins de temps s'il avait pris Yuxia sur son dos et fait le trajet à pinces ; Csongor et Marlon, avec leurs grandes jambes, l'auraient suivi sans peine. Les trois hommes faisaient tous au minimum un mètre quatre-vingt-dix et ils semblaient tous s'accorder sur l'idée que se balader à découvert n'était pas une stratégie terrible. Yuxia, c'était une autre histoire. Pas tant parce qu'elle était toute petite (elle pouvait avancer aussi vite que les hommes lorsqu'elle était décidée), mais parce qu'elle tenait à considérer le trajet comme une mission d'exploration fascinante dans un monde nouveau et inconnu, et une occasion d'établir des relations interculturelles avec le plus grand nombre possible d'individus parmi les centaines qu'elle croisait dans la rue. Pour la plupart, heureusement, ces conversations ne s'éternisaient pas, peut-être parce que les interlocuteurs de Yuxia ne cessaient de lancer des regards inquiets à Csongor et Seamus, qui encadraient la jeune femme, dos à dos, mains dans les poches, en surveillant les environs avec une vigilance déconcertante. Pendant ce temps,

Marlon faisait sa part en essayant de la presser, lui murmurant des mots en mandarin, tel un petit ami nerveux et irritable.

L'ambassade était immense, une ville dans la ville, et, étant donné le nombre de cellules terroristes islamistes actives aux Philippines, on n'y entrait pas exactement comme dans un moulin. Seamus s'y rendait assez souvent pour que la plupart des marines qui montaient la garde le reconnaissent. Mais ses trois compagnons allaient devoir s'identifier et passer aux détecteurs de métaux comme tout le monde. Seamus parvint à les introduire dans une petite guérite où ils pourraient profiter de l'air conditionné en attendant l'arrivée de l'officier de service, ce qui ne prit guère plus de trente secondes. Seamus put alors expliquer la nature inhabituelle de ses visiteurs et de sa démarche. Csongor fut désarmé avec diligence, mais politesse, et tout le monde passa au détecteur de métaux et à la fouille. Seamus eut alors le droit de conduire ses invités sur le territoire de l'ambassade, qui s'étendait sur plusieurs hectares de marais réhabilités le long de la baie de Manille. L'Amérique et le Japon avaient tous deux, à différentes époques, contrôlé les Philippines et lancé des guerres de grande envergure depuis cette forteresse. Il y avait une chancellerie plus ancienne au milieu, bordée des deux côtés par des bâtiments plus récents abritant les milliers d'employés américains et philippins de l'ambassade. Un espace considérable était consacré à toutes les démarches ayant trait à l'attribution des visas. Seamus espérait qu'il parviendrait à amener Marlon et Yuxia jusqu'à des responsables de ces départements dans la journée.

D'abord, cependant, il lui fallait les convaincre de visiter les États-Unis. Seamus possédait une dose suffisante de chauvinisme béat pour supposer que tout non-Américain sain d'esprit voulait venir en Amérique. Mais il n'avait pas passé la moitié de sa vie d'adulte à l'étranger sans acquérir quelques aptitudes à la diplomatie. Il alla se placer à l'ombre d'un grand arbre en face de la chancellerie et réunit les autres en cercle autour de lui.

« Je pars pour l'Amérique, dit-il, dès que je peux monter dans un avion. J'y vais, parce que je pense que notre ami Abdallah Jones s'y trouve et que Zula a de bonnes chances d'être avec lui, en otage. Csongor vient avec moi ; il lui suffit de remplir un formulaire sur Internet pour obtenir l'autorisation de se rendre sur le territoire américain ; pas de difficulté pour lui. Vous deux, Marlon et Yuxia, vous êtes libres de faire ce que vous voulez. Mais je crois qu'il faut que je vous rappelle que vous êtes dans ce pays illégalement. Les citoyens chinois ont besoin d'un visa pour entrer aux Philippines, et, à vue de nez, je crois pouvoir affirmer

que vous n'avez pas pris le temps de demander des visas avant de voler ce bateau de pêche aux terroristes et de chasser le skipper. Je ne vous recommande pas de rentrer en Chine comme si de rien n'était. Vous feriez vraiment bien de vous rendre dans un autre pays, qui ne soit pas la Chine, et où vous puissiez vous faire faire des papiers quelconques afin de ne pas risquer d'être arrêtés et expulsés en Chine sans procès – ce qui arrivera si vous sortez là – il fit un geste vague en direction de la circulation sur Roxas Boulevard – et que vous vous faites remarquer. » Ce dernier segment de phrase s'adressait tout spécialement à Yuxia, qui avait passé la dernière demi-heure à faire tout ce qu'elle pouvait pour attirer l'attention. Elle saisit l'allusion, esquissa une petite moue, ce qui ne lui ressemblait pas du tout, et manqua tuer Seamus.

Marlon et Yuxia l'observaient attentivement. Peut-être, à elle toute seule, l'idée d'un voyage aux États-Unis avait-elle ses attraits. Mais c'était en mentionnant Jones et Zula qu'il avait captivé leur attention, après quoi il leur avait flanqué une terreur sainte en explicitant l'imbroglio administratif.

« Je pense que je pourrais peut-être trouver une solution. »

Silence captivé.

« Je suppose que vous n'avez de passeport chinois ni l'un ni l'autre. »

Marlon secoua la tête.

« On ne reçoit un passeport que quand on s'apprête à faire un voyage hors du pays, dit Yuxia, et je ne suis jamais partie.

– Maintenant, si, observa Seamus, montrant ses paumes pour attirer son attention sur le fait qu'elle se trouvait à Manille. En tout cas, l'absence de passeport ne va sûrement pas faciliter l'obtention d'un visa pour entrer aux États-Unis. »

Il employait à dessein un langage administratif guindé, mais il n'était pas certain qu'ils goûtaient son humour. « Mais je connais des gens à l'ambassade qui peuvent arranger ça en un rien de temps. »

« Vous avez perdu la boule ou quoi, putain ? » lui demandait quelques minutes plus tard le responsable local de la CIA.

Marlon, Yuxia et Csongor poireautaient dans un café situé dans une zone de l'ambassade où les règles de sécurité étaient un peu moins draconiennes. Seamus et l'homme, un Américain d'origine philippine du nom de Ferdinand (« Appelez-moi Freddie », dit-il), discutaient dans une partie du bâtiment qui, à l'inverse, était archiprotégée. Ils se connaissaient depuis un bout de temps déjà.

« Freddie, vous savez que cette pièce est tellement secrète et si bien protégée que je pourrais vous étrangler sans que personne ne le sache jamais.

– Personne, si ce n'est les deux marines armés jusqu'aux dents derrière la porte.

– Des potes de bistrot.

– Franchement, Seamus, qu'est-ce que vous me demandez là ? Émettre des faux passeports chinois ?

– De vrais passeports américains, ça serait vachement plus facile. »

Freddie réfléchit sérieusement à la chose. « Je suppose qu'on pourrait prétendre qu'ils sont des citoyens américains, en voyage à Manille, dont les passeports ont été volés par des pickpockets. Mais cette mascarade serait découverte à l'instant où le département d'État prendrait la peine de vérifier les registres.

– Freddie. Un peu de bonne volonté. La guerre contre la terreur nous mène à plein de situations bizarres. On fait tout le temps des trucs qui, techniquement, sont illégaux. Bordel ! ma simple présence dans ce pays est une violation de la souveraineté philippine. Tout comme la vôtre.

– Vous allez me faire le coup de la guerre contre la terreur ?

– Oui. Allez, Freddie. C'est tout l'objet de cette conversation. »

Freddie lui jeta un regard, l'air de dire : J'attends. Rétrospectivement, Seamus se dit qu'il aurait dû voir le piège.

« Je sais où se trouve Jones, dit-il. Je peux limiter la zone de recherche à peut-être quinze kilomètres carrés. Ou dix kilomètres, pour nos amis canadiens.

– Est-ce que ça aurait un rapport avec la mission que vous avez menée avec – Freddie ramassa un classeur marqué "top secret" – cette petite Anglaise ? Olivia Halifax-Lin ?

– Cette Anglaise courageuse, et brillante, qui a retrouvé Jones à Xiamen sans l'aide de personne et collecté des renseignements inestimables sur lui et sa cellule pendant des mois ? Oui, je pense qu'on parle de la même Olivia.

– Peut-être qu'elle aurait dû prendre quelques jours de repos. Peut-être que le style de vie qu'implique ce genre de boulot ne lui convenait pas.

– Pourquoi dites-vous ça ?

– Ces dernières vingt-quatre heures, elle a complètement déraillé, on dirait. Elle s'est tirée en plein milieu d'une enquête antiterroriste énorme et coûteuse menée par le FBI. Elle est partie sans rien expliquer à personne. Après quoi elle a foncé à Vancouver, sans prendre la peine de dissimuler ses traces électroniques. Dont une communication avec vous. Elle est

descendue à l'hôtel et a rebattu les oreilles d'un pauvre type de la gendarmerie royale avec cette même théorie.

– Par "cette même théorie", vous voulez dire l'excellente théorie que nous avons élaborée ensemble, elle et moi ?

– Ah, donc vous avez travaillé avec elle !

– Continuez.

– Elle lui a affirmé qu'elle se rendait dans une ville de Colombie- Britannique, Prince George, pour enquêter. Elle a acheté un billet d'avion. Elle s'est enregistrée. Mais elle n'est jamais montée à bord. Au lieu de ça, elle a acheté en liquide un billet de dernière minute pour retourner à Seattle, toujours sans prendre la peine d'expliquer ses actes à quiconque. Elle n'a même pas eu la politesse de passer un coup de fil au FBI. Puis, juste après que son avion a atterri à Sea-Tac, il y a eu une fusillade dans une maison pleine de Russes, des petits criminels, à moins d'un kilomètre de l'aéroport. Une opération de surveillance du FBI a capoté. Personne ne sait où elle peut bien être fourrée. Un des types qui étaient sous surveillance a disparu. Un consultant en sécurité russe, ancien des forces spéciales, qui a visiblement un rapport avec les événements de Xiamen.

– On dirait que vous avez beaucoup parlé au FBI. »

Freddie ne fit aucun commentaire, mais leva les yeux des documents secrets et regarda fixement Seamus par-dessus ses lunettes. « Oui ?

– Et vous avez appris quelque chose par les services de renseignements ?

– Pourquoi demandez-vous ça ?

– Parce qu'ils peuvent obtenir des informations inaccessibles au FBI. Et parfois, ils ne sont pas très partageurs.

– Cette Olivia, elle vous a envoyé un SMS ce matin, pas vrai ? »

Seamus éclata de rire. « Je le savais. » Il se redressa et se pencha en travers de la table. « Donc le FBI, les flics, ils sont à la ramasse. Ils n'ont pas la moindre idée d'où elle a pu se tirer. Mais les services de renseignements ont mis la localisation à distance sur son portable. Ils doivent avoir une petite idée.

– Très petite. Et de plus en plus petite à chaque minute. Mais on suppose qu'elle veut entrer au Canada où elle aura une meilleure chance de clarifier son statut vis-à-vis de l'Immigration, qui est incroyablement abîmé, et de rentrer chez elle en un seul morceau.

– Mais c'est aussi ce que souhaitent les services de renseignements, alors ils ne vont pas s'amuser à la dénoncer.

– Tant qu'elle garde la tête sur les épaules, je parierais qu'elle sera de retour à Londres dans deux semaines, avec devant elle la

perspective de travailler derrière un bureau pendant environ… quarante ans.

– OK. Très amusant, tout ça. Mais moi, ce qui m'intéresse, là, c'est Jones.

– Oui. Vous savez où se trouve Jones. Vous l'avez découvert, si je comprends bien, en passant toute la nuit à jouer à un jeu vidéo dans un cybercafé provincial fréquenté par des touristes sexuels australiens.

– Vous avez tout compris.

– Et l'élément décisif qui vous a permis d'arriver à cette conclusion s'est présenté sous la forme d'un coup de téléphone d'Olivia Halifax-Lin, passé pendant sa précédente disparition soudaine des radars du FBI.

– Il n'y a pas de présentation PowerPoint, si c'est ce que vous cherchez.

– Et s'il y en avait une, il y aurait le nom d'Olivia dessus ?

– Seulement si c'était avantageux.

– C'était une question rhétorique. Tout le monde sait que l'idée vient d'elle.

– Et je suppose que c'est un mauvais point ?

– À moins que vous ayez des preuves solides de l'endroit où se trouve Jones, cela va être considéré comme une théorie extrêmement spéculative qui a été énoncée, mais jamais vraiment rédigée, par un agent dont la réputation pourrait difficilement tomber plus bas.

– Donc c'est bien à cause du PowerPoint. »

Freddie l'ignora. « Seamus, vous êtes une incarnation vivante du principe de Peter. »

Seamus baissa les yeux vers son propre entrejambe, feignant d'être choqué[4].

« Pas celui-là, dit Freddie. Laissez tomber. Ce que je veux dire, c'est que vous êtes arrivé au poste le plus élevé que vous pouvez occuper dans la hiérarchie sans jamais être forcé de vous comporter comme un manager responsable. »

Seamus avait à demi bondi de sa chaise, mais Freddie leva une main apaisante. « Je serai le premier à attester que vous êtes un des individus les plus responsables du monde quand il s'agit des hommes qui sont sous votre commandement. Si je devais redevenir troufion, je serais ravi d'être votre subordonné. Mais au-dessus du niveau où vous êtes en ce moment, il faut être en mesure de justifier vos actes et vos dépenses en fournissant des documents, et vous devez vous engager dans toutes sortes de manœuvres politiques pour vous assurer que les bonnes personnes voient vos présentations PowerPoint au bon moment.

Et vous êtes à des années-lumière de ce résultat dans le cas de la théorie que vous avez concoctée avec Olivia. Par conséquent, la personne qui se trouve au-dessus de vous dans la hiérarchie ne va pas se mouiller pour la défendre.

– Même si je pouvais fournir tout ça, Freddie, on n'a pas le temps. Nous devons agir maintenant.

– Donnez-moi quelque chose.

– Je n'ai rien à donner, Freddie !

– Ce que vous demandez pour l'instant est un cauchemar, de mon point de vue. Distribuer des faux passeports à deux jeunes Chinois inconnus au bataillon. C'est quoi, votre but, Seamus ? Vous voulez en faire des citoyens américains ? Les faire entrer dans le programme de protection des témoins ?

– Écoutez. Faut que j'aille sur place, point. Histoire de vérifier la piste.

– Je ne vous arrête pas.

– Mais ces gamins sont avec moi, et je ne peux pas les abandonner ici.

– Je vous écoute.

– Je pourrais prendre un taxi et foncer à l'aéroport. S'ils avaient une once de bon sens, ils pourraient faire une demande d'asile politique. Et alors ça, ça serait un cauchemar.

– Vous me menacez ?

– Tout ce que je dis, Freddie, c'est qu'ils sont là, et je refuse de les renvoyer en Chine. Soit ils viennent avec moi, immédiatement, soit ils campent sur votre pelouse et réclament l'asile politique. Ils sont très doués avec Internet. »

Freddie s'était figé. Il commençait à transpirer un peu.

« Si je voulais vous menacer, continua Seamus, je vous menacerais à votre domicile.

– Il est où, mon domicile ?

– Abdallah Jones a tué un paquet d'hommes à vous.

– C'étaient vos hommes, Seamus.

– Je suis votre subordonné. C'est vous qui avez donné les ordres. Disons que c'étaient nos hommes. Maintenant, je sais où se trouve Jones. Je peux le capturer. Mais j'ai ce problème de Cosette.

– Vous voulez bavarder ?

– Cosette. Avec un o. Je suis accompagné de deux petits orphelins chinois. Et d'un Hongrois qui n'a rien d'une Cosette. Ça m'empêche d'atteindre Jones. La faute vous en incombe.

– Vous compliquez trop les choses, dit Freddie, après quelques instants de réflexion. Vous avez juste besoin d'un moyen de les faire monter dans un avion en partance de Manille et de les faire

débarquer aux States sans qu'ils se fassent choper par les services de l'immigration.

– Ça ira, pour l'instant, reconnut Seamus. On peut voir les détails plus tard.

– Dommage qu'on ne puisse pas les faire monter dans un avion militaire.

– Quel intérêt ?

– Il partirait d'une base aérienne ici et atterrirait dans une base aux États-Unis. Bien sûr, ils vérifient les papiers. Mais ça serait beaucoup plus facile de trouver une ruse pour contourner ça.

– Une ruse ?

– Putain ! pour obtenir des services de l'immigration d'un aéroport de la taille de Sea-Tac qu'ils ferment les yeux pendant que vous faites entrer deux Chinois sans papiers sur le territoire, il me faudrait carrément impliquer une centaine de personnes, de différentes agences. Les gens traîneraient les pieds, soulèveraient des objections, feraient des conneries.

– Je croyais que c'était votre spécialité. Faire des présentations PowerPoint. Bâtir le consensus.

– Seulement quand vous me donnez une base de travail. Et du temps, un paquet de temps. Mais si on arrivait à transformer ça en manœuvre militaire, ça serait beaucoup plus facile.

– Combien ça coûte, un jet privé ?

– Qu'est-ce que j'en sais ? J'ai l'air d'être le genre de mec qui voyage en jet privé ?

– Non, mais Marlon si.

– Qui est Marlon ? »

3. Village écossais du Nord des Highlands.

4. Peter = Popaul (pénis).

Jour 20

Une fois le gros de la troupe parti vers le sud, le campement se trouva nettement diminué en matière de nombre de tentes (il n'en restait que deux, sans compter le petit abri personnel de Zula), mais augmenta énormément son empreinte écologique. La plupart des biens qu'ils avaient apportés sortaient directement de l'épicerie ou du Walmart, et dans la frénésie des préparatifs de dernière minute, ils avaient tout sorti des sacs et des emballages, qu'ils avaient simplement jetés par terre. À présent, le vent les emportait et le plastique roulait en tous sens jusqu'à se coincer dans des buissons ou des branches d'arbres. Zula se demanda s'il était idiot de sa part d'être choquée par cette profanation de l'environnement, compte tenu de l'envergure de la mission des djihadistes et du nombre de personnes qu'ils avaient déjà tuées.

Ershut et Jahandar passèrent une grande partie de l'après-midi à faire la sieste. Zula n'aurait su dire si c'était une conséquence de leur réveil précoce du matin ou en prévision de leur tour de garde de la nuit.

Pendant qu'ils dormaient, Zula se mit à découper du mouton pour faire des kebabs. Sayed passa le temps à lire et à prier, et Zakir, couché sur un matelas de camping dans une tache de soleil, alterna entre fixer Zula des yeux par-dessous le rebord de son chapeau et ronfler. Pendant qu'il ronflait, Zula prit des lambeaux de graisse, des os, et même des morceaux de viande rouge, et les fourra dans des sacs en papier qu'elle jeta vers le bas de la pente, en direction des tentes. Sur n'importe quel terrain de camping supervisé par des étudiants de troisième cycle, cela aurait conduit à une inquisition comparable au procès des

sorcières de Salem, mais ici, étant donné l'indifférence des djihadistes à l'égard de la pollution, cela passerait inaperçu de tous, sauf des animaux sauvages. Il n'y avait pas eu d'ours la veille, mais étant donné que le terrain n'était pas utilisé très souvent, les animaux n'avaient aucune raison d'y venir tant qu'ils ne l'associaient pas avec la présence de nourriture.

Tout en mettant son idée à exécution, elle débattait, intérieurement, de son opportunité. S'ils ne l'exécutaient pas avant l'aube, elle avait une bonne chance d'échapper à ces hommes, même sans l'assistance de la communauté locale d'Ursus arctos horribilis. Ce n'était pas comme si elle comptait rester éveillée toute la nuit, la clé du cadenas dans sa petite main chaude, en attendant l'arrivée des ours pour passer à l'action. S'ils venaient effectivement, ils pouvaient aussi bien réveiller ses ravisseurs que couvrir sa fuite ; et s'ils étaient d'humeur à tuer et à manger des humains, elle les intéresserait au moins autant qu'eux. Mais elle le fit quand même, car cela lui semblait un moyen comme un autre de montrer son mépris pour ces hommes.

L'après-midi sembla interminable. Les dormeurs s'éveillèrent lorsque le soleil ne fut plus qu'à une largeur d'une main au-dessus de la crête des Selkirk et se mirent à traîner dans sa petite cuisine comme l'ont fait, de tout temps, les personnes affamées qui comptent sur leurs semblables pour préparer leurs repas. Zula montra les kebabs préembrochés et leur fit comprendre qu'ils auraient meilleur goût s'ils les cuisaient sur des braises plutôt que sur les flammes bleues du réchaud à gaz. Ershut et Sayed partirent ramasser du petit bois.

Zula s'accoutuma à entendre leurs mouvements lourds du côté des arbres et ne réagit pas spécialement lorsque lui parvinrent le craquement des aiguilles de pin et le bruissement des branchages écartés par quelqu'un qui marchait dans la forêt. Lorsque ces sons atteignirent enfin la surface de sa conscience, elle eut aussitôt l'impression qu'elle les entendait en fait depuis un bon moment. Distraitement, elle s'était demandé pourquoi Ershut avançait si lentement : ce n'était pas comme ça qu'il allait faire un stock suffisant de petit bois. Mais elle le vit alors revenir sur le campement depuis la direction opposée, les bras chargés de branches mortes. C'était donc Sayed ? Mais Sayed apparut quelques pas derrière Ershut.

Zakir, dans ce cas, le plus sournois, qui voulait la surprendre ? Mais pourquoi se donner cette peine ? Elle était enchaînée à un arbre. Elle était déjà leur prisonnière.

Ou était-ce Jahandar, le sniper, qui se mettait en position sur

un nouveau perchoir ? Non, elle l'avait vu partir en direction de la Blue Fork, portant un sac à eau vide.

Ça ne pouvait être que Zakir.

Deux minutes plus tard, en versant de l'essence sur les vestiges presque carbonisés du feu de camp, Zula entendit un bruit de fermeture Éclair : Zakir sortait de sa tente, où il s'était retiré pour enfiler des vêtements plus chauds. En prévision de la chute de la température. Car le soleil n'était plus qu'un disque rouge sur les Selkirk.

Dans ce cas, qu'est-ce qui ou qui est-ce qui se cachait dans les sous-bois à cette altitude ?

Son cœur battit la chamade. Et si c'était un sauveteur ? Un sniper de la gendarmerie royale canadienne, envoyé pour infiltrer le camp afin de préparer le terrain à une grande opération de sauvetage en hélicoptère. Bercée par cette illusion, elle s'efforça d'éviter de regarder vers les bois ou de montrer la moindre curiosité à l'égard de ce qui s'y trouvait.

Mais au bout d'un petit moment, une fois que le feu eut flambé un grand coup et se fut apaisé, formant des lits de braises dans les interstices entre les bûches, elle secoua la tête, gênée d'avoir eu la naïveté d'imaginer une chose pareille. Personne ne viendrait la sauver. Elle devait s'en charger elle-même. Et c'était sans doute mieux comme ça. En s'échappant par les bois dans l'obscurité, elle avait une chance. Attachée à un arbre au milieu d'une bataille rangée à l'arme automatique, elle ne ferait pas long feu. Pire, elle n'aurait pas le pouvoir de modifier sa situation.

Mais rien de tout cela ne répondait à la question.

Elle s'autorisa à regarder vers les bois. Les hommes ne remarquèrent rien. Ils s'en fichaient bien.

Mais elle avait trop tardé. Le soleil était derrière les montagnes. Le feu dispensait presque davantage de lumière, à présent, que le ciel. Mais elle était patiente. Elle tourna le dos au soleil couchant et au feu et attendit que ses yeux s'accoutument à l'obscurité presque totale des bois.

Elle ne vit rien. Il n'y avait rien à voir.

Et pourtant, quelque chose la tracassait. Après tout ce que des humains lui avaient fait subir, il semblait inconcevable qu'un être du monde naturel ait le pouvoir de la terroriser. Mais il y avait quelque chose, et elle était effrayée. Ce n'était pas la terreur intellectuelle qu'elle éprouvait en se disant : J'espère que Jones ne leur a pas donné l'ordre de m'abattre, mais une terreur qui la touchait à un niveau bien plus élémentaire.

Elle sentit un picotement dans sa nuque. C'était quelque chose qui ne lui était arrivé que de rares fois. Ses cheveux essayaient de

se dresser sur sa tête, comme les poils d'un chien qui essaie de se donner l'air plus gros qu'il ne l'est vraiment devant une créature assez grosse pour le tuer.

Mais elle avait beau fixer les ombres grandissantes, elle ne voyait rien de plus. Finalement, elle se décida à s'arracher à sa contemplation pour s'occuper de la cuisine. Elle pivota sur ses talons.

Deux étincelles tracèrent de faibles traces rouges au coin de son œil.

Elle réapprenait des leçons immémoriales : la vision périphérique était plus sensible au mouvement que la vision centrale. Elle se retourna, secouant la tête de droite à gauche comme un loup qui cherche à localiser une odeur, et aperçut de nouveau les étincelles jumelles.

Ils étaient là. Elle les tenait, maintenant. Deux points de lumière rouge.

Elle les avait manqués auparavant car ils n'étaient pas au niveau du sol, où elle les avait cherchés. Ils étaient en haut d'un arbre.

Elle s'était presque convaincue que c'étaient juste des gouttes de sève réfléchissant la lumière du feu lorsqu'elles clignèrent un instant pour réapparaître aussitôt.

Pour le meilleur ou pour le pire, sa stratégie d'attirer les animaux sauvages vers le camp porta ses fruits quelques heures plus tard. Zula n'avait aucune idée de l'heure – une montre n'aurait pas été de trop – mais le ciel à l'est ne s'éclaircissait pas encore. Peut-être 3 heures du matin.

Elle s'était assoupie, mais fut réveillée par des bruissements du côté des tentes des djihadistes.

Elle défit le cadenas à son cou, puis fit le vœu silencieux de ne plus jamais le porter.

Cela lui permit de retirer quelques-uns des polaires qu'elle portait depuis qu'ils l'avaient enchaînée. Par-dessus, elle portait également quelques gilets zippés qu'elle pouvait enlever ou remettre même avec la chaîne, mais elle les avait retirés quelques heures plus tôt, en se couchant. Ne portant plus qu'un caleçon long et un sweat bleu marine en synthétique, elle fourra les épais polaires dans son sac de couchage pour imiter une forme humaine.

Elle avait préparé une fausse tête en remplissant un sac en plastique de poignées d'aiguilles de pin, formant un ovale qu'elle coiffa d'un bonnet. Elle plaça le tout dans la capuche d'un pull et ajusta les cordons autour, puis tira le sac de couchage par-dessus.

S'ils éclairaient l'intérieur de la tente avec une torche, ils pourraient croire qu'elle s'était recroquevillée et avait remonté le sac de couchage sur son visage. Elle cacha le bout de la chaîne sous le boudin de tissus.

La fermeture Éclair de la petite tente était déjà ouverte ; elle s'en était occupée plus tôt. Une fois qu'elle eut fini ses préparatifs, elle entrouvrit le tissu de quelques centimètres pour regarder dehors.

À la lueur de la lune, elle vit au moins deux créatures occupée s à grappiller les restes de nourriture qu'elle avait laissés. Étant donné le boucan qu'elles faisaient, elle avait cru à des oursons. Mais c'étaient seulement des ratons laveurs.

Elle comprit alors, trop tard, que laisser traîner de la nourriture avait été une erreur. Elle avait seulement réussi à attirer des animaux assez gros pour réveiller les hommes, mais pas assez pour représenter une véritable menace.

Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait pas rester accroupie dans l'entrée de sa tente. Tôt ou tard, les hommes allaient se réveiller. Elle sortit de la tente. L'air humide la fit frissonner jusqu'aux os, mais elle savait qu'elle allait transpirer sous peu. Tâchant d'ignorer le froid, elle avança en ligne droite, marchant résolument vers la tente partagée par Zakir et Sayed. Les chaussures de marche de ce dernier – fraîchement achetées au Walmart – se tenaient au garde-à-vous devant la tente. Elle les cueillit d'un geste vif – un geste qu'elle avait répété mentalement toute la nuit – et fit demi-tour. Elle se dirigeait maintenant vers l'avant de la tente partagée par Ershut et Jahandar. Elle avait l'intention de voler également leurs chaussures pour les jeter dans la forêt. Zakir ne lui faisait pas tellement peur, mais ça l'aiderait considérablement de laisser ces deux-là pieds nus.

Quelque chose traversa sa vision à quelque sept mètres, une traînée gris sombre sur un fond gris encore plus sombre. Il y eut un bruit d'empoignade suivi d'un hurlement, comme si un petit enfant se faisait écraser par une voiture. Zula s'immobilisa. Cesser de bouger n'était pas très judicieux, mais son cerveau ne parvenait pas à ce degré d'abstraction.

Une espèce de lutte était en train de se dérouler, ébranlant les parois de la tente d'Ershut et Jahandar, rebondissant sur le sol, faisant voler des brindilles et de la terre.

Un raton laveur avait été attaqué par une autre créature. Une créature qui l'avait suivi et pris par surprise.

Zula décampa à toutes jambes.

Elle ne saurait jamais, et elle s'en moquait un peu, dans quel

ordre les choses s'étaient déroulées dans le camp. Il était impossible qu'Ershut et Jahandar aient continué à dormir. Ils avaient dû sortir de leur tente, armes au poing, et découvrir une espèce de mêlée tirée de « La Vie des animaux » ou peut-être juste un champ de bataille sanglant. Ne sachant pas qu'à cent mètres de là, Zula était assise par terre, en train d'enfiler les bottes de Sayed. Ils avaient dû avoir une sacrée montée d'adrénaline. Ils avaient dû rire en réalisant que toute cette agitation n'était que le fait d'animaux sauvages en train de se bagarrer dans la nuit. Peut-être ce rire réveillerait-il Zakir et Sayed, si ce n'était pas déjà fait, et peut-être Sayed remarquerait-il que ses bottes avaient disparu. Ou peut-être Ershut se rendrait-il à la tente de Zula avec une torche et découvrirait-il, ou non, la tromperie.

Tout ce qu'elle savait, c'était que, peut-être un quart d'heure après son départ, des torches se baladaient sur l'avalanche de planches derrière elle et s'orientaient dangereusement vers la piste le long de laquelle Zula courait aussi vite qu'elle le pouvait.

Elle se mit à courir encore plus vite.

Une vague de nausée l'envahit, et elle dut s'arrêter pour vomir. Ses mains la picotaient. Elle n'aspirait pas suffisamment d'oxygène. Elle avait couru de façon anaérobique. Elle fut forcée d'aborder les deux ou trois kilomètres suivants à une allure plus mesurée. Derrière elle – à peut-être un kilomètre et demi –, elle voyait une torche qui dansait en rythme tandis que son propriétaire sprintait le long de la piste. Cela lui donna une idée approximative du temps dont elle disposerait, une fois le Schloss atteint, pour entrer et appeler la police. Pour l'instant, le pronostic était plutôt bon. Tremblant un peu à cause de la nausée mais se sentant mieux à mesure que son cœur et ses poumons comblaient leur déficit d'oxygène, elle regagna de la vitesse jusqu'à atteindre l'allure la plus rapide qu'elle pouvait maintenir.

Dans son esprit, la distance du campement au Schloss s'était allongée à chaque heure passée enchaînée à cet arbre, et elle fut stupéfaite lorsqu'elle aperçut un de ses toits dans le clair de lune. Elle avait couvert la distance en très peu de temps. Elle prit le risque de ralentir légèrement pour regarder par-dessus son épaule et vit la lumière vacillante toujours à sa poursuite, peut-être un peu plus près que la dernière fois, mais encore à quelques minutes en arrière.

Elle essaya la porte principale au cas où, mais Oncle Richard l'avait verrouillée en partant. Pas grave. Elle avait visualisé mentalement l'endroit et avait déjà décidé par où elle entrerait.

Elle courut jusqu'à la façade donnant sur le barrage, qui était la partie la moins pittoresque de la propriété, ce pourquoi on y avait installé des équipements tels que la remise à outils et les parkings. Les pièces qui donnaient de ce côté étaient en général des salles de réunion et des bureaux. Elle ramassa un gros caillou rond, à peu près de la taille d'un cantaloup, dans un parterre. Le portant à deux mains, elle courut vers la fenêtre d'un bureau et le projeta dans le verre. Il traversa la vitre avec un bruit qui dut s'entendre jusqu'à Elphinstone. Elle écarta les bris de verre à coups de pied, puis passa la main par l'ouverture et ouvrit la fenêtre.

Quelques instants plus tard, elle était à l'intérieur du bureau, téléphone à l'oreille, et elle n'entendait rien.

Les lumières ne s'allumaient pas non plus.

L'électricité, le téléphone et Internet ne fonctionnaient nulle part.

Jones avait dû sectionner les câbles lorsqu'il était venu rendre visite à Richard.

Une impulsion très puissante la poussa à fondre en larmes, mais elle lui tourna le dos, la snoba comme un invité indésirable et s'efforça de réfléchir.

Tout son plan reposait sur la supposition qu'elle pourrait passer un coup de téléphone d'ici. Ou au moins déclencher l'alarme. Faire clignoter les lumières. C'était tout ce dont elle avait besoin : attirer l'attention de quelqu'un dans la vallée. Chet étant son meilleur espoir : il habitait dans une petite maison à environ huit kilomètres plus bas sur la route. Par une nuit calme, il devait être possible d'entendre l'alarme à cette distance.

Ce côté de la rivière – la rive droite – était impraticable passé ce point, à cause de Baron's Rock, qui transformait la berge en un mur de pierre battu par de l'eau glacée aux remous violents. Pour arriver à Elphinstone, il lui faudrait passer sur la rive gauche en traversant le barrage, en prenant la route qui longeait son sommet. De là, il resterait encore plus de trente kilomètres de route mauvaise entre elle et Elphinstone. Jahandar – elle était pratiquement sûre que c'était lui – n'était plus très loin et il courait plus vite. Si elle se contentait de suivre la route, il pourrait l'abattre d'un coup de fusil ou simplement la rejoindre et lui planter un couteau dans le dos.

Elle allait devoir monter se cacher dans les arbres.

Deux choses se produiraient alors. Un, les djihadistes contrôleraient la route. Pour rejoindre la ville, il lui faudrait escalader les collines boisées qui surplombaient la rive gauche puis se frayer un chemin dans les fourrés. Deux, elle

commencerait à avoir froid et à souffrir des effets de la faim et de la soif. Car elle avait tout misé sur ce sprint : elle avait laissé derrière elle ses habits chauds et n'avait apporté ni eau ni nourriture.

La seule façon d'attirer l'attention qui lui venait à l'esprit était de mettre le feu au bâtiment dans l'espoir que quelqu'un remarque la fumée et les flammes.

Ce qui pouvait marcher ou pas. Mais qui prendrait un bout de temps. Et elle ne pouvait pas attendre dans une maison en flammes. Là encore, il lui faudrait courir dans les bois et y survivre quelques heures, peut-être davantage.

Elle ne disposait que de quelques minutes pour s'équiper en vue d'une expédition d'une durée indéterminée dans la nature sauvage.

Elle n'y voyait même pas. Elle avait réussi à trouver le téléphone à tâtons, à la lueur pâle de la lune. La seule source de lumière dans la pièce était une LED rouge, sur un mur, à hauteur de son genou.

Cette vision suscita un vague souvenir : le Schloss avait des torches de secours encastrées dans des appliques murales, une dans chaque pièce, qui se rechargeaient en permanence, sauf quand l'électricité se coupait.

Se forçant à bouger à pas lents, prudents – elle ne voulait pas trébucher sur un éclat de verre –, elle traversa la pièce en tâtant le mur et trouva la torche. Elle s'alluma, éblouissante. Elle plaqua sa main dessus, ne voulant pas présenter une cible évidente à ses poursuivants, et laissa échapper un rai de lumière entre ses doigts, éclairant la voie vers la sortie du bureau.

Elle déboucha dans le couloir et tourna le dos à l'entrée principale. Sur la droite, il y avait une rangée de bureaux et des resserres qui contenaient principalement des articles de cuisine. Sur la gauche, la cuisine principale de la taverne. Elle y entra en hâte, s'aventura à retirer sa main de la torche – il n'y avait pas de fenêtres – et choisit un long couteau de boucher bien affûté et un autre couteau, plus petit, sur une bande aimantée au mur. Elle les laissa tomber dans un seau blanc en plastique rangé sous l'évier. Elle s'en servit comme d'une espèce de panier dans lequel elle jeta divers objets qui pourraient s'avérer utiles – deux gants de cuisine, par exemple, pour se réchauffer les mains si elle ne trouvait rien de mieux. Il n'y avait, bien sûr, aucun aliment périssable dans les réserves, puisque le Schloss était fermé pour le Mois de Boue. Dans un frigo, elle prit une bouteille d'huile de canola qui avait été rangée là pour ne pas qu'elle tourne, et quelques petites bouteilles d'eau. Les placards abritaient quelques

sachets de chips et autres snacks, ainsi que du riz, des raisins secs, des pâtes. Le seau était presque plein, et elle se dit qu'elle avait assez de calories pour survivre pendant plusieurs jours, à condition de trouver un moyen de faire cuire tout ça.

Ce qui la fit penser à un réchaud et d'autres équipements de ce genre. Était-ce trop demander, dans un chalet de montagne ?

Quelqu'un donnait des petits coups sur la porte, comme pour voir quelle force serait nécessaire pour l'enfoncer.

Pourquoi ne se contentaient-ils pas de tirer dans les verrous ? Ils en avaient largement les moyens.

C'était qu'ils devaient craindre que les coups de feu ne s'entendent jusqu'en bas de la vallée.

Oncle Richard gardait des armes sur place. Idée séduisante. Mais inutile : elles étaient sous clé dans une armoire-forte dans ses appartements.

Elle avait l'impression que le matériel d'extérieur était conservé au sous-sol. Un plan d'évacuation au mur lui apprit où se trouvaient les escaliers. Elle en trouva un et descendit.

Une fenêtre se brisa sur la façade du bâtiment.

Elle fut presque submergée, un instant, par l'instinct de fuite. Mais elle mourrait d'hypothermie à coup sûr.

Son nez lui apprit qu'elle ne s'était pas trompée sur l'équipement de camping. Ce n'était pas exactement une mauvaise odeur, mais tous les articles de camping finissaient par sentir comme ça. À l'aide de sa torche, elle repéra ce dont elle avait besoin, éparpillé par terre.

Bien sûr. Si Jones avait forcé Richard à l'accompagner, Richard avait eu besoin de son sac à dos, de vêtements chauds, d'un sac de couchage, d'une tente. Ils avaient dû descendre et mettre l'endroit sens dessus dessous.

Ça, au moins, c'était à son avantage. Elle manqua trébucher sur un sac à dos vide : un grand modèle, avec une structure extérieure en aluminium. Elle posa le seau, ramassa le sac et vérifia qu'il était en état correct. Elle attrapa un sac de couchage déjà emballé dans un sachet de tissu et l'accrocha à la structure avec deux tendeurs. Elle renversa le seau dans le compartiment principal et se rappela qu'il y avait deux couteaux dans le fond. Ils allaient être compliqués à ranger, aussi les mit-elle de côté pour l'instant.

Des bâches de nylon vertes proprement pliées en rectangles étaient empilées sur une étagère. Elle en prit trois. Une, si elle perçait un trou au milieu, pourrait lui servir de manteau de pluie. Une autre de tapis de sol, la troisième de tente de fortune. Elle récupéra quelques longueurs de corde sur une autre étagère et un

CamelBak à un crochet auquel on l'avait suspendu tête en bas pour s'essorer.

Le Schloss avait accumulé tant de vieux parkas, pantalons et gants de ski qu'ils étaient entassés dans des sacs-poubelle dans un coin. Elle en déchira deux, étala les vêtements d'un coup de pied, et se choisit un manteau et un pantalon de neige, plus pour leur couleur (noire) que pour leur taille (trop grande), et prit deux paires de gants bleu marine. Un bonnet. Une paire de lunettes de ski, car elle n'avait pas de lunettes de soleil et pourrait se retrouver à marcher dans la neige.

Le sac à dos se tendait à mesure qu'elle fourrait des affaires dedans. Elle revint à ses couteaux et trouva un moyen de les insérer soigneusement entre la structure en aluminium et la paroi en nylon du sac. Ils resteraient bien calés, mais les lames n'étaient pas en position de la blesser ni d'endommager le reste du matériel. Les poignées dépassaient : elle pourrait les attraper en passant par-dessus son épaule gauche en cas de besoin.

Une odeur âcre lui piquait les narines : du combustible. Elle ouvrit le placard le plus proche et trouva l'étagère où ils rangeaient les réchauds et les fournitures nécessaires.

Les djihadistes semblaient lui laisser tout le temps. Un homme faisait du bruit là-haut, mais il était seul, apparemment.

Elle en devina la raison. Jahandar était arrivé le premier. Mais il n'était pas entré. Il s'était posté sur la route, sur le barrage ou juste à côté, pour couper à Zula l'accès de la rive gauche. Jahandar était peut-être hors de son élément en Colombie-Britannique, mais il en avait appris suffisamment en Afghanistan pour comprendre que si Zula ne pouvait pas rejoindre la rive gauche, elle ne pourrait pas rejoindre la route d'Elphinstone. Ershut, sans doute, était arrivé quelques minutes plus tard ; c'était lui qui faisait claquer les portes à l'étage, essayant de la déloger du Schloss pour que Jahandar puisse l'abattre d'un coup de fusil. Zakir, trop gros, et Sayed, pieds nus, ne seraient pas là avant encore un moment.

Les réchauds étaient du type qui se visse directement sur une bouteille de gaz ; ils ne comportaient pas de réserve autonome. Zula jeta un réchaud, une boîte d'allumettes waterproof et une poignée de bougies dans une poche latérale du sac. Un petit kit de cuisine – une petite casserole, une poêle à frire et une assiette, proprement imbriquées les unes dans les autres – alla dans le compartiment principal. Difficile d'utiliser le réchaud sans.

Des bouteilles de carburant – des capsules d'aluminium repoussé avec un goulot étroit terminé par un bouchon à vis – étaient éparpillées dans le placard comme des quilles de bowling

après un tir. Elle en ouvrit une, se mit à genoux, la coinça entre ses genoux, puis prit un bidon de cinq litres de carburant sur l'étagère du bas, ôta le bouchon et découvrit à quel point il était difficile de transvaser de l'essence C d'un récipient à un autre sans secouer violemment les mains. Elle en répandit la moitié sur ses genoux et trempa son caleçon long, un détail qu'il ne lui faudrait pas oublier si jamais elle se trouvait à proximité d'un feu dans les heures à venir.

Or, c'était son intention. Un quart du bidon environ suffit à remplir la bouteille. Libre à elle d'employer le restant à d'autres fins.

Tout d'abord, elle revissa avec grand soin le bouchon et rangea la bouteille dans son sac. Puis elle sortit deux des allumettes qu'elle avait rangées plus tôt et se les coinça dans la bouche. Elle se leva et hissa le sac sur son dos. Pendant toutes ces manœuvres, elle avait trouvé une vieille torche aux piles presque mortes : elle la posa par terre, dirigée vers l'escalier, et la laissa allumée. Ce qui lui permit d'éteindre sa propre torche. Bouteille d'essence à la main, elle monta les marches aussi vite qu'elle le put sans faire trop de bruit. Se faire pourchasser dans le Schloss par Ershut n'était pas une perspective réjouissante, et se faire coincer au sous-sol serait encore pire, mais se faire surprendre au milieu de l'escalier était le pire scénario qu'elle pouvait imaginer.

Elle s'arrêta en haut, alarmée un instant par l'idée qu'Ershut l'attendait peut-être derrière la porte. Elle passa le bras pardessus son épaule pour vérifier que la poignée du grand couteau de boucher était à portée de main.

Elle guetta dans l'obscurité jusqu'à être certaine d'avoir entendu un boum ! à quelque distance : sans doute Ershut, en train d'ouvrir les portes dans une des ailes où se trouvaient les chambres d'hôtes.

Elle ouvrit la porte et attendit un désastre ou un mouvement à proximité : mais l'endroit était silencieux, à l'exception du bruit d'une autre porte qu'on enfonce.

Elle laissa deux couloirs latéraux sur le côté et entra dans la taverne. Grâce à la faible lumière rouge de sa torche à travers la chair de sa main, elle réussit à atteindre la salle à manger, au bout de la pièce, qui était dominée par le bar, la télé et les fauteuils et canapés moelleux installés devant. Un petit tas de sachets de chips et de canettes de soda vides lui apprit que son oncle glandait là au moment où Jones était passé lui rendre sa petite visite.

Elle était désolée, car elle savait à quel point Oncle Richard aimait cet endroit. Mais une fois qu'elle aurait pris, la mousse qui

garnissait ses meubles brûlerait mieux que toute autre chose. Elle déversa une longue traînée d'essence C sur le canapé et les fauteuils puis répandit le reste en une flaque par terre.

Avant de frotter l'allumette, elle s'approcha d'une fenêtre donnant sur le nord de la propriété et put confirmer ses soupçons : Jahandar – ou du moins un individu équipé d'une torche – était posté là, en plein milieu de la route, à l'endroit où celle-ci descendait vers le sommet du barrage.

Ershut continuait à se faire entendre. Il n'était pas tout près.

Elle sortit une allumette de sa bouche, l'alluma et la jeta. Trop vite, car celle-ci manqua sa cible et atterrit sur le tapis. La seconde prit et les flammes, qui se répandirent à une vitesse spectaculaire, aveuglèrent ses yeux habitués à l'obscurité. Pour Jahandar ou quiconque sur la route, le brasier devait être aussi vif que le plein jour, même avec les stores tirés. Il semblait peu recommandé de sortir par une porte avoisinante, elle alla donc rejoindre l'aile où Ershut n'était apparemment pas. C'était juste un long couloir droit, orienté sud, bordé de portes de chambres d'hôtes. Courant aussi vite qu'elle le put avec le poids du sac sur ses épaules, elle fonça jusqu'au bout, franchit vivement la sortie de secours (luttant contre une honte ridicule de fille bien élevée : la sortie de secours ne devait être utilisée qu'en cas d'urgence réelle !) et s'élança directement vers la cachette la plus proche : le début de la forêt le long des berges de la Blue Fork, à une trentaine de mètres.

Elle trouvait étonnamment facile de voir où elle allait sans l'aide d'une torche et elle crut d'abord que c'était à cause de la lumière des flammes à travers les fenêtres de la taverne. Puis elle comprit que le ciel commençait à s'éclaircir à l'est. Celui qui a écrit que l'heure la plus sombre vient juste avant l'aube n'avait pas dû passer beaucoup de temps dans le Nord-Ouest, car ici, plusieurs heures avant d'affleurer au-dessus de la ligne d'horizon, le soleil dispensait une vague lueur bleue qui pointait sous la couverture nuageuse.

Une cloche se mit à sonner. Elle se demanda si elle l'avait déclenchée en empruntant la sortie de secours. Mais l'électricité était coupée, et ça ne pouvait donc pas être ça. La clochette n'était pas électronique. On aurait dit une pièce de métal heurtée par un petit marteau. Le son était haché et hésitant, comme si l'engin qui l'actionnait était en bout de course. Malgré tout, il résonnait distinctement dans l'air calme de la vallée.

La silhouette d'un homme trapu en train de courir – Ershut – se dessina devant les fenêtres rougeoyantes de la taverne. Il s'était précipité dehors lorsqu'il avait réalisé que le bâtiment était

en flammes. Il s'était hâté vers l'avant du bâtiment, s'orientant au bruit, sans doute. Elle le perdit dans l'obscurité. Puis elle regarda de nouveau les fenêtres et remarqua une baisse spectaculaire dans l'intensité de la lumière.

Les extincteurs automatiques avaient dû se déclencher. Ils étaient reliés à un appareil situé sur la façade du bâtiment : l'eau affluait par les tuyaux d'arrosage et actionnait une petite roue qui faisait tinter la cloche, permettant de lancer l'alarme même lorsque l'électricité était coupée.

Les grandes fenêtres de la taverne se mirent à exploser : quel qu'un les attaquait avec une masse ou la crosse d'un fusil, faisant sortir la fumée. De faibles foyers de lumière orange brillaient dans des endroits qui n'étaient pas couverts par l'arrosage. Quelques minutes plus tard, Zula entendit le sifflement puissant d'un extincteur actionné par petits à-coups et vit ces petits feux étouffer un à un. La cloche continua de tinter même une fois le feu éteint, et elle continuerait jusqu'à ce que le système tombe à court d'eau ou soit coupé manuellement.

Elle avait fait ces observations en s'avançant furtivement dans les bois, choisissant les pentes orientées vers le nord de façon à surplomber le Schloss. Chose appréciable, le ciel devenait de plus en plus clair. Lorsqu'elle était arrivée, elle ne percevait rien d'autre que les pâles reflets de la lune sur les toits et les flaques de lumière dispensées par les torches, mais à présent, elle pouvait voir toute la propriété, même en gris sur gris, et elle distinguait les mouvements d'Ershut et Jahandar même lorsqu'ils n'utilisaient pas leurs torches.

Pour l'instant, c'était un avantage, mais elle avait intérêt à s'enfoncer dans les bois avant qu'il ne fasse assez clair pour qu'il soit facile de retrouver sa piste.

Elle s'enfonça de nouveau d'une centaine de mètres, troublée par le bruit qu'elle faisait en marchant dans les fourrés avec son sac énorme. Puis elle jeta un nouveau regard en arrière, car elle avait repéré des lumières vives dans sa vision périphérique.

Une voiture descendait le long de la route, approchant le barrage. Un instant, elle fut aux anges puis presque aussitôt horrifiée par la certitude que le conducteur allait se faire abattre.

Cependant, Jahandar s'approcha en agitant les bras et le véhicule s'arrêta à l'autre bout du barrage. Il portait son fusil en bandoulière. Il se pencha pour discuter avec le conducteur.

Cela devait être les remplaçants – l'équipe de secours. La veille, ils avaient dû retourner à Elphinstone avec le van et se garer sur un terrain de camping. Lorsque Zula s'était échappée, Jahandar ou Ershut avaient dû les joindre par téléphone ou talkie-walkie et

leur dire de rappliquer illico. Les portières arrière s'ouvrirent, et un homme sortit de chaque côté, tirant un sac à dos.

Au bout de quelques minutes de conversation, la voiture repartit, fit demi-tour et reprit la route d'Elphinstone.

Elle entendit un petit bruit derrière elle : une brindille.

Elle se retourna. Sayed s'avançait furtivement vers elle, à une dizaine de mètres.

Il avait les yeux fixés sur elle. Aux pieds, il portait les Crocs roses qu'elle avait abandonnés au campement. Il marchait d'un pas gauche, à cause des chaussures, et parce que ses mains étaient occupées par un fusil à pompe noir.

Les mouvements de Zula n'étaient guère plus agiles. Mais elle savait qu'elle devait rester hors de portée de cette arme et elle recula. Réalisant qu'il avait été repéré, il accéléra et se mit à avancer en trébuchant, agitant dangereusement le fusil. Il tomba à genoux lorsque les Crocs glissèrent sur le sol meuble. Il cracha et poussa de petites exclamations lorsque les branches vinrent lui griffer le visage.

Les bretelles de son sac se mirent à tirer violemment ses épaules. Elle crut qu'elle s'était prise dans les branches d'un arbre, et qu'elles avaient déchiré le sac.

Puis elle tomba face contre terre. Elle mit les mains en avant pour essayer d'amortir la chute, mais ses paumes dérapèrent et elle finit à plat ventre. Le sac pesait sur son dos. Un instant plus tard, il fut rejoint par un poids nettement plus lourd. Un poids qui bougeait.

« Je la tiens ! » cria Zakir. Sa voix venait de haut ; il devait s'être mis à genoux sur son sac à dos. Mais il y eut une violente redistribution et tout son poids s'abattit sur elle avec une force qui aurait pu lui casser les côtes. En tout cas, tout l'air fut chassé de ses poumons.

« Alors, ça fait quoi, de mourir, salope ? »

Elle n'avait qu'une seule option, ce qui rendait la chose bien plus facile.

Tordant son coude au maximum, elle porta sa main droite à son épaule gauche, l'avança de quelques centimètres, trouva les manches de couteaux, choisit le plus gros. Il était presque coincé par le poids de Zakir, mais elle le libéra d'un geste convulsif. Puis, sans s'arrêter, elle fit le mouvement inverse et donna des coups de poignard en arrière, se guidant au son de la voix.

Il s'étouffa sur son propre hurlement et roula sur le côté. Elle sentit le manche du couteau se tordre dans sa main. Elle maintint sa prise, l'arracha et sentit un jet de sang. Elle posa les deux mains au sol, se mit à quatre pattes et s'écarta pour finir

accroupie.
Zakir était agenouillé par terre, les deux mains plaquées sur sa bouche. Ses avant-bras se couvraient de rouge. Du sang se mit à dégouliner de l'un de ses coudes, puis de l'autre.
Elle entendit une exclamation. Pas de Zakir, qui avait perdu le pouvoir de la parole. Elle leva les yeux. Sayed était planté là, dans ses Crocs, à trois mètres à tout casser. Fusil mollement tourné vers le sol, il regardait Zakir avec horreur.
Elle était à portée de tir, pas de doute. Elle portait la moitié de son propre poids sur le dos et elle était assise, immobilisée par le sac.
Pour la première fois depuis un bon moment, elle n'avait pas d'idée bien arrêtée sur la conduite à suivre. Elle en avait marre de trouver des idées.
Sayed et elle se dévisagèrent pendant quelques instants. Il baissa les yeux sur ses mains et vit le couteau plein de sang.
Il voulait certainement venir en aide à Zakir, qui était en train de s'effondrer contre un arbre, se dégonflant à mesure que l'air et le sang s'échappaient de lui. Mais il ne voulait pas se retrouver à portée du couteau. Il aurait dû l'abattre avec ce fusil. Mais il ne parvenait pas à se décider.
C'était une impasse.
Une créature bondit dans l'air derrière lui. Un peu comme un oiseau, sauf qu'elle pesait à peu près aussi lourd que Zula. Mais la nature de ses mouvements – une combinaison étrange, presque surnaturelle, de rapidité et de silence – s'apparentait à celle d'un oiseau.
Sayed tomba tête la première comme s'il avait été renversé par une voiture. Le fusil lui échappa et vint échouer près de Zula.
Elle était si préoccupée par ce détail qu'elle ne vit rien d'autre tant qu'elle n'eut pas libéré ses bras des sangles du sac pour se jeter en avant et dégager l'arme de la couche épaisse de vieilles aiguilles de pin et de feuilles mortes où elle était allée s'enfouir.
Puis elle leva les yeux et les plongea dans la face dorée d'un énorme félin qui la regardait, posté à deux mètres à peu près. L'animal avait les crocs pleins de sang. Il avait planté ses deux pattes avant dans le dos de Sayed ; chacune de ses griffes était enfoncée dans un disque de sang qui s'élargissait. Mais la plus grande partie du sang venait de la nuque de Sayed, qui avait été détruite ; l'animal l'avait heurté au milieu d'un bond et avait simultanément tranché sa colonne cervicale d'un coup de sa mâchoire puissante.
Elle se rappela qu'elle avait un fusil à pompe entre les mains.
Elle visa le couguar. Car son cerveau, qui s'était enfin mis en

mode taxonomie animale, avait reconnu le félin. Le même, pas de doute, qui rôdait au campement et s'était attaqué aux ratons laveurs un peu plus tôt. Elle se demanda si Sayed avait eu la présence d'esprit de chambrer une balle et d'ôter la sécurité. Elle tira la culasse pour l'ouvrir, vit l'éclat jaune d'une balle, referma l'arme. Elle leva de nouveau les yeux sur le couguar. Trouva la sécurité du bout du pouce et jeta un coup d'œil : elle était encore enclenchée. Elle donna une petite chiquenaude et un point rouge apparut. Rouge, t'es mort. Elle leva de nouveau les yeux sur le couguar. Il ne semblait pas vouloir s'en prendre à elle, mais il la surveillait attentivement, grondait et lui faisait bien comprendre que sa présence n'était pas souhaitée.

Il protégeait sa proie.

Gardant le fusil dans la main droite, braqué sur le couguar, elle se baissa, passa le bras dans les bretelles du sac et hissa le fardeau sur ses épaules. Ce geste agaça le couguar, qui se lança dans un petit accès de feulements et de postures menaçantes. Mais Zula reculait maintenant, mettant de plus en plus de distance entre l'animal et elle.

Quelque chose attrapa son genou. Elle constata avec horreur que c'était la main pleine de sang de Zakir, qui essayait moins de l'attraper que d'implorer son aide. Elle se libéra et s'éloigna. Ce ne fut que lorsqu'elle arriva à près de trente mètres qu'elle put mettre le sac correctement sur ses deux épaules et attacher sa ceinture.

Son ouïe avait morflé pendant toute la scène qui venait de se dérouler, mais lorsqu'elle récupéra ses facultés, elle remarqua qu'Ershut ou quelqu'un d'autre avait dû étouffer l'alarme. On entendait encore un petit cliquetis, mais la cloche ne tintait plus et ne s'entendait sans doute pas à plus de quelques centaines de mètres.

Ce qui lui permit de distinguer deux sons auparavant cou verts par l'alarme. Le premier, derrière Zula, c'était le hurlement de Zakir. Apparemment, il avait récupéré sa voix. Ses cris ressemblaient à un gargouillis inarticulé. L'autre était celui d'un moteur qui descendait la route venant d'Elphinstone.

Zula était à peu près certaine qu'il s'agissait d'une Harley-Davidson.

Chet arrivait. Il avait entendu la cloche anti-incendie et venait voir ce qui se passait.

Zula l'avait attiré ici en mettant le feu et, à présent, ils allaient le tuer.

Elle entendit la voix de Jahandar, criant dans un talkie-walkie ou un téléphone : il s'écartait du barrage pour aller se poster

derrière un coin du bâtiment principal.

Chet n'était pas encore en vue, mais les phares de son chopper illuminaient les arbres sur la route sur peut-être huit cents mètres, et elle entendait le moteur accélérer et ralentir dans les virages familiers.

Depuis le jour où Chet avait pris la décision de se ranger des voitures et de lier son destin à celui de Dodge et de son projet fou de Schloss, il ne s'était pas écoulé une heure sans qu'il pense à quelque aspect du bâtiment et du terrain, en général pour s'inquiéter. C'était sa vie désormais. Ce n'était pas une mauvaise vie. Mais une partie du boulot consistait à se lever en pleine nuit pour se précipiter sur place et éteindre des incendies.

Pas littéralement. Il n'y avait jamais eu de véritable incendie sur place et il doutait qu'il y en ait jamais, étant donné l'efficacité du système d'extincteurs automatiques qu'ils avaient installé à prix d'or dans chaque pièce du bâtiment. Mais ledit système n'était d'aucune utilité contre les feux métaphoriques: petits cambriolages, fuites, étourneaux dans les avant-toits, ours et ratons laveurs dans les bennes à ordures. Une fois que l'équipe était devenue suffisamment importante pour qu'ils puissent déléguer un grand nombre de ces tâches, il avait acheté la propriété quelques kilomètres plus haut sur la route et construit son propre chalet, afin de pouvoir être suffisamment près du Schloss pour le boulot, mais suffisamment loin pour réussir à se changer un minimum les idées.

La seule exception, c'était le Mois de Boue, où toute l'équipe partait en vacances. Rien ne pouvait être délégué. Chet ou Dodge devaient être sur la brèche vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept jusqu'au retour des autres.

Dodge était sur place en ce moment. Depuis quelques jours. Chet avait donc eu le temps de se détendre, de finir ses lectures en retard et de faire quelques tours de moto avec les survivants des Paladins du Septentrion. Il venait de rentrer d'une de ces balades sur la rive ouest du lac Kootenay, quelques heures avant le coucher du soleil. Après s'être fait griller un steak et vidé une demi-bouteille de cabernet, il s'était écroulé tôt et avait bien dormi. Mais l'heure précédant l'aube, il s'était éveillé, persuadé qu'il entendait quelque chose un peu plus loin dans la vallée : une cloche.

Ce putain de système d'extincteurs avait encore une fuite.

Ça ne pouvait pas être un incendie. S'il y avait eu un feu, l'alarme l'aurait détecté, aurait envoyé un message aux pompiers et un SMS sur son téléphone. Les sirènes seraient déjà en train de

passer en hurlant devant sa cabane. Et Dodge en train de l'appeler.

Non, quelque chose avait dû heurter un des extincteurs et déclencher le mécanisme. À présent, de l'eau se répandait à torrents dans l'une des pièces du Schloss. Cela s'était déjà produit. C'était toujours un affreux bordel. C'était sans doute Dodge, debout de bonne heure, qui avait essayé de chasser une chauve-souris avec une raquette de badminton à tâtons dans le noir, sans penser aux extincteurs hyper sensibles. Maintenant, il était tout seul dans le Schloss, aux petites heures du matin, dans le noir, mouillé, furieux et humilié, trop fier pour appeler à l'aide.

Chet s'arracha à son lit, pissa et enfila sa combinaison de cuir par-dessus son pyjama. Pas très classe, mais seul Dodge le verrait, et il n'avait pas de secret pour Dodge. Il traversa à grandes enjambées la petite esplanade gravillonnée entre sa cabane et la route. Le chopper était là. Il était sale et fatigué, il avait besoin d'une vidange. À rouler dans l'obscurité, Chet allait avoir froid. Un homme sain d'esprit aurait pris le SUV garé juste à côté. Mais Chet, sur un caprice, décida de prendre la moto. Après tout, merde ! il était debout et s'apprêtait à passer la journée à réparer les bêtises de Dodge. Ce n'était pas une petite balade en moto qui allait le démonter.

Il enfourcha la Harley, mit le contact, fit demi-tour sur le gravier puis s'engagea dans la petite voie d'accès qui rejoignait la route. C'était une ancienne route des mines, qui n'était passée au bulldozer qu'une fois par an, lorsque le dégel printanier l'avait transformée en ravine cabossée. Elle était donc présentement dans le pire état possible. Avançant de son mieux dans l'hyperbole de lumière projetée par les phares du chopper, il consacra toute son attention, les deux ou trois premières minutes, à éviter les crevasses les plus profondes qui s'étaient formées depuis le début du dégel. Son avancée lente était une bénédiction cachée : s'il était allé plus vite, les pneus auraient fait gicler des caillots de boue à demi gelée qui seraient allés se glisser à l'intérieur des garde-boue.

Comme il s'approchait des berges de la rivière, les arbres plus clairsemés lui offrirent une vue dégagée sur le ciel à l'est, qui s'était teinté d'un rose nacré. Il fut tenté d'éteindre les phares pour rouler dans le noir, comme au bon vieux temps. Avant l'accident. Mais l'accident l'avait fait réfléchir, si l'on pouvait ainsi qualifier l'effet produit par des tiges de maïs enfoncées dans votre cerveau. Et depuis le temps qu'il vivait dans ces contrées, il avait appris que c'était l'heure de prédilection des bestioles en

tout genre : il faisait suffisamment jour pour qu'elles puissent voir ce qu'elles étaient en train de faire, mais pas assez pour qu'il soit facile aux prédateurs de les repérer. C'était donc l'heure où un biker solitaire avait le plus de risques de se tuer en heurtant de plein fouet un élan au milieu de la route. Avec leurs grands yeux brillants et leurs oreilles surpuissantes, les prédateurs étaient également de sortie, à la recherche de proies crépusculaires. Les Selkirk ne manquaient pas de superprédateurs : deux sortes d'ours, des loups, des couguars, des coyotes et plusieurs félins plus petits, pour ne nommer que les quadrupèdes – à tel point que leur place dans la chaîne alimentaire ne semblait plus un sommet, mais un plateau ou une mesa. Car s'il était fâcheux de heurter un daim en moto, n'était-il pas encore pire de heurter le grizzly qui poursuivait le daim ?

Il garda donc les phares allumés lorsqu'il tourna vers le sud et prit peu à peu de la vitesse, restant en roue libre sur trois ou quatre cents mètres afin de débarrasser ses pneus de leurs boulettes de boue froide sur le goudron propre. Puis il mit les gaz et aborda les lacets qui menaient au Schloss, accélérant un peu quand se présentait une ligne droite, ralentissant un peu à l'approche des virages où pouvaient paître des daims dans les sous-bois riches qui renaissaient à cette saison dans les fossés et les bas-côtés éclairés par le soleil.

En quelques minutes – pas assez longtemps, en fait, car il commençait à apprécier la balade –, il prit le grand virage à gauche, passa dans l'ombre de Baron's Rock et sentit la route descendre sous lui : il plongeait vers le barrage. Ici, la chaussée s'élargissait en une espèce de rond-point afin de permettre aux véhicules trop longs et trop lourds de faire demi-tour, formant une sorte de parking non officiel pour les automobilistes qui voulaient pêcher dans la rivière ou pique-niquer en profitant de la vue du Rock, de la rivière et des tourelles en pierre du Schloss qui s'élevaient au-dessus des arbres de l'autre côté.

À cause des arbres et du relief, la vue du Schloss ne se révélait vraiment que lorsqu'on était arrivé à la moitié du barrage. Chet – qui n'allait pas très vite de toute façon – relâcha un peu l'accélérateur et laissa la moto presque s'immobiliser. Il avait remarqué plusieurs faits un peu bizarres. La cloche de l'alarme sonnait toujours, mais avec un son mat, étouffé, comme si on avait fourré un tissu dedans. Pourquoi Dodge n'avait-il pas fermé la valve ni éteint complètement le mécanisme pour éviter de causer davantage de dégâts dans le bâtiment ? Par ailleurs, l'endroit n'était pas du tout éclairé. Bien sûr, comme Dodge y était seul, il était logique que peu de lampes soient allumées.

Mais il aurait tout de même dû y en avoir quelques-unes, en particulier si Dodge courait en tous sens pour essayer de rafistoler une tête d'extincteur cassée.

Mais ce qui retint vraiment son attention et lui dit que quelque chose clochait sérieusement, c'était l'odeur. L'odeur de plastique brûlé qu'il associait aux incendies domestiques. De plus, il faisait désormais assez jour pour qu'il repère une fumée laiteuse qui s'attardait dans les arbres et la vallée.

Donc il y avait bien eu un feu.

Pourquoi le système d'alarme – électronique – n'avait-il pas émis une alerte ?

Pour la même raison que le courant était coupé ?

Mais l'alarme disposait d'une batterie de secours censée continuer à fonctionner pendant une journée entière.

Peut-être les téléphones étaient-ils également coupés ?

Chet pensa d'abord courir à l'intérieur pour essayer de trouver Dodge, mais il avait entendu trop d'histoires d'aspirants héros qui succombaient à l'inhalation de fumée avec les gens qu'ils essayaient de sauver. Il devait au moins prévenir les secours avant d'entreprendre quoi que ce soit. Il immobilisa son chopper au bout du barrage, côté Schloss, et sortit son portable.

« PAS DE RÉSEAU », annonçait l'écran.

Encore une bizarrerie. Le Schloss possédait sa propre antenne-relais. La couverture à cet endroit aurait dû être fantastique. Mais apparemment, elle était aussi hors d'usage.

Qu'est-ce qui pouvait expliquer tous ces dysfonctionnements simultanés ?

Il en était encore à se poser la question lorsqu'il entendit un coup de feu.

Il avait retenti à quelque distance, et il était pratiquement sûr qu'il s'agissait d'un fusil et non d'une carabine.

Son instinct lui dicta de se tailler en vitesse, et il mit donc la main sur l'accélérateur, tourna la poignée et lâcha l'embrayage. Le pneu arrière se mit à tournoyer dans la boue molle et les aiguilles de pin qui couvraient la chaussée, et il en profita pour faire demi-tour et se remettre face au barrage.

Il s'apprêtait à s'élancer lorsqu'il remarqua deux silhouettes qui couraient dans sa direction de l'autre côté du terre-plein. Ils venaient d'émerger de leur cachette derrière les arbres. Leur démarche était bizarre. Leurs jambes avançaient normalement, mais ils ne balançaient pas du tout les bras.

Ils ne balançaient pas du tout les bras, en fait, parce qu'ils tenaient tous deux un revolver à deux mains. Et ils avaient les yeux fixés sur lui.

Pour traverser le barrage, il lui faudrait rouler droit sur ces types, car ils étaient pile sur son chemin. Ils auraient tout le temps de vider leurs magasins sur lui.

Il avait déjà pivoté à cent quatre-vingts degrés. Il poursuivit le mouvement et effectua un cercle complet, autrement dit il se retrouva avec le barrage derrière lui et le Schloss en face. Aller se planquer à l'intérieur du Schloss était exclu. Qui qu'ils puissent bien être, ces types étaient déjà entrés dans le bâtiment et ils avaient fait ce qu'ils voulaient à Dodge – une ancienne querelle liée au deal de drogue ? –, ils avaient coupé le courant et les lignes téléphoniques et mis le feu. Il lui fallait mettre de la distance entre lui et eux. Il orienta la moto, non vers le Schloss, mais vers la route qui passait devant, mit pleins gaz, lâcha l'embrayage et s'élança en exécutant une roue arrière.

En passant devant le Schloss, il aperçut, dans sa vision périphérique, une forme semblable à un lys, faite de lumière jaune orangé, et réalisa qu'il regardait dans le canon d'un fusil qui faisait feu sur lui : un fusil équipé d'un dispositif antiretour qui canalisait la flamme en six jets équilatéraux ressemblant à des pétales. Le fusil tira une, deux, trois, quatre balles, produisant un bruit fracassant à chaque coup, et derrière lui, il entendit le tacatacatac ! coupant des tireurs postés sur le barrage qui vidaient leurs magasins sur lui.

Un virage à droite mit quelques arbres entre lui et les fous qui essayaient de le tuer. Il eut enfin la présence d'esprit d'éteindre les phares de la moto. Son bras bougeait avec lourdeur. Il se souvenait vaguement d'avoir senti quelque chose le heurter quelques secondes plus tôt, un caillou soulevé par ses pneus, sans doute. Le choc avait dû engourdir un nerf. Son corps vieux et usé souffrait d'étranges infirmités de temps à autre.

Une lumière vacillait en avançant dans les arbres. Elle descendait une pente. Dirigée non pas vers lui mais sur un point sur la route devant lui.

La lumière rebondit sur la route, puis se redressa brusquement, éclairant le visage du porteur. C'était trop loin pour qu'il puisse le voir clairement, et il ne voulait pas s'approcher davantage. Il n'était pas à portée de carabine ni de pistolet, mais si cette personne avait un fusil longue portée…

« Chet ! C'est moi ! Zula ! »

Il fonça en avant jusqu'à elle. En s'approchant, il remarqua avec intérêt qu'elle portait un fusil à pompe.

« On a cru que tu étais morte.

– Eh bien, non.

– Où est Dodge ?

– Pas ici. Viens, il faut qu'on se tire.
– Tu m'étonnes ! »

Parce qu'il entendait maintenant la voix des tireurs à leur poursuite.

Zula mit la sécurité sur le fusil. Elle portait un gros sac, chargé n'importe comment. Elle s'appuya sur l'un des marchepieds, enfourcha l'engin et s'assit. Dès qu'il sentit le poids de son corps dans son dos, il lâcha l'embrayage et repartit sur la route, d'abord au pas de course – pour que leurs poursuivants ne puissent gagner du terrain –, puis plus vite dès qu'il sentit que Zula était bien en équilibre et ne risquait pas de basculer en arrière.

Pendant un moment, ils ne firent que rouler. Chet apprécia cet instant, rouler dans la pénombre tandis qu'une lumière rose saumon se répandait sur la voûte céleste au-dessus d'eux, les bras de Zula autour de sa taille.

Ils ne parlèrent pas avant d'avoir atteint le terre-plein situé juste avant l'ancienne mine en ruine où un million de vieilles planches grises tentaient de tomber en avalanche dans la rivière. De là, ils purent monter une courte rampe pour rejoindre la piste de vélo et de ski, que la Harley pouvait emprunter sans problème. Mais il jugea raisonnable de s'arrêter.

« Je ne vois pas d'autre choix que de continuer, dit Zula.
– Il n'y a rien par là.
– À part les États-Unis d'Amérique. Et tu sais comment y aller, pas vrai ?
– Pas sur cet engin ! Il ne nous conduirait que jusqu'au tunnel.
– Mais ça mettrait quelques kilomètres supplémentaires entre nous et les djihadistes.
– Les quoi ?
– Et tu sais comment continuer ensuite. À pied. Non ? Tu le faisais avec Richard.
– Oh, ça fait des années, ma petite !
– Mais tu sais. Tu connais la route. Et eux non. On peut les semer.
– On devrait attendre qu'ils nous dépassent, puis faire demi-tour.
– C'est ce qu'ils attendent. Ils ne sont pas cons. Ils vont poster quelqu'un sur le barrage.
– Oui, mais si on restait dans les arbres et qu'on se déplaçait dans les bois...
– Écoute. Leurs complices ont pris Richard. Ils ont Dodge.
– Dodge ? Il n'est pas blessé ?
– Pas que je sache. Ils sont au sud par rapport à nous. Ils n'ont pas de moto. On peut quasiment les rattraper.

– Et pourquoi on irait les rattraper!?

– Il faut juste que je me fasse voir à Oncle Richard – pour qu'il sache qu'ils ne me tiennent plus en otage. Comme ça, il sera libre, il pourra s'enfuir dans les bois, échapper à ces types. »

Chet ne dit rien. Ce n'était pas qu'il n'était pas d'accord. Mais il avait du mal à se concentrer.

« Il faut que j'aille lui sauver la vie », dit Zula. D'un ton presque désinvolte. Ah ! je vois que je ne me suis pas bien fait comprendre... je t'explique... Il faut que j'aille lui sauver la vie.

Cela lui donna quelque chose sur quoi focaliser son attention. « Bon, OK, dit comme ça... je vais t'emmener jusqu'au tunnel. » Il laissa la moto quitter bruyamment la route et s'engagea sur la piste recouverte de gravier.

Avant d'arriver au bout, il avait compris, obscurément, qu'il perdait du sang. Il ne se souvenait plus comment il le savait, ce qui lui avait fait saisir la chose. Il se rappelait faiblement, comme dans un rêve, que la fille dans son dos – Zula – le lui avait fait remarquer. Chet avait balayé ses mots d'un rire et avait accéléré.

Et maintenant qu'il était couché par terre et contemplait un ciel bleu.

Avaient-ils eu un accident ?

Non. La Harley était garée juste à côté de lui. Zula avait déroulé un matelas de camping. Et il somnolait dessus. Couvert d'un sac de couchage.

Elle s'accroupit près de lui et écarta le sac de couchage pour examiner le côté droit de son torse. Sa chemise avait disparu. Sa peau nue se contracta au contact de l'air frais. Elle regretta ce qu'elle vit, mais ne fut pas surprise. Elle l'avait déjà examiné pendant qu'il était couché là.

« Depuis combien de temps on est arrêtés ?

– Pas très longtemps. »

Il était trop gêné pour oser demander ce qu'il avait. C'était sans doute évident.

Elle s'employa à faire une espèce de bandage. Elle avait une petite trousse de secours fort mal achalandée.

« Arrête, dit-il doucement. C'est une perte de temps.

– Qu'est-ce que tu veux faire, alors ?

– Prends les devants. Va sauver Dodge. Je te rejoindrai.

– Tu... me rejoindras ?

– Je ne peux pas aller aussi vite que toi, loin de là. Mais je n'ai aucune raison de rester là comme un con. Je veux mourir sur le 49e parallèle. »

Elle était accroupie, les bras croisés sur les genoux. Elle regarda vers le sud, vers le soleil, vers la frontière. Puis elle laissa tomber

son visage sur ses avant-bras et sanglota un moment.

« Tout va bien, dit-il.

– Non. Des gens sont morts. »

Elle leva les yeux, se laissa retomber sur ses fesses, allongea les jambes à côté de Chet. « Je ne les ai pas tués. Mais ils sont morts à cause de mes actions. Tu comprends ? Peter. Les pilotes. Les propriétaires du camping-car. Ils seraient tous en vie si j'avais fait d'autres choix.

– Mais tu n'aides pas les tueurs », dit Chet.

Le fait de rester couché, combiné avec la crise de larmes de Zula, l'avait un peu ravivé. Il se sentait presque normal.

« Bien sûr que je ne les aide pas.

– C'est toi qui as tiré le premier coup de feu tout à l'heure, non ? Pour me prévenir.

– Jahandar – le sniper – t'avait dans le collimateur. Oui, je t'ai prévenu d'un coup de fusil.

– Donc tu te bats contre eux.

– Bien sûr que oui. Mais à quoi ça sert, si le résultat, c'est que d'autres gens se font tuer ?

– C'est une question trop balèze pour moi. Tu fais ce que tu peux, c'est tout, jolie môme. »

Elle essaya de lutter, mais les coins de sa bouche esquissèrent un sourire malgré elle. « Tu appelles toutes les femmes comme ça.

– C'est vrai.

– Ça faisait longtemps que je n'avais pas entendu ce genre de flatteries. »

Chet fit un petit haussement d'épaules.

« Bon, reprit-elle. Tous ces gens sont morts pour rien si je n'aide pas Richard à s'enfuir. Après, on pourra appeler les secours. Mais je dois d'abord aller à la frontière. Et j'ai besoin de ton aide.

– La Frontière. C'est là qu'on va.

– Comment je... comment on y va ? »

Il tourna la tête, leva son bras en état de marche, gesticula en direction de la crête qui s'élevait au-dessus d'eux au sud : une lame de granit crème, parsemée de neige blanche, bordée d'une rampe de rochers qui s'en étaient détachés il y a des millions d'années pour aller se fracasser dans la vallée. Ils avaient roulé jusqu'aux pentes du milieu de la crête, volé sur des pilotis passés au créosote au-dessus des champs de gravats, pour finir là où un mur de roche solide jaillissait de l'éboulis. Le tunnel avait été creusé droit dedans, au cœur de l'arête rocheuse.

« On se sert des tunnels de la mine pour dépasser cette

saloperie. Comme ça, on n'a pas besoin de l'escalader. Ça prendrait des jours. Ça me tuerait. Merde, même toi, ça te tuerait ! Non. On prend les tunnels. C'est ça qu'a découvert Richard. C'est son secret. On ressort de l'autre côté. Puis on suit la rivière jusqu'aux chutes d'eau. Latitude 49 degrés nord. C'est là que je m'arrête, et toi tu continues.

– Allons-y, alors, si c'est ce que tu veux.

– Oui, c'est ce que je veux. »

Le tunnel était suffisamment large pour accueillir un petit train à voie étroite : une voiture aurait pu rouler dedans sans problème. Pour éviter ce risque, les propriétaires avaient fabriqué une grille massive en acier, fixée dans la roche, qui bloquait le passage. La barrière était située à dix mètres à l'intérieur du tunnel. Ces dix mètres étaient une tornade de graffitis criards et il y avait une couche de dix centimètres de canettes de bière, sachets de chips, capotes et piles usagées. Juste à l'entrée, un cercle de fer avait été utilisé pour faire un feu ; Zula, en mode Sherlock Holmes, vérifia que les cendres étaient encore rougeoyantes. Ils n'étaient qu'à deux ou trois heures de Jones et compagnie.

Au milieu de la grille, une porte. Visiblement, elle avait été verrouillée, vandalisée, cadenassée avec une chaîne, vandalisée, soudée et revandalisée si souvent que cela menaçait l'intégrité de toute la structure. Elle tenait tant bien que mal, légèrement tordue, et la torche de Zula, à travers la grille, révéla que les graffitis et les ordures étaient à peine moins nombreux de l'autre côté. Elle perçut une odeur âcre et familière : de la peinture fraîche en bombe. En baladant sa torche sur la plaque d'acier de la porte, elle trouva quelques caractères en arabe. Elle ne parvint pas à les lire. Elle toucha l'une des lettres et de la peinture verte fraîche lui resta sur les doigts.

« Attention ! s'écria Chet, qui la suivait péniblement.

– Pourquoi ?

– Ils la piégeaient, dans le temps.

– Qui la piégeait !?

– À une époque, la compétition est devenue un peu acharnée. Ça s'est un peu envenimé. Des gens un peu dingues se sont mis dans le coup. Des gens capables de meurtre. C'est là qu'on a décidé de retourner dans le droit chemin, Dodge et moi. »

Zula fit jouer le faisceau de sa torche de haut en bas sur l'embrasure de la porte et repéra, tout en haut, un reflet argenté. De la corde à piano. Elle avait été fixée autour de la barre verticale qui servait de rebord à la porte et dirigée horizontalement le long de l'interstice entre porte et cadre,

jusqu'au mur du tunnel. Puis elle disparaissait dans un monticule d'ordures qui avait été entassé dans l'angle du mur et de la grille d'acier.

Le temps qu'elle finisse ses observations, Chet l'avait rejointe et suivait des yeux le fil d'acier en s'appuyant contre la grille. Sa respiration était hachée et ronflante. « Merde alors, je ne m'attendais pas à voir ça, quand même !

– Tu crois qu'il y a quelque chose de caché dans ce tas d'ordures ?

– Forcément. »

Dans une poche de son pantalon de cuir, Chet transportait un Leatherman muni d'une pince et d'un coupe-câbles. Après avoir insisté pour que Zula retourne dehors pour s'abriter à flanc de montagne, il sectionna la corde à piano et ouvrit la porte – elle entendit le grincement des énormes charnières. « La voie est libre, annonça-t-il, après avoir compté jusqu'à dix. Mais avant qu'on s'engage là-dedans, je vais me reposer cinq minutes pendant que tu retournes chercher un truc à la moto. »

Il s'agissait d'un énorme antivol. Zula le rapporta dans le tunnel et aida Chet à le faire passer entre les barreaux de la grille et de la porte, qu'ils refermèrent derrière eux.

Ensuite, ils avancèrent avec une prudence extrême, ce qui n'était pas difficile car Chet ne pouvait pas aller très vite de toute façon. Une fois qu'ils eurent dépassé les vestiges de fête qui encombraient le sol près de la grille, il n'y avait plus beaucoup d'endroits où auraient pu se cacher des objets piégés. Et s'il fallait se fier au premier, Jones les aurait signalés avec des avertissements bombés sur le mur, de façon à éviter ce genre de problèmes au groupe des suivants – sans doute Ershut, Jahandar et tous ceux qui seraient jugés dignes de les rejoindre. Elle ouvrit grand les narines à l'affût des relents âcres de la peinture et grand les yeux pour repérer le vert fluo utilisé par Jones.

Au bout de quelques minutes, ils arrivèrent à un point où le tunnel se terminait sur une paroi de verre percée d'un trou juste assez grand pour permettre à Chet de s'y tenir debout. « Ça, tu vois, c'était un adit, expliqua-t-il. C'est comme ça que les mineurs appellent un tunnel horizontal et suffisamment plat pour qu'on puisse y faire circuler un petit train. Jusqu'au gisement, au cœur de la montagne. Seule la première section, ici, a été élargie pour laisser passer la voie ferrée. Mais maintenant, on va entrer dans l'adit proprement dit. » Un autre monticule d'ordures annonçait une autre porte métallique, barrant l'entré e de l'adit, qui avait été forcée et laissée entrouverte. Cela aurait été un emplacement logique pour un autre objet piégé. Mais Zula

ne vit ni ne sentit pas la moindre trace de peinture, et l'inspection minutieuse par Chet des détritus et de la porte ne révéla rien de suspect. Ils entrèrent dans l'espace beaucoup plus confiné de l'adit et découvrirent que, comme toujours, les fêtards et graffeurs étaient passés avant eux.

« La troisième à droite », entonna Chet. Puis il se mit à tousser et cracha quelque chose de sombre contre le mur. L'effort physique de la toux le laissa flageolant, et il s'appuya contre la pierre pendant quelques instants, puis repartit, chancelant, mais tenant à ouvrir la voie.

Zula avait envie de demander : Comment ça, la troisième à droite ?, mais se retint : elle verrait bien assez tôt, et elle ne voulait pas contraindre Chet à faire l'effort de parler. Elle comprit lorsqu'ils passèrent un trou dans le mur. Elle braqua sa lampe torche à l'intérieur et vit un autre adit qui menait, apparemment, au gisement. Pas de doute, ils étaient maintenant dans une pierre différente de celle qu'ils avaient vue à la surface : plus foncée, mais traversée de veines colorées et illuminée d'excroissances cristallines, en particulier aux endroits où l'eau suintait par les fissures et dégoulinait le long du caniveau creusé dans le sol. Quelques instants plus tard, ils doublèrent un autre tunnel identique et, peut-être vingt mètres plus loin, après être arrivés dans un secteur où la roche était différente, ils rentrèrent dans le gisement et arrivèrent au troisième adit. Zula aurait pu le sentir à l'avance, car l'odeur de peinture s'était de nouveau faite intense. Cette fois, plusieurs lignes d'écriture avaient été gribouillées sur le mur à côté du petit passage.

Ils firent une pause pour que Chet puisse rassembler ses forces. Il consommait de l'eau à une fréquence alarmante et se plaignait toujours de la soif. « Tu suis l'adit sur, je ne sais pas, trente mètres, et tu arriveras sur un puits creusé dans le sol d'une chambre. Devrait y avoir une échelle d'acier. Avant, y avait un monte-charge, mais plus maintenant. Tu descends l'échelle jusqu'en bas. Environ cinquante barreaux. Tu déboucheras sur un adit qui t'amènera à une autre intersection comme celle-ci.

– Tu veux dire que tu ne viens pas ? »

Il réfléchit quelques instants.

« C'est juste une façon de parler. Je rassemble mon énergie pour cette saleté d'échelle. »

C'était plus ou moins pareil à ce qu'avait prédit Chet. La chambre au bout de cet adit contenait une machine étonnamment volumineuse qui avait dû être descendue en pièces et assemblée sur place. Sa caractéristique principale était une énorme roue rouillée, avec des câbles qui s'inséraient sur des

sillons dans sa jante avant de descendre dans le trou en dessous. De toute évidence, la machine n'avait pas servi depuis des lustres, et Zula, même si elle avait fait de la spéléologie pour s'amuser, était prête à tout abandonner et à faire demi-tour. Mais Chet insista, et un autre graffiti vert fluo confirma qu'il y avait un moyen de descendre. Elle le suivit de l'autre côté de la machine. Elle comprit alors que le puits était circulaire, mais que ce cercle avait été fragmenté en plusieurs passages à peu près carrés ou rectangulaires. Le plus grand de ceux-ci se trouvait au milieu et il était desservi par la roue gigantesque, mais d'autres, plus petits, semblaient répondre à d'autres nécessités, telles que le câblage, l'aération, des gréements type monte-plats pour transporter le minerai, et l'échelle qui pouvait servir lorsque rien d'autre ne fonctionnait. Chet examina soigneusement celle-ci, en quête de pièges. Puis il défit sa ceinture, passa dedans la boucle de sa lampe torche et la rattacha de façon que la lumière pende devant son entrejambe, éclairant le fond du puits. Il se mit à descendre l'échelle à une telle vitesse que Zula craignit qu'il ne soit en train de tomber. Elle avait l'impression qu'il voulait en finir au plus vite. Peut-être pensait-il trouver un objet piégé au fond et voulait-il le faire exploser avant qu'elle ne le rejoigne. Ce qui ne l'encourageait guère à se précipiter. Tenant sa propre torche d'une main, elle se mit à descendre à son tour et se trouva bientôt dans un environnement qui aurait été extrêmement étouffant si elle avait été encline à la claustrophobie. L'espace dans le puits était visiblement très précieux, et les ingénieurs n'avaient pas voulu en employer plus que nécessaire pour le passage. Son sac ne cessait de se coincer ou de s'accrocher, la forçant chaque fois à repousser une petite montée de panique.

« Je crois qu'il y a un autre piège, dit-elle, passant devant une nouvelle inscription à la peinture fluo.

– Je l'ai repéré. Attends deux secondes. »

Elle s'arrêta et se força à regarder vers le bas. Chet était accroché à l'un des derniers barreaux de l'échelle et il dépliait son Leatherman. Elle entendit un petit bruit d'incision, comme il sectionnait une corde à piano, puis il y eut plusieurs secondes de silence absolu tandis qu'ils attendaient tous deux une détonation.

« Je crois que c'est bon », dit-il.

Ils n'avaient fait aucun effort pour cacher celui-ci : c'était un bloc rectangulaire aux bouts arrondis, posé par terre au bas de l'échelle, maintenu par des colsons.

« Une mine Claymore, annonça Chet. Orientée droit vers le haut. Elle aurait fait sauter n'importe qui sur cette échelle.

– Comment vas-tu ? demanda Zula, comme il ne semblait pas y avoir grand-chose de plus à dire sur ce sujet.

– Pas mal ! dit Chet, d'un ton un peu surpris. Je vais m'asseoir et me reposer un petit peu. Je te retrouve à la prochaine intersection, de ce côté. »

Il dirigea le faisceau de sa torche vers l'un des trois adits qui partaient du fond du tunnel. « Fais une trentaine de mètres, on prendra le second adit sur la gauche. »

Zula avait remarqué que l'état de Chet semblait s'améliorer nettement lorsque quelque chose déclenchait une montée d'adrénaline et décliner, au contraire, dans les périodes de calme. En ce moment, il semblait assez énergique, et elle fut donc surprise qu'il réclame une pause ; mais peut-être était-ce sa manière polie de lui demander de le laisser pisser en paix. Car il avait bu pas mal d'eau. Elle suivit donc l'adit jusqu'au deuxième trou et ne sentit ni ne vit d'autre graffiti. Mais elle sentait autre chose, en revanche : une bouffée d'air frais qui venait dans sa direction.

Elle tenta d'éteindre sa lampe torche et de laisser ses yeux s'ajuster, et elle se convainquit qu'elle devinait une faible lueur qui ricochait sur les parois humides du tunnel.

Mais le faisceau de la torche de Chet la fit disparaître. Il avait fini sa pause pipi et il s'approchait. De nouveau, il se déplaçait avec lourdeur, titubant régulièrement sur le côté, comme s'il avait besoin de s'appuyer contre la paroi de l'adit pour tenir debout. Il avait remonté la fermeture Éclair de son blouson de cuir, comme pour repousser une vague de froid soudaine.

« C'est la sortie, par là, annonça Zula, demandant du même coup confirmation.

– Tu peux te diriger, à partir d'ici. Mais va doucement et fais attention aux objets piégés. »

À partir de là, il la laissa mener la marche. Elle fit une quinzaine de mètres, attendit qu'il la rejoigne et renouvela l'opération. Elle arriva à une nouvelle intersection, mais la direction était évidente, car de l'air frais et de la lumière arrivaient maintenant du bout du tunnel. Elle se mit à avancer avec une prudence extrême, restant juste quelques pas devant Chet. Il n'y avait pas d'intérêt à s'éloigner trop, puisqu'elle devrait l'attendre ensuite, et marcher doucement lui laissait plus de temps pour repérer les mines éventuelles. Ils arrivèrent à ce qui devait être le principal adit menant vers la sortie sud de la mine et trouvèrent un wagon à plateau encore capable de rouler sur les rails vissés au sol. Zula, après avoir bien vérifié qu'il n'y avait ni corde à piano ni mine antipersonnel, insista pour que

Chet s'asseye dessus. Elle mit les mains sur ses épaules et le poussa le long des rails sur une distance étonnamment longue. La clarté devant eux augmentait à chaque fois que le tunnel virait légèrement de côté, et ils arrivèrent finalement à un virage où la lumière presque directe du soleil rayonnant par l'entrée sud du tunnel les aveugla. Cela semblait un emplacement logique pour un troisième piège, et ils étaient trop éblouis pour y voir, aussi attendirent-ils quelques minutes, grignotant quelques bricoles et laissant le temps à Chet d'engloutir une nouvelle bouteille d'eau. Puis il se releva, et ils parcoururent les trente derniers mètres du tunnel pas à pas.

Le dernier piège était un simple fil de détente tiré entre les deux parois à hauteur de cheville, à quelques mètres de la sortie, où des marcheurs impatients auraient été tentés de presser le pas. Chet insista pour que Zula l'enjambe et se mette à l'abri avant qu'il ne le sectionne avec son Leatherman. Il craignait que ce ne soit un EEI particulièrement vicieux qui exploserait au moment où l'on couperait le fil. Mais rien ne se passa, et il ressortit du tunnel en titubant quelques instants plus tard. On aurait dit le fantôme d'un mineur ayant trouvé la mort au cœur de la montagne cent ans plus tôt.

Ils avaient parcouru moins d'un kilomètre à vol d'oiseau, mais ils entrèrent dans un monde tout différent. Zula déduisit que des vents du sud devaient charrier de l'air humide du Pacifique, déposant des tonnes de pluie dans la vallée qui s'étendait maintenant devant eux. Car l'air était nettement plus moite que celui qu'ils avaient respiré à l'autre bout du tunnel, côté Schloss, et la végétation constituait un biome complètement différent. Ils étaient entrés dans la mine par un terrain d'éboulis et débouchaient en plein milieu d'une forêt tropicale.

Et sauvage. Pas de graffitis, pas de reliquats de fête de ce côté ci. Tout juste un cercle en acier, vestige d'un feu, et quelques emplacements où des randonneurs auraient pu planter une tente. Comparé à l'autre côté, à une courte distance en voiture de la ville d'Elphinstone et à une distance raisonnable du Schloss à pied, cet endroit était le milieu de nulle part, une bande de territoire coincée entre la frontière américaine et la barrière presque infranchissable de l'arête rocheuse qui s'élevait maintenant derrière eux. Si la vue avait été plus spectaculaire, les randonneurs et les adeptes du mountain bike seraient sans doute venus quand même. Mais on pouvait trouver des paysages plus beaux et nettement plus faciles d'accès dans des endroits tels que Glacier et Banff, à quelques petites heures en voiture, et ce territoire avait été laissé intact, hormis par les contrebandiers et

les terroristes. Des plaques de neige, arrondies par le dégel, s'étalaient entre les arbres autour d'eux et sur les pentes de la montagne, contribuant à un écoulement général qui suintait à travers la boue et dégoulinait en de petits cours d'eau grossissant en ruisseaux froids gargouillants qui se rejoignaient, peut-être un kilomètre plus bas, dans une rivière qui se jetait vers le sud dans la vallée ; et même s'ils ne pouvaient pas voir d'où ils étaient, ils entendaient le grondement de la cataracte qui coïncidait presque avec la frontière : elle ne figurait pas sur les cartes, mais était connue par les rares habitants de la région sous le nom de La Frontière.

On avait prévenu Olivia, bien sûr : travailler pour le MI6 ne serait pas romantique. Cela ne se passerait pas comme dans les films, ça non. C'était un peu gênant qu'il y ait même besoin de le préciser. Quelqu'un de suffisamment expérimenté et intelligent pour travailler pour le MI6 n'irait quand même pas imaginer que cela allait se passer comme dans un film de James Bond, si ?

Elle s'était attendue à un ennui mortel et à des situations profondément antiromantiques depuis le tout début. Pour la plus grande partie, sa mission à Xiamen avait amplement répondu à ces attentes. La petite période mouvementée à la fin avait été une anomalie, pour dire le moins.

Et pourtant, aucun des efforts déployés par ses formateurs pour limiter ses espérances et modérer ses attentes ne l'avait pleinement préparée au voyage de Wenatchee à Bourne's Ford dans les transports en commun. Elle avait eu la chance d'atteindre la gare routière de Wenatchee quelques minutes seulement avant l'heure prévue pour le départ du car pour Spokane. Il avait une demi-heure de retard. Rien de grave. Elle acheta un billet en cash, monta dans un bus interurbain qui puait le moisi et le désodorisant et s'y installa pour plusieurs heures, à regarder défiler les plateaux désertiques du centre et de l'Est de l'État de Washington, essayant de ne pas se faire trop remarquer par les seniors et travailleurs immigrants dépenaillés assis autour d'elle. Quelques heures plus tard, elle descendit à la gare routière et ferroviaire du centre de Spokane : une ville qui, elle en était sûre, devait avoir ses charmes, mais qui semblait, à première vue, à la tombée de la nuit, sinistre et anonyme. Il faisait dix degrés de moins que sur la côte. Le prochain car pour Bourne's Ford ne partait pas avant le lendemain matin. Elle ne pouvait pas descendre à l'hôtel sans présenter des papiers et donc se faire repérer ; elle entra dans un restaurant italien qui semblait

correct et fit durer son dîner, qu'elle paya en cash. Puis elle se rendit dans un cinéma et profita de la dernière séance d'une comédie visiblement destinée aux ados. Elle sortit de la salle à 1 heure du matin. Tout était fermé. Même pas un bar ouvert. Coincée dehors, elle continua à marcher, s'efforçant d'avoir l'air de savoir où elle allait. Si elle devait marcher cinq heures, ce n'était pas la fin du monde. Elle portait des chaussures plates, confortables, et l'énergie dépensée la réchaufferait, même si elle n'était pas suffisamment habillée pour ce temps. Mais au bout de deux heures, tandis qu'elle longeait une zone commerciale qui semblait sans fin, elle trouva un restaurant de la chaîne Perkins Family ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle y entra et mangea le petit déjeuner le plus copieux de sa vie, passa environ une heure à lire un vieil exemplaire d'USA Today, puis paya, sortit et repartit dans les rues.

À 6 heures du matin, le ciel commença à s'éclaircir, les joggeurs à sortir, et les Starbucks à ouvrir leurs portes. Elle tua encore une heure dans un de ces établissements, puis retourna à la gare routière, où elle prit le car de 8 h 06 pour Sandpoint et Bourne's Ford. Le car ressemblait beaucoup à celui de la veille, sauf qu'il s'en dégageait un indéfinissable effluve de folie de montagnard du far west. Le trajet de Wenatchee à Spokane consistait seulement à traverser un quasi-désert, irrigué par endroits, avec un côté rustique. Elle avait remarqué, à mesure qu'ils s'approchaient de Spokane, que les arbres commençaient à survivre, des spécimens isolés, au début, puis des bosquets, puis des petites forêts. Mais au nord de Spokane, les forêts devenaient continues, la route commençait à monter et descendre des côtes considérables, et les commerces et habitations ne donnaient plus l'impression d'être des fermes, mais des avant-postes. Une signalisation franchement excentrique se mit à faire son apparition : des panneaux qui fulminaient contre les Nations unies et des diatribes, écrites à la main, se plaignant de la menace existentielle représentée par le déficit du budget fédéral. Mais bien sûr, elle ne les remarqua que parce qu'elle les cherchait. Comme partout en Amérique, il y avait surtout des fast-foods et des supérettes, des grappes de maisons de vacances (partout où il y avait un lac ou une jolie berge de rivière), des ranchs (dans les portions où la terre était plate) ou des éruptions de pauvreté rurale façon Appalaches. Parfois, ils franchissaient des crêtes et traversaient des zones qu'elle pensait complètement sauvages, jusqu'à ce qu'elle voie apparaître les pistes forestières en zigzag.

Puis soudain ils passèrent par une ville assez jolie, Sandpoint, qui possédait toutes les caractéristiques – brasserie, galerie d'art,

cours de pilates, restaurant thaï – d'un lieu où les démocrates se rendraient pour profiter d'une vie agréable tout en maintenant leur connectivité non-stop et en apaisant leur conscience coupable au sujet du réchauffement climatique, du commerce équitable et des effets secondaires regrettables de la destinée manifeste. Le car s'arrêta un moment : de nombreux passagers descendirent, et peu montèrent. Car, comme il était évident en regardant par la fenêtre, le Nord de l'Idaho n'était pas une région où il était possible de vivre durablement sans disposer d'un véhicule personnel. Par conséquent, les transports en commun étaient fort peu développés, et limités principalement aux adolescents, aux personnes très âgées, à des hommes hirsutes qui semblaient à deux doigts de la rue et à des femmes dans des robes « Petite Maison dans la prairie » qui leur arrivaient aux chevilles – visiblement des membres d'une secte religieuse très traditionnelle.

Une heure plus tard, elle arriva dans la ville nettement plus petite et nettement moins « démocrate » de Bourne's Ford, et une demi-heure après – car ça faisait une petite trotte – au Walmart.

Cela faisait un moment qu'elle attendait l'étape du voyage où commencerait la folie : elle franchirait un seuil invisible séparant l'Amérique du bon sens de la sous-culture dans laquelle vivaient Jacob Forthrast, sa famille et ses voisins. Jusque-là, il s'était agi davantage d'un glissement progressif que d'un seuil. Mais le Walmart lui donna l'impression de s'en approcher nettement. Elle entra par une porte qui donnait sur la partie supermarché et drugstore : plus grand, à soi tout seul, que n'importe quel grand magasin d'Angleterre. C'était le genre d'endroit qui encourageait ses clients à acheter en gros, et les chariots étaient d'une taille ad hoc. Cependant, ils n'étaient pas assez grands pour certains des clients : un imposant Grizzly Adams, portant au vu et au su de tous un semi-automatique sur la hanche, poussait un chariot surchargé tout en en tirant un autre. Les deux débordaient d'énormes sachets de croquettes pour chien, de haricots, de bacon et de macaronis. L'allée suivante était pratiquement envahie par une famille de jupes longues : la maman, deux adolescentes, une fille plus petite, un garçonnet attaché dans le chariot et un autre qui gambadait, poursuivi par un jeune homme qui pouvait être son père ou son frère aîné. Les hommes étaient vêtus normalement : pas de chapeaux bizarres ni de pilosité excessive. Ils poussaient une file de trois chariots, et la mère cochait les articles sur une liste de courses imprimée qui faisait quatre pages. Mais à part ça, les clients ne différaient pas tellement de ceux qu'on pourrait voir dans n'importe quel

supermarché des États-Unis ou même d'Angleterre.

Rien que de bien normal. Mais avec un peu d'introspection – et elle avait tout le temps pour cela, en se baladant dans les hectares polis à la machine du Walmart –, elle comprit que ce qu'elle cherchait vraiment, c'était quelque chose, n'importe quoi, pour éviter que ce voyage ne soit parfaitement et totalement banal. Si la police les avait pris en chasse, elle et Sokolov, à partir du lieu de la fusillade à Tukwila ; s'ils avaient été forcés d'abandonner la voiture dans les Cascades et de filer vers les montagnes, au nord ; si elle avait été poursuivie dans les rues sombres de Spokane par une bande de camés ; si les montagnes du Nord de l'Idaho étaient infestées de nazis forcenés ; dans ce cas, l'aventure aurait pris un sacré relief. Mais, en l'absence de ces péripéties, tout cela n'était que la manière la plus affreusement ennuyeuse de passer deux jours, pour traverser l'une des frontières les plus faciles à traverser du monde entre deux pays relativement calmes et dociles.

Ou, du moins, elle s'en était presque convaincue lorsqu'elle s'égara dans la partie du magasin où étaient exposées les télés à écran plat : une centaine de clients lui tournaient le dos et regardaient un reportage en direct sur un événement quelconque.

Les télés n'étaient pas toutes réglées sur la même chaîne : certaines montraient Fox, d'autres CNN, ou des stations locales de Sandpoint ou Spokane. Mais toutes parlaient de la même chose et diffusaient des images semblables : une route, vue d'hélicoptère, dans un paysage verdoyant et dégagé. La route s'élargissait de deux à plusieurs voies en approchant d'une structure qui ressemblait à un péage. Toutes les voies étaient occupées par des voitures stationnées. Au milieu de ce bouchon, un trou gris. Un cratère. Comme si une météorite était tombée là. Les voitures sur le rebord avaient été écrasées, pulvérisées, expulsées violemment du centre, et fumaient encore malgré les torrents d'eau que déversaient sur eux les camions de pompiers. L'embouteillage était entouré par des véhicules de secours et infesté de porteurs de brancards. Des formes immobiles dans des housses mortuaires s'alignaient sur le côté.

Elle s'approcha suffisamment pour voir les titres en bas des écrans :

EXPLOSION À OKANAGAN.
LA COLOMBIE-BRITANNIQUE EN FEU.
TERREUR À LA PORTE DES ÉTATS-UNIS ?

Une caméra au sol montrait des drapeaux américain et canadien agités dans le vent côte à côte. C'était apparemment l'angle préféré par les envoyés spéciaux de toutes les chaînes qui, supposa Olivia, devaient se trouver au coude à coude. Comme ils parlaient tous en même temps, Olivia avait du mal à distinguer leurs petites phrases. Les reporters semblaient débiter ces expressions standard destinées à masquer qu'ils ne savaient pas vraiment ce qui se passait. Mais de temps à autre, l'un d'entre eux se lançait dans une récapitulation « pour les spectateurs qui viennent de nous rejoindre ». L'explosion avait eu lieu au Canada, à quelques mètres seulement de la frontière américaine, et ce qu'elle avait pris pour un péage était en fait la frontière. Un véhicule arrêté là, attendant l'inspection des douaniers, avait explosé avec une violence manifestement sensationnelle. Le bilan était déjà de plus de cent morts, sans compter les corps qui avaient été complètement pulvérisés et les secours en étaient encore à ouvrir des véhicules écrasés à l'aide de leurs « mâchoires de survie », et à fouiller les bâtiments américains et canadiens détruits.

Les présentateurs en studio, interrogeant les correspondants sur place, posaient les questions qui s'imposaient : « Avons-nous une description du véhicule qui transportait la bombe ? » « De son ou de ses passagers ? » Mais visiblement, c'était sans espoir. Le véhicule et ses occupants avaient dû être invisibles, anonymes pour tous, sauf ceux qui étaient pris dans l'embouteillage autour d'eux ; et tous ceux qui se trouvaient à proximité étaient morts.

« Je n'ai jamais été si triste d'avoir raison », dit Olivia à Sokolov lorsqu'elle le trouva en train de pousser un chariot au rayon camping et bricolage. Elle lui emboîta le pas et jeta un œil sur le contenu de son chariot, se demandant s'il avait sélectionné ces articles complètement au hasard pour parfaire sa couverture ou s'il avait réellement l'intention d'acheter tout ça : des cartouches de 5,56 millimètres, un purificateur d'eau, des lamelles de bœuf séché, de l'antimoustique, un chapeau de camouflage, des moufles épaisses. Des repas lyophilisés. Un rouleau de bâche noire. De la corde de parachute. Des piles. Une scie pliable. Des jumelles de camouflage.

« Tu parles l'explosion ?

– Oui, je parle de l'explosion. Tu es arrivé ici sans problème ? »

En réponse, Sokolov se contenta de lui jeter un regard prudent, ne sachant pas si elle était sérieuse.

« N'importe », dit-elle. Elle le suivit encore sur quelques pas. « J'essaie simplement de savoir si je vais être l'héroïne ou le bouc

émissaire en rentrant à Londres.

– Bouc émissaire ?

– Celle qui se fait reprocher d'avoir tout foutu en l'air. »

Sokolov se contenta de hausser les épaules, ce qu'elle ne trouva guère rassurant. Il y a toujours des merdes, et il y a toujours quelqu'un qui porte le chapeau. Parfois, c'est toi.

« C'est diversion.

– Oh, c'est intéressant, comme théorie ! Pourquoi dis-tu ça ?

– Taille extrême explosion. Ridicule. But est de transformer les corps en vapeur, détruire preuves.

– Tu crois que Jones a envoyé des gars se faire exploser dans un endroit bien visible, attirant toute l'attention...

– Jones est en train de franchir la frontière à l'instant même. À Manitoba. »

Il haussa de nouveau les épaules. « Nous perdons du temps. »

En fait, Sokolov voulait réellement acheter tous ces articles. Non pas qu'il les destinait à un usage particulier. Mais il était partisan d'en faire des stocks, par principe, à chaque fois que l'occasion se présentait.

Il se serait adapté à merveille dans la région.

Ce qu'il tenait vraiment à acheter, c'étaient des mountain bikes. Il avait déjà exploré le rayon vélos – apparemment, il était là depuis des heures – et avait fait sa sélection. Elle ne pouvait pas lui donner tort. Ils avaient besoin de se rendre à la propriété de Jake sur Prohibition Creek – ou « Crick » – comme les gens de l'Iowa s'obstinaient à le prononcer. C'était à cinquante kilomètres à vol d'oiseau, davantage par les routes qu'ils allaient devoir emprunter. Il n'y avait pas de car. Mais à vélo, s'ils roulaient à bonne vitesse, ils pouvaient y arriver avant la tombée de la nuit.

Olivia comprenait maintenant ce que Sokolov voulait dire par : Nous perdons du temps. Il disait en fait : Je pourrais faire la route en deux heures. Avec toi, qui vas cracher tes poumons sur un vélo de fillette, ça va en prendre quatre.

En tout cas, l'achat ne fut pas un problème – si les espions étaient doués pour quelque chose, c'était bien pour transporter de grandes quantités de cash –, ce qui conduisit à une scène un peu festive à l'arrière du Walmart, lorsqu'ils sortirent les mountain bikes flambant neufs de leurs grandes boîtes plates, les assemblèrent et jetèrent les cartons dans une benne à ordures. Sokolov, qui rejetait l'idée d'acheter de l'eau en bouteille, remplit plusieurs de ses récipients neufs avec un tuyau d'arrosage et se servit de la corde de parachute et de tendeurs pour fixer tout son matériel sur les paniers des vélos. Elle aurait trouvé la chose assez

cocasse si elle n'avait pas vu ce qu'elle venait de voir sur toutes ces télévisions.

Puis ils se mirent à pédaler vers le nord. En direction des fameuses collines.

Les nuages s'écartèrent juste assez longtemps pour leur donner une preuve irréfutable qu'il faisait froid dans la vallée.

Seamus avait oublié le froid.

Il allait devoir acheter quatre blousons. Dont un XXXL. Quatre bonnets, quatre paires de gants.

Quand avait-il réglé la note de sa carte de crédit pour la dernière fois ?

Tant pis, Marlon paierait de sa poche. Cela ne pouvait pas faire un accroc terrible dans son budget, à côté de la location d'un jet, pas vrai ? Non seulement il achèterait les blousons, mais il s'assurerait qu'ils étaient classe. Des parkas de ski dernier cri, quelque chose comme ça. Peut-être toutes du même style et de la même couleur pour qu'ils ressemblent aux Quatre Fantastiques.

Interpellé par cette idée, Seamus se mit à explorer cette analogie tandis qu'ils approchaient du sol. L'hôtesse de l'air – apparemment, elle était comprise dans la location – passa une dernière fois dans la cabine et ramassa des plateaux de sushis à demi finis et des verres à cocktail vides.

De toute évidence, Csongor était la Chose, Seamus était Mister Fantastic, la figure paternelle dégingandée, d'une souplesse insolite, toujours en train de courir dans tous les sens pour organiser des trucs. Marlon était l'archétype même de la Torche humaine, et Yuxia...

La Femme invisible ? Si seulement.

Le jet atterrit et s'arrêta brusquement. Seamus sentit une petite vague de dépression passer sur les Quatre. Louer ce jet, monter dedans illégalement à la base aérienne située à l'extérieur de Manille, puis fendre les airs – car ces jets fonçaient vraiment, une fois lancés – avait été une expérience des plus grisantes. Même Seamus, dont le métier était quand même de se battre contre des terroristes au quotidien, avait été transporté. Atterrir au milieu du paysage gris et détrempé de la base Lewis-McChord était une descente tout aussi raide.

Comme il avait passé sa vie à voyager en avion, Seamus était conditionné à se détendre, car une bonne demi-heure allait encore s'écouler avant qu'ils puissent se retrouver à l'air libre. Mais bien sûr, ce n'était pas vrai dans le cas d'un jet privé. Il sentit un air humide, aux arômes de pin, s'engouffrer par la porte ouverte et il comprit que rien ne l'empêchait de descendre.

« Merci pour le voyage, Marlon, dit-il en se levant, se cognant une nouvelle fois la tête au plafond.

– Merci de m'avoir sorti de là-bas », répondit celui-ci avec un grand sourire.

Il se redressa en courbant prudemment la tête.

Seamus leva l'index. « Ne me remercie pas tant qu'on n'est pas sortis indemnes des quinze prochaines minutes. »

« Mettons les choses au clair », avait dit le supérieur de Freddie, par le canal de téléconférence surcrypté depuis Langley. Jamais une chose très bonne à entendre de la bouche de quelqu'un qui se trouvait considérablement au-dessus de vous dans la hiérarchie.

« On ne demande pas d'argent, était intervenu Seamus avant que Freddie n'ait le temps de dire quoi que ce soit.

– Noté. C'est toujours un plus.

– On ne vous demande pas d'émettre des passeports ou de falsifier des papiers.

– Toute l'idée, avait placé Freddie, avec une certaine nervosité, c'est de ne laisser aucune trace écrite.

– Deux Chinois et un Hongrois, parachutés en territoire amé ricain sans aucun papier.

– Le Hongrois est dans la légalité, il a un visa.

– Deux Chinois, donc.

– C'est ça.

– Étant donné que les sans-papiers chinois sont débarqués par conteneur dans le port de Seattle, ça ne devrait pas faire une grosse différence.

– Exactement ! dit Seamus. Et ce ne sont pas des immigrants économiques de base. Ils vont diriger des grandes entreprises en deux coups de cuiller à pot.

– Pas sans carte verte.

– Je pense que je vais épouser la fille. Comme ça, elle n'aura plus de problème de statut. »

Freddie lui jeta un regard incrédule : « Elle est au courant, au moins ?

– Elle n'en a pas la moindre idée. C'est juste un sentiment.

– Un sentiment de votre côté.

– Je suis à mi-chemin. J'ai fait des progrès tout à fait honorables.

– Ce que je voudrais savoir, intervint le boss, c'est si vous avez des projets à long terme pour ces individus – à part le mariage – qui pourraient entraîner des complications plus tard.

– Ne nous focalisons pas sur des complications hypothétiques.

Focalisons-nous sur le fait que ces gens ont été en contact physique avec Abdallah Jones, qu'ils ont embouti son véhicule, qu'ils lui ont tiré dessus, qu'ils ont été torturés par lui, dans un passé très, très récent. Il me semble que ça vaut bien un billet gratuit pour Langley, vous ne croyez pas ? On ne peut pas leur offrir une tasse de café, à ces gamins, au moins ?

– On peut leur offrir une tasse de café à Manille.

– Seulement en prenant le risque qu'ils se fassent arrêter. À ce stade, les informations vont se répandre comme une traînée de poudre.

– Ce serait facile de notre côté, à condition qu'ils atterrissent dans une base militaire. Les mettre dans un avion de votre côté, sans passer par les formalités, n'est pas de mon ressort.

– Vous n'avez qu'à désavouer toute connaissance de nos actions, et on est bons. »

Il jeta un regard interrogateur à Freddie, qui abaissa les coins de sa bouche – il était très doué pour ça – et hocha la tête.

« C'est la décision la plus facile de ma vie. Considérez que vous êtes désavoués. »

Ce qui ne donna pas à Seamus la moindre idée d'à quoi s'attendre, vingt heures plus tard, en descendant les petits escaliers étroits qui menaient au sol du hangar. La base Lewis-McChord était un bâtiment de l'armée et de l'aviation, assez important, de fait, dans la guerre mondiale contre la terreur car c'était la base des brigades de chars Stryker, si lourdement utilisés en Afghanistan, et c'était aussi une base importante pour les forces spéciales. Seamus le savait bien. C'était à environ une heure de route au sud de Seattle, sur une énorme portion de forêt dont le sol et le climat faisaient paraître Seattle aride en comparaison.

Avec son austérité surréaliste, la scène qui s'offrait maintenant à lui semblait sortir tout droit d'un film de David Lynch. Le jet, apparemment sur ordre des tours, avait roulé directement à l'intérieur d'un petit hangar complètement vide. Des lumières puissantes étaient allumées, comme pour tenter de repousser les brumes grises qui filtraient par les portes du hangar, qui étaient en train de se refermer automatiquement.

Il n'y avait rien d'autre, à l'exception d'un minivan marron avec un autocollant « BÉBÉ À BORD » sur la vitre arrière et un assortiment de rubans « SOUTIEN AUX TROUPES » sur le hayon. À côté se tenait un homme en civil. Son port et sa coupe de cheveux auraient tout de même trahi son appartenance à l'armée, même si Seamus n'avait pas su de qui il s'agissait :

Marcus Shadwell. Major dans une unité des forces spéciales basée dans la région. Seamus avait connu des endroits et des situations des plus étranges en sa compagnie.

Pas plus que celle-ci, cependant. « Où sont-ils ? demanda Marcus de but en blanc.

– Dans ce putain d'avion, Marcus. Qu'est-ce que tu croyais, qu'on les avait accrochés sur le toit avec des tendeurs ?

– Allons-y. J'ai pour ordre de vous sortir de cette base et de vous ramener dans le monde civil. »

Il leva les mains, paumes en l'air, et fit mine de reculer. Puis il les joignit comme pour les laver.

Ils finirent dans un aéroport régional quelques kilomètres plus loin, à l'entrée d'Olympia, seulement parce qu'il était suffisamment grand pour accueillir plusieurs agences de location de voitures. Seamus entra et prit un SUV. Sa carte de crédit fonctionna cette fois-là, en tout cas. Marcus les aida à transférer leurs maigres bagages de son minivan dans leur nouveau véhicule, et Marlon et Yuxia s'entassèrent à l'arrière, se frottant les bras, frissonnants. Csongor, à l'inverse, semblait tout à fait dans son élément et regardait tout avec une curiosité extrême que Seamus trouva légèrement agaçante. Il y avait des douanes à l'aéroport, et Seamus était troublé par la peur paranoïaque que des agents armés en uniforme ne surgissent pour demander à voir leurs papiers.

Mais rien de tel ne se produisit.

« Je m'en vais, annonça Marcus.

– Merci. On pourra peut-être bavarder plus tard. »

Mais Marcus avait déjà tourné le dos et se dirigeait à grands pas vers la portière ouverte de son minivan comme s'il s'attendait à ce qu'une fusillade démarre d'un moment à l'autre.

Conduisant exactement à la vitesse autorisée – ce qui était difficile pour lui –, Seamus retourna sur l'autoroute et rebroussa chemin sur quelques kilomètres, jusqu'à une petite zone commerciale au milieu de nulle part qu'il avait remarquée lorsque Marcus les avait ramenés dans le monde civil. L'enseigne principale était un mégastore d'articles d'extérieur Cabela où ils pourraient trouver des vêtements chauds. Mais, comme tous les autres Cabela, celui-ci était entouré de restaurants et autres magasins moins importants qui détournaient le courant de la circulation sans faire de l'ombre au vaisseau mère.

Ils atterrirent dans un restaurant de teriyakis, où ils furent accueillis par les images en direct de l'explosion d'une voiture piégée à la frontière du Canada, qui défilaient sur une télé à

écran plat au-dessus de la caisse, son coupé.

L'attentat occupa le plus clair de la conversation de Seamus avec le boss à Langley. Il téléphona à l'extérieur, faisant les cent pas devant les fenêtres du restaurant en regardant la Chose, la Torche humaine et la Femme pas si invisible engloutir leurs teriyakis. Au-dessus d'eux, des images du cratère et des sacs mortuaires à la télé. Dehors, la pluie lui crachait au visage ; le temps semblait parfaitement adapté aux circonstances.

« Je dirais que l'opération est terminée, dit le boss, il ne reste qu'à rédiger des rapports.

– Je ne crois pas. Cette voiture piégée est manifestement...

– ... une diversion employée par Jones pour détourner l'attention de ses véritables projets ? »

Ces mots laissèrent Seamus sans voix, ce dont il n'avait pas l'habitude. « C'est ce que vous comprenez aussi ? demanda-t-il finalement.

– Oui. Vous n'êtes pas le seul homme au monde à connaître le sens du mot "diversion".

– Mais dans ce cas...

– Cela n'est d'aucune utilité pratique pour nous, au moins pour les quatre-vingt-seize heures à venir – sans doute plutôt une semaine –, parce que ça a marché, Seamus. Que ça vous plaise ou non – qu'il s'agisse ou non d'une diversion –, le fait est que lorsqu'un terroriste se fait sauter le caisson à la frontière et emporte cent quinze citoyens américains avec lui, c'est sur ça que le FBI, et la gendarmerie royale et tout le monde dans la hiérarchie, va concentrer toutes ses forces et tout son personnel pendant un bout de temps.

– Alors, que voulez-vous que je fasse ?

– Vous avez une voiture ?

– Oui.

– Vous avez de l'argent ? Des cartes de crédit ? Tout le monde est en bonne santé ?

– Ils pètent le feu.

– Alors roulez vers l'est. Vous n'avez qu'à montrer le mont Rushmore à vos jeunes amis au passage, et quand vous arriverez, je serai peut-être en mesure de consacrer quelques minutes à les débriefer. Little Bighorn, aussi, pendant que vous y êtes. Les étrangers adorent ce genre de conneries.

– Et Olivia ? Qu'est-ce qu'elle fabrique ?

– Olivia ! Elle a de la chance que ce mec se soit fait exploser.

– Pourquoi ça ?

– Parce que a) ça prouve qu'elle avait raison, et b) comme ça, le FBI et les flics locaux ont autre chose à foutre que de se plaindre

de ce qu'elle a fait à Tukwila.

– C'est quoi, Tukwila ? Qu'est-ce qu'elle a fait là-bas ?

– Je vous expliquerai quand vous arriverez.

– Et elle fait quoi maintenant ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. Et croyez-moi, ça vaut mieux comme ça. »

L'expédition shopping dans le Cabela se passa à peu près comme Seamus l'avait imaginé, sauf qu'ils finirent tous vêtus couleur camouflage. Car c'était le seul coloris disponible à Cabela. Si on voulait des parkas de ski avec des designs modernes et des couleurs flashy, il fallait faire ses courses ailleurs.

Seamus comprit que la culture de la chasse n'était pas très développée en Chine. « C'est là que vont les soldats pour acheter leurs uniformes ? » s'enquit Yuxia, ébahie, en regardant les rayons et les rayons, les hectares et les hectares de magasin dévoués à toutes sortes de vêtements dans plusieurs motifs de camouflage dernier cri. Sa confusion était compréhensible : elle venait d'entrer dans le pays à travers une immense base militaire, et Seamus ne s'était franchement pas cassé la tête à lui définir les frontières entre celle-ci et le monde civil. Il dut passer quelques minutes à expliquer aux deux jeunes Chinois que beaucoup de gens chassaient dans ce pays, et que plus encore aimaient afficher une certaine attitude, ou position, à ce sujet. Ces individus se servaient, en fait, du camouflage comme d'un signifiant culturel, et c'était dans ces centres commerciaux qu'ils venaient acheter leurs vêtements. Marlon, Csongor et Yuxia, en d'autres termes, pouvaient acheter tout ce qu'ils voulaient dans ce magasin sans encourir l'accusation de porter illégitimement les uniformes et insignes des forces armées américaines. Une fois franchie la barrière culturelle initiale, Yuxia trouva la chose fort divertissante.

Les Étrangers fantastiques furent également sidérés par la taille et la variété du rayon armes, et ils y perdirent encore quarante-cinq minutes en choc culturel pur et simple. Seamus remarqua que Csongor salivait sur un 1911, mais par chance, les papiers auraient rendu un tel achat impossible, et la relation dut rester platonique pour l'instant. À cause de la manière insolite dont ils étaient entrés sur le territoire, Seamus avait pu conserver son arme – un Sig Sauer – mais il n'avait plus qu'un seul chargeur, et, pendant que les autres se distrayaient en faisant des allers-retours dans les cabines d'essayage, il acheta deux chargeurs vides et une boîte de munitions, ainsi qu'un holster pour pouvoir transporter tout ce bazar sous son blouson. Il ne comptait pas franchement être contraint d'utiliser ni même de montrer son arme en

traversant le pays en voiture avec ses amis et en leur faisant admirer le mont Rushmore. Mais le fait était qu'il avait l'arme, et il lui fallait bien la transporter sans prendre de risques et en restant discret. Il ne pouvait tout de même pas la jeter au fond de son sac à dos.

Ayant réglé la question, il retrouva Yuxia, qui prenait la pose devant un miroir, vêtue d'un ghillie suit qui lui donnait l'air de la plus petite des Ents[5]. Elle était un peu étourdie, ce qu'il attribua à un mélange de jet lag, de choc culturel et de traumatisme émotionnel causé par le fait d'avoir été arrachée à sa famille et à sa patrie. De ce côté-ci du Pacifique, il y avait, bien sûr, un grand nombre d'individus d'origine chinoise dont les ancêtres étaient venus dans ce pays dans les circonstances les plus pourries qu'on puisse imaginer et si cette aventure avait été mieux organisée, avec, peut-être, des psychologues dans son comité consultatif, il aurait mis Yuxia en contact avec les groupes de soutien appropriés. Mais, en l'état, ils allaient juste devoir monter dans le SUV et se mettre à rouler, et elle allait devoir serrer les dents pendant un petit moment, et lui, garder un œil sur elle.

Ils partirent donc. Csongor s'installa à la place du mort. Yuxia se glissa tout à l'arrière, dans un nid chaud de vêtements de camouflage tout neufs, et s'endormit. Marlon s'assit au centre du siège du milieu, bloquant la vue de Seamus dans le rétro, et regarda l'Amérique défiler sous ses yeux avec une curiosité compréhensible. Seamus avait vaguement l'impression d'être l'un de ces anciens militaires qui deviennent gardes du corps pour des célébrités et finissent leur carrière à trimballer des rock stars dans tout le pays.

Il éprouvait un besoin urgent et inexplicable de s'extirper de la région urbaine de Seattle-Tacoma, et il se dirigea vers l'est, au-dessus de la chaîne montagneuse, puis vers le sud, dans le désert. Là, il lui sembla que rien ne se dressait plus entre lui et l'océan Atlantique, et il se mit en mode « road trip » : il appuya sur le champignon et fonça sur l'I-90 comme s'il n'y avait pas de lendemain. La fièvre de la ligne blanche lui permit presque de traverser l'État. Mais certaines questions terre à terre – la contenance limitée de sa vessie et de son réservoir d'essence – commencèrent à interférer avec son rêve. Il ne cessait de voir des panneaux pour une ville nommée Spokane. Il en avait entendu parler. C'était une ville de taille correcte, avec l'assortiment habituel de zones commerciales et de chaînes d'hôtels. Aucun ne semblait tout à fait parfait, alors il continua tout de même de rouler et s'aperçut qu'il était entré en Idaho sans avoir vraiment

quitté Spokane ; la ville avait développé un pseudopode de développement extra-urbain à cheval sur la frontière, avançant dans la direction d'une autre agglomération nommée Cœur d'Alene. Ce fut là que Seamus repéra enfin la chaîne d'hôtels bon marché de ses rêves, calée au centre d'une zone longue de mille kilomètres. À quelques centaines de mètres de l'entrée de l'hôtel, il y avait une station-service à douze pompes, un centre commercial et un restaurant qui semblait susceptible d'avoir de la bière artisanale à la pression. Présentant sa carte de crédit – qui, chose incroyable, n'avait toujours pas été bloquée –, il prit trois chambres : une pour Yuxia, parce que c'était une fille. Une pour Marlon, parce que, comme c'était lui qui finançait tout au final, il semblait normal qu'il dispose d'une chambre individuelle. Et une dernière qu'il partagerait avec Csongor, car lui et le Hongrois avaient peu à peu développé une sorte d'accord qui se rapprochait de l'amitié.

Ils convinrent de se retrouver dans le lobby une heure plus tard afin de se rendre dans le restaurant qui avait l'air de proposer de bonnes bières à la pression.

Seamus descendit le premier et se retrouva sans rien à faire, si ce n'est feuilleter les brochures de voyage disposées sur un présentoir à l'accueil : de la pub pour des stations de ski, des parcs à thèmes, des visites guidées de mines d'or, des activités de pêche et de jet-ski sur le lac voisin. Il s'en lassa vite et alla s'asseoir. Mais son esprit restait troublé. Il se releva et retourna vers le présentoir, essayant de retrouver ce qui l'avait perturbé de manière subliminale.

Il trouva, finalement, le responsable, en passant pour la troisième fois en revue les divers prospectus : le mot « Elphinstone ».

Il figurait sur une carte schématique d'une région baptisée la Boucle internationale des Selkirk : un circuit des nationales américaines et canadiennes enjambant la frontière qui, à en juger par les nombreuses images, passait par de nombreux lacs et paysages de montagne pittoresques. La brochure insistait énormément pour faire comprendre qu'on pouvait parcourir cette boucle en moto ou en camping-car en un jour ou deux, s'imprégner des splendeurs de la nature, faire des repas succulent s, acheter des babioles extras. En d'autres termes, c'était un attrape-touriste, qui ne présentait aucun intérêt pour Seamus.

Si ce n'est pour le mot « Elphinstone ».

C'était le nom de la ville où Richard Forthrast avait sa station de cat-ski. Celle où il avait disparu deux jours plus tôt.

Correction : Seamus n'avait aucune preuve tangible de sa disparition. Il avait brusquement cessé de jouer à T'Rain. C'était un peu mince, en soi. Mais cela faisait environ vingt-quatre heures – difficile à dire exactement, avec le décalage horaire et tout ça. Bien longtemps, en tout cas – que Seamus n'avait pas vérifié où en était Egdod. Et à en juger par ce qu'avait dit le boss, Olivia avait dû affronter des problèmes de son côté, en rapport avec une personne, un événement ou un lieu du nom de Tukwila. Jones ou plus probablement ses sbires faisaient péter des bombes à la frontière, attirant tous les flics du monde à l'épicentre. Il était donc à peu près sûr que personne ne s'était penché sur le cas un peu mystérieux de l'entrepreneur de jeux en ligne peut-être disparu. Seamus n'y avait pas pensé, du moins pas consciemment, depuis que faire entrer illégalement ces individus dans le pays était devenu sa préoccupation principale, et il fonctionnait à l'instinct et à l'impulsion depuis au moins vingt-quatre heures. Lorsqu'on était coincé à l'ambassade des États-Unis à Manille avec trois sans-papiers susceptibles d'être arrêtés et déportés d'un instant à l'autre, il n'était guère aisé de se concentrer sur d'hypothétiques événements ayant pu se produire près de la frontière entre l'Idaho et la Colombie-Britannique.

Mais à présent, il était là. Il était, littéralement, sur la carte. Car lorsqu'il sortit du présentoir la brochure sur la Boucle des Selkirk, Cœur d'Alene apparut sur le plan, vers le sud. Il se mit à promener ses yeux de haut en bas : Elphinstone, Cœur d'Alene. Elphinstone, Cœur d'Alene.

Le seul problème étant cette ligne horizontale tracée au milieu de la Boucle : la frontière américano-canadienne. Il n'avait pas moyen de la faire traverser à Marlon et Yuxia.

Mais peut-être n'était-ce pas indispensable. Peut-être l'objet de sa quête était-il en train de venir à lui.

« Seamus ? »

Il leva les yeux. Csongor était là, et Marlon, et Yuxia, tous douchés de frais : on aurait dit le fan-club chinois de Lynyrd Skynyrd. Il eut l'impression qu'ils l'observaient depuis un bon moment, attendant qu'il s'arrache à ses rêveries.

« T'as faim ? » demanda Csongor. De fait, il s'en moquait : lui, Csongor, avait faim.

Une part de lui se demanda pourquoi ces jeunes ne se contentaient pas de traverser la rue jusqu'au restaurant et de se commander à manger, si c'était ce dont ils avaient envie. Mais en les traînant ici, il les avait placés dans une situation de dépendance totale à son égard – se faisant le Mister Fantastic de cette petite bande de super héros –, et il lui fallait assumer ses

responsabilités.

« Si. Je réfléchissais juste au programme d'activités pour demain.

– Ouais ! s'exclama Yuxia. Des activités ! »

Elle traduisit cette abstraction en mandarin, et Marlon hocha la tête avec une certaine hésitation.

Csongor ne savait pas dans quelle mesure Seamus était sarcastique et il l'observait avec une vigilance accrue. « Qu'est-ce que t'avais en tête ?

– Eh bien, on est habillés pour la chasse.

– On n'a pas d'armes.

– Parle pour toi. »

Csongor le regardait maintenant avec une grande circonspection. Seamus baissa les yeux et se retourna un instant vers le présentoir. « Je plaisantais », dit-il. Il parcourut une rangée de prospectus du bout du doigt, à la recherche d'une brochure qu'il avait remarquée plus tôt.

Elle était bien là. Il la prit, puis ouvrit la marche vers la sortie. « Allons manger. »

Mais son petit numéro ne prit pas sur les autres. Ils s'attroupèrent derrière lui et regardèrent par-dessus son épaule pour lire l'intitulé du dépliant qu'il venait de sélectionner : « BALADES EN HÉLICOPTÈRE DANS LES SELKIRK ».

Maintenant qu'il avait fait traverser la mine aux terroristes, Richard était conscient qu'il était temps pour lui de se lancer dans le boniment commercial de sa vie : il lui fallait faire croire à Abdallah Jones que dépasser La Frontière n'allait pas être une partie de plaisir, et que ses talents de guide étaient toujours – pour parler comme comment déjà ? machin, le P-DG de la Corporation 9592 – indispensables à la mission. Que Richard possédait toujours une inestimable valeur ajoutée.

Mais il ne parvenait pas à s'y résoudre, exactement pour la même raison qui avait fait que, lorsque la Corporation 9592 avait atteint une certaine taille, il était devenu amorphe pendant les réunions et s'était laissé glisser à l'extrême limite de l'utilité. Richard était, fondamentalement, un homme d'action. Un paysan. Un plombier. Un plouc.

En revanche, manipuler les états internes des autres, les amener à partager sa vision des choses et à lui rendre service, ce n'était pas son fort. Dans l'ensemble, ce qu'il pensait de ses semblables, c'était qu'ils pouvaient tous aller se faire foutre : il n'allait sûrement pas se casser la tête pour les faire changer de point de vue. Cette attitude était sans doute enracinée dans une

croyance qui lui avait été inculquée dès l'enfance : il existait une réalité objective, et tous les individus dignes qu'on leur adresse la parole étaient en mesure de l'observer et de la comprendre ; s'engueuler au sujet d'une chose qui pouvait ainsi être observée et comprise était absurde. À partir du moment où l'on s'arrangeait pour fréquenter uniquement des individus assez malins pour voir et comprendre cette réalité objective, la parole devenait presque superflue. Lorsqu'un orage se dirigeait vers vous à travers la prairie, il fallait ramasser le linge qui séchait et fermer les fenêtres. Il n'était pas nécessaire d'en discuter cent sept ans. Pas besoin de convoquer le service marketing. D'où sa récente réimplication dans la compagnie pour traiter différents problèmes imputables à la G2R. La G2R lui avait donné une tâche à accomplir : il s'y était collé et il l'avait accomplie. De même pour la disparition de Zula. Tant qu'il y avait eu des portes à abattre à coups de masse, il avait répondu présent. Plus tard, dans le même projet, quand il s'était agi de mettre à jour la page Facebook « Où est Zula ? » et de finasser avec des flics, il était devenu apathique et inutile.

Et à présent, ceci : Jones avait voulu qu'il le guide à travers les tunnels de la mine, sans quoi il menaçait de tuer Zula. Richard avait pris son sac de couchage et quelques vêtements de rechange et s'était attelé à cette mission. Ils étaient entrés dans la mine au lever du soleil et en étaient ressortis au sud pour apprécier une vue qu'en toute autre circonstance il aurait trouvé immensément satisfaisante : le soleil bas qui embrasait des rideaux diaphanes de brume s'élevant de rangées de cèdres anciens, le grondement lointain des chutes d'eau, gonflées par la fonte des neiges, les Selkirk, les Purcell et d'autres chaînes de montagnes qui se découpaient au loin sur les lacs d'un bleu profond et les vallées caverneuses. La masse granitique d'Abandon Mountain, qui s'élevait de son rempart de gravats à quelques kilomètres seulement au sud de la frontière, tandis que la façade est brillait dans la riche lumière dorée du soleil de l'aube.

Mission accomplie. En regardant l'autre côté de la frontière, Jones, comme n'importe quel autre imbécile, aurait pu comprendre qu'il pouvait très bien tirer une balle dans la tête de Richard sur-le-champ – ils auraient pu trouver le moyen de contourner les chutes d'eau sans son aide.

En d'autres termes, il était temps de convoquer le service commercial, d'emmener Jones déjeuner, de commencer à cultiver des liens personnels, de former sa perception du paysage concurrentiel. De forger un partenariat. Exactement le genre de

travail dont Richard avait toujours trouvé le moyen de se dispenser, même lorsque de grosses sommes d'argent étaient en jeu.

Mais, à présent, c'était sa vie qui était en jeu, et il n'y avait personne pour l'aider, et il ne se décidait tout de même pas. Il ne parvenait pas à dépasser sa conviction que Jones pouvait aller se faire foutre, et qu'il n'allait pas s'emmerder à faire le malin pour les beaux yeux de ce connard.

Peut-être parce que tout ce comportement équivalait pour lui à de la soumission. C'était en fait là son problème : au fond de lui, il était convaincu que tous ceux qui s'abaissaient à de telles pratiques étaient des soumis.

Ils firent une petite pause à la sortie de la mine pour profiter de la vue, installer la dernière mine antipersonnel, faire un thé, la prière, et essayer de trouver du réseau téléphonique. Ce n'était pas absurde : on aurait dit que tout le panhandle de l'Idaho était visible d'ici, et il devait bien y avoir une antenne-relais quelque part. L'expérience se serait terminée très vite s'il n'y avait eu absolument aucune réception, mais apparemment, certains des djihadistes parvenaient à obtenir une barre lorsqu'ils se tenaient dans une certaine position à un certain endroit et invoquaient différentes instances divines. Richard faillit faire une remarque caustique sur la direction de La Mecque, mais il jugea que cela ne contribuerait pas particulièrement à améliorer son espérance de vie. Leurs rituels devenaient ridicules passé un certain point. Parce qu'aucun de ces types n'avait une attitude moderne, ironique. Aucun ne voyait l'humour.

Non, ce n'était pas ça. Presque tous avaient vécu dans le monde occidental et ils étaient aussi capables de comprendre l'humour qu'un petit Américain de 14 ans regardant des rediffusions de South Park assis sur son canapé en envoyant des tweets narquois à ses copains. Mais ils avaient pris la décision consciente de tourner le dos à tout ça. Tels des fumeurs ou des buveurs qui auraient renoncé à leur vice, ils étaient plus dogmatiques sur ce sujet que ceux qui arrivaient au même résultat naturellement. Seul Jones avait suffisamment confiance en lui pour s'autoriser un sourire, et ce fut ainsi qu'il croisa le regard de Richard.

« Alors, dit Richard. Vous allez me tirer une balle dans la tête tout de suite ou vous voulez que je vous montre la route la plus courte pour La Frontière ?

– Je me satisfais de l'arrangement que nous avons passé sous sa forme présente. Si cette situation change, vous en serez le premier informé. Si vous avez le temps de voir la chose venir.

– Eh bien, vous soulevez une question intéressante, Abdallah. Est-ce que je la verrai venir ? Est-ce que ça va être une lente décapitation ? Ou juste une balle dans la tête sans préavis ? »

Richard observa avec un certain degré de fascination Jones tournant et retournant sérieusement la question dans sa tête. « Dans l'absolu, je préférerais vous donner l'opportunité de prier d'abord, peut-être d'écrire une lettre d'adieu. Mais si nous nous retrouvons coincés dans une situation délicate, nous n'aurons peut-être pas le temps.

– C'est une petite prime de motivation, que vous me proposez là ? Avec une punition en cas de situation délicate ?

– La motivation, comme je suis sûr que vous le comprenez, c'est Zula, et c'est tout. À cause de l'absence regrettable de réseau, nous n'avons pas pu joindre nos camarades. Vous pouvez supposer qu'elle est en vie et que vous pouvez la maintenir dans cette condition en nous évitant les situations délicates et en vous mettant à notre service.

– Est-ce que ça signifie que si vous aviez pu avoir des barres de réseau, vous auriez donné l'ordre de la tuer ?

– Il n'y a pas de programme préétabli. Nous évaluons notre situation d'heure en heure.

– Alors évaluez ça : nous sommes dans un endroit très exposé, ici. N'importe qui pourrait nous repérer depuis la vallée. Qu'est-ce qu'on attend ? »

Jones ignora sa remarque. « C'est celle-ci, Abandon Mountain ? dit-il, avec un signe de tête vers le sud.

– Oui.

– Les routes se rejoignent sur l'autre flanc.

– En bas, oui. C'est par là, la sortie.

– Allons-y, alors. »

Il se leva et s'épousseta les fesses.

Richard venait de lui donner une mission : il lui avait dit qu'ils devaient partir de cette position exposée. Jones, ne voulant pas s'incliner devant Richard, avait fait mine de ne pas l'entendre. Mais, quelques instants plus tard, il avait repris sa suggestion comme si elle venait de lui. Ça, c'était le genre de programme psychologique dans lequel Richard était capable de s'impliquer, si seulement il pouvait trouver, ou créer, davantage d'opportunités de le développer.

Une nouvelle occasion se présenta assez vite, lorsqu'ils arrivèrent devant un chemin a priori évident pour Abandon Mountain. Chaque passeur d'herbe inexpérimenté essayait cette voie, mais se retrouvait en difficulté deux heures plus tard : cette piste apparemment facile donnait sur un cul-de-sac. Pour

prouver qu'il s'agissait d'un cul-de-sac, il fallait encore consacrer quelques heures à chercher une issue, gâchant souvent presque une journée entière. Ici, Richard dut vraiment déployer un peu de boniment afin de convaincre Jones qu'il valait mieux pour eux se détourner du chemin facile et passer une ou deux heures à descendre péniblement une pente qui, si elle avait accueilli une piste à proprement parler, aurait été une interminable succession de lacets compacts. Mais, à moins d'y aller à l'arme nucléaire, personne n'aurait pu construire une piste sur cette pente. Ce n'était qu'un tas de branchages tombés sur des éboulis anarchiques recouverts d'une écume glissante de mousse et de végétation pourrissante. Après avoir laissé une indication à la peinture verte au sommet, ils consacrèrent quatre heures à descendre, couvrant à tout casser huit cents mètres.

Richard, lorsqu'il était contrebandier, avait fait ce voyage trois ou quatre fois avant de s'en lasser définitivement. Il était venu là sans rien sur le dos, si ce n'est de la nourriture et un sac de couchage, et il avait passé plusieurs jours à trouver une manière plus rapide et plus facile de descendre : le fameux raccourci secret – une descente abrupte et risquée dans un lit de rivière asséché, suivie d'une marche relativement aisée le long d'une ravine conduisant près du sommet des chutes. Sans cette découverte, la difficulté de ce passage aurait sans doute à elle seule suffi à tuer dans l'œuf sa carrière de passeur. Mais il n'éprouva pas spécialement le besoin de faire connaître le raccourci à Jones et à ses hommes. Pour l'instant, ils étaient coincés dans un endroit où ils n'avaient aucun réseau téléphonique, et cet état de choses limitait a priori l'ampleur des dommages que pouvait provoquer Jones. Plus long serait le trajet, plus il y avait de chances que quelqu'un remarque les signes de son départ hâtif du Schloss et lance une enquête sérieuse.

De plus, qu'il le veuille ou non, Richard était en train de guider ces individus en plein vers le domicile de Jake. Il faisait tout cela pour sauver la vie de sa nièce. Cela avait semblé facile jusqu'au sortir de la mine. Mais, à présent, le fait de conduire une bande de terroristes droit sur une cabane isolée contenant deux frères, une belle-sœur et trois neveux le faisait sévèrement gamberger.

Tandis qu'ils consacraient toute la matinée à rejoindre la vallée fluviale, un plan prit forme dans sa tête : il s'échapperait du camp à la nuit tombée, rejoindrait la maisonnée de son frère et préviendrait tout le monde.

Ils firent une longue sieste sur le bord de la rivière, prièrent encore un peu, firent à manger, reposèrent leurs muscles endoloris et bandèrent les chevilles tordues. Richard tira son

chapeau sur son visage et fit semblant de dormir, mais en fait, il resta éveillé tout le temps, préparant son plan. Ils allaient faire une autre étape après cette pause, et il leur montrerait comment contourner les chutes, une opération encore étonnamment difficile. Ensuite, ils dresseraient le camp pour la nuit, et Jones le tuerait ou non. Si c'était non, Richard essaierait de s'enfuir à la nuit tombée. Les chutes étaient logées dans une cuvette rocheuse couverte d'une végétation si dense que même les signaux GPS ne pouvaient la traverser. Sans parler des signaux téléphoniques.

Si seulement il avait eu une torche !

Mais il se rappela qu'il en avait une, une petite LED de la taille du petit doigt, attachée à son porte-clés.

De l'eau, il pouvait en prendre dans la rivière. Quelques barres chocolatées pourraient s'avérer utiles, et il en avait deux ou trois dans son sac : il n'aurait qu'à les glisser dans sa poche quand personne ne regarderait.

Il était passé, en l'espace de quelques heures, d'un cynisme profondément désespéré à un projet un peu dingue, et maintenant, il l'envisageait sérieusement, décidait qu'il était faisable. Il allait le faire. Lorsqu'ils se remirent en marche vers les chutes, il était déjà, mentalement, plusieurs kilomètres plus loin, essayant de se rappeler quel chemin prendre le soir venu pour sortir de la gorge et rejoindre les pentes inférieures de la montagne.

Ils passèrent du côté américain, fait discernable uniquement à cause d'un monument couvert de mousse sur lequel un des djihadistes manqua trébucher. Les chutes étaient juste devant eux, sur la droite. Ils se frayèrent un chemin en aval des chutes en longeant un haut plateau de roche qui les surplombait par l'est. Celui-ci se terminait par une falaise qui les obligea à descendre sur les berges pour pouvoir continuer d'avancer. Comme l'expliqua Richard, il y avait un moyen de descendre, sans quoi il n'aurait jamais été possible de faire le trajet retour. Mais dans ce sens, la descente était considérablement plus facile si l'on employait des cordes. Richard en avait averti Jones bien à l'avance, et Jones avait pris soin de se munir de cordes solides de bonne longueur. Ils firent une petite pause pour admirer la vue tandis que les autres, qui s'y entendaient en ces domaines (ou du moins le prétendaient), arrimaient la corde à un cèdre géant qui poussait non loin du rebord de la falaise. La moitié des hommes descendirent en reconnaissance. Après quoi ils envoyèrent Richard. Puis les derniers descendirent. Il eut l'impression que tout cela avait été orchestré méticuleusement : ils commençaient à redouter qu'il ne tente de s'échapper et voulaient s'assurer qu'il

y avait plusieurs hommes de chaque côté pour garder un œil sur lui.

Aussitôt qu'ils atteignirent le fond, Jones donna un ordre à Abdul-Ghaffar, le djihadiste blanc, et adressa un signe de tête lourd de sens à Richard. Richard n'avait pas encore réagi qu'Abdul-Wahaab (Richard l'appelait « l'autre Abdul » et apparemment c'était le bras droit de Jones) sortit son arme, chambra une balle et visa sa poitrine. Il se tenait à peut-être deux mètres cinquante. « Écarte les jambes à peu près au niveau de tes épaules », dit Abdul-Ghaffar avec son accent monotone du Midwest. Il sortit de son sac une liasse de colsons mastoc : pas le genre que l'on utilisait pour fixer des câbles Ethernet rebelles au bureau. Ceux-ci faisaient un bon centimètre de large et soixante centimètres de long.

Tout cela ne ressemblait pas aux préludes d'une exécution. Richard, avec la fatigue, avait tout de même été pris au dépourvu. Il se plaça comme Abdul-Ghaffar le lui avait indiqué, et celui-ci s'agenouilla près de lui et fixa quatre de ces attaches épaisses autour de ses bottes, les empilant pour former une menotte imposante de chaque côté. Il glissa d'autres attaches sous ces menottes et les joignit comme par une chaîne, reliant les jambes de Richard par une sorte d'entrave. Lorsqu'il eut terminé, Richard ne pouvait plus faire que des pas de vingt centimètres, et encore, sur terrain plat. Un traitement similaire fut alors infligé à ses poignets ; ils laissèrent peut-être une trentaine de centimètres entre eux, mais à l'avant de son corps, de façon sans doute à lui permettre d'ouvrir sa braguette et d'uriner, ou de porter la nourriture et l'eau à sa bouche.

Tout cela s'était passé si vite que son cerveau n'avait pas eu le temps d'analyser la situation. Ils n'allaient pas le tuer, du moins pas pour l'instant. Mais, visiblement, ils avaient lu dans ses pensées et anticipé ses velléités de fuite. Ils le fouillèrent diligemment, sans doute pour s'assurer qu'il n'avait pas gardé un canif ou un coupe-ongles qu'il pourrait utiliser pour sectionner ses liens de plastique durant la nuit.

Et la nuit tomba vite, car ils étaient dans une cuvette et le ciel était au-dessus d'eux une fente que le soleil ne traversait que quelques heures par jour. Ils montèrent leurs tentes auto-ouvrantes sur un plateau rocailleux situé environ cinq cent mètres en aval de la chute et cuisinèrent avec l'eau de la rivière un copieux repas de riz instantané et de ragoût lyophilisé.

En désespoir de cause, Richard se retira dans la tente qui lui avait été assignée, se glissa péniblement, tout habillé et botté, dans son sac de couchage ; sans trop de problème, il s'endormit.

Ils traversèrent Bourne's Ford à vélo. Ils se réchauffaient peu à peu, après deux pauses pour ajuster leurs montures et resserrer les tendeurs qui retenaient leur chargement. Comme la plupart des villes américaines, celle-ci s'était développée tout en longueur autour de la route principale. Les terres cultivées reprenaient leurs droits juste derrière l'enfilade de centres commerciaux et de fast-foods. D'après ce qu'avait compris Olivia, ils remontaient la vallée d'une rivière qui se trouvait sur leur gauche, parfois assez proche de la route pour qu'ils la voient parfaitement, parfois plus loin. Ce n'était pas un fougueux torrent de montagne, mais un lent ruisseau qui coulait en zigzag ; cependant, à en juger par l'intensité des cultures, la terre était excellente. Sur leur droite, des collines basses s'élevaient du lit majeur, leur cachant les montagnes plus hautes qui suivaient la chaîne des Rocheuses. Sur leur gauche, le spectacle était tout différent : des pentes verdoyantes se dressaient brusquement dans la plaine juste de l'autre côté de la rivière. Il n'y avait pas beaucoup de circulation et la majorité des voitures étaient immatriculées en Colombie-Britannique. S'il n'y avait eu les montagnes qui projetaient leur ombre obscure à l'ouest, on aurait pu croire à un paysage idyllique du Midwest ; Olivia voyait parfaitement pourquoi les gens qui souhaitaient juste mener une vie simple sans se faire emmerder affluaient de tout le pays pour s'établir dans ces contrées.

Les terres agraires étaient desservies par un réseau irrégulier de routes rurales. L'une de celles-ci conduisait à un pont qui enjambait la rivière. Ils tournèrent et traversèrent le ruisseau. À présent, ils se dirigeaient droit vers le mur montagneux. Olivia comprit qu'il était sage de tenter d'accélérer, car la nuit allait tomber au moins une heure plus tôt, lorsque le soleil se cacherait derrière la crête des Selkirk.

Le pont donnait sur une route nord-sud tracée juste à la limite des arbres, à une altitude où elle ne risquait pas d'être inondée par les averses saisonnières. Olivia consultait de plus en plus souvent un plan qu'elle avait dessiné sur une serviette en papier du Starbucks. Car Jake Forthrast lui avait donné des coordonnées approximatives, mais il ne semblait pas avoir d'adresse à proprement parler ; ou, dans le cas contraire, il ne reconnaissait pas l'autorité du gouvernement à en attribuer. Ils n'eurent pas besoin de pédaler longtemps pour arriver à un croisement avec une route goudronnée qui descendait de l'ouest en pente abrupte. Elle semblait correspondre au chemin tracé par Olivia sur la serviette, ils passèrent donc sur leur plus petit plateau et attaquèrent la côte. De grands arbres poussaient de chaque côté.

Huit cents mètres plus loin, la route goudronnée laissa place à un chemin de terre. En même temps, la pente se fit moins raide, car ils suivaient désormais le cours d'un petit affluent qui descendait des montagnes vers la rivière paresseuse.

Olivia était toujours très réceptive, ou du moins le pensait-elle, à la dinguerie qui devait, s'imaginait-elle, se tapir en ces contrées. Dans son esprit, la frontière canadienne était devenue presque synonyme de fin du monde : une falaise abrupte donnant directement sur l'abîme d'Abaddon. À mesure qu'ils s'en approchaient de façon asymptotique, le paysage était censé devenir de plus en plus apocalyptique et les gens qui choisissaient d'y vivre de plus en plus étranges. Bien sûr, c'était complètement ridicule, car derrière cette ligne imaginaire, c'était la Colombie-Britannique, un lieu prospère, fort civilisé, où l'on jouissait d'un système de santé gouvernemental, d'une signalisation bilingue et de la protection de la gendarmerie royale.

Et pourtant, la ligne était bien là, dessinée sur toutes les cartes. Ou plutôt elle constituait la limite supérieure de toutes les cartes, au-delà de laquelle il n'y avait plus d'indications. Comme les humains – en tout cas, avant l'invention de Google Earth – ne pouvaient pas voler des kilomètres au-dessus du sol et voir les choses comme les oiseaux et les dieux, ils devaient faire avec des plans, qui se substituaient à la vue ; et, de cette façon, les produits de l'imagination des arpenteurs et les conventions des cartographes pouvaient devenir tout à fait aussi réels que les rochers et les rivières. Peut-être même encore plus, car on pouvait regarder le plan n'importe quand, tandis qu'aller regarder la frontière sous forme matérielle représentait un effort considérable. Du point de vue des habitants de la région, peut-être cette ligne équivalait-elle donc bien à la fin du monde, et peut-être cette pensée affectait-elle leur état d'esprit d'autant.

Mais, à présent qu'ils montaient vers ces collines en vélo, elle comprit que les êtres humains, leurs opinions, leurs actes et leurs constructions n'entraient que pour une part minime dans ce qui faisait l'essence de cet endroit. Ils étaient si peu nombreux, dispersés sur un espace si peu praticable, que leur bizarrerie n'avait guère d'impact.

Les panneaux de signalisation criblés de balles, vestiges de parties de chasse, stipulaient bien qu'ils se trouvaient sur des terres appartenant au Service national des forêts, et que cette même agence était responsable de ces routes. Et effectivement, ils voyaient fréquemment des bretelles gravillonnées qui ouvraient sur des sentiers de montagne qui étaient balisés ou l'avaient été

dans un passé récent. Mais, de temps à autre, ils pénétraient dans une portion de route traversant un terrain plat et relativement domestiqué, souvent à proximité d'un gué. De petits ranchs apparaissaient alors et, parfois, plusieurs habitations étaient réunies pour former une sorte de hameau distendu entre les pins et les cèdres. Ils n'étaient pas suffisamment près pour qu'on puisse parler de voisins, mais on sentait résolument une identité de lieu, même si ces formations n'avaient pas de nom et ne figuraient pas sur les cartes. Certaines des habitations reflétaient un degré de pauvreté qu'Olivia croyait ne pouvoir trouver que dans les Appalaches ou même en Afghanistan. Mais à mesure qu'ils s'enfoncèrent vers le nord de la vallée, ces bicoques se firent moins fréquentes ; ou peut-être les éléments les avaient-ils déjà détruites. Car, de toute évidence, s'il n'était nullement indispensable d'être riche ni même aisé pour survivre dans un tel environnement, il était nécessaire de posséder certaines des qualités qui auraient conduit à la richesse si appliquées dans un milieu plus domestiqué. Les cordeaux de bûches proprement empilées sur des toits en tôle ondulée, toujours en abondance même à la fin du long hiver de la montagne, et une foule d'autres détails du même goût soufflèrent à Olivia que les mêmes individus, transplantés à Spokane, se seraient retrouvés sans tarder à la tête de petits commerces ou d'organisations municipales.

Ils roulaient dans le soir tombant quand leur progression fut bloquée par une paire de molosses qui les avaient rangés dans la catégorie des intrus. Chacun des animaux, à lui tout seul, devait peser davantage qu'Olivia. L'un des deux semblait avoir une bonne dose de sang newfoundland, mais elle n'eut pas de mal à se convaincre que l'autre était un loup presque, voire complètement pur sang. Ils portaient toutefois un collier et semblaient bien nourris. « Ne les regarde pas dans les yeux », avertit Sokolov. Il mit pied à terre et poussa son vélo entre lui et les animaux. « Mets ton vélo dans l'autre sens et va-t'en si ça dégénère. » N'éprouvant nul besoin de se lancer dans des démonstrations d'héroïsme, Olivia obéit. Sokolov campa sur ses positions. Elle savait qu'il aurait pu abattre ces animaux d'une balle dans la tête avec le revolver qu'il portait quelque part sur lui, et qu'il résistait à la tentation de crainte d'offenser leurs maîtres.

Les aboiements finirent par attirer l'attention d'un homme qui sortit d'une propriété voisine sur un quad. S'il utilisait cet engin, soupçonna Olivia, c'était parce qu'il était trop lourd pour se déplacer à pied. Il était armé (au moins) d'un énorme couteau de

chasse et d'un pistolet semi-automatique rangé dans son holster. Il se mit à hurler sur les cabots, mais il était difficile de les calmer, et il y eut quantité de cris et de luttes de pouvoir entre mâles dominants avant qu'il ne réussisse à les immobiliser et à les faire taire. Pendant cette opération, il garda un œil vigilant sur Sokolov et, dans une moindre mesure, sur Olivia.

Elle n'avait aucune idée de l'attitude de ces gens-là vis-à-vis de la question raciale. Dans la journée, elle avait repéré nettement plus d'Amérindiens que d'Asiatiques ; on aurait sans doute pu la croire issue d'une tribu de la région. D'ailleurs, son apparence ne semblait pas poser de problème avec ce type ; ou en tout cas, elle ne le rendait pas plus soupçonneux et hostile qu'il ne l'était déjà à la base.

On ne pouvait prévoir sa réaction vis-à-vis d'un homme doté d'un fort accent russe.

Olivia posa son vélo au milieu de la route, rejoignit Sokolov et se blottit sous son bras. Une femme assujettie à un mâle dominant, c'était un organisme tout à fait différent d'une femme seule, comme offerte. S'efforçant de ne pas trop accentuer ses voyelles pour sembler aussi américaine que possible, elle dit : « Nous cherchons la maison de Jake Forthrast. Il nous a invités à lui rendre visite. »

Ces simples mots suffirent à tout changer. L'homme, qui leur dit s'appeler Daniel (« comme le livre du même nom »), refusa catégoriquement de les laisser terminer leur route à bicyclette ; il retourna dans sa propriété sur son engin et en ressortit quelques instants plus tard au volant d'un énorme pick-up diesel. Sokolov jeta les vélos à l'arrière et s'y installa également tandis qu'Olivia prenait le siège passager à côté de Daniel. D'après ce qu'il avait dit, elle s'était attendue à un long trajet, mais il ne restait pas plus de quelques kilomètres. Pas vraiment de tout repos, les kilomètres, car la route devenait de plus en plus escarpée et irrégulière – Olivia eut le sentiment que, cette fois, ils approchaient vraiment de la fin du monde. Mais ils pénétrèrent alors dans une étroite fente entre une falaise de granit dégoulinante de neige fondue et une rivière furieuse et débouchèrent dans un petit vallon qui ne faisait guère plus d'un kilomètre de large, où quatre maisons distinctes avaient été construites autour d'une petite étendue d'eau qui se trouvait sans doute là à cause des castors. Juste de l'autre côté de l'eau, se réfléchissant sur la surface, se dressait une montagne solitaire, si proche d'eux qu'on aurait dit qu'ils se trouvaient au pied de la façade sud.

Un chemin de terre faisait le tour de l'étang. Un peu plus loin,

une autre route se faufilait entre deux des maisons pour s'enfoncer dans les bois qui poussaient sur le flanc sud-est de la montagne. Daniel s'y engagea. Il roulait doucement et ne manquait pas d'échanger des saluts amicaux avec tous les enfants, chiens et propriétaires qui les avaient remarqués.

Le paysage changea complètement. Il devint plus moite, plus frais, avec un parfum de cèdre. Quelques centaines de mètres plus loin, ils arrivèrent devant un portail fait de bûches massives, qui bloquait complètement le passage. On y avait scotché plusieurs documents protégés par du plastique transparent. Olivia leur jeta un bref coup d'œil en allant lever le loquet et pousser le portail. Car Daniel l'avait assurée qu'ils en avaient tout à fait le droit. L'un des documents était la Constitution américaine, avec plusieurs passages surlignés. Un autre était une espèce de manifeste, visiblement placé là pour l'édification des agents fédéraux susceptibles de venir jusque-là pour collecter des impôts ou faire un recensement. Il y avait également leurs extraits préférés de la Bible et une page du code civil de l'Idaho précisant ce qu'un citoyen avait, ou non, le droit de faire à un intrus pénétrant sur sa propriété.

L'abord était fort intimidant et l'aurait sans doute dissuadée de s'aventurer à l'intérieur si elle n'avait pas été accompagnée d'un guide local ; mais Daniel semblait convaincu qu'un vigoureux coup de klaxon suffirait à leur permettre de traverser tout le système de défense de Jake. Les chiens sortirent en courant. Olivia referma le portail derrière le pick-up et sauta sur le pare-chocs arrière. Sokolov l'aida à se hisser par-dessus le hayon avec une avance confortable sur leur escorte canine. Ils roulèrent encore une minute environ, car Jake, apparemment, n'était pas du genre à installer son portail trop près de son domicile. La route contourna un éperon rocheux, et la maison apparut : une maison haute et étroite par rapport aux autres cabanes en rondins, perchée sur l'autre berge d'un ruisseau qu'enjambait un ponton bricolé avec des planches et des bûches. Le pick-up traversa le cours d'eau et alla se garer à l'arrière. À côté de la cabane s'étendait un espace plat, partiellement défriché, occupé par un enchevêtrement complexe d'enclos à bétail, de jardins et d'appentis. Ces installations couvraient quelques arpents de terre avant de s'arrêter au pied d'une pente boisée.

Un garçon muni d'une hache sortit d'une remise à bois. Une femme en robe longue s'avança sur la véranda au-dessus d'eux. Jacob et John Forthrast débouchèrent du coin de la maison, essuyant leurs mains pleines de graisse.

« J'ai trouvé deux chiens errants », plaisanta Daniel, désignant

son chargement avec le pouce. Olivia se leva. La signature thermique de la voiture avait déclenché des lumières automatiques qui lui empourpraient le visage. Elle était sur le point de leur rappeler qui elle était lorsqu'elle entendit Jake expliquer : « C'est Olivia. » Car John, sans doute, n'avait pas d'assez bons yeux pour distinguer ses traits dans la lumière soudaine. Elle fut flattée de constater qu'elle avait atteint un tel degré d'intimité avec cette famille.

« Oh, bonjour, Olivia ! s'exclama John. Qui est votre ami ?

– C'est une longue histoire. Mais il est venu parce qu'il voulait aider Zula.

– Alors c'est notre ami aussi, dit Jake. Bienvenue à Prohibition Crick. »

5. Esprits de la forêt, dans l'univers de J. J. Tolkien.

Jour 21

Richard s'endormit sans difficulté. Lorsqu'il se réveilla deux heures plus tard, il se sentit coupable d'avoir trouvé le sommeil si aisément. Après plusieurs jours d'absence, les Furies l'avaient retrouvé dans cet endroit reculé et elles étaient plus remontées que jamais. Ça faisait du monde dans la tente, tout ça.

Les djihadistes le tueraient peut-être dans la matinée. Mais cela semblait peu probable. Si telle était leur intention, ils l'auraient déjà mise à exécution, sans se donner la peine de gaspiller autant de colsons.

S'ils n'avaient pas le projet de le tuer dans la matinée, alors ils lui demanderaient de les guider sur l'ancienne piste de contrebande menant à Abandon Mountain et Prohibition Crick. Pour ce faire, ils seraient bien forcés de retirer ses entraves. À ce moment-là, il aurait donc la possibilité de tenter de s'enfuir. En toute probabilité, une telle initiative conduirait à la suite logique poursuite/capture/décapitation solennelle.

Il allait donc devoir chercher un endroit où il pourrait se mettre hors de portée de leurs fusils de façon soudaine, d'une manière qui leur rendrait difficile de retrouver sa trace.

Un héros de film aurait sauté des falaises dans La Frontière la veille. Après quelques instants de suspense, sa tête aurait émergé de la surface de la rivière un peu plus loin, en aval. Richard savait que ce n'était pas une stratégie réaliste. Mais sur certaines portions de la rivière, peut-être pourrait-il tenter le coup en faisant du bodysurf sur les rapides.

Le problème, c'était que leur itinéraire ne suivait pas franchement la rivière. La rivière se continuait au sud et à l'est.

Leur destination était plus à l'est, et le programme de leur journée consistait donc à longer la rive est pendant environ un kilomètre puis à escalader une interminable côte jusqu'à déboucher au-dessus de la limite des arbres, sur un éperon rocheux qui se détachait de la montagne. De là, ils traverseraient un champ d'éboulis qui constituait la pente ouest du pic et, enfin, redescendraient dans la vallée de Prohibition Crick. La seule façon de tenter une fuite éclair sur un terrain de ce genre était de se laisser emporter par la gravité et glisser, voire rouler au bas d'une pente. Ça aurait pu être sympa, ou du moins praticable sur une dune de sable ou une surface neigeuse, mais sur un sol comme celui-ci, ce genre d'acrobatie ne conduirait qu'à une mort lente des suites de multiples fractures et d'organes perforés.

Il continua toutefois de soupeser le pour et le contre pendant les longues heures de la nuit, car c'était le seul moyen de museler les Furies. Il adhérait volontiers à leur hypothèse de départ, qui était que, puisqu'il était sur le point de conduire une bande de terroristes armés jusqu'aux dents droit dans la maison de plusieurs de ses proches parents – qui n'avaient rien demandé –, sa propre vie était d'ores et déjà condamnée.

La feinte la plus évidente aurait consisté à les conduire ailleurs. Mais il y avait des limites à la marge d'erreur qu'il pouvait leur faire gober. De toute évidence, Jones avait bien planifié sa fugue : il avait interrogé Zula en long, en large et en travers, il avait étudié à fond la page Wikipédia de Richard et avait imprimé des plans Google. Il avait une idée très précise de leur destination. D'ailleurs, de là où ils étaient, Jones aurait facilement pu retrouver le chemin de Pocatello sans l'aide de Richard, ce qui lui fit soupçonner qu'on ne le maintenait plus en vie pour ses talents de guide, mais pour faire de lui un otage, et possiblement le sujet d'une effroyable exécution filmée à la webcam. Il voyait déjà la page YouTube : Dodge à genoux sur un tapis avec un sac sur la tête, Jones derrière lui avec le couteau, et, en dessous de la petite fenêtre vidéo, le premier de plusieurs milliers de commentaires tout en majuscules postés par tous les pauvres nases de la planète.

Non, à ce stade, la seule chose qu'il pouvait faire – sa seule façon d'aider Jake, John et les autres à s'en sortir sains et saufs –, c'était de les avertir. Car jusque-là, Jones n'avait rien dit qui laisse entendre qu'il était au courant que la vallée de Prohibition Crick était habitée. Il avait bien dû apercevoir quelques toits sur les photos satellite, mais il avait dû penser qu'il s'agissait simplement de maisons de vacances pour les orthodontistes de Spokane, fermées à cette saison. Même s'il avait su que des gens

vivaient dedans à longueur d'année, il n'aurait pas pu deviner – ou l'aurait-il pu ? – qu'il s'agissait des civils les plus armés de l'histoire du monde – des cinglés de la gâchette à côté desquels les Pachtouns auraient eu l'air de quakers.

Même des passionnés d'armes pouvaient être pris au dépourvu par une attaque surprise, mais si Richard pouvait se débrouiller pour leur faire savoir qu'ils étaient en danger, ils sauraient montrer ce qu'ils avaient dans le ventre.

Le plan auquel il parvint finalement, juste comme le toit de sa tente commençait à laisser filtrer quelques photons isolés dans ses yeux grands ouverts, c'était de rester docile jusqu'à ce qu'ils arrivent assez près de chez Jake pour qu'un coup de feu soit audible par ceux qui étaient à l'intérieur de la maison ; là, il tenterait de s'échapper. Les djihadistes lui tireraient dessus, ils l'atteindraient sans doute. Mais tout le monde dans la vallée entendrait les coups de feu.

Et ce serait un véritable déchaînement.

Il somnola un petit moment, peut-être une heure, et, lorsqu'il se réveilla, la lumière qui passait à travers le tissu de la tente s'était faite plus vive ; il entendit le bruit du réchaud qu'on allumait.

Quelque chose lui souffla de se mettre en mouvement. Il s'extirpa péniblement de son sac de couchage, pivota sur les fesses, sortit ses pieds bottés et entravés par l'ouverture de la tente puis se traîna dehors.

Seuls deux des neuf djihadistes étaient levés : le grand Somalien du Minnesota qui s'appelait Erasto et un autre type dont Richard ne parvenait pas à retenir le nom. Un Égyptien, avec un durillon sombre au milieu du front, causé par le contact avec le sol pendant la prière. Ils faisaient chauffer de l'eau, sans doute pour préparer du porridge. Richard s'approcha du poêle en se dandinant et plaça ses mains liées au-dessus de la marmite pour se réchauffer. Erasto mâchait une barre énergétique, l'Égyptien regardait vers le lointain.

Richard réalisa qu'il avait besoin de chier, et immédiatement.

Il se leva. Erasto l'observa attentivement. Il regarda en direction du petit coin, à une trentaine de mètres, au pied de la falaise qu'ils avaient descendue encordés la veille.

« Vous avez du papier toilette ? » demanda Richard.

Pas de réponse.

« Zut ! Il faut vraiment que j'y aille. Je ne déconne pas. »

Erasto semblait sidéré, voire dégoûté d'être obligé de s'occupe r de questions si triviales. « Jabari ! » dit-il. Ce qui retint apparemment l'attention de l'Égyptien. Richard saisit

l'opportunité pour apprendre enfin le nom du mec. Jabari. Jabber : celui qui jacasse tout le temps ou celui qui joue des couteaux ?

Erasto posa une question incompréhensible. Jabari s'activa et se mit à fouiller dans un sac, visiblement en quête de PQ.

Richard sautillait d'un pied sur l'autre, autant que ses entraves le lui permettaient. Il n'était pas du tout certain de pouvoir se retenir bien longtemps.

« Je vais me déplacer en sautillant jusqu'à un endroit écarté pour chier, annonça-t-il aussi calmement que possible, car il ne voulait pas qu'un non-anglophone tel que Jabari se méprenne sur ses intentions. Vous pouvez me suivre, vous pouvez me tirer dans le dos, comme vous voulez. Mais je ne peux plus tenir. » La phrase fut ponctuée par un énorme pet, qui s'avéra un moyen de communication bien plus efficace que tout ce qui avait pu sortir de l'autre bout du tube digestif de Richard. Puis il se trémoussa jusqu'à tourner le dos à Erasto et se mit à traverser le campement à petits pas, s'éloignant de la rivière pour s'enfoncer dans les fourrés denses au pied de la falaise. Après environ une demi-minute de petits bonds, de gros mots en série et de pets tonitruants à travers les broussailles irriguées par le ruissellement de la falaise, il arriva à une clairière jonchée de crottes et de papier cul usagé.

« Falaise » était un mot trop simple pour décrire le phénomène géologique qui s'élevait au-dessus d'eux. Ce n'était pas tant un mur vertical abrupt qu'un accroissement rapide de la pente, qui devenait pleinement verticale et formait même un petit surplomb à quatre ou cinq mètres de hauteur. Et ce n'était pas un simple monolithe, mais un amas de rochers, de végétation tenace et de terre compacte qui se trouvait juste former une pente extrêmement raide. Il ne voyait pas le sommet d'ici, mais il savait qu'il se trouvait environ quinze mètres plus haut. En tout cas, il était désormais suffisamment protégé pour pou voir chier à son aise : il fit des petits bonds sur place pour changer de direction et se mit à défaire sa ceinture.

Un rouleau de papier toilette dans un sachet plastique hermétique lancé par Jabari, qui se tenait à peut-être sept mètres, vint heurter sa poitrine et rebondit au sol à ses pieds. « Merci », dit Richard en baissant son pantalon. Jabari tourna le dos et s'écarta un peu. Richard, le regardant à travers les arbustes en s'accroupissant pour obéir à l'appel de la nature, vit l'Égyptien lever les deux mains et faire un signe joyeux à quelqu'un dans le campement ; apparemment, quelqu'un, sans doute Abdul-Wahaab, voulait savoir ce qui se passait et avait besoin d'être

rassuré : tout allait bien.

Richard était en train de tout lâcher lorsqu'un objet foncé atterrit en vol plané juste devant lui. Il pensa d'abord qu'il s'agissait d'un petit bout de branchage tombé d'un arbre au sommet de la falaise. Mais en y regardant mieux, il vit que la chose était parfaitement rectangulaire.

C'était, en fait, un couteau suisse – un Leatherman, ou équivalent – dans son holster en nylon noir.

« Il s'agit simplement d'étayer mon hypothèse », dit Seamus.

La machine à gaufre automatique émit un bip électronique perçant, signalant qu'il fallait la retourner. Seamus s'en chargea. Les Quatre Fantastiques se tenaient devant le buffet du petit déjeuner de leur hôtel à Cœur d'Alene. Aucun des autres n'avait jamais vu une machine à gaufre automatique, et Seamus leur faisait donc une petite démonstration impromptue de ce que l'Amérique avait à offrir de mieux.

« Je ne sais pas comment on dit ça en chinois ou en hongrois. Mais voilà ce que j'essaie de dire. Nous allons voir mon chef, qui se trouve habiter à l'autre bout du pays. Nous sommes obligés d'y aller en voiture parce que je ne peux pas vous faire monter dans un avion sans papiers d'identité. Or, nous sommes à un jet de pierre d'un endroit où je pense que Jones est susceptible de passer la frontière. La dernière fois que je me suis connecté à T'Rain – il y a environ une demi-heure –, Egdod errait toujours dans le désert, suivi par deux ou trois cents badauds et curieux. Ce qui va dans le sens de ma théorie.

– Ah bon ? demanda Yuxia.

– OK, laissez tomber Egdod. Vous y croyez ou non. Mais moi, il se trouve que j'y crois. Bref, j'ai appelé un mec qui a un hélico. »

Seamus tapota la brochure du mec en question, qui dépassait de sa poche arrière. « Il est prêt à m'emmener survoler la région. Je ne serai parti que deux ou trois heures. On sera sur la route en milieu d'après-midi. On a quand même toutes nos chances d'arriver à Missoula ce soir. Vous n'avez qu'à rester là, mater un film, ou un truc comme ça. Évitez juste de vous faire arrêter ou de faire quoi que ce soit qui risquerait d'attirer l'attention sur votre statut… compliqué.

– Je veux venir avec toi, dit Yuxia.

– Il n'y a pas assez de place dans l'hélicoptère.

– La brochure dit qu'il peut transporter jusqu'à quatre passagers », répliqua-t-elle, tirant un dépliant identique de la poche de son blouson.

Pendant le silence gêné qui suivit, Seamus leva les yeux et

surprit Csongor et Marlon qui le regardaient d'un air interrogateur. Apparemment, ils avaient oublié les gaufres.

« Le gros peut en transporter quatre, reconnut-il. Je pensais prendre le petit.

– Qu'est-ce que tu comptes faire, au juste ? demanda Csongor.

– Survoler la zone qui m'intéresse. Prendre des photos. Me faire une impression.

– Et en quoi le fait que nous soyons dans l'hélicoptère t'en empêcherait ? » intervint Marlon.

Seamus hocha les épaules. « Peut-être que ça ne m'en empêcherait pas. »

Yuxia demanda : « Mais tu nous mens ou quoi ?

– Pourquoi je vous mentirais ? »

La machine à gaufre couina de nouveau.

« Tu n'es pas franc. Est-ce que tu penses en fait atterrir et affronter Jones ?

– Non, je ne vais pas affronter Jones. Ce n'est pas mon intention.

– Bien, parce que dans le cas contraire, tu devrais prévenir le pilote.

– VOTRE GAUFRE EST PRÊTE ! » cria un client agacé à l'autre bout de la salle.

Yuxia écarta Seamus d'un coup de coude, trouva comment ouvrir la machine et déposa la gaufre fumante sur une assiette. Le couinement cessa.

Csongor voulut essayer à son tour. Il prit une louche de pâte à gaufre, la versa dans l'appareil et la regarda s'infiltrer dans les vallées métalliques d'un air sinistre.

« Bien sûr, si je pensais qu'il y avait le moindre risque de se retrouver dans une fusillade avec des djihadistes, il m'incomberait de prévenir le pilote.

– Ça, il t'incomberait, oui ! approuva Yuxia.

– Donc c'est tout à fait sans danger, conclut Csongor.

– Pas plus risqué qu'un vol en hélico ordinaire », confirma Seamus. Il n'en pensait pas un mot, mais ils l'avaient coincé.

« Tandis que si on reste là, il n'est pas exclu qu'on ait des ennuis, souligna Csongor. Tu es responsable de nous.

– Hélas, oui !

– Si l'hélico tombe en panne, tu te retrouves coincé dans le nord, et nous, on est bloqués là sans clés de voiture, sans chambre d'hôtel, sans papiers...

– OK, OK. Vous pouvez venir avec moi et passer la matinée à regarder des arbres vus du ciel. »

Richard avait déjà vu ce couteau et ce holster. Il était presque certain que c'était celui que Chet portait toujours à sa ceinture.

Il se trouvait à environ un mètre cinquante de lui. Lorsqu'il eut fini de vider ses boyaux, il roula sur ses genoux, se mit à quatre pattes, tendit les bras et l'attrapa du bout des doigts. Puis il s'accroupit de nouveau. Il posa le couteau par terre, prit le sachet hermétique contenant le rouleau de PQ et l'ouvrit.

Il entendait d'autres djihadistes émerger des tentes sur le campement, à une soixantaine de mètres. S'ils étaient fidèles à eux-mêmes, ils allaient commencer leur journée en estimant la direction de La Mecque, puis s'agenouiller sur leur matelas de camping et prier.

Lorsqu'il eut fini d'utiliser le PQ, il rangea le rouleau dans le sachet. D'une main, il froissa le sachet bruyamment, espérant couvrir le son du Velcro du holster du Leatherman – car il l'ouvrit de l'autre main en même temps, d'un coup sec. Il en sortit le couteau multifonction et ouvrit la paire de pinces avec coupe-câbles intégré. Elle aurait tôt fait de venir à bout des colsons, en produisant un bruit caractéristique – un claquement sec que Jabari reconnaîtrait sans doute s'il l'entendait. Le grondement de La Frontière et des rapides en aval pourrait couvrir en partie le son, mais Richard prit tout de même soin de couper les colsons avec le minimum de force nécessaire, introduisant lentement les lames à travers le plastique plutôt que de le sectionner d'un coup. Il ne retira que les entraves qui reliaient ses chevilles et ses poignets et laissa les bracelets en place.

Il referma les pinces et s'apprêtait à mettre l'outil dans sa poche lorsqu'il réalisa qu'un couteau pourrait lui être utile. Il y avait plusieurs lames, limes et râpes, etc. Richard trouva la lame la plus acérée et la plus « traditionnelle » et l'ouvrit jusqu'à ce qu'il entende le déclic indiquant qu'elle était bloquée.

Il la posa par terre, se redressa à demi, remonta son pantalon et attacha sa ceinture. Toujours accroupi, il ramassa le couteau et se mit à longer l'espace relativement dégagé au pied de la falaise. Jusque-là, il n'avait pas pris la peine de lever les yeux car il savait qu'il ne verrait qu'un petit surplomb rocheux plusieurs mètres au-dessus de sa tête. Mais en suivant la base de la falaise, il arriva dans une zone dégagée où le surplomb s'arrêtait. Il leva les yeux, s'attendant à voir le visage de Chet en haut.

Au lieu de cela, il vit une boucle de cheveux noirs qui s'échappait d'un bonnet.

Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre que la personne qu'il regardait était Zula.

Elle leva un bras et attira son attention sur un mouvement au sol, derrière lui : Jabari, qui venait voir ce qui se passait.

Richard releva les yeux et vit qu'elle agitait frénétiquement les bras pour lui faire signe de s'éloigner davantage en suivant la base de la falaise. Elle-même s'était redressée et se mit à marcher dans cette direction, l'exhortant à la suivre.

Jusqu'alors, il avait avancé lentement pour qu'on ne devine pas qu'il avait retiré ses entraves. Mais Jabari approchait dangereusement de l'endroit où il avait chié, et allait découvrir les bouts de colsons sous peu. Richard se mit à courir.

Quelques secondes plus tard, il comprit que Jabari s'était lancé à sa poursuite.

Il était difficile de courir, de tenir Jabari à l'œil et de continuer en même temps à suivre Zula du regard. Mais à un moment donné, il vit qu'elle avait levé les deux mains pour lui faire signe de s'arrêter.

Ça n'avait pas de sens. Pourquoi aurait-il dû s'arrêter ?

Il regarda derrière lui et vit que Jabari était beaucoup plus près qu'il ne l'aurait cru. L'Égyptien avait sorti un semi-automatique mais ne l'avait pas encore mis en joue, car il avait besoin de ses deux mains pour écarter les buissons qui gênaient sa progression.

Richard leva de nouveau les yeux et vit que Zula se tenait à l'extrémité de la falaise, une brassée de morceaux de bois entre les mains. Elle les jeta en l'air.

Jabari sortit des fourrés. Il était à peut-être trois mètres de Richard et le regardait de la tête aux pieds, éberlué qu'il soit parvenu à se libérer de ses entraves.

Richard leva de nouveau les yeux et vit une construction branlante se déplier au-dessus de leurs têtes : deux fines lignes de paracorde avec des bâtons fixés entre les deux à intervalles réguliers.

Une échelle de corde.

Jabari l'avait vue également. Il n'avait l'air que légèrement plus abasourdi que Richard.

Elle avait été roulée et se déployait maintenant de façon anarchique. L'échelon du milieu était le plus long et le plus lourd, et son poids contribuait à faire descendre complètement l'échelle et à la stabiliser. Richard comprit qu'il allait se la prendre en pleine figure : il se plaqua contre la paroi de la falaise pour la laisser tomber devant lui.

L'échelle s'immobilisa enfin avec une embardée paresseuse. Jabari regardait en l'air pour essayer de voir qui l'avait jetée, et il ne remarqua pas un fait curieux : l'échelon inférieur – l'objet plus lourd qui lui avait permis de se dérouler correctement – était

un fusil à pompe noir.

Tandis que Jabari tâchait d'identifier les menaces venant du sommet de la falaise, Richard fit un pas en avant, prit l'arme à deux mains, ôta la sécurité et l'entrouvrit pour regarder l'intérieur de la culasse. Une cartouche était déjà chambrée.

L'écheveau de paracorde et de branchages d'où pendait l'arme ne la rendait pas plus facile à manier, mais, à une distance de trois mètres, cela n'allait pas être une affaire de précision de toute façon. Il épaula et visa Jabari.

Le mouvement finit par attirer l'attention de l'Égyptien. Il baissa les yeux sur Richard, tout en commençant à abaisser son revolver. Pas assez vite pour changer les choses.

« Désolé », dit Richard lorsque leurs regards se croisèrent. Puis il appuya sur la gâchette et lui fit sauter la cervelle.

Seamus avait développé au sujet du timing et des horaires un ensemble d'instincts qui devait beaucoup à son éducation à Boston et aux différents postes qu'il avait occupés dans des mégalopoles fourmillantes du tiers-monde, tel Manille : il s'attendait toujours à ce que cela prenne des heures de se rendre où que ce soit. Ces habitudes l'amenèrent à se retrouver à errer comiquement à Cœur d'Alene à 6 heures et demie du matin. Ils atteignirent l'aéroport en moins de temps qu'il n'en fallut aux vitres du SUV pour dégivrer. Le garage à hélicos était juste derrière l'entrée. Deux hélicoptères, un gros et un petit, étaient stationnés devant un bureau transportable. Un pick-up était garé devant, nez pointé vers le plus gros hélico, phares allumés pour mieux éclairer l'homme en veste de pilote bleu marine couché sur le dos sous le tableau de bord en train de trafiquer les câbles, jambes dehors. « C'est jamais bon signe », observa Seamus avant de se garer devant le bureau transportable.

Au décor et au style de l'endroit, on voyait tout de suite que l'entreprise n'avait pas pour but principal de satisfaire les touristes. Leur clientèle de base se composait de magnats de l'indus trie du bois. Lorsque cette activité stagnait, ils se faisaient un plaisir de balader les curieux. L'intégralité de leur budget à cet effet passait dans la brochure. Ce qui était un choix parfaitement rationnel, car lorsque les clients arrivaient et découvraient le minimalisme de leurs installations, la décision était déjà prise. Après être venu jusque-là, personne n'allait se barrer en claquant la porte parce qu'on ne lui offrait pas des latte et des scones dans une salle d'attente décorée avec goût.

Yuxia était partisane de tirer l'homme en veste bleue par les chevilles, mais Seamus parvint à la convaincre qu'il valait mieux

pour tout le monde le laisser finir son travail. Il faisait étonnamment froid. Ils restèrent dans la voiture, moteur allumé, jusqu'à se réchauffer. Finalement, l'homme émergea de l'hélico et se redressa. Il tenait un appareil électronique d'où pendouillait un connecteur.

Seamus sortit du SUV et le salua. « Bonjour, Jack. » Décidément, on n'avait guère recours aux noms de famille dans la région.

« Vous devez être Seamus ? Je reconnais votre accent. » Jack était sans doute un ex-militaire. Il portait maintenant une barbe brun-roux proprement taillée sur un visage rond et un peu gras.

« Des problèmes d'allumage ?

– Je pensais que j'aurais réparé ça en moins de deux et qu'on serait déjà dans les airs à cette heure, dit Jack, agitant le boîtier, mais les connecteurs ne tiennent pas le coup.

– La technologie ne fonctionne pas comme prévu. Vous parlez d'une surprise.

– Bref. Vous êtes combien là-dedans ? »

Jack jeta un coup d'œil vers le SUV. « J'allais vous mettre dans le 300. » Il se tourna à demi et désigna de la tête le plus petit des deux hélicos. « Il est un peu moins confortable, mais si ça ne vous dérange pas…

– Pas du tout, mais combien de passagers peut-il prendre ?

– Deux. Peut-être trois à la rigueur.

– Et le gros est HS, de toute façon ?

– Le 500 ne volera pas aujourd'hui.

– Laissez-moi une seconde. »

Seamus remonta dans le SUV. « Changement de programme, annonça-t-il. Le gros hélico est kaput. Le petit ne peut prendre que deux ou trois passagers. Il faut qu'un ou deux d'entre nous attendent ici.

– Je ne peux pas tenir dans cet engin, c'est clair, avança Csongor, jetant des regards incrédules vers le 300. Je ne serais pas à l'aise, de toute façon. »

Yuxia s'était mise à sautiller sur son siège de peur d'être laissée pour compte. Elle semblait sur le point de sauter de la voiture pour aller se cramponner aux patins de l'hélico. Marlon s'en aperçut et dit : « Je vais rester là, je vais profiter du wi-fi. » Car pendant l'attente, il avait emprunté un ordinateur portable à Seamus et s'était connecté à un compte invité que ce dernier lui avait installé. Il avait trouvé un réseau non protégé émanant du bureau transportable.

Seamus coupa le contact du SUV et le mit en mode accessoire afin que le portable puisse s'alimenter sur l'allume-cigare. « Pas

de rodéo ! » annonça-t-il. Puis il fit un signe de tête à Yuxia, qui sauta sur le tarmac.

Avant de décoller, ils discutèrent du plan et du temps de vol. Jack estimait qu'il fallait quarante-cinq minutes aller-retour pour couvrir les cent trente kilomètres qui les séparaient de la zone que Seamus voulait inspecter, plus entre une demi-heure et quarante-cinq minutes pour survoler ladite région. Il était environ 7 heures moins le quart. Ils devraient être de retour vers 9 heures, 9 heures et demie au plus tard.

Les sièges arrière du 300 ne laissaient effectivement pas beaucoup de place pour les pieds, et Seamus était content que Marlon ait renoncé à venir. Après un avertissement de sécurité hâtif, ils casèrent Yuxia à l'arrière et Seamus prit la place du copilote à l'avant. Le confort laissait aussi à désirer, mais ce n'était pas pire que ce qu'il devait affronter quotidiennement dans son métier.

Jack fit le tour de l'hélico pour effectuer quelques vérifications. Csongor émergea du SUV pour assister au décollage. Jack monta à bord, distribua des casques usés mais en état de marche à Seamus et Yuxia, puis en enfila un en meilleur état. Il les brancha dans le système d'interphone de l'hélico et fit un petit soundcheck.

Après un bref échange avec les contrôleurs aériens, Jack démarra le moteur et il y eut beaucoup de vent et de bruit pendant quelques instants. Csongor rentra les épaules et détourna les yeux. Le sol s'éloigna sous leurs pieds. Le 300 vira de bord et se mit à prendre de la vitesse et de l'altitude, cap au nord.

Trouver la meilleure façon de réussir à grimper l'échelle tout en restant en possession du fusil et du pistolet automatique – un Glock 27 – qu'il avait pris à l'Égyptien mort au pied de la falaise posait à Richard plusieurs questions guère évidentes à résoudre. Ce n'était pas un défi assez complexe pour qu'il reste à se gratter la tête toute la journée, mais c'était suffisant pour le ralentir un peu. Le Glock n'avait pas de levier de sécurité – la sécurité était intégrée dans la gâchette. En théorie, il ne risquait pas de tirer par accident. Richard le fourra dans la poche de son blouson et remonta la fermeture Éclair pour éviter que l'arme ne tombe pendant l'ascension. À un moment donné, pendant le pic d'adrénaline, il avait laissé échapper son couteau ; il en prit conscience lorsqu'il sentit un objet dur sous la semelle de sa botte. Il le ramassa sur le terreau froid et humide, puis entreprit de trancher les deux morceaux de paracorde qui rattachaient le

fusil au bas de l'échelle. L'un d'eux était attaché au bout du canon, juste sous la petite mire de cuivre, et l'autre autour de la partie la plus étroite de sa crosse en plastique noir, près de la sécurité. Un écheveau de nylon noir pendouillait de l'arme. Son esprit surchargé l'identifia comme une sorte de harnais ou de sangle tactique. Il n'avait pas le temps de chercher à comprendre son utilisation exacte : il se contenta de passer un bras dedans et de s'assurer que l'ensemble n'allait pas tomber. Puis il leva un genou, tendit les bras et se pendit de tout son poids au premier échelon.

La chose lui sembla risquée à l'extrême, et il n'aurait jamais fait une chose pareille si une bande de djihadistes furieux et armés jusqu'aux dents n'avaient pas été en train de courir dans sa direction à travers les bois. Ou, du moins, c'était ce qu'il imaginait ; la détonation du fusil lui résonnait encore dans les oreilles, et il n'avait pas suffisamment récupéré ses capacités auditives pour déduire quoi que ce soit des sons qu'il percevait. La paracorde faisait tout au plus un demi-centimètre de large. Elle serait assez costaude, sans doute, pour que les deux bouts de corde suffissent à supporter son poids – un peu plus de cent vingt-cinq kilos – en théorie. Mais si elle était abîmée ou si les nœuds de Zula ne tenaient pas...

Tant pis. Il commença à grimper. Ou plutôt il commença à abaisser les échelons vers lui. La corde était élastique et n'accepta pas tout de suite son poids. Mais, après deux ou trois essais, les barreaux se mirent à répondre à la pression de ses pieds et à la force de ses doigts, et il remarqua que la falaise se déplaçait vers le bas. Une fois qu'il fut à environ trois mètres d'altitude, il fut tenté de tourner la tête en direction de la rivière pour jauger la progression des djihadistes à sa poursuite. Mais, conscient que cela ne l'avancerait à rien, il se força à continuer de grimper. Il escalada encore quelques échelons et risqua un regard vers le haut. Le sommet de la falaise était encore loin, c'était décourageant. Il ne voyait plus Zula. Mais quelque chose bougea et il comprit qu'elle n'avait cessé de le regarder ; elle était à plat ventre et sa tête dépassait juste en haut de l'échelle, perdue dans le brouhaha visuel de la forêt. Les verres de ses lunettes reflétaient la lumière. Elle scrutait le terrain en dessous et derrière Richard, et ce qu'elle voyait la rendait nerveuse.

« Lance-moi le revolver ! » cria-t-elle.

Richard s'arrêta, s'appuya contre la roche humide, tapota sa hanche jusqu'à ce qu'il sente la forme dure et lourde de l'arme dans sa poche, l'ouvrit, sortit le revolver et le balança en l'air d'un geste ample, avec toute l'énergie qu'il put rassembler. Il ne

voulait pas le voir retomber quelques secondes plus tard. Zula leva les yeux pour suivre le vol plané, puis se mit à quatre pattes et disparut de sa vue.

Jusque-là, Richard avait été maintenu contre la paroi de la falaise – qui n'était pas complètement verticale – par la pesanteur. À présent, il arrivait à une concavité, créée par un lourd pli rocheux qui dépassait légèrement, à peut-être cinq mètres au-dessus de lui. L'ascension devint de plus en plus difficile : il devait jeter ses pieds dans le vide, renversant tout son corps en arrière, suspendu par ses bras presque tendus. Sa progression se ralentit considérablement, et il entra peu à peu dans un état proche de la panique, tant il avait hâte de venir à bout de cette portion afin de dépasser l'avancée rocheuse ; il imaginait qu'il serait alors à l'abri des coups de feu tirés d'en bas. Ses mouvements devinrent hachés et il se mit à tanguer. Il vit trop tard que la corde de gauche était en train d'être sciée par une arête rocheuse sur le promontoire au-dessus de lui.

Le rocher était presque à sa portée, environ deux échelons plus haut, lorsque la corde de gauche céda. De l'échelle, il ne restait plus qu'une longueur de paracorde avec une série de bâtons qui pendaient dessus. Il bascula sur la droite et son corps se mit à tourner sur lui-même, impuissant, tout en faisant également tourner le monde autour de lui et en lui offrant une vue de la berge de la rivière. Les buissons s'agitaient à une vitesse folle alors que les djihadistes les traversaient en courant, appelant Jabari. Plus loin, une haute silhouette escaladait une énorme souche d'arbre pour mieux suivre les opérations : Jones. Son regard se fixa immédiatement sur la flaque rouge vif à l'endroit où Jabari s'était écroulé, puis il suivit des yeux l'échelle de corde jusqu'à planter son regard dans celui de Richard.

Richard n'était pas du genre à baisser les yeux le premier lorsqu'on le défiait, mais il avait d'autres chats à fouetter pour l'instant, et il refit demi-tour d'un coup de pied, puis se balança jusqu'à ce qu'il parvienne à emprisonner un échelon entre ses chevilles et à stabiliser ses genoux en tirant de toutes ses forces sur ses deux bras. Il passa une main par-dessus l'autre et s'éleva un peu, monta les genoux, coinça de nouveau la corde entre ses chevilles et répéta l'opération.

Quelque chose siffla près de son oreille, et, au même moment, un fort bruit de choc éclata contre la roche, dans la petite concavité. Puis le phénomène se reproduisit à deux ou trois reprises, et il entendit qu'on actionnait une arme au-dessous de lui. Il n'y avait pas de raison, rationnellement, que cela l'empêche de grimper. Au contraire. Mais il ne put s'empêcher de

s'immobiliser quelques secondes.

Une série de boum ! se fit entendre plus près, au-dessus de lui. Il leva les yeux et vit des éclairs de lumière jaillir du canon du Glock, juste au sommet de l'échelle.

Il coinça de nouveau ses chevilles, passa de nouveau une main par-dessus l'autre et se hissa une nouvelle fois, grisé par l'adrénaline : il put agripper le premier échelon au-dessus de la cassure de la corde. Il mit les deux mains dessus, se hissa à la force des poignets et, avec encore quelques efforts désespérés, parvint à un niveau où il put camper ses pieds contre le promontoire rocheux. Il avança de quelques échelons très rapidement.

L'échelle s'était mise à danser follement, et il comprit que quelqu'un au bas de la falaise s'était mis soit à l'escalader à sa suite, soit à tirer dessus pour essayer de faire casser la corde. Il fit une pause le temps de sortir son couteau et de sectionner ce qui restait de corde juste sous l'échelon sur lequel reposaient ses pieds. Le morceau d'échelle rebondit contre la paroi et tomba hors de sa vue. Regarder ce spectacle était une erreur, car cela lui donnait le vertige. Il vit les éclairs de coups de feu sous lui. Mais en même temps, il était encouragé par le fait d'être en grande partie dissimulé par le feuillage dense des conifères. La plupart des djihadistes canardaient à l'aveugle, essayaient de lui tirer dessus par de petits interstices entre les branches ou couraient dans tous les sens pour trouver un emplacement d'où ils pourraient le faire.

Il ne serait guère exact de dire qu'un homme de son âge et de son poids était en mesure de galoper, mais il eut tout de même la sensation de le faire sur les dix derniers échelons, avant de se hisser sur le ventre au sommet. Zula s'écarta de son perchoir presque en même temps, et ils coururent une bonne trentaine de mètres dans la forêt, côte à côte, avant de s'arrêter. Comme si les balles pouvaient les suivre par-dessus le rebord de la falaise, jusque dans les bois. Mais, bien sûr, ce n'était pas le cas. Seuls Jones et ses hommes pouvaient les traquer jusque-là. Et comme Richard l'avait compris dès qu'il l'avait vue, l'échelle leur avait permis de prendre une bonne longueur d'avance sur les djihadistes.

Puis Zula lui passa devant, fit brusquement volte-face et enveloppa son torse de ses bras, le serrant étroitement. Le visage enfoui dans sa poitrine, elle se mit à sangloter. Des sanglots dont Richard estimait presque que la prérogative lui revenait, à lui, puisque c'était elle qui l'avait sauvé ; mais il n'allait pas faire d'histoires. Il était encore tellement abasourdi par tout ce qui

venait de se passer au cours des quelques minutes qui s'étaient écoulées depuis qu'il s'était éloigné du campement pour répondre à l'appel de la nature qu'il ne pouvait pas faire grand-chose d'autre que de rester planté là, stupéfait, et attendre l'arrêt cardiaque qui semblait inévitable. Il prit la nuque de Zula dans le creux de son bras et la pressa fermement contre sa poitrine, enfonça bien ses pieds dans le sol et respira.

Ce fut elle qui reprit son souffle la première. Entendant des bruits étouffés, il réalisa qu'elle essayait de parler. Il desserra son étreinte et vit le visage de la jeune femme se lever vers lui. Un miracle. Jusqu'à la fin de ses jours, chaque fois qu'il verrait ce visage, ce serait pour lui un miracle.

Ses lèvres remuaient.

« Quoi ? demanda-t-il.

– Chet est en haut, au-dessus des chutes. Il est gravement blessé.

– Merde ! Tu sais qu'il faut qu'on aille jusqu'à Prohibition Crick pour prévenir Jake.

– Oui, je le sais très bien. Mais n'empêche. »

Au ton de sa voix, il sentit un début de reproche à la Muses furieuses à l'idée que Dodge puisse ne serait-ce qu'envisager de ne pas retourner voir comment allait Chet.

« Ces salopards lui ont tiré dessus ? demanda Richard, faisant un signe de tête dans la direction d'où ils étaient venus.

– D'autres salopards. Mais qui font partie de la même bande, comme tu t'en doutes. »

Elle ajouta : « Je ne sais même pas si Chet est encore en vie, franchement. Il avait l'air mal en point.

– Tu crois que tu arriverais à trouver le chemin de chez Jake, d'ici ? »

Elle sembla déconcertée. « Tu es en train de dire qu'il faut qu'on se sépare ? Que je coure chez Jake pendant que tu retournes en arrière pour voir comment va Chet ?

– C'est juste une idée. Je connais un raccourci ; je peux remonter là où est Chet en un rien de temps.

– Je pense que c'est la seule solution », reconnut-elle.

On aurait dit qu'elle allait se remettre à pleurer. Des larmes d'une tout autre nature. Ses sanglots, un peu plus tôt, étaient la libération d'émotions terribles, contenues trop longtemps. Ceux qui venaient maintenant naissaient de sa tristesse à l'idée de devoir déjà repartir toute seule.

« Le seul truc, c'est que... » commença Zula. Elle s'arrêta, visiblement gênée par ce qu'elle avait failli dire.

« Il faut que je raconte tout à la Ré-U.
– Oui.
– Il faut que je dise que tu as survécu à Xiamen, que tu as survécu à tout ce que tu as bien pu traverser ces derniers jours et que tu es partie seule pour prévenir les autres.
– Oui. Ça veut dire qu'il faut que tu survives.
– Il faut que je survive si tu ne survis pas, corrigea-t-il.
– C'est vrai, dit-elle, sur le même ton que s'il venait d'avancer un argument pertinent dans une réunion pro.
– À l'inverse…
– Il faut que je survive si toi tu ne survis pas. Mais tu vas sur vivre. Tu survis toujours.
– Personne ne survit toujours. Mais je vais faire de mon mieux, sachant que ce n'est qu'en survivant que j'aurai la joie et le privilège de raconter ton histoire à tout le monde.
– Ce n'est pas une histoire si formidable que ça, dit-elle timidement.
– N'importe quoi. Bon, écoute. Chet est en train de mourir. Ces putains de terroristes se dirigent vers chez Jake. Il faut qu'on mette ce plan à exécution. Même si c'est bien malheureux et que ça ne se produirait jamais dans un monde bon et juste. D'accord ?
– Oui. »
Elle leva une de ses mains gantées, paume en l'air.
Il plaça sa main dans la sienne. Ils se serrèrent ainsi quelques instants. « Tu as toujours été une espèce d'héroïne pour moi, dit-il.
– Tu as toujours été… mon oncle.
– Honoré.
– À plus.
– Magne-toi. Et rappelle-toi. Il te suffit d'approcher suffisamment et de vider ton chargeur en l'air, ce sera assez pour mettre Jake et ses cinglés de copains en alerte rouge. Parce qu'il ne leur en faut pas beaucoup.
– C'est noté. »
Elle lui tourna le dos et commença à s'éloigner. Après quelques pas, elle se mit à courir.
« Ça doit être assez évident, maintenant, cria-t-il. Mais je t'aime. »
Elle tourna la tête et lui jeta un regard timide par-dessus son épaule, puis continua.

Chet était visible à huit cents mètres, étalé sur une pierre comme un parachutiste dont le parachute ne s'est pas ouvert. Un

filet de sang coulait sur le côté du rocher. Un objet d'une forme bizarre pendait d'une de ses mains. Tandis que Richard gravissait la montagne – une procédure qui sembla prendre une éternité –, il vit qu'il s'agissait d'une paire de jumelles.

Toutes ces heures passées sur le vélo elliptique s'avéraient payantes. N'importe quel autre homme de son âge et de sa corpulence serait tombé mort depuis longtemps. Il ne se rappelait même plus depuis combien de temps il haletait, en sueur.

Il était presque certain que Chet était mort mais le bras bougea, le corps se redressa en position assise et les jumelles se portèrent à son visage. Richard fut tout près de hurler, comme quiconque verrait bouger un cadavre. Le choc manqua le décourager de s'approcher davantage. Mais la lenteur fastidieuse de son avancée sur les débris rocheux lui laissa tout le temps de juguler ses émotions primitives.

« Salut, Chet », dit-il lorsqu'il fut à portée de voix. Chet s'était rallongé et n'avait pas bougé depuis un petit moment.

« Dodge. Tu es venu.

– On dirait que ça t'étonne.

– Je sais que t'es occupé. T'as un paquet de soucis.

– J'ai toujours du temps pour toi, Chet. J'ai toujours essayé d'être clair là-dessus.

– C'est vrai. J'apprécie. J'ai toujours apprécié.

– Parle pas comme ça.

– Ah, Dodge, tu sais que je suis un homme mort !

– Mais tu as déjà été un homme mort, une fois. Dans le champ de maïs. Tu te rappelles ?

– Non. J'ai été frappé d'amnésie. Tu te rappelles ? dit Chet avec un petit rire, et Richard lui sourit. C'est là que j'ai compris le truc, poursuivit Chet. Le truc sur les parallèles et les méridiens. Le fait qu'on vit dans un espace courbe. Les parallèles vont en ligne droite. Les méridiens se courbent les uns vers les autres et se rejoignent au début et à la fin. Lorsque le Nautilus – le premier sous-marin nucléaire – a atteint le pôle Nord, il a transmis un message. Tu sais ce que c'était ?

– Non, mentit Richard, bien qu'il ait entendu Chet raconter cette histoire une centaine de fois aux membres abasourdis des Paladins du Septentrion.

– “Latitude 90 degrés nord.” Tu vois, ils n'ont pas pu spécifier leur longitude, parce que là, tous les méridiens sont un. Ils étaient sur tous les méridiens à la fois, ils n'étaient donc sur aucun. C'est une particularité. »

Richard acquiesça.

« La naissance et la mort. Les pôles de l'existence humaine. Nous sommes pareils à des méridiens, nous commençons et finissons tous au même endroit. Nous nous déployons depuis le début et nous allons chacun notre chemin, nous allons par les mers, les montagnes, les îles et les déserts, racontant tous notre propre histoire, complètement différente de celle des autres. Mais à la fin, nous convergeons tous et nos fins sont aussi semblables entre elles que nos commencements. »

Richard continua d'acquiescer silencieusement. Il avait peur que sa voix ne lui fausse compagnie. « Tu te rends compte d'où nous sommes ?

– Quelque part, foutrement près de la frontière, parvint enfin à articuler Richard.

– Pas seulement près. Regarde ! » dit Chet, allongeant un bras dans une direction, puis traçant une courbe au-dessus de sa tête pour aller indiquer la direction opposée.

Suivant ce mouvement, Richard remarqua une série de monuments d'arpentage qui s'élevaient autour d'eux.

« Nous sommes sur le 49e parallèle. Mes pieds sont aux États-Unis et ma tête est au Canada. » Son expression indiquait que la chose avait pour lui une signification extrêmement profonde, aussi Richard se contenta-t-il de hocher la tête et de s'empêcher de pouffer. « Je barre la route. Leurs méridiens vont se finir ici.

– De qui tu parles ? »

Chet fit un geste vague vers le nord et tendit ses jumelles à Richard. Richard les prit, les ajusta sur son nez, cala ses coudes sur le rebord du rocher et les dirigea vers le nord, vers les pentes d'éboulis qui descendaient de l'arête rocheuse. En regardant pardessus, il parvint à repérer à l'œil nu deux silhouettes humaines, séparées par une trentaine de mètres, qui descendaient à tâtons sur les cailloux. Avec l'aide des jumelles, il les vit clairement : des hommes armés aux cheveux bruns, correspondant globalement au stéréotype du djihadiste. Celui qui menait la marche était rondouillard et portait une mitraillette sur l'épaule. L'autre était maigre et avait un fusil plus long en travers de son dos. Un sniper.

« L'arrière-garde, dit Chet. Ils essaient de rattraper le groupe principal. » Il gloussa et eut une quinte de toux grasse. Richard ne doutait guère de ce qu'il était en train de tousser, aussi évita-t-il de regarder. « Ils sont tellement déterminés à les rejoindre qu'ils n'ont même pas pris la peine de regarder derrière eux. »

Richard leva les yeux des jumelles, surpris, et ses yeux vieillissants eurent du mal à se régler sur Chet. Celui-ci hochait la tête dans sa direction en jetant des regards suggestifs vers le

haut. Il avait toussé une fine pluie de sang sur son menton, et le liquide épais s'était pris dans son début de barbe grise. Richard repéra de nouveau les djihadistes, puis regarda plus haut jusqu'à ce qu'il aperçoive une créature en mouvement. Difficile à distinguer car sa couleur se fondait avec la teinte fauve de la roche usée. La chose bougeait telle une goutte de glycérine suintant d'un rocher à l'autre. Gardant les yeux fixés sur cette cible, il leva les jumelles et les plaça dans la ligne de son regard. Après quelques tâtonnements, il parvint à identifier la chose : un couguar qui descendait l'arête rocheuse. Ses yeux brillaient comme du phosphore à la lueur du soleil levant. Et ces yeux étaient fixés sur les deux hommes qui descendaient cahin-caha en dessous de lui.

« Merde alors ! » s'exclama Richard. Chet partit d'une nouvelle quinte de rire/toux. « Ces mecs sont complètement hors de leur élément. Espérons qu'il les rattrape bientôt.

– Il les a déjà rattrapés. Zula m'a dit qu'il avait déjà chopé un de leurs types, qui traînait.

– Ouh, là ! Un mangeur d'hommes.

– Ils ont peur des hommes. Si tu leur fous la paix, ils te foutent la paix », dit Chet, parodiant le discours d'un écolo moralisateur.

Les couguars attaquaient tout le temps des êtres humains dans ces contrées, et le refus obstiné des amoureux de la nature d'accepter le fait que, aux yeux d'un prédateur, il n'existait aucune distinction entre les humains et les autres formes de viande était devenu un sujet de dérision récurrent au bar du Schloss.

Richard perçut une ouverture. « Bon, merde, Chet, ça règle la question ! Je ne peux pas te laisser là comme ça. Cette bestiole a déjà dû repérer ton odeur.

– Je pue tant que ça ?

– Tu sais très bien de quoi je parle. Je ne peux pas te laisser ici sans défense. Si les djihadistes ne te chopent pas, c'est le couguar qui va te faire la peau.

– J'suis pas sans défense », répliqua Chet.

Il défit la fermeture Éclair de son blouson de moto, qui s'écarta pour laisser voir un état de choses peu engageant. Dessous, il portait un débardeur thermique trempé de sang sur tout un côté et gonflé par les bandages ou par sa blessure enflée. Il avait jeté son blouson de cuir sur tout cela. Mais entre ces deux couches, il avait fixé un objet volumineux à son torse : une épaisse plaque de métal, légèrement convexe, plaquée contre sa poitrine et suspendue autour de son cou par un enchevêtrement insensé de corde de parachute. Sur la plaque, des mots écrits en cyrillique.

« Je crois que ça veut dire un truc, genre : “ce côté face à l’ennemi” », dit Chet. Puis, voyant l’incompréhension qui se peignait sur le visage de Richard, il ajouta : « C’est une mine Claymore russe. »

Richard resta interdit quelques instants.

« S’ils peuvent le faire, moi aussi, dit Chet.

– Tu veux dire te faire sauter ?

– Ouep.

– Je t’imaginais pas franchement adepte de l’attentat-suicide.

– Ce n’est pas un suicide, quand t’es déjà un homme mort. »

Richard ne sut que répondre.

« Maintenant, écoute, reprit Chet. Il est temps pour toi de foutre le camp. Tu es déjà à portée de tir de celui qui a le fusil. Barre-toi. Ton méridien n’est pas encore fini, tu peux encore aller au sud. Moi, je me recourbe pour rejoindre le pôle. Je le vois devant mes yeux. Ces mecs, là, ils vont le rejoindre en même temps que moi.

– Je te verrai là-bas, fut tout ce que put dire Richard.

– Avec plaisir. »

Richard donna l’accolade à Chet, s’efforçant d’y aller doucement, mais Chet passa un bras dans le creux de sa nuque et le serra fort, assez fort pour presser la mine Claymore contre son torse et piquer le visage de Richard avec sa moustache pleine de sang. Puis il le lâcha. Richard fit demi-tour et se dirigea vers le sud. Ses yeux étaient embués de larmes, et il dut presque se mettre à quatre pattes pour éviter de se tordre la cheville sur les éboulis.

Il savait que Chet avait raison quant à la portée de tir du sniper, aussi son premier instinct fut-il de se soustraire à sa vue. La tâche était facile en tirant profit de l’irrégularité du terrain et des occasionnels bosquets d’arbres rachitiques. Il ne pourrait pas avancer librement, toutefois, tant qu’il n’aurait pas atteint l’orée des bois, qui se trouvait à environ un kilomètre plus bas sur la pente. En montant jusqu’à l’emplacement où reposait Chet, il avait gravi péniblement le chemin défoncé et encombré de rochers : divers muscles de son corps hurlaient de protestation en permanence, ayant déjà subi suffisamment d’abus lors de la marche des jours précédents. Il suivait un itinéraire quelque peu en zigzag entre les poches de neige fondue. Jusqu’à ce qu’il réalise que ces flaques de neige lui offraient une possibilité de descente rapide. Rapide et un peu dangereuse. Mais à présent qu’il avait dit adieu à Chet, il ressentait un désir impérieux, proche de la panique, de foncer au sud et d’avertir Jake, en tâchant de rejoindre Zula en route. Il s’avança en crabe jusqu’au

bord d'une grande plaque de neige qui descendait jusqu'aux bois. Il perdit aussitôt le contrôle de ses pieds. Plutôt que de se laisser tomber sur les fesses, toutefois, il se pencha prudemment en avant et se laissa glisser au bas de la pente sur la semelle de ses chaussures : une glissade debout. Exactement comme du ski sans skis. C'était une pratique assez courante, lorsque l'inclinaison et les conditions climatiques l'autorisaient, et son travail dans l'industrie du cat-ski lui avait fourni plus d'une occasion de s'y entraîner. Parcourir la distance qui le séparait de l'orée des bois lui prit une toute petite fraction du temps qu'il aurait mis à descendre en sautant de rocher en rocher. Il tomba à trois reprises. La dernière chute fut un plongeon délibéré dans un banc de neige pour amortir sa vitesse avant de s'écraser contre un arbre.

La neige était molle et arborait maintenant un creux en forme de Richard, qui accueillait fort agréablement son corps épuisé et endolori. Le froid n'avait pas encore commencé à traverser ses vêtements. Il tourna la tête pour vérifier que les djihadistes armés ne pouvaient pas le voir.

Il fut tenté de rester étendu là pour dormir un peu. Il fourra une poignée de neige dans sa bouche, la mâcha et l'avala. Son cœur avait battu la chamade pendant la glissade, et il ne voyait aucun mal à se détendre en sécurité quelques instants, histoire de se calmer, d'accorder un peu de répit à son corps et de laisser son pouls retomber à un rythme plus modéré.

Mais il n'y avait pas moyen. Le martèlement dans sa poitrine ne faiblissait pas, et il se demanda s'il était finalement en train de succomber à quelque arythmie cardiaque.

Mais visiblement, c'était tout le contraire, car son cœur battait furieusement en rythme. Presque mécanique dans sa perfection. Il pressa une main contre sa poitrine, sous le mamelon gauche, et comprit que le battement n'avait rien à voir avec son cœur.

Il ne venait pas de son corps.

Il était dans l'air, tout autour de lui.

C'était un hélicoptère.

Il bondit sur ses pieds et se précipita à découvert en agitant les bras.

Les montagnes qui emplissaient à présent le pare-brise, s'élevant de la vallée jusqu'à une altitude quelque part au-dessus de leurs têtes, semblaient familières à Seamus. Non parce qu'il était déjà venu ; ce n'était pas le cas. Mais il avait visité ce genre de chaînes de montagnes dans le monde entier. C'était le type de montagnes le plus prisé des insurgés de tous les pays.

Les insurgés n'aimaient pas trop les chaînes de montagnes spectaculaires, couvertes de neige. La neige entravait le mouvement et impliquait un froid rigoureux. « Spectaculaires » signifiait « faciles à repérer de loin », or les insurgés n'aimaient pas être vus. Les insurgés aimaient les chaînes de montagnes qui s'étalaient sur de vastes territoires. Qui traversaient les frontières nationales. Qui étaient assez hautes et accidentées pour décourager les curieux et gêner fortement les opérations de la police ou de l'armée, mais pas assez hautes pour être dépourvues d'arbres ou pour qu'il y règne en permanence un froid mordant. Un grand nombre des caractéristiques appréciées des touristes, les insurgés les trouvaient proprement indésirables – et, par-dessus tout, la présence de touristes. Mais Seamus sut au premier coup d'œil que les touristes n'iraient pas choisir de visiter ces montagnes-là alors que les Rocheuses étaient à quelques heures de voiture à l'est et les Cascades à une distance égale à l'ouest. C'étaient des montagnes basses, peu mémorables, pas bonnes pour le ski, hachées de routes boueuses, partiellement déboisées, ce qui fournissait des emplois aux gens de la région, mais était considéré comme peu esthétique par les touristes.

Rien d'étonnant à ce que tous les cinglés d'extrême droite viennent se planquer ici. Rien d'étonnant à ce qu'elles fassent la joie des contrebandiers de tout poil.

Seamus se sentait bizarre. Cette impression s'expliquait aisément. Il l'éprouvait toujours lorsqu'il se trouvait dans un hélico en train de survoler ce genre de montagnes. Car cela signifiait en général qu'il allait au combat. Il était obligé de se garder constamment à l'esprit que toute l'adrénaline qui affluait dans son organisme allait être gâchée. Que si elle ne l'était pas – si quelque chose se produisait effectivement –, cela serait fort regrettable, car ses compagnons n'étaient pas équipés, ni physiquement ni mentalement, pour le combat.

Supposant, assez logiquement, que les touristes qu'il transportait désireraient voir les plus hautes montagnes, le pilote exécuta un long virage au-dessus d'une vallée avec un trait blanc qui serpentait dans le fond : une rivière affolée par la fonte des neiges. Au bout de quelques minutes, elle s'effilocha en plusieurs affluents qui canalisaient quelques kilomètres de la haute cime des Selkirk. Tous les sommets en dessous de la crête proprement dite dépassaient tout de même la limite des arbres, et s'offrait au regard une perspective désolée d'aspérités et d'aiguille s rocheuses émergeant de vastes champs d'éboulis tout juste ponctués ici et là de rares arbustes chétifs. Ils brûlèrent une grande quantité de carburant en un bref laps de temps en

prenant de l'altitude et arrivèrent, dans le grondement sourd des moteurs, au-dessus d'un col bas entre deux pics, qui leur ouvrit la vue sur encore d'autres montagnes hospitalières aux insurgés : elles s'étalaient jusqu'à l'horizon, interrompues seulement par un lac en longueur orienté nord-sud à mi-distance. Virant de nouveau vers le nord, le pilote se dirigea vers la frontière ; il suivit la lente courbe de l'arête rocheuse et dépassa quelques pics particulièrement imposants. Mais pendant les derniers kilomètres avant la frontière, l'arête rocheuse perdit plusieurs centaines de mètres d'altitude et plongea de nouveau en dessous de la limite des arbres. Un mont chauve s'érigeait quelques kilomètres au sud de la frontière – Abandon Mountain, dit le pilote –, mais à part ça, ce n'étaient que fourrés, plaques de neige et éboulis qui mordaient bien la frontière du Canada sur quelques kilomètres au nord. Au loin, les Selkirk se dressaient et se transformaient en une chaîne montagneuse de toute splendeur, mais on était déjà en Colombie-Britannique, où, manifestement, tout était plus grand et plus beau.

Seamus, cependant, n'avait d'yeux que pour les vallées obscures qui se faufilaient dans les basses terres en dessous. C'était un véritable désert. Traversé de quelques routes anciennes rejoignant des mines très espacées ou des campements de bûcherons. Mais c'était ce qu'on pouvait trouver de plus sauvage et de plus intouché par l'homme dans le bas du 49e parallèle. Et à mesure que le pilote, sur les instructions de Seamus, ralentissait l'hélico et le laissait perdre de l'altitude, ces vallées commencèrent à prendre une profondeur qu'il n'avait pas remarquée de plus haut. Comme s'il avait chaussé une paire de lunettes 3D dans un cinéma, il distinguait à présent les gorges des rivières et saisissait parfaitement l'escarpement du terrain. La fureur des rivières confirmait cette impression.

« Qu'est-ce que vous aimeriez voir ? » demanda le pilote. Car ils faisaient du surplace depuis quelques minutes, admirant une chute cristalline encastrée dans une profonde et brumeuse cuvette.

Seamus cherchait des sentiers. La trace des insurgés se faufilant à travers les forêts par des passages secrets.

« La frontière, dit-il.

– Elle est sous vos yeux, dit le pilote en indiquant le nord. Je ne peux pas la traverser, mais je peux vous emmener juste devant, si vous voulez.

– Oui. »

Ils survolèrent une pente partiellement boisée qui montait de la chute d'eau jusqu'à un plateau de rochers, de plaques de neige

et de bosquets terriblement inégal. Au-dessus s'élevait une pente d'éboulis beaucoup plus large et plus haute qui, selon le pilote, était située à deux ou trois kilomètres au nord de la frontière, et lui était quasiment parallèle. La muraille rocheuse qui s'en élevait était percée d'une ouverture artificielle, visiblement l'adit d'une ancienne mine.

« Quelqu'un a peint sur la roche, observa Yuxia.

– Où ça ?

– Juste au-dessous de nous. »

Jusque-là, le regard de Seamus s'était porté vers le nord, à l'horizontale ; il baissa les yeux et constata que Yuxia avait raison. Ce qu'il avait pris quelques instants plus tôt pour un arbre noueux aux branches recouvertes de bouquets de jeunes pousses vert brillant était, à mieux y regarder, un amas de peinture d'un vert acide sur un rocher. Un genre de graffiti. Mais impossible à déchiffrer.

Il devina alors les traces infimes d'une piste venant du nord jusqu'à ce graffiti, venant grosso modo de la direction du vieux tunnel minier. Sur le champ de gravats, elles étaient presque imperceptibles, mais par endroits, il repéra des petits tas de détritus récents et, en un point précis, il était tout à fait clair que quelqu'un avait fait une glissade sur une pente neigeuse, creusant deux sillons parallèles encore bien fermes sur les côtés, pas encore brouillés par un jour ni même une heure d'exposition au soleil.

Il suivit la piste vers le haut et eut la stupéfaction de voir, à quelque distance, un homme mort étalé sur un rocher.

« Nom de Dieu ! s'écria le pilote, qui avait vu la même chose.

– Allons voir ça de plus près », dit Seamus, éprouvant de nouveau cette sensation étrange : la montée d'adrénaline dans son organisme.

L'hélico pointa son nez vers le sol et accéléra vers le nord.

Ils passaient au-dessus de la pente neigeuse marquée de sillons lorsque Yuxia faillit s'étrangler en hurlant : « Il nous fait signe ! s'exclama-t-elle.

– Qui nous fait signe ? » demanda Seamus, sceptique. Car l'homme sur le rocher ne faisait signe à personne, et c'était le seul individu qu'il pouvait voir.

« Je crois que c'est l'oncle de Zula. Je l'ai vu sur Wikipédia. »

Un craquement d'une puissance explosive résonna quelque part au-dessus d'eux. Puis deux autres.

« C'est quoi, ce bordel ? » dit le pilote durant le bref silence qui suivit. Le silence étant, en général, très mauvais signe dans un hélicoptère.

« On nous tire dessus », dit Seamus. Car il avait déjà entendu ce genre de bruits. En général, les hélicos militaires résistaient mieux à ce genre de traitement que celui-ci. « Ils ont touché le moteur. Serrez les dents. » Il se tourna de façon que Yuxia puisse voir son visage, ouvrit la bouche, y inséra la brochure de la compagnie d'hélicoptères et mordit, gardant les lèvres grotesquement retroussées pour qu'elle puisse bien voir ses mâchoires serrées.

Le regardant fixement, elle porta une main à sa bouche et arracha sa mitaine de camouflage avec les dents.

« Accrochez-vous, impact imminent », dit le pilote. Mais au milieu de sa phrase, Seamus cessa d'entendre sa voix dans le casque, car une autre balle avait visiblement traversé le tableau de bord et bousillé l'installation électrique.

Le pilote, fort heureusement, connaissait son boulot : il manipula les commandes de façon à faire tourner l'hélico sur lui-même, ce qui eut pour effet de convertir une partie de l'énergie de sa chute en rotation passive qui amortit légèrement la descente. Cette initiative et le fait qu'ils atterrirent latéralement sur la pente neigeuse les sauvèrent. Même ainsi, le choc fut si violent que Seamus sentit ses dents sauter dans sa mâchoire. Comme il avait la mâchoire serrée, cependant, elles ne s'entrechoquèrent pas et ne sectionnèrent pas sa langue ; il espérait qu'il en allait de même pour les autres.

L'hélico planta le nez dans la neige et commença à déraper vers le bas de la pente comme un gros toboggan hors de contrôle. Juste en face d'eux, il y avait des arbres. Et devant les arbres – ainsi que Yuxia avait essayé de le lui dire –, il y avait Richard Forthrast, alias Dodge.

Fidèle à son surnom[6], il esquiva.

Les arbres, non.

Les dix ou quinze secondes qui s'écoulèrent entre le moment où l'hélico apparut dans le ciel au-dessus de lui et celui où il s'immobilisa dans les arbres, à quelques mètres seulement de l'endroit où il s'était lui-même jeté par terre, inondèrent Richard d'une chaîne continue de sensations inédites que, en temps normal, il lui aurait fallu plusieurs semaines pour trier et assimiler. Quelque chose dans l'esprit moderne refusait de se taire, soufflant : Si seulement j'avais eu ma caméra !, ou : Ça va faire trop cool sur mon blog ! À l'inverse, il avait envie de s'allonger quelques instants afin de se demander si tout cela s'était réellement produit.

Des gens remuaient derrière le pare-brise craquelé de l'hélico.

Deux personnes, à première vue. Ou non, trois : il y avait une personne de petite taille à l'arrière, une femme. Le pilote semblait inconscient, ou du moins immobile. Le passager à côté de lui était un homme grand et maigre avec des cheveux blond-roux et une barbe ; il s'agitait dans tous les sens comme une araignée dans une baignoire pour essayer de se libérer de ce qui l'entravait tandis que la femme à l'arrière, qui ne pouvait pas sortir tant qu'il n'aurait pas dégagé le passage, le houspillait. Car sortir, elle en avait très envie – à sa voix, qui parlait sans doute chinois, on entendait bien que c'était une femme. L'homme était en tenue de camouflage de pied en cap : il était sans doute venu dans la région pour chasser. Ce n'était pas la saison, mais peut-être était-ce un braconnier venu spécialement dans ces contrées reculées pour échapper aux gardes-chasses.

Richard regarda vers le haut de la pente pour voir si le djihadiste au fusil de sniper était déjà en vue. Soit il n'était pas encore assez près, soit, en bon sniper, il prenait d'extrêmes précautions pour ne pas se faire repérer. Dans tous les cas, ils seraient rapidement dans son collimateur, et il fallait en avertir les nouveaux venus et les libérer de l'hélico. Il se releva tant bien que mal et pataugea dans la neige et les buissons jusqu'au flanc droit de l'engin renversé – il fut accueilli par le canon d'un pistolet semi-automatique apparu par un tour de passe-passe dans la main droite du passager et présentement braqué sur lui.

« OK, dit Richard, laissant ses mains bien en vue. Si je venais de vivre la même chose que vous, je serais un peu nerveux aussi.

– Ce n'est pas ça. Ce serait plutôt le Mossberg 500 sur la sangle tactique. »

Seamus fit un signe de tête vers l'arme en question, qui pendait sur l'épaule de Richard.

« C'est de bonne guerre, reconnut Richard.

– Vous êtes Richard Forthrast », dit le passager.

Il baissa son arme. Puis il fut distrait par une série de méchants coups de pied dirigés contre l'arrière de son siège.

« Vous jouez à T'Rain ?

– Effectivement, oui. Mais ce n'est pas une simple rencontre de fans, là. Nous avons des informations au sujet de votre nièce. »

Il fit un signe de tête vers le siège arrière. « Je ne l'ai jamais rencontrée, mais il paraît que c'est une femme très bien.

– Je viens de la voir, il y a une heure. »

Les coups de pied cessèrent. Un visage émergea de derrière le siège.

« Elle est vivante ? » demanda la jeune Asiatique.

Sortir de l'hélico nécessita un peu de travail au couteau, car des parties du tableau de bord avaient été projetées vers le haut, et des morceaux de tôle coupante accrochaient les ceintures de sécurité et les vêtements de camouflage. Mais finalement, l'homme qui dit s'appeler Seamus et la femme, Yuxia, s'extirpèrent de l'engin et firent le tour pour aller voir de l'autre côté ce qui en était du pilote. Il avait repris connaissance. Richard, conditionné par une longue exposition au cinéma hollywoodien, se demandait à quel moment l'hélico allait partir en flammes, mais cela semblait de moins en moins probable à chaque minute. Le réservoir ne fuyait pas, et il n'y avait à première vue pas de source d'ignition.

Le pilote expliquait, assez calmement, que toutes les parties de son corps situées au-dessous de son nombril semblaient comme endormies. Elles n'étaient pas complètement engourdies, car il pouvait les remuer et éprouver des sensations, mais elles étaient pleines de fourmillements incontrôlables. Sa colonne vertébrale, visiblement, avait été bloquée par la force de l'impact, et peut-être avait-il subi des dommages vertébraux qui affectaient sa moelle épinière. Il n'était pas paralysé. Mais il risquait de le devenir s'ils le remuaient « comme une putain de bande de Samaritains décérébrés », selon les termes de Seamus.

Yuxia et Seamus semblaient tous deux être sortis du crash relativement indemnes, à part quelques bleus et bosses qui les laisseraient meurtris et courbatus le lendemain. L'adrénaline paraissait faire le reste. Ça, et, dans le cas de Yuxia, une sérieuse poussée d'endorphines provoquée par la nouvelle que Zula était en vie – au moins jusqu'à une heure plus tôt. Tandis que Seamus questionnait le pilote et essayait de décider quoi faire, Yuxia ne lâcha pas Richard. « Votre nièce vous honore beaucoup.

– Je viens de comprendre qui vous êtes. Elle a écrit à votre sujet sur une serviette en papier. »

Une fois qu'il se fut convaincu que l'hélico n'allait pas exploser et qu'il eut pris en considération le fait qu'ils disposaient désormais de deux armes à feu, il commença à se laisser gagner par l'optimisme – comme si tout était fini, qu'il ne restait plus qu'à descendre les méchants et à acheter un billet d'avion pour rentrer à la maison.

« Est-ce qu'il y en a d'autres en route ? demanda-t-il à Seamus.

– D'autres quoi ? De quoi parlez-vous ?

– Eh bien... des renforts.

– On est tout seuls.

– Mais vous saviez que j'étais là... que les djihadistes étaient là.

– Putain, si j'avais su qu'ils étaient là, on se serait pointés avec

tout le contingent de la Garde nationale de l'Idaho ! Et une fois arrivés là, on se serait pas attardés à un endroit où on risquait d'être abattus par un simple crétin armé d'un fusil. »

Richard le regarda sans mot dire.

« Je suis tout seul sur le coup. Je vérifie une hypothèse. Per sonne d'autre ne me croit. Je n'avais qu'un vague soupçon du passage de Jones dans les parages jusqu'à ce que des balles commencent à transpercer notre bloc-moteur.

– Vous avez pu lancer un appel de détresse ou... »

Richard se tut, réalisant qu'il se couvrait de ridicule. Il avait vu la scène. Ils n'avaient pas eu le temps de lancer un appel de détresse. « OK. Mais à un moment donné, quelqu'un va remarquer que l'hélico manque à l'appel.

– Il travaille tout seul dans sa boîte. Ça risque de prendre des heures. Tout sera fini d'ici là.

– Qu'est-ce qui sera fini ?

– Ce qui va se passer maintenant... Il est où, ce foutu Jones, au fait ?

– Les hommes qui vous ont abattus sont l'arrière-garde. Jones est plus au sud. Je vais me faire un plaisir de vous montrer le chemin. Mais d'abord, si je puis me permettre, on ferait bien de s'occuper de ceux qui nous tirent dessus, non ? »

À ces mots, les yeux de Seamus s'égarèrent vers le haut de la pente, là où étaient censés se retrouver les méchants en question. Puis ils butèrent sur quelque chose. « On dirait que quelqu'un est déjà sur le coup, observa-t-il. Un homme mort. »

La marche vers la frontière, au sud, s'était accompagnée d'une série d'événements qu'Ershut aurait qualifiés de déceptions, de coups durs ou de revers s'il avait grandi dans une démocratie occidentale déliquescente. Mais comme ce n'était pas le cas, ce fut tout juste s'il y prêta attention. La seule chose qui l'avait vraiment perturbé, c'était la mésaventure du pauvre Sayed. Une longue traînée de sang dans les bois l'avait conduit jusqu'à un petit arbre où le corps de Sayed avait été hissé à trois mètres du sol et coincé dans une fourche entre deux branches. Sa tête dodelinait en avant, son nez était pressé contre sa cage thoracique, car toute la structure de sa nuque avait été arrachée. Son abdomen avait été labouré, laissant un trou béant à la place de son foie. L'étrangeté du spectacle l'avait rendu bien plus troublant que celui du corps de Zakir, qui avait trouvé la mort dans des conditions certes extrêmement violentes, mais nettement plus classiques.

De là, ils étaient retournés à leur campement, sans quitter le

chemin, afin d'empêcher l'homme à la moto de faire demi-tour et de s'échapper de la vallée. Ershut et Jahandar s'étaient relayés : l'un gardait le sentier tandis que l'autre grimpait au campement afin de rassembler les affaires dont il aurait besoin pour la phase finale du voyage. Puis ils avaient remonté la vallée, suivant la trace de la moto, constellée par endroits de gouttes de sang, lesquelles avaient provoqué une grande satisfaction chez Jahandar, ravi d'avoir fait un carton sur le motard.

Le passage de l'arête rocheuse ne s'était pas bien déroulé, car la voie des tunnels était barrée par un antivol de moto posé sur le portail, et les tentatives de Jahandar pour le faire sauter avaient échoué. Mais seul un infidèle ramolli et corrompu irait imaginer que ce contretemps représenterait un obstacle décisif pour des hommes tels qu'Ershut et Jahandar. Ils étaient ressortis de la mine et avaient escaladé l'arête rocheuse, voilà tout. Ils avaient campé près du sommet, où ils avaient une vue dégagée dans toutes les directions, et étaient repartis vers le sud dès le lever du soleil. Ershut avait mal dormi, hanté par le souvenir de Sayed dans cet arbre ; il se demandait qui avait pu commettre une telle atrocité. Ershut était râblé et d'une force extraordinaire, mais a priori, il ne se serait pas estimé capable de porter le poids mort de Sayed si haut dans un arbre qui manquait de branches latérales pour prendre appui. Le tronc était marqué par des sillons profonds tracés par quatre griffes parallèles : ce devait être l'œuvre d'une bête féroce, qui avait planqué sa proie dans la fourche de l'arbre pour la mettre à l'abri des chacals ou autres charognards qui pullulaient dans ces montagnes. Jahandar railla la théorie d'Ershut. Pour lui, c'était l'œuvre d'un humain qui avait tenté de les effrayer en mutilant le corps de Sayed et en le mettant en hauteur, bien en évidence, de sorte qu'ils ne puissent manquer de le voir.

Quoi qu'il en soit, ils avaient dormi d'un sommeil léger, leurs armes à portée de main. Pendant son tour de garde, Ershut eut la nette impression de sentir quelque chose rôder autour de leur campement et à un moment donné, en promenant sa torche autour de lui, il fut certain de voir, pendant une fraction de seconde, une paire d'yeux qui luisaient dans le noir. Mais lorsqu'il repassa sa torche, les yeux avaient disparu.

Il aurait été prudent, du coup, de bien surveiller leurs arrières tandis qu'ils descendaient du flanc de la montagne dans la lumière du petit matin. Mais deux choses attirèrent leur attention vers l'avant. D'abord, un échange de coups de feu dont l'écho rebondit sur les parois de la vallée peu après qu'ils se soient remis en route. Ensuite, un homme posté sur un rocher

au-dessous, visible par instants lorsqu'il s'animait et regardait vers le sommet avec ses jumelles. Jahandar examina deux ou trois fois le type par le viseur télescopique de son fusil et rapporta qu'il ne semblait pas armé. Il était saoul ou blessé : il restait étendu, immobile pendant de longs intervalles, puis se mettait à remuer avec maladresse. Jahandar aurait pu se percher dans un arbre, tel un sniper, et attendre qu'il se mette dans sa ligne de mire, histoire de se débarrasser de l'homme une bonne fois pour toutes, mais il semblait si inoffensif qu'il n'y avait pas vraiment de raison impérieuse de l'exécuter. Peut-être parviendraient-ils à lui soutirer des informations lorsqu'ils arriveraient à sa hauteur.

Cette discussion, de toute façon, fut interrompue par l'arrivée de l'hélicoptère et tout ce qui se passa une fois que Jahandar eut tiré dessus. À leur grande frustration, il sortit de leur champ de vision directe, et il leur fut donc impossible de voir si quelqu'un avait survécu et d'achever les éventuels miraculés. Ils allaient d'abord devoir descendre considérablement. Ils se mirent à avancer du plus vite qu'ils le purent ; ils balancèrent leurs sacs pour se donner davantage de liberté de mouvement et sautèrent de rocher en rocher, surfant de temps à autre sur de petites avalanches qu'ils déclenchaient sur des portions escarpées de gravats au grain plus fin. L'idée, c'était que Jahandar reste en arrière, en position de couvrir l'hélicoptère abattu ; Ershut, armé d'une mitraillette qui ne serait efficace qu'à bien plus courte distance, descendrait jusqu'à atteindre un point où il pourrait tirer d'une autre direction. Une fois qu'Ershut aurait ouvert le feu, les survivants – si toutefois il y en avait – chercheraient naturellement à s'abriter derrière des rochers ou des arbres, et Jahandar pourrait les abattre depuis sa cachette en hauteur dans les rochers. Il était difficile de déterminer d'où venaient les tirs d'un sniper, aussi était-il probable qu'ils seraient tous morts longtemps avant de deviner la position de Jahandar – ou même de comprendre qu'on leur tirait dessus depuis une autre direction.

Ershut était tellement déterminé à exécuter ce plan qu'il en oublia complètement l'existence de l'étrange homme immobile avec ses jumelles, jusqu'à ce qu'il arrive presque au niveau du rocher taché de sang où il se trouvait. Mais il n'était plus là. Ce qui, de là-haut, semblait un rocher compact était en fait un affleurement rocheux fractionné en plusieurs dalles énormes qui s'étaient écroulées sur la pente, formant une petite piste d'éboulis. Jugeant que c'était l'endroit idéal pour descendre sans s'exposer aux regards, Ershut s'approcha.

Et ce fut là qu'il s'aperçut que l'homme en cuir noir n'était pas

descendu voir ce qui se passait avec l'hélico. Il s'était simplement caché entre deux rochers. À son approche, il sortit, les mains au-dessus de la tête pour montrer à Ershut qu'il n'était pas armé.

Son aspect était presque encore plus terrifiant que celui de Sayed. Sayed, au moins, était mort, et par conséquent en repos. Il n'y avait pas à craindre que Sayed descende de son arbre pour les charger. Mais cet homme avançait vers Ershut avec un grand sourire. Sur un côté, il était complètement couvert de sang, et sa peau aurait paru blanche s'il n'y avait pas eu ce fond de neige ; au lieu de ça, sa chair semblait grise.

L'homme disait quelque chose en anglais, une langue qu'Ershut ne comprenait pratiquement pas. Tout en vociférant, il avançait d'un pas mal assuré, un à la fois, réduisant la distance qui les séparait. Ershut ne s'en inquiétait pas outre mesure, car l'homme était encore à quelques mètres et il avait toujours les mains en l'air, tandis qu'Ershut le braquait avec sa mitraillette. Il aurait quand même préféré qu'il s'arrête, cependant, car il y avait quelque chose de perturbant dans son teint, son expression et sa façon de parler.

Ershut jeta un coup d'œil vers le bas de la pente pour tenter d'apercevoir l'hélicoptère. Il distingua l'extrémité tordue des pales de rotor qui pendaient au-dessus du bout de la longue marque de glissade dans la neige. Pas de doute, des gens s'agitaient et le regardaient.

L'homme gris dit quelque chose au sujet de l'Amérique.

Ershut leva les yeux et remarqua qu'il agrippait, d'une main, le bout d'une ficelle qui disparaissait dans la manche de son blouson de moto. Il tendit le bras, tirant sur la ficelle.

C'était une bonne chose qu'Olivia aime regarder Sokolov, car ses réactions lui procuraient quantité d'amusements depuis leur arrivée à la cabane de Jake. De toute évidence, il n'avait jamais même imaginé que ce genre d'individus existaient, installés au milieu de nulle part, déconnectés par choix de tous les réseaux, entourés d'armes, et vivant chaque jour comme s'il pouvait être le dernier de la civilisation. Pendant le trajet en vélo depuis Bourne's Ford, elle avait essayé de lui expliquer dans quoi ils allaient se fourrer. Sokolov avait opiné de loin en loin et l'avait même regardée dans les yeux de temps à autre. Elle avait senti, toutefois, qu'il ne le faisait que par politesse. Il ne la croyait pas vraiment jusqu'à ce qu'il voie une femme en longue robe démodée harnachée par-dessus son corsage d'un holster abritant un pistolet semi-automatique et deux magasins de rechange. À partir de là, il avait réagi à tout ce qu'il voyait avec fascination et

perplexité. Remarquant la chose et choisissant de l'interpréter positivement, Jake lui avait fait faire un tour rapide de la propriété, lui montrant fièrement le système de purification de l'eau, le banc destiné à recharger les armes, les stocks de nourriture, d'antibiotiques et de filtres pour masques à gaz, et la chambre forte – un bunker en béton armé –, six pieds sous terre dans le jardin. Sokolov observait attentivement Jake, Olivia observait Sokolov, et John, le frère aîné, qui les suivait à quelques pas sur ses jambes artificielles, observait Olivia en train d'observer Sokolov, échangeant de temps à autre avec elle un regard malicieux. Sokolov remarqua finalement ces échanges de regards et se mit à y prendre part, de sorte que lorsqu'ils furent rentrés, se furent installés autour de la table et donné la main pour dire les grâces avant d'avaler un dîner simple mais généreux et bien équilibré sur le plan nutritionnel, ils semblaient parvenus à un accord tacite. Jake croyait dur comme fer en ses préceptes. Elizabeth, peut-être encore davantage. Mais Jake comprenait que tout le monde ne voyait pas le monde de la même façon que lui – pas même ses propres frères, dont il était néanmoins très proche. Cela ne le dérangeait pas particulièrement. En fait, il était même capable d'un peu d'autodérision, comparant cette partie du monde et l'Afghanistan. John, pour sa part, semblait avoir développé une grande aptitude à faire le sourd lorsque Jake se lançait dans des tirades qu'il estimait absurdes. Si Jake avait besoin de changer l'huile de son groupe électrogène ou de percer un mur afin de faire passer un câble pour brancher un nouvel appareil, John était à ses côtés pour l'aider. Et il n'y avait pas de limite au temps et à la patience qu'il accordait aux fils de John, qui l'adoraient ostensiblement. Olivia soupçonnait qu'il s'employait consciemment à faire comprendre aux garçons, sans le dire explicitement, que si, lorsqu'ils seraient grands, ils décidaient de rejoindre la civilisation jugée corrompue et condamnée par leurs parents, ils seraient toujours les bienvenus sous son toit.

Dans tous les cas, la capacité de John à communiquer facilement avec ces gens sans partager aucunement leurs croyances fournit à Olivia une sorte de modèle à suivre pour maintenir des relations cordiales et même chaleureuses avec eux pendant la soirée et le petit déjeuner du lendemain matin. Parce que, dans la plupart de leurs interactions sociales, ils étaient semblables à n'importe quelle famille foncièrement heureuse et stable.

Olivia donna une vague explication de sa présence et de celle de Sokolov. N'importe où ailleurs, cela ne serait pas passé

aisément. Mais Jake, qui n'avait pas grand respect pour les frontières et les lois, accepta volontiers de leur indiquer la route de la frontière canadienne dans la matinée. Sur les quelques premiers kilomètres, expliqua-t-il, il était assez facile de se perdre, même avec un GPS. En fait, le GPS pouvait même créer plus de problèmes que de solutions car il risquait de les envoyer dans des culs-de-sac. Comme de toute façon il adorait marcher, il se ferait une joie de les guider jusqu'aux flancs d'Abandon Mountain, à un endroit d'où ils auraient vue sur la piste jusqu'à la frontière. Ils pouvaient faire une grande partie du trajet sur leurs VTT. Par endroits, ils seraient obligés de les porter, ce qui serait pénible, mais s'avérerait ensuite payant une fois qu'ils auraient traversé l'ancienne mine et se trouveraient sur une piste bien entretenue conduisant à Elphinstone. « À pied, c'est trois jours de marche, dit-il. Avec vos vélos, vous pourrez siroter un latte dans le centre d'Elphinstone dès ce soir. »

Jake possédait pour sa part un VTT robuste d'aspect banal. Le matin, une fois qu'ils furent levés, douchés, et qu'ils eurent englouti un énorme petit déjeuner de pancakes et rassemblé leurs affaires, ils partirent en procession, à quatre : Olivia, Sokolov et Jake à vélo, et John derrière dans un quad tout-terrain. Au début, il transportait les bagages, ce qui leur permit d'aller vite la première heure, tandis qu'ils remontaient une route sinueuse qui les sortait de la vallée de Prohibition Crick. Leur allure s'essouffla lorsqu'ils atteignirent la limite des arbres. Jake les conduisit sur une route sinueuse et, conformément à ce qu'il avait annoncé, pas du tout évidente ; le terrain devint rapidement presque impossible. Bien vite, il leur fallut traverser un long banc de rochers escarpés que ne pouvait emprunter aucun véhicule à roues : John coupa le moteur de son engin et les aida à charger leurs affaires sur leurs VTT. Puis il se mit à l'aise sur sa selle et grignota un bout tandis que Jake menait Olivia et Sokolov de l'autre côté du passage ; par moments ils poussèrent les vélos, par moments ils les portèrent, mais ils ne purent jamais les enfourcher. Ils se dirigeaient visiblement vers un éperon de granit couleur crème qui s'élevait à l'ouest du sommet d'Abandon Mountain. Environ trois cents mètres sous eux, sur le flanc de cet éperon exposé au vent, on distinguait les vestiges de ce qu'Olivia reconnut pour être une mine abandonnée ; la fin d'une route, quelques vieilles cabanes saccagées par les intempéries, quelques camions rouillés et des équipements au rebut. Elle comprenait mieux l'avertissement de Jake : s'ils avaient eu un GPS, ils se seraient sans doute dirigés vers ce site. Mais la route qui en partait les aurait fait dévier de plusieurs

kilomètres. La seule façon de la dépasser était cette pente ardue, bien plus haut. L'éperon semblait leur barrer le passage, et elle se demandait comment ils arriveraient jamais de l'autre côté, mais Jake l'assura que ce n'était pas aussi effrayant que cela en avait l'air. Et effectivement, à mesure qu'ils avançaient tant bien que mal, Olivia commença à distinguer plusieurs rampes et saillies naturelles qui seraient certainement nettement plus praticables que la rocaille sur laquelle ils évoluaient présentement. De loin, la perspective donnait à l'éperon des allures fort escarpées – on aurait presque cru une falaise verticale. Mais en s'approchant, elle comprit qu'il s'agissait seulement d'une illusion d'optique : la pente était tout à fait empruntable.

Cette perspective réjouissante ne fit que rendre le pénible trajet jusqu'à l'éperon encore plus long. Mais ils finirent par arriver à un endroit où le sol était dur et raisonnablement plat. Olivia aurait bien aimé faire une pause pour se sustenter un peu, mais Jake la convainquit d'escalader d'abord l'éperon. Ils y parvinrent facilement, faisant même une partie du trajet à vélo, avant d'atteindre le sommet à peu près plat de l'immense affleurement rocheux ; de là, ils purent regarder le chemin par couru et voir John, toujours assis sur l'engin rouge à quatre roues motrices, trois ou quatre kilomètres en arrière, ainsi que profiter de la vue, auparavant bouchée, sur le nord.

À plusieurs kilomètres de là, leur route était bloquée par une haute crête rocheuse qui s'étendait approximativement d'est en ouest : Jake les assura qu'elle se trouvait au nord de la frontière. En dessous, juste un peu plus près, le terrain formait une petite cuvette vert foncé en partie nimbée d'humidité, qui produisait un grondement sourd. Ça, expliqua Jake, c'était La Frontière qui, comme leur nom l'indiquait, se trouvaient juste au sud de la frontière. Entre ces deux repères, à l'aide d'une boussole, il était facile de visualiser la ligne est-ouest du 49e parallèle, qui les séparait.

Il ne leur restait plus qu'à s'y rendre ; et la route, leur dit Jake, était droite à partir de là. Il avait imprimé des plans de la région et ajouté à la main des notes pour indiquer des repères utiles et les avertir de ce qu'il fallait éviter.

En d'autres termes, c'était là que leurs chemins se séparaient. Olivia le remercia et lui donna même l'accolade, espérant qu'elle ne violait pas quelque frontière morale/religieuse en le faisant. Sokolov lui serra la main et le remercia poliment, mais un peu froidement, à ce qu'il lui sembla. Peut-être par la suite pourrait-elle découvrir ce qu'il avait réellement pensé de Jake et des siens. Mais peut-être se méprenait-elle complètement ; peut-être la

froideur du Russe et sa hâte visible de couper court aux politesses résultaient-elles simplement de sa concentration sur la mission (il considérait certainement la chose comme une mission) : sortir de ce pays et réfléchir à la suite des événements. Et, pour un homme dans cet état d'esprit, avoir vue sur la frontière engendrait un besoin puissant de se mettre en route et d'en finir une fois pour toutes.

Jake fit demi-tour et descendit en roue libre le flanc de l'éperon jusqu'à un endroit où la pente devenait franchement dangereuse : il sauta alors de vélo et reprit la descente fastidieuse sur la rocaille. Olivia, qui nourrissait, il faut l'avouer, un léger ressentiment à chaque fois qu'elle était dans l'obligation de déposer un ami à Heathrow, se sentit minable en comparaison.

Mais elle se trouvait en compagnie d'un homme qui n'avait guère de temps pour ce genre de ruminations, aussi se mirent-ils en route dès qu'ils eurent avalé quelques gorgées d'eau et fini leurs barres énergétiques. La façade nord de l'éperon ne se présentait pas de la même façon que celle qu'ils venaient d'escalader, qui était plus plate, plus régulière et plus praticable au départ. Ils poussèrent et par moments portèrent leurs vélos entre d'immenses rochers déchiquetés, se dirigeant vers un champ d'éboulis qui les mènerait jusqu'à la limite des arbres, deux ou trois cents mètres plus bas.

Olivia entendait une sorte de tac-tac ! depuis quelques instants.

« Hélicoptère », dit Sokolov, et il se glissa derrière un rocher ; d'un regard, il fit signe à Olivia de faire de même. Ils posèrent les vélos sur le flanc et s'accroupirent.

Un instant plus tard, un petit hélicoptère, qui volait tranquillement, traversa la large vallée à l'ouest d'où ils se trouvaient, mettant le cap sur le nord. L'engin ralentit et perdit de l'altitude en arrivant plus près des chutes d'eau ; il fit du surplace pendant quelques minutes. Puis il redressa sa queue et repartit vers le nord.

« Tu crois qu'ils nous cherchent ? demanda Olivia. C'est pas des flics. »

Apparemment, Sokolov cogitait dur sur la même question. Il haussa les épaules. « Je ne m'y prendrais pas comme ça. Mais quelqu'un cherche quelque chose. C'est mieux nous pas vus.

– Dans quelques minutes, nous serons dans les arbres, observa-t-elle, tapotant sur une annotation du plan de Jake.

– Alors allons-y pendant qu'ils regardent ailleurs », dit-il.

Il se releva et ramassa son VTT.

L'hélico, qui volait très près du sol à présent, avait disparu

parmi les entrelacs de crêtes et de vallées. Sokolov adopta un rythme qu'Olivia eut du mal à suivre. Il était trop gentleman pour la semer complètement, mais elle ne voulait pas le faire attendre plus que nécessaire. Ils ressortirent rapidement du champ de rochers et se remirent à descendre en ligne droite vers les arbres.

Le sol était traître et marcher monopolisait toute son attention. Elle faillit lui rentrer dedans. Il s'était arrêté net et levait une main pour faire silence.

« Quoi ? » demanda-t-elle. Elle avait viré à gauche pour éviter la collision et se trouvait presque à son niveau.

« Des coups de feu, peut-être. »

Ils gardèrent le silence pendant une minute, puis deux, puis trois. Finalement, Sokolov se mit à respirer plus fort et à montrer de l'intérêt pour ce qui l'entourait. Il redressa son derrière de sa selle, mit un pied sur une pédale et regarda la pente en dessous. Se demandant s'il pouvait la descendre à vélo. Olivia priait pour qu'il conclue que non.

« Curieux plus d'hélicoptère, dit-il.

– Ils ont peut-être atterri.

– Pales tourneraient encore, je pense. »

Sa phrase fut ponctuée par un grand boum !, d'une force impressionnante malgré la distance. Des échos continuèrent à leur en parvenir, se réfléchissant sur les parois rocheuses, pendant ce qui leur parut une longue minute.

Sokolov rencontra le regard d'Olivia. Il vit l'incertitude sur son visage. Comprit, peut-être, qu'elle se préparait à avancer l'hypothèse qu'il s'agissait du bris d'une grosse branche d'arbre ou de l'explosion d'un bâton de dynamite dans une mine.

« Artillerie, dit-il.

– Je te demande pardon ?

– Nous sommes dans espèce de petite guerre. »

Puis, voyant l'incompréhension ou l'incrédulité se peindre sur son visage : « Jones est là. »

Seamus n'avait pas une vue directe de ce qui se passait en haut, mais il aperçut une espèce de comète de sang qui jaillit juste un instant avant que ses tympans n'explosent quasiment. La comète s'élargit et se dilua en une espèce de brume rose qui, par chance, fut poussée dans une autre direction par la brise légère qui remontait de la vallée.

Yuxia se tenait près de l'hélico où elle discutait avec le pilote, tâchant de lui changer les idées. Elle avait tardivement plaqué ses mains sur ses oreilles et restait plantée là, la bouche grande ouverte, abasourdie. Richard Forthrast semblait avoir été pris

d'un accès de tournis ; il était tombé assis par terre, les bras autour de ses genoux, et fixait des yeux hagards en direction de l'explosion. Seamus remarqua avec approbation et intérêt que, même pendant sa chute, Richard avait pris soin du fusil pendu à son épaule, s'assurant que son canon ne s'enfonçait pas dans le sol, où il se serait encrassé.

« Vous voulez bien m'expliquer ça ? demanda Seamus, lorsqu'il eut la sensation qu'il parviendrait à entendre la réponse.

– C'était mon ami Chet.

– Le cadavre sur le rocher ?

– Il avait une mine Claymore fixée à la poitrine. Il avait l'intention de s'en servir contre ces types si l'occasion se présentait.

– Ben, on dirait que l'occasion s'est présentée », dit Seamus.

Il aurait pu faire preuve de plus de tact. Richard braqua les yeux sur lui en quête d'un soupçon d'ironie. Mais Seamus avait dit la chose tout à fait sérieusement. Richard détourna les yeux et regarda vers le haut.

« La question, c'est : combien il en a eu ?

– Il y avait deux djihadistes ?

– Et un couguar mangeur d'hommes. »

Ce fut le tour de Seamus de chercher des signes de sarcasme dans les yeux de Richard. Mais les derniers événements l'avaient rendu impassible.

« Si ces djihadistes ont une once de bon sens, ils n'ont pas dû avancer côte à côte, dit Seamus. On ferait mieux de considérer qu'il en reste un. Et il est plus prudent de supposer qu'il s'agit du sniper.

– Et nous, on a un fusil et un pistolet, en tout et pour tout.

– Il est chargé avec quoi ? Des balles ou...

– Chevrotine. Il me reste quatre cartouches.

– Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? demanda Yuxia.

– Toutes les armes que nous avons ne peuvent toucher que des cibles qui sont à proximité, expliqua Richard. En haut, nous pensons qu'il y a un homme qui a une arme capable de toucher des cibles lointaines. »

Seamus réfléchit un instant. « Si votre page Wikipédia ne raconte pas que des bobards, vous devez connaître le chemin pour sortir d'ici.

– Oui, ça, c'est vrai.

– Si nous partons ensemble, il va se produire la chose sui vante : le sniper va descendre jusqu'ici et... »

Il désigna l'hélico d'un signe de tête et passa un doigt en travers de sa gorge afin d'évoquer le destin probable du pilote

blessé. « Puis il nous suivra dans la vallée et essaiera de nous abattre l'un après l'autre. Donc on ne va pas s'y prendre comme ça.

– Hé, oh, vous, vous vous prenez pour qui ?

– Un homme dans son élément. Voilà ce qui va se passer : je vais me trouver une cachette et me planquer pour attendre. Vous deux, Richard et Yuxia, vous allez déguerpir d'ici et essayer de rejoindre un endroit sûr. Si le sniper vient par ici, je le tuerai. S'il vous suit, je le suivrai. Ça ne craint rien pour le pilote, car il a suffisamment de vêtements chauds, d'eau et tout ça pour survivre un petit moment, à condition que des saloperies de snipers islamistes ne viennent pas l'attaquer.

– Et le couguar mangeur d'hommes ? demanda Yuxia.

– Putain, merde ! » s'exclama Seamus.

Il eut immédiatement honte en voyant que ses mots avaient fait tressaillir Yuxia. « Je ne sais pas. Je vais avertir le pilote. Lui dire de garder la porte fermée. »

Il y eut comme un flottement.

« Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ? » demanda Seamus.

Juste avant son réveil, elle avait rêvé de sa fuite d'Érythrée : les six mois de marche, pieds nus, pour rejoindre le Soudan, et la quête d'un camp de réfugiés acceptant d'accueillir son groupe. Les visages s'étaient effacés de sa mémoire, mais le paysage, la végétation, la sensation de la marche lui étaient restés, formant le continuum de nombre de ses rêves. En général, il s'agissait du Nord de l'Érythrée, qu'ils avaient traversé pendant les premiers jours de leur épopée, quand son esprit était encore pleinement ouvert aux nouvelles visions et impressions qui semblaient se présenter à elle à chaque instant maintenant qu'elle s'était sortie des grottes dans lesquelles elle avait passé ses premières années. Le panorama se constituait d'une succession infinie de collines brunes séparées par les arroyos de ruisseaux saisonniers et à peine vêtues de buissons étiques. Cela n'avait rien à voir avec le paysage qu'elle traversait à présent au pas de course, densément boisé d'énormes cèdres et tapissé de fougères. Mais elle savait que si elle gagnait suffisamment d'altitude, elle se trouverait sur un territoire semblable à celui qu'elle avait parcouru la veille avec Chet : une terre abrupte et dégagée où on pouvait y voir à des kilomètres. De toute façon, elle n'avait pas le choix. Si elle restait dans la vallée humide de la rivière qui coulait au sud de La Frontière, cela la mènerait dans la mauvaise direction : elle serait entraînée dans le bassin d'un énorme système lacustre qui se vidait au sud. Elle serait peut-être forcée de marcher deux jours

pleins autour de ces lacs avant d'atteindre un endroit d'où elle pourrait appeler des secours. Pour arriver chez Oncle Jake, elle allait devoir remonter la vallée et dépasser la limite des arbres pour rejoindre les contreforts d'Abandon Mountain, qu'elle devrait traverser sur plusieurs kilomètres avant d'arriver aux sources de Prohibition Crick. Cette partie, elle le savait déjà, serait la plus féroce : celle où elle devrait retrouver en elle ce que les chefs de leur groupe de réfugiés avaient su y éveiller lors des pires journées de leur expédition, lorsqu'ils étaient fatigués, en pénurie de nourriture et d'eau, et poursuivis par des hommes armés.

La seule chose qui allait rendre sa mission possible, c'était qu'elle avait un avantage : les djihadistes allaient devoir escalader plus haut qu'elle en sortant de la vallée. Mais cela restait une longue ascension pour elle, et elle avait peur qu'ils ne par viennent à réduire l'écart ou même à la rattraper avant qu'elle ne débouche au-dessus de la limite des arbres, dans une zone où il était impossible de se cacher.

Il n'y avait donc qu'une solution, c'était de courir à perdre haleine et de ne s'arrêter sous aucun prétexte. Elle avait pris toute l'eau qu'elle avait – le CamelBak chapardé au Schloss, plein aux trois quarts environ – et toutes les barres énergétiques qu'elle avait pu fourrer dans sa poche, puis elle avait foncé dans la direction indiquée par Richard. En dessous, les djihadistes lui facilitaient la tâche en se répondant en criant et en communiquant sur de bruyants talkies-walkies.

Son premier objectif – qu'elle réalisa à peu près une demi-heure après avoir quitté Richard –, c'était de retrouver une piste en lacet qui permettait de sortir de la gorge. L'idée de suivre une piste balisée était un peu ridicule, car les djihadistes allaient faire de même et seraient donc sur ses traces tout du long. Mais le relief ne laissait pas le choix ; la pente semblait pratiquement verticale vue du dessous, et c'était un véritable fatras de bûches pourrissantes. Couper à travers bois aurait pris des jours, si c'était même possible d'atteindre le sommet ainsi. Remonter la piste en zigzag, lui avait dit Richard, était faisable en quelques heures par un homme portant une lourde charge sur son dos.

Elle ne pensait pas avoir quelques heures devant elle.

Lorsque la piste lui apparut, elle s'arrêta brusquement, recula de quelques pas et s'accroupit dans les fougères pour écouter et réfléchir un instant. Pendant ce temps, elle aspira de l'eau par le tuyau du CamelBak et se força à manger une barre énergétique. Les sons émis par les djihadistes étaient devenus plus faibles pendant sa course, ce qui, bien sûr, valait mieux que le contraire,

mais n'était pas suffisant pour qu'elle puisse se détendre. S'ils agissaient de manière à peu près sensée, ils parlaient moins et couraient plus, descendant la berge de la rivière en quête du départ de cette piste, à quelques centaines de mètres de l'endroit où elle était planquée pour l'instant.

Pendant sa course, elle avait ôté des couches de vêtements, les attachant autour de sa taille, et elle était désormais vêtue d'un débardeur noir et d'un pantalon de toile roulé sur ses mollets. Elle comprit qu'elle allait devoir se débarrasser de ce fardeau, qui ne ferait que la ralentir. De plus, les pulls couleur bonbon étaient repérables à des kilomètres. La girl-scout en elle lui hurlait que ce n'était pas une bonne idée, qu'elle allait tomber en hypothermie à l'instant où elle cesserait de courir.

Mais si elle cessait de courir, elle succomberait à d'autres causes bien avant que le froid ne la tue. Elle retira toutes les couches de polaires que Jones lui avait achetés dans différents Walmart et les fourra sous une bûche pourrie, où les hommes remontant la piste en courant ne risquaient guère de les remarquer. Elle continua sans rien d'autre que les vêtements qu'elle portait et le sac d'eau sur ses épaules.

Puis ce ne fut qu'une succession de lacets, pendant ce qui lui sembla une éternité. Elle repoussait, à chaque seconde, le désir de ralentir, de s'arrêter pour reprendre son souffle en se répétant inlassablement que ses poursuivants étaient habitués à galoper comme des chamois sur les terres afghanes. Pour ce qu'elle en savait, Jones pouvait très bien leur faire garder le rythme en leur braquant un revolver sur la tempe. Elle essaya donc de se rappeler ce que cela faisait – d'avoir le revolver de Jones sur sa tempe – afin de se motiver à aller un peu plus vite. Si la peur lui soufflait de garder les yeux rivés au sol, son cerveau lui disait de regarder droit devant elle afin d'essayer d'apercevoir le virage suivant sur la pente au-dessus. Car parfois, les lacets étaient conçus autant pour contrôler l'érosion que pour faciliter la marche, et il pouvait y avoir des endroits où elle pouvait couper tout droit sur, mettons, vingt mètres, et s'éviter ainsi des centaines de mètres de lacets. Elle trouva plusieurs opportunités de la sorte et les saisit, tirant sur ses bras et ses jambes tandis qu'une partie de son cerveau lui disait : Si seulement j'étais restée sur la piste, je serais déjà loin ! Écoutant cette voix, elle ignora alors deux ou trois nouvelles occasions et entendit alors une autre voix qui disait : Si tu avais pris le raccourci, tu serais loin devant ! Il était impossible d'échapper à ces voix, aussi s'efforça-t-elle de saisir toutes les opportunités qui semblaient valables. Les djihadistes, elle le savait, n'avaient pas besoin de faire ce genre

de choix ; ils pouvaient se séparer et envoyer la moitié du groupe d'un côté, l'autre moitié de l'autre ; et que le meilleur gagne !

Si c'était le cas, cela signifiait qu'ils devaient être largement dispersés sur la piste derrière elle. Elle n'aurait pas besoin de les affronter tous à la fois.

Par chance, Jahandar était resté en arrière. Mais elle se fit un inventaire silencieux de leur arsenal et vit d'autres armes capables de tuer à longue distance.

Elle avait perdu toute notion du temps et avait oublié de compter les lacets. Mais elle avait la nette impression que la canopée au-dessus de sa tête s'éclaircissait, que la lumière devenait plus vive et que les virages se faisaient moins raides tandis que la pente s'aplanissait.

Elle en arriva à un point où il lui devint impossible de courir, et elle s'autorisa à passer à une marche rapide en buvant plus d'eau – elle n'avait pas bu assez, le CamelBak était seulement à moitié vide – et mangea deux barres énergétiques. À présent, on aurait presque dit une randonnée ordinaire dans les bois. Elle gagnait encore de l'altitude, mais n'avait plus l'impression d'escalader la paroi d'une falaise. En regardant vers le haut de la pente, elle vit à travers des intervalles de plus en plus fréquents entre les arbres le terrain en altitude qu'elle avait espéré et redouté pendant toute l'ascension et, au-dessus, l'escarpement nu d'Abandon Mountain, qui n'avait guère d'attrait pour le touriste, sauf pour qui était attiré par le spectacle de la désolation. On aurait dit la couverture d'un magazine de science-fiction, une montagne sur quelque lune morte de Jupiter.

Ce fut au cours de ce bref répit qu'elle entendit le bruit d'un hélicoptère quelque part et hésita à courir à découvert pour lui faire signe. Mais c'était sans espoir : l'engin était à bonne distance et la vue bouchée par les arbres.

Si seulement elle avait gardé quelques vêtements pastel pour les agiter en l'air !

D'ailleurs, l'air froid lui mordait les épaules à présent. Elle engloutit la fin de sa barre énergétique et se força à repasser au petit trot, puis, peu à peu, au pas de course.

Elle venait juste de trouver son rythme lorsqu'elle entendit un grand boum ! À cause de la façon dont le bruit se réfléchit sur toutes les falaises environnantes, elle eut du mal à évaluer sa provenance. Elle était presque certaine, toutefois, qu'il partait de la direction dont elle arrivait. À plusieurs kilomètres.

Il n'y eut pas de lieu, pas d'instant précis où elle prit la décision de se lancer. Les arbres devinrent de plus en plus rares, son angle de vision s'allongea et s'éclaira, la pente se fit plus

raide sous ses pieds. Quelques minutes plus tôt, elle courait sur un terrain presque plat. Mais à présent, elle était en train de crapahuter sur une pente de rocaille, presque à quatre pattes ; regardant derrière elle pour évaluer sa progression, elle vit un bon demi-kilomètre de terrain parfaitement dégagé derrière et en dessous d'elle, qui s'achevait au loin par une frange de broussailles qui se développaient vite en une véritable forêt.

Dans cette forêt, elle vit de l'agitation. Au moins un homme, peut-être deux. Ils étaient à cinq minutes derrière elle à tout casser : une avance suffisante pour la sauver dans la forêt dense au-dessous, mais, ici, juste bonne à rendre le tir un peu difficile.

Elle retourna brusquement la tête pour examiner la pente au-dessus d'elle, dans l'espoir de repérer une cachette.

Par bien des côtés, elle n'aurait pu trouver pire que ce paysage. Au cours de ses études de géo-ingénierie, elle avait tout appris sur l'angle de repos, à savoir l'inclinaison que tout monticule d'un matériau particulier adoptait avec le temps ; il expliquait la forme d'une fourmilière, d'un tas de sucre, d'un tas de cailloux ou d'une montagne de gravats. L'angle était différent pour chaque type de matériau. Sa valeur exacte n'avait pas d'importance ici. Ce qui comptait, c'était que l'angle était le même partout, et les pentes faites de ce type de matériau étaient en général parfaitement planes. Il n'y avait pas de buttes ni de reliefs derrière lesquels se cacher.

Et – ainsi qu'on le lui rappelait sans cesse – elles étaient d'une instabilité constitutive. Tant qu'elle restait sur les gros rochers, son poids n'était pas suffisant pour détacher quoi que ce soit, mais lorsqu'elle s'aventurait dans des zones sableuses ou caillouteuses, elle provoquait de petites avalanches. Rien d'assez énorme pour représenter un vrai danger, ni pour elle ni (malheureusement) pour les hommes en dessous, mais suffisamment tout de même pour lui donner l'impression d'être en train de marcher sur un tapis roulant, brûlant toute son énergie, mais, tel Sisyphe, n'allant nulle part.

Elle avait fait environ les deux tiers de l'ascension de ce rêve de sniper lorsqu'elle commença à entendre des coups de feu venus d'en dessous. D'abord, une série irrégulière de quatre ou cinq coups, sans doute au pistolet. L'un d'eux vint ricocher sur un rocher de la taille d'un ballon de foot à peut-être trois mètres d'elle et le décrocha. Il dévala la pente, à une vitesse égale, entraînant de temps à autre de plus petites pierres mais sans déclencher une véritable avalanche. Le tireur l'avait donc manquée de beaucoup, ce qui était prévisible avec ce genre d'arme à cette distance ; mais le simple fait de se faire tirer dessus

et de voir des balles heurter les rocs alentour l'avait poussée à s'accroupir plusieurs secondes – secondes que, elle le savait, les membres les plus lents de l'équipe de Jones utilisaient pour rattraper le temps perdu. Elle se força à continuer de grimper, visant une zone, à sept ou huit mètres au-dessus d'elle, qui semblait comprendre plusieurs rochers plus gros – peut-être juste assez pour qu'elle puisse s'aplatir derrière. Cela fonctionna pendant trois secondes à tout casser, jusqu'à ce qu'un brouhaha infernal se déclenche sous elle, si surprenant qu'elle posa un pied de travers, perdit l'équilibre et tomba violemment, se cognant un coude et manquant se heurter le visage. L'air autour d'elle s'emplit de poussière dense et de fragments de roche bourdonnants. Quelqu'un avait ouvert le feu avec une arme automatique. Elle risqua un œil en bas et vit, à travers un nuage de poussière, l'un des djihadistes planté là avec une mitrailleuse sur la hanche. Pas l'un des gros fusils d'assaut avec des balles à haute vélocité. Celui-ci devait être chargé de balles de revolver. Toujours parfaitement capable de lui trouer la peau, bien sûr, mais conçu pour les petites distances. Le combat urbain. Pour faucher des banlieusards dans le bus qui les ramenait chez eux.

Le compagnon du tireur – celui qui l'avait canardée quelques instants plus tôt – lui cria un conseil, et il leva l'arme de sa hanche à son épaule, l'air mauvais. Oui, il allait essayer de viser cette fois.

Zula se releva et se mit à galoper aussi vite qu'elle le put.

Il y eut encore des cris en bas. L'homme à la mitrailleuse s'était laissé persuader qu'il obtiendrait de meilleurs résultats s'il dépliait sa crosse et la calait sur son épaule.

Pendant ce temps, Zula s'évertuait à exécuter une série de sauts frénétiques. Comme ses bonds fébriles ne donnaient pas le résultat escompté, elle fit une pause, reprit sa respiration, planta les pieds et les mains sur de gros rochers et se hissa en haut.

Le bruit reprit puis cessa ; une salve d'éclats de roche lui aspergea le dos. Une autre explosion frappa alors la pente au-dessus d'elle, détachant quelques pierres qui la forcèrent à se décaler de quelques mètres. Quelque chose tira sur le tissu de son pantalon ample, derrière sa cuisse, et elle n'osa croire qu'une balle l'avait traversé. Un bref silence et plusieurs coups de feu atteignirent une mosaïque de rochers plus gros, environ de la taille d'une pastèque, juste au-dessus d'elle : le tireur avait deviné ses intentions et tentait de la forcer à reculer. Mais elle s'était déjà lancée et n'aurait pu changer sa direction même si elle l'avait voulu. Quelque chose heurta sa bouche. Elle atterrit à plat ventre et s'étala sur la face supérieure de cette petite collection de

rochers plus gros. Elle ne voyait pas le tireur, c'était bon signe. Des balles ricochèrent près de ses pieds. Elle donna un grand coup de pied pour écarter quelques gros cailloux, ce qui lui permit d'allonger ses jambes quelques centimètres plus bas. Des centimètres cruciaux.

Elle s'étouffait sur un objet froid, coupant et dur, et chaud, collant et humide en même temps. Elle eut un hoquet et cracha : elle sentit la chose dure quitter sa bouche, lançant une décharge douloureuse dans son crâne.

En réalité, il s'agissait de deux objets durs, qui avaient atterri sur un glaviot de sang et de salive : un éclat de pierre, à peu près de la taille d'un pois chiche, mais anguleux et coupant. Et une dent qu'il avait apparemment sectionnée à la racine lorsqu'il était entré dans sa bouche ouverte, haletante. Du bout de la langue, elle sentit un trou suintant là à la place de sa canine droite. Sa lèvre supérieure était engourdie et semblait énorme. Si elle survivait suffisamment longtemps, elle n'allait pas tarder à morfler.

De nouveaux tirs balayèrent le petit rempart de rochers derrière lequel elle se cachait, mais sans effet, si ce n'est psychologique. Elle entendait les hommes parler entre eux. Hurler, en fait, car ils s'étaient assourdis avec leurs joujoux bruyants.

Qu'aurait-elle fait à leur place ? Maintenir l'homme à la mitraillette en dessous pour empêcher Zula de bouger en lui envoyant une salve de temps en temps. Pendant ce temps, l'homme au pistolet pouvait escalader la pente et trouver un angle d'où l'abattre.

Elle dit adieu à la dent, essuya sa main sanguinolente sur son débardeur, puis la glissa le long de son corps jusqu'à trouver le Glock dans la poche extérieure de son pantalon. Elle le sortit et l'amena devant son visage. Elle n'avait pas la moindre idée du nombre de balles qu'il contenait. Comme elle semblait disposer d'un peu de temps, elle éjecta le chargeur et le tourna vers la lumière du soleil afin de bien voir les petits trous et compter les balles. C'était un magasin de dix-sept balles, et il en contenait neuf pour l'instant ; une dixième était déjà chambrée. Elle repoussa le chargeur dans la poignée du pistolet, s'assura qu'il était bien coincé et glissa prudemment son doigt sur la gâchette, qui était en position avant : armée et prête à faire feu.

Yuxia fit volte-face et se lança dans la forêt, suivie de Richard, qui faisait de son mieux pour ne pas se laisser distancer. Seamus était presque blessé de la promptitude avec laquelle la jeune

femme avait accepté son plan et l'avait mis en pratique. Il s'attendait à une phase de négociation longue et fastidieuse au cours de laquelle il lui faudrait la convaincre d'aller à l'encontre de sa douceur féminine naturelle en acceptant d'abandonner Seamus dans cette situation de danger mortel : à moitié exposé, face à un ennemi équipé d'une arme à plus longue portée, et dans l'incapacité de manœuvrer librement à cause de l'impossibilité d'abandonner le pilote, Jack.

Dans les minutes qui suivirent leur départ, Seamus dut se tenir occupé en se déplaçant dans la zone avec une grande précision, essayant de se positionner de façon que le sniper ne puisse le voir (dans le meilleur des cas) ou, au pire, n'ait pas un angle de tir facile. Ses vêtements de camouflage, ironiquement, le desservaient plutôt. L'hélicoptère s'était immobilisé dans un petit bosquet clairsemé entouré sur trois côtés d'un champ de neige d'un blanc aveuglant. À moins de s'exposer sur cette neige comme un cafard dans une baignoire, il n'avait qu'une seule manière de sortir de là, à savoir de descendre par une petite ravine encadrée de buissons et de petits conifères broussailleux qui se transformait plus loin en affluent de la rivière plongeant sur La Frontière. C'était la route qu'avaient empruntée Yuxia et Richard. Seamus avait confiance : ces deux-là étaient en sécurité, du moins pour l'instant. Il espérait que le sniper, voyant l'empreint e qu'ils auraient laissée dans les fourrés et les entendant faire craquer des branches sèches et buter contre les buissons desséchés, déciderait de partir à leur poursuite, ce qui l'amènerait directement dans la ligne de tir de Seamus. L'homme ne pouvait pas savoir combien il y avait de survivants, et combien d'entre eux s'étaient engagés dans la ravine ; avec un peu de chance, il s'imaginerait qu'ils étaient tous partis par là et n'aurait pas le moindre complexe à leur donner ouvertement la chasse.

Seamus trouva un endroit qui lui convenait, où il put s'installer dans une petite dépression dans le sol et regarder en haut de la colline entre des troncs d'arbres. Il avait ramené la capuche de sa parka sur sa tête et serré la cordelette de façon à bien couvrir ses cheveux et, autant que possible, l'ovale de son visage. Cela nuisait à son audition et à sa vision périphérique, mais il valait mieux cela que d'offrir au sniper une belle cible ronde couleur chair. Des lunettes de soleil lui cachaient les yeux. Il attendit.

Ce qui s'était passé avec Yuxia ne voulait rien dire, il s'en convainquit. Ce n'était pas comme si elle avait vécu dans des conditions normales ces dernières semaines. Même avant les

événements récents, elle était déterminée et têtue, sans doute à tel point que les gens de son village la trouvaient un peu bizarre. Il en était certain. Toutes ces péripéties avec les Russes, avec Jones, l'expédition aux Philippines, le crash de l'hélico avaient encore renforcé ce trait de caractère. Elle voulait simplement s'en sortir vivante.

S'étant satisfait de cette explication, il commença à remettre en question sa décision au sujet de Jack, le pilote. Si le seul objectif était de maintenir la colonne vertébrale de Jack bien stable jusqu'à ce qu'on puisse faire venir une aide médicale, le laisser étroitement attaché à son siège était sans doute tout indiqué. Mais dans les circonstances présentes, l'abandonner là, exposé aux tirs d'en haut, semblait assez macabre.

D'ailleurs, Jack agitait les bras. Essayait-il de faire quelque chose ? Ou étaient-ce les sursauts de l'agonie ? Bien souvent, le traumatisme lui-même ne faisait pas mal. La douleur venait plus tard. Peut-être maintenant. Il était difficile de voir ce qui se passait là-dedans. Le pare-brise de l'hélico était un salmigondis de lézardes et d'éclats de verre.

« Seamus ! cria Jack. Faut que je sorte de là.

– Merde ! souffla Seamus dans sa barbe.

– Seamus ! Aidez-moi, merde ! J'ai hyper mal ! »

Seamus se mordit la langue. Il voulait dire à Jack de la fermer, mais il n'avait pas idée de la distance à laquelle se trouvait le sniper ni de s'il pouvait entendre sa voix.

Mais avec les vociférations de Jack, ce n'était pas franchement sorcier de deviner la présence d'un autre homme, un nommé Seamus.

Il reconnut le son inimitable et inoubliable d'une balle à haute vélocité qui traversait l'espace et un bruit cristallin au niveau de l'hélico ; dans son sillage, un coup de fusil retentit en haut de la pente.

La tentation ici, bien sûr, était de se lancer dans une manœuvre hâtive : c'était l'effet recherché par le sniper. Seamus se contenta de tourner les yeux pour examiner l'hélico. C'était une telle épave qu'il était difficile de repérer un nouvel impact. Mais pendant qu'il l'observait, il entendit de nouveau le sifflement d'une balle et vit un autre projectile se loger dans le fuselage, sous la cabine, en dessous du moteur. Cherchant à proximité, il distinguait maintenant le premier trou, à quelques centimètres à peine du deuxième.

Un autre trou apparut entre les deux premiers.

Le salopard se servait de l'hélico comme cible pour régler son viseur.

Non, deux secondes. Quelle était cette puanteur ?

« De l'essence ! hurla Jack. Le réservoir est perforé, je sors de là, Seamus ! » Jack défit son harnais et se redressa. Le mouvement brusque le fit hurler de douleur. Seamus, comme n'importe qui, faute d'être un sociopathe achevé, éprouva de la compassion pour Jack et l'envie de l'aider, au moins en lui lançant quelques mots d'encouragement. Mais ces charmants instincts altruistes furent complètement annihilés, pour l'heure, par des calculs tactiques. Jack faisait ce qu'il fallait, en réalité, sans aide ni encouragement de Seamus. Si Seamus se mettait à remuer ou à crier à son tour, il donnerait au sniper exactement ce qu'il voulait et il ne rendrait pas service à Jack.

Car – si Seamus interprétait bien la situation – le sniper suspectait qu'il y avait quelqu'un d'autre en bas, un dénommé Seamus, supposé valide. Il avait pu le deviner aux cris de Jack. Son plan était donc de faire sortir Seamus de sa cachette en menaçant implicitement de brûler vif le pilote impuissant.

À présent que Jack remuait, cependant, le sniper devait lui tirer dessus directement pour créer une menace. Et c'était difficile, car une bonne partie de l'hélico se trouvait entre lui et sa cible. Jack s'était laissé tomber de la porte de l'hélico et écroulé sur le sol d'une manière qui n'avait pas dû être agréable pour lui. Il se traînait à présent vers le bas de la pente, en direction de la ravine, quoique très lentement – la peur de l'incendie était plus forte que la douleur.

L'essence était gelée et serait bien plus difficile à enflammer qu'en temps normal. Le simple fait de tirer dessus de loin ne suffirait peut-être pas et représenterait un gaspillage de munitions. Seamus, qui s'y connaissait en photos d'armes à grande vitesse, savait qu'un plumet de poudre encore brûlante et de gaz chaud jaillirait du canon de son Sig lorsqu'il tirerait, et qu'il enflammerait sans doute l'essence – s'il parvenait à s'approcher suffisamment.

Malheureusement, il se trouvait à sept bons mètres de l'hélico.

Jack, qui descendait vers lui sur les coudes, avançait à une vitesse respectable pour un homme grièvement blessé à la colonne.

Seamus se leva. Il se leva d'un bond et regarda droit en haut de la pente pendant peut-être deux secondes. Le sniper, calé sur un rocher, en position assise, fusil à la main, regardait par-dessus son viseur pour avoir une vue d'ensemble de la scène. Aussitôt, il leva son arme et appliqua son œil sur le viseur pour essayer de trouver Seamus. Mais comme celui-ci le savait parfaitement, ces choses prenaient du temps, et il avait une idée assez précise du

temps qu'elles prenaient. On pouvait s'entraîner tant qu'on voulait, la transition de la vision normale à la vision du monde à travers un viseur perturbait le système nerveux ; le viseur n'était jamais orienté exactement dans la bonne direction, il fallait bouger le canon pour repérer la cible, et on avait tendance à bouger trop lorsqu'on se dépêchait pour rattraper une cible qui se déplaçait rapidement.

Et c'était exactement ce que faisait Seamus. Ayant fixé la position du sniper dans son esprit, il fit volte-face et courut vers l'hélicoptère, non pas en ligne droite mais dans une série de bonds en zigzag, tel Nate Robinson naviguant à travers une défense en zone ; lorsqu'il arriva à un point d'où il put voir le flanc de l'hélico trempé d'essence, il le mit en joue avec son Sig, planta bien ses pieds dans le sol pour pivoter facilement et appuya à trois reprises sur la gâchette, aussi vite que ses doigts le lui permirent. Sans s'interrompre un instant pour observer le résultat, il fit demi-tour et bondit avec toute la force qu'il put rassembler dans ses deux jambes, mettant immédiatement une distance de deux ou trois mètres entre lui et sa position initiale. Il atterrit à plat ventre et se traîna sur une mixture de neige fondue et de boue gelée qui s'illuminait soudain, comme si des stores vénitiens avaient été levés pour laisser les rayons du soleil envahir le petit bosquet. Quelques culbutes vers le bas de la pente le mirent à l'abri de l'épave en flammes, éteignant (ou du moins l'espérait-il) les petits foyers qui avaient pu s'allumer sur son dos. Puis il rampa dans la ravine, suivant la course empruntée par Jack quelques instants plus tôt.

Il retrouva le pilote blessé dans un endroit plutôt pas mal : une cavité érodée par l'eau, qui formait un goulot dans la ravine, envahie par la végétation, et donc difficile à repérer et à viser. Ils n'étaient qu'à un jet de pierre de l'hélico mais, sur le plan tactique, c'était un univers complètement différent.

Seamus fit signe à Jack de s'arrêter et de se mettre à l'aise. Il ne braqua pas son Sig sur le pilote, mais il ne chercha certes pas à dissimuler qu'il le tenait à la main, prêt à tirer. « Si tu fais encore un bruit, je te descends. Je suis désolé, mais c'est la règle du jeu. Tu comprends la règle du jeu ? »

Jack hocha la tête.

« Le sniper a un petit dilemme. Il soupçonne que nous sommes toujours en vie. Ça lui donne envie de rester derrière nous et de nous faire un sort. Mais il sait qu'on a envoyé des compagnons en avant. Il lui faut les rattraper et les abattre. Je parie que l'impact psychologique de ce qui vient de se passer va lui faire dire : "Et puis merde ! je vais aller chercher les autres." Il va contourner cette ravine, qui lui fait peur car elle nous met au même niveau – son fusil longue portée ne lui sert plus à rien, il est obligé de s'approcher et de se mettre à portée de tir de ceci. » Il agita le Sig d'un petit coup de poignet. « Il va nous dépasser. Je vais le suivre. Tu restes là. Si tu veux, tu peux retourner à l'hélico quand l'explosion sera terminée et jeter du petit bois sur le feu pour te réchauffer. »

Jack hocha de nouveau la tête.

« D'ici, j'y vois que dalle, alors il faut que je m'extirpe de ce trou pour surveiller. On t'envoie de l'aide dès que possible. OK ? »

Jack hocha la tête.

« Bonne chance ! J'espère que tu n'auras plus jamais à vivre une journée aussi merdique que celle-ci. » Seamus mit la sécurité de son revolver, le rangea dans le holster sous son aisselle et se mit à escalader le rebord de la ravine à quatre pattes. Lorsqu'il atteignit un endroit où il pouvait s'allonger, il fit de son mieux pour s'enfouir dans les feuilles mortes et les aiguilles de pin et attendit sans bouger. Mais il n'eut pas longtemps à attendre avant de voir passer le sniper qui marchait d'un pas lourd et dérapait gauchement dans la neige, parallèlement à la limite des arbres, juste assez loin pour que l'abattre avec un revolver ait été un coup de veine inouï. Il regardait nerveusement vers les arbres. Il savait, ou du moins soupçonnait, qu'il était visible par quelqu'un qui avait la ferme intention de se lancer à ses trousses. Mais Seamus avait vu juste : le sniper ne pouvait tout bonnement plus attendre. Il avait des affaires urgentes à régler dans la vallée.

La stratégie la plus simple pour le sniper aurait été de se dérober aux regards, de s'arrêter, de se cacher et d'attendre que Seamus passe par mégarde dans son champ de vision. Seamus, par conséquent, prit son temps et avança, lorsqu'il décidait

d'avancer, dissimulé derrière la bande de feuillage qui longeait la ravine. Après le goulot où se cachait Jack, elle s'élargissait régulièrement jusqu'à se transformer en forêt sans neige. Pendant le quart d'heure qui suivit, Seamus, sans se mettre à découvert, parvint à repérer les empreintes de pas du sniper dans la neige. Mais au final, la piste descendait dans la forêt, et il fut forcé de prendre plus de risques et de se mettre à traquer le tireur d'élite comme un gibier. Avant de plonger dans la vallée, il regarda attentivement autour de lui, histoire de se faire une bonne image des environs et de s'assurer qu'il n'était pas en train de passer à côté de quelque chose qui pourrait s'avérer important par la suite. Un autre contingent de djihadistes arrivant de derrière, par exemple. Il serait fort gênant de manquer ce genre de détail.

Il ne vit pas d'autre contingent de djihadistes. Mais il fut troublé par l'impression d'avoir aperçu quelque chose se déplacer dans la neige, suivant approximativement le chemin qu'avait emprunté le sniper. Puis plus rien. Il balaya du regard de haut en bas la piste que venait de quitter le sniper et se convainquit qu'il n'y avait rien. De loin en loin, cependant, elle passait sur une portion de roche presque kaki où le soleil avait fait fondre la neige, et il fallait reconnaître que ces poches représentaient un camouflage excellent pour n'importe quelle créature de couleur brun clair. Au bout d'un moment, après avoir scruté intensément et réfléchi de même, il se convainquit qu'une bête était peut-être accroupie en haut de l'une de ces zones ; elle lui rendait son regard, attendant qu'il détourne les yeux pour pouvoir se remettre en mouvement.

C'était peut-être réel ou juste son imagination qui lui jouait des tours. Mais si c'était vrai, il pouvait rester planté là toute la journée à la regarder et il ne se passerait jamais rien. Il lui tourna le dos et s'enfonça dans la forêt à pas de loup.

Pendant le temps qu'elle avait passé parmi les djihadistes, Zula avait souvent été stupéfaite par le laisser-aller avec lequel ils exécutaient certaines tâches. En cela, elle reconnaissait en partie son propre héritage : un état d'esprit et une collection d'habitudes que les gens de l'Iowa avaient fini par chasser d'elle. Ça avait quelque chose à voir avec la façon dont de tels individus évaluaient les risques. D'aucuns parleraient de fatalisme religieux ; il serait également envisageable de souligner qu'il était naturel que des individus ayant grandi dans des régions où la guerre, la maladie et la famine étaient des états chroniques aient développé une série d'instincts et de réflexes différents à l'endroit

du danger.

Ainsi, lorsque le djihadiste armé s'avança à découvert et commença à gravir la pente, se dirigeant droit sur elle, elle ne fut pas tout à fait aussi stupéfaite qu'elle aurait pu l'être si elle n'avait jamais fréquenté des gens qui avaient, face au risque, l'attitude du tiers-monde.

Peut-être l'homme ne comprenait-il pas que Zula était armée. Elle n'avait pas tiré récemment et ne leur avait pas montré le revolver, bien sûr. Il imaginait qu'il lui suffisait de grimper, de s'approcher d'elle et de l'abattre.

Ou peut-être projetaient-ils de la capturer de nouveau ?

Cela n'avait pas d'importance. Le résultat était le même : le moment approchait où Zula – qui était couchée de tout son long et raisonnablement abritée par les rochers – placerait le centre de la masse de cet homme dans sa ligne de tir et appuierait sur la gâchette. Plus elle le laisserait s'approcher, plus facile serait le tir. Comme la girl-scout en elle aurait pu le prévoir, elle commençait à avoir froid, et ses mains tremblaient. Elle dut repousser la tentation de tirer trop tôt. Il valait mieux attendre qu'il grossisse dans la mire de son arme. Mais si elle le laissait s'approcher trop, il risquait de voir le revolver dans ses mains.

Elle était couchée sur le côté dans une petite anfractuosité. C'était inconfortable au possible. Mais l'homme en dessous, balayant le rocher avec sa mitraillette, n'avait pas réussi à l'atteindre avec autre chose que des fragments de roche, et c'était une bonne raison pour ne pas bouger. Un simple changement de position qui lui aurait semblé inoffensif aurait pu avoir pour résultat d'exposer son corps au feu.

Cependant, c'était tentant. La forme des décombres lui bloquait la vue de l'homme au revolver. Si elle se penchait très légèrement en avant, elle pourrait le voir, prendre appui sur une espèce de tablette plate à quelques dizaines de centimètres de là et gagner la possibilité de tirer de plus loin, en prenant moins de risques.

Telles étaient ses pensées tandis qu'elle attendait, tremblait et se raidissait sous l'effet du froid. Elle se demanda ce qui avait pu provoquer l'énorme explosion qu'elle avait entendue plus tôt. Chet déclenchant la mine Claymore, cela semblait l'explication la plus logique. Elle se demanda ce que cela impliquait au sujet du sort de Chet, et de Richard qui était allé à sa rencontre. Elle s'interrogea sur la provenance de l'hélicoptère et se demanda s'il allait repasser.

Ses méditations furent interrompues par un nouveau mouvement aperçu du coin de l'œil. Jusque-là, elle regardait

directement le djihadiste, visible seulement à partir des épaules, qui grimpait péniblement la même pente de gravats qu'elle avait escaladée un moment plus tôt. Elle tourna la tête et vit que l'homme à la mitrailleuse s'était également déplacé pour essayer de trouver un nouvel angle de tir.

Ses yeux croisèrent les siens pendant quelques secondes. L'air exalté, il porta l'arme à son épaule et visa.

Elle se glissa en avant, jusqu'à une nouvelle position à deux ou trois mètres plus loin. L'homme au pistolet était étonnamment près. Il battait des bras pour maintenir son équilibre. Elle allongea les siens sur le rocher et aligna son viseur, puis le dirigea sur la silhouette obscure du grimpeur.

Un unique bruit tonitruant se fit entendre au-dessus d'elle. Ce fut du moins ce que lui soufflèrent ses oreilles. Et l'expression du grimpeur le lui confirma. Car sa réaction immédiate fut de s'immobiliser et de regarder vers le haut de la pente.

Elle appuya sur la gâchette, sentit le revolver reculer tandis que le mécanisme se déclenchait, vit la douille rebondir sur les rochers à côté d'elle.

L'homme restait planté là avec une expression de consternation (Oh, merde !), et elle crut un instant l'avoir loupé. Mais il essaya alors de s'asseoir, ce qui s'avéra impossible face à une pente escarpée. Ses jambes battirent l'air avant même que ses fesses aient atteint le sol, et il se mit à rouler en arrière au bas de la montagne, gagnant de la vitesse pendant sa chute.

Elle se tourna pour voir l'homme à la mitrailleuse. Mais il était parti. Levant prudemment la tête, elle le vit étalé au bas de la pente.

L'orée des bois s'éclaira bientôt des flashs de deux armes différentes : des djihadistes nouveaux venus qui avaient assisté à toute la scène. Mais s'ils tiraient sur Zula, ils étaient gravement à côté de la plaque.

Des tirs de riposte arrivèrent d'en haut : un coup à la fois, tiré posément. Ils semblèrent décourager les tireurs en dessous. Zula roula sur le dos, posa la tête sur le rocher plat et essaya de voir d'où ils venaient. Apparemment, d'une énorme masse de pierre compacte, environ de la taille d'un pâté de maisons, qui dépassait de la rampe de rocaille. Elle supposa que le sommet était à peu près plat et que quelqu'un se trouvait en haut avec un fusil longue portée.

Puis un mouvement attira son œil. Sur le côté de cet affleurement, quelqu'un agitait un morceau de tissu. Un tee-shirt. Zula l'observa, puis, au bout d'un moment, fit un signe à son tour.

Une forme humaine apparut et se mit à gesticuler frénétiquement vers Zula. Cours vers moi.

Zula n'avait pas idée de qui cela pouvait bien être. Elle se leva et se mit à courir néanmoins. Elle n'en pouvait plus d'avoir froid et elle n'en pouvait plus d'être seule : elle était prête à tout essayer. Même si cela impliquait de prendre des risques. C'était peut-être du fatalisme. Mais les détonations assourdissantes qui se faisaient entendre au-dessus de sa tête – des balles d'un fusil surpuissant qui arrosaient l'orée des arbres depuis le sommet du rocher – semblaient avoir découragé les djihadistes de venir l'abattre.

Le réflexe de Sokolov en entendant l'énorme bang ! fut d'ôter son sac à dos de ses épaules, de l'ouvrir, et de se mettre à assembler le fusil d'assaut qu'Igor avait volé à Peter et qu'il avait repris à Igor. La logique de son geste n'apparut pas immédiatement à Olivia. Ils n'étaient qu'à deux ou trois kilomètres d'un pays où la possession d'une telle arme était plus qu'illégale. Ils n'avaient pas croisé âme qui vive de la journée, à part les Forthrast. Mais Sokolov était inflexible : ce qu'ils avaient entendu n'était pas une explosion dans une mine, mais la détonation d'un engin tactique militaire, et ils étaient maintenant en état de guerre ouverte avec des ennemis inconnus et invisibles.

Olivia comprit soudain qu'il n'y avait rien d'absurde à ces hypothèses. Elle l'avait su tout du long, en vérité, mais avait repoussé l'idée par une sorte d'instinct bureaucratique : la crainte de ne jamais pouvoir en convaincre ses supérieurs dans une réunion. Bien sûr, Jones aurait interrogé Zula, lu la page Wikipédia de Richard, appris son passé de contrebandier ; il se serait rendu à Elphinstone, se serait servi de Zula pour faire pression sur Richard et le contraindre à l'aider à passer la frontière. Et bien sûr, l'explosion à la frontière n'était qu'une diversion.

Il était là, maintenant.

Depuis combien de temps Sokolov l'avait-il compris ? Jusqu'à l'instant de l'explosion, il n'avait pas laissé transparaître qu'il soupçonnait qu'ils étaient en train de se balader dans un champ de tir occupé par une bande de djihadistes armés jusqu'aux dents. Mais elle voyait bien à présent qu'il attendait ça depuis le début.

L'avait-il manipulée ?

C'était plus compliqué que ça, sans doute. Il avait mis toutes les chances de son côté. Olivia et Sokolov avaient de bonnes

raisons de traverser la frontière. Ils auraient pu le faire n'importe où. Sokolov avait favorisé l'endroit où il y avait le plus de chances de rencontrer Jones.

Ils passèrent un quart d'heure – qui lui sembla beaucoup plus long – à orchestrer un repli stratégique en haut de la pente, traversant le champ de rochers pour remonter au sommet de l'éperon où ils avaient quitté Jake.

À l'intérieur de son sac, Sokolov avait un petit sachet en nylon très fin destiné à transporter un sac de couchage. Une fois qu'il eut trouvé un emplacement convenable pour se coucher à plat ventre au sommet du rocher, il le sortit par son cordon et l'étala par terre. Il y eut un bruit métallique. Il était plein, comprit-elle, d'objets durs, lourds et anguleux. Une fois qu'il eut fini d'assembler le fusil, Sokolov défit le cordon et renversa le contenu du sac sur le rocher. Il contenait une demi-douzaine de boîtes en plastique galbé : des chargeurs pour le fusil. À leur poids, il était évident qu'ils étaient pleins.

Sokolov était arrivé à Bourne's Ford avant elle ; il avait fait la tournée des armuriers, acheté tout ce matériel et rempli les chargeurs. Au cas où.

OK, il l'avait donc manipulée. Mais elle s'aperçut que ça ne la dérangeait pas vraiment. Car, en un sens, elle l'avait manipulé aussi. Dans l'espoir qu'une chose comme celle-ci se produise.

De toute façon, ce n'était guère le moment de s'attarder sur ces considérations métaphysiques. Sokolov – qui avait rampé jusqu'au rebord du grand rocher plat – l'appela et lui fit voir ce qui se passait en dessous : une jeune femme à la peau brune et aux cheveux noirs, en débardeur et pantalon de toile, grimpait péniblement la pente, craignant visiblement pour sa vie. Des éclats de mitraillette, venus d'une direction qu'ils ne purent d'abord déterminer. Lorsqu'ils se furent repositionnés à un endroit d'où Sokolov pouvait mettre en joue l'homme à la mitraillette, celui-ci avait cessé de tirer et attendait son heure pendant qu'un de ses compagnons grimpait la pente à tâtons, les bras en balancier, un revolver à la main.

« Descends chercher Zula », ordonna Sokolov.

Ces mots – plus que l'hélicoptère, l'apparition soudaine du fusil d'assaut, les tirs tonitruants de la mitraillette – estomaquèrent Olivia.

« C'est elle!? »

Sokolov leva la tête de son fusil et lui jeta un certain regard qui était très masculin et très russe.

« OK. Mais le type au revolver ?

– Zula va le tuer.

– Sérieusement ? »

Le même regard. « Sérieusement. Mais bon. Très peu de temps – comment on dit… une ouverture – pour elle courir à l'abri. Je ferai couverture. »

Tous les Chinois que Richard avait rencontrés jusque-là étaient des citadins sophistiqués, aussi s'était-il vaguement attendu à devoir porter cette Yuxia sur son dos à un moment ou à un autre. Mais il devint clair presque immédiatement que c'était un vrai chamois, si toutefois il y avait des chamois en Chine. C'était rendu d'autant plus criant par le fait qu'il voyait constamment son visage. Car elle était toujours devant et se tournait fréquemment pour voir ce qui lui prenait tant de temps.

Il craignait qu'elle ne lui demande si lui avait besoin d'aide.

À l'une de ces occasions, deux ou trois minutes seulement après qu'ils eurent commencé à courir, il la vit arborer une expression de stupeur. Richard avait déjà le sentiment de connaître Yuxia, en partie à cause de la description qu'en avait faite Zula sur la serviette en papier. Son visage était expressif et gracieux, mais peu enclin aux moments de relâchement. La plupart du temps, elle avait l'air impatiente et pleine de curiosité, et, fréquemment, elle décochait un sourire entendu, comme si elle s'amusait d'une private joke. La stupéfaction proprement dite n'était pas une émotion qu'elle se serait autorisée à manifester s'il n'y avait pas eu une bonne raison. Richard ralentit et se retourna, et fit deux pas en arrière, surpris et sonné. Un champignon de flammes jaunes était en train de s'élever au-dessus de l'emplacement du crash de l'hélico.

« Je suis sûr que tout va bien », dit-il, se retournant et plaçant une main apaisante sur l'épaule de la jeune femme pour l'encourager à reprendre sa course. Elle se raidit, non qu'elle ait interprété le geste de Richard comme celui d'un vieux monsieur lubrique. Mais elle avait davantage souffert lors du crash qu'elle ne voulait bien le montrer. Lorsqu'elle se retourna, elle le fit comme mécaniquement, et Richard comprit que la vivacité qu'il lui enviait était en partie une mise en scène, un refus délibéré de montrer sa douleur. Parce qu'elle ne voulait pas que des hommes fassent le boulot à sa place. Parce que la galanterie avait presque toujours un prix.

« Je n'ai pas eu le temps d'en apprendre beaucoup pendant les cinq minutes que j'ai passées à regarder le crash de l'hélico et ce qui a suivi, dit Richard, allongeant le pas et tentant d'entraîner Yuxia, soudain indécise, mais de toute évidence, c'est un type intelligent qui sait ce qu'il fait, et je ne crois pas qu'il resterait à

se tourner les pouces à côté d'un engin sur le point d'exploser. »

Elle avait recommencé à bouger, peut-être un peu piquée de voir qu'un vieil homme un peu gros avait gagné plusieurs mètres sur elle. Il voyait à présent qu'elle avait le cou raide et l'air préoccupé de quelqu'un qui lutte contre une énorme migraine.

« Écoutez, dit-il après une minute, on ne peut pas savoir combien de temps nous allons nous trimballer dans ces montagnes avec des djihadistes à nos trousses, alors je voudrais vous présenter notre nouvel ami et compagnon de route, M. Mossberg. »

Yuxia jeta un regard théâtral autour d'elle, bougeant surtout les yeux car son cou semblait réticent. « Je ne le vois pas.

– Si, vous le voyez », dit Richard.

Et il montra le fusil. Une partie de lui était horrifiée à l'idée des conséquences possibles qu'il y aurait à fournir à Yuxia un fusil à pompe et à lui en expliquer le fonctionnement, mais dans l'ensemble, il était sûr de son geste.

« Vous en avez déjà vu des comme ça au cinéma ?

– Et dans des jeux vidéo. Faut tirer sur la glissière.

– Oui. On appelle ça le bras avant. Avec ce type de fusil, parfois il faut tirer très fort – si on y va trop doucement, ça ne fonctionne pas.

– C'est bon, je suis costaude.

– Rouge, t'es mort, dit-il, lui montrant la sécurité et l'actionnant deux ou trois fois, cachant et exposant alternativement le point rouge. Tenez, essayez. Pensez juste à garder les doigts dans cette position. »

Il lui montra comment garder l'index pointé vers l'avant le long de la garde, sans lui permettre de s'égarer sur la gâchette.

« Hop là ! » dit-elle.

Ils avaient ralenti leur allure à une marche énergique, mais il estimait que le risque était raisonnable ; il était important qu'elle connaisse le fonctionnement de cet engin. Il dégagea le harnais de ses vêtements et lui tendit le fusil, remarquant avec approbation que son index se mettait naturellement au bon endroit. « Tirez un peu le bras avant et vous verrez qu'il y a une cartouche prête dans le canon.

– Cartouche égale balle.

– "Cartouche" est un mot qu'on utilise pour parler d'un type de munition, mais ce n'est pas une balle. C'est un tas de petites billes. » Il mima la façon dont elles jaillissaient du canon. « C'est très puissant. Mais il faut être près, ou les billes vont se disperser et manquer la cible.

– Près comment ?

– Vingt mètres ou moins. Et ça peut aider de viser. »

Elle leva les yeux, sans savoir s'il était sarcastique. « Je suis sérieux. Épaulez, calez votre joue contre la crosse – la poignée – et regardez au-dessus du canon. Les deux yeux ouverts. »

Yuxia s'arrêta pour pouvoir s'exercer, visant un arbre à une dizaine de mètres. « J'ai envie de tirer, observa-t-elle, trouvant visiblement cette envie curieuse et fascinante.

– Un jour, vous pourrez venir à ma réunion de famille et tirer tout votre saoul, lui promit-il. Mais pas maintenant. On n'a que quatre cartouches. Et il ne faut pas que Jahandar nous entende.

– OK, je vous le rends, alors », dit-elle d'une voix un peu renfrognée.

Il lui jeta un regard pénétrant et elle lui répondit par un grand sourire. Je t'ai eu !

« Vaut sans doute mieux. Il tirera d'abord sur celui ou celle qui porte l'arme. Il faudra alors me la reprendre, vous cacher et attendre qu'il s'approche. »

Cette remarque sembla dissiper toute la joie du moment, aussi se remirent-ils à marcher au pas de course, consacrant toute leur attention à avancer. Il fut surpris par la vitesse remarquable avec laquelle ils arrivèrent au point où il avait quitté Zula un peu plus tôt. L'endroit semblait tout indiqué pour faire une pause ou au moins ralentir et faire le point sur leur situation.

« Je suis contente d'avoir mangé toutes ces gaufres gratuites, observa Yuxia, jaugeant Richard du regard.

– Je suis presque à plat », avoua-t-il.

Yuxia ne sembla pas trouver la chose très rassurante. Richard se redressa et tapota son ventre. « Heureusement, j'ai beaucoup d'énergie en stock. »

Yuxia lui jeta un regard clinique.

« Dans une demi-heure environ, nous arriverons à une piste. Une longue escalade, avec beaucoup de lacets.

– Des lacets ?

– Des zigzags. À ce moment-là, ce sera sans doute mieux que vous partiez devant. Je ne vais faire que vous ralentir.

– Et qui prend le fusil ? »

Il réfléchit à la question quelques instants. Son cerveau fatigué fonctionnait au ralenti.

Puis il comprit que la question n'attendait pas de réponse. C'était un choix impossible. Ils devaient rester ensemble.

Ce qui signifiait qu'il devait se bouger le cul.

« Merci », dit-il. Et il se força à mettre un pied devant l'autre.

« C'est là qu'est allée Zula ?

– Je l'espère. Mais Jones et les autres l'ont certainement suivie.

– Et maintenant, on les suit.
– Et Jahandar nous suit.
– Si c'est vrai, j'espère que Seamus suit Jahandar. »

Elle sembla extrêmement rassurée par cette idée, aussi Richard se retint-il d'émettre des spéculations au sujet du couguar qui devait constituer le wagon de queue de ce train de la mort.

« Je suis teeeelllement contente que Zula soit vivante ! » s'exclama Yuxia quelques minutes plus tard. Richard comprit parfaitement qu'elle essayait de le distraire de sa fatigue et de ses douleurs. « Je croyais qu'elle était morte. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

– Moi aussi.

– Je lui ai posé des questions sur sa famille, mais elle n'a pas répondu grand-chose. Maintenant, je comprends : elle ne voulait pas que les autres entendent ce genre d'informations.

– C'est bien pensé. Elle ne voulait pas qu'ils apprennent mon existence.

– C'est ensuite qu'on a entendu parler de vous. Vous êtes un gros gibier.

– Oui, je suis un gros gibier. »

Traqué par un chasseur de gros gibier.

« Parlez-moi de votre famille.

– Oulala, ma famille ! Ma famille est triste. Triste et peut-être en difficulté.

– À cause de ce qui vous est arrivé ?

– À cause de ce que j'ai fait. Ça ne m'est pas arrivé comme ça, tout ça.

– Quand l'histoire sera connue, tout s'arrangera.

– Si on ne se fait pas descendre », le corrigea-t-elle, et elle accéléra le pas si brusquement qu'il la perdit dans les broussailles – sa tenue de camouflage remplissait son office à merveille ; il dut faire quelques foulées au pas de course pour la rattraper. « Regardez, quelqu'un a laissé des habits ! annonça-t-elle au bout d'un long moment de transpiration intensive, et elle tira sur une manche qui dépassait de sous un rondin tombé au sol.

– C'est à Zula, dit-il en reconnaissant le vêtement une fois qu'il l'eut entre les mains. Elle s'est débarrassée de tout ce dont elle n'avait pas besoin. Pour se préparer à l'ascension.

– L'ascension, c'est ce qui nous attend maintenant ?

– Ça commence là », dit-il.

Et il dépassa Yuxia et écarta encore quelques mètres de fourrés avant de déboucher sur la piste en lacet.

Au cours de ses efforts sporadiques pour perdre du poids, sous la pression des Muses furieuses, il s'était vu rappeler, par la force

des choses, une vérité fondamentale sur la physiologie humaine : le métabolisme ne fonctionnait tout bonnement pas aussi bien lorsqu'il brûlait de la graisse que lorsqu'il brûlait des glucides. Cet effort-là vous laissait épuisé, lent, le cerveau confus et abruti. C'était seulement lorsqu'il était vraiment stupide et irritable – et par conséquent, incapable de faire son boulot ou de profiter de la vie – qu'il pouvait être certain qu'il perdait vraiment du poids. Ce fut donc dans cet état qu'il commença à gravir tant bien que mal la piste en lacet. Entre les zigs et les zags, deux marcheurs se trouvant à un kilomètre l'un de l'autre sur la piste pouvaient néanmoins n'être séparés que par quelques centaines de mètres à vol d'oiseau. À supposer que Jahandar était à leurs trousses – et ils étaient bien forcés de faire comme si –, ils avaient dû commencer avec une excellente avance. Et il espérait qu'ils avaient conservé cette avance en allant aussi vite qu'ils le pouvaient. Mais le moment risquait de venir, dans une minute ou dans une heure, où, en baissant les yeux, ils pourraient croiser le regard de Jahandar à une distance facile à traverser pour une balle de son arme, ou même une cartouche de leur fusil à pompe.

Richard aurait voulu pouvoir se donner l'illusion que Jahandar l'ignorait. Mais Jahandar avait l'air d'un homme qui avait passé sa vie sur des pistes en lacet et connaissait bien leurs propriétés.

Il vit, alors, comment les choses allaient se dérouler. Et il comprit que sa confusion, sa torpeur, son irritabilité n'étaient pas entièrement dues à la faim. Son cerveau essayait de lui dire quelque chose.

Et s'il y avait bien une chose qu'il avait apprise au cours de sa chaotique carrière, c'était d'accorder une grande attention aux messages de son cerveau dans des moments pareils.

Son cerveau lui disait que leur plan était pourri.

Leur plan était pourri, car Jahandar allait les rattraper – il avait sans doute comblé son retard depuis longtemps – et il allait atteindre l'endroit où il pourrait tirer vers le haut de la pente depuis un des lacets de la piste. Bon sang, il lui suffisait de se percher dans un arbre ou sur un rocher, en bon sniper, de caler fermement son fusil sur un socle bien solide, et d'attendre que Richard et Yuxia viennent à passer et repasser au-dessus de lui, zigzaguant dans la montagne comme deux canards ineptes dans un stand de tir !

Je t'aime, mais j'en ai marre d'être la petite amie du monstre sacré. C'était la dernière chose que lui avait dite Alice, une de ses ex, avant d'entrer au panthéon des Muses furieuses. Il lui avait fallu un moment pour décoder le message – Alice n'était pas d'humeur à développer – mais il avait fini par comprendre que,

au final, c'était pour cette raison que la Corporation 9592 n'avait pas d'autre choix que de le garder. Tout ce qu'il avait jamais fait pour la compagnie – établir des contacts avec des blanchisseurs d'argent, raccorder des câbles Ethernet, recruter des auteurs d'heroic fantasy, gérer Pluto – pouvait être fait mieux et pour moins cher par un jeune loup recruté par une agence de chasseurs de têtes dernier cri. Son rôle, au final, s'était réduit à une seule chose : s'asseoir dans le coin des salles de réunion ou végéter sur les listes de mailings internes, l'air absent, en devenant de plus en plus impatient et revêche, jusqu'à l'inévitable sortie tonitruante qui vexait beaucoup de gens et contraignait la compagnie à rectifier le tir. Ce n'était que plus tard qu'ils découvraient les hauts-fonds sur lesquels ils se seraient échoués sans le coup de gueule de Richard.

C'était un de ces moments.

La seule solution raisonnable, c'était de s'arrêter, de chercher un abri, d'attendre que Jahandar les rattrape, de résister aux tirs jusqu'à ce qu'il soit à moins de vingt mètres et de l'abattre avec le fusil à pompe avant qu'il n'ait le temps de riposter.

« Arrêtez, dit-il d'une voix tranquille.

– Ça va, pépère ? demanda Yuxia.

– Parfaitement. Mais c'est ici qu'il faut qu'on affronte nos ennemis.

– Je suis pour à 100 %. J'aurai le droit de buter un de ces salopards ?

– Seulement si je meurs. »

Csongor enclencha la première, appuya sur l'accélérateur et sortit du parking en trombe. Il avait laissé tourner le moteur du SUV pour recharger l'ordinateur portable de Marlon.

« What the f... » demanda ce dernier, assistant impuissant à la disparition de sa connexion wi-fi. Csongor ne put deviner si Marlon avait chopé l'expression dans les bulles d'une BD ou s'il faisait une référence malicieuse aux nerds chinois qui ressortaient naïvement des bouts de dialogue de films américains de cette façon. Avec Marlon, c'était parfois difficile à dire.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, dit Csongor.

– Je croyais que t'avais dit que tu ne pouvais pas conduire cet engin.

– Légalement non.

– Oh !

– Mais je sais le manœuvrer, comme tu vois.

– J'étais en train de faire un transfert d'argent », dit Marlon.

Non pas d'un ton plaintif ou geignard. Il voulait simplement

s'assurer que Csongor savait que son travail de la plus haute importance avait été interrompu.

« Ça fait trois heures, que tu fais des transferts d'argent, pendant que je regarde la pendule et le plan. » Il tapota une carte routière de l'Idaho que Seamus avait achetée la veille dans une station-service. « Ce n'est pas du tout normal qu'ils ne soient pas revenus. Les da G shou peuvent attendre encore un peu ; ils ne sont plus à ça près. »

Comme il avait étudié le plan, Csongor savait comment les sortir de Cœur d'Alene et rejoindre la route du nord, vers Sandpoint et Bourne's Ford. Il suivit l'itinéraire, observant scrupuleusement le code de la route pour minimiser ses chances de se faire arrêter. Il doutait fort qu'un permis de conduire hongrois soit recevable dans ces contrées.

« Peut-être qu'ils ont juste trouvé quelque chose d'intéressant à regarder.

– Ce n'est pas ça. Un hélicoptère ne peut transporter qu'une certaine quantité d'essence – il ne peut rester en vol que pendant un certain temps. »

Il sentit le regard incrédule de Marlon.

« J'ai cherché sur Google quand tu es sorti te soulager.

– OK...

– Je sais ce que tu vas dire : peut-être qu'ils ont eu un problème mécanique et qu'ils ont dû atterrir. Mais dans ce cas, ils auraient dû nous appeler pour nous prévenir de leur retard.

– Ils sont très en retard ?

– Très, très. »

Marlon était toujours dans l'expectative.

« Mathématiquement, l'hélicoptère n'a plus d'essence. » Il jeta un coup d'œil à l'horloge sur le tableau de bord. « Depuis quinze minutes.

– Peut-être qu'on devrait appeler...

– Appeler qui ? » demanda Csongor avec une espèce de satisfaction cruelle.

Car il s'était fait les mêmes réflexions et avait abouti aux mêmes impasses.

Ils traversèrent en coup de vent ce qui semblait être un carrefour important à l'extrême limite de la métropole de Cœur d'Alene et foncèrent vers le nord sur une nationale bien droite. La journée devenait belle.

« Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

– Nous allons nous rendre à Bourne's Ford, qui n'est qu'à quelques kilomètres de la destination où ils se proposaient d'aller, et demander aux gens s'ils ont entendu parler d'un

hélicoptère manquant à l'appel. »

Environ une demi-heure plus tard, ils traversèrent un lac sur une longue route suspendue. Devant eux s'élevait la ville de Sandpoint. Csongor remarqua que Marlon tendait le cou pour voir le compteur. Il approchait des 90.

« Ce n'est pas des kilomètres, l'informa-t-il. Dans le système métrique, tu vas à quelque chose comme 55 milles à l'heure.

– Pas tout à fait », dit Csongor, mais il céda et redescendit à 80.

Un instant plus tard, il expliqua : « Je pense que Seamus est allé là-bas pour trouver Jones. C'était son projet de départ. Mais il ne pouvait pas le dire. Là, Yuxia a demandé pourquoi elle ne pouvait pas venir, si ce n'était qu'une visite de tourisme. Seamus a été coincé.

– C'est sa spécialité, à Yuxia.

– Qu'est-ce que tu penses d'elle ? C'est ta copine ?

– Pendant un moment, je me suis posé la question, mais j'ai décidé que c'était plutôt une sœur pour moi.

– Ah oui !

– La Chine, c'est bizarre. Un seul enfant par famille, tu sais. On cherche tous des frères et sœurs. »

Csongor hocha la tête. « C'est un bien meilleur système que celui qu'on utilise en Hongrie.

– Pourquoi ? »

Csongor lui jeta un regard en coin. « Parce que tu peux les choisir. »

Marlon sourit. « Ah ! »

Csongor se concentra de nouveau sur la route.

« Ton frère en Californie, dit Marlon.

– Oui, quoi ?

– Tu vas aller lui rendre visite ?

– T'as envie de voir la Californie ? »

À la voix de Marlon, il sentit son ravissement. « Oui.

– C'est sans doute un meilleur endroit pour toi que pour moi. Si j'y vais, je t'emmènerai. Tu seras la star. Je serai ton...

– Garde du corps ?

– Pas question. Ton entourage, je voulais dire.

– Californie, nous voilà ! » s'exclama Marlon.

Csongor agita son index trapu par la fenêtre, désignant un panneau qui disait : « CANADA 50 MI/80 KM ». « On n'est pas dans le bon sens, dit-il. Avant la Californie, faut d'abord qu'on aille se foutre dans la merde. Et qu'on en ressorte. »

Marlon haussa les épaules. « Mais c'est ce qu'on est en train de faire. »

Csongor acquiesça. « C'est vrai, c'est ce qu'on fait. »

Le temps que Csongor finisse de perdre la vitesse gagnée sur l'autoroute, ils étaient déjà bien engagés dans Bourne's Ford, risquant même de le dépasser carrément. Pour prendre le temps de repérer leur position, il s'arrêta dans une station-service. Il préleva des billets américains dans son portefeuille – car Seamus lui avait laissé un peu de liquide au cas où – et donna 40 dollars au caissier, puis retourna au SUV et se mit à faire le plein. Le fonctionnement de la pompe à essence était légèrement inhabituel et le fit se sentir inepte et affreusement repérable. Mais il finit par trouver comment régler la canule sur « On », puis s'appuya sur le flanc du véhicule et croisa les bras en attendant que l'énorme réservoir se remplisse. Marlon, après une pause rapide aux toilettes, s'était déjà rencogné sur le siège passager et fouillait les ondes en quête de connexions wi-fi en libre accès.

Un break Subaru bleu déboucha de la nationale et alla se ranger à l'autre bout de l'îlot de pompes. L'avant en était abondamment constellé de cadavres d'insectes desséchés. Des tas d'affaires avaient été fixées sur le toit avec des tendeurs. Il était tellement évident qu'il n'était pas de la région que Csongor jeta un œil à sa plaque d'immatriculation. Le véhicule venait de Pennsylvanie.

Il resta stationné là, moteur allumé, pendant un certain temps, et Csongor put tout juste entendre les bruits étouffés d'une discussion qui se déroulait à l'intérieur. L'épilogue, sans doute, d'une longue dispute entre touristes coincés depuis bien trop longtemps ensemble dans ce véhicule étriqué.

Puis la portière s'ouvrit côté passager et un homme en sortit : un type moyen-oriental, avec une barbe bien taillée et des lunettes de soleil bandeau. Il alla à la caisse et donna quelques billets, puis retourna à la Subaru et se mit à faire le plein.

Un autre homme, un Africain au visage fin et anguleux qui le fit penser à Zula, sortit par la portière arrière, entra dans la station et utilisa les toilettes. Lorsqu'il ressortit, il tenait un gros livre rouge à couverture souple, qu'il venait visiblement d'acheter. L'Atlas de l'Idaho avec index.

Remarquant un mouvement latéral, Csongor leva les yeux vers le rétroviseur du côté passager du SUV, que Marlon avait ajusté de façon à pouvoir croiser le regard de Csongor. Il avait l'air de dire : Je rêve ou quoi ?

Csongor détourna les yeux et secoua imperceptiblement la tête.

Il avait décidé qu'il voulait que le leur soit le dernier véhicule à

quitter cette station-service ; quand il eut fini de mettre de l'essence, il retourna à l'intérieur comme pour aller aux toilettes. Mais il s'attarda au fond du petit coin supermarché, faisant semblant de ne pas réussir à se décider pour une marque de bœuf séché parmi la variété étourdissante de l'offre, tout en gardant un œil sur la Subaru bleue.

« La Boucle des Selkirk, dit le caissier, songeur, en regardant dans la même direction. Elle attire toutes sortes de gens. »

Le conducteur retira la canule de son réservoir. Csongor se rendit à la caisse, jeta quelques sachets de lamelles de bœuf séché et deux bouteilles d'eau sur le comptoir, et attrapa un Atlas de l'Idaho sur le présentoir pour faire bonne mesure.

« Ça part comme des petits pains, aujourd'hui », observa le vendeur.

Csongor ne répondit rien. Le caissier l'avait pris pour un Américain, et il n'avait aucune raison de le désavouer en ouvrant sa grande gueule.

Le conducteur de la Subaru entra pour aller aux toilettes, et Csongor n'eut pas d'autre choix que de sortir, de monter dans le SUV et de démarrer. Il prit la route, fit une cinquantaine de mètres sur une voie commerciale et entra dans le parking d'un fast-food. Il se trouvait que celui-ci était doté d'un drive-in, et sur un coup de tête Csongor s'en approcha et commanda deux hamburgers. Il contourna l'établissement et paya au guichet. Le SUV était maintenant de nouveau tourné vers la rue.

Tandis que le vendeur fourrait leur commande dans un sachet, Marlon s'écria : « Là ! », et Csongor leva les yeux pour voir la Subaru bleue leur passer devant à une vitesse modérée.

Il craignit un moment avoir perdu leur proie à cause de sa fringale intempestive, mais, quelques instants plus tard, lorsqu'il reprit la route sur les chapeaux de roue en aspirant goulûment des gorgées de Mountain Dew dans ce qui ressemblait à un seau plus qu'à un verre, il distingua nettement le véhicule qui passait paisiblement une série de feux à quelques centaines de mètres devant eux.

La suite fut quelque peu délicate car, selon les feux, ils se retrouvaient alternativement complètement largués et trop près pour se sentir à l'aise. Mais il était désormais certain que ces hommes se dirigeaient vers la sortie nord de la ville. Marlon passa trois minutes à trouver la carte correspondante dans L'Atlas de l'Idaho avec index.

« Au nord d'ici, à quelques kilomètres, il y a une intersection, annonça-t-il. S'ils vont tout droit, c'est qu'ils se dirigent vers le Canada et ça ne signifie rien. Mais s'ils tournent à gauche et

traversent la rivière, ça veut dire qu'ils essaient de rejoindre l'endroit vers lequel Seamus et Yuxia se dirigeaient ce matin.

– Il y a un autre moyen de la traverser, cette rivière ? Pour éviter de les suivre si ostensiblement.

– Oui. Fais demi-tour. »

Et ils firent donc demi-tour, abandonnant la poursuite directe de la Subaru, et retournèrent au centre de la ville pour prendre un autre pont. Quelques minutes plus tard, ils se dirigeaient vers l'ouest, droit sur les montagnes ; mais juste avant que le terrain ne devienne vraiment escarpé, Marlon dit à Csongor de tourner à droite sur une route de gravier qui remontait droit vers le nord, à peu près parallèlement à la rivière. Pendant ses trois heures d'ennui profond à l'aérodrome, Csongor avait suffisamment épluché le manuel du véhicule pour savoir comment passer en position quatre roues motrices : il prit donc un instant pour procéder à cette manipulation, après quoi ils foncèrent à une vitesse insensée pendant quelques kilomètres. Il y avait peu de chances de se faire arrêter par les flics dans les parages ; et dans le cas contraire, il leur dirait simplement qu'il y avait des terroristes dans la région, au volant d'une Subaru bleue.

À la réflexion, c'était ce qu'ils auraient dû faire avant de quitter Bourne's Ford. Mais l'illégalité de leur propre statut les avait placés dans un état d'esprit bizarre, ne sachant jamais quand se cacher des autorités et quand les appeler à l'aide. Ils ne savaient pas si ces hommes étaient des terroristes. Ils auraient pu être de simples touristes. Lorsque Marlon avait dit, quelques minutes plus tôt, qu'il était possible qu'ils continuent tout droit à l'intersection, prenant la route du Canada, sans doute pour admirer la Boucle des Selkirk, l'idée avait semblé parfaitement raisonnable à Csongor, et il s'était étonné de la stupidité qui générait chez lui de tels stéréotypes racistes, lui faisant associer automatiquement ces hommes à des terroristes.

Et à présent, il se trouvait au milieu de nulle part et se maudissait de n'avoir pas su reconnaître l'évidence.

Marlon ouvrit la bouche, mais Csongor avait vu la même chose que lui. « Merde ! s'exclama-t-il.

– C'est là que les emmerdes commencent ?

– On dirait bien. Gaffe à ne pas les perdre de vue. »

Il consacra alors toute son attention et toute son énergie à empêcher le SUV de faire une sortie de route. Car ses suspensions étaient mises à si rude épreuve qu'il était rare que ses quatre roues touchent le sol en même temps.

« Là », dit Marlon une minute plus tard. Ils approchaient d'une fourche ; une plus petite route de terre sur la gauche se dirigeait

en haut d'une vallée.

« C'est là que tu les as vus tourner ?

– Je ne les ai pas vus.

– Comment tu peux en être sûr, alors ?

– Parce qu'ils ont laissé une traînée de fumée, comme un jet. »

Et effectivement, Csongor remarqua que l'air au-dessus de la petite route était trouble, rendu opaque par la poussière soulevée quelques instants plus tôt par la Subaru. À l'inverse, quand il regardait au nord vers la route qui longeait la rivière, l'air était limpide.

Un panneau rouillé, embouti par les chasse-neige et criblé de chevrotine était planté au croisement. « PROHIBITION CREEK ROAD », disait-il.

« C'est parti », dit Csongor. Il tourna le volant et appuya sur l'accélérateur.

Lorsque Zula se redressa en position accroupie et se précipita cahin-caha vers le bas du rocher, plusieurs coups de feu partirent d'en bas, s'attirant chacun le crépitement d'un coup de fusil venu du sommet de l'éperon. Ceux d'en bas, qui, sans doute, tiraient debout après avoir sprinté sur les derniers lacets de la piste, n'avaient pas vraiment le temps de se mettre en position pour la viser correctement ; elle crut tout de même entendre à plusieurs reprises le bourdonnement dément qui signalait l'approche de balles à grande vitesse. Mais il était plus facile d'avancer à ce niveau, en partie parce que la pente était moins raide et en partie parce que le sol était meilleur – plus de roche compacte et moins de gravats. Elle se força à parcourir au moins trente mètres avant de regarder derrière elle. La limite des arbres n'était plus visible. Elle se risqua à se redresser et la vit apparaître lentement à l'horizon, puis baissa la tête avant que quelqu'un ne la vise et ne l'abatte. Elle se mit à courir courbée en deux vers le tee-shirt qui s'agitait frénétiquement et fit encore une soixantaine de mètres avant de se retourner de nouveau. Cette fois, elle pouvait se redresser complètement sans prendre de risque. Elle était essoufflée et amochée, l'air froid et sec enfonçait un pic à glace dans la racine de sa dent cassée à chaque respiration ; elle s'autorisa à couvrir les derniers mètres en marche rapide et arriva finalement à portée de voix de la personne qui agitait le tee-shirt.

Elle avait espéré, d'une façon tout à fait irrationnelle, qu'il s'agirait de Qian Yuxia, mais elle savait depuis une trentaine de mètres que ce n'était pas le cas. La voix qui l'accueillit avait un accent britannique. « Vous êtes Zula ? »

Zula, qui n'était pas certaine d'être en état de parler, hocha la tête en grimaçant un sourire. L'Anglaise sortit de sa planque pour la saluer d'une poignée de main sous l'énorme rocher. « Je m'appelle Olivia. Désolée pour votre lèvre ; ça fait aussi mal que ça en a l'air ? »

Zula leva les yeux au ciel et hocha la tête.

« J'aimerais pouvoir vous dire qu'on a une ambulance – un hélico… quelque chose – mais il n'y a rien de tout cela, j'en ai peur. On a un peu de marche devant nous. Vous vous sentez d'attaque ?

– C'est qui nous ?

– L'homme là-haut, dit Olivia, tournant un instant les yeux vers le sommet du rocher, vous le connaissez, je crois. Son nom est Sokolov.

– Faut que quelqu'un lui donne un prénom, à ce mec.

– Je sais, ce n'est pas très délicat de continuer à l'appeler comme ça.

– Qu'est-ce qu'il fout là, Sokolov ? Enfin, je vois bien ce qu'il est en train de faire, mais…

– Je suppose qu'il a le sentiment de vous devoir quelque chose.

– Ce n'est pas faux. »

Zula suivait maintenant Olivia, qui grimpa le flanc du grand affleurement rocheux. La pente était de nouveau raide, et Zula vit les marques de dérapages laissées par cette Olivia en descendant.

« Sur la portion qui vient, il faut qu'on garde la tête baissée, annonça Olivia. On est de nouveau dans la ligne de mire de ces messieurs en bas. »

Zula lui rendit son regard et hocha la tête.

« Il n'a jamais voulu que les choses dégénèrent à ce point, dit Olivia, revenant sur le sujet de Sokolov. Il veillait sur vous, mine de rien. Il ne voulait pas qu'il vous arrive malheur.

– C'est un peu l'impression que j'ai eue, mais c'était difficile d'en être sûre.

– Puis, quand Jones est arrivé dans le tableau, j'ai peur que notre ami Sokolov en ait fait une affaire personnelle. En d'autres termes, je ne pense plus que son combat ait un rapport avec vous.

– Vous m'en voyez ravie.

– Très bien, alors vous êtes prête ?

– Je crois, dit Zula, même si en vérité, elle n'aurait pu être plus exténuée.

– Un dernier petit effort jusqu'au sommet. »

Et Olivia se mit à remuer les pieds dans les caillasses,

provoquant de petites avalanches que Zula dut enjamber d'un bond. Leur progression à travers cette dernière partie exposée ne fut sans doute pas aussi agile et rapide qu'Olivia se l'était imaginé, et Zula, momentanément bloquée, risqua un regard en arrière et vérifia que la limite des arbres était de nouveau en vue. Mais la distance était si grande que le coup aurait été impossible sans fusil à lunette, et les tireurs en bas semblaient complètement démoralisés par la politique de Sokolov, qui tirait des balles à grande vitesse dans le reflet projeté par leur viseur. Lorsqu'elle regarda de nouveau en arrière, elle ne vit que des rochers, et Olivia et elle purent alors escalader sans grande difficulté un petit raidillon et déboucher sur le sommet large et plat du gigantesque affleurement rocheux.

Jusque-là, Zula n'avait qu'une vague idée d'où elle se trouvait sur la carte de la région, ce qui ne la dérangeait guère, vu qu'elle n'avait pas franchement le loisir de penser à une stratégie d'ensemble. Mais de là, tout devint évident. Abandon Mountain était dans son dos. En regardant à la ronde le territoire d'où elle venait de monter, elle faisait face à l'ouest. Sur la droite, à quelques kilomètres de là, l'arête rocheuse que Chet et elle avaient traversée la veille par les tunnels de l'ancienne mine. Sur la gauche, une longue pente rocailleuse peu escarpée sur une distance de quelques kilomètres jusqu'à un long éperon rocheux qui s'élançait au sud de la montagne. Elle savait par la description de Richard que si elle suivait cette pente et passait cet éperon rocheux, elle déboucherait dans la vallée de Prohibition Crick et trouverait la demeure de Jake.

Elle rassembla toutes ces impressions en suivant Olivia, d'un pas lourd et hésitant, à travers le plateau au sommet du rocher, vers le rebord vertigineux d'où Sokolov tirait sur les djihadistes. En s'approchant, Olivia se voûta progressivement, puis s'accroupit et se mit à ramper. Éreintée par ces moyens de locomotion peu efficaces, Zula hésita à aller plus loin. Elle avança lentement jusqu'au point où il lui faudrait se mettre à marcher à quatre pattes, puis s'arrêta, s'accroupit et étira les muscles endoloris de ses cuisses et de ses mollets. À une dizaine de mètres, elle voyait la semelle des bottes de Sokolov, talons en haut : il était couché à plat ventre sur le rebord de la falaise et regardait par le viseur d'un fusil AR-15 customisé qui ressemblait étrangement à celui que Peter gardait dans son armoire-forte. Olivia s'était étendue sur le flanc à côté de lui ; elle lui parlait à l'oreille ; il hochait la tête et lui répondait par de brefs commentaires. Quelque chose dans le langage corporel d'Olivia – la décontraction presque totale avec laquelle elle était couchée

près de lui – donna l'impression à Zula d'assister à une espèce de scène d'intimité, ce qui la mit mal à l'aise. Mais après quelques instants, Olivia entreprit de s'éloigner du précipice en rampant, et Sokolov tourna la tête et regarda Zula de ses yeux bleus. Un Américain lui aurait adressé un quelconque geste empreint de sentimentalisme, rendant la scène mièvre, mais Sokolov se contenta d'un hochement de tête presque imperceptible et d'une ombre de clin d'œil. C'était beaucoup pour Sokolov, qui se détourna aussitôt et reprit son occupation.

Olivia la conduisit à un endroit où Sokolov et elle avaient rangé deux VTT. Ceux-ci étaient chargés de matériel, dont une grande partie ne leur servirait plus à rien – ou dont Sokolov, peut-être, ferait meilleur usage. Olivia détacha le tout et laissa les affaires par terre. Ils étaient venus bien équipés en eau et en nourriture, dont une grande partie alla dans la bouche de Zula pendant qu'Olivia triait le reste. Dans une trousse de secours, elle trouva des antidouleurs, dont elle prit une dose supérieure à celle recommandée sur la notice. Olivia l'aida à ajuster la hauteur de sa selle – à ce qu'il semblait, elle allait devoir prendre le vélo de Sokolov – et la guida sur quelques mètres de côte sur cet éperon rocheux isolé pour rejoindre le sommet de la montagne. En une minute ou deux, elles arrivèrent à une piste à peine visible qui filait à l'horizontale à travers la pente de gravats dans la direction qu'elles devaient emprunter.

Leur traversée de cette portion de route parut interminable. Elle fut animée, au début, par quelques coups de feu tirés d'en bas, manifestement dans leur direction. Les djihadistes, tentant d'éviter ou de contourner le poste de tir de Sokolov en coupant à travers bois, se décalaient vers le sud. Au bas de la pente, on voyait un campement de mineurs abandonné qui aurait pu leur fournir une bonne protection, si toutefois ils parvenaient jusque-là. Mais Olivia et Zula n'étaient plus du tout à portée de tir, et Sokolov continuait d'essayer d'abattre quiconque tentait de les viser : il suffit de quelques minutes à Zula pour cesser de s'inquiéter d'eux et concentrer tous ses efforts sur le projet essentiel consistant à survivre aux deux prochaines heures. Une partie du temps, elles pouvaient rouler à la plus basse vitesse, qui était effectivement très basse, mais dans l'ensemble, il était plus efficace de pousser ou même de porter les vélos. Cela valait le coup, insista Olivia ; les vélos s'avéreraient très pratiques une fois cette portion de terrain dépassée. Zula ne répondit pas. Elle s'en fichait à moitié ; elle avait sombré dans un état semi-comateux où tout ce qui se passait autour d'elle semblait faiblement reflété sur un écran par un projecteur fatigué avec un très mauvais son.

Mais au bout d'un moment, elles purent contempler une piste nette et raisonnablement bien définie qui descendait dans une vallée bordée de forêts vert sombre, et Zula se rappela l'histoire d'Oncle Richard racontant comment il était jadis tombé sur Prohibition Crick après un vrai calvaire vécu en longeant une pente brûlée par le soleil. Elle eut l'impression que, par quelque instinct familial, elle connaissait le chemin pour descendre, et elle ignora la sollicitude d'Olivia, qui lui proposait gentiment de s'arrêter pour manger et boire. Elle enjamba le VTT et laissa la gravité l'attirer dans cette vallée, serrant les freins toutes les une ou deux secondes pour ne pas perdre le contrôle de l'engin. Elle entendait qu'Olivia la suivait de la même façon. Cette piste comportait également un paquet de lacets, mais à vélo, des lacets en pente représentaient l'extase pure à côté de lacets en côte, à pied ; pendant les premières minutes, elle ne fit rien d'autre que profiter de la balade et sentir son moral remonter et son énergie reprendre du terrain. Puis la voix d'Olivia entra dans son champ de conscience, l'avertissant de quelque chose. Elle s'arrêta dans un dérapage et tendit l'oreille. En dessous, quelque part, un moteur vrombissait : pas une scie électrique, mais un véhicule quelconque, motocross ou quad.

« Ça doit être vos oncles », dit Olivia. Ce n'était sans doute pas le meilleur conseil à donner à Zula, qui desserra immédiatement ses freins et laissa son vélo dévaler la pente à une vitesse qui frisait l'inconscience. Elle réussit à le ralentir juste assez pour éviter de partir dans le décor au premier virage ; après un dérapage contrôlé, elle reprit de la vitesse et dut freiner brusquement pour ne pas se prendre de plein fouet un quad couleur camouflage qui arrivait dans l'autre sens.

Oncle Jake conduisait, Oncle John était installé sur le strapontin arrière, et tous deux portaient des fusils et arboraient un air inquiet. La transformation qui s'opéra sur leurs visages lorsqu'ils découvrirent Zula qui bloquait leur chemin, elle se la rappellerait toute sa vie, elle l'espérait du moins, et elle la raconterait à la Ré-U.

Avec Jones qui le suivait partout dans le Schloss, un revolver braqué sur lui, en lui disant de se magner, Richard, bien sûr, avait fait son sac à la hâte. Ce n'étaient pas les vêtements chauds qui manquaient. Des affaires de ski, exclusivement ; on ne pratiquait pas la chasse, au Schloss. Il portait à présent une parka jaune et un pantalon de ski rouge, avec des gants blancs et un bonnet bleu. Dessous, une chemise en flanelle verte et un jean bleu. Il pouvait se faire un peu plus discret en enlevant les couches

extérieures, mais il risquait alors de mourir de froid.

Qian Yuxia portait exactement la panoplie recommandée dans un cas comme celui-ci : elle était vêtue en camouflage de pied en cap. Lorsque Richard fit remarquer cette disparité, plus par humour noir qu'autre chose, elle lui proposa immédiatement de faire l'échange. Mais cela aurait pris pas mal de temps ; les vêtements de la jeune femme n'auraient pas couvert une très grande surface de son corps, et soit elle serait morte de froid dans ses dessous, soit elle serait devenue un véritable arlequin dans la lunette du fusil de Jahandar.

Elle proposa alors de prendre le fusil, de trouver une bonne cachette et d'abattre Jahandar lorsqu'il arriverait à leur niveau. Suggestion que Richard n'aurait pas prise au sérieux si elle avait été formulée par une autre femme de l'âge et du gabarit de Yuxia. Dans son cas, il la trouvait tout à fait crédible. Mais ce serait la première fois qu'elle tirerait un coup de fusil. Et elle n'aurait qu'une seule chance. Il lui faudrait attendre jusqu'à ce qu'il soit très, très proche ; si elle faisait une erreur d'évaluation et tirait trop tôt, elle le manquerait ou ne le blesserait que légèrement, et il la déchiquetterait avec ses balles à grande vitesse sous les yeux impuissants de Richard. Ce n'était pas vraiment de cette façon qu'il avait envie de passer ses dernières minutes sur cette terre.

À force de parler trop, ils allaient être à court de temps. Yuxia commençait à poser problème, car elle tenait absolument à jouer un rôle actif dans la mort de Jahandar. Un faible bruissement commençait à se faire entendre depuis le bas de la pente. On pouvait l'interpréter de nombreuses façons, mais il était prudent de supposer qu'il s'agissait du sniper.

Ils finirent par se décider pour la parade suivante : Richard descendit la portion de la piste sur laquelle ils se trouvaient et s'accroupit derrière les racines d'un arbre énorme qui était tombé tout droit dans le sens de la pente. La motte faisait au moins quatre mètres de diamètre, explosion brouillonne de racines énormes mais peu profondes, aux interstices calfatés de boue marron et de mousse. Elle s'élevait au-dessus de lui comme un mur presque vertical. Il n'aurait pu être plus totalement protégé des regards ; Jahandar pouvait regarder vers le haut de la côte tant qu'il voulait et même grimper le lacet qui passait dix mètres environ au-dessous de sa cachette sans jamais se douter de sa présence. De la même façon, Richard ne pouvait voir Jahandar.

Yuxia, pendant ce temps, alla se cacher juste au-dessus de Richard, à un emplacement presque impossible à repérer d'en bas où elle pouvait s'accroupir dans les fourrés pour guetter. Elle avait une vue panoramique de la pente sous elle et pouvait

regarder Richard dans les yeux d'une distance d'environ quinze mètres. Elle attendrait le moment où Jahandar passerait juste en dessous de Richard, et lèverait les deux mains en l'air à l'instant où le sniper se trouverait juste sous la motte de racines, se déplaçant latéralement sur le chemin.

Richard attendit, observant Yuxia et écoutant les bruits de la forêt.

Pendant dix minutes, il ressentit quelque chose de l'ordre de la félicité.

Zula était en vie. Il l'avait vue. Mais cela n'expliquait pas sa félicité. Après tout, Chet était mort. Et il y avait aussi ce pilote d'hélico grièvement blessé qui attendait d'être secouru sur l'arête rocheuse. Le bonheur qu'il ressentait pour Zula aurait dû être assombri par la tristesse qu'il éprouvait à leur égard.

Ce n'était donc pas ça.

Il se trouvait dans la nature sauvage, en un lieu qu'il connaissait depuis près de quarante ans, et il était simplement assis là, dans l'attente, alerte et vivant, meurtri, à moitié en état de choc, mais, pour cette même raison, sans doute baigné d'endorphines et d'adrénaline. Et personne ne pouvait venir le troubler en le contactant par téléphone, mail, Twitter ou Facebook. Pour la première fois depuis des lustres, tout son esprit, toute son attention se concentrait sur une seule et unique chose.

Des détonations se faisaient entendre de temps à autre au-dessus d'eux : des coups de feu, semblait-il. Lesquels paraissaient comme hésitants, tâtonnants. Comment disait John ? Reconnaissance par le feu. Mais un échange prolongé débuta alors : des vingtaines de balles furent tirées, certaines par des semi-automatiques et d'autres par de véritables armes automatiques, et il eut le sentiment que la fusillade atteignait son paroxysme. Il savait que Jones et ses djihadistes constituaient l'un des camps de cette petite guerre, mais qui se trouvait en face ? Les flics étaient-ils enfin arrivés ? Et, si c'était le cas, pourquoi n'avaient-ils pas d'hélicoptères ?

Ces ruminations firent fléchir son attention pendant quelques instants, et le vacarme rendit difficile d'entendre les bruits plus subtils émanant de la piste en dessous.

Il s'aperçut soudain que Yuxia gesticulait furieusement. Il culpabilisa un peu, car il comprit qu'elle lui faisait signe plus discrètement depuis un moment et que, en manquant de la remarquer, il l'avait forcée à trahir sa position.

L'air soudain alarmé, elle se déroba à ses regards.

Un craquement puissant résonna, sembla-t-il, juste au-dessus

de l'épaule de Richard, et de la boue et de la mousse jaillirent violemment de la pente, juste derrière l'endroit où était la tête de Yuxia quelques secondes plus tôt.

Jahandar avait dû déboucher sur la piste derrière Richard et le dépasser complètement, puis, regardant en haut, il avait repéré les gesticulations de Yuxia.

Il entendit le mécanisme du fusil : on éjectait la douille vide, chambrait une nouvelle cartouche. Puis le bruissement de vêtements. Puis le son, étonnamment sec et distinct dans l'air clair et calme, du chien d'un revolver.

Pourquoi Jahandar passait-il au revolver ?

Parce qu'il avait vu Yuxia agiter les bras pour essayer d'attirer l'attention de quelqu'un plus bas. Il avait pu en conclure que quelqu'un se trouvait là, en planque. Et l'attendait. Or, la motte de branches était la cachette la plus évidente, à quelques mètres seulement de là où se tenait Jahandar. Son fusil de sniper ne lui servirait de rien en combat rapproché.

Des bruissements lents et subtils : Jahandar quittait la piste et s'enfonçait dans les fourrés, tentant d'arriver sur Richard latéralement.

Richard avait vérifié son fusil une centaine de fois pour s'assurer qu'une cartouche était bien chambrée ; il se força à ne pas le faire une nouvelle fois, à cause du bruit que cela ferait. Il inspecta tout de même le levier de sécurité pour s'assurer que le point rouge était visible. L'arme était prête à faire feu.

Il s'était niché dans un creux parmi les racines de l'arbre mort, ce qui n'était pas forcément idéal car elles réduisaient son champ de vision et limitaient sa liberté de mouvement. Il cherchait un moyen d'améliorer cet état de choses sans se faire descendre lorsque ses yeux tombèrent sur une pierre ronde, à peu près de la taille d'une balle de base-ball, qui, des centaines d'années plus tôt, s'était retrouvée prise dans le réseau de racines de cet arbre et dépassait maintenant de l'amas de boue coagulée à hauteur de son genou. Se rappelant un tour qu'il avait joué enfant, lors d'une partie de cache-cache avec John dans le ravin où coulait le petit ruisseau de la ferme, il se mit à agir sans réfléchir. Jusqu'à cet instant, il s'était laissé embourber dans une sorte de mélasse psychologique. Mais à présent, il tendit sa main gauche, trouva la pierre, la dégagea de sa matrice de boue et la jeta d'un geste leste dans des fourrés à environ cinq mètres à sa droite. La pierre vola silencieusement, sans doute invisible, puis rencontra les buissons dans un frémissement et heurta le sol avec un bruit d'une soudaineté choquante. Jahandar réagit immédiatement : il tira et réarma son revolver. Ce qui trahit sa position : trop à

droite de Richard pour que celui-ci puisse le viser sans s'éloigner davantage de la motte de racines. Comprenant que c'était le moment ou jamais, Richard donna une forte poussée de ses fesses contre les racines et pivota sur son pied droit tandis que son pied gauche tournait en l'air comme la branche d'un compas traçant un angle à quatre-vingt-dix degrés. En même temps, il épaula le fusil, aligna le canon et le viseur avec sa pupille et se demanda quand Jahandar allait enfin passer dans sa ligne de mire. Finalement, il l'aperçut du coin de l'œil et réalisa qu'il n'avait pas pivoté suffisamment ; il tordit un peu plus ses hanches. Son pied gauche s'abaissait déjà, plus vite qu'il ne l'aurait souhaité : il essaya de lever le genou afin de retarder le moment où il toucherait terre et de pivoter encore un peu plus, mais le résultat fut que son orteil s'accrocha à une racine et se tordit douloureusement. Il basculait sur la gauche à présent, déséquilibré, et il n'avait toujours pas trouvé un appui acceptable pour son pied gauche, qui retomba lourdement où il le put. C'était glissant, irrégulier, et sa cheville se courba d'une façon peu naturelle. Il ne sentit pas de douleur, pour l'instant. Il avait quitté Jahandar des yeux pendant une simple fraction de seconde. Il retourna son attention sur son viseur. Jahandar avait disparu. Il avait exécuté un quelconque roulé-boulé afin de rejoindre la piste. Richard fut tenté de tirer à l'aveugle, mais il se retint de placer son doigt sur la gâchette, conscient du nombre limité de cartouches dans le magasin. La reconnaissance par le feu ne lui vaudrait rien de bon.

Se baisser semblait tout indiqué, en revanche ; il se laissa tomber, ce qui était déjà en train de se produire, de toute façon : sa cheville était bien amochée, et la première pointe de douleur venait d'arriver de sa jambe à son cerveau. Il retira sa main gauche du bras avant du fusil et laissa le canon à la verticale pendant quelques instants, le temps d'atterrir sur ses fesses et de permettre à sa main d'amortir un tantinet la chute.

Puis il leva les yeux : Jahandar le regardait entre les racines pendantes, à trois mètres tout au plus. Il était en train de lever son revolver pour viser Richard.

Richard, qui était tellement à la merci de la pesanteur une fraction de seconde plus tôt, trouva maintenant qu'elle était trop faible et lente pour rabaisser le canon du fusil aussi vite qu'il l'aurait voulu. Plutôt que d'attendre de se faire abattre, il se jeta sur le dos, puis sur le côté, et fit une roulade. Un homme plus jeune, sur un meilleur terrain, aurait pu effectuer une rotation complète et se relever l'arme à la main, mais Richard se figea dans les caillasses et les racines au beau milieu de la manœuvre, et se retrouva dans la pire position imaginable, forcé de se mettre à quatre pattes, le cul vers Jahandar et le fusil dans la boue. Comment cela avait-il pu si mal tourner ? On aurait dit les histoires de John sur le Vietnam, celles qu'il racontait quand il avait le vin triste. Un revolver tira : bang, bang, bang ! Richard n'était pas encore mort. Son cerveau avait repéré quelque chose d'étrange dans ces détonations, mais il n'avait pas encore eu le temps d'y penser. Une éternité plus tard, il tomba lourdement sur ses fesses, faisant finalement face à l'ennemi, le fusil enfin là où il le souhaitait. Il s'attendait à voir Jahandar toujours en train de le viser, le canon de son revolver crachant des balles en frôlant quasiment sa parka de nylon. Mais le djihadiste s'était tourné vers le bas de la pente et accroupi de telle sorte qu'on ne voyait plus que la courbe de son dos.

Les détonations ne venaient pas de son revolver. Ça devait être Seamus, qui tirait d'un peu plus loin.

Richard, profitant de la pente, se leva d'un bond, repéra bien le centre de la masse de Jahandar, visa et tira. Puis il s'écroula la tête la première dans la motte de racines, tandis que sa cheville cédait sous son poids. Une racine brisée lui rentra dans l'œil. Par réflexe, il leva la main et tomba sur son fusil. Il s'entendit lâcher un bref hurlement.

Dans le silence qui suivit, un pas feutré, très près. Il leva son œil valide et ne vit rien, si ce n'est la forêt qui bougeait autour de lui. Il sentit le fusil glisser sous lui comme de lui-même.

Qian Yuxia tira sur le bras avant de l'arme. D'un geste vif. Une

cartouche vide tomba et rebondit sur la tête de Richard. Elle remit le bras en place et épaula. Quelqu'un dit, dans un gargouillis : « Allah Akbar ! mais la dernière syllabe fut couverte par la détonation.

– Joli », dit une voix.

La voix de Seamus. « Mais t'approche pas si près la prochaine fois. J'ai failli te descendre.

– Dans tes rêves », répondit Qian Yuxia.

Sokolov regarda le départ d'Olivia et Zula avec un immense soulagement : une émotion, bien sûr, qu'il ne serait jamais en mesure de partager ni même d'évoquer avec ces deux estimables femmes. Désormais, il les avait suffisamment côtoyées pour savoir qu'elles avaient plus de sang-froid quand elles étaient sous pression et qu'elles fonctionnaient mieux en situation critique que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf femmes sur mille. Mais leur présence l'obligeait à employer une fraction considérable de son attention à prévenir leurs besoins, à répondre à leurs questions et à les maintenir en vie. Dans la plupart des circonstances, cela n'aurait pas du tout été un problème, et l'effort aurait été plus que compensé par le plaisir d'être en leur compagnie. Mais cette affaire s'apprêtait à s'envenimer terriblement, et il avait besoin d'y penser à l'exclusion de toute autre chose.

L'environnement, dans l'ensemble, ressemblait beaucoup à l'Afghanistan. Les djihadistes devaient se sentir chez eux, savoir d'instinct comment se déplacer, où s'abriter, comment réagir. Sokolov, bien sûr, avait servi en Afghanistan. Mais cela commençait à dater et, depuis, il avait effectué des missions de nature franchement urbaine. Avantage Jones.

Ils étaient plus nombreux. Sokolov était seul, en tout cas le temps que Zula et Olivia rejoignent la propriété où ces fanatiques – les talibans américains – vivaient avec tout leur arsenal et leurs stocks de munitions et de matériel. Et même là, il était difficile de savoir si ces gens pouvaient constituer un contingent efficace en si peu de temps. De toute évidence, les parents de Zula étaient bien armés et, pour ce qui est de leur formation au tir, ils avaient toutes les références qu'il fallait. Mais les recrues militaires ne passaient qu'une petite portion de leur temps, en réalité, à tirer sur des cibles ; d'autres formes d'entraînement étaient plus importantes au final. Même à supposer qu'ils sortent de leur bunker avec leurs fusils d'assaut et leurs couteaux hors de prix, ils pouvaient représenter plus un danger qu'une aide pour Sokolov. Il n'avait aucun moyen de communiquer avec eux. Ils pouvaient aussi bien l'identifier comme un ennemi que comme un ami.

Sous peu, il risquait de se retrouver avec non pas un, mais deux groupes de montagnards armés jusqu'aux dents en train d'essayer de lui faire la peau. Avantage Jones.

Sokolov opérait complètement seul ; techniquement, certes, cela le plaçait en infériorité numérique, mais cela lui donnait également un avantage : il n'avait pas besoin de coordonner ses actions avec qui que ce soit. Pas de communication, ça voulait dire pas de cafouillage. Avantage Sokolov, à condition qu'il garde ses distances et évite de se laisser encercler.

Donc, le but du jeu, comme disent les Américains, c'était de ne pas se laisser encercler. L'apparition inopinée de Zula l'avait forcé à trahir sa position. Sans cela, il aurait attendu que les djihadistes se retrouvent à découvert en bas et aurait passé la matinée à les abattre un à un.

Selon Olivia – qui avait obtenu l'information de Zula –, le contingent de Jones s'élevait dans la matinée à neuf hommes. L'un d'eux s'était fait tuer plusieurs heures auparavant. Durant l'échauffourée qui venait de se terminer, Sokolov et Zula en avaient abattu chacun un. Ses tirs de couverture avaient pu en atteindre un autre dans les arbres, mais il en doutait.

Un autre détail : Zula avait rapporté qu'une arrière-garde de taille inconnue – a priori pas plus de deux hommes – approchait à une heure ou deux du groupe principal de Jones. Et l'un d'eux était un sniper.

Ce qui soulevait une question : les hommes postés au bas de la pente disposaient-ils d'une arme longue portée ? Il s'était livré à plusieurs échanges de coups de feu, mais avec tant d'opposants, tous cachés dans la forêt, qu'il n'était pas parvenu à recenser leurs armes. Au son, il pouvait juger sans se tromper que la plupart d'entre eux étaient équipés de mitraillettes ou de fusils d'assaut. Mais les coups peu fréquents d'un fusil à culasse mobile, l'arme du sniper, auraient facilement pu se perdre dans le vacarme ambiant. Certains d'entre eux trimballaient peut-être une lunette dans leur sac, et ils pouvaient très bien, en cet instant, être en train de monter des viseurs plus performants sur les armes qu'il avait déjà vues à l'œuvre. Le fusil de Sokolov était beau et cher, avec une lunette de qualité, mais son canon et ses munitions imposaient certaines limitations intrinsèques à sa portée effective. Dans un duel de sniper contre un homme équipé d'une véritable arme longue portée, il perdrait.

Plus tôt, Olivia avait apporté pour lui un sac de couchage, de la nourriture et de l'eau jusqu'au rebord de la falaise où il avait fait son petit nid. Celui-ci avait atteint un degré de confort qui mettait la vie de Sokolov en danger, car il rechignait désormais à

quitter cet emplacement déjà repéré par l'ennemi. Il fit quand même un pas dans ce sens : il recula en rampant jusqu'à un point d'où il ne pouvait être vu d'en bas, puis consacra quelques minutes à extirper un sac de couchage de son étui de nylon et à en remplir sa parka. Il remonta la capuche et s'assura qu'il l'avait suffisamment serrée pour conserver sa forme, chaussa dessus ses lunettes noires et enroula une écharpe autour de la partie inférieure du « visage ». Tout le temps qu'il y consacra, il ressentit une vague gêne à l'idée d'employer un truc aussi gros. Mais il avait lu tous les vieux récits de la propagande sur les snipers de Stalingrad et il savait qu'ils étaient parvenus à des résultats ébouriffants grâce à un répertoire de trucs faciles dans ce genre. Lorsqu'il eut terminé, il rampa en avant, poussant son effigie devant lui de façon que la tête dépasse du rebord du rocher bien avant que lui-même ne se retrouve exposé.

Un miroir aurait pu s'avérer utile, mais il n'en avait pas. Il allait devoir faire confiance à son ouïe. Il conclut de cette expérience que la fusillade venait peut-être de quatre points différents : la plupart tiraient à flux tendu en mode semi-automatique, c'est-à-dire qu'ils tiraient une balle à chaque fois qu'ils appuyaient sur la gâchette au lieu de l'arroser de balles. En d'autres termes, ils visaient. Peut-être Jones était-il finalement arrivé en haut de la piste et avait-il imposé une certaine discipline. Des balles s'écrasaient dans la roche à côté de l'effigie, d'autres sifflaient par-dessus sa tête. Sokolov ferma les yeux et guetta la cadence lourde, lente d'un fusil à culasse mobile tirant des munitions surpuissantes. Son bras se crispa involontairement lorsque l'effigie reçut une balle dans la tête, et il entendit le bruit sec du plastique de ses lunettes noires qui rebondissaient sur la paroi de la falaise, plus bas.

Donc l'un d'eux au moins était bon tireur et armé d'un fusil d'assaut braqué dans la bonne direction. Mais s'ils possédaient une arme de sniper à proprement parler, ils avaient décidé de ne pas s'en servir, et c'était, dans les circonstances présentes, une décision bizarre. Zula avait dit à Olivia qu'il y avait un sniper dans l'arrière-garde. Peut-être transportait-il le matos avec lui.

Ou peut-être une arme de longue portée d'une qualité exceptionnelle était-elle braquée sur la position de Sokolov à cet instant précis et son porteur, ayant repéré la pathétique mascarade de Sokolov dans son excellente lunette télescopique, avait-il choisi de dissimuler son jeu.

Ne prenant que ce dont il pensait avoir besoin pour survivre pendant les prochaines heures, Sokolov s'écarta du rebord de la falaise. La première ligne des hommes de Jones était peut-être

constituée d'imbéciles, mais la sélection naturelle avait à présent éliminé les bras cassés, et il ne restait plus en bas que les guerriers intelligents et prudents, sans doute menés par Jones en personne. Ils n'allaient plus s'exposer à ses tirs dorénavant. S'ils étaient d'humeur vraiment bagarreuse, ils pouvaient chercher un moyen de l'encercler et de le coincer dans un feu croisé, mais cela prendrait la moitié de la journée, et ils devaient savoir qu'ils disposaient de trop peu de temps. La limite des arbres s'étendait vers le sud jusqu'à... eh bien, assez loin pour couvrir ces hommes jusqu'à l'endroit où ils devaient se rendre. Avancer à travers bois était lent et pénible, mais cela valait mieux que se faire tirer dessus de plus haut. C'était le choix qu'ils allaient faire, Sokolov en était tout à fait persuadé. Ils se contenteraient de poster une espèce d'arrière-garde pour le tenir à l'œil et éviter qu'il ne vienne les surprendre par-derrière.

Sa compréhension de la géographie locale n'était pas parfaite, mais il avait la nette impression que, sur leur trajet pour rejoindre les routes des États-Unis, ils allaient passer près du village des talibans américains. Si Olivia et Zula ne s'étaient pas dirigées vers une de ces propriétés en cet instant, Sokolov aurait pu être tenté de s'installer dans une cachette et d'attendre les retardataires dont Zula lui avait révélé l'existence. Les survivalistes américains, après tout, pouvaient prendre soin d'eux-mêmes, et Sokolov n'était pas loin de les mettre dans le même sac que leurs homologues djihadistes.

Mais en ces circonstances, il se sentit obligé de poursuivre ces hommes. Ils allaient déjà avoir une avance considérable. Il devrait pouvoir y remédier, cependant, en progressant à découvert vers le bas de la pente.

Il courut sur le sommet du gros rocher, suivant approximativement les traces laissées par Zula et Olivia un peu plus tôt, et se mit à descendre le champ de rocaille avec précaution. En dessous, il voyait la mine abandonnée. Il ne l'avait pas examinée attentivement lorsqu'il l'avait dépassée par le haut avec Olivia, quelques heures plus tôt. Son vague souvenir se révéla cependant exact : l'endroit était envahi par les buissons et les herbes hautes. Car il était situé à la limite précise de la zone à partir de laquelle la végétation ne pouvait plus survivre. De l'autre côté, la forêt d'arbres hauts dans laquelle les djihadistes étaient en train d'avancer ou le seraient sous peu.

Sur cette pente, il était à découvert, mais elle offrait suffisamment d'abris naturels pour que, agissant seul, et non en peloton, il puisse se précipiter de l'un à l'autre, se jetant par terre à chaque fois qu'il en atteignait un et faisant de petites pauses

pour écouter et observer. Pendant la première moitié à peu près de sa descente, il ne vit ni n'entendit rien. Les djihadistes – si toutefois ils se dirigeaient bien par là – avaient été forcés de contourner une avancée de la montagne et de marcher deux kilomètres pour parcourir un kilomètre à vol d'oiseau. Sokolov fonçait presque imprudemment vers le bas de la façade sud de cette formation rocheuse, il était donc normal qu'il ne les repère pas tout de suite. Le jeune soldat de 17 ans bourré de testostérone qui sommeillait en lui avait juste envie de sprinter jusqu'au bas de la pente et de se planquer dans les bâtiments de l'ancienne mine qui lui ouvraient les bras. Le vétéran en lui voulait ramper sur le ventre d'abri en abri, sans jamais se mettre sur pied, sans jamais s'exposer. Au départ, le jeune soldat l'emport a, mais à mesure qu'il perdait de l'altitude, l'orée des bois commença à lui sembler de plus en plus chargée de dangers et la tactique du vétéran reprit le dessus. Il était plus bas à présent, presque au niveau de ses assaillants potentiels, et il lui était de plus en plus facile de trouver à se planquer.

À un certain moment, il commença à entendre nettement les djihadistes qui avançaient entre les arbres, et cela devint une question de proportions : il n'avait plus autant de distance à parcourir, mais il devait se montrer plus prudent. Apparemment, ils ne pensaient pas qu'il était par là. Peut-être pensaient-ils avoir tué Sokolov lorsqu'ils avaient abattu son effigie en haut de l'éperon. Peut-être n'avaient-ils pas une notion claire de la géographie de l'endroit. En tout cas, ils ne savaient pas qu'il avait fait le tour par l'autre côté pour venir les attaquer, et tant qu'ils restaient dans cette ignorance, il avait un avantage énorme qu'il pouvait perdre en l'espace d'une seconde s'il manquait de discrétion. La dernière partie de la descente fut donc une reconstitution des pires heures de son entraînement dans les forces spéciales : il rampa sur le ventre sans discontinuer, d'abord sur des rochers coupants, puis sur de la boue à moitié congelée mêlée de buissons épineux.

Mais cela lui permit d'arriver enfin dans l'enceinte du camp minier, un plateau à l'orée de la forêt, transformé, de fait, en une espèce de puisard ayant accueilli au cours des dernières semaines davantage de neige fondue qu'il ne pouvait en absorber. Il s'étendait sur une largeur de peut-être cinquante mètres entre la base de la falaise et l'entrée de la forêt proprement dite, et une longueur de plusieurs centaines de mètres parallèlement à la pente ; il était semé de camions, caravanes et baraques abandonnés, avec en plus une structure qui ressemblait à une vraie cabane en rondins. Sokolov se dirigea vers celle-ci. Le toit

en bardeaux de cèdre s'était effondré depuis longtemps et les débris recouvraient le sol, et des aiguilles de pin et autres branchages s'accumulaient contre les murs en tas de presque un mètre de haut. Sokolov s'enfonça dans le tas d'aiguilles de pin, puis les arrangea de façon à se couvrir entièrement, ne laissant dépasser que le canon de son Makarov.

Puis il se décontracta et but un peu d'eau au tuyau de son CamelBak. Dix minutes plus tard, il écoutait Jones, qui se tenait sans doute à moins de sept mètres, donner des ordres à ses hommes. L'arabe de Sokolov était rouillé. Mais même sans le vocabulaire lacunaire qu'il avait réussi à garder en mémoire, il aurait pu deviner ce que disait Jones rien qu'en considérant les réalités tactiques de la situation. Il disait à certains de ses hommes – pas plus de deux, sans doute – de trouver une cachette convenable dans ce campement et de surveiller la pente au-dessus. Ils devaient observer quiconque descendait cette pente jusqu'à ce qu'il soit assez près pour représenter une proie facile, puis tirer. Quiconque passait par la route du haut devait être harcelé à coups de fusil longue portée, qui n'atteindraient peut-être pas leur cible mais lui donneraient au moins quelque chose à penser tout en avertissant Jones et les autres qu'ils étaient suivis depuis les hauteurs.

Jones reprit alors la route avec le groupe principal.

Ceux qu'ils avaient laissés en arrière se parlèrent à voix basse pendant un instant puis se mirent à explorer le campement en quête de cachettes où se planquer pour attendre. Sokolov était désormais convaincu qu'ils étaient exactement deux.

L'un d'eux entra directement dans sa cabane. C'était un Africain de l'Est grand et mince, très jeune. Sokolov lui tira deux balles dans la poitrine et, pendant que le garçon se demandait si tout cela était bien en train de lui arriver, une dans la tête.

Ayant eu tout le temps pour faire l'inventaire des issues possibles du campement, il sortit brusquement de son tas, faisant valser les aiguilles, monta sur une vieille table et passa par l'embrasure d'une fenêtre sans vitre. Il était presque certain que ce geste plaçait la cabane en rondins entre lui et l'autre djihadiste, qui était en train de se familiariser avec un camion abandonné. Se déplaçant jusqu'à un emplacement d'où il pouvait voir ledit camion, il épaula son fusil et tira quatre balles à travers la tôle, vers la partie de la cabine où un homme terrifié était susceptible de se jeter pour s'abriter.

Des coups de feu lui répondirent, venus des herbes hautes à dix mètres du camion, et le forcèrent à se baisser davantage. En relevant les yeux un instant plus tard, il vit un homme courir à

toute allure vers un appentis. Centrer une cible en mouvement dans son viseur, à cette distance et à cette vitesse, était chose impossible. Il visa bien l'appentis et tira encore quatre balles. Elles allaient traverser la structure et ressortir de l'autre côté ; il n'atteindrait probablement rien ainsi, mais il empêcherait le fuyard de se risquer à des coups en douce.

Il entreprit alors de se replier vers l'orée des bois. Le combat avait commencé trop tôt : cela faisait moins d'une minute que Jones et le groupe principal étaient partis. Ils allaient revenir, ils allaient le repérer et ils allaient l'encercler. Avec plus de temps, Sokolov aurait remporté le duel contre l'homme caché derrière l'appentis. Mais en l'état, il n'avait d'autre choix que de se faire oublier dans la meilleure cachette qu'il pourrait trouver et d'attendre qu'ils soient repartis.

Tous en même temps, les quatre autres djihadistes ressortirent des bois en courant, tirant des rafales de mitraillette désordonnées. L'homme derrière l'appentis demanda un cessez-le-feu et se leva, s'exposant d'une manière presque insolente. Cet homme était bon et courageux : il mettait Sokolov au défi de lui tirer dessus, révélant sa position. Sokolov, qui était en train de sortir du campement à reculons, fut tenté. Mais il faisait dans la boue une trace qu'ils n'allaient pas tarder à repérer. Son seul objectif pour le quart d'heure à venir était de s'enfoncer dans les bois et de courir se cacher. S'il survivait à cela, les djihadistes repartiraient, et il pourrait recommencer à les poursuivre.

L'arrière du SUV s'enfonça dans une ornière, l'engin se mit presque à la verticale et repartit en bondissant pratiquement en avant. Au même instant, ils arrivèrent en vue d'un hameau, tout près, où une plus petite route partait à gauche et allait se perdre dans les montagnes. Deux véhicules en avaient profité pour se garer sur le bas-côté. Le break Subaru qu'ils suivaient depuis tout à l'heure et une Camry couverte de poussière. Les portières des deux voitures étaient grandes ouvertes, en position idéale pour se faire arracher par les pare-chocs du SUV au passage. Des hommes étaient descendus des deux voitures et tenaient une petite réunion improvisée autour du coffre de la Camry. Certains regardaient des cartes étalées sur la fenêtre arrière. L'un d'eux avait ouvert un ordinateur portable sur le capot de la Subaru et montrait quelque chose à un autre. Un homme faisait les cent pas sur la bande d'arrêt d'urgence en parlant dans un téléphone démesuré. Non, à la réflexion, il s'agissait d'un talkie-walkie. Ils fumaient presque tous. Ils étaient au moins huit – trop nombreux pour être comptés d'un coup d'œil. Toutes les têtes se

tournèrent, alarmées, vers le SUV, qui fit une embardée spectaculaire au sommet de la côte, sur un coup de volant de Csongor. Pendant quelques instants, l'énorme véhicule décolla pratiquement dans les airs, avant de retomber lourdement sur ses suspensions.

« Gauche ! hurla Marlon. Tourne à gauche ! »

Csongor fonça sur la petite route à gauche. Tandis qu'ils dépassaient en trombe les voitures en stationnement, Marlon leur adressa un sourire engageant et un signe amical. Ces politesses restèrent sans réponse. Csongor sentit les pneus perdre leur force de traction pendant un moment tandis qu'il changeait de direction, et tous les muscles de son cou et de son dos se raidirent : il imaginait les balles en train de traverser le hayon. Mais ils roulaient déjà sur la petite route, beaucoup plus lentement car celle-ci était nettement plus escarpée et sinueuse que la précédente, avec un revêtement encore plus grossier.

« Continue, dit Marlon.

– J'ai compris.

– Ils sont armés. »

Csongor se tourna vers lui. « Tu as vu des armes ?

– Non. Mais quand on est arrivés en haut de la colline, je les ai vus bouger les mains. »

Il mima un geste brusque du coude, les doigts qui cherchent une arme cachée.

« Merde ! Et ils sont combien, huit, c'est ça ?

– Au moins.

– Elle était d'où, la Toyota ?

– D'un patelin où il y a beaucoup de poussière. »

Csongor avait ralenti progressivement et ils roulaient désormais au pas. Ils avaient vite pris de l'altitude et ils montaient à présent une pente si raide que d'aucuns l'auraient volontiers taxée de falaise. En tout cas, elle était trop raide pour permettre aux arbres d'y pousser, aussi Marlon avait-il une vue parfaitement dégagée sur la rivière et la route principale parallèle à celle-ci. « OK, ils repartent, annonça-t-il de sa perspective olympienne.

– On a dû les faire flipper.

– On devrait faire demi-tour, parce que cette bon sang de route ne mène nulle part. »

Mais Csongor, n'ayant pas la vue latérale de Marlon, avait examiné le territoire qui s'ouvrait devant eux et il n'était pas d'accord. « Ces routes sont faites pour les hommes qui abattent les arbres », dit-il. Il ne retrouvait pas le mot anglais pour cette occupation et, même s'il l'avait su, Marlon ne l'aurait sans doute

pas reconnu. « Ils vont partout. » Et effectivement, quelques centaines de mètres plus loin – une fois qu'ils eurent dépassé une avancée rocheuse qui expliquait le raidillon –, il y eut un nouvel embranchement. La route de gauche remontait de la vallée jusqu'aux montagnes, en lacet, la droite descendait brusquement. Csongor opta pour cette dernière. Quelques secondes plus tard, ils dépassèrent un nouveau croisement du même genre et se retrouvèrent sur une courte portion de chaussée en pente raide qui allait rejoindre la route parallèle à la rivière. Une fois de plus, ils suivaient un nuage de poussière. Mais cette fois, il était si dense qu'ils n'y voyaient pas à plus de cent mètres ; la Subaru et la Camry pouvaient très bien se trouver juste devant eux, assez près pour pouvoir tirer par leurs vitres et toucher le SUV. Csongor dut se calmer les nerfs en se répétant que la poussière était encore plus opaque juste derrière ces véhicules ; ils pouvaient regarder en arrière tant qu'ils voulaient, ils ne verraient rien, même pas une voiture aussi grosse que la leur.

À la faveur d'un coude de la rivière, ils aperçurent le véhicule de tête – la Camry – à faible distance, et Marlon exhorta Csongor de ralentir un peu pour éviter de se faire repérer.

« Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir foutre quand on arrivera au bout de la route ? » demanda Csongor.

La question laissa Marlon bouche bée. Csongor se dit soudain que Marlon, ayant grandi dans une ville colossale et surpeuplée, ne possédait pas d'instincts utiles quand il s'agissait d'évoluer dans le trou du cul du monde.

« Se cacher, dit Marlon, et attendre qu'ils ressortent. Puis on les suivra. Quand on arrivera dans cette ville, on s'arrête et on appelle les flics.

– On pourrait faire ça d'ici, alors.

– Il n'y a pas d'endroit où se cacher, ici. »

Marlon énonçait là une vérité manifeste ; la route n'était qu'une corniche étroite gravillonnée coincée entre une montagne et une rivière.

Mais les reparties de Marlon se tarissaient peu à peu, et après celle-ci il se tut pendant un moment.

« On devrait commencer à chercher une cachette, dit Csongor, voulant se montrer conciliant. Peut-être qu'on va trouver quelque chose par là. » Car la vallée s'élargissait à présent, comme si la rivière s'apprêtait à se diviser en affluents. La distance entre la route et la berge s'accrut rapidement, et, bien vite, leur vue sur les flots fut bloquée par une dense forêt de conifères, éclairée ici et là par les jeunes pousses et bourgeons

d'arbres à feuilles caduques. La route montait légèrement, mais le terrain était plus plat que celui qu'ils traversaient quelques minutes auparavant ; apparemment, ils étaient arrivés dans une spacieuse vallée nichée en altitude dans les montagnes. Avant de voir ce spectacle, Csongor avait supposé qu'ils s'étaient aventurés au-delà des confins de la civilisation, dans la nature sauvage, mais il comprenait à présent qu'ils avaient simplement passé un goulot naturel. Des champs, du bétail, des boîtes aux lettres et des maisons se mirent à compliquer leur vue.

« On n'a qu'à continuer, dit Csongor. Il y a peut-être un village, ou un truc comme ça.

– Il n'y a pas de village sur la carte, dit Marlon, les yeux fixés sur L'Atlas. Juste une montagne : Abandon Mountain. Puis le Canada.

– Alors, peut-être qu'on devrait s'arrêter dans une de ces propriétés et demander de l'aide. »

Csongor ralentit et prit la première à droite, une allée privée qui s'enfonçait dans les bois sur quelques mètres – juste assez pour accueillir un véhicule à l'arrêt – et donnait sur un portail.

« "NOUS TIRONS SUR LES INTRUS", dit Marlon, lisant les mots bombés en lettres de trente centimètres de haut sur une feuille de contreplaqué qui couvrait la majeure partie du portail. C'est quoi, un intrus ? Un genre d'animal ?

– C'est nous », dit Csongor, passant la marche arrière pour retourner sur la route en vitesse.

Ils roulèrent sans mot dire pendant un kilomètre environ, puis ralentirent en approchant d'un nuage de fumée qui obstruait toute la largeur de la route, de part et d'autre. Csongor leva le pied de l'accélérateur et laissa le SUV avancer en roue libre. Le pare-brise étant trop dégueulasse, il baissa sa vitre et se pencha dehors pour voir ce qui se passait.

Ce qui lui permit de voir qu'un gros véhicule – un pick-up rouge – était stationné sur la voie d'en face, le nez dans leur direction. Personne n'était visible derrière le volant. Csongor trouva la chose très suspecte.

Une silhouette émergea de la poussière, s'approchant du côté conducteur du pick-up. Derrière elle, un autre homme. Le premier essaya d'ouvrir la portière, mais elle était verrouillée. Il passa la main par la fenêtre ouverte et défit le loquet. Ce geste fut accompagné d'étranges tâtonnements qui provoquaient de petites cascades de particules luisantes qui tombaient de la fenêtre et se répandaient sur le sol.

« Du verre brisé », dit Marlon.

L'homme tira la portière et recula aussitôt, comme épouvanté

par le spectacle qu'il découvrait. Il resta un moment sans bouger, puis tira un talkie-walkie de sa ceinture et dit quelque chose dedans. Puis il rangea l'appareil et fit un signe de tête à son compagnon. Tous deux se penchèrent en avant de conserve, agrippèrent quelque chose dans l'habitacle du pick-up et tirèrent.

La forme qu'ils libérèrent de l'habitacle était clairement reconnaissable : une forme humaine inerte, même si sa tête avait été éclatée en une espèce de champignon détrempé d'où gouttait une substance grisâtre, la cervelle, sans doute. Les pieds sortirent en dernier ; pris dans une paire de hautes bottes de chantier, ils rebondirent sur le tableau de bord avant de heurter le sol, les talons d'abord.

« Merde, Csongor ! Csongor ! CSONGOR ! » appelait Marlon.

Csongor était tellement fasciné par la vue du cadavre qu'il avait cessé de regarder les deux hommes qui le tiraient par les bras. Il prit un air renfrogné quand il remarqua que ces hommes le dévisageaient, à moins de trois mètres de lui.

Puis il sentit un poids s'abattre violemment sur son genou et le volant lui échapper des mains. Le SUV avança brusquement, puis tourna à gauche, à droite, et de nouveau à gauche. Les hommes aux cadavres emplissaient le pare-brise ; mais ils disparurent derrière le rebord du capot et le véhicule fit un bruit sourd et une embardée en les renversant sur la chaussée et en leur roulant dessus.

Csongor baissa les yeux : la main de Marlon était sur son genou, appuyant son pied sur la pédale d'accélérateur, et sa main droite était sur le volant. Marlon s'était lancé de côté en travers de l'habitacle du SUV ; il était pratiquement assis sur les genoux de Csongor.

« Je m'en occupe, dit Csongor. Laisse tomber ! C'est bon ! » Marlon céda et alla se rencogner dans le siège passager.

« On devrait peut-être y retourner pour piquer leurs armes, suggéra-t-il.

– C'est comme ça que ça fonctionnerait dans un jeu vidéo », approuva Csongor, à sa manière.

Il leva un peu le pied de l'accélérateur.

Mais Marlon se mit à hurler tandis que l'arrière de la Subaru apparaissait juste devant eux. Des hommes se tenaient autour, l'air paniqué. Csongor tourna le volant pour les éviter. Puis se rappela qu'il s'agissait des types qu'ils voulaient écraser. Essaya de corriger son erreur. Sentit le véhicule se cabrer sous eux.

Il repéra du coin de l'œil quelque chose qui s'approchait de lui. Il regarda par la vitre de Marlon et s'aperçut que c'était la route, qui s'apprêtait à heurter la vitre de plein fouet. Marlon tentait de

s'écarter et ramenait ses mains sur son visage pour se protéger.

Ils avaient fait un tonneau, c'était assez évident. Ce qui ne devint clair qu'au bout de plusieurs instants, c'était qu'ils avaient fait un tonneau complet: ils se retrouvèrent bien droit sur leurs quatre roues, perpendiculaires à la route, se balançant lentement d'un côté et de l'autre sur les suspensions.

Csongor regarda par sa fenêtre ouverte et vit les djihadistes (il était temps de les appeler par leur nom) fouiller dans leurs vêtements, refaisant le geste mimé par Marlon quelques minutes plus tôt.

Il tourna le volant. « Baisse-toi ! » s'écria-t-il.

Du verre se brisait partout autour de lui. Sa portière était sortie de ses gonds pendant le tonneau. Il l'ouvrit d'une poussée afin de pouvoir se pencher de côté. Se servant du bord de la route comme repère visuel, il pointa le SUV dans ce qu'il espérait être la bonne direction et enfonça la pédale d'accélérateur.

Quelques instants plus tard, il se redressa juste à temps pour voir qu'il s'apprêtait à heurter de plein fouet un gros homme qui roulait au milieu de la route sur un véhicule tout-terrain, un fusil sur les genoux. Ils braquèrent tous deux, évitant la collision de justesse.

Il regarda de côté et vit que Marlon, au moins, bougeait. Il s'était cogné la tête pendant le tonneau et sa coupure saignait ; il épongeait le sang avec une page froissée de L'Atlas.

La route tourna légèrement vers la gauche. Des maisons rus tiques défilaient devant leurs vitres, principalement sur la droite.

Elles se mirent à lui sembler familières, et il comprit qu'il tournait en rond. La route se terminait par une grande boucle. De là, il n'avait aucune issue.

À part, peut-être, une allée privée ? Il devait faire quelque chose, car les djihadistes n'allaient pas tarder à arriver – peut-être tournaient-ils déjà sur le même circuit – et il serait coincé là, au bout de la vallée. Il s'arrêta devant une allée privée et vit un homme blanc qui la descendait avec un fusil d'assaut. Un fusil d'assaut ! Il rejoignit à toute vitesse l'allée suivante, mais elle était bloquée, juste derrière l'entrée, par un portail. Nulle part où se cacher des djihadistes pleins de rancune.

L'allée suivante semblait serpenter dans les bois sur quelque distance. Csongor, sans réfléchir, s'y engagea, priant pour qu'ils ne soient vus par aucun de leurs poursuivants. Car il ne pouvait pas revenir sur sa décision ; et il ne pouvait pas espérer qu'il y ait une boucle infinie au bout de cette voie-ci.

Elle contournait un unique coude et se terminait par un portail en bois massif. Csongor s'arrêta net, puis se servit d'un petit bout

de terrain qui avait été dégagé, juste devant cette barrière, pour permettre aux véhicules égarés de faire demi-tour. Même ainsi, étant donné l'étroitesse du passage, il dut se livrer à de nombreuses manœuvres. Pendant qu'il s'y employait, il se surprit à examiner par sa fenêtre la panoplie de documents couverts de plastique imperméable qui avaient été agrafés au bois. Aucun ne semblait une menace de mort directe. Il s'agissait plutôt d'articles de loi et de manifestes politico-religieux.

Un mot passa dans son champ de vision et mit un moment à pénétrer sa conscience. Lorsque ce fut le cas, il enfonça le frein et fit de nouveau demi-tour. Il se remit dans la position qu'il venait de quitter aussi lentement qu'il le put. Il scruta les documents affichés sans parvenir à croire qu'il avait vu ce qu'il avait vu.

« Qu'est-ce qui se passe, bro ? » demanda Marlon. Puis il s'écria : « Ayiaa ! », lorsque Csongor enfonça de nouveau le frein, secouant le véhicule et sa tête endolorie.

« Je crois que je comprends maintenant.

– Quoi ?

– Ce qui se passe. »

Il fixait des yeux le document – une espèce de lettre ouverte – signé. La signature était si propre qu'on pouvait la déchiffrer sans mal : JACOB FORTHRAST.

Oncle John ramena le véhicule tout-terrain à la cabane de Jake avec Zula assise sur le porte-bagages derrière lui. Jake avait pris le vélo de Zula. Chevaleresques, Olivia et lui avaient proposé que ces deux-là partent en avant : les cyclistes les rattraperaient aussi vite que possible. John, en revanche, était contre tout plan impliquant qu'ils se séparent ; et l'intensité de sa réaction laissait clairement entendre qu'il se rappelait quelque chose qui n'avait pas très bien fonctionné au Vietnam. Ils firent donc le chemin du retour en mode lièvre-et-tortue : le quad prenait quelques centaines de mètres d'avance et s'arrêtait quasiment en attendant que Jake et Olivia soient arrivés à leur hauteur.

Pendant ces pauses, John essayait de communiquer avec des absents. Les gens qui vivaient dans la région de Prohibition Crick s'y étaient installés, précisément, pour échapper aux radars, et l'excellence de la réception téléphonique ne faisait pas partie de leurs priorités. Ils n'étaient pas du genre à regarder d'un bon œil l'irruption de techniciens d'une compagnie de téléphone résolus à sillonner le quartier en planquant des câbles sous terre et à installer de mystérieuses antennes pour baigner chaque centimètre cube de leur espace vital d'émanations cryptées. Malgré cela, il était parfois possible d'avoir une barre de

réception si l'on se tenait dans une certaine position en un point dégagé et surélevé. Mais ils étaient à la fois trop loin des antennes-relais du bas de la vallée et trop enfoncés dans les plis des contreforts d'Abandon Mountain pour que cela fonctionne.

John était également muni d'un talkie-walkie, que Jake et les membres de sa famille emportaient généralement par sécurité lorsqu'ils s'aventuraient dans la nature sauvage pour chasser ou cueillir des myrtilles. C'était un engin de poche d'une marque répandue, connu pour se montrer capricieux lorsqu'on l'utilisait dans le territoire accidenté des Selkirk ; parfois ils pouvaient joindre des gens à trente kilomètres de distance, d'autres fois ils ne dépassaient pas quelques dizaines de mètres. Les premières tentatives de John pour joindre Elizabeth à la cabane restèrent sans succès.

Zula lui prit ensuite l'engin et eut l'idée d'essayer d'autres fréquences. L'appareil pouvait en utiliser vingt-deux. John l'avait laissé réglé sur le canal 11, celui que la famille Forthrast avait coutume d'utiliser. Zula appuya sur la flèche du bas et descendit jusqu'au nº 1, faisant une pause à chaque canal pour guetter tout trafic éventuel. Puis elle remonta jusqu'au 11 et tenta d'appeler Elizabeth quelques fois supplémentaires, sans résultat. Puis elle passa au 12. Rien. Puis le 13. Un déferlement sonore jaillit du petit haut-parleur, et elle dut baisser le volume. Plusieurs personnes essayaient d'émettre sur le même canal, et tous criaient.

« Qu'est-ce qu'il a de spécial, le canal 13 ? cria-t-elle à Jake, qui roulait quinze mètres derrière eux.

– C'est le canal d'urgence du village. Pourquoi ?

– Je crois qu'il y a une urgence.

– Ça doit être pour ça qu'Elizabeth n'a pas répondu, suggéra John. Elle a dû se régler sur le 13. »

Il accéléra, secouant Zula sur quelques centaines de mètres jusqu'à un endroit où la piste contournait le pied de la montagne et leur offrait une vue – même lointaine, vague et encombrée d'arbres – de la vallée. Des coups de feu et des grondements de moteur sporadiques s'élevaient d'en bas.

Les voix sur le canal 13 se faisaient un peu plus distinctes, mais toujours fragmentaires, car les différentes transmissions se chevauchaient. Un homme ne cessait d'intervenir pour insister sur la nécessité de discipliner les communications. « Arrêtez de bavarder ! » « Bien reçu. » « Des plaques de Pennsylvanie… » « Répète ça ? » « Plusieurs véhicules… » « SUV noir, deux individus… » « Frank est mort, je répète, ils l'ont coincé dans son pick-up… » « Camry… » « Automatiques… »

Il fallut une ou deux minutes à Zula pour assimiler tout cela. Au départ, elle supposa que la rumeur de l'arrivée de Jones l'avait précédé dans la vallée et qu'elle écoutait les bruits du village se préparant à être envahi par le nord. Mais cela ne concordait pas avec ce qu'elle venait d'entendre au sujet des voitures – des voitures qui n'avaient pu arriver que par le sud.

« Il doit avoir des amis qui viennent le retrouver ici », conclut-elle.

John savait qui il était, et à peu près ce qu'il faisait, car Zula l'avait mis au courant pendant le trajet. Il considéra la chose un instant et haussa les épaules. « Il ne va pas se balader en stop. Il est obligé de faire appel à des complices. Ils doivent être là. » Il réfléchit encore un peu, jetant un œil à Olivia et Jake qui haletaient derrière eux. « Je me demande ce qu'ils comptaient trouver. Sans doute des petites routes de montagne désertes. Le village de Jake n'a pas de nom, il ne figure pas sur les cartes. Mais c'est quand même bizarre qu'ils se mettent à tirer dans tous les sens dès leur arrivée. »

Jake n'avait pas entendu les transmissions radio, mais les coups de feu venus de la vallée étaient suffisamment audibles, et il arborait une expression que Zula espéra ne plus jamais revoir sur le visage d'un être cher. Il était là, sur les hauteurs, tandis que sa femme et ses enfants étaient en bas, sur les lieux du combat.

John le vit également. « Ils savent quoi faire, rappela-t-il à son petit frère. Tu peux être certain qu'ils se sont enfermés dans le bunker et qu'ils sont en sécurité.

– Il faut que j'y aille tout de suite », dit Jake.

Sans un mot, John sauta du quad et le passa à Jake. Zula se laissa glisser du porte-bagages et atterrit sur ses pieds, un peu déséquilibrée, mais se sentant nettement mieux.

Jake quitta la piste et se mit à foncer vers le bas de la pente, coupant entre les lacets chaque fois qu'il le pouvait.

« C'est tout près d'ici, dit John. Descendre des pentes raides, ce n'est pas mon fort. Vous, les jeunes femmes en bonne santé, vous devriez descendre toutes les deux, je fermerai la marche. » Il portait dans son dos un fusil de chasse à l'ancienne, avec une crosse en bois marron et une lunette télescopique. Zula savait qu'il ne l'avait pris qu'au cas où il serait tombé nez à nez avec un ours enragé. Il retira l'arme de son épaule et la tendit à Zula. « C'est un fusil à pompe. Trente zéro six, quatre balles dans le magasin. »

Une partie de Zula – vestige de son éducation provinciale – lui soufflait une réponse polie : Oh non, je ne peux pas accepter !, mais elle la ravala ; le regard de son oncle – qui, par ailleurs, était

son père de fait depuis quinze ans – disait bien qu'il ne souffrirait aucune objection. Elle se rappela, une fraction de seconde, le jour où les camés étaient venus à la ferme pour voler leur stock d'ammoniac anhydre.

Aussi ne prononça-t-elle qu'un seul mot : « Merci. »

Olivia s'avéra être plutôt sportive – largement à la hauteur de Zula dans sa condition présente, en tout cas. Elles s'en tinrent principalement à la piste, croisant de temps à autre les sillons qu'y avait creusés Jake dans sa descente impétueuse. Les pronostics de Zula, qui pensait que Jake serait bientôt loin devant elles, se révélèrent faux. Lorsque le quad avançait, il avançait plus vite qu'elles n'auraient pu courir, mais Jake gaspillait un temps précieux à négocier des obstacles ou à contourner des pentes trop escarpées pour qu'il puisse s'y risquer. On entendait encore le ronronnement de son moteur, juste un peu en avant, noyé par moments par le bruit des coups de feu. Une espèce d'instinct bizarre de compétition familiale, peu adapté aux circonstances, donnait à Zula le désir de le rattraper et de le dépasser. Mais avant que cela ne se produise, elles arrivèrent en vue de la cabane proprement dite, avec son toit en tôle verte niché parmi les cimes des arbres, et il ne fut plus question que de la rejoindre aussi vite que possible.

Jake et sa famille avaient parcouru la forêt dans un rayon de cent mètres autour de la cabane pour arracher toutes les broussailles et élaguer les branches mortes qui dépassaient souvent des troncs des conifères adultes. C'était censément une mesure anti-incendie ; cela empêcherait les flammes de se répandre à travers les sous-bois desséchés et de consumer la maison. Mais par la même occasion, cela accroissait énormément la visibilité. Dans les bois non élagués, on n'y voyait pas à plus de quelques dizaines de mètres à cause de ces fourrés mais, des fenêtres de la cabane, on pouvait y voir jusqu'au bout de la zone qu'ils avaient nettoyée. Zula suspectait donc qu'il s'agissait également d'une mesure stratégique, compliquant la tâche de quiconque se serait mis en tête de les surprendre à travers bois. Quelle qu'en ait été la raison, la conséquence en fut que, lorsque Olivia et Zula débouchèrent dans cette zone, elles bénéficièrent soudain d'une vue dégagée jusqu'à l'arrière de la cabane, où Jake venait juste de sauter de son quad. Il se dirigea directement vers la porte du sous-sol, constituée de deux écoutilles en acier épais montées sur une charpente coudée en béton armé. Zula vit ces portes s'ouvrir et Elizabeth, harnachée d'un fusil en plus de son Glock semi-automatique habituel, sortit pour se jeter dans les

bras de son mari et lui donner un baiser.

Mais les retrouvailles ne durèrent pas bien longtemps : elle prit aussitôt le visage de Jake entre les mains et lui dit une chose qui semblait de la plus haute importance. En parlant, elle fit un signe de tête entendu vers la façade de la cabane.

Jake hocha la tête, embrassa Elizabeth sur la joue et recula. Elizabeth disparut de nouveau dans l'escalier et tira la porte derrière elle. Zula, qui courait maintenant à travers les arbres, à moins de cinquante pas de là, eut envie de crier : Non, attends-nous !, mais elle était trop hors d'haleine pour produire le moindre son audible, et, à la réflexion, s'enfermer dans un abri antiatomique avec Elizabeth et les garçons n'était pas une idée si séduisante que ça.

Pendant ce temps, Jake avait repris son fusil en main, chambré une balle et s'était lancé dans une pantomime qu'il avait dû apprendre en assistant à un séminaire de stratégie d'infanterie ou en regardant des films d'action en DVD. L'idée générale était de maintenir son fusil braqué dans la même direction que son regard et de bien regarder dans tous les coins.

Zula parvint à crier : « On arrive par-derrière, Oncle Jake ! » ; car quelque chose dans son langage corporel laissait supposer qu'il ne réagirait peut-être pas très aimablement s'il était pris par surprise.

Il se retourna et lui fit signe de se taire, puis contourna le bâti ment et disparut de leur champ de vision.

Zula se demanda ce qui se passait. S'il y avait eu une tripotée de méchants armés jusqu'aux dents devant la cabane, Jake serait descendu dans le bunker avec sa famille en emmenant Zula et Olivia. Cela ne pouvait donc pas être si terrible que ça.

« Je veux voir ce qu'il y a », dit Zula. Elle ralentit et bifurqua, contournant de loin le flanc de la cabane le long duquel Jake s'avançait furtivement. « Je peux peut-être l'aider. » Elle fit glisser le fusil sur son épaule.

« Je peux venir avec vous ? demanda Olivia entre deux halètements.

– Bien sûr. »

Olivia semblait décidée à venir quelle que soit la réponse.

Le sol était irrégulier, leur vue était bouchée non seulement par les troncs d'arbres mais aussi par les tas de bûches et les dépendances. Elles décrivirent un grand arc autour de la propriété tandis que Jake longeait la cabane en ligne droite. Une minute d'anxiété et de confusion s'écoula tandis qu'elles essayaient de retrouver sa trace sans s'exposer aux intrus. Elles se heurtèrent à des enclos de barbelés que les Forthrast avaient

érigés pour tenir les lapins à l'écart de leurs légumes, les coyotes et les lynx à l'écart de leurs poules, et les loups et les couguars à l'écart de leurs chèvres. Mais finalement, Zula arriva à un endroit où elle arrivait à voir Jake à partir de la taille. Debout dans son allée privée, il braqua son fusil sur une cible proche et hurla.

Zula se leva prudemment. Deux têtes lui apparurent, au niveau de la taille de Jake. Étaient-ils à genoux ? Les deux hommes avaient les mains sur le sommet de la tête, doigts entrecroisés.

L'un des deux lui parut terriblement familier. Mais cela ne pouvait pas être lui. Vérifiant que la sécurité de son arme était bien enclenchée, elle épaula afin de regarder celui de droite à l'aide de la lunette télescopique. Un géant, pas beaucoup plus petit que Jake même à genoux. Costaud. Les cheveux cuivrés coupés très court et le cou brûlé par le soleil.

« Oh, putain ! lâcha-t-elle.

– Il y a deux hommes qui arrivent par le portail, prévint Olivia, et leurs têtes ne me reviennent pas. »

Zula déplaça le fusil le long de l'allée jusqu'à ce que sa mire repère la grande porte en bois. Elle était entrouverte. À travers, on apercevait un SUV déglingué qui bloquait la route. Et, comme l'avait dit Olivia, deux hommes venaient de contourner le véhicule et de déboucher à l'intérieur. Ils correspondaient parfaitement au profil des djihadistes avec qui Zula avait passé les trois dernières semaines. L'un d'eux avait sorti un revolver, l'autre une carabine qu'il épaula, manifestement pour viser Jake : la cible la plus évidente. Et la plus vulnérable.

Zula régla sa mire sur l'homme et appuya sur la gâchette. Rien ne se produisit.

« Attention ! » cria Olivia.

Zula retira la sécurité et essaya de nouveau. Elle manqua son coup ; elle respirait trop fort et n'avait pas bien assuré ses appuis. Mais la détonation produisit un effet spectaculaire sur les deux djihadistes, qui foncèrent se planquer derrière le portail et se jetèrent au sol.

Des cris dans l'allée. Elle reconnut parfaitement la voix de Csongor et comprit ses intonations : Vous êtes fous ? On est les gentils !

« Le jeune monsieur asiatique, dit Olivia. J'ai bien suivi sa carrière de basketteur à Xiamen. Marlon, je présume. Et est-ce que je m'avancerais en émettant la supposition que ce grand gaillard est le fameux Csongor ? »

Zula avait envie de dire : Mais vous sortez d'où, avec votre accent à la noix ? Mais elle parvint seulement à s'écrier : « Oncle Jake ! » Zula s'élança à découvert en hurlant : « Laisse-les entrer !

Ils sont avec nous ! »

Deux têtes – celle de Marlon et celle de Csongor – se tournèrent dans sa direction. Ils semblaient stupéfaits. Surtout Csongor.

« Allez-y ! Allez ! » lança Jake, pivotant pour faire face au portail. Avec des gestes un peu hésitants, Csongor et Marlon ôtèrent leurs mains de leur tête et se relevèrent tant bien que mal. Ils se dirigèrent vers la cabane. Jake partit dans l'autre sens, s'écartant à grands pas en épaulant son AR-15. Il braqua le canon droit sur le portail au bout de l'allée. Il tira une rafale de plusieurs balles, puis commença à se replier, gardant les yeux fixés sur la porte en diminuant la distance entre lui et sa maison. Pendant ce temps, Zula avait pris appui contre un arbre ; elle avait une vue dégagée sur la même cible et elle était prête à faire feu de nouveau si l'un des deux djihadistes montrait le bout de son nez. Mais rien ne se produisit. Rien ne bougea.

Ce qui était arrivé à la cheville de Richard Forthrast était une foulure, pas une fracture, c'était clair. Il pouvait sautiller et boitiller, mais pas marcher. Cela créait une situation intéressante pour Seamus. Non que la situation ait manqué jusque-là de sujets de fascination. À en croire Richard, ils n'étaient qu'à quelques minutes de marche (pour un individu valide, en tout cas) d'un espace dégagé où ils pourraient prendre la direction du sud en longeant la façade ouest de la montagne, après quoi ils n'auraient plus qu'à descendre dans la vallée où son frère vivait dans une cabane. Richard voulait que Seamus le laisse en arrière afin de s'y rendre le plus vite possible car il craignait que les hommes du groupe de tête de Jones ne soient sur le point d'attaquer la propriété.

Seamus ne demandait que ça. La culpabilité du survivant le tourmentait un tantinet, lui qui avait abandonné Jack, le pilote de l'hélico, un peu plus tôt dans la journée et qui s'apprêtait maintenant à abandonner Richard blessé. La décision fut nettement facilitée par l'insistance de celui-ci : qu'il se presse de faire ce qu'il avait à faire ; lui, Richard, était capable de prendre soin de lui-même pendant ce temps.

Yuxia, c'était autre chose. Seamus s'était plus ou moins imaginé qu'elle serait bien sage et resterait là pour veiller sur Richard et lui tenir compagnie. Que se retrouver dans un accident d'hélico et être traquée dans la nature sauvage par un sniper fanatique aurait suffi à assouvir son goût de l'aventure, au moins pour la matinée. Qui plus est, le fait d'avoir tué un homme d'un coup de carabine quasiment à bout portant aurait

pu provoquer chez elle le besoin de se poser au calme pendant un petit moment pour réfléchir au sens de tout cela.

Mais non. Tout, dans son visage et dans son langage corporel, disait qu'elle partait avec Seamus. Qu'elle était un peu agacée par l'hésitation stupide dont il avait fait preuve au cours des soixante secondes qui s'étaient écoulées depuis que Jahandar était parti rejoindre ses soixante-douze vierges aux yeux noirs, et que s'il perdait encore un instant à tergiverser, elle n'hésiterait pas à prendre une arme et à se barrer sans lui.

L'inévitabilité de la participation de Yuxia à la phase suivante de l'opération obligea Seamus à en penser un peu plus minutieusement les détails. Apparemment, ils s'apprêtaient à traverser une étendue à découvert et ils prenaient le risque d'être abattus de loin par des hommes équipés de bons fusils.

« Il n'y a pas moyen d'arriver au même endroit sans passer par une piste à découvert ? demanda-t-il à Richard.

– On peut passer par les bois, admit Richard, désignant une gigantesque forêt sur les bords de la piste. Mais c'est beaucoup plus long. »

Il réfléchit. « J'ai entendu des coups de feu dans cette direction il y a un instant.

– Moi aussi. Soit Jones a rencontré de la résistance, soit il a décidé d'attaquer un laboratoire de métamphétamines.

– Plutôt un champ de cannabis, dans le coin. C'est trop loin de la route pour un labo clandestin.

– En tout cas, on dirait qu'ils passent par les bois ; a priori, ça va les ralentir.

– Si vous passez par le haut, vous serez largement au-dessus d'eux. Vous aurez le temps de vous mettre à l'abri si nécessaire. Et vous aurez l'avantage si vous êtes armé de l'AI[7]. »

Car il avait reconnu le modèle du fusil de Jahandar et présumait qu'il en allait de même pour Seamus.

« Va pour la route du haut, dit Seamus, essayant de se montrer décidé afin d'apaiser Yuxia qui sautait à pieds joints dans ses vêtements de camouflage comme le petit ours brun dans Yogi Bear, le vieux dessin animé. Quelle arme ou quelles armes voulez-vous que je vous laisse ?

– Vous pouvez les prendre toutes, si votre intention est d'abattre plein de sales types avec.

– J'aurais dû préciser que c'était une question piège. Nous sommes suivis par un couguar qui n'a définitivement pas aussi peur de nous que nous de lui.

– Je sais. »

Richard regarda autour de lui. « Même si je convoite fortement

l'AI, dans ces bois, je n'ai pas assez de visibilité pour que ses excellentes qualités servent à autre chose qu'à assouvir les tendances masturbatoires d'un vieux fou d'armement.

– Pourquoi pas le fusil de chasse ?

– Yuxia ferait mieux de le prendre. Elle sait s'en servir et elle est mignonne avec. »

Ces mots, au moins, provoquèrent chez la jeune femme un sourire plein de fossettes qui savoura un instant le compliment sous le regard des deux hommes.

« Je ne dis pas le contraire. »

Seamus s'approcha du cadavre criblé de plomb et le retourna. « Tiens, un pistolet à barillet. Étonnant, non ?

– Il me semblait bien que c'était le bruit d'un six coups.

– Plutôt un cinq coups. Gros calibre. »

Seamus s'agenouilla et examina le revolver qui, dissimulé auparavant sous le corps de Jahandar, reposait maintenant au milieu de la piste. Il le désarma soigneusement et le brandit. « C'est une pièce de collection. Il a dû le piquer sur le cadavre d'un entrepreneur américain.

– C'est exactement ce qu'il faut dans les cas désespérés d'attaque de couguar. Je le prends. L'AI est à vous.

– Ça marche », dit Seamus.

Moins d'une minute plus tard, Yuxia et lui, équipés et armés de frais, remontaient les lacets de la piste à petites foulées.

Pendant le quart d'heure que Sokolov passa à fuir les djihadistes et à se cacher dans une anfractuosité froide et humide sous un rondin, il pensa au vieillissement. Ces ruminations avaient été déclenchées par tout ce qu'il avait fait au cours de la dernière demi-heure. Il avait fabriqué une effigie, l'avait vue se faire déchiqueter par les balles, avait couru sur le sommet d'un énorme rocher et était allé se planquer sur un terrain constitué principalement de gros rocs coupants, dont chacun avait laissé sur sa peau une quelconque marque, et quelques-uns provoqué des meurtrissures qui mettraient des semaines à se remettre. Là-dessus, il avait effectué une vingtaine de roulés-boulés dans la boue gelée. Il avait piqué un sprint dans un campement minier abandonné et inconnu sans savoir ce qu'il allait faire, trouvé une cachette idéale et su en tirer parti. Il s'était reposé trois minutes à tout casser avant de tout faire foirer en abattant le grand djihadiste africain, sur quoi il avait été obligé d'abandonner ses quartiers pour se lancer dans une nouvelle suite épique de courses, plongeons, sauts et roulades avant de se cacher une fois de plus dans un endroit inconfortable.

Tous ces efforts, tous ces risques et toutes ces blessures avaient abouti pour lui à un seul résultat : il avait tué en tout et pour tout un seul de ses nombreux ennemis.

Bien sûr, s'il avait eu 17 ans, il aurait nourri des attentes démesurées et irréalistes au sujet de ce qui pouvait être accompli dans une situation de ce type, et il aurait été convaincu que tout ce travail, tous ces risques et toutes ces douleurs exigeaient une récompense plus spectaculaire que la mort d'un seul ennemi. Poussé par cette conception erronée, il aurait tardé à abandonner la cabane en rondins, il aurait tardé à renoncer à l'espoir d'abattre l'homme caché derrière l'appentis. Il aurait adopté une attitude combative à l'égard du groupe principal de djihadistes qui étaient rentrés au campement en courant. Et le résultat, ça aurait été qu'ils l'auraient encerclé et tué. Tout cela parce qu'il était jeune et pénétré d'une notion exagérée de ce qui lui était dû.

À l'inverse, s'il avait eu quelques années de plus qu'à présent ou s'il n'avait pas été en aussi bonne forme physique, il aurait payé ses courses, plongeons et prises de risque bien plus cher. Un coût intenable. Décourageant. Et ces émotions l'auraient conduit à prendre des décisions tout aussi fatales, au bout du compte, que celle de l'hypothétique jeune garçon de 17 ans.

De la sorte, même s'il était disposé à se tresser des couronnes, il arriva à la conclusion qu'il avait précisément l'âge et la condition physique idéaux pour mener cette mission à bien.

À un niveau superficiel, ce jugement semblait de bon aloi. Mais en y réfléchissant mieux – et, caché derrière l'arbre à écouter les djihadistes qui fouillaient le bois, il eut plusieurs minutes pour y penser –, c'était en fait un peu troublant, car cela signifiait que toutes les opérations auxquelles il avait participé au cours de sa carrière jusqu'à ce jour avaient été menées par un jeune écervelé qui survivait grâce à sa bonne étoile. Et que toutes les opérations qu'il était susceptible d'entreprendre à l'avenir ne seraient que les fugues malencontreuses d'un homme vieillissant, sur la pente descendante.

Il lui fallait vraiment changer de métier.

Mais c'est ce qu'il disait depuis l'Afghanistan, et voilà où cela l'avait mené.

Au bout d'un moment, il entendit Jones appeler les autres et leur ordonner d'arrêter les recherches. La nécessité d'avancer prenait le pas sur leur désir de se venger de leur poursuivant. Sokolov attendit de ne plus entendre les djihadistes puis émergea de sa cachette très prudemment : il commença par passer la tête dehors puis la rentrer aussitôt. Une fois qu'il eut répété

l'opération à plusieurs reprises sans déclencher une pluie de coups de feu, il fut un peu soulagé ; ils n'avaient laissé personne en arrière pour le tuer dès qu'il reparaîtrait, et il pouvait se mouvoir plus librement. Mais il était désagréablement conscient du fait qu'ils avaient pris sur lui une bonne avance, et il réfléchit à la manière de rattraper le temps perdu. Jones et son équipe avaient choisi de prendre par la forêt, ce qui était plus long que de passer par le haut, au-dessus de la limite des arbres ; pour compenser son retard, Sokolov pouvait parfaitement retourner dans le campement et continuer à avancer dans le maquis à la lisière de la forêt.

Cela nécessiterait une sacrée persévérance, car le sol à la base de la pente était saturé par les eaux de la fonte des neiges. Au bout de quelques minutes de progression lente, un son venu d'en haut lui rappela son imprudence : des rochers qui glissaient et s'entrechoquaient. Il se glissa dans la meilleure cachette qu'il puisse trouver, une touffe de buissons qui semblaient s'arranger à merveille du sol marécageux, et leva les yeux à temps pour apercevoir un petit éboulis sur la pente, peut-être mille mètres plus haut : juste quelques pierres qui avaient été détachées par quelqu'un ou quelque chose et avaient roulé sur quelques mètres avant de s'immobiliser de nouveau. Cela lui donna une idée de la direction où orienter ses recherches : il épaula son fusil et regarda par le viseur, commençant par l'endroit où les rochers s'étaient stabilisés puis remontant jusqu'à ce qu'il puisse voir la fine trace horizontale de la piste. En remuant un peu à droite et à gauche, il fut confronté à une vision saisissante : un homme, assis par terre, qui braquait un fusil droit sur lui ! Sa première réaction fut de sursauter et de reculer davantage dans les fourrés, ce qui lui fit perdre son point de vue sur l'autre. Ce faisant, néanmoins, son cerveau s'employa à traiter les informations qu'il venait de recevoir et releva quelques particularités.

La principale était que la poignée du mécanisme d'action dépassait du flanc de l'arme à la perpendiculaire, ce qui signifiait qu'elle n'était pas en position de feu.

Et – sauf si sa mémoire lui jouait des tours – l'homme tenait l'arme curieusement. Sa main droite n'était pas là où elle l'aurait dû – pas en position d'appuyer sur la gâchette.

Légèrement ragaillardi par ces souvenirs, il ajusta de nouveau son viseur et vérifia le tout. Cette fois, dès qu'il eut l'autre homme dans sa ligne de mire, celui-ci leva la tête, révélant un visage de type européen. Cela ne prouvait rien. Mais il y avait quelque chose dans ces traits qui n'allait pas avec l'idée qu'il se faisait d'un « djihadiste au visage pâle ».

Qui que soit ce type, il était dans le même camp que Sokolov. Il l'avait repéré d'en haut, sans doute avec sa lunette télescopique, et l'avait identifié comme un allié. Il avait provoqué le petit éboulis pour attirer son attention. Et il voulait maintenant communiquer.

Il sourit et tourna la tête. Un instant plus tard, son visage fut rejoint par celui d'une jeune Asiatique.

Très familier, ce visage.

Sokolov était entraîné depuis plus de vingt ans à garder un silence absolu en situation de combat, mais il ne put s'empêcher de lâcher une exclamation de surprise lorsqu'il reconnut Qian Yuxia.

Le compagnon de Yuxia agitait les mains. Il était impossible de communiquer de façon satisfaisante de cette manière. Les Russes et les Américains – ce type devait être américain, a priori – n'utilisaient pas les mêmes codes. Mais ses gestes étaient assez éloquents. L'homme proposait de les prendre en tenaille. Lui et Yuxia continueraient par en haut, Sokolov continuerait sur sa route, et ils fondraient conjointement sur les djihadistes au niveau de la cible, sans doute la cabane de Jake Forthrast.

C'était assez logique. Et même si ça n'avait pas été logique, c'était plus ou moins obligatoire : ils n'avaient plus tellement le choix de leur destination et de leur stratégie. Ce n'était pas l'idée.

L'idée, c'était d'éviter de s'entretuer par accident au cours du combat qui allait commencer dans quelques minutes. Et Sokolov trouvait cette idée excellente.

« Par là ! » appela Zula, car Csongor et Marlon se dirigeaient vers la cabane, précédant Jake sur l'allée. Zula voyait dans le viseur de son fusil que les djihadistes avaient garé deux véhicules en travers de l'entrée de l'allée, à l'intersection avec la route. Ils avaient posté quelques hommes derrière ces véhicules et dans les bois environnants, visiblement pour tirer sur tout voisin ou flic inquisiteur susceptible de venir leur chercher des crosses. Le groupe principal, constitué de peut-être cinq hommes, courait vers le portail en se protégeant derrière le SUV. Une fois postés là, ils seraient en mesure de tirer vers l'allée et d'abattre quiconque restait à découvert.

Olivia avait fait la même observation. « Mettez-vous à l'abri ! cria-t-elle. Venez vers moi ! »

Les hommes furent fort lents à entendre et à réagir. Ils avaient beaucoup en tête. Olivia passa au mandarin et cria quelques mots d'une voix stridente et sèche qui capta immédiatement l'attention de Marlon, qui se tourna pour la dévisager. Il sembla

aussitôt se reprendre : il tira Csongor par la manche vers l'endroit d'où venait la voix d'Olivia. Csongor était trop lourd et marchait trop vite pour que ce geste suffise à couper son élan, mais Marlon parvint tout de même à orienter sa course, et, en l'espace de quelques instants, tous deux foncèrent dans la frange de bois et de fourrés qui longeait l'allée. Ils débouchèrent dans l'espace semi-dégagé où se tenaient Zula et Olivia. Quelques secondes plus tard, Jake vint les rejoindre. Zula rassembla la plupart de ces informations sur la foi de son ouïe, car elle avait toujours l'œil fixé sur le portail à travers son viseur. Elle avait pompé une nouvelle balle. Le magasin n'en contenait que quatre au départ. Son viseur fut illuminé par plusieurs flashs de canons, et plusieurs balles sifflèrent dans les feuilles au-dessus de sa tête.

« Je couvre le portail, annonça Jake. Tu devrais te reculer, Zula. »

Elle se tourna et vit Jake à genoux derrière le tronc d'un gros arbre, visant, sans doute, par un interstice entre les branchages. Il tira, étudia le résultat, tira de nouveau à deux reprises. Puis il leva la tête vers elle et lui indiqua d'un coup d'œil et d'un signe de menton la direction où il pensait qu'elle devrait aller.

« Par là, Zula ! » appela Olivia. Zula se courba et se faufila dans un trou entre un enclos de chèvres et une structure grillagée dans laquelle Jake et Elizabeth cultivaient des framboises. Quelques secondes plus tard, elle émergeait dans un espace dégagé derrière la grange où les chèvres se protégeaient des rigueurs de l'hiver montagnard. Olivia, Marlon et Csongor s'y trouvaient également.

La situation était pour le moins embarrassante. Csongor s'empressa de faire un pas vers elle, puis hésita.

Pourquoi hésitait-il ?

Parce qu'elle portait un fusil ?

Parce que son visage semblait sorti d'un film d'horreur ?

Parce qu'il n'était pas sûr de lui plaire aussi ?

Elle chercha des indices sur son visage mais ne trouva pas de réponse, si ce n'est qu'elle éprouva un plaisir puissant, inhabituel, et peu approprié à la situation, qu'il soit en vie et qu'il soit là.

Deux détonations se firent entendre plus haut sur la colline. Puis une troisième. Une ribambelle de coups de feu leur répondit.

« Oncle John, expliqua Zula dans le silence qui suivit. Je lui ai laissé le Glock.

– Au risque d'énoncer une évidence, dit Olivia, ils viennent serrer la patte à nos petits copains, là. »

Elle fit un signe de tête en direction de l'allée, qui se mettait à ressembler furieusement à un champ de tir. Zula jeta un coup d'œil derrière le rebord de la grange et vit que Jake se repliait vers eux.

La voix d'Elizabeth s'éleva du talkie-walkie : « Qu'est-ce qui se passe ? Donnez-moi des infos, quelqu'un. »

Zula porta l'appareil à son visage et elle s'apprêtait à dire quelque chose lorsque Jake arriva à son niveau et le lui arracha des mains. « Boucle tout, ma chérie. Ne nous attends pas.

– Vous êtes où ?

– Dis-moi que tout est bouclé et je te répondrai », fit sèchement Jake.

Il y eut un bref silence radio. Jake se tourna vers les autres. « On est coincés là. On n'a pas moyen de rejoindre la cabane avant ces salopards.

– C'est bon, confirma Elizabeth.

– Le bunker est bouclé, annonça Jake, puis il pressa de nouveau le bouton micro. OK. On est derrière l'étable des chèvres. J'essaierai de te tenir au jus de temps en temps. Les garçons m'entendent ?

– Oui, ils sont juste là à côté de moi.

– Soyez courageux et priez. Je vous aime tous et j'espère que je vais vous voir bientôt. Mais tant que vous n'aurez pas vu mon visage sur les caméras de sécurité, n'ouvrez ces portes sous aucun prétexte. »

Une fois qu'il fut certain que personne ne pouvait le voir, John s'assit et se mit à descendre la pente sur ses fesses. Ses jambes artificielles étaient bien jolies – Richard lui en achetait une nouvelle paire tous les deux ou trois Noël et il ne regardait pas à la dépense – mais elles étaient pires qu'inutiles dans ce contexte. Même quand il se déplaçait sur ses fesses, elles se coinçaient dans les fourrés, alors il s'arrêta une minute pour les enlever et masser ses moignons affreusement douloureux. Il les fourra dans son sac à dos puis recommença à descendre. Il progressait lentement mais si on tenait compte des lacets de la piste, pas beaucoup plus lentement qu'un marcheur. En d'autres circonstances, la perte de sa dignité l'aurait chagriné, mais il était seul, et comme sa tête ne dépassait pas à plus de soixante-dix centimètres du sol, personne ne pouvait le voir, quoi qu'il arrive.

Ce fut sans doute ce détail qui lui sauva la vie, car l'éclaireur qui devançait le groupe principal de Jones prenait bien garde à se déplacer sans bruit, et John – qui n'avait pas une ouïe formidable – ne se rendit compte de sa présence que lorsqu'il fut

à six ou sept mètres de lui.

John, bien sûr, se servait de ses mains pour avancer. Le Glock que lui avait donné Zula était dans la poche de son blouson.

L'éclaireur serait passé trop rapidement pour que John puisse réagir si des coups de feu ne s'étaient pas fait entendre plus bas, le poussant à ralentir son pas et captivant son attention. Dos à John, il regardait vers le bas, en direction de la cabane de Jake ; il porta un talkie-walkie à ses lèvres. C'était un homme blond, avec les cheveux coupés très court et une cicatrice à l'arrière de la tête. John avait sorti son Glock. L'angle de tir était tellement idéal qu'il s'emballa un peu, levant l'arme à deux mains, mettant ainsi en péril son équilibre sur la pente. Il sentit ses fesses se dérober sous lui et réussit à tirer avant de perdre l'équilibre et de glisser d'un mètre ou deux jusqu'à un emplacement plus stable.

L'éclaireur s'était retourné et l'aurait probablement tué si sa main n'avait pas été occupée par le talkie-walkie. Mais il n'eut le temps que de crier dans l'appareil une sorte d'avertissement avant que John ne lui tire deux balles supplémentaires dans l'abdomen et ne l'abatte. Son corps s'écroula le long d'un tronc d'arbre et dérapa sur quelques mètres. Abandonnant toute prétention à la discrétion, John se laissa glisser vers lui, dérapant sur les fesses, et se cassa sans doute le coccyx sur un rocher à mi-pente. Le choc fit passer à travers son corps une telle décharge électrique qu'il se mit à rouler disgracieusement vers le bas de la pente, semant ses affaires à tout vent. Mais il arriva sur le djihadiste et le dépouilla de son arme avant que ses comparses n'aient le temps de venir voir ce qui se passait. C'était une très belle pièce, une mitraillette Heckler & Koch, complètement automatique. John n'en avait jamais eu entre les mains. Sans ses lunettes de presbyte, il ne parvint pas à déchiffrer les mots gravés en caractères minuscules près des commandes. Mais avec un peu de tâtonnement et d'expérimentation, il trouva le moyen de la charger et de retirer la sécurité.

Une voix angoissée s'éleva du talkie-walkie. Mais en même temps, John entendit la même voix prononcer les mêmes mots à quelques mètres.

L'homme entendit également sa voix se redoubler et se mit à se servir du talkie-walkie pour situer la position de son ami, testant le micro toutes les quelques secondes afin de déclencher le craquement de friture correspondant. John, dans un geste désespéré, se saisit de l'appareil et le jeta au loin comme s'il s'était agi d'une grenade dégoupillée. Mais le djihadiste ne se laissa pas berner ; apparemment, il avait entendu le bruissement des vêtements de John pendant son geste brusque. Il ne s'arrêta

pas. John visa en direction du son et appuya sur la gâchette. Une rafale brève sortit de l'arme avec un gloussement. Il avait visé au petit bonheur et il y avait peu de chances qu'il ait touché quoi que ce soit ; mais John, qui n'était pas familier du fonctionnement de l'arme, n'était pas certain à 100 % qu'elle était en état de marche lorsqu'il avait appuyé sur la gâchette, et il avait besoin de s'y faire.

Le djihadiste, qui devait être à une dizaine de mètres, mais était rendu complètement invisible par les fougères et les petits bosquets, réagit instantanément en plongeant vers le bas de la pente : un geste extrêmement dangereux, mais logique s'il avait des raisons de douter de la sécurité de son emplacement initial. Car John ne savait plus du tout où il se trouvait, et, étant donné la densité de la végétation, cela resterait vrai tant qu'il ne se trahirait pas par un mouvement quelconque.

D'ailleurs, là où il se tenait, John n'avait pas de quoi pavoiser non plus et il venait de révéler sa position par son tir. Faisant une hypothèse raisonnable sur l'endroit où son opposant avait roulé, il descendit encore quelques mètres, tâchant de se déplacer aussi silencieusement que possible, et donc lentement. Ce faisant, il s'aperçut qu'il y avait plus d'un individu qui remuaient dans les bois autour de lui.

Immobile, il essayait de tendre l'oreille lorsqu'une botte cogna le flanc de son Heckler & Koch et le cloua au sol. Comme John le tenait fermement, il tomba sur le côté. Il tourna son cou raide et vit un homme qui le regardait, un mètre quatre-vingts plus haut.

Ou peut-être plus d'un mètre quatre-vingts. L'homme était grand. Un Noir. Mais John n'avait pas de problème avec les Noirs. Il avait toujours préféré juger les autres sur leurs qualités individuelles.

Son visage était vaguement familier. John avait vu sa photo récemment.

Abdallah Jones tenait un revolver d'une main et, de l'autre, une des jambes artificielles de John, qui l'avait précédé dans sa glissade.

« Il n'y a pas de mots pour décrire le pathétique de la situation, dit Jones.

– Je vous emmerde, toi et la chèvre sur laquelle t'es arrivé ici », répliqua John.

Jones se pencha, leva la jambe au-dessus de sa tête et l'abattit sur le visage de John comme une matraque.

Lorsque les coups de feu reprirent de plus belle, Sokolov renonça à se faire discret et se mit à courir. Cela n'avait plus de

sens de se cacher. Jones n'avait pas laissé de tireur pour l'abattre. Les djihadistes se dirigeaient à présent au complet vers la propriété de Jake, tirant sur tout ce qui bougeait, essayant juste de rejoindre une route afin de vider les lieux avant que la police ne boucle la région. Ou, du moins, c'était la représentation que se faisait Sokolov. Il prit le temps de se demander comment Jones comptait s'échapper. Comptait-il réquisitionner des véhicules ? Ou des alliés devaient-ils venir le retrouver ? Cette dernière solution semblait bien meilleure, or jusque-là, Jones avait plutôt bien planifié ses opérations. C'était également le scénario le plus pessimiste du point de vue de Sokolov, car il signifiait que Jones aurait des renforts, sans doute équipés de tout ce que les meilleurs magasins d'armement des États-Unis d'Amérique avaient à offrir. Ils allaient sans doute se rendre directement à la propriété des Forthrast, car c'était la consigne la plus difficile à faire foirer qu'avait pu leur donner Jones. Dans des situations telles que celles-ci, les hommes étaient largement guidés par l'instinct, et leur instinct leur dicterait de graviter vers quelque chose qui ressemble à un abri et qui puisse servir de point de ralliement.

En s'approchant de la propriété, il se mit à entendre davantage de détonations d'armes de poing. Il contourna le flanc d'une colline et se retrouva à quelques centaines de mètres de la cabane. Sans les arbres, il aurait pu la voir parfaitement. En l'occurrence, il distinguait un coin de toit, le haut d'une cheminée équipée d'un paratonnerre et l'anémomètre rotatif de la petite station météo installée par Jake et ses fils. Des coups de feu et des cris s'élevaient de l'allée. Et d'autres sons de bataille, plus proches – sur la pente d'où descendait la piste des crêtes. Mais aucun bruit ne semblait sortir de la cabane elle-même : il était arrivé avant que les marcheurs de Jones ou ses chauffeurs américains ne soient parvenus à pénétrer dans les lieux.

Il décida donc qu'il les occuperait le premier. Ses murs étaient faits en rondins solides de près d'un mètre d'épaisseur, suffisant pour arrêter la plupart des balles que tiraient les armes des djihadistes.

Il dévala la colline et traversa une petite bande de terrain plat jusqu'à parvenir à la lisière de la partie débroussaillée par Jake. L'endroit allait devenir fort dangereux dans quelques secondes. C'était peut-être même déjà le cas. Il se laissa tomber à plat ventre et rampa sur quelques mètres jusqu'à un endroit où il put s'abriter derrière un arbre fraîchement tombé et pas encore découpé en bûches. Le tronc était trop mince pour le cacher ou pour arrêter les balles, mais ses innombrables petites branches

mortes créaient un écran visuel. Il rampa sur toute sa longueur, s'approchant un peu de la cabane, et dressa prudemment la tête. Comme aucun coup de feu ne vint, il passa quelques instants à regarder par les fenêtres de la cabane. Pas de vitres brisées, pas de visages guettant derrière le rebord des fenêtres – aucun signe, autrement dit, qu'elle ait été occupée. Il distinguait encore deux groupes identifiables de tireurs autour de la propriété, convergeant sur la cabane – mais pas encore arrivés.

Il se leva et sprinta jusqu'à la porte arrière de la cabane.

Pour paraphraser un proverbe familier, Seamus avait été pourvu d'un marteau – un fusil de sniper d'assez bonne facture – et, à présent, il cherchait les clous. Lui et Yuxia passèrent les quelques dernières minutes à descendre la piste qui, à en juger par les empreintes qui s'y trouvaient (de nombreuses traces de pas et de pneus de quad), descendait vers l'endroit où tout le monde s'était donné rendez-vous – une cabane, selon les indications rapides fournies par Richard, qui appartenait à Jake, son frère, lequel y vivait avec sa famille, dont des femmes et des enfants qui n'avaient rien à faire dans cette querelle.

Dans sa hâte d'arriver au bas de la pente, Seamus manqua rattraper le groupe principal de Jones. Alerté, presque trop tard, par quelques coups de feu juste un peu plus bas – coups de feu qui, visiblement, ne lui étaient pas destinés –, il se jeta par terre et se posta sur le ventre, en position de tir, relativement protégé, retira le couvercle du viseur de son fusil et le prépara à faire feu.

Dans sa course, il avait pris un peu d'avance sur Yuxia, qui le rejoignit et ne se fit pas prier pour se jeter par terre à côté de lui afin d'éviter de constituer une cible.

À présent, si l'un de ces connards avait la bonté de passer à découvert… C'était le hic avec le problème du marteau et du clou. S'il n'était pas entré en possession du fusil, Seamus aurait fait intervenir une gamme toute différente de savoir-faire : il aurait descendu la pente aussi furtivement que possible, en quête d'opportunités de combat rapproché. Mais au lieu de cela, il était là, immobile, dans une position fixe située bien trop loin de l'action pour être utile à quoi que ce soit.

Un mouvement lui attira l'œil par un interstice dans les feuillages. Yuxia le vit également et tendit un doigt. Le temps qu'il tourne la tête pour voir ce dont il s'agissait, la chose avait disparu. Il s'en désintéressa : aucun djihadiste n'allait se montrer deux fois au même endroit, se dit-il. Mais un petit hoquet poussé par Yuxia lui apprit qu'il avait eu tort. Il braqua le fusil dans cette direction, colla l'œil sur le viseur, attendit quelques secondes et, finalement, vit clairement ce qu'il y avait à voir.

Mais ce n'était pas ce à quoi il s'était attendu. Pas une tête. Pas un revolver. Pas une main. Mais un pied. Une botte au bout d'un piquet, détachée du corps auquel elle appartenait.

Tenant le bâton à peu près au milieu, une main gantée. Elle s'abattit d'un geste brusque, puis se dressa de nouveau. Seamus prit le risque de se mettre à genoux pour mieux voir la scène. Cette fois-ci, il put voir le bras attaché à la main. Il le suivit des yeux et identifia le visage d'Abdallah Jones en personne.

Il s'apprêtait à appuyer sur la gâchette lorsque sa vue fut obscurcie par la tête et les épaules d'un autre homme qui gesticulait comme un fou pour essayer d'attirer l'attention de Jones. Seamus leva les yeux de son viseur pour tenter de voir ce que regardait l'autre djihadiste, mais sa vision était limitée à une unique ouverture étroite entre des branches d'arbres, et ce qui mettait cet homme dans cet état n'y figurait pas.

Il expira, rabaissa son œil devant le viseur, s'assura que la mire était toujours sur le dos de l'homme et appuya sur la gâchette. Le fusil produisit une détonation infernale et le djihadiste fit un bond en avant, comme s'il avait pris un coup de pied dans le dos. Il tomba, révélant Jones, dont Seamus espérait bien qu'il avait été touché par la même balle. Mais soit la balle s'était fragmentée dans le corps du premier homme, soit elle avait ripé sur une vertèbre qui avait dévié sa course.

Il devait exister un univers parallèle, alternatif, conçu pour le bonheur des snipers, dans lequel la terreur aurait paralysé Jones suffisamment longtemps pour que Seamus puisse actionner la culasse, chambrer une autre balle et faire feu de nouveau. Mais pas là. Jones plongea et fit une roulade, se soustrayant à la vue de Seamus bien avant qu'il ne soit en position de tirer une seconde fois.

« On est grillés, dit Seamus.

– Sans blague ?

– Faut qu'on soit prudents, c'est tout ce que je dis.

– Pourquoi il agitait les bras, ce type ?

– Ça peut être n'importe quoi, mais je parie qu'il a vu Sokolov. »

« Ne tirez pas ! » cria Olivia, car Jake Forthrast, attiré par le mouvement dans sa vision périphérique, avait braqué son AR-15 sur un homme qui courait en zigzag à travers le jardin en direction de la cabane. Olivia venait de reconnaître Sokolov.

« Merci », dit Jake, et il tourna de nouveau son arme dans la direction de coups de feu qu'on entendait au pied de la colline. Certains des djihadistes se trouvaient là-haut et essayaient

d'abattre Sokolov. Un craquement très puissant retentit plus haut sur la pente.

« Ils ont un sniper », dit Jake. Mais, presque au même moment, ils entendirent des voix s'échauffer du côté de l'endroit où Jones et ses hommes s'étaient planqués. À ce qu'il semblait, ils disaient à peu près la même chose.

« Peut-être qu'on a un sniper, suggéra Csongor.

– Peut-être, mais qui ça ? » fit Jake.

Olivia entendit ces mots comme de très loin, concentrée qu'elle était sur Sokolov. À mi-course environ, il avait disparu de son champ de vision, caché par le coin de la cabane, et elle n'avait pas moyen de savoir s'il y avait trouvé un abri ou s'il avait été touché par ce coup fracassant venu des bois. Mais un rideau bougea à l'étage. Il était trop intelligent pour s'exposer à un endroit où elle ou quelqu'un d'autre seraient en mesure de voir son visage, aussi ne vit-elle rien de plus que ce mouvement subtil ; mais cela suffit à la rassurer : c'était bien lui qui se trouvait derrière ce rideau. « Je crois qu'il a réussi, dit-elle. Il est dans la cabane. »

Il y eut des bruits de verre brisé à l'avant de la maison et une série de détonations se fit entendre. Un cri de désarroi résonna dans l'allée.

« Apparemment, dit Zula.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? s'enquit Marlon.

– Personnellement, je dirais que si vous pouvez juste vous planquer quelque part et éviter de vous faire tuer, ce sera déjà bien.

– Éviter de se faire tuer, je soutiens l'idée à 100 %, mais qu'est-ce que vous allez faire, vous, Jake ?

– Mes voisins sont sans doute en route vers chez nous en ce moment même, et ils doivent être bien remontés. Mais s'ils débarquent au milieu de ce cirque, ils vont se faire laminer – ils n'ont pas idée de ce dans quoi ils mettent les pieds. Je vais tâcher d'aller jusqu'au portail et voir ce que je peux faire pour empêcher ça. »

Un djihadiste sortit de l'abri en sprintant vers l'arrière de la maison – il pensait apparemment qu'il pourrait s'introduire par la porte de derrière pendant que Sokolov tirait devant. Il monta les marches du porche et fit mine d'ouvrir la porte, mais elle était verrouillée. Zula se mit en position et visa. Avant qu'elle n'ait le temps de faire quoi que ce soit, la tête de l'homme s'écroula en avant comme s'il essayait de défoncer la porte avec. Il glissa et s'écroula sur les planches avec des soubresauts réflexes. L'écho d'un autre coup puissant résonna plus haut.

« Il est bien des nôtres, le sniper », fit Marlon.

Jake avait déjà profité de ces diversions pour courir jusque derrière un tas de bois quelques mètres en avant. De là, il parvint rapidement à sortir de la propriété, ou du moins de leur champ de vision. On entendit d'autres détonations venues de l'étage de la maison : manifestement, Sokolov passait de fenêtre en fenêtre en tirant sur les cibles qui se présentaient à lui : parfois, il tirait vers le groupe de Jones, au fond, d'autres fois, vers l'avant, sur ceux qui essayaient de remonter l'allée. Ces derniers semblaient plus nombreux et mieux armés. Le contingent de Jones avait perdu quelques membres et devait aussi se défendre contre le sniper qui faisait feu sur eux depuis le flanc de la colline.

« Ils s'approchent », dit Marlon. Le visage tourné vers l'arrière de la propriété, il cherchait le bourdonnement d'une mitraillette qui tirait de temps à autre des rafales plus proches d'eux à chaque fois. Chacune de ces rafales endommageait une fenêtre ou son châssis à l'étage de la cabane, et ces cibles migraient lentement le long de l'arrière puis du flanc de la maison. La surface des rondins foncée par les intempéries se fendait pour révéler du bois blond, comme si l'endroit était envahi de tronçonneuses invisibles.

Sokolov passa la tête par la fenêtre où il avait remué le rideau un peu plus tôt et tira à deux reprises avant de rentrer vivement pour éviter une longue salve de tirs. Apparemment, le propriétaire de la mitraillette avançait, essayant de contourner la cabane en un cercle large, sans doute pour essayer de rejoindre ses frères dans l'allée sans s'exposer aux tirs de Sokolov ou du sniper. Plus il avançait sans se faire faucher, plus il était probable que d'autres allaient lui emboîter le pas, auquel cas les quatre derrière la grange – qui n'avaient pour seules armes que le fusil de Zula et le revolver que Jake Forthrast avait confié à Csongor – allaient être confrontés à tout ce qui restait de la bande de Jones ; ils n'étaient pas nombreux, mais armés jusqu'aux dents. Et sacrément en rogne, sans doute. Tous les quatre assemblèrent cette image dans leur esprit en l'espace de quelques secondes et s'écartèrent instinctivement du tireur qui s'approchait, s'abritant derrière le coin de la grange ou derrière des troncs d'arbres. Mais les nouvelles n'étaient pas tellement bonnes non plus du côté de l'allée. Les djihadistes à l'avant communiquaient avec ceux de l'arrière à l'aide de talkies-walkies. Pendant que Sokolov concentrait toute son attention sur le groupe de Jones, essayant de les empêcher de passer par le côté et de s'accrocher avec Zula, Olivia, Marlon et Csongor, les attaquants dans l'allée avaient commencé à marcher sur la cabane.

Zula, à plat ventre derrière un cèdre, regardant par-dessus le viseur de son fusil pour essayer de localiser le tireur à la mitraillette agile, prenait de plus en plus conscience d'un boum-boum-boum ! rythmique qui se mettait à emplir l'air et à faire trembler le sol. Ayant d'autres chats à fouetter, elle n'y avait pas spécialement réfléchi au départ. Mais elle réalisait maintenant que c'était le son d'un hélicoptère. Il était arrivé de haut mais survolait désormais la propriété lentement et à basse altitude. Elle roula sur le dos et se retrouva nez à nez avec le ventre d'un hélico suspendu à environ trente mètres au-dessus d'elle. Des hommes regardaient par les fenêtres, essayant de comprendre ce qui se passait en bas. Tandis qu'il tournait et virait de bord, elle put voir l'emblème de la police de l'Idaho.

Il fit une boucle paresseuse au-dessus du terrain, revint vers l'avant et se mit à faire du surplace au-dessus de l'allée.

Une rafale jaillit des arbres près du portail et heurta l'appareil près du rotor anticouple. La moitié arrière de l'hélico disparut un moment dans un brasier de flammes blanches. Ce qui en restait se mit à tourner sur lui-même, perdant rapidement de l'altitude. L'engin disparut du champ de vision de Zula et, quelques instants plus tard, elle l'entendit s'écraser dans l'allée, suivi d'un bruit de fusillade : les djihadistes arrosaient l'épave de balles.

Sokolov comprit que la grenade autopropulsée lui était destinée. Coincés par ses tirs depuis le premier étage de la cabane, les djihadistes avaient envoyé un homme en arrière pour prendre le lance-roquettes dans le coffre d'une voiture. Il s'était faufilé dans les bois, cherchant une position pour jeter une grenade par une des fenêtres, lorsque l'hélico était apparu au-dessus de sa tête, lui offrant une cible encore plus tentante. Il avait donc abaissé ses cartes et ruiné la surprise.

La prochaine roquette se dirigerait vers lui dès que le djihadiste aurait eu le temps de recharger.

L'arrière de la cabane possédait des terrasses couvertes au rez-de-chaussée et au premier étage ; Elizabeth, la veille, avait parlé de cette dernière comme de la « chambre-porche ». Sokolov enjamba une fenêtre brisée et atterrit en plein dans cet espace. Si l'un des djihadistes de l'arrière l'avait remarqué – et c'était sans doute le cas –, ils savaient qu'ils pouvaient maintenant lui tirer dessus. Le coup n'était pas facile car s'ils étaient à proximité, ils tireraient vers le haut à travers le plancher du porche ; et s'ils étaient plus loin, leur vue serait bloquée par les meubles. Mais leur surplus de munitions pallierait nombre de ces déficiences. L'espérance de vie de Sokolov sur ce porche était bien inférieure à

soixante secondes.

Ou du moins en était-il ainsi jusqu'à ce que l'étage de la cabane explose. Le type au lance-roquettes connaissait son affaire : en deux coups, il avait abattu un hélicoptère et pratiquement décapité le bâtiment où Sokolov avait établi son perchoir de sniper.

Sokolov, pris dans une énorme masse de débris – surtout des rondins –, chuta. La chambre-porche se détacha du flanc de la maison et se renversa, l'entraînant dans sa chute. Il toucha le sol avec moins de violence qu'il ne l'aurait cru. Mais les rondins et une partie considérable de la charpente du toit suivirent, et l'univers de Sokolov devint noir et confiné ; lorsqu'il essaya de bouger la jambe droite, elle ne remua pas du tout, mais réagit avec une bizarre sensation de picotement qu'il savait annonciatrice d'une douleur terrible.

La quête de clous à enfoncer de Seamus battait de l'aile, car les clous potentiels mouraient ou s'enfuyaient, contournant la cabane et s'abritant derrière les nombreux arbres, appentis et tas de bois qui encombraient cette bande de terrain. Il devenait évident qu'il lui fallait se poster plus bas sur la pente. Et pourtant, il hésitait. Il savait que Yuxia insisterait pour l'accompagner et il ne voulait pas l'emmener dans ce qui allait sans aucun doute tourner au combat rapproché sans merci d'un arbre à l'autre, l'équivalent d'une lutte à la hache dans un sous-sol sans lumière. Il cherchait le moyen d'aborder le sujet avec elle lorsqu'il remarqua l'hélico qui survolait l'arrière de la propriété, juste au-dessus des cimes des arbres – autrement dit presque à la hauteur de Seamus. S'il avait fait partie de la bande des salauds, il aurait pu descendre le pilote et le copilote d'une seule balle à travers leurs casques. Il se contenta de se redresser sur ses coudes et de le regarder passer avec le cynisme et l'impuissance du combattant aguerri. Car il était clair que les deux flics n'avaient pas idée de l'ampleur du danger. Ils étaient sans doute venus là pour répondre à un signalement téléphonique vague et agité ; des coups de feu avaient été entendus dans les bois. Cela devait se produire tout le temps dans ces contrées. Supposant que ce n'étaient rien de plus que des braconniers ou des gamins qui s'amusaient avec le fusil de leur père, ils survolaient la zone à basse altitude juste pour instiller la peur du bon Dieu dans le cœur des mécréants. Après cela, ils rentreraient à la station et passeraient l'après-midi à boire du café en rédigeant un rapport tout ce qu'il y a de plus ennuyeux.

Ils allaient mourir.

Le copilote tournait la tête d'un côté et de l'autre pour examiner le sol. De temps en temps, son regard se posait dans un angle d'où il aurait pu – à la rigueur – avoir Seamus dans sa vision périphérique. Si seulement celui-ci n'avait pas été vêtu en camouflage de pied en cap.

Il se leva d'un bond et fit quelques sauts bras écartés. Il défit sa parka, la retourna et se mit à l'agiter au-dessus de sa tête.

Tel un chien qui présente son cul à renifler, l'hélico tourna vers lui son rotor anticouple et s'éloigna.

Seamus remarqua quelque chose de rouge sur son bras, juste au-dessus du coude, et baissa les yeux avec curiosité pour s'apercevoir qu'un morceau de chair manquait.

Yuxia se leva brusquement et tira. Puis elle actionna la pompe de son fusil, éjectant la douille vide, et chambra la dernière balle.

Zula n'avait vraiment pas de veine avec son fusil. Visiblement, les djihadistes étaient assez doués pour rester à l'abri. Elle avait tiré une nouvelle fois, mais sans rien toucher, à ce qu'il semblait. Elle n'avait plus que deux balles.

Olivia s'était levée d'un bond lorsque la moitié supérieure de la cabane de Jake avait été désintégrée et elle avait esquissé quelques pas vers les ruines mais Marlon l'avait plaquée brusquement au sol. Il était étendu à côté d'elle, à présent, une main consolatrice sur son épaule, et lui parlait.

Zula sursauta, sentant un mouvement non loin, et regarda derrière elle : c'était Csongor qui approchait à quatre pattes. Il se laissa tomber tout contre elle. Le corps de Zula réagit comme s'il s'agissait d'une simple marque d'affection. Mais son esprit comprenait qu'il se transformait volontairement en bouclier humain afin de la protéger des tirs venus de la direction qui les préoccupait le plus.

« Tu n'as pas besoin de faire ça, dit-elle.

– Chut ! C'est très logique.

– Ah oui ?

– Oui. Il faut que tu te serves de ton fusil pour abattre le type avec l'arme, là – un lance-roquettes, je crois ? Mais tu ne peux pas le faire si ce connard là-bas te tire dessus – il agita vaguement son revolver dans la direction d'où ils avaient entendu venir les rafales de mitraillette. Alors je m'occupe de lui. »

Elle s'apprêtait à le contredire lorsqu'un bruit formidable se fit entendre au-dessus de leurs têtes. Ils regardèrent vers le haut, clignant des yeux pour se protéger d'un halo de sciure qui descendait sur eux, et virent une série irrégulière d'impacts de balles tout neufs dans le mur de l'étable.

Zula croisa le regard d'Olivia pendant quelques secondes.

« Dispersons-nous ! » cria Zula. Elle se redressa et courut de l'autre côté de l'abri. Elle entendit Olivia relayer l'ordre à Marlon, le bruit de leur course et de leurs halètements tandis qu'ils cherchaient un autre abri.

Elle regardait autour d'elle pour essayer de voir où avait atterri Csongor lorsqu'une fusillade, la plus longue et la plus bruyante jusqu'ici, se déclencha dans l'allée, près du portail. S'aplatissant contre le mur de la grange, elle comprit que cela devait être Jake et les voisins qui montaient une espèce d'attaque en règle. Sans doute remontaient-ils l'allée, ce qui signifiait que les djihadistes qui étaient restés de ce côté-là allaient devoir se replier vers la maison.

Jake et son groupe avaient-ils repéré les roquettes ? Comprenaient-ils à quoi ils s'attaquaient ?

Zula, rassemblant une énergie qu'elle n'avait nul droit d'avoir, prit le risque de se lever et de courir sur plusieurs mètres jusqu'au tas de bois derrière lequel Jake s'était abrité tout à l'heure. Elle se jeta par terre, dressa prudemment la tête et essaya de se faire une idée de la scène qui s'offrait à elle.

Dans cet environnement plein de formes naturelles irrégulières, toute ligne droite et toute surface lisse attiraient l'attention. Elle en repéra une qui dépassait de la base d'un arbre. Une forme créée par l'homme, c'était certain. Mais pas un fusil. Elle soupçonna qu'il s'agissait du lance-roquettes. Il s'agitait en tous sens comme si l'homme s'apprêtait à s'en servir.

Pour envoyer une grenade en plein milieu du groupe mené par Jake dans l'allée.

Elle était trop bas. Elle s'assit, s'appuya contre le tas de bois pour se stabiliser et visa.

De ce point de vue plus élevé, elle put voir parfaitement la tête et les épaules d'un homme, accroupi contre un arbre, dos à elle, qui tenait un lance-roquettes chargé sur l'épaule.

Elle régla sa mire entre ses omoplates et fit jouer la gâchette, prête à tirer. Puis elle entendit un craquement violent et sentit quelque chose s'abattre sur le sommet de sa tête.

L'homme à la mitraillette était d'une insaisissabilité à rendre fou. Lorsque les quatre s'étaient dispersés sur la suggestion de Zula, il aurait dû tirer dans toutes les directions pour essayer de toucher au moins l'un d'entre eux. Au lieu de cela, le djihadiste s'était prudemment abstenu, réalisant sans doute que dans une telle mêlée il allait gâcher des munitions.

Csongor était à peu près certain d'avoir trouvé un abri

relativement sûr. Comme il était une grosse cible avec un petit revolver, il estimait que ses chances dans un duel à la course avec un homme petit et agile muni d'une arme automatique étaient quasi nulles. Même si cela lui était difficile, il resta donc étendu, immobile et silencieux, en attendant que l'autre fasse un geste.

Rien ne se produisit pendant une minute ou deux, en dehors des coups de feu de l'allée.

Mais tout à coup, l'homme se leva, à peut-être dix mètres de lui, et tira, mitraillette sur la hanche. Il examina le résultat puis épaula afin de mieux viser sa cible.

L'homme tirait sur Zula.

Csongor se mit sur un genou, leva le revolver et tira une demi-douzaine de balles. Lorsqu'il eut terminé, l'homme avait disparu : mort ou enfui, c'était difficile à dire.

Zula avait été heurtée par une bûche délogée du sommet de la pile par une rafale maladroite. Elle aurait une méchante bosse, mais rien de grave.

S'efforçant de ne pas réfléchir à ce que cela signifiait, elle prépara de nouveau son tir : l'homme au lance-roquettes était toujours à peu près au même endroit. Accroupi, il sautillait légèrement sur ses chevilles, pivotant de temps à autre pour évaluer différentes cibles.

Soudain, il changea du tout au tout. Auparavant nerveux et impatient, il se coula alors dans l'attitude d'un chat qui s'apprête à bondir. À travers le viseur de son fusil, elle vit son œil se familiariser avec la lunette de son arme, son doigt trouver la gâchette la première.

Mais des deux chats, elle fut le plus rapide : elle appuya sur la gâchette.

Rien ne se produisit. Elle comprit alors que son doigt avait dû se contracter sur la gâchette et tirer lorsque le bout de bois l'avait cognée à la tête. La chambre était vide.

Elle actionna la pompe, chambra sa dernière balle, ajusta de nouveau son canon et tira. Relevant la tête de son viseur, elle vit l'homme s'étaler en avant, et un jet de feu jaillir de son épaule : la roquette. Elle rebondit à quelques mètres de lui, s'éleva en spirale et s'éloigna dans un couinement.

« OK, dit Seamus. D'accord, tu peux venir. Mais garde la dernière cartouche pour quelque chose d'important, OK ? » Là-dessus, il se mit à dévaler la pente au pas de course, portant le fusil avec son bras valide et laissant pendre l'autre. Du sang en coulait librement et dégouttait de ses doigts. Il faillit trébucher

sur le corps de l'homme qui lui avait tiré dessus et qui avait été abattu par le coup de fusil de chasse de Yuxia. Jones avait dû renvoyer ce type à l'arrière pour retrouver et éliminer l'irritant sniper, tâche que Seamus avait rendue presque trop facile en sautant en l'air et en s'offrant comme cible.

Mais d'un autre côté, cela lui avait peut-être sauvé la vie. S'il était resté étendu, l'intrus se serait approché davantage avant d'ouvrir le feu. En bondissant bras écartés, Seamus s'était rendu irrésistible, et l'homme avait cédé à la tentation d'ouvrir le feu à plus longue portée que son pistolet n'en était capable.

« Je prends son flingue ? demanda Yuxia, qui trottinait quelques mètres derrière lui.

– Bonne idée, ma belle. Sache que si t'appuies sur la gâchette, il va faire feu.

– OK.

– Sur le dessus, il y a une espèce de glissière qui va revenir en arrière et t'arracher un bout de chair, si tu le tiens comme ça.

– Hmm, hmm, répondit-elle, un peu absente.

– Je suis sérieux. Enlève ta main du dessus. »

Elle finit par obéir.

« Ça va ?

– On est en train de courir à découvert.

– Tu peux t'arrêter quand tu veux, répliqua Seamus, un peu agacé. Si on fait ça, c'est que le bouquet final de ce truc est en train de se passer en ce moment même, et on n'est plus à proximité du théâtre des événements. J'ai besoin d'un angle et d'un tir.

– Tu pisses le sang par terre.

– C'est l'endroit idéal pour ça. »

Ils coururent environ deux cents mètres à travers l'espace dégagé qui suivait le périmètre de la propriété débroussaillée ; sans voir de djihadistes vivants. La cabane avait subi une dégradation spectaculaire, mais Seamus ne le vit et ne le comprit que très vaguement. Il s'aperçut qu'il était sans doute en train de glisser vers l'état de choc. Il en avait un peu honte, car sa blessure au bras n'aurait pas dû prendre de telles proportions. Son acte de courir au bas de la colline et de rejoindre la propriété était, en un sens, une tactique semi-consciente pour l'évacuer de son esprit et penser à autre chose.

« Je le vois, ce salopard », annonça-t-il. La tête d'un homme de haute taille avait paru à peut-être cent mètres de là. Il s'avança jusqu'à l'arbre suivant, s'appuya dessus pour se stabiliser en vue du tir à venir et se laissa tomber sur son genou gauche.

Il n'avait pas prévu de se laisser tomber à genoux : cela s'était

pro duit indépendamment de sa volonté. Sa jambe droite avait cédé.

Pendant la course, quelque chose de lourd cognait contre sa cuisse à chaque foulée. Quelque chose qui se trouvait dans la poche droite de son pantalon. Lorsqu'il tomba, son genou droit se dressa et cette poche se retrouva compressée tandis que l'avant de son pantalon se plissait : un jet de liquide tiède se répandit, inondant sa fesse droite et dégoulinant le long de sa cuisse.

Il baissa les yeux pour la première fois depuis longtemps et s'aperçut qu'il avait également reçu une balle du côté droit de l'abdomen et que le sang n'avait cessé de couler, s'accumulant, pour une raison inconnue, dans sa poche.

Il était couché sur le dos, et Yuxia se tenait debout devant lui, les mains sur la bouche. Peut-être laissa-t-elle échapper un petit cri.

De son bras valide, il leva son fusil de sniper : « Descends-le, dit-il. Descends Abdallah Jones. »

Csongor s'avança prudemment pour voir s'il avait réussi à abattre l'homme à la mitraillette. Il entendit un bruissement léger : Abdallah Jones se tenait là et le regardait. Csongor le braqua avec son revolver. Au même moment, Jones ramena sa kalachnikov vers lui et la pointa sur Csongor.

La distance était trop grande pour que Csongor soit à son aise. Ses mains tremblaient.

« Vous, dit Jones. Si vous étiez n'importe qui d'autre, j'aurais déjà appuyé sur la gâchette. Mais là, je suis complètement abasourdi. Qu'est-ce que vous foutez là, Csongor ? C'est Csongor, c'est ça ?

– Oui.

– Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

– C'est une longue histoire.

– Ça, c'est dommage. Parce que j'aurais vraiment adoré l'entendre. Mais bien sûr, nous n'avons pas le temps. »

Il épaula la kalachnikov.

Un craquement retentit sur le côté. Le sniper. Jones regarda dans cette direction, mais sans trahir la moindre blessure. Le sniper avait manqué son coup.

Csongor se jeta à terre et se mit à tirer à l'aveugle à travers les branchages.

Plusieurs balles arrivèrent dans sa direction, mais Jones tirait simplement pour le forcer à garder la tête baissée. Cela fonctionna. Lorsque Csongor rassembla le courage nécessaire pour lever la tête, Jones avait disparu.

Le bourdonnement d'un petit moteur se fit entendre près de la cabane.

Csongor se leva et vit Jones à califourchon sur un quad. Il passa quelques instants à comprendre comment marchaient les commandes, puis fit demi-tour et se dirigea vers le flanc de la maison, tentant de rejoindre la route.

Sokolov éprouvait la douleur la plus intense qu'il ait jamais connue et il comprenait qu'il allait peut-être perdre sa jambe avant la fin des événements. Il avait même envisagé de sortir son couteau et de s'autoamputer. À part ça, cependant, il n'allait pas si mal. Aucune balle ne l'avait atteint. Il n'avait pas subi de traumatisme grave pendant l'effondrement de la chambre-porche. Le plancher du porche, qui s'était écroulé juste à côté de lui – une vraie guillotine qui l'aurait sectionné en deux s'il était tombé à un autre endroit –, avait formé une poche : tous les rondins et autres débris qui s'étaient abattus dessus avaient été maintenus au-dessus du sol par sa structure, qui avait été tordue et compressée, mais pas complètement enfoncée dans le sol.

Donc il s'en sortait bien. Sauf qu'il ne pouvait pas bouger. Le tas en rondins présentait plusieurs larges ouvertures par lesquelles il pouvait regarder autour de lui, et il avait essayé de viser par celles-ci. Mais aucune cible ne s'était présentée.

Enfin, jusqu'à ce qu'il entende le démarrage du quad.

Il ne le voyait pas, le quad – sa vue de ce côté-là était bloquée par un gros morceau du toit de la cabane –, aussi supposa-t-il qu'il s'agissait de Jake, venu récupérer son véhicule.

Le moteur tourna au ralenti pendant quelques instants. Puis le conducteur démarra et se mit à rouler le long du flanc de la cabane, contournant le tas de décombres dans lequel était piégé Sokolov.

Par un interstice entre les rondins, Sokolov aperçut la tête du conducteur : Jones.

Il s'agita brusquement, envoyant une onde de douleur saisissante dans sa jambe, et se tordit dans une position d'où il pouvait tirer par un autre interstice. Jones devrait passer devant dans très peu de temps.

Effectivement, celui-ci eut l'obligeance de le faire, et Sokolov appuya sur la gâchette à plusieurs reprises lorsque le véhicule entra dans son champ de vision.

Le moteur s'arrêta avec un craquement mécanique, et Jones jura. Malheureusement, l'élan du véhicule l'avait entraîné hors de la vue de Sokolov. Il entendit Jones descendre et préparer sa kalachnikov. Le bout de l'arme apparut quelques instants, se

découpant sur le bord de l'ouverture de Sokolov.

Mais les détonations qu'il entendit ensuite n'étaient pas des rafales de kalachnikov tirées à proximité, mais des coups de revolver venant de plus loin. Pas un, mais deux revolvers qui tiraient sans discontinuer.

Complètement exposé à la base du tas de gravats, harcelé par des balles tirées au petit bonheur par des revolvers lointains, dans l'impossibilité de s'abriter dans le tas en rondins où se cachait un homme armé, Jones se mit à courir, dos à la cabane, vers là d'où il était venu. Lorsque ses intentions devinrent claires, Yuxia quitta son abri et se lança à sa poursuite, hurlant des jurons et tirant dans tous les sens jusqu'à ce que son pistolet tombe à court de munitions. Mais entre-temps, Jones avait disparu dans la forêt au pied de la colline.

Quelques minutes après que Seamus et Yuxia l'eurent laissé, Richard se força à se relever et à reprendre la piste en boitillant. Il avait avalé autant d'ibuprofène que son organisme pouvait en supporter et il avait enveloppé sa cheville foulée dans des bandes de tissu déchirées dans les vêtements de Jahandar. Une longue branche d'arbre, débarrassée de ses feuilles, lui servit de canne. La piste du haut – l'ascension au sommet du gros rocher plat, suivie par la longue traversée du champ d'éboulis – représenterait plusieurs heures très pénibles pour un homme dans son état. Mais il y avait un autre moyen d'arriver chez Jake, une route basse qui longeait l'orée de la forêt, traversant le vieux campement de la mine puis contournant une avancée de la montagne avant de déboucher dans la vallée de Prohibition Crick. Cette option semblait bien meilleure. Il quitta donc la piste peu avant qu'elle ne dépasse la limite des arbres et se mit à boitiller vers le sud à travers bois. Il avait craint que l'expédition ne tourne au calvaire, mais une fois qu'il eut trouvé sa cadence, il réussit à garder une allure honnête – pas tellement plus lente que s'il ne s'était pas foulé la cheville.

La première partie de son trajet, entre la piste et le campement abandonné, présentait quelques étapes difficiles. À un moment donné, il fut forcé de parcourir une pente de haut en bas en quête du meilleur endroit pour la traverser. Il trouva finalement le passage en repérant une trace laissée par plusieurs personnes qui l'avaient précédé. Étant donné la fraîcheur des empreintes et des déchets qu'ils avaient laissés derrière eux, il était évident qu'il marchait désormais dans les pas du contingent de djihadistes de Jones. Une fois qu'il eut dépassé cette difficulté,

notamment en se traînant sur les fesses, gardant son bâton bien planté pour éviter de dégringoler au bas de la colline, il arriva sur une portion de terrain plus plat qui, si sa mémoire ne le trompait pas, menait au campement. Là, les traces des djihadistes s'écartaient : ils s'étaient déployés pour partir en reconnaissance. Richard se plaça grosso modo dans leur sillage, plantant son bâton à chaque pas.

Son esprit vagabondait. Il osait maintenant croire que tout allait bien se terminer, que Zula serait arrivée saine et sauve chez Jake entre-temps, et qu'il allait bientôt l'y rejoindre. Que Jones s'évanouirait dans la nature sauvage de l'Idaho et du Montana ou serait capturé, et que la vie des Forthrast pourrait reprendre son cours normal. Ce qui le fit penser à tous les mails, à tous les tweets qui l'attendaient, à toutes les choses laissées en plan. Et, parmi ces considérations, il pensa soudain à se demander ce que fabriquait Egdod. Car, à la réflexion, Richard était connecté sous son nom lorsque Jones avait coupé sa connexion Internet. Egdod avait dû passer en mode automatique, ce qui, dans son cas, signifiait faire des milliers de kilomètres à pied à travers T'Rain pour essayer de rejoindre son palais sur la cime d'une montagne. Cela avait dû, pour le moins, attirer pas mal l'attention dans l'univers du jeu. Il se demanda combien de personnages de haut niveau avaient tenté de s'attaquer à Egdod, et si l'un d'entre eux avait réussi à défaire le vieil homme. Il essaya de se rappeler l'aspect des paysages entre Carthinias et la région d'Egdod. Il se représenta le vieux mage en train de patauger dans des marais, de cheminer obstinément dans des déserts, d'escalader des chaînes de montagnes et de traverser des forêts.

C'était un peu ce que Richard était en train de faire. Egdod, bien sûr, était muni d'un bâton de magicien : un simple bout de bois, sans gravures stylées ni pierres précieuses. Exactement comme celui que tenait Richard. La barbe d'Egdod était longue et blanche, tandis que Richard n'avait qu'une ombre de poils grisonnants. Et Egdod, à l'évidence, n'avait pas besoin de transporter un énorme revolver volé dans sa ceinture. D'ailleurs, Egdod n'avait même pas de ceinture. Mais malgré toutes ces différences, Richard se réjouit immensément à l'idée que, au même moment, Egdod et lui se retrouvent en train d'errer, seuls, dans leurs mondes respectifs, ayant l'occasion de voir toutes choses de plus près qu'ils n'y étaient accoutumés. Ils reprenaient contact avec le terreau qui les avait vus naître.

Et ils étaient peut-être cernés par des ennemis inconnus. Richard, dans sa rêverie, avait complètement oublié de guetter le couguar. Il exécuta une lente pirouette autour de son bâton pour

vérifier qu'on ne l'avait pas pris pour proie. Mais bien sûr, lorsqu'on était chassé, le problème justement, c'était qu'on ne pouvait pas le savoir. Il resta immobile une minute ou deux, tendant l'oreille et s'imprégnant de l'atmosphère de la forêt. Il savourait l'instant. Car très bientôt, cette partie de sa vie allait se terminer, et il descendrait dans la vallée de Prohibition Crick de la même façon qu'il l'avait fait cet après-midi de l'automne 1974 avec une peau d'ours sur le dos. Sauf que, au lieu d'une planque de trafiquants abandonnée, il allait trouver une belle cabane moderne équipée d'Internet, pleine de gens qui se feraient une joie de lui parler.

Lorsqu'il fut prêt, il pivota de nouveau et suivit les empreintes boueuses des djihadistes vers la sortie des arbres, jusqu'au plateau découvert de l'ancien campement.

Un homme seul marchait vers lui, à deux ou trois cents mètres, un fusil en bandoulière. Il avançait du pas fatigué, traînant, de l'homme qui sait qu'il devrait être en train de courir mais ne parvient tout bonnement pas à rassembler l'énergie nécessaire. De temps à autre, il se retournait et faisait quelques pas en arrière, un peu comme lui, quelques minutes plus tôt, lorsqu'il avait craint la présence du couguar. Mais à la différence de Richard, il scrutait également le ciel. Et effectivement, maintenant que Richard était à découvert, il remarqua le son d'au moins un hélicoptère.

L'homme se retourna de nouveau et s'immobilisa, le regard planté sur Richard. C'était Abdallah Jones.

Richard hésita à sortir son revolver, mais même avec son canon long et son gros calibre, il ne lui servirait à rien à cette distance. Il était donc tout à fait superflu d'informer Jones qu'il était armé. Prenant appui sur son bâton, il se laissa tomber sur un genou. Lui et Jones se regardaient à présent à travers un halo d'herbes folles. Jones leva son arme : une kalachnikov. Richard se laissa tomber sur les deux genoux, puis à quatre pattes, puis crapahuta jusqu'à un emplacement plus sûr juste au moment où quelques balles sifflèrent dans l'air au-dessus de lui et allèrent s'enfoncer dans la boue derrière.

Il était difficile de se déplacer de cette manière sans faire remuer les buissons, ce qui indiquerait sa position à Jones. Dans tous les cas, il laissait une trace que Jones n'avait qu'à suivre jusqu'à trouver l'angle de tir idéal. Richard, regardant derrière lui, remarqua l'embarrassante largeur de cette trace et, même là, entendit la voix de la Muse furieuse qui lui rappelait qu'il avait besoin de perdre du poids. S'il avançait en zigzag, la trace se diviserait en plusieurs segments, ce qui rendrait plus difficile à

Jones de trouer son gros cul en le suivant d'un pas tranquille. Mais cela le ralentirait. Il était donc vital qu'il trouve un abri correct pour forcer Jones à s'exposer.

Se remémorant le dernier point de vue qu'il avait admiré juste avant de remarquer Jones, il se rappela une cabane en rondins délabrée qui devait à présent se trouver à une cinquantaine de mètres de lui. Ce n'était pas trop loin de la lisière de la forêt ; et, de là où il était, il lui suffisait d'une accélération brève et très douloureuse pour rejoindre les bois. Il rampa donc dans cette direction, s'arrêtant de temps à autre pour tendre l'oreille, espérant récolter un indice sur la position de Jones.

Indice que Jones eut l'obligeance de lui fournir, criant : « C'est qui votre petit copain, Dodge ? Il est bien sournois. »

Richard se leva et piqua un sprint vers les bois. Il plongea aussitôt qu'il se mit à entendre des coups de feu. En réalité, « sprint » était une manière passablement optimiste de décrire son mouvement ; pour Richard, cela signifiait juste qu'il allait aussi vite qu'il le pouvait. Plusieurs balles passèrent tout près de lui ou, du moins, c'est ce qu'il conclut des sons étranges qui semblaient déchirer des molécules d'air à proximité. De là où il atterrit, il n'avait plus qu'à ramper dans la boue sur quelques mètres pour atteindre les arbres. Là, il se sentit suffisamment en sécurité pour se redresser à quatre pattes et avancer dans la forêt jusqu'à ce que la cabane en rondins soit visible à un jet de pierre de lui.

Jones le suivait d'un pas tranquille, traversant la partie campement où il courait, plongeait et rampait quelques instants plus tôt. Son attention, comme de juste, était focalisée principalement sur les bois. Mais il ne cessait de se retourner pour regarder dans la direction par laquelle Richard avait débouché dans le campement. Celui-ci profita d'un moment où il avait la tête tournée pour quitter sa cachette d'un bond et « sprinter » sur environ la moitié de la distance qui séparait les arbres de la cabane, sans quitter Jones des yeux. Finalement, le djihadiste le repéra et braqua sa kalachnikov dans sa direction. Richard plongea de nouveau et rampa jusqu'à la cabane. Les balles sifflaient tout autour de lui. Si Jones avait disposé d'un stock de munitions illimité, il aurait presque certainement atteint Richard. Mais il semblait économiser ses balles. Ce qui était une bonne chose. Mais poussa Richard à se demander ce qui avait pu si mal tourner, pour Jones, dans les dernières heures. Pourquoi revenait-il en arrière, seul, bientôt à court de munitions ? Que s'était-il passé à Prohibition Crick dans la matinée ?

Une fois parvenu du côté protégé de la cabane, Richard se leva et pénétra, exténué, à l'intérieur ; dans l'obscurité soudaine, il trébucha sur une masse molle qui se révéla être le cadavre d'Erasto. Les mouches avaient déjà commencé à s'y attaquer. D'où venaient les mouches dans ce genre de situations ?

Contenant une puissante envie de vomir, Richard tapota le cadavre pour chercher des armes. Mais quelqu'un s'en était déjà chargé, soulageant son défunt camarade de tout, sauf d'une cartouche destinée à un revolver absent.

À genoux, Richard se traîna sur les vestiges pourrissants du toit effondré de la cabane jusqu'à une fenêtre ouverte, passa la tête dehors un instant et la rentra. Jones avait changé de direction et marchait droit sur lui, fusil à l'épaule, prêt à faire feu.

« Encore un Forthrast qui attend la mort planqué dans les ruines d'une cabane en rondins, dit Jones. Vous êtes cohérents, il faut vous le reconnaître. Malheureusement, je n'ai pas de lance-roquettes comme celui qu'on a utilisé chez votre frère, mais le résultat va être le même : un tas de viande morte dans une cahute dévastée. »

Richard, plus jeune, aurait pu être bouleversé par ce genre de discours. En l'occurrence, il ne prêta quasiment pas attention au sens des mots, mais s'en servit principalement pour estimer la position de Jones. Il avait sorti son revolver, inspecté la culasse, vérifié qu'il était bien chargé de ses cinq balles. Il plaça le pouce sur le chien massif et le recula jusqu'à entendre le déclic.

« Vous voyez, dit Jones. Quand vous faites l'erreur de me laisser approcher si près, je n'ai pas besoin d'un lance-roquettes pour ma grenade. »

Assis par terre sous la fenêtre, Richard regardait le puits de lumière qui s'en déversait : il vit un objet voler à l'intérieur, rebondir sur le mur d'en face et tomber sur le sol – l'ancien toit, en réalité. Il rebondit encore une fois et s'immobilisa presque à portée de main de Richard. Celui-ci roula dans la direction de l'objet. Sa main se referma dessus à l'instant même où ce dont il s'agissait parvenait à sa conscience : une grenade. Il aurait été malin, supposa-t-il par la suite, de la renvoyer sur Jones par la fenêtre, mais de là, la solution la plus facile et évidente – et rapide – consistait à la jeter par l'encadrement de la porte absente. Ce fut donc ce qu'il décida, et il fut soulagé de la voir disparaître au-delà du porche bétonné ; il n'était plus dans la ligne de feu directe des shrapnels. La grenade éclata et, pendant quelques secondes, la vie de Richard tourna entièrement autour de cette explosion.

Mais seulement pendant quelques secondes. Il avait attendu

trop longtemps, s'était montré trop prudent ; il n'avait réchappé aux effets de la grenade que grâce à un pur coup de chance. Il se leva, un peu tremblant, non seulement à cause de sa cheville mais aussi à cause de l'étourdissement provoqué par la détonation, et alla se poster dos au mur à côté de la fenêtre. De là, il voyait une étroite bande de terrain, mais Jones ne s'y trouvait pas. Il brandit son revolver devant lui, pivota sur son pied valide et se présenta devant l'ouverture assez longtemps pour se faire une image exhaustive de la situation.

Jones était environ à dix heures et plus bas que Richard ne s'y serait attendu, car il s'était apparemment jeté par terre pour attendre l'explosion. Il était juste en train de se relever, et lorsque Richard croisa son regard, il plongea soudain de côté vers la cabane. Richard fit pivoter le revolver, essayant de suivre le mouvement, mais son coude cogna l'embrasure de la fenêtre à l'instant même où il décida d'appuyer sur la gâchette. Le revolver produisit une détonation qui aurait paru bruyante si la grenade n'avait pas explosé quelques secondes auparavant, et la balle traversa les herbes hautes et passa à environ trente centimètres de la tête de Jones. Celui-ci était en train d'épauler pour riposter, mais Richard était déjà sur le point de s'écarter de la fenêtre. Il se recula si vivement, en fait, qu'il perdit l'équilibre et tomba sur les fesses.

Lui et Jones n'étaient plus qu'à un mètre cinquante tout au plus l'un de l'autre, séparés seulement par le mur en rondins de la cabane.

Richard pouvait rester planté là et attendre, dans l'espoir que Jones se mette au meilleur emplacement pour qu'il puisse l'abattre par un interstice entre les rondins. Ou il pouvait sortir par où il était venu, faire le tour de la cabane et tenter de se poster au coin pour tirer. Ou il pouvait se montrer de nouveau à la fenêtre et tirer.

Il était en train d'armer son revolver lorsque Jones ouvrit le feu avec sa kalachnikov. Un sursaut parcourut le corps de Richard, et il manqua désarmer le chien. Mais les balles ne semblaient pas entrer dans la cabane. Ce n'était pas possible, d'ailleurs, étant donné l'endroit où se trouvait Jones. Sur quoi pouvait-il bien tirer ?

Il se dit qu'il réfléchissait trop.

C'était une fusillade. Rien de plus simple. Mais il compliquait trop la chose en essayant d'utiliser ses neurones pour examiner toutes les combinaisons possibles, tenter de trouver une astuce pour éviter la nature fondamentale de ce qui était en train de se passer : il fallait atteindre l'autre camp sans être blessé. Son

adversaire, bien sûr, se fichait royalement de ce qui pouvait bien lui arriver ; c'était sans doute déjà un homme mort, de toute façon – cela donnait à Jones un avantage que Richard ne pouvait compenser qu'en adoptant la même attitude. Une attitude qui lui venait naturellement dans sa jeunesse, à l'époque où il avait abattu le grizzly et accompli une foule d'autres actions qui, avec le recul, auraient pu sembler peu judicieuses. La richesse et le succès l'avaient changé : il repensait désormais à ces aventures avec une sainte horreur. Mais il lui fallait à présent se remettre dans cet état d'esprit ou Jones allait l'abattre, ça ne ferait pas un pli.

Toutes ces réflexions envahirent son esprit d'un seul coup, comme si les Muses furieuses avaient choisi ce moment pour renoncer à leur furie, pour une fois – et peut-être pour toujours –, et chantaient à présent tels des anges dans ses oreilles.

Richard se leva dans l'encadrement de la fenêtre, tenant son revolver d'une main, et le braqua vers le sol.

Jones était juste là, assis par terre, appuyé contre le mur de la cabane ; avec son fusil, il ne visait pas Richard, mais le terrain face à lui. Pour une raison inconnue, c'était dans cette direction qu'il tirait depuis tout à l'heure.

Il leva les yeux sur Richard.

« Ce n'est rien de plus qu'un gros chat, bon sang ! » s'exclama-t-il.

Richard appuya sur la gâchette et lui tira une balle dans la tête.

Il arma de nouveau le chien et resta immobile pendant quelques secondes pour contempler le résultat de son acte, voulant s'assurer qu'il interprétait bien ce que ses yeux lui montraient et qu'il ne prenait pas ses désirs pour des réalités. Mais pas de doute, Jones était mort.

Finalement, il releva les yeux des restes du djihadiste et examina le champ de mauvaises herbes et de buissons qui s'étendait au loin. Aucune trace de ce qui avait provoqué ainsi l'émerveillement de Jones dans ses derniers instants. Car les bourgeons vert tendre n'avaient pas encore commencé à pointer, et la teinte générale était celle des feuilles mortes de l'année passée. Enfin, cependant, les yeux de Richard se posèrent sur un visage, indiscutablement. Pas un visage humain. Les humains n'ont pas les yeux dorés.

Les yeux le fixèrent suffisamment longtemps pour que Richard ressente un afflux de sang lui venir aux joues. Il piquait un fard. Une espèce de réaction atavique, sans doute, provoquée par le fait d'être observé de la sorte. Mais les yeux clignèrent, et la petite tête du couguar se tourna, les oreilles froncées en réaction

à une menace invisible. Puis il fit demi-tour, et la dernière chose que vit Richard fut sa queue qui claquait comme un fouet et ses coussinets blancs tandis qu'il s'éloignait au galop.

6. *To dodge* : « esquiver ».

7. Ackley Improved, type de Winchester.

Ferme Forthrast
Nord-Ouest de l'Iowa

Thanksgiving

Richard avait passé beaucoup plus de temps à la ferme ces dernières semaines, principalement parce qu'il avait été nommé exécuteur testamentaire de John. Comme Alice était toujours en vie, c'était beaucoup moins compliqué que cela aurait pu l'être – il n'avait pas besoin de passer en revue tous les biens de son frère aîné, seulement ceux qui ne présentaient pas d'intérêt pour elle. Des outils, des armes, des affaires de chasse et de camping, et quelques habits. Richard distribua le tout entre les quatre fils et gendres de John et Alice. Il ne restait que quelques détails à régler. Parmi ceux-ci, le plus difficile pour Richard – difficile affectivement –, c'étaient les jambes artificielles. À cause de son habitude de lui en offrir une nouvelle paire à chaque fois qu'il entendait parler d'une innovation quelconque dans ce domaine, il y en avait un paquet ; elles s'entassaient comme des bûches dans un coin du grenier. Pendant qu'il les examinait en sanglotant, un après-midi, Richard eut une idée : une idée qui n'avait peut-être pas grand sens sur le plan pratique, mais qui lui sembla immédiatement juste. Il contacta Olivia, qui lui dit qu'elle « savait où joindre » Sokolov. Ils échangèrent quelques mails avec mesures et photos. Apparemment, la taille, le poids, la longueur de jambe et la pointure de Sokolov étaient quasi identiques à ceux de John : avant la fin de la journée, Richard se rendit au bureau local d'UPS pour expédier plusieurs jambes droites en fibre de carbone extrêmement coûteuses à une adresse au Royaume-Uni. Il faudrait, bien sûr, adapter le socle du moignon et effectuer quelques autres modifications, mais au final, Sokolov héritait d'un modèle un peu plus classe que celui que lui aurait fourni la Sécu.

À 11 heures du matin, après qu'ils furent tous revenus de la commémoration – une cérémonie qui ne rendait pas seulement hommage à John, mais aussi à Peter, Chet, Sergei, Pavel, les chasseurs d'ours, les propriétaires du camping-car et deux voisins de Jake –, Zula brancha son ordinateur portable sur l'écran plat dans la tanière de Grand-père, et ils appelèrent Olivia à Londres par Skype. Elle venait de rentrer du boulot et elle avait parfaitement l'air de l'élégante analyste des services secrets qu'elle était. Dès la connexion établie, elle insista pour que Zula approche son visage de la petite caméra au-dessus de l'écran de l'ordinateur afin de montrer sa dent artificielle toute neuve, qui était indiscernable de celle qui avait été arrachée, et sa lèvre, qui portait une cicatrice très fine et une petite balafre. La balafre, expliqua Zula, était réparable, mais elle avait décidé de la garder. Olivia l'approuva chaudement et ramena ses cheveux en arrière – elle les avait laissés pousser – pour montrer ce qu'elle décrivit comme sa cicatrice de « Frankenstein », souvenir de Xiamen.

Passé ces préliminaires, Zula s'écarta de la caméra. Olivia fit un commentaire élogieux sur sa tenue de messe. Zula répondit par une révérence faussement pudique, puis lissa la robe en question sous ses fesses et s'installa sur le canapé à côté de son grand-père. « Juste ciel, qui sont tous ces superbes gentlemen ? s'exclama Olivia. Te voilà en charmante compagnie, my dear! » Car de l'autre côté était assis Csongor, vêtu d'un costume noir acheté à la hâte au rayon grandes tailles de Walmart. Avec la maladresse immémoriale du prétendant en territoire ennemi, il passa un bras à l'arrière du canapé pour le passer autour des épaules de Zula. Ce qui donna lieu à un intermède comique : sa main retomba sur le tube à oxygène de Grand-père et le débrancha. Par chance, Richard avait eu le temps de lire tous les manuels d'instruction du système de survie de son père et de s'entraîner à faire fonctionner tout ça : il bondit, faussement horrifié, et fit tout un numéro en réajustant la machine, proposant de pratiquer une RCP sur son père. Il était difficile de dire jusqu'à quel point Grand-père suivait la scène, mais son visage montrait qu'il comprenait qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

« Et toi ? demanda Zula. Côté compagnie, ça donne quoi pour toi, ma belle ? »

Apparemment, Olivia avait installé son ordinateur portable sur la table de sa cuisine. Elle roula des yeux et sourit comme si elle venait de se faire surprendre en plein mensonge. Ses mains grossirent à l'écran lorsqu'elle attrapa l'ordinateur. Puis son appartement sembla tourner autour d'eux, et ils furent accueillis par la vue de Sokolov, en peignoir, qui buvait un café en lisant

un livre avec une paire de lunettes de presbyte qui lui donnaient un air curieusement professoral. Ce qui provoqua un concert d'exclamations joyeuses côté Iowa. Il leva son mug de café dans leur direction, puis but une gorgée.

« C'est pas un peu tard, chez vous, pour sortir du lit et prendre sa douche ? » demanda Richard, taquin. Sokolov eut l'air d'hésiter, et ils entendirent Olivia, hors champ, qui lui expliquait la phrase en russe. Lorsqu'il eut compris l'idée, il jeta un regard débonnaire à la caméra et expliqua : « Je reviens de la salle de sport. » Il se rencogna dans son siège et posa la jambe sur la table. Il y eut un moment de silence sur le canapé. Finalement, Richard dit : « Elle vous va bien.

– Petit prix, très petit prix », dit Sokolov.

Le fonctionnement du vidéo-chat rendait difficile de savoir qui il regardait, mais Zula eut le sentiment que ce regard et ces mots lui étaient destinés.

« On a tous eu un prix à payer et on n'a pas tous payé de la même manière, et ce prix n'a pas toujours été juste.

– Vous n'avez rien eu à payer, vous.

– Oh, je crois bien que si ! »

Le silence qui suivit fut plus que légèrement inconfortable, et, après l'avoir observé respectueusement, Olivia revint dans le champ et alla se poster derrière Sokolov. « Au fait, quelles nouvelles de Marlon ? dit-elle.

– On va l'appeler par Skype tout à l'heure. Il est encore tôt, à Beijing.

– Ah bon, il ne passe plus ses nuits à travailler ? demanda Olivia, surprise.

– Nolan lui a refilé des horaires de banquier, répondit Richard. Mais il était encore debout il y a à peine quelques heures pour jouer à T'Rain, mais on va le laisser faire un petit somme avant de le confronter à ça. »

Et il désigna la longueur du canapé.

« Je trouve que c'est une vue superbe et je regrette que le gouvernement de Sa Majesté n'observe pas Thanksgiving, sans quoi je serais là. » Elle baissa les yeux. « Nous serions là.

– Les services de l'immigration, dit Sokolov d'une voix lugubre.

– On va arranger ça », fit Olivia, rassurante.

Des coups de feu retentirent à l'extérieur. Il était difficile de savoir comment ressortaient les sons à travers la connexion Skype, mais l'expression de Sokolov changea brutalement.

« Ce n'est rien ! s'exclama Zula. Attendez, je vais vous montrer. » Elle se leva, prit l'ordinateur, l'apporta aussi près de la fenêtre que le permettaient les câbles et l'orienta vers le ruisseau.

Pour Richard, en vérité, c'était loin d'être « rien ». Il redoutait ce moment depuis six mois. Il lui était impossible d'entendre des coups de feu sans revoir des images qu'il aurait voulu oublier. À Seattle, Zula et lui voyaient le même docteur pour leur stress posttraumatique.

Mais rester enfermé toute la journée n'allait pas arranger les choses et sortir participer ne risquait guère d'empirer son cas. Une fois qu'ils eurent terminé l'appel sur Skype par des protestations d'affection et des promesses de visites transatlantiques à venir, ils enfilèrent tous des vêtements chauds, mirent des protections antibruit et se dirigèrent vers le ruisseau. Jake se trouvait là, et Elizabeth, et les trois garçons. Ils avaient laissé le chantier de reconstruction de la cabane pour une semaine afin de descendre de l'Idaho pour rendre visite à la famille et fleurir la tombe de John. Les garçons, élevés par leurs parents en pleine nature, avaient eu du mal à s'intégrer à la foule de banlieusards du Midwest fortunés qui constituaient une grande partie de la Ré-U, mais là, ils étaient dans leur élément : ils parcouraient la ligne des tireurs, assistant leurs cousins lorsqu'une arme s'enrayai t et leur prodiguant des conseils dans l'art de viser. C'était une journée relativement calme, une bénédiction pour des hommes d'extérieur, même si cela signifiait que les éoliennes ne produisaient pas grand-chose.

Richard était en train d'en observer une – il avait appris beaucoup de choses à leur sujet depuis qu'il s'occupait des affaires restantes de John – lorsqu'il vit un SUV quitter la nationale pour prendre la petite allée gravillonnée qui menait à la ferme. À environ trente mètres, il stoppa au check-point que la police d'État avait installé là, officiellement pour arrêter les terroristes assoiffés de vengeance, mais aussi pour empêcher les médias de se rendre envahissants et insupportables. De là, Richard ne voyait pas à travers le pare-brise, mais il devina au langage corporel du policier que le conducteur méritait un respect particulier. Il ouvrit le portail et le SUV s'engouffra dans la propriété. Il descendit l'allée à grand bruit, soulevant un nuage de poussière dans son sillage.

« Ils sont là », lui dit Zula, d'une voix indistincte à travers le casque. Apparemment, elle avait vu la même chose que lui.

« Il faut que je te prévienne, dit Richard, que c'est le colostomié le plus loquace et le plus joyeux que cette terre ait jamais porté.

– C'est une bonne chose, non ?

– Joyeux, c'est bien. Loquace, ça peut poser problème. Surtout s'il n'est pas capable de la fermer sur ce sujet pendant le dîner de

Thanksgiving. »

Il regarda sa nièce. « Sa bouche et ses autres orifices. Tu vois, moi aussi, je m'y mets.

– Peut-être qu'il se tient mieux quand il est assis à côté de Yuxia. C'est juste temporaire, pas vrai ?

– Quoi ? Lui et Yuxia ? Qui sait ?

– Je pensais plutôt à la colostomie.

– Oui, c'est temporaire. Mais les blagues à ce sujet sont éternelles. »

Ils avançaient vers la route côte à côte. « Et toi et Csongor ? » demanda Richard, jetant un coup d'œil au Hongrois par-dessus son épaule. Il tirait avec un revolver tandis que Jake critiquait sa posture.

« C'est peut-être permanent. Qui sait ? S'il arrive à survivre à cette journée et s'il a toujours envie de nous fréquenter, moi et ma famille, on pourra causer.

– Il en a vu d'autres.

– Ce n'est pas le même genre de difficulté. »

Le SUV se gara à quelques mètres, et le chauffeur baissa sa vitre. « Quel soulagement ! lança Seamus. Je croyais que ma poche avait débordé, mais Yuxia m'a fait remarquer qu'on passait devant un enclos de pourceaux. »

Yuxia avait sauté de son siège avant même que le SUV ne soit complètement arrêté et s'était jetée dans les bras de Zula. Elles échangèrent des glapissements si stridents que le dispositif électronique de suppression des aigus du casque de Richard se mit en marche. Richard échangea un regard avec Seamus et fit mine de tourner le volume au minimum.

« Je suis content que ton clan à Boston ait accepté de te prêter à nous pour les vacances », dit Richard, serrant la main de Seamus. Seamus était descendu de voiture et avait déplié sa longue carcasse.

« Ils ont eu peur de mon humour de garçon de ferme, alors ils ont préféré m'expédier dans une vraie ferme que de me garder à leur table. On ira les voir à Noël. Yuxia veut explorer sérieusement ma culture avant d'aller plus loin.

– Tu l'as embrassée, déjà ?

– Elle est insaisissable. Si j'avais la présomption de... de m'imaginer des droits sur elle, tu sais, elle me déchirerait un autre...

– Ne le dis pas.

– Pour répondre à ta question, Dodge, je crois qu'elle veut que mon appareil digestif retrouve son intégrité avant d'entrer en contact avec une de ses extrémités. Mais j'ai fait quelques progrès

de ce côté. Ce n'est pas comme avec une Américaine, certes. Et il faut agir avec prudence quand on a affaire à une femme aux grands pieds. »

Zula et Yuxia venaient de découvrir qu'elles portaient exactement les mêmes bottes, qui, effectivement, leur faisaient de bien grands pieds. Elles en tiraient davantage d'hilarité que Richard ne l'aurait cru possible.

« Prêt à rentrer dire les grâces ?

– Tu sais bien que oui », dit Seamus.

Remerciements

Plusieurs personnes méritent mes remerciements et ma gratitude pour m'avoir aidé lorsque j'étais bloqué par mon ignorance. Aucun d'entre eux, en revanche, n'est responsable des erreurs que j'ai pu commettre. En premier lieu, Josh d'Aluisio-Guerrieri, grand sinologue de notre époque ; ses talents pour la traduction et la navigation culturelle ont permis à ce livre d'être bien meilleur qu'il ne l'aurait été si j'en avais été réduit à mes seuls moyens (je suis également redevable à Charles Mann de m'avoir permis de me joindre à lui et Josh dans un voyage qui devait à l'origine servir d'étude de terrain en préparation du livre 1493 de Charles, et que j'ai eu le droit de détourner légèrement). Deric Ruhl m'a sauvé d'une erreur grossière quant au fonctionnement d'un Makarov, puis a accepté de lire tout le manuscrit et m'a fourni de précieuses et complètes explications sur les armes à feu. J'ose dire qu'il a peut-être inventé une nouvelle niche littéraire : relecteur balistique.

George Dyson m'a aidé sur le vocabulaire de la navigation, Keith Rosema sur les plans de vol, et George Jewsbury m'a traduit quelques passages en russe. John Eaton et Hugh Matheson m'ont aidé à planter le décor en Colombie-Britannique en me prodiguant quantité d'informations, respectivement sur les stations de cat-ski et les anciennes mines.

Ayant mis en jeu la réputation des personnes que je viens de citer, je dois répéter qu'il peut rester dans le livre des passages dans lesquels j'ai mal interprété leurs conseils ou simplement choisi de les ignorer pour privilégier la narration, et on ne doit en aucun cas leur imputer mes erreurs.

Un peu dans la même veine, un mot sur la géographie : l'apparition de Google Earth fait qu'il est désormais facile de télécharger des plans en haute résolution de n'importe quel endroit sur la planète pour le comparer avec sa description dans une œuvre de fiction. Le lecteur qui tente ce genre d'expérience avec Les Deux Mondes sur les genoux perd son temps. Il existe une Abandon Mountain dans le Nord de l'Idaho et un lieu-dit qu'on appelle couramment La Frontière, mais j'ai pris énormément de libertés dans mes descriptions. Prohibition Crick n'existe pas, à ma connaissance. En bref, on ne peut attendre d'aucune description géographique des Deux Mondes qu'elle corresponde trait pour trait aux représentations digitales des lieux évoqués, et j'encourage les lecteurs à apprécier ce livre pour ce qu'il est – une œuvre de fiction – et à s'en tenir là.

Glossaire

ADIZ : Air Defense Identification Zone
ANFO (ammonium nitrate/fuel oil) : Mélange hautement explosif
BC : Bureau de change
CB : Colombie-Britannique
CADIZ : Canadian Air Defense Identification Zone
DEWIZ : Distant Early Warning Identification Zone
EEI : Engin explosif improvisé
FAI : Fournisseur d'accès Internet
FBO (Fixed-Base Operator) : Service aéroportuaire
GMCJ : Guerre mondiale contre Jones
GRC : Gendarmerie royale canadienne
ILT : Intersection de lignes telluriques
MI6 (Military Intelligence section 6 of England) : Service des renseignements du Royaume-Uni
NCAA : National Collegiate Athletic Association
NSA (National Security Agency) : Agence nationale de la sécurité (USA)
OMG : Oh my God
PDV : Point de vue
PhD : Doctorat
RCP : Réanimation cardio-pulmonaire
SCP (Secure Copy Protocol) : Protocole sécurisé de transfert de fichiers informatiques
SE : Système d'exploitation
SI : Service informatique
SQL (Structured Query Language) : Langage de requête structurée
TSA (Transportation Security Administration) : Agence nationale américaine de sécurité dans les transports
UPS (Uninterruptible Power Supply) : Alimentation sans

interruption

VPN (Virtual Private Network) : Réseau privé virtuel

WAP (Wireless Application Protocol) : Protocole de communication sans fil

WTF : What the fuck

ZC : Zone cachée

Crédits photos CV : Couverture Rémi Pépin – 2014
Photo couverture © TommL/Gettyimages

ISBN numérique : 9782355842825

« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »